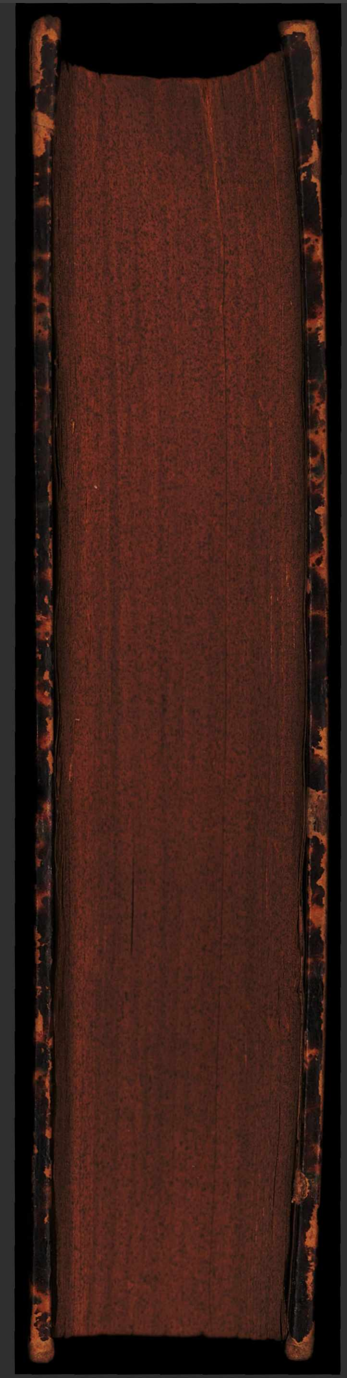


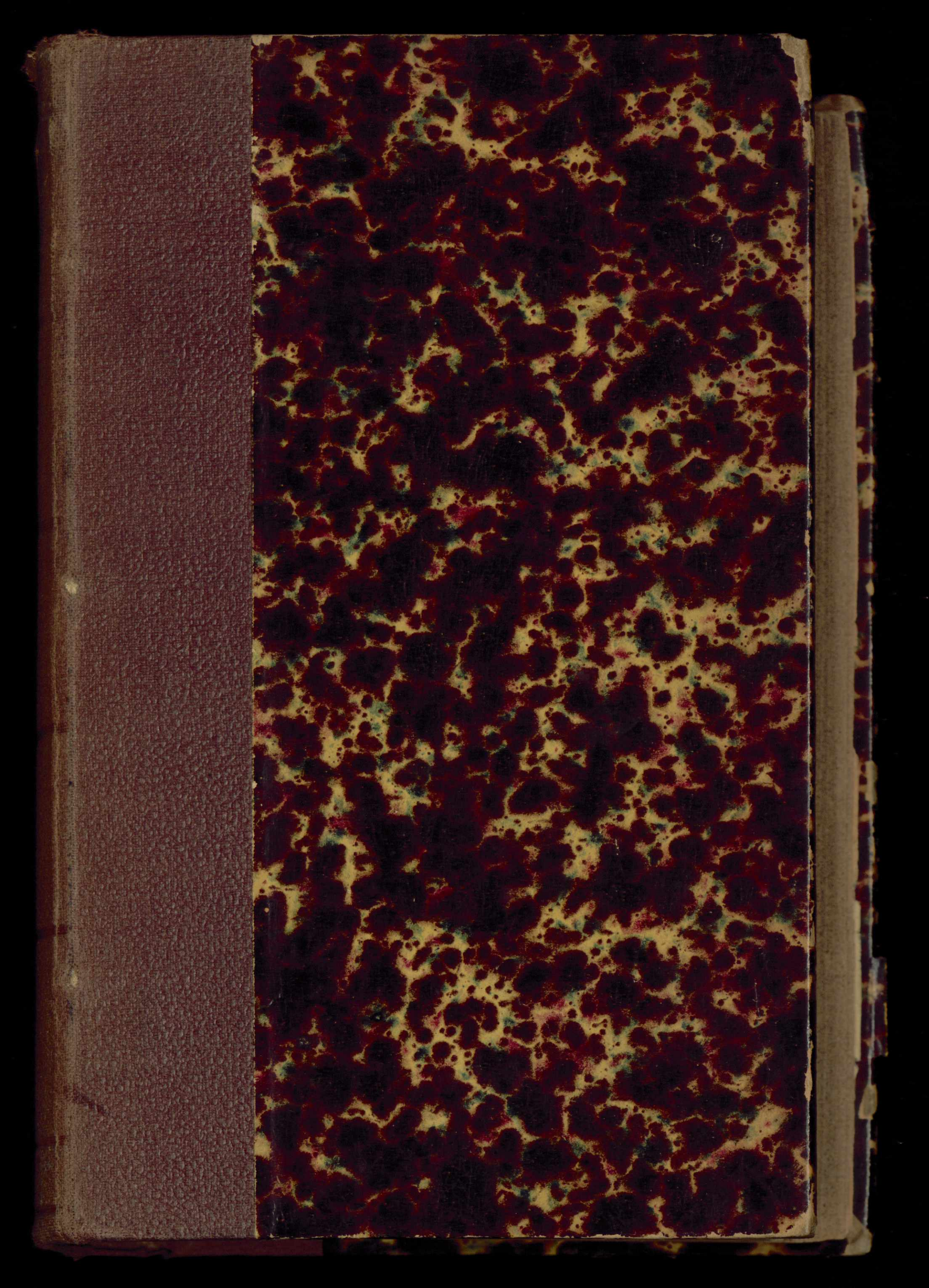
A. BABIN

TRILOGIE
SPIRITE



LAPERSONNE







DÉDICACE

Cette *Trilogie spirite* est dédiée à notre

ANGE GARDIEN

AUGUSTIN BABIN.

TRILOGIE SPIRITE

Don affectueux
fait à cette
Bibliothèque
par
l'auteur soussigné.
Augustin Babin.

AVIS

ADRESSÉ A MM. LES LIBRAIRES-ÉDITEURS

DE PARIS ET DES DÉPARTEMENTS

Pour toute demande de tirage de l'un quelconque des écrits désignés dans le Catalogue général de nos écrits, s'adresser à M. le Typographe de la rue du Bac, 83, à Paris, qui en possède tous les clichés, et a pris, avec l'auteur, l'engagement formel de faire (lui et ses successeurs) tous les tirages qui leur seront commandés par tous *libraires-éditeurs* quelconques de Paris et des départements, de l'un quelconque des écrits désignés dans le susdit catalogue.

Dans l'*intérêt pécuniaire* de MM. les *libraires-éditeurs* en question, tous ces tirages seront faits à 50 °/o au-dessous des prix de vente désignés dans le Catalogue général de tous nos écrits, et puis, ensuite, livrables (*franco*) convenablement brochés, avec une couverture à la convenance de Celui qui aura fait la commande. Cela, à la *seule* condition expresse que chaque commande sera de 210 exemplaires au moins. Naturellement, le *nom* et l'*adresse* de la *librairie* qui aura fait la commande seront mis au bas du grand titre de chaque volume commandé.

Pour tout papier plus cher que *celui* de ce volume (14 fr. la rame), le prix supplémentaire du papier demandé par M. le *libraire-éditeur* qui fera la commande, sera remboursé à M. le Typographe, et le prix du volume, dans ce cas, sera mis entièrement à la disposition de Celui qui en aura fait dite commande.

Approuvé l'avis ci-dessus,
CHARLES UNSINGER.

Approuvé l'avis ci-dessus,
AUGUSTIN BABIN.

TRILOGIE SPIRITE

C'EST-A-DIRE

SCIENTIFIQUE
PSYCHOLOGIQUE ET MORALE

COMPRENANT

I. Le Guide du bonheur, ou devoirs généraux de l'homme par amour pour DIEU ;

II. Philosophie spirite, c'est-à-dire psychologique, morale, etc.

III. Notions d'astronomie scientifique, psychologique et morale ;

PAR

Augustin **BABIN**, spirite sincère

Nouvelle édition



PARIS
TYPOGRAPHIE CHARLES UNSINGER
83, RUE DU BAC, 83

1885

AVERTISSEMENT (1)

A NOS LECTEURS

Le but que nous nous sommes proposé en composant cette *Trilogie spirite,* chers Lecteurs, et que nous nous proposons en le publiant (cela avec un désintéressement pécuniaire absolument complet), a essentiellement rapport à l'instruction *psychologique* et *morale* de notre Société actuelle. Ce but sublime et on ne peut plus estimable, s'impose moralement à toute Créature humaine *indépendante,* qui désire se rendre spirituellement et moralement utile à ses semblables. Quel plus beau but, eu effet, peut se présenter à lui, que celui de participer, autant que son intelligence le lui permet, à la *régénération* de notre humanité terrestre, qui, hélas !

---

(1) *Une importante observation est à faire ici : c'est que nous déclarons de la manière la plus formelle, que, de nos cinq anciens écrits, nous renions absolument toutes les éditions antérieures à celle que nous faisons paraître cette année* 1885, *et cela, uniquement pour cause d'*IMPURETÉ, *se rapportant à la triste librairie qui les a éditées. Aussi, recommandons-nous expressément à Monsieur notre imprimeur de faire disparaître le nom de cette dite librairie dans tous les volumes (brochés et reliés) qu'il a en dépôt chez lui et puis en feuilles chez M. Maudoux, brocheur; lui ayant abandonné la propriété intégrale de tous les dits volumes.* A. B.

n'est pas sans en avoir un extrême besoin. Sans aucun doute, nous devons attribuer cet extrême besoin à nos sublimes et très importantes découvertes modernes, lesquelles rendent forcément *nulles* les erreurs scientifiques, psychologiques et religieuses des temps passés. Aussi, chers Lecteurs, devons-nous reconnaître qu'à notre époque actuelle, vouloir les maintenir quand même (ainsi que l'a *maladroitement* fait le Saint-Siége Catholique, apostolique et romain, en publiant son Syllabus annexé à son Encyclique du 8 décembre 1864), c'est tout bonnement courir au devant d'une catastrophe épouvantable, du moment que la conséquence inévitable d'un maintien semblable, ne peut que donner naissance à l'*incrédulité*, pour tout ce qui se rapporte au spirituel; laquelle incrédulité est la plaie la plus dangereuse pour notre humanité, car on peut affirmer qu'elle est la *cause première* de tous les désordres. En effet, la *négation* du principe spirituel, la croyance au *néant* après la mort, les *idées matérialistes* enfin, hautement préconisées par des personnes influentes, s'infiltrent dans la jeunesse qui les suce pour ainsi dire avec le lait. L'*homme* (1) qui ne croit qu'au

---

(1) Le mot *homme*, en lettres italliques, comme il l'est ici, désigne l'homme et la femme, étant pris dans son sens générique. Cette observation est *générale* et *absolue* pour tous les cas semblables qui se présenteront dans tout le cours de ce volume. Même observation pour tous nos autres écrits.

présent *veut jouir à tout prix*, et, en cela, il est conséquent avec lui-même ; puisqu'il n'attend *rien* au delà de la tombe, il n'espère *rien* et, par conséquent, ne craint *rien*, ou, du moins, ne craint *uniquement* que les châtiments humains, qu'il cherche à éviter, en faisant le mal en cachette, ou bien, encore, en prenant toutes les précautions nécessaires pour se mettre à couvert devant la justice humaine, si facile à tromper et qui par trop souvent, hélas ! est tout l'opposé de ce qu'elle devrait être.

Dans ce but, il emploie constamment toutes ses facultés intellectuelles à trouver un moyen quelconque, pour pouvoir corriger (sans courir personnellement de graves inconvénients) ce qu'il regarde comme étant une *injustice du sort*, qu'il a tout intérêt à rectifier, dût la Société tout entière en souffrir.

En effet, du moment que *ceux* qui sont chargés de le guider dans la vie, l'ont convaincu qu'il n'existe *aucune* responsabilité spirituelle, et que, pour nous tous, le néant *seul* existe en dehors de cette vie, n'est-il pas rationnel et naturel en même temps, qu'il se fasse ce funeste et déplorable raisonnement : « Quoi ! moi, père de famille, absolument privé de tous les biens nécessaires à la vie matérielle, j'aurais la *stupidité*, la *lâcheté* même, de

voir souffrir ma famille et de souffrir moi-même; tandis qu'à côté de moi, se trouve un richard qui se procure, ainsi qu'à tous les siens, toutes les aises de la vie. Mais cela, pourquoi, dans quel but? Pour être agréable à ceux qui possèdent et parce que la morale le veut ainsi, me dira-t-on. Mais pourquoi ceux-là ont-ils tout, tandis que moi et les miens nous n'avons rien; puis ensuite, en quoi puis-je blesser la morale, du moment que je ne fais que *réparer* les erreurs commises par un sort aveugle et injuste en même temps, et que (moralement) tout me prouve qu'un grand nombre d'anomalies, par trop extrêmes dans notre société, n'ont pas leur raison d'être. On me dira peut-être encore: si vous commettez un acte qui soit nuisible à autrui et que vous soyez découvert, vous serez punis par la justice humaine. Très bien! je le reconnais parfaitement; mais, si je ne suis pas un imbécile (ajoutons, ici, que personne n'a la prétention de vouloir passer pour tel), qui m'empêche d'employer la *ruse;* alors j'éviterai le *châtiment*, tout en profitant, moi et les miens, de mon *larcin*... »

Maintenant, hommes riches et puissants, qui êtes chargés de la direction de notre société tout entière, est-ce que vous ne vous apercevez pas que vous propagez dans les masses populaires, ces *tristes* et *funestes* principes, en vous disant *posi-*

tivistes ; doctrine *anti-spirituelle* et par conséquent *anti-sociale*, qui ne croit qu'à la matière.

Mais, alors, dans ce cas, quelle réponse pourriez-vous faire à un malheureux qui vous tiendrait un semblable raisonnement ?..

De plus encore, nous vous le demandons, la main sur la conscience, en toute vérité et en toute sincérité : Si vous vous trouviez dans la triste et misérable position du malheureux en question, êtes vous réellement assurés que vous resteriez quand même probes et honnêtes, dussiez-vous votre famille et vous-mêmes en éprouver les plus horribles souffrances matérielles, succomber même sous le fardeau de la misère la plus affreuse ? Hélas ! vous aussi, vous succomberiez infailliblement et (nous vous supplions de vouloir bien nous excuser notre extrême franchise) comme le malheureux en question, vous tomberiez forcément dans le crime véritable (l'assassinat), si cela devenait nécessaire. Si vous êtes réellement *positiviste*, gardez donc pour vous *seuls*, vos principes absolument *anti-spirituels* et par contre *anti-sociaux* ; car, autrement, vous pourriez fort bien en être les premières victimes, tout en *nuisant énormément* à la société tout entière...

L'*homme*, au contraire, qui croit absolument à l'*existence* d'un ÊTRE SUPRÊME, infiniment

juste et infiniment *bon*, se dit forcément en lui-même : « Si d'aussi grandes anomalies (dont nous sommes les premières victimes, moi et les miens) existent sur notre terre, c'est parce que sans doute elles ont leur raison d'être, soit comme *expiation*, soit comme *épreuve ;* mais DIEU, notre *Père spirituel* à tous, doit sûrement les réparer un jour, en procurant à ceux qui souffrent ici-bas, en dehors de cette vie, des *jouissances spirituelles* capables de leur faire oublier, dans une joie spirituelle infinie, toutes leurs souffrances actuelles, quelque pénibles qu'elles puissent être ; dussent-elles même les priver de leur existence présente, purement *fugitive* et *passagère.* » Alors, se produit naturellement dans son esprit, cette sublime et consolante croyance : l'*existence d'une vie future, spirituelle et éternelle,* et, par suite, la *responsabilité* de tous nos actes bons et mauvais ici-bas. Dans ce cas, que lui importent ses souffrances actuelles purement momentanées, du moment que, *en place du néant*, se présente devant lui une vie spirituelle éternelle, quand il lui faudra quitter cette existence humaine ; ce qui peut arriver à chaque instant. Pour lui, souffrir ici-bas, c'est un *redoublement d'espérance* dans la vie spirituelle future qui l'attend après celle-ci. Quoi ! dans le le but de se procurer un *bien être*, dont il peut être

privé pour toujours, à chaque instant, il aurait la *stupidité* de se rendre volontairement coupable d'une *seule* mauvaise action ; du moment qu'il a l'*intime conviction* que tout se répare en dehors de cette existence absolument fugitive et précaire, nous le répétons ? Allons donc, le plus grand imbécile du monde, étant véritablement *imbu* des sublimes principes spirituels sus-désignés, ne voudrait certainement jamais y consentir, du moins volontairement, et ce serait un véritable *non sens* que d'admettre le contraire. En effet, quelle est la Créature humaine (quelque peu intelligente qu'elle soit) qui, véritablement *imbue* de ces sublimes et éternels *principes*, pourrait avoir la *stupidité* de consentir à faire sciemment et volontairement une mauvaise action, quelle qu'elle soit ; très certainement une telle stupidité n'existe pas dans notre humanité terrestre.

Avec la croyance au *néant*, au contraire, c'est forcément l'opposé qui doit se produire ; aussi, l'*homme* vraiment *incrédule* agit-il comme quelqu'un qui *mange son capital* et *joue son va-tout*. Mais alors, dans ce cas excessivement regrettable, que de *désordres*, que de *misères*, que de *crimes* ont leur *source* dans cette manière d'envisager la vie !...

Après de telles conséquences, franchement, ne

sommes-nous pas forcés de reconnaître qu'un devoir absolu s'impose à toute Créature humaine qui désire consciencieusement le progrès. Ce devoir, quel est-il ? Naturellement, il est celui qui consiste à nous servir (autant que cela nous est possible) de tous nos moyens intellectuels petits ou grands, pour combattre avec ardeur le *faux* au bénéfice du *vrai ;* afin que l'obscurité fasse place à la lumière, autrement dit, que l'ignorance des temps passés fasse place aux sublimes vérités de notre époque actuelle ; lesquelles vérités peuvent *seules* combattre avec avantage la *funeste* incrédulité, qui (nous le répétons) est absolument *anti-sociale* et, par conséquent, ne peut que nuire énormément à notre humanité terrestre.

En prétendant que, jusqu'à ce jour, l'erreur est loin d'avoir fait place à la vérité, l'obscurité à la lumière, l'ignorance au savoir, sommes-nous nous-même dans l'erreur ? Hélas ! non, malheureusement pour notre dite humanité terrestre. En effet, quand on parcourt l'histoire des Peuples les plus célèbres de l'antiquité, lesquels ont fait les plus grands progrès dans les sciences philosophiques et morales et dans les beaux-arts ; quand on cherche à approfondir leurs usages, leurs mœurs et leurs coutumes, on est réellement étonné de l'*inutilité* de leurs efforts pour se rapprocher de

la vériré éternelle, la *seule* qui soit susceptible de convenir à tout *peuple* tant soit peu éclairé ; la *seule*, en même temps, qui tire sa vraie source de la Loi naturelle, que le TOUT-PUISSANT a gravé en traits *ineffaçables*, dans la conscience de toute Créature humaine. Seulement, chose excessivement regrettable, tous les Clergés plus ou moins *officiels* l'ont, par la suite, beaucoup trop détériorée par des enseignements *faux* et *irrationnels*, et acceptés par la plupart de leurs adeptes soit par *pure confiance*, soit par *ignorance*, et par trop souvent, hélas ! par *ambition, cupidité, orgueil, hypocrisie ;* tous, vices affreux qui, de tout temps, ont fait le *déshonneur* et le *malheur* de notre humanité.

Comme preuve à l'appui de ce que nous venons de dire : nous ferons remarquer que le Catholicisme est dans l'erreur la plus complète, en admettant une *seule* existence humaine, et puis ensuite, en admettant encore l'*immutabilité* de ses dogmes religieux, non seulement absolument incompris par ses adeptes, mais encore par *ceux* qui les enseignent ; ce qui est peu *sensé* et peu *rationnel* de leur part. Le Catholicisme est d'autant plus dans l'erreur en cette circonstance, comme en beaucoup d'autres (1), qu'il est en oppo-

---

(1) Pour en avoir des preuves nombreuses et convaincantes, consulter notre *Catéchisme universel.*

sition complète avec la manière de voir de Jésus-Christ ; ce qui le rend tout-à-fait *anti-chrétien*. Au surplus, quelle confiance peut inspirer une Doctrine dont l'histoire des *chefs* (celle des papes) est celle-ci :

Depuis Simon Bar Jonas, dit Saint-Pierre, jusqu'à Pie IX, la papauté a eu 293 chefs, dits papes. 31 de ces chefs furent désignés comme étant des usurpateurs — antipapes — de la même façon que les Bourbons considéraient usurpateur Napoléon Ier et Pie IX considérait usurpateur Victor-Emmanuel. Sur les 262 papes, dits *légitimes*, on en compte 29 morts violemment, et ayant exactement le même droit au titre de *martyrs* que l'aurait eu Mazzini, s'il eût été pris et pendu par le roi Charles-Albert, après son expédition de Savoie, et Garibaldi après son débarquement à Marsala. Puis, 35 autres papes, morts aussi de morts violentes dont 18 empoisonnés, 4 assassinés et 13 de morts diverses, ainsi par exemple : Etienne VI, étranglé ; Léon III et Jean XVI, mutilés ; Jean X, étouffé ; Luce II, lapidé ; Grégoire VIII, enfermé en prison dans une cage de fer, etc., etc. Puis ensuite, 20 environ sont morts subitement à la suite de revers essuyés ; 26 ont été déposés, expulsés ou exilés. Enfin, 28 papes ont appelé l'étranger en Italie, pour se faire soutenir sur leur siège. Pie IX,

par exemple, qui est mort le 7 février 1878, appela les Autrichiens, les Espagnols, deux fois les Français, les Napolitains de Ferdinand II, les bandes noires de Lamoricière, les brigands de François II, enfin les volontaires du monde catholique et même hérétique ont de tout temps formé son armée.

Bref : 90 papes morts violemment, expulsés, déposés, exilés ; 31 qui auraient mérité le même sort, étant infidèles à l'institution pontificale ; 28 qui auraient subi la même châtiment, si l'étranger ne fût pas survenu pour les sauver. En tout 153 papes, dits légitimes, sur 262, qui ont été indignes. Quelle dynastie, quelle institution dans le monde peut avoir une pareille histoire ! Et cependant, voilà le *prince* qu'un Concile ose déclarer *infaillible* et au-dessus de lui ; voilà l'*institution* que l'on ose élever au degré de *dogme*, (voir hist. diploma. des Conclaves, t. IV, page 512). Après cela, que peuvent valoir les autres dogmes ? *Voyez*, *examinez* et *décidez* vous-mêmes, Lecteurs.

Sans doute, nous sommes malheureusement forcé de reconnaître, que le Catholicisme conserve en France une apparence imposante ; seulement il la doit au front de bataille que présente son clergé ; milice nombreuse et active, et qui ne saurait manquer de l'être, là où le *sacerdoce* n'est

qu'un établissement recherché par *intérêt*, où le budget de l'Etat et celui des Communes tiennent lieu de *vocation*, où enfin, *tout sentiment de famille est absolument interdit*. La forme du sacerdoce est là encore, la *foi*, la *morale* et la *religion* n'y sont plus. En effet, si l'on vient vous dire qu'un Prédicateur catholique attire la foule et se fait écouter, examinez et vous verrez : que ce n'est pas par l'invocation d'un sentiment catholique, apostolique et romain qu'il a pu captiver son auditoire, mais bien par un sentiment purement *chrétien*. Donnez à traiter à tous les Prédicateurs catholiques les plus renommés, les chapitres de la *confession auriculaire*, du *célibat ecclésiastique*, de l'*infaillibilité de l'Église*, qui sont les pierres *angulaires* du Catholicisme, et vous verrez, dans le cas où ces Prédicateurs prêcheront cela devant une population éclairée, le dédain passer sur les lèvres et les personnes *sensée*s se retirer aussitôt. L'accès que peut encore trouver le Prédicateur, prouve seulement ce que nous avons eu pour but d'établir dans notre *Catéchisme universel* : c'est que du jour où le *pur élément chrétien sera dépouillé des superfétations catholiques, la Doctrine évangélique ne rencontrera plus d'obstacle sérieux à sa propagation.*

Le Christianisme, dans son esprit le plus épuré et modifié selon nos connaissances actuelles, autre-

ment dit mis à la hauteur de la sublime et consolante *Doctrine spirite* (qui en est certainement le *complément*), est la *seule* synthèse religieuses qui puisse être avantageusement présentée de nos jours, à la société éclairée de notre époque actuelle.

Un Père au ciel et une famille de frères spirituels sur la terre ; voilà la *pure* et *véritable* religion, avec ses *deux principes fondamentaux ;* elle *seule* est vraie et digne de notre XIXe siècle. Quant aux autres propositions secondaires, toutes celles qui n'ont pas pour conséquence et pour fin, une tendance active à la *sociabilité évangélique* sont fausses, de quelque importance que l'on puisse chercher à couvrir leurs erreurs.

Adressons-nous tous, chers Lecteurs, cette importante question : *A quoi peut-on plus sûrement reconnaître si une institution est bonne ou mauvaise ?* Et la raison nous répondra : *au bien et au mal qu'elle fait aux hommes, au bonheur et au malheur qu'elle apporte à notre humanité.* Nous devons donc en conclure : que toute *bonne* institution doit prendre sa *source* dans le développement et l'harmonie des *éléments religieux* suivants :

1° L'existence d'un DIEU *éternel, unique, immatériel, immuable, tout-puissant*, souverainement

juste et *bon*, Seul Créateur et Seul Dispensateur de toutes choses et notre *Père céleste* à tous (1).

2° La réelle existence également de notre *âme spirituelle* et *immortelle*, destinée à jouir de la vie spirituelle en dehors de son existence actuelle, tout en conservant naturellement sa *personnalité*.

3° La *responsabilité* de ses actes bons ou mauvais durant son incarnation, d'où résulte pour elle le bonheur ou le malheur dans la vie spirituelle qui l'attend après celle-ci ; bonheur et malheur toujours en rapport avec ses bonnes ou mauvaises actions sus-désignées.

4° La *pluralité des existences humaines*, permettant à tous les Esprits incarnés ou désincarnés d'arriver, dans un temps plus ou moins long pour chacun, au *but final* ou l'état de *pur* Esprit ; preuve absolue de la *suprême justice* et de l'*infinie bonté* de DIEU. Puis, ensuite, la *pluralité des mondes matériels* officiellement reconnue aujourd'hui. Naturellement ces *deux* pluralités sont la conséquence l'une de l'autre.

5° Enfin, en outre des peines et jouissances spi-

(1) Cette sublime et consolante pensée devrait nous faire comprendre : que, dans notre humanité, en dehors de la *parenté matérielle*, il existe une *parenté spirituelle universelle*. D'où suit la conséquence toute naturelle de l'extrême bienveillance qui devrait exister entre tous les *hommes*, pour peu qu'ils désirent mettre leurs sentiments d'accord avec toute morale véritablement *saine* et *rationnelle*.

rituelles futures dans le monde des Esprits, les peines et les jouissances corporelles futures que nous devons subir, lorsqu'il faudra nous réincarner de nouveau sur un monde matériel ; incarnation *indispensable* pour pouvoir nous améliorer et progresser, jusqu'à ce que nous soyons arrivés à l'état de *pur* Esprit...

Quelles sont, maintenant, les Doctrines religieuses qui sont les plus aptes à propager de semblables principes? ces doctrines sont assurément la *pure* Doctrine de Jésus-Christ (1) et la *Doctrine spirite*, dont les principes généraux sont tous désignés dans le *tableau spirite* de la page suivante. Seulement, cette dernière n'ayant apparu sur notre globle terrestre que 18 siècles après Jésus-Chrit, elle doit forcément être considérée comme étant le *complément* de sa sublime Doctrine. Ce que nous disons ici, a d'autant plus sa raison

---

(1) Cette *sublime Doctrine*, dans toute sa pureté, comprend les principes suivants, tous *niés* par le Catholicisme :

1° DIEU, *Père spirituel* de tous les *hommes* sans exception, y compris Jésus-Christ, qui s'est reconnu comme étant le fils de l'homme.

2° *La pluralité des existences humaines.*

3° *La pluralité des mondes matériels.*

4° *La responsabilité de nos actes ici-bas.*

5° *La Progression en matières religieuses.*

Pour se convaincre que tous les principes sus-désignés sont absolument ceux de Jésus-Christ, consulter notre brochure de 36 p., intitulée : *Les deux antipodes ou Catholicisme et pur Christianisme,* etc.

TABLEAU SPIRITE

MAXIME FONDAMENTALE DU SPIRITISME

2 (Hors la charité point de salut.)

4 CRÉÉ PAR **DIEU** Esprit et Matière : 1° *Vie spirituelle* (unique et sans fin); 2° *Vies matérielles* (transitoires et indéterminées).	3 DE toute éternité **DIEU** *Seul et unique* Créateur et Dispensateur de toutes choses.	5 BUT DE LA CRÉATION Amélioration et progression, c'est-à-dire rapprochement vers **DIEU**
7 EN **DIEU** *Tous les hommes sont frères* — L'homme est composé : 1. D'un corps matériel et périssable; 2. D'une âme immatérielle et immortelle; 3. D'un périsprit, etc.	1 **RÉSUMÉ** DES PRINCIPES GÉNÉRAUX DU **SPIRITISME**	6 **DIEU** est éternel, immuable immatériel, unique, tout-puissant souverainement JUSTE ET BON
8 DEVOIRS DIRECTS Foi, Piété, Humilité, Reconnaissance et Amour de **DIEU** DEVOIRS INDIRECTS Sympathie, Fraternité, Bienveillance et Charité par Amour pour **DIEU**	9 PLURALITÉ DES MONDES humains — Mondes primitifs. — d'expiations et d'épreuves. — régénérateurs. — supérieurs. — Mondes divins ou extra-supérieurs.	10 PLURALITÉ DES EXISTENCES humaines — Existences primitives. — réparatrices et d'épreuves. — régénératrices. — supérieures. — Existences immatérielles et perpétuelles.

OBSERVATION. — Pour consulter avantageusement le présent tableau, il est indispensable de prendre connaissance de chaque case d'après son numéro d'ordre. A. B.

d'être, que la *Doctrine spirite* est dépourvue de toute allégorie, et, de plus, repose sur des principes scientifiques au-dessus de toute contestation et qui, certainement, étaient complètement inconnus du temps de Jésus-Christ. Preuve *évidente* de la vérité que nous venons d'émettre, c'est-à-dire, que la *Doctrine spirite* doit forcément être le *complément* de la *pure* Doctrine du Christ.

Dans des questions aussi graves que celle ci, nos bien-aimés Lecteurs comprendront que nos convictions sont profondes, et que leurs éléments sont fondés sur des observations qui ne sont pas sans valeur (1). D'autant mieux, que les dispositions sociales actuelles sont réellement pénibles et regrettables. Nous ne saurions, en effet, nous dissimuler que les tendances de plusieurs personnes haut placées, vers un *positivisme absolument anti-spirituel,* offrent le plus grand danger pour le *bonheur* et la *prospérité* de notre société actuelle; ce qui est vraiment déplorable. *Espérons, pour le bonheur et la prospérité de notre bien aimée* RÉPUBLIQUE FRANÇAISE, *que les personnes en question, finiront par comprendre l'extrême danger qu'offrirait une semblable Doctrine, si un*

(1) Pour en avoir la preuve convaincante, consulter notre *Catéchisme universel,* 1 vol in-32, de 382 pages.

jour elle venait à être le seul guide spirituel pour les masses populaires. Telle fut autrefois l'opinion du plus grand génie de notre première RÉPUBLIQUE FRANÇAISE, l'illustre et immortel spiritualiste ROBESPIERRE, qûi, en avril 1794, fit (à très peu près) contre l'athéisme le rapport suivant, que tous Messieurs nos *Gouvernants* et *Directeurs actuels* devraient avoir gravé en traits ineffaçables dans leur mémoire : « Toute institution, toute Doctrine qui élève les *âmes* doit être accueillie ; rejetez toutes celles qui tendent à les dégrader et à les corrompre. Ranimez, exaltez tous les sentiments généreux et toutes les grandes idées morales que quelques *positivistes* haut placés ont la malheureuse pensée de vouloir éteindre, et cependant ils ne peuvent pas ignorer qu'une pareille extinction serait la *ruine* de la société tout entière. En effet, quel avantage peuvent-ils trouver à persuader à l'*homme* qu'une force aveugle préside à ses destinées, et frappe au hasard le crime et la vertu ; que son *âme* n'est qu'un souffle léger qui s'éteint aux portes du tombeau ?

L'idée de son *néant* lui inspirera-t-elle des sentiments plus purs et plus élevés que celle de son *immortalité ?* Lui inspirera-t-elle plus de respect pour ses semblables et pour lui-même ; plus de dé-

vouement pour la patrie ; plus d'audace pour braver la tyrannie ; plus de mépris pour la mort et pour la volupté purement matérielle, la grande favorite du matérialiste, et qui, cependant, est on ne peut plus nuisible à la société, qu'elle tend à *démoraliser* de la manière la plus regrettable ?

O vous tous, chers Concitoyens, qui regrettez un ami vertueux et qui aimez à penser que la plus belle partie de lui-même a échappé au trépas, qui avez également l'intime conviction que des peines ou des récompenses nous attendent hors de cette vie, suivant nos actes d'ici-bas, dites à ces infortunés, qu'un orgueil et un amour-propre exagérés égarent au point de se faire gloire d'être positivistes ou matérialistes, dites-leur si franchement leur *pure* conscience leur permet de concevoir, en *supposant* que ces idées fussent fausses, comment la nature aurait pu suggérer à l'*homme* des fictions plus utiles que toutes les prétendues vérités du *funeste* matérialisme. Dites-leur encore, que si l'existence de DIEU, si l'immortalité de l'*âme*, n'étaient que des songes, ces songes seraient encore la plus *belle partie* de toutes les conceptions de l'esprit humain.

Eh ! que nous importent les hypothèses diverses par lesquelles certains philosophes expliquent

les phénomènes de la nature? Abandonnons tous ces objets à leurs disputes éternelles, et reconnaissons franchement que *tout ce qui est utile au monde et bon dans la pratique est la vérité*. L'idée de l'immortalité de l'*âme* est un rappel continuel à la *justice*, à la *bienveillance*, à la *fraternité;* elle est donc essentiellement *sociale* et absolument *républicaine*.

Reconnaissons, enfin, que la nature a mis dans l'*homme* le sentiment du plaisir et de la douleur, qui le force à fuir les objets physiques qui lui sont nuisibles et à rechercher, au contraire, avec empressement, ceux qui lui sont avantageux. Le chef-d'œuvre de la société serait de créer en lui, pour les choses morales, un instinct rapide qui, sans le secours tardif du raisonnement, le portât à faire le bien et à éviter le mal ; car la raison particulière de chaque *homme*, égarée par ses passions, n'est souvent qu'un sophiste qui plaide leur cause, et l'autorité de l'*homme* peut toujours être attaquée par l'amour-propre de l'*homme*. Or, ce qui produit ou remplace cet instinct précieux, ce qui supplée à l'insuffisance de l'autorité humaine, c'est le sentiment religieux qu'imprime dans les *âmes* l'idée d'une sanction donnée aux préceptes de la morale, par une *Puissance Supérieure* à l'*homme;* aussi

l'histoire de notre humanité ne fait-elle aucunement mention que des *Législateurs* se soient jamais avisés de *nationaliser* l'athéisme. Certainement quelques-uns diront peut-être que la tendance actuelle n'est pas de nationaliser l'athéisme (acte qui serait absolument monstrueux), mais bien de nationaliser la *libre pensée*. Mais, qu'est-ce donc, pourrions-nous alors leur répondre, que la *libre pensée*, telle que Messieurs les matérialistes la comprennent ? Elle n'est, hélas ! qu'une véritable *tour de Babel*, une confusion spirituelle absolue et complète, incapable de pouvoir diriger les masses populaires, et qui, forcément, les amènerait à douter de tout ; ce qui serait (qui que ce soit ne peut le mettre en doute) la complète *démoralisation* de la société tout entière.

Est-ce là le triste but auquel tendent Messieurs les *libres penseurs ?* Non, sans aucun doute. Mais, alors, nous nous permettrons de leur dire : Après des conséquences aussi désastreuses que celles que nous venons de désigner et qu'il vous est impossible de méconnaître, *voyez*, *examinez* et *décidez* vous-mêmes, Messieurs les *libres penseurs*, quel est le *devoir* que vous impose la plus simple prudence, pour peu que vous soyez animés de sentiments bienveillants et bienfaisants envers la so-

ciété tout entière ; pour peu, enfin, que vous portiez intérêt à notre *bien-aimée* RÉPUBLIQUE FRANÇAISE, qui certainement, en acceptant les *sublimes principes philosophiques et essentiellement moraux contenus dans* la *pure* et *véritable morale*, deviendrait le magnifique *flambeau* de notre humanité tout entière ; tandis que, dans le cas contraire, elle ne peut se transformer qu'en *éteignoir* pour tout ce qui se rapporte au spirituel....

FIN DE L'AVERTISSEMENT

DE LA

TRILOGIE SPIRITE

AVANT-PROPOS

DE LA

TRILOGIE SPIRITE

Un AVANT-PROPOS est généralement cette partie d'un écrit, où l'auteur explique la pensée et le motif qui l'ont engagé à composer son livre. Comme cette méthode nous paraît excellente et très avantageuse pour le Lecteur qui, par ce moyen, sait de suite à quoi s'en tenir sur les différents sujets qui vont occuper ses loisirs, nous allons nous y conformer tout spécialement.

Nous dirons donc de suite, à nos bien aimés Lecteurs, que le but que nous nous sommes proposé en composant cette TRILOGIE SPIRITE est essentiellement psychologique et moral. Comme preuve de ce que nous avançons, nous ferons remarquer :

1° Que le GUIDE DU BONHEUR, qui compose la *première partie* de cette TRILOGIE, a essentiellement pour but de faire connaître les sublimes et immortels principes de la *pure* morale naturelle et universelle ; la *seule* qui convienne à tous les Peuples et qui se

trouve gravée, en traits ineffaçables, dans le cœur de toute créature humaine un peu sensée; mais que la plupart malheureusement combattent en eux-mêmes, préférant s'abandonner à toutes les tristes et funestes passions humaines qui font leur tourment dans ce monde, en attendant qu'elles fassent leur désespoir dans l'autre. A tout Lecteur spiritualiste, susceptible de mettre en doute la grande vérité que nous venons d'émettre, nous nous contenterons de dire ceci : Prenez connaissance de cette *première partie* de notre TRILOGIE SPIRITE, et vous verrez, ensuite, que votre manière de voir changera. Si, après sa lecture, vous n'obtenez pas ce résultat, nous vous engageons à prendre connaissance de la *deuxième partie,* dont nous allons faire mention, laquelle probablement suffira pour l'obtenir. Dans le cas contraire, ce serait une preuve que votre esprit n'est pas encore assez mûr pour en comprendre toute la moralité. Cette maturité, pour vous, viendra plus tard, quand vous aurez subi de nouvelles existences corporelles ; car toutes Créatures humaines sont destinées à la posséder un jour; seulement, ce jour est plus ou moins éloigné pour chacun.

2° *Deuxième partie:* PHILOSOPHIE SPIRITE, c'est-à-dire PSYCHOLOGIQUE ET MORALE. Cette *deuxième partie* est essentiellement psychologique, ainsi que

l'indique son nom. En effet, son *unique* objectif est de faire connaître les principaux principes de philosophie religieuse et morale; celle qui convient le mieux pour l'instruction morale de tous les Peuples en général. Pour en être convaincu, il suffit de savoir : *qu'elle contient tous les principes de la Doctrine spirite sur DIEU, sur l'immortalité de l'âme, la nature des Esprits et leurs rapports avec les hommes, les lois morales, la vie présente, la vie future, l'avenir de notre humanité*, et cela d'après l'enseignement des Esprits Supérieurs...

Troisième partie : NOTIONS D'ASTRONOMIE SCIENTIFIQUE, PSYCHOLOGIQUE ET MORALE. Inutile de dire que cette *troisième partie* se trouve, à très peu près, dans les mêmes conditions que les deux précédentes; car son titre seul suffit pour le faire comprendre. Au surplus, nous ferons remarquer, qu'elle nous démontre que la vie planétaire qui existe pour notre système solaire, existe également pour tous les autres systèmes solaires compris dans l'immensité sans fin ; mais cela, dans des conditions plus ou moins pénibles et plus ou moins heureuses pour chacune. D'après cela, nous devons donc admettre, comme étant l'exacte vérité, *l'habitabilité des mondes, la préexistence des âmes et la réincarnation*, les *expiations* et les *récompenses*, etc., etc.

Maintenant, nous allons vous donner l'explication du *motif* qui nous a engagé (page XXVI de ce volume) à dire, notre *bien aimée* RÉPUBLIQUE FRANÇAISE, qui, positivement, avec les *sublimes principes* du Spiritisme, deviendrait le *flambeau* de notre humanité tout entière. Cette explication est celle-ci :

C'est parce que des dégrèvements importants et on ne peut plus *expressifs* se sont produits de 1872 à 1880. Ces dégrèvements, en effet, se sont produits dans des proportions telles à de certaines époques, que le plus simple bon sens fait facilement comprendre que le gouvernement républicain est le *seul* gouvernement qui soit véritablement *l'ami du Peuple*. Pour en donner une preuve des plus convaincantes, nous allons donner, année par année, l'énumération des dégrèvements qui se sont produits en France, du 20 décembre 1872 au 30 juin 1880.

Dégrèvements en 1872.

20 DÉCEMBRE. — Abrogation de la loi du 20 juin 1872 sur les créances hypothécaires : 4,000,000 fr.

20 DÉCEMBRE. — Réduction du droit sur les permis de chasse (loi du 23 août 1871, art. 2) ; 1,500,000 fr.

20 DÉCEMBRE. — Réduction de 1 0/0 sur les envois d'argent (loi du 24 août 1871, art. 8) : 1,000,000 fr.

Dégrèvements en 1873.

25 JANVIER. — Abolition du droit de timbre de recon-

naissance des valeurs cotées (loi du 23 août 1875, art. 2) : 50,000 fr.

25 JUILLET. — Abrogation des droits à l'importation des matières premières (loi du 26 juillet 1872) : 1,022,000 fr.

25 JUILLET. — Réduction du prix des poudres de chasse (loi du 4 septembre 1871, art. 2) : 3,000,000 fr.

28 JUILLET. — Abrogation de la loi sur la surtaxe du pavillon (loi du 30 janvier 1872, articles 1 et 2) : 1,000,000 fr.

Dégrèvements en 1875.

3 AOUT. — Conséquence du traité de Berne (postes) : 3,000,000 fr.

1er DÉCEMBRE. — Exemption de la loi du 29 juin 1872, en faveur des Sociétés en nom collectif : 4,000,000 fr.

1er DÉCEMBRE. — Exemption de l'exercice pour les houilleurs de cru (loi des 2 août 1872 et 21 mars 1874) : 14,200,000 fr.

Dégrèvements en 1877.

26 DÉCEMBRE. — Suppression de la surtaxe sur les sels de deux centimes et demi : 7,198,000 fr.

30 DÉCEMBRE. — Exemption du droit de timbre pour les contrats d'assurance passés à l'étranger, pour des valeurs situées à l'étranger : 250,000 fr.

Dégrèvements en 1878.

21 MARS et 6 AVRIL. — Réforme télégraphique et réforme postale : 19,000,000 fr.

26 MARS. — Suppression de l'impôt sur les savons : 6,150,000 fr.

26 MARS. — Suppression du droit sur la petite vitesse : 22,219,000 fr.

13 JUIN. — Réduction à 0 fr. 20 cent. pour 1,000 fr. sur les billets de Banque : 1,600,000 fr.

Dégrèvements en 1879.

18 MARS. — Suppression du droit du timbre sur les mandats de poste : 1,000,000 fr.

30 JUILLET. — Réduction de 43 cent. à 20 cent. sur la contribution des patentes : 18,201,050 fr.

30 JUILLET. — Modification du droit fixe pour les patentes de la 4me classe du tableau A, et réduction du 30me au 20me du droit proportionnel de patente pour les patentables des 5e et 6e classes du même tableau : 6,710,939 fr.

22 DÉCEMBRE. — Modification à la contribution sur les voitures et les chevaux : 2,100,000 fr.

22 DÉCEMBRE. — Réduction de 1 fr. 50 cent. à 0 fr. 50 cent. pour 1,000 fr. du timbre proportionnel des effets de commerce : 18,000,000 fr.

22 DÉCEMBRE. — Suppression des droits sur la chicorée : 5,039,000 fr.

22 DÉCEMBRE.— Modification de l'impôt sur les huiles : 2,000,000 fr.

Dégrèvements en 1880.

19 FÉVRIER. — Suppression des droits de navigation : 3,000,000 fr.

18 MARS. — Gratuité des inscriptions prises dans les facultés de l'État : 1,126,815 fr.

6 JUILLET. — Révision de la législation sur les patentes : 6,994,000 fr.

13 JUILLET. — Dégrèvement des droits sur les vins : 71,000,000 fr. — Dito sur les sucres : 82,318,493 fr.

Total des dégrèvements : 307,000,282 fr.

Comme vous voyez, chers Lecteurs, ces divers dégrèvements annuels sont réellement des plus instructifs.

En effet, il est aisé d'y suivre le contre-coup des evénements politiques et des agitations causés par les partis réactionnaires. Ainsi, par exemple, les dégrèvements sont faibles en 1872 et 1873, ils cessent après le 24 mai 1873 et l'année 1874 n'amène avec elle aucune diminution d'impôts. Cependant, un homme dont on ne peut nier l'habileté financière, le bonapartiste Magne, était alors ministre des finances ; d'où la conclusion toute naturelle, qu'il est difficile (pour ne pas dire impossible) d'avoir de bonnes finances quand la politique est mauvaise.

Ce qui va suivre, du reste, va nous en donner la preuve convaincante.

En 1875, on vote la *Constitution républicaine*, et alors les dégrèvements s'élèvent à 21,000,000 de francs. Pourtant, à cette époque, la situation n'est pas nette, et tout fait prévoir que les vaincus du 24 mai 1873, aidés du maréchal Président et de la majorité réactionnaire du Sénat, vont donner un dernier assaut à la République. Aussi, pas de dégrèvements en 1876 et sept millions seulement en 1877 ; voilà le bilan du 16 mai.

Le Maréchal se *soumet*, et nous avons alors 48 millions de dégrèvement en 1878 ; il se *démet*, et nous avons à enregistrer 53 millions pour 1879. Enfin, dans les six premiers mois de cette année 1880 (année de triomphe définitif pour la République et d'écrasement pour les

partis monarchiques), nous arrivons au magnifique chiffre de 163 millions de dégrèvement....

Après de tels chiffres, chers et bien aimés Lecteurs, que ne pouvons-nous pas espérer d'un tel Gouvernement, que la profonde ignorance ou la sottise, l'ambition ou l'orgueil peuvent *seuls* critiquer ou diffamer. Laissons dire ces *insensés* et contentons-nous de mépriser leur dire, tout en plaignant bien sincèrement leurs personnes.

Ce sont, en effet, les deux *seuls* sentiments qu'ils peuvent inspirer à toute personne franchement républicaine, et certainement les vers suivants les désignent admirablement bien :

Il existe, Lecteurs, dans notre humanité,
Certains individus, pour sûr très peu sensés,
Préférant l'esclavage à leur indépendance :
Pour eux, rester *manants*, passer pour des *vilains*
Est une chose qui n'a pas de conséquence.
Ce sont de vrais troupeaux, que d'autres, plus malins
(Gonflés de vanité, guidés par l'ambition),
Voudraient pouvoir tondre, comme par le passé
Les premiers, tout à fait dépourvus de raison,
Sont vraiment à plaindre et dignes de pitié,
Tandis que les derniers, absolument coupables,
Sont, positivement, tout à fait méprisables.

A. B.

FIN DE L'AVANT-PROPOS

DE LA

TRILOGIE SPIRITE

NOMENCLATURE GÉNÉRALE

DE

Toutes les Bibliothèques qui possèdent la TOTALITÉ

DES

OUVRAGES DE L'AUTEUR (1)

B. P. de Laon (Aisne).
B. p. de Moulins (Allier).
B. P. de Nice (Alpes-Marit.).
B. p. de Troyes (Aube).
B. P. de Rodez (Aveyron).
B. P. de Marseille (Bouches-du-Rhône).
B. p. d'Angoulême (Char.).
B. P. de Saintes (Ch.-Inf.).
B. p. de Saint Amand-Mont-Rond (Cher).
B. P. de Tulle (Corrèze).
B. C. d'Ajaccio (Corse).
B. P. de Dijon (Côte-d'Or).
B. P. de Saint-Brieuc (Côtes-du-Nord).
B. P. de Périgueux (Dord.).
B. P. de Besançon (Doubs).
B. P. de Pontarlier (Doubs).
B. p. de Valence (Drôme).
B. P. d'Évreux (Eure).
B. P. de Chartres (Eure-et-Loir).
B. P. de Morlaix (Finistère).
B. P. de Nîmes (Gard).
B. P. de Toulouse (Hte-Gar.)
B. p. de Bordeaux (Gironde).
B. P. de Montpellier (Hér.).
B. P. de Rennes (Ille-et-Vil.).
B. P. de Châteauroux (Ind.).
B. P. de Tours (Ind.-et-Lo.).
B. P. de Grenoble (Isère).
B. p. de Lons-le-Saulnier (Jura).
B. p. de Dax (Landes).
B. p. de Roanne (Loire).
B. P. du Puy (Haute-Loire).
B. P. de Nantes (Loire-inf.).
B. p. d'Orléans (Loiret).
B. p. d'Agen (Lot-et-Garo.).

---

(1) Dans cette Nomenclature, les initiales : B. P. signifient Bibliothèque publique; B. p., Bibliothèque populaire; B. C., Bibliothèque communale.

B. P. d'Angers (Maine-et-L.).
B. P. de Granville (Manche).
B. P. de Chaumont (Haute-Marne).
B. p. de Nancy (Meurthe-et-Moselle).
B. C. de Nevers (Nièvre).
B. P. de Lille (Nord).
B. p. de Lille (Nord).
B. p. de Valenciennes (Nord).
B. P. de Beauvais (Oise).
B. P. D'Arras (Pas-de-Cal.).
B. P. de Clermont (Puy-de-Dôme).
B. p. de Pau (Basses-Pyr.).
B. P. de Bayonne (Basses-Pyrénées).
B. p. de Tarbes (Hautes-Pyrénées).
B. p. de Perpignan (Pyrénées-Orientales).
B. P. de Lyon (Rhône).
B. p. de la Croix-Rousse, à Lyon (Rhône).
B. p. de la Guillotière, à Lyon (Rhône).
B. P. du Mans (Sarthe).
B. *Nationale*, à Paris (Seine).
B. Mazarine, à Paris (Seine).
B. de l'Université de France, à Paris.
B. Sainte-Geneviève à Paris.
B. p. du 3me arrondt de Paris.
B. p. du 7me; dito, du 8me; dito, du 9me; dito, du 12me; dito, du 15me; dito, du 16me; dito, du 18me; dito, du 19me arrondissement de Paris (Seine).
B. P. de Rouen (Seine-Inf.).
B. P. du Havre (Seine-Inf.).
B. p. de Melun (S.-et-Marne).
B. p. de Versailles (Seine-et-Oise).
B. p. de Niort (Deux-Sèvres).
B. p. d'Amiens (Somme).
B. p. de Mazamet (Tarn).
B. p. de Toulon (Var).
B. P. d'Avignon (Vaucluse).
B. p. de Fontenay-le-Comte (Vendée).
B. P. de Poitiers (Vienne).
B. P. de Limoges (Haute-V.).
B. p. d'Auxerre (Yonne).

FIN DE CETTE NOMENCLATURE GÉNÉRALE.



DÉDICACE

Par pure sympathie et puis pure amitié,
Par moi, amis Lecteurs, vous est à tous dédié
Ce Guide du Bonheur, *rempli d'enseignements,*
Absolument moraux *et de plus* excellents.

AUGUSTIN BABIN.

PREMIÈRE PARTIE

LE

GUIDE DU BONHEUR

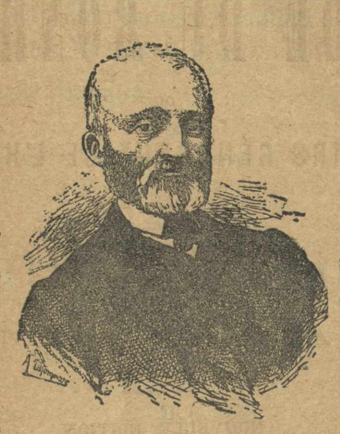
PREMIER AVIS

Appeler notre écrit le *Guide du Bonheur*,
Pourra, de notre part, vous paraître, Lecteur,
Par trop prétentieux, par trop exagéré.
Eh bien! consultez-le, et vous verrez ensuite,
Que si vous consentez (avec sincérité)
A vouloir conformer toute votre conduite
A ses enseignements absolument sensés,
Vous pourrez y trouver toutes félicités.

A. B.

DEUXIÈME AVIS

La conscience, Lecteurs, est cet instinct suprême,
Qui, de tous nos actes, apprécie les effets.
Qui l'écoute est toujours en paix avec lui-même,
Et qui veut la tromper, y trouver son arrêt.



Contre elle, en effet, il n'est point de refuge ;
Sa voix inflexible se fait toujours entendre
Et, pour sûr, est de tout ce qu'on peut entreprendre:
La *loi*, l'*accusateur*, le *témoin* et le *juge*.

A. B.

TROISIÈME AVIS

La morale, Lecteurs, est la science admirable
Qui nous porte à vouloir aider notre semblable,
Quand il est dépourvu de tout ce que réclame
La santé de son *corps* et surtout de son *âme*
Qui, dans semblable cas, doit trop souvent s'aigrir,
Et puis, de plus encore, énormément souffrir.
Dans ce cas, lui donner de douces espérances,
C'est le réconforter, diminuer ses souffrances.

A. B.

TRILOGIE SPIRITE

PREMIÈRE PARTIE

LE

GUIDE DU BONHEUR

OU

DEVOIRS GÉNÉRAUX DE L'HOMME

PAR AMOUR POUR

DIEU

PAR

AUGUSTIN BABIN

NOUVELLE ÉDITION

(Maxime fondamentale du pur Christianisme.)

(Hors la charité point de salut.)

PARIS

TYPOGRAPHIE CHARLES UNSINGER

83, RUE DU BAC, 83

—

1885

CATALOGUE GÉNÉRAL

DES

OUVRAGES DE L'AUTEUR

avec leur prix de vente, étant tirés sur papier de 14 fr. la rame.

Ouvrages faisant partie du domaine public depuis le 27 mai 1882. fr. c.

Guide du Bonheur. 1 vol. in-18 (jésus), broché. . . . 1,60
Philosophie spirite. 1 vol. in-18 (jésus), broché. . . . 2,00
Notions d'astronomie, etc. 1 vol. in-18 (jésus), broché. 2,00
Trilogie spirite, comprenant les trois volumes précédents. 1 fort vol. in-18 (jésus), broché. 5,00
Véritable catéchisme universel. 1 vol. in-32, broc. 1,50
Encyclopédie morale. 1 fort vol. in-32, broché. . . . 1,70

Ouvrages devant faire partie du domaine public après le décès de l'auteur.

Guide de la Sagesse. 1 vol. in-18 (jésus), broché.. . . 1,70
Poème psychologique. 1 vol. in-18 (jésus), broché. . 1,00
Poème astronomique. 1 vol. in-18 (jésus), broché. . 1,40
Trilogie morale, comprenant les trois volumes précédents. 1 fort vol. in-18 (jésus), broché. 3,50
Les deux Antipodes. Brochure in-18 (jésus) de 36 pages, plus une couverture. Brochée. 0,50
Brochure scientifique et morale, in-18 (jésus), broc. 1,00
Le véritable Régénérateur scientifique et moral, 1 vol. in-32. Broché. 1,50
Tableaux astronomique et synoptique collés sur carton de 19 cent. sur 24 et à bordures dorées. 0,55
Double grand tableau synoptique (États d'Europe et départements français). Dimension : 55 cent. sur 72. 0,40
Grand tableau d'instruction morale et scientifique. Même dimension. 0,40

Nota. — Pour toute demande de tirage de l'un quelconque des écrits sus-désignés, s'adresser à Monsieur le Typographe de la rue du Bac, 83, à Paris, qui en possède tous les clichés et a pris, avec l'auteur, l'engagement formel de faire (lui et ses successeurs) tous les tirages qui leur seront commandés par tout libraire quelconque de Paris et des Départements, de l'un quelconque des écrits sus-désignés. Dans l'intérêt *pécuniaire* de Messieurs les Libraires en question, tous ces tirages seront faits à 50 0/0 au-dessous des prix de vente désignés dans ce Catalogue général ; à la seule condition expresse que chaque commande sera de 210 exemplaires au moins. Naturellement, le nom et l'adresse de la librairie qui aura fait la commande, seront mis au bas du grand titre de chaque écrit commandé. — Pour tout tirage fait sur papier plus cher (conformément à la commande du libraire), le prix supplémentaire du papier sera remboursé à Monsieur le Typographe, et le prix de vente de l'écrit en question sera augmenté d'autant.

Approuvé le Nota ci-dessus. CHARLES UNSINGER.

Approuvé le Nota ci-dessus. AUGUSTIN BABIN.

AVIS DE L'AUTEUR

Dans cet écrit, comme dans tous nos autres écrits, nous avons considéré comme un devoir absolument *obligatoire* de composer, en *lettres capitales,* tous les mots désignant DIEU. Ce devoir, d'après notre humble manière de voir, est tellement *obligatoire,* que réellement nous ne comprenons pas qu'on puisse en agir autrement. En effet, une telle amélioriation n'est matérielle que dans sa forme; tandis qu'elle est essentiellement spirituelle par les sentiments de *piété* et d'*humilité* qu'elle inspire infiniment plus, en frappant davantage la vue et par suite la pensée.

La lettre suivante, écrite en juin 1879 et se rapportant à notre *Trilogie spirite*, deuxième édition, suffira grandement pour convaincre nos bien aimés Lecteurs, de l'*extrême importance* que, de tout temps, nous avons attachée à cette amélioration *indispensable,* d'après nos sentiments religieux les plus intimes.

LETTRE

Cher monsieur,

C'est avec une extrême surprise que j'ai lu l'avis que vous me donnez dans votre honorée du 19 juin dernier, de cette

année 1869, concernant la *forme* que je donne à mon ouvrage. D'après vous, cher monsieur et frère spirituel, c'est une singularité que d'écrire en *lettres capitales* tous les mots désignant DIEU.

Je vous avoue franchement que je ne me serais jamais attendu à une pareille observation de votre part, observation qui est complétement en désaccord avec ma manière de voir, car je vous avoue avec toute humilité que, d'après moi, c'est une des plus grandes améliorations que j'aie introduite dans mon écrit; comprenant difficilement que la forme en question ne figure pas dans tous les écrits, sans exception.

D'après cela vous devez comprendre, cher Monsieur, que ma conscience et mes sentiments les plus intimes s'opposent à tout changement à cet égard.

Quant à ce que cela peut nuire à la vente de l'ouvrage, je suis tout disposé à croire le contraire. Seulement cet inconvénient dût-il exister, plutôt que de faire un changement semblable, je préférerais mille fois renoncer à la deuxième édition en question; ce qui me serait excessivement pénible, vu le but purement philanthropique que je me propose en la faisant paraître. Pour ce qui a rapport à cette autre observation que vous me faites également dans votre lettre susprécitée, prétendant que les mots désignant DIEU, écrits en lettres capitales, en attirant le regard, font souvent tort à l'idée qu'on développe; je vous ferai observer que l'idée développée, dans ce cas, doit naturellement se rattacher plus ou moins à DIEU, et que ces distinctions, par conséquent, loin de nuire à l'idée qu'on développe, ne sont au contraire qu'avantageuses pour le développement de l'idée en question, puisqu'elles inspirent au Lecteur, un sentiment généralement en rapport avec cette même idée.

Telles sont, cher Monsieur, les réflexions que m'a inspirées votre lettre du 19 juin dernier. J'y ajouterai encore celle-ci, qui a rapport au tutoiement, lorsqu'on s'adresse à DIEU; ce que j'ai scrupuleusement évité dans le cours de mon ouvrage, et cela parce que le tutoiement, lorsqu'on

s'adresse à DIEU, est un acte défectueux, en ce sens que c'est un manque de respect spirituel (vénération) et d'humilité envers DIEU. En effet, le tutoiement engendre la *familiarité*, et, certainement, je ne pense pas qu'une seule Créature humaine ou spirituelle soit susceptible de mettre en doute, un seul instant, que cette conséquence ne soit pas un manque complet de vénération et d'humilité.

D'après cela, le tutoiement, dans un cas semblable, est donc une faute excessivement grave, et à DIEU *seul* appartient, d'une manière absolue, l'expression *vous*, lorsqu'on s'adresse à Lui. Quant aux personnes qui prétendent que le tutoiement, dans ce cas, est une marque d'amour spirituel : nous leur répondrons que c'est également une marque d'amour spirituel d'égal à égal, puisque c'est un manque de vénération et d'humilité. En cela consiste l'énorme défectuosité du tutoiement en cette circonstance. Tandis que le mot *vous*, qui certainement ne nuit en rien à l'amour absolu que toute Créature humaine et spirituelle, un peu sensée, doit éprouver pour DIEU, est une marque de respect spirituel, autrement dit de vénération, et, en même temps, une marque d'humilité : deux sentiments que toute Créature quelconque, c'est-à-dire incarnée ou désincarnée, doit avoir gravés en elle en traits ineffaçables, toutes les fois qu'elle s'adresse à DIEU, *Seul* Créateur et *Seul* Dispensateur de toutes choses.

Que sa divine volonté soit faite ! cher Monsieur

Votre affectionné frère spirituel,

Augustin Babin.

TABLEAU SPIRITE

MAXIME FONDAMENTALE DU SPIRITISME

2 (Hors la charité point de salut.)

4 CRÉÉ PAR **DIEU** Esprit et Matière : 1° *Vie spirituelle* (unique et sans fin); 2° *Vies matérielles* (transitoires et indéterminées).	3 DE toute éternité **DIEU** *Seul* et *unique* Créateur et Dispensateur de toutes choses.	5 BUT DE LA CRÉATION Amélioration et progression, c'est-à-dire rapprochement vers **DIEU**
7 EN **DIEU** *Tous les hommes sont frères* — L'homme est composé : 1. D'un corps matériel et périssable; 2. D'une âme immatérielle et immortelle; 3. D'un périsprit, etc.	1 **RÉSUMÉ** DES **PRINCIPES GÉNÉRAUX** DU **SPIRITISME**	6 **DIEU** est éternel, immuable immatériel, unique, tout-puissant souverainement JUSTE ET BON
8 DEVOIRS DIRECTS Foi, Piété, Humilité, Reconnaissance et Amour de **DIEU** DEVOIRS INDIRECTS Sympathie, Fraternité, Bienveillance et Charité par Amour pour **DIEU**	9 PLURALITÉ DES MONDES humains — Mondes primitifs. — d'expiations et d'épreuves. — régénérateurs. — supérieurs. — Mondes divins ou extra-supérieurs.	10 PLURALITÉ DES EXISTENCES humaines — Existences primitives. — réparatrices et d'épreuves. — régénératrices. — supérieures. — Existences immatérielles et perpétuelles.

OBSERVATION. — Pour consulter avantageusement le présent tableau, il est indispensable de prendre connaissance de chaque case d'après son numéro d'ordre. A. B.

INVOCATION

O mon DIEU ! c'est avec la plus profonde humilité que j'entreprends la rédaction de ce faible écrit, dans le but d'être utile à mes semblables et d'obéir par conséquent à votre divine loi, par laquelle Vous nous recommandez de nous aider les uns les autres, de faire à autrui ce que raisonnablement nous voudrions qui nous fût fait à nous-mêmes; enfin, de nous aimer tous comme des frères, puisque nous sommes tous vos enfants. Loi adorable que Jésus-Christ, l'un de vos fils bien-aimés et notre bienfaiteur sur cette terre, enseigna aux hommes pendant son séjour parmi eux.

Ne pouvant rien sans Vous, soutenez-moi, SEIGNEUR, dans mon humble entreprise, afin que ce travail puisse être utile à mes semblables, que j'aime comme moi-même, par amour pour Vous, et auxquels je désire, de tout mon cœur et de toute mon âme,

pouvoir offrir, également par amour pour Vous, un écrit qui puisse les soulager dans leurs peines, en leur inspirant toute confiance et tout espoir en Vous, qui, *Seul,* avez le pouvoir de donner à vos enfants gloire et félicité.

Que votre volonté soit faite, ô mon DIEU !

PRÉAMBULE[1]

Ce préambule, chers et bien-aimés Lecteurs, a essentiellement pour but de vous faire comprendre le sérieux et principal motif qui m'a engagé à composer cet humble écrit. Ce motif est le suivant, lequel s'impose forcément à toute Créature humaine qui désire se rendre utile à ses semblables : c'est de participer, tout autant que ma faible intelligence me le permet, à la *régénération* de notre humanité terrestre, qui, hélas ! n'est pas sans en avoir un extrême besoin, et cela, peut-être bien, beaucoup plus actuellement qu'à aucune autre époque. Sans aucun doute, nous devons attribuer cet extrême besoin à nos sublimes et très-importantes découvertes modernes, lesquelles rendent forcément nulles les erreurs *scientifiques, psychologiques* et *religieuses* des temps passés. A notre époque, vouloir les

---

1. Avant de commencer ce préambule, notre amour-propre et notre conscience nous imposent le devoir (sans doute nous aurions dû agir ainsi dans toutes nos éditions précédentes) de nous reconnaître dans nos humbles écrits, comme n'étant qu'un simple *compilateur*, tout ayant été puisé dans autrui, sauf quelques articles qui nous ont été inspirés par les bons Esprits qui nous ont aidé à coordonner toutes les parties qui les composent. Au surplus, de cœur et d'âme, nous déclarons que notre suprême désir et notre unique consolation, c'est d'avoir le bonheur de pouvoir nous rendre utile et agréable à tous nos semblables. En cela, *seulement*, consiste toute notre ambition.

maintenir quand même (ainsi que l'a fait tout dernièrement encore le Saint-Siége catholique, apostolique et romain, en publiant son Syllabus annexé à son Encyclique du 8 décembre 1864), c'est tout bonnement courir au-devant d'une catastrophe épouvantable, du moment que la conséquence inévitable d'un maintien semblable ne peut que donner naissance à l'incrédulité, la plaie la plus hideuse de la société et, en même temps, la cause première de tous les désordres. En effet, la négation du principe spirituel, la croyance au néant après la mort, les idées matérialistes en un mot, hautement préconisées par des hommes influents, s'infiltrent dans la jeunesse qui les suce pour ainsi dire avec le lait. L'homme qui ne croit qu'au présent veut jouir à tout prix, et, en cela, il est conséquent avec lui-même, puisqu'il n'attend rien au delà de la tombe; il n'espère rien et, par conséquent, ne craint rien. Si, au contraire, il a foi en son âme et en l'avenir, alors il comprend que la vie corporelle est fugitive et précaire, et n'en fait pas son but unique; sachant que rien de ce qu'on y acquiert n'est perdu, il se préoccupe sérieusement de son sort futur; tandis que, dans le cas contraire, il agit comme quelqu'un qui mange son capital et joue son va-tout. Aussi que de désordres, que de misères, que de crimes ont leur source dans cette manière d'envisager la vie !

Après de telles conséquences, franchement ne sommes-nous pas forcés de reconnaître qu'un devoir s'impose à toute Créature humaine qui désire le progrès ? Ce devoir consiste à nous servir, autant que cela nous est possible, de tous nos moyens intellectuels quels qu'ils soient, petits ou grands, pour combattre

avec ardeur le faux au bénéfice du vrai, afin que l'obscurité fasse place à la lumière, autrement dit, que l'ignorance des temps passés fasse place aux sublimes vérités de notre époque; lesquelles vérités peuvent *seules* combattre avec avantage l'incrédulité qui, nous le répétons, est la plaie la plus hideuse de notre humanité terrestre.

En prétendant que, jusqu'à ce jour, l'erreur est loin d'avoir fait place à la vérité, l'obscurité à la lumière, l'ignorance au savoir, sommes-nous nous-mêmes dans l'erreur ? Hélas ! non, malheureusement. En effet, quand on parcourt l'histoire des peuples les plus célèbres de l'antiquité, et qui ont fait les plus grands progrès dans les sciences philosophiques et morales, et dans les beaux-arts ; quand on cherche à approfondir leurs usages, leurs mœurs et leurs coutumes, on est réellement étonné de l'inutilité de leurs efforts pour se rapprocher de la vérité éternelle, la *seule* qui soit susceptible de convenir à tout peuple tant soit peu éclairé; la *seule*, en même temps, qui tire sa source de la loi naturelle, que le TOUT-PUISSANT a gravée en traits ineffaçables dans la conscience de toute Créature humaine. Seulement plusieurs d'entre nous l'ont, par la suite, plus ou moins détériorée, soit par ambition, cupidité, orgueil hypocrisie; tous vices affreux qui, de tout temps, ont fait le malheur de notre humanité terrestre.

Pour donner des preuves, on ne peut plus convaincantes, de ce que nous venons de dire : dans ce qui va suivre, nous allons faire mention du mobile qui, en tout temps, a dirigé les différentes sectes religieuses plus ou moins officielles. Ce mobile, quel est-il ? Hélas !

il est actuellement ce qu'il a été jadis, c'est-à-dire l'ambition, la cupidité, l'orgueil et, malheureusement, trop souvent l'hypocrisie, le plus dangereux de tous les vices en matières religieuses. Aussi, est-ce à ce dernier surtout, que nous devons attribuer qu'une grande partie de notre société actuelle se trouve, encore aujourd'hui, sous la funeste domination de ceux qui ont eu pour mission de l'éclairer, et qui, au contraire, l'ont plongée dans les ténèbres; triste et regrettable résultat qu'ils ont obtenu, en inculquant, dans l'esprit de chacun de ses Membres, les superstitions les plus indignes, dans l'unique but de s'emparer du corps et de l'âme de chacun d'eux. Seulement, pour asservir le corps, il a fallu commencer par subjuguer l'âme. De tout temps, cela a été l'ouvrage des prêtres.

Pour y réussir, ils commencèrent par se donner comme les interprètes de la volonté du ciel; comme des Êtres privilégiés à qui la DIVINITÉ se communiquait exclusivement. La crédulité des peuples, aidée de leurs faux prestiges, favorisa leur prétention. Pour frapper les imaginations et les conduire par la terreur, ils représentèrent DIEU comme un tyran; ils lui prêtèrent leurs passions, autrement dit la colère, la haine, la vengeance, la partialité, l'inconstance, la jalousie; ils en firent un Être cruel, altéré de sang, implacable dans ses fureurs; ils imaginèrent un lieu terrible où ils accumulèrent tous les genres de tortures et de supplices: un feu dévorant et impérissable, des chaudières bouillantes, un ver rongeur, des diables surtout, ministres de ce Dieu de vengeances, destinés à tourmenter les *dix-neuf vingtièmes* des Créatures humaines, au sortir de leur

vie terrestre; en un mot, ils firent DIEU semblable aux tyrans de la terre, dont ils recherchèrent en tout temps l'amitié. Par là, ils divinisèrent en quelque sorte les vices de ces derniers, et accoutumèrent les hommes à souffrir (sans murmurer) leurs injustices, leurs vexations, leurs extorsions. Après avoir donné aux hommes cette idée de la DIVINITÉ, il ne leur fut pas difficile de leur persuader que ces mêmes tyrans, dont ils se reconnaissaient les très-humbles serviteurs, étaient les représentants de DIEU sur la terre; que leur autorité venait du ciel et que, par conséquent, c'était offenser le ciel que d'y résister.

C'est ainsi que les prêtres firent l'apothéose du despotisme; en reconnaissance ils obtinrent le privilége de tromper les peuples pour leur compte, et de s'enrichir de leurs dépouilles; ils se donnèrent comme les dispensateurs des grâces et des punitions célestes, et tinrent les hommes crédules et pusillanimes prosternés à leurs pieds; ils leur persuadèrent que DIEU s'apaisait par des offrandes dont ils profitèrent, que l'attachement aux biens et aux jouissances de ce monde était un crime, et par là s'approprièrent presque tous les biens, et se réservèrent toutes les jouissances; ils leur persuadèrent encore que l'œuvre la plus méritoire devant DIEU, était de donner ses biens à l'Église, c'est-à-dire à eux, et qu'on expiait ainsi tous les crimes. Naturellement, ainsi qu'il est facile de le comprendre, de cette manière ils devinrent bientôt les légataires universels de la moitié de la chrétienté tout entière. Tel fut le pacte entre le trône et l'autel. *Tromper et effrayer pour dominer et pour s'enrichir*, voilà les conditions et les

avantages réciproques, le but et les moyens des prêtres et des tyrans de toutes les époques.

Mais, pour établir le despotisme, tant sacerdotal que politique, il fallait de bonne heure y préparer les esprits par l'abrutissement ; étouffer la raison par les préjugés; substituer des absurdités sacrées à des connaissances utiles; corrompre et avilir les âmes; obscurcir et égarer les esprits. Les âmes nobles et vertueuses, en effet, ne savent pas plier sous le joug, et, dès que l'homme ose penser, l'empire des prêtres et des despotes touche à sa ruine.

L'éducation de la jeunesse fut donc confiée à des prêtres. Leur premier soin fut d'exiger de leurs élèves un respect et une soumission absolue pour leurs dogmes, quelque absurdes qu'ils soient : le doute même fut regardé comme un crime ; la soumission, ou plutôt l'abnégation de la raison et la foi aveugle, comme la plus grande de toutes les vertus. A les entendre, sans la foi catholique, toutes les actions les plus héroïques, les plus admirées, non-seulement perdent tout leur prix, mais sont autant de péchés. Ce premier pas fait, ils remplirent leur esprit de mystères inconcevables, de faits incroyables, de dogmes extravagants ; la morale ne consista que dans le combat continuel des passions les plus naturelles et souvent les plus utiles, ou dans des pratiques pénibles et ridicules ; ils firent des crimes de tout, pour humilier l'homme par l'idée de son imperfection, et l'entretenir dans des terreurs continuelles ; ils lui rendirent la vertu impossible pour le décourager et lui ôter toute énergie. Les plaisirs les plus innocents devinrent des scandales ; le mariage, le plus saint des

devoirs sociaux, une imperfection ; et le plus grand des attentats contre la société (la nullité monastique), le plus haut degré et le modèle de la perfection. Plus ils dénaturèrent les idées, plus ils éloignèrent l'homme de la vérité, et plus aussi ils l'enchaînèrent. Une conscience chargée de vains scrupules, était nécessairement plus dépendante ; celui qui méconnaît l'usage de sa raison doit, par force, se laisser guider ; une imagination enivrée de chimères est aisée à enflammer ; de plus, elle est propre à servir les projets ambitieux et haineux des prêtres qui, de tout temps, ont impunément abusé, à leur profit, de la trop confiante crédulité humaine. Mais l'excès, en toutes choses, finit, à la longue, par être la ruine de celui qui le commet. C'est, en effet, ce qui actuellement menace d'arriver à l'*anti-chrétienne* religion catholique, apostolique et romaine (1) dont les excès sans nombre annoncent la ruine plus ou moins prochaine, et peut-être même beaucoup plus rapprochée que nous ne pensons généralement ; principalement depuis l'apparition, sur notre globe terrestre, de la *sublime* et on ne peut plus *rationnelle Doctrine spirite.* Cette Doctrine, en effet, sans aucun doute, est destinée à *régénérer* notre humanité terrestre, en dévoilant les abus innombrables du faux Christianisme, en combattant ses erreurs et, enfin, en démasquant le but inavouable que se proposent ceux qui l'enseignent. Vainement se débattent-ils pour s'y soustraire, leurs jours de règne sont passés ;

---

1. Pour se convaincre que l'opinion que nous venons d'émettre est exactement la pure vérité même, prendre connaissance de notre *Catéchisme universel,* que nous avons intitulé ainsi, parce que ses principes sont entièrement ceux de toute religion digne de porter ce nom.

l'édifice de l'erreur est sapé par ses propres fondements; il penche vers sa ruine, et probablement ne tardera pas à les ensevelir sous ses décombres. Pour peu qu'ils voulussent réfléchir, ils devraient comprendre, cependant, que tous leurs efforts pour s'opposer au torrent de l'opinion, certainement ne serviront qu'à hâter cette catastrophe. Telle est la différence entre la vérité et le mensonge, que celui-ci, pour se soutenir, a besoin d'être étayé sans cesse de prestiges et de séductions ; la vérité, au contraire, se soutient par elle-même ; puis, ensuite, le temps et la réflexion la confirment, au lieu qu'ils détruisent le mensonge. Un principe fécond une fois découvert, les conséquences nombreuses qui en découlent se présentent successivement à tous les esprits, et chacune d'elles est un coup mortel porté à quelque préjugé. Un seul bon livre peut renverser un million d'erreurs. C'est le flambeau qui allume un incendie immense. Des millions de voix dans autant d'endroits différents, la répètent et la propagent. C'est en vain, apôtres de l'erreur et de l'imposture, que vous soudoyez les millions de bouches du mensonge, que vous armez les millions de bras du fanatisme ; la vérité, comme la tête de Méduse, n'a qu'à se montrer pour vous pétrifier. Tremblez ! elle tombe en traits de feu pour réduire en cendres tous vos dogmes faux et irrationnels. Toute Doctrine religieuse prêchant le faux et dont les Ministres sont guidés par l'*hypocrisie*, l'*orgueil*, la *cupidité* et l'*ambition* doit forcément disparaître de notre société. Pour cela, que faut-il ? Sans aucun doute, il faut forcément que la *chaire* remplace l'*autel ;* que le prêtre cède sa place à d'honorables *prédicateurs*, autant que possible pères de

famille, prêchant la morale naturelle et universelle, celle qui convient à tous les peuples en général. Ce fut autrefois celle que prêcha Jésus-Christ, en propageant sa sublime et immortelle Doctrine ; laquelle est exactement la même que celle enseignée par le Spiritisme (1); Doctrine admirable et sublime, qui doit forcément être considérée comme étant le complément de celle du Christ ; du moment que, conformément à la loi du progrès, il nous enseigne non-seulement tout ce que le Christ nous a enseigné, mais encore tout ce qu'il n'a pas jugé à propos d'enseigner de son temps, ainsi que le prouve le verset suivant : Év. selon saint Jean ; ch. XVI, v. 12 : *J'ai encore beaucoup de choses à vous dire, mais vous ne pouvez les porter présentement.* Ainsi qu'il est facile de le comprendre, ce verset est trop explicite pour avoir besoin d'être commenté. De plus, il prouve d'une manière évidente que Jésus-Christ admettait la progression dans les idées religieuses. C'est donc se faire *antéchrist* que de prétendre le contraire.

Maintenant, pour avoir la conviction que la *Doctrine spirite* est le complément de *celle* du Christ, il suffit de mentionner les vérités nouvelles enseignées par le Spiritisme, lesquelles sont les suivantes :

1° Il donne d'abord, comme chacun le sait, la preuve patente de l'existence et de l'immortalité de l'âme. Ce

---

1. Le Spiritisme, doctrine nouvelle par son terme, mais très-ancienne dans ses principes qui sont ceux de la religion naturelle, se divise en deux parties bien distinctes : la partie *expérimentale* et la partie purement et simplement *théorique;* cette dernière étant la seule dont nous nous sommes occupé dans nos humbles écrits. — Voir, à la fin de ce volume, la *Biographie* de L'UNIQUE INITIATEUR de cette admirable et sublime Doctrine, destinée à régénérer notre humanité terrestre..

n'est point une découverte, il est vrai, mais c'est faute de preuves sur ce point qu'il y a tant d'incrédules ou d'indifférents sur l'avenir ; c'est en prouvant ce qui n'était qu'une théorie, qu'il triomphe du *matérialisme* et qu'il en prévient les funestes conséquences pour la société. Le doute sur l'avenir étant changé en certitude, c'est tout une révolution dans les idées, dont les suites sont incalculables. Là se bornerait exclusivement le résultat des manifestations, que ce résultat serait immense ;

2° Par la ferme croyance qu'il développe, il exerce une puissante action sur le moral de l'homme; il le porte au bien, le console dans ses afflictions, lui donne la force et le courage dans les épreuves de la vie, et le détourne de la pensée du suicide ;

3° Il rectifie toutes les idées fausses que l'on s'était faites sur l'avenir de l'âme, sur le ciel, l'enfer, les peines et les récompenses ; il détruit radicalement, par l'irrésistible logique des faits, les dogmes des peines éternelles et des démons; en un mot, il nous découvre la vie future et nous la montre rationnelle et conforme à la justice de DIEU. C'est encore une chose qui a bien sa valeur;

4° Il fait connaître ce qui se passe au moment de la mort ; ce phénomène jusqu'à ce jour insondable n'a plus de mystères ; les moindres particularités de ce passage si redouté sont aujourd'hui connues ; or, comme tout le monde meurt, cette connaissance intéresse tout le monde ;

5° Par la loi de la pluralité des existences, il ouvre un nouveau champ à la philosophie; l'homme sait d'où il vient, où il va, pour quelle fin il est sur la terre. Il

explique la cause de toutes les misères humaines, de toutes les inégalités sociales; il donne les lois mêmes de la nature pour base aux principes de solidarité universelle, de fraternité, d'égalité et de liberté, qui n'étaient assis que sur la théorie. Il jette, enfin, la lumière sur les questions les plus hardies de la métaphysique, de la psychologie et de la morale;

6o Par la théorie des fluides périspritaux, il fait connaître le mécanisme des sensations et des perceptions de l'âme ; il explique les phénomènes de la *double-vue*, de la *vue à distance*, du *somnambulisme*, de *l'extase*, des *rêves*, des *visions*, des *apparitions*, etc.; il ouvre un nouveau champ à la physiologie et à la pathologie;

7o En prouvant les relations qui existent entre le monde corporel et le monde spirituel, il montre, dans ce dernier, une des forces actives de la nature, une puissance intelligente, et donne la raison d'une foule d'effets attribués à des causes surnaturelles et qui ont alimenté la plupart des idées superstitieuses ;

8o En révélant le fait des obsessions, il fait connaître la cause, inconnue jusqu'ici, de nombreuses affections sur lesquelles la science s'était méprise au préjudice des malades, et, de plus, donne le moyen de les guérir ;

9o En nous faisant connaître les véritables conditions de la prière et son mode d'action ; en nous révélant l'influence réciproque des Esprits incarnés et désincarnés, il nous apprend le pouvoir de l'homme sur les Esprits imparfaits pour les moraliser et les arracher aux souffrances inhérentes à leur infériorité ;

10o En faisant connaître la magnétisation spirituelle, que l'on ne connaissait pas, il ouvre au magnétisme une

nouvelle voie, et lui apporte un nouveau et puissant élément de guérison.

Comme vous pouvez le voir, amis Lecteurs, en prétendant que la *Doctrine spirite* est le complément de celle du Christ, nous avons émis une opinion qui a complétement sa raison d'être. En effet, après tous les *principes spirites* que nous venons d'émettre, comment une personne, tant soit peu de bonne foi, pourrait-elle en juger autrement ?...

Après avoir fait connaître le motif qui nous a engagé à composer cet humble écrit, essentiellement philanthropique et moral, nous considérons comme un devoir, chers et bien-aimés Lecteurs, de continuer ce Préambule par l'avis suivant, qui a infiniment de rapport avec les principes émis dans cedit écrit. Cet avis est celui-ci :

Chers Lecteurs, fortunés ou non fortunés, heureux ou malheureux, le bon DIEU nous a mis sur cette terre pour remplir ses vues providentielles qui, naturellement, nous sont complétement inconnues, mais que nous remplissons tous à notre insu. En cela consiste ici-bas la mission de chacun de nous, quelle que soit du reste sa condition sociale sur cette terre.

Puis, si le SEIGNEUR a donné la fortune aux uns et la misère aux autres, ou bien encore la santé aux uns et aux autres les souffrances, c'est comme épreuve. Seulement ceux d'entre nous qui sont dans la misère et qui souffrent, en outre de leur épreuve, subissent, en même temps, une expiation plus ou moins pénible pour des fautes plus ou moins graves commises dans une vie antérieure. Aussi, quand nous souffrons ici-bas, soit

pour cause de misère, soit pour cause d'infirmité quelconque ou de maladie que nous apportons avec nous en naissant, reconnaissons donc avec toute humilité que c'est parce que nous l'avons mérité, et par conséquent résignons-nous sans murmure, tout en implorant avec soumission, foi et ferveur, la divine miséricorde de DIEU, pour qu'il nous accorde, si cela n'est pas contraire à sa divine justice, la grâce infinie de toujours bien faire à l'avenir, afin d'avoir le suprême bonheur de Lui être agréable et de pouvoir expier notre passé, et de ne jamais mal faire, afin de ne jamais Lui déplaire, ce qui doit être notre suprême désir à tous, en reconnaissance des bontés infinies qu'il a continuellement pour nous. Mais, avant tout et en tout temps, désirons de cœur et d'âme que sa divine volonté soit faite. Pour vous qui faites partie des heureux de ce monde, n'ayant pas d'expiation à subir dans cette vie, persuadez-vous, ô mes amis, que la richesse et la santé vous ont été données comme une tentation, et ne sont pour vous que de véritables épreuves destinées à vous conduire au bonheur éternel, ou bien à vous faire subir, dans une autre vie corporelle, les misères et les souffrances que vous aurez refusé de soulager en celle-ci ; car vous devez tous comprendre que si DIEU, notre bon Père céleste à tous, a gratifié quelques-uns de ses enfants de tant de faveurs, ce n'est pas pour qu'ils en profitent tout seuls, mais bien pour qu'ils en fassent profiter aussi ceux de leurs frères qui sont dans la détresse ; devoir indispensable à remplir pour s'améliorer et progresser, mais malheureusement bien mal apprécié par la plupart d'entre nous. En effet, notre amour pour les biens et

les jouissances terrestres est une des plus fortes entraves à notre avancement moral et spirituel; par cet attachement à la possession et, par suite, aux jouissances purement matérielles, nous brisons nos facultés aimantes en les portant toutes vers la matière. Soyons sincères ; la fortune donne-t-elle un bonheur sans mélange ? Quand nos coffres sont pleins, n'y a-t-il pas toujours un vide dans notre cœur ? Au fond de cette corbeille de fleurs, n'y a-t-il pas toujours un reptile caché ? Nous comprenons que l'homme qui, par un travail assidu et honorable, a gagné une fortune, éprouve une satisfaction, bien juste du reste ; mais de cette satisfaction très-naturelle, et que DIEU approuve, à un attachement qui absorbe tout autre sentiment et paralyse les élans du cœur, il y a loin : aussi loin que de l'avarice sordide à la prodigalité exagérée, deux vices entre lesquels DIEU a placé la charité, sainte et salutaire vertu qui apprend au riche à donner sans ostentation, pour que le pauvre reçoive sans bassesse.

Chers et bien-aimés Lecteurs, que la fortune nous vienne de notre famille ou que nous l'ayons gagnée par notre travail, il est une chose que nous ne devons jamais oublier, c'est que tout vient de DIEU, que tout retourne à DIEU. Rien ne nous appartient sur la terre, pas même notre propre corps; la mort nous en dépouille comme de tous les biens matériels ; nous sommes dépositaires et non propriétaires, ne nous y trompons pas ; DIEU nous a prêté, nous devons rendre, et il nous prête à la condition que le superflu, au moins, revienne à ceux qui n'ont pas le nécessaire.

Un de nos amis nous prête une somme d'argent, pour

peu que nous soyons honnête, nous nous faisons un devoir de la lui rendre, et nous lui gardons de la reconnaissance. Eh bien ! voilà la position de tout homme riche : DIEU est l'ami céleste qui lui a prêté la richesse; il ne demande pour Lui que l'amour et la reconnaissance, mais il exige qu'à son tour, le riche donne aux pauvres qui sont ses enfants au même titre que lui.

Souvent, amis Lecteurs, le bien que DIEU nous a confié, excite en nos cœurs une ardente et folle convoitise ; avons-nous réfléchi, quand nous nous attachons immodérément à une fortune périssable et passagère comme nous, qu'un jour viendra où nous devrons rendre compte au SEIGNEUR de ce qui vient de Lui ? Oublions-nous que, par la richesse, nous sommes revêtus, sur la terre, du caractère sacré de ministres de la charité, pour en être les dispensateurs intelligents ? Que sommes-nous, quand nous usons à notre seul profit de ce qui nous a été confié, sinon des dépositaires infidèles ? Que résulte-t-il de cet oubli volontaire de nos devoirs ? La mort inflexible, inexorable vient déchirer le voile sous lequel nous nous cachions et nous force à rendre nos comptes à Celui qui nous avait obligés, et qui, à ce moment, est *seul* notre *souverain* Juge.

C'est en vain que, sur la terre, nous cherchons à nous faire illusion à nous-mêmes, en colorant du nom de vertu ce qui souvent n'est que de l'égoïsme ; que nous appelons économie et prévoyance ce qui n'est que de la cupidité et de l'avarice, ou générosité, ce qui n'est que la prodigalité à notre profit. Un père de famille, par exemple, s'abstiendra de faire la charité, économisera, entassera or sur or, et cela, dit-il, pour laisser à ses

enfants le plus de bien possible et leur éviter de tomber dans la misère ; c'est fort juste et paternel, et l'on ne peut en blâmer ce père ; mais est-ce bien là toujours le seul mobile qui le guide ? N'est-ce pas souvent un compromis avec sa conscience pour justifier, à ses propres yeux et aux yeux du monde, son attachement personnel aux biens terrestres ! Cependant, admettons que l'amour paternel soit son unique mobile ; est-ce un motif pour oublier ses frères devant DIEU ?

Quand un homme a bien travaillé, et qu'à la sueur de son front il a amassé du bien, souvent il lui arrive de dire que, lorsque l'argent est gagné, on en connaît mieux le prix : rien n'est plus vrai. Eh bien ! que cet homme, qui avoue connaître toute la valeur de l'argent, fasse la charité selon ses moyens, il aura plus de mérite que celui qui, né dans l'abondance, ignore les rudes fatigues du travail. Mais qu'au contraire, ce même homme, qui se rappelle ses peines, ses travaux, soit égoïste, dur pour les pauvres, il est bien plus coupable que les autres ; car plus on connaît par soi-même les douleurs cachées de la misère, plus on doit être porté à la soulager chez autrui.

Malheureusement, il y a toujours, dans l'homme qui possède, un sentiment aussi fort que l'attachement à la fortune : c'est l'orgueil. Il n'est pas rare de voir le parvenu étourdir le malheureux qui implore son assistance, du récit de ses travaux et de son savoir-faire, au lieu de lui venir en aide, et finir par lui dire : « Faites ce que j'ai fait. » D'après lui, la bonté de DIEU n'est pour rien dans sa fortune ; à lui seul en revient tout le mérite ; son orgueil lui met un bandeau sur les yeux et lui bou-

che les oreilles ; il ne comprend pas, le malheureux ! qu'avec toute son intelligence et toute son adresse, DIEU peut le renverser d'un seul mot.

Le SEIGNEUR n'ordonne point de se dépouiller de sa fortune et de se réduire à une mendicité volontaire, car alors on deviendrait une charge pour la société ; agir ainsi serait mal comprendre les devoirs qu'impose la charité; c'est un égoïsme d'un autre genre, car c'est s'affranchir de la responsabilité que la fortune fait peser sur celui qui la possède. DIEU la donne à qui bon Lui semble pour la gérer au profit de tous ; le riche a donc une mission, mission qu'il peut rendre belle et profitable pour lui ; rejeter la fortune quand DIEU nous l'octroie, c'est renoncer au bénéfice du bien que l'on peut faire en l'administrant avec sagesse. Savoir s'en passer quand on ne l'a pas, savoir l'employer utilement quand on l'a, savoir la sacrifier quand cela est nécessaire, c'est agir selon les vues du SEIGNEUR. Que celui à qui il arrive ce qu'on appelle dans le monde une belle fortune, s'écrie : « MON DIEU, *vous m'envoyez une nouvelle charge, donnez-moi la force de la remplir selon votre sainte volonté !* »

Voilà, chers et bien-aimés Lecteurs, les avis fraternels que nous avons cru pouvoir nous permettre de vous donner en commençant ce volume ; ces avis, nous les résumerons ainsi, en vous disant : Sachez vous contenter de peu. Si vous êtes pauvres, ne portez pas envie aux riches, car la fortune n'est pas nécessaire au bonheur ; si vous êtes riches, n'oubliez pas que ces biens vous sont confiés, et que vous en devez justifier l'emploi comme dans un compte de tutelle. N'en soyez pas dépositaires

infidèles en les faisant servir à la satisfaction de votre orgueil et de votre sensualité ; ne vous croyez pas le droit de disposer pour vous uniquement de ce qui n'est qu'un prêt, et non un don. Si vous ne savez pas rendre, vous n'avez plus le droit de demander, et rappelez-vous que celui qui donne aux pauvres s'acquitte de la dette qu'il a contractée envers DIEU, *notre bon Père céleste à tous, source de toute espérance et consolation, et Seul Dispensateur de toutes choses.*

Que sa divine volonté soit faite !

AVANT-PROPOS

Dans cet avant-propos, nous nous occuperons uniquement des différentes parties comprises dans cet écrit, lequel est la première partie de notre *Trilogie spirite*, ainsi que le mentionne l'en-tête de son titre. Seulement, auparavant, nous allons donner connaissance, à nos bien-aimés Lecteurs, des trois parties composant notre *Trilogie spirite* sus-mentionnée. Ces trois parties sont les suivantes :

Première partie : *Le Guide du bonheur, ou les Devoirs généraux de l'homme par amour pour DIEU*, qui n'est autre que le présent écrit, lequel s'occupe de la partie purement morale ; celle qui a essentiellement pour but de faire connaître les sublimes et immortels principes de la morale naturelle et universelle ; la *seule* qui convienne à tous les peuples et qui soit gravée, en traits ineffaçables, dans le cœur de toute Créature humaine un peu sensée ; mais que la plupart malheureusement combattent en eux-mêmes, préférant s'abandonner à

toutes les tristes et funestes passions humaines qui font leur tourment dans ce monde, en attendant qu'elles fassent leur désespoir dans l'autre. A tout Lecteur spiritualiste, susceptible de mettre en doute la grande verité que nous venons d'émettre, nous nous contenterons de dire ceci : prenez connaissance de cette première partie de notre *Trilogie spirite* et vous verrez, ensuite, que votre manière de voir changera. Si, après sa lecture vous n'obtenez pas ce résultat, nous vous engageons à prendre connaissance de la deuxième partie, dont nous allons faire mention, laquelle probablement suffira pour l'obtenir ; dans le cas contraire, ce serait une preuve que votre esprit n'est pas encore assez mûr pour en comprendre toute la moralité. Cette maturité, pour vous, viendra plus tard, quand vous aurez subi de nouvelles existences corporelles ; car toutes les Créatures humaines sont destinées à la posséder un jour ; seulement ce jour est plus ou moins éloigné pour chacun.

Deuxième partie : *Philosophie spirite*, c'est-à-dire *psychologique* et *morale*. Cette deuxième partie qui, elle aussi, formera un volume séparé, est essentiellement philosophique, ainsi que l'indique son titre. Son unique objectif est de faire connaître les principes de philosophie religieuse et morale ; celle qui convient le mieux pour l'instruction morale de tous les peuples en général, ainsi que nous l'avons déjà mentionné ci-dessus.

Pour en être convaincu, il suffit de savoir : qu'elle contient tous les principes de la Doctrine spirite sur DIEU, sur l'immortalité de l'âme, la nature des Esprits et leurs rapports avec les hommes, les lois morales, la vie présente, la vie future, l'avenir de notre humanité,

et cela d'après l'enseignement des Esprits supérieurs...

Enfin, troisième partie, qui également formera un volume séparé et que nous avons intitulée : *Notions d'astronomie scientifique, psychologique et morale.* Inutile de dire que cette troisième partie se trouve dans les mêmes conditions que les deux précédentes ; car son titre seul suffit pour le faire comprendre ainsi. C'est, en effet, ce qui existe, et ce dont le Lecteur pourra se convaincre, pour peu qu'il en prenne connaissance.

Maintenant, ainsi que nous en avons pris l'engagement au commencement de cet avant-propos, nous allons énumérer, aussi succinctement que possible, les différentes parties qui composent le présent écrit. Ces parties sont les suivantes :

1° Un exorde, faisant connaître sa division en trois livres et en plus ou moins de chapitres pour chaque livre ; puis, ensuite, donnant quelques renseignements sur les devoirs indirects de l'homme, par amour pour DIEU.

2° Un *premier livre* se divisant en cinq chapitres, dont le *premier* traite de la crainte de DIEU et de la confiance en Lui ; le *deuxième* fait mention de la reconnaissance envers DIEU et de l'amour de DIEU ; le *troisième* a rapport à notre entière et complète humilité et résignation devant DIEU ; le *quatrième* donne des renseignements sur la prière, tout en faisant ressortir son extrême utilité ; puis, enfin, le *cinquième* qui est le dernier, contient un recueil de prières suivi de quelques pensées et maximes morales sur DIEU, puis sur nos devoirs directs envers DIEU.

3° Un *deuxième livre* se divisant en quatorze chapi-

tres comprenant chacun un des quatorze devoirs suivants, absolument dans le même ordre qu'ils sont désignés, c'est-à-dire que le premier chapitre comprend le premier devoir ; le deuxième, le deuxième devoir, etc. Ces devoirs sont les suivants : *Bonté, Bienveillance, Bienfaisance, Générosité, Indulgence, Clémence, Reconnaissance, Dévouement, Affabilité, Politesse, Justice et Probité, Sincérité, Fidélité et Amitié.*

4° Un *troisième livre*, qui est le dernier, comprenant douze devoirs envers nous-mêmes et, par conséquent, se divisant en douze chapitres. Chacun de ces chapitres, comme dans le livre précédent, comprend un de ces douze devoirs exactement dans le même ordre que nous leur donnons ici : *Prudence et Prévoyance, Travail* (instruction et émulation), *Tempérance* (sobriété et frugalité), *Ordre et Économie, Patience* (courage et fermeté), *Modération et Désintéressement, Discrétion et Silence, Modestie et Simplicité, Amendement, Fréquentation de la bonne compagnie, Conscience.*

5° Viennent ensuite des *conclusions générales* qui sont divisées en deux parties : la première partie a pour but de faire comprendre le grand avantage qu'il y aurait, pour chacun de nous, à accomplir tous les devoirs envers DIEU, dont il est fait mention dans cet écrit ; de plus, elle fait connaître, tant en prose qu'en vers, les différents caractères qui distinguent le véritable homme de bien.

La deuxième partie donne le moyen de se servir d'un tableau synoptique qui figure à la suite des explications données ; ce tableau comprend quelques-uns des principaux devoirs de l'homme envers DIEU. — C'est avec

l'aide d'un tableau à peu près semblable que l'illustre Franklin, ainsi qu'il le dit lui-même (l. III, ch. x du présent écrit), est parvenu à se corriger, à peu près complétement, d'un grand nombre de défauts plus ou moins graves, qu'il reconnaît avoir et qu'il ne croyait, en aucune manière, être aussi invétérés en lui, qu'il les trouva primitivement, mais dont il eut sur la fin de ses jours, ajoute-t-il, la douce satisfaction de se voir à peu près complétement débarrassé, en se servant du procédé qu'il recommande. Ce procédé est, à peu de chose près, le même que celui que nous proposons à nos bien-aimés Lecteurs.

6o Pour ce qui a rapport au supplément, qui figure à la suite des Conclusions générales, il a spécialement pour but de mentionner quelques articles de choix se rapportant tous aux devoirs généraux de l'homme, par amour pour DIEU ; articles qu'il nous aurait été impossible d'intercaler dans le corps de notre écrit, sans tomber dans une prolixité défectueuse. Défaut capital que nous avons toujours cherché à éviter, autant que cela nous a été possible.

Telle est, chers et bien-aimés Lecteurs, la division très-succincte de cet écrit, à vous maintenant *d'apprécier* et de *décider* s'il mérite d'attirer votre attention.

Votre frère spirituel tout dévoué,

A. B.

PREMIÈRE PARTIE

DEVOIRS GÉNÉRAUX DE L'HOMME

PAR AMOUR POUR

DIEU

EXORDE

« Toute action humaine, pour être vertueuse, doit avoir pour but l'amour de DIEU ; sans cela, spirituellement, elle n'a pour nous aucune valeur. »

Les devoirs généraux de l'homme, par amour pour DIEU, se divisent naturellement en deux parties bien distinctes, savoir : 1° Les devoirs directs de l'homme envers DIEU ; 2° les devoirs indirects de l'homme envers DIEU ; ces derniers se divisant eux-mêmes en deux parties également distinctes, comprenant : 1° les devoirs indirects de l'homme envers ses semblables, par amour pour DIEU ; 2° les devoirs indirects de l'homme envers lui-même, toujours par amour pour DIEU.

Dans cet écrit, les devoirs généraux de l'homme, par

amour pour DIEU, comprendront donc trois livres que nous diviserons en chapitres, le tout suivi de conclusions générales et terminé par un supplément se rapportant à ces mêmes devoirs. Tous ces devoirs seront accompagnés, soit d'exemples à l'appui, soit de communications spirites y ayant rapport, y compris quelques maximes morales, sous forme de distiques et de quatrains.

Le premier livre (1) traitera des devoirs directs de l'homme envers DIEU, et sera composé des cinq chapitres suivants :

Chapitre Ier. — Crainte de DIEU et confiance en Lui.

Chapitre II. — Amour de DIEU et reconnaissance envers Lui.

Chapitre III. — Toute humilité et toute résignation devant DIEU.

Chapitre IV. — Prière.

Chapitre V. — Recueil de prières diverses.

Le deuxième livre traitera des devoirs indirects de l'homme envers DIEU, se rapportant à autrui; autrement dit des devoirs généraux de l'homme envers ses semblables, par amour pour DIEU.

Enfin, le troisième livre fera mention des devoirs indirects de l'homme envers DIEU, se rapportant à lui-même; autrement dit des devoirs généraux de l'homme envers lui-même, toujours par amour pour DIEU.

Les devoirs généraux de l'homme envers ses semblables peuvent tous se résumer dans le mot *charité* en

---

1. A la fin de ce premier livre, il sera donné un recueil de pensées et maximes morales : 1° sur DIEU; — 2° sur les devoirs directs de l'homme envers DIEU.

pensées, en paroles et en actions, car une telle charité bien observée les comprend tous sans exception; aussi est-ce la vertu qui est la plus agréable à DIEU. Faisons donc, chers Lecteurs, tous nos efforts pour ne jamais y manquer, si nous voulons nous rendre dignes de sa divine miséricorde et jouir, en même temps, du suprême bonheur de pouvoir Lui plaire et ne jamais Lui déplaire, ce qui doit être notre suprême désir à tous, en reconnaissance des bontés infinies qu'il a continuellement pour nous.

Les devoirs généraux de l'homme envers lui-même, consistent à ne jamais rien faire qui soit contraire à son bien-être matériel et spirituel, c'est-à-dire qu'il doit, en tout temps, soigner également son corps et son esprit, qui, en toutes circonstances, doit commander au corps avec autorité; avantage immense qu'il ne nous est possible d'obtenir que par la tempérance observée dans nos repas, c'est-à-dire par la sobriété et la frugalité. Toute Créature humaine chez qui n'existe pas cette supériorité de l'esprit sur la matière, autrement dit le corps (supériorité, qui, nous le répétons, ne peut s'obtenir que par la sobriété et la frugalité), est indigne de la divine miséricorde de DIEU. La raison en est simple: c'est parce que DIEU nous a crées et mis sur cette terre, non pour contenter nos goûts et nos plaisirs sensuels, qui font l'homme l'égal des animaux, mais bien pour l'aimer et le servir; et servir DIEU, chers et bien-aimés Lecteurs, c'est remplir tous nos devoirs, soit envers DIEU, soit envers nos semblables, soit envers nous-mêmes : le tout par amour pour DIEU, c'est-à-dire pour Lui plaire et ne jamais Lui déplaire. Sans cela, nous sommes indi-

gnes de jouir du bonheur des Élus, dans la vie spirituelle et éternelle qui nous attend après celle-ci, laquelle n'est que transitoire et passagère, et en même temps une vie d'expiation pour le plus grand nombre, de mission plus ou moins importante pour chacun et d'épreuves pour tous. N'oublions donc jamais, dans toutes nos actions, d'avoir toujours pour but l'amour de DIEU, car sans cela, spirituellement, elles ne peuvent avoir pour nous aucune valeur. Surtout n'oublions jamais d'implorer en toutes circonstances, avec toute humilité et toute résignation, le divin secours de DIEU, tout en désirant, de tout notre cœur et de toute notre âme, que sa divine volonté soit faite. Disons donc ensemble, amis Lecteurs, avec une entière humilité et une entière résignation : « *O mon DIEU ! quelles que soient les punitions que nous avons méritées, que votre suprême justice ait son cours et que votre divine volonté soit faite !* »



LIVRE PREMIER

DEVOIRS DIRECTS DE L'HOMME ENVERS DIEU

CHAPITRE PREMIER

CRAINTE DE DIEU ET CONFIANCE ENTIÈRE EN LUI

« La vertu consiste dans la crainte de DIEU et dans la confiance entière en Lui. »

Il n'y a personne qui n'estime la vertu, mais il y en a peu qui s'empressent de l'acquérir. Pour l'acquérir, il faut la connaître et discerner la véritable, discernement que tous n'ont pas. On voudrait être vertueux, et souvent on ne sait ce que c'est que la vertu, parce que chacun s'en forme une idée selon son inclination. Les uns s'imaginent qu'on est vertueux, quand on n'est pas vicieux et méchant; les autres font consister la vertu à s'abstenir de certains péchés et de défauts grossiers, quoiqu'ils soient sujets à d'autres défauts énormes qu'ils ne connaissent peut-être pas, parce qu'ils ne veulent pas prendre la peine de les remarquer; d'autres, enfin, croient avoir de la vertu, parce qu'ils pratiquent certaines actions extérieures de piété, tandis qu'ils négligent l'intérieur de leur conscience et les devoirs de leur état. Les uns et les autres sont dans l'erreur, et sont d'autant plus à plaindre que, croyant être dans le

chemin du ciel, ils sont dans le chemin de leur perdition. « Il y a une voie, a dit un sage de l'antiquité, qui semble droite à l'homme, et dont les extrémités conduisent à la mort. »

La vertu ne dépend pas de l'idée des hommes : c'est de DIEU qu'il en faut prendre la règle, parce qu'il n'y a que Lui qui puisse prescrire comment il veut être servi. Écoutons ce qu'il nous enseigne Lui-même, dans les sublimes instructions morales des divers messagers qu'il a envoyés sur cette terre, pour l'instruction et l'amélioration de notre faible humanité ; nous apprendrons que la sagesse et la vertu consistent à craindre DIEU, à fuir ce qui Lui déplaît, à avoir une confiance absolue en Lui. « Le TOUT-PUISSANT, dit Job, a enseigné à l'homme que la crainte de DIEU et la confiance entière en Lui sont la véritable sagesse, et que la parfaite intelligence est dans celui qui s'éloigne du péché par amour pour DIEU. » Celui qui craint le SEIGNEUR et a confiance en Lui, est donc véritablement sage et vertueux. « Craignez DIEU, dit Jésus, ayez confiance en Lui, et observez ses commandements, car cela est tout l'homme, » c'est-à-dire tout le devoir, toute la vertu, toute la perfection et tout le bonheur de l'homme : c'est pour cela qu'il est né ; voilà sa fin en cette vie et ce qui le conduit à sa véritable félicité. C'est pourquoi la crainte de DIEU et la confiance en Lui sont appelées dans l'Écriture sainte : tantôt « le commencement de la sagesse », tantôt « la sagesse même, la plénitude et la couronne de la sagesse ». Tout cela revient à dire : que la *crainte* de DIEU et la *confiance en Lui*, sont engendrées par la foi pure et sincère, autremen

dit la foi naturelle (1). L'article suivant, dicté par l'Esprit du docteur Demeure, lequel article donne sa définition, a été extrait de la *Revue spirite*, année 1865, pages 255 et 256.

La foi plane sur la terre, cherchant un gîte où s'abriter, cherchant un cœur à éclairer! Où ira-t-elle?... Elle entrera d'abord dans l'âme de l'homme primitif et s'imposera; elle mettra momentanément un voile sur la raison commençant à se développer et chancelante dans les ténèbres de l'esprit. Elle le conduira à travers les âges de simplicité et se fera maîtresse par les révélations; mais, le raisonnement n'étant pas encore assez mûr pour discerner ce qui est juste de ce qui est faux, pour juger ce qui vient de DIEU, elle entraînera l'homme hors du droit chemin, en le prenant par la main et lui mettant un bandeau sur la vue. Beaucoup d'égarements, telle doit être la devise de la foi aveugle, qui pourtant a eu pendant longtemps son utilité et sa raison d'être.

---

1. Nous disons la foi naturelle, parce qu'en effet, nous sommes forcé de reconnaître qu'en pensées religieuses, il existe deux sortes de foi : celle que nous venons de citer et la foi théologique, qui en diffère essentiellement.

En effet, cette dernière admet que la croyance dans les faits et les préceptes présentés par les religions, sont vrais et viennent de DIEU. Cette croyance cependant n'est pas raisonnable, quelquefois même elle est stupide, puisqu'elle admet des faits et des idées que la raison humaine ne peut jamais vérifier, et que très-souvent elle démontre être absurdes. Le Musulman *qui a la foi*, croit par exemple, que Mahomet a fait un trou dans la lune, lors de son voyage dans le ciel; le chrétien, à ce propos, se rît de la bêtise du sectaire arabe; à son tour, le chrétien, *qui a la foi*, croit que saint Denys porta sa tête entre ses mains, après avoir été décapité, chanta un cantique et fit une lieue dans cet état; mais le fidèle mahométant trouve aussi que le chrétien n'a pas le sens commun. Comme on le voit, la foi, théologiquement parlant, est une adhésion irréfléchie de la croyance à tout ce qu'il plaît aux prêtres d'enseigner.

Cette vertu disparaît lorsque l'âme, pressentant qu'elle peut voir par ses propres yeux, l'écarte et ne veut plus marcher qu'avec sa raison. Celle-ci l'aide à se défaire des croyances fausses qu'elle avait adoptées sans examen, en cela elle est bonne; mais l'homme rencontrant sur sa route bien des mystères et des vérités obscures, veut les percer et se fourvoie. Son jugement ne peut le suivre. Il veut aller trop vite et la progression en tout doit être insensible. Il n'a donc plus la foi qu'il a repoussée; il n'a plus la raison qu'il a voulu dépasser. Il fait alors comme les papillons téméraires, il se brûle les ailes à la lumière et se perd dans des égarements impossibles. De là est sortie la mauvaise philosophie, qui, en cherchant trop, a fait tout crouler et n'a rien remplacé.

C'était là le moment de la transformation; l'homme n'était plus croyant aveugle, il n'était pas encore croyant raisonnant la croyance : c'était la crise universelle si bien représentée par l'état de la chrysalide.

A force de chercher dans la nuit, la clarté jaillit, et beaucoup d'âmes égarées, retrouvant à peine la lumière obscurcie par tant de détours inutiles, et reprenant pour guides leurs conducteurs éternels : la foi et la raison, les font marcher de front devant elles, afin que leurs deux lueurs réunies les empêchent de se perdre une seconde fois. Elles font asseoir la foi sur les bases solides de la raison, aidée elle-même par l'inspiration.

C'est votre époque, mes amis, suivez la route, DIEU est au bout.

DOCTEUR DEMEURE.

La vraie foi *seule* peut donc, d'après cela, nous conduire au bonheur suprême. — Quant à la crainte de DIEU, nous ferons observer ici : que la crainte de DIEU, telle qu'on doit la comprendre, n'est pas celle qui est purement servile, c'est-à-dire qui craint la punition sans détester le péché ; mais elle est cette crainte salutaire qui vient de DIEU, qui nous éloigne du péché à la vue des peines dont la justice divine le punit, et à la vue du malheur de ceux qui sont séparés de DIEU par le péché. Elle est principalement cette crainte des enfants de DIEU, qui leur fait haïr le péché, parce qu'il déplaît à DIEU, et aimer le bien, parce qu'il Lui plaît.

Nous devons craindre le SEIGNEUR et avoir confiance en Lui, parce qu'il est notre Maître et notre Juge, parce qu'il est notre Créateur et notre Père, parce qu'il est notre DIEU et notre *souverain bien*. S'il est notre Maître, le plus grand de tous les maîtres et le plus terrible de tous les juges, craignons donc de l'irriter contre nous et de devenir ses ennemis. S'il est notre Créateur et le meilleur de tous les pères, craignons donc de Lui déplaire et de l'affliger. S'il est notre DIEU et notre *souverain bien*, craignons donc de nous séparer de Lui et de le perdre. Or, il n'y a que le péché qui Lui déplaise ; il n'y a que le péché qui l'afflige et qui l'irrite contre nous ; il n'y a que le péché qui nous sépare de Lui. C'est donc craindre DIEU, que de craindre le péché. Voilà la véritable vertu. Tout ce qui s'éloigne de cette règle est une fausse vertu. Celui qui ne craint pas d'offenser DIEU n'est donc pas vertueux, ou n'a qu'une fausse ou hypocrite vertu. Tels sont les malheureux qui, lorsqu'une chose leur arrive autrement qu'ils la

désirent, qu'une contrariété vient à contre-carrer leurs dessins, sont toujours prêts à murmurer : « DIEU n'est pas juste; qu'ai-je fait à DIEU pour qu'il me traite ainsi ? » Ou bien encore : « DIEU ne s'occupe pas du monde ; il n'y a pas de sagesse, il n'y a pas de bonté dans la distribution des maux de la vie. »

C'est prendre le nom de DIEU d'une manière bien coupable que d'en parler ainsi. Savez-vous comment on appelle ces accusations injurieuses contre la DIVINITÉ ? On les nomme des *blasphèmes*, et le blasphème est une des actions les plus criminelles que l'homme puisse commettre. Que diriez-vous si, chérissant de toute votre âme un de vos amis, vous l'entendiez vous accuser de méchanceté envers lui ? Que dirait votre père charnel si, veillant avec sagesse à vos intérêts et à votre bonheur, il apprenait que vous le traitez de despote, de tyran, d'aveugle... je tremble à supposer que cela soit possible. Mais que sera-ce donc si de telles insultes s'adressent à DIEU, le père le plus tendre, le plus sage, le plus puissant ?

Jusqu'à un certain point on comprend encore qu'un homme, qui éprouve de vives douleurs physiques ou morales, se plaigne de la PROVIDENCE et prononce le nom de DIEU avec murmure ; car, dans ce cas, une tentation regrettable l'excite à commettre ce péché. Mais que sans souffrance, et seulement parce qu'on est en colère, on se mette à prononcer le nom de DIEU avec une sorte de rage, voilà ce qui ne se conçoit guère. Et pourtant cela arrive bien souvent parmi les gens grossiers. Est-ce quand on est emporté qu'on devrait prononcer le nom de DIEU ? Est-ce que DIEU ne nous a

pas défendu de nous mettre en colère? N'est-ce donc pas l'outrager grandement que de prononcer son nom, lorsqu'on est en colère, comme si nous l'appelions pour Lui faire voir que nous nous livrons à la colère; ou comme si nous voulions l'engager même à se mettre en colère avec nous et à prendre notre parti; ou encore, comme si nous voulions diriger contre Lui notre colère et braver son pouvoir! Quelquefois, dans les rues, on est scandalisé d'entendre mêler le saint nom de DIEU à ces menaces et à ces cris de fureur, que des brutaux profèrent contre de pauvres animaux qu'ils maltraitent, et auxquels ils veulent faire faire plus de travail que les forces d'un animal ne le permettent. Voyez un charretier brutal fouetter avec barbarie ses chevaux et répéter, en même temps, le nom auguste de DIEU. Cela est si ordinaire, malheureusement, qu'on dit de quelqu'un qui prononce ces horribles mots : « Il jure comme un charretier ». Ah ! que ces malheureux rentrent en eux-mêmes, et certainement pour peu qu'ils soient sensés, ils ne prononceront plus de tels blasphèmes; d'autant mieux que leur bonheur spirituel, en dehors de cette vie qui peut finir à tout instant, en dépend entièrement.

CHAPITRE II

AMOUR DE DIEU ET RECONNAISSANCE ENVERS LUI

« Souvenez-vous de votre CRÉATEUR dans les jours de votre jeunesse, a dit Jésus, c'est-à-dire, par reconnaissance et par amour, consacrons à DIEU les prémices de notre vie et les premières affections de notre âme. Serait-il juste que l'esprit du mal s'emparât le premier de notre cœur, et que les beaux jours d'une vie, qui doit être toute à DIEU, soient employés à aimer les plaisirs et les vanités de ce monde ?

Il n'y a que DIEU qui puisse contenter notre cœur. Lui Seul mérite tout notre amour, puisque Lui Seul renferme plus d'amabilité, de perfections et de charmes que toutes les Créatures ensemble. Toutes les beautés et tous les attraits des plus parfaites intelligences réunies ne sont, en comparaison de DIEU, qu'obscurité et laideur.

Le bonheur et la joie des Saints dans le ciel, c'est de voir et d'aimer DIEU. Si les Esprits coupables pouvaient le voir et l'aimer pendant un quart d'heure, après cent ans de tourments, ils seraient consolés et se réjouiraient; ils souhaiteraient d'aimer et de rester avec DIEU ; mais ils ne le peuvent pas, tant qu'ils ne se seront pas repentis et qu'ils n'auront pas expié leur passé, car nul Esprit ne peut approcher DIEU s'il n'est sans tache, c'est-à-dire dépouillé de tous ses vices. La Créature réellement ver-

tueuse, peut *seule* avoir l'espoir de jouir de ce suprême bonheur, réservé seulement aux Élus. Faisons donc, amis Lecteurs, tous nos efforts pour devenir vertueux.

DIEU, dont la bonté est infinie pour nous, de tout temps nous a aimés d'un amour éternel. Son amour pour nous n'a point attendu que nous fussions capables de le connaître, pour pouvoir l'en remercier. En nous créant, il nous a donné tout ce qui était utile à notre bonheur ; seulement, pour éprouver notre reconnaissance, il nous a laissé à chacun notre libre arbitre, c'est-à-dire la volonté et le pouvoir énorme de bien ou mal faire. N'oublions donc jamais, au commencement de chaque jour, en nous levant, d'implorer avec toute humilité et ferveur la divine miséricorde de DIEU, pour Lui demander la force qui nous est nécessaire, pour éviter tout le mal qu'il nous défend, pour pratiquer tout le bien qu'il attend de nous, et enfin pour souffrir avec résignation toutes les peines qu'il Lui plaira de nous envoyer, soit comme expiation, soit comme épreuve.

Tout ce que nous avons est à DIEU ; il nous a faits ce que nous sommes et il nous a donné tout ce que nous possédons. Il n'y a point de mère au monde qui ait fait pour son enfant, ce que DIEU a fait pour nous. Oh ! que nous serions donc d'une ingratitude révoltante, si nous Lui refusions tout notre amour et toute notre reconnaissance.

Nous devons l'aimer, non seulement pour les faveurs et pour les grâces qu'il nous a faites, pour les biens et pour la gloire qu'il nous promet, mais nous devons l'aimer encore pour ses infinies perfections, c'est-à-dire pour l'amour de Lui-même. Pouvons-nous avoir un

objet plus grand et plus digne de notre amour absolu et sans bornes ?

L'amour de DIEU s'appelle charité ; cette charité, cet amour de DIEU est, ou un amour affectif, ou un amour de préférence. Si nous n'avons pas cet amour affectif, c'est-à-dire, si nous ne sentons pas pour Lui des mouvements de tendresse, il faut au moins que nous ayons pour Lui un amour de préférence, c'est-à-dire que nous préférions DIEU à toutes choses ; que nous soyons disposés à renoncer à nos plaisirs, plutôt que de renoncer à l'amitié de DIEU ; de perdre tout ce que nous avons au monde, plutôt que de perdre la grâce de DIEU ; en un mot, être prêts à souffrir plutôt la mort, que de nous séparer de DIEU par un péché mortel. Il faut que nous puissions dire comme saint Paul : « Qui est-ce qui me séparera de l'amour de DIEU ? Sera-ce l'affliction, ou le chagrin, ou la faim, ou la pauvreté, ou les dangers, ou la violence ? Non, je suis assuré que ni la mort, ni la vie, ni les mauvais Esprits ou démons, ni les puissants de la terre, ni aucune Créature, ne pourront jamais me séparer de DIEU, qui est ma *seule* consolation et mon *unique* espérance. »

« Sans la charité je ne suis rien », dit saint Paul, c'est-à-dire que, sans l'amour de DIEU, on ne peut ni mériter, ni acquérir le ciel. Si, au contraire, nous mourons dans ce divin amour, nous serons des prédestinés. Or, pour y mourir, il faut s'y exercer pendant la vie. Demandons donc souvent à DIEU la grâce inestimable de L'aimer ; désirons ardemment ce saint amour et nous l'obtiendrons.

De la reconnaissance et de l'amour de DIEU découlent

la religion et la piété. La première est un culte, avec plus ou moins de cérémonies, qu'on rend à la DIVINITÉ. La deuxième est un sentiment religieux, une disposition affectueuse de l'âme qui nous porte à remplir, avec zèle et humilité, tous nos devoirs envers DIEU. Elle est le meilleur garant qu'on puisse avoir des mœurs des hommes, car, toutes les fois qu'elle est ardente et fervente, elle ramène toujours dans la bonne voie les malheureux qui s'en écartent. La véritable piété s'accorde avec tous les plaisirs raisonnables, non contraires à la loi de DIEU.

La vraie religion est tolérante et ne veut point de persécution ; elle respecte toutes les croyances et plaint ceux qui n'en ont pas ; tandis que l'hypocrisie et la superstition sont seules fanatiques et intolérantes, et inspirent la frayeur et la crainte ; de plus, la vraie religion est toujours bienfaisante, toujours conciliatrice, toujours prête à accueillir ceux qui, fatigués d'erreurs qui affligent, ont besoin des vérités qui consolent. Elle sert de base à toutes les vertus, et est le seul moyen de prospérité pour les nations, comme pour les individus (1).

I. — La piété des premiers chrétiens était si fervente et si pure, qu'on ne saurait assez l'admirer. En moins de trois siècles, grâce à l'influence de leurs exemples aussi bien qu'à celle de leur Doctrine, les ténèbres de

---

(1) Pour tout ce qui concerne la religion, consulter notre *Catéchisme universel*, pages 66 et suivantes.

l'idolâtrie furent dissipées, et le culte d'un DIEU bon et miséricordieux établi dans tout l'univers.

D'innombrables persécutions s'élevèrent contre l'Église naissante ; les fidèles n'opposèrent à la tyrannie d'autres armes que la patience et la fermeté ; jamais l'excès de l'injustice ne put les pousser à la révolte ; mais jamais aussi les plus cruels supplices ne purent intimider leur foi.

On ne saurait calculer le nombre de ces héros qui, bravant des tourments dont la seule pensée fait frémir, reçurent avec une sainte joie la couronne du martyre.

Le premier des martyrs fut l'apôtre saint Étienne, en l'an 33. On le traîna hors de Jérusalem pour le lapider. Les seules paroles que proféra sa voix mourante furent une prière pour ses meurtriers : « *O mon DIEU !* dit-il, *ne leur imputez point ce péché* ».

Peu d'années après, l'an 44, l'apôtre saint Jacques fut dénoncé comme chrétien et condamné à périr par le glaive. Comme il marchait au supplice plein de courage et d'espérance, il fut arrêté un instant par un homme qui, se jetant à ses pieds et fondant en larmes, le suppliait de lui pardonner : c'était son dénonciateur. L'apôtre le relève et l'embrasse : « Oui, je te pardonne, lui dit-il, ton repentir efface ta faute. Sois béni ! Veuille Celui que je vais rejoindre dans les cieux, t'éclairer de sa lumière » !

Tels étaient les sentiments qui animaient tous ces généreux défenseurs de la foi, pendant trois siècles ils scellèrent de leur sang la vérité de l'Évangile : *Amour immense de DIEU, charité inépuisable pour tous les hommes !*

Nous sommes heureux de pouvoir terminer ce chapitre par le petit poëme suivant, qui a infiniment de rapport avec notre sujet. Nous en sommes d'autant plus heureux, qu'il a été obtenu par voie médianimique, ce qui double sa valeur.

L'AMOUR DIVIN

(Rouen 1870. — Médium, M[lle] Lieutaud.)

Ici-bas le bonheur est toujours éphémère,
Croire le posséder est un espoir trompeur.
Cessons donc de poursuivre une vaine chimère,
Élevons nos regards vers notre CRÉATEUR,
Adorons ses bienfaits, sa gloire, sa clémence,
Sachons que rien ne peut égaler sa bonté,
Puisque sans se lasser de notre indifférence,
Sur nos yeux obscurcis il répand la clarté.
De la révélation la brillante lumière
Dévoile l'avenir même avant le trépas;
Le Spiritisme vient nous ouvrir la carrière,
A travers les épreuves il guidera nos pas;
Que ce soit désormais notre étoile polaire :
Hâtons-nous de quitter les sentiers de l'erreur,
Lui seul doit nous conduire au pied du sanctuaire,
Où de l'ÊTRE-SUPRÊME éclate la grandeur;
Car, par les migrations, l'âme transfigurée,
Un jour s'élèvera d'un essor radieux;
Heureuse et revêtue de sa robe éthérée,
Elle parcourra l'immensité des cieux,
Traversant les espaces, allant de monde en monde,
Et de la Création contemplant la splendeur;
Puis, admirant de DIEU la puissance féconde,
Un ravissant amour embrasera son cœur.
Félicité sans fin, ardeur toujours nouvelle,
Délices que ne peut décrire aucun accent,
Feu divin, des Élus récompense éternelle,
Pour goûter tes transports il nous faut d'autres sens.

Mais, lorsque nos Esprits auront quitté la terre
Pour aller habiter des globes plus heureux,
Et que, par nos vertus montant de sphère en sphère,
Nous atteindrons le but, objet de tous nos vœux;
Quand, par l'épuration changeant notre nature,
Nous aurons accompli notre rude labeur,
Amour de l'ÉTERNEL, flamme céleste et pure,
Sublime don de DIEU, tu seras le bonheur.

UN SPIRITE.

CHAPITRE III

TOUTE HUMILITÉ ET RÉSIGNATION DEVANT DIEU

L'humilité est cette vertu qui nous donne le sentiment de notre faiblesse, qui réprime en nous le mouvement de notre orgueil. L'humilité devant DIEU est notre premier devoir et doit aller jusqu'au mépris de nous-mêmes. C'est une des principales vertus que Jésus-Christ ne cesse de poser, comme condition essentielle de la félicité promise aux Élus du SEIGNEUR, et qu'il a formulée par ces paroles : « *Bienheureux les pauvres d'esprit, parce que le royaume des cieux est à eux* ». En disant que le royaume des cieux est aux pauvres d'esprit, c'est-à-dire aux simples, Jésus n'entend pas les hommes dépourvus d'intelligence, mais les humbles, c'est-à-dire que nul n'y est admis sans la simplicité du cœur et l'humilité de l'esprit ; que l'ignorant, qui possède ces qualités, sera préféré au savant qui croit plus en lui qu'en DIEU. En toutes circonstances, il place l'humilité au rang des vertus qui rapprochent de DIEU, et l'orgueil parmi les vices qui en éloignent, et cela par une raison très-naturelle : c'est que l'humilité est un acte de soumission à DIEU, tandis que l'orgueil est une révolte contre Lui. Mieux vaut donc, pour le bonheur futur de l'homme, être pauvre en esprit, dans le sens du monde, et riche en qualités morales qui, en

tout temps, font le principal ornement de tout homme vertueux.

La résignation est une soumission entière à la volonté de DIEU ; elle est de toute nécessité pour tout homme vertueux ; sans elle nous ne pouvons plaire à DIEU, car toutes les vicissitudes humaines doivent avoir une cause et en même temps un but, et, comme DIEU est infiniment juste et infiniment bon, cette cause doit être juste et, en même temps, doit nécessairement avoir pour but notre propre intérêt. Voilà ce dont chacun doit se bien pénétrer, afin de mieux comprendre la nécessité d'une entière résignation à la volonté de DIEU, si nous voulons mériter sa divine miséricorde ; car l'homme sans résignation. qui accuse la PROVIDENCE de son infortune, ressemble à l'enfant qui ne peut comprendre qu'une correction est une preuve de la bonté paternelle. Soyons donc toujours résignés dans toutes nos afflictions, quelque pénibles qu'elles puissent nous paraître ; mais surtout soyons toujours d'une humilité absolue envers DIEU, en considération de sa Grandeur, devant laquelle nous sommes comme des riens. Humilions-nous à la vue de sa *puissance* et de sa Majesté *souveraine* qui fait trembler les Anges mêmes. Reconnaissons les offenses que nous avons commises contre cette Grandeur infinie ; les bienfaits sans nombre que nous avons reçus de sa bonté ; l'abus que nous avons fait de ses grâces, sans lesquelles nous ne pouvons rien faire pour notre salut ; le compte que nous devons en rendre dans l'autre vie, lorsque nous quitterons celle-ci ; enfin le danger de condamnation auquel nous sommes continuellement

exposés. Si nous faisons ces réflexions, nous ne trouverons que trop de sujets de nous humilier, et de nous confondre devant Celui qui doit nous juger, et qui Seul est notre *Souverain* Juge.

Tout nous venant de DIEU, soyons toujours humbles par rapport à nous-mêmes. « Ne vous élevez pas en votre pensée », a dit Jésus ; c'est-à-dire, ne nous estimons pas pour nous-mêmes, ni pour nos richesses, ni pour notre condition, ni pour notre beauté, ni pour nos agréments, ni pour nos talents, ni pour notre esprit, ni pour nos connaissances ; ce sont des dons de DIEU, et nous faisons injure à DIEU, quand nous cherchons notre propre gloire dans ces dons.

Nous faisons encore plus d'injure à DIEU, quand nous nous estimons pour notre vertu, parce qu'elle vient encore moins de nous. S'en glorifier, c'est se mettre en danger de la perdre ; croire avoir de la vertu, c'est manquer de la vertu principale, qui est l'humilité. Il arrive même souvent que tel qui croit avoir quelques vertus n'en a peut-être aucune. Nous nous rassurons sur quelques bonnes qualités que nous croyons avoir, tandis que nous avons lieu de trembler à la vue des vertus qui nous manquent. Ne devons-nous pas savoir, d'ailleurs, qu'un de nos défauts, caché à nos yeux, est capable de l'emporter sur toutes nos prétendues vertus, et que nos justices et nos bonnes œuvres sont devant DIEU, selon la parole du prophète Isaïe, comme un linge souillé? S'il y a en nous quelque chose de bon, nous devons en donner toute la gloire à DIEU Seul, qui en est l'Auteur, et non pas à nous, qui n'avons presque de notre fonds que l'ignorance, le péché et la misère, que notre

bon Père céleste corrige en nous, dès que nous implorons avec humilité, foi et ferveur, sa divine miséricorde, pour qu'il nous accorde l'extrême faveur de pouvoir nous en débarrasser ; car chez l'homme le désir ferme et sincère de s'améliorer, tout en se soumettant à l'avance, avec toute humilité et toute résignation, aux décrets de la PROVIDENCE, suffit grandement pour obtenir de DIEU, l'accomplissement de son désir.

Comme exemple sublime d'humilité et de résignation devant DIEU, nous donnerons le suivant, qui est le plus beau qu'on puisse citer en ce genre.

I. — Vers le dix-huitième siècle avant Jésus-Christ, Job, patriarche juif, né à Mus, perdit en un seul jour tous ses biens et ses six enfants, écrasés sous les débris d'un édifice. N'ayant plus rien au monde et dépouillé de tout, cet homme craignant DIEU, ne se plaignit pourtant point ; mais, toujours résigné et soumis à son DIEU, il s'écria : « Le SEIGNEUR m'avait tout donné ; le SEIGNEUR m'a tout ôté ; que sa divine volonté soit faite ! » Quelque temps après, accablé d'une cruelle et affreuse maladie, son corps se chargea d'ulcères et de plaies d'une manière si horrible, qu'il fut même obligé, tout le monde le fuyant, de se retirer sur un fumier et de râcler, avec un reste de brique et de pot cassé, les vers et le pus qui sortaient de toutes les parties de son corps. Trois princes, ses anciens amis, vinrent lui rendre visite dans cette extrême misère, mais ils ne lui donnèrent ni secours, ni consolations. Il ne lui restait plus rien au monde que sa femme qui, loin de consoler son époux, venait encore l'insulter dans son malheur.

« Tu es donc toujours dans ta simplicité ? lui dit-elle. De quoi te sert-il d'avoir servi DIEU ? Il ne te reste plus qu'à Le maudire avant de mourir, puisqu'il t'abandonne dans tes disgrâces. » Job sans s'émouvoir, toujours humble et résigné, lui répondit : « Allez, ma femme, vous parlez comme une femme sans raison et comme une insensée. DIEU nous doit-il quelque chose, et prétendez-vous qu'il ne soit pas le Maître de me traiter comme il Lui plaira ? Si nous avons reçu des biens de sa main libérale, n'est-il pas juste que nous recevions aussi des maux de sa main paternelle, comme épreuves ou expiations ? »

A la suite d'une résignation si sublime, nous ferons remarquer que l'insuffisance des idées que toutes les religions, plus ou moins officielles, nous donnent de l'avenir, qu'elles nous présentent comme tellement vague, qu'il laisse chez beaucoup une très-grande incertitude, porte peu l'homme à la résignation ; tandis que le Spiritisme, en nous le faisant pour ainsi dire toucher du doigt, fait naître dans l'âme une confiance et une sécurité infiniment plus grande, voire même complète. Nos bien-aimés Lecteurs pourront se convaincre de cette grande vérité, en prenant connaissance de la deuxième partie de notre *Trilogie spirite*, ou bien encore, en lisant notre *Catéchisme universel* qui, lui aussi, leur fera grandement apprécier cette vérité : que le Spiritisme nous fait, pour ainsi dire, toucher l'avenir du doigt.

Maintenant nous allons terminer ce troisième chapitre, par une *communication spirite* se rapportant à la résignation, à la suite d'afflictions plus ou moins pénibles, ce qui a fait dire au Christ : « Bienheureux les affligés,

car ils seront consolés ». Jésus-Christ, en prononçant ces paroles, indique à la fois la compensation qui attend ceux qui souffrent, et la résignation qui fait bénir la souffrance, comme étant le prélude de la guérison ; car, sans aucun doute, en parlant des affligés, il n'a voulu parler que de ceux qui étaient résignés.

Cette communication spirite est celle-ci :

AFFLICTIONS ET RÉSIGNATION PROCURENT LE BONHEUR.

Quand le Christ a dit : « Bienheureux les affligés, le royaume des cieux est à eux », il n'entendait pas ceux qui souffrent en général, car tous ceux qui sont ici-bas souffrent, qu'ils soient sur le trône ou sur la paille ; mais hélas ! peu souffrent bien ; peu comprennent ce que sont les épreuves bien endurées, qui seules peuvent les conduire au royaume de DIEU. Le découragement est une faute ; DIEU vous refuse des consolations, parce que vous manquez de résignation et de courage. La prière est un soutien pour l'âme, mais elle ne suffit pas : il faut qu'elle soit appuyée sur une foi vive en la bonté de DIEU. Il vous a souvent été dit qu'il n'envoyait pas un lourd fardeau sur des épaules faibles : mais le fardeau est proportionné aux forces, comme la récompense sera proportionnée à la résignation et au courage : la récompense sera plus magnifique, que l'affliction n'est pénible ; mais cette récompense, il faut la mériter, et c'est pour cela que la vie est pleine de tribulations. Le militaire que l'on n'envoie pas au feu n'est pas content, parce que le repos du camp ne lui procure pas d'avancement : soyez donc comme le militaire, et ne souhaitez pas un repos

dans lequel s'énerverait votre corps et s'engourdirait votre âme. Soyez satisfaits quand DIEU vous envoie la lutte. Cette lutte, ce n'est pas le feu de la bataille, mais les amertumes de la vie, où il faut quelquefois plus de courage que dans un combat sanglant; car tel, qui restera ferme devant l'ennemi, fléchira sous l'étreinte d'une peine morale. L'homme, parmi vous, n'a point de récompense pour cette sorte de courage : mais DIEU lui réserve dans le ciel, des couronnes et une place glorieuse. Quand il vous arrive un sujet de peine et de contrariété, tâchez de prendre le dessus, et quand vous serez parvenus à maîtriser les élans de l'impatience, de la colère ou du désespoir, dites-vous avec une juste satisfaction : J'ai été le plus fort.

Bienheureux les affligés, peut donc se traduire ainsi : Bienheureux ceux qui ont l'occasion de pouvoir prouver leur foi, leur fermeté, leur persévérance, et leur soumission à la volonté de DIEU, car ils auront au centuple la joie qui leur manque sur la terre, et après le labeur viendra le repos. (LACORDAIRE, le Havre, 1863.)

CHAPITRE IV

PRIÈRE

La prière est un acte par lequel nous nous adressons à DIEU, pour reconnaître son souverain domaine, et Lui demander les grâces dont nous avons besoin, pour faire le bien et ne jamais mal faire ; c'est-à-dire pour avoir le suprême bonheur de pouvoir Lui plaire et de ne jamais Lui déplaire. La prière est la respiration de l'âme ; elle doit toujours être humble, ardente et fervente, et peut être vocale ou mentale, isolée ou publique.

Depuis les temps les plus reculés, la prière a toujours été regardée comme un moyen puissant d'élever l'âme, de l'affermir dans les bonnes résolutions et de la consoler dans le malheur. C'est ce qui arrive en effet, car elle appaise nos ressentiments, soulage nos douleurs, et nous rend plus fermes contre les épreuves de la vie, qu'elle nous fait supporter avec patience et résignation ; de plus, elle établit la seule communication possible entre l'homme ici-bas et DIEU ; aussi celui qui ne prie pas renonce-t-il à tout rapport avec DIEU, source de toute espérance et consolation. Enfin, penser à DIEU, Le remercier de tous ses bienfaits, avoir une confiance absolue en Lui, implorer son divin secours pour nous et pour les autres,

incarnés ou non incarnés (1), Lui offrir tous les jours de la vie, et cela à tout instant, nos biens, nos joies, nos actions, nos souffrances, etc., etc., ce sont différentes formes de prières.

Chers Lecteurs, le premier devoir de toute Créature humaine, le premier acte qui doit signaler, pour elle, le retour à la vie active de chaque jour : c'est la prière. Nous prions presque tous, mais combien peu savent prier ! Qu'importent au SEIGNEUR les phrases que nous relions les unes aux autres machinalement, parce que nous en avons l'habitude, que c'est un devoir que nous remplissons, et que, comme tout devoir, il nous pèse ?

La prière du véritable chrétien, du vrai *spirite*, de quelque culte qu'il soit, doit être faite dès que l'Esprit a repris le joug de la chair ; elle doit s'élever vers DIEU avec humilité, avec ferveur, dans un élan de reconnaissance pour tous les bienfaits accordés jusqu'à ce jour ; pour la nuit écoulée et pendant laquelle il nous a été permis, quoique à notre insu, de retourner près de nos amis, de nos guides, pour puiser dans leur contact plus de force et de persévérance. Elle doit s'élever humble vers le SEIGNEUR, pour Lui recommander notre faiblesse, Lui demander son appui, son indulgence, sa divine miséricorde. Elle doit être profonde, car c'est notre âme qui doit s'élever vers le CRÉATEUR, qui doit se trans-

---

1. Pour avoir l'explication de ces deux termes, consulter le livre deuxième de la seconde partie de notre *Trilogie spirite*, dont cet écrit est la première partie ; ou bien, ce qui est infiniment préférable, le *Livre des Esprits*, d'Allan Kardec, lequel livre en est la source ; ou bien encore l'*Imitation de l'Évangile*, du même auteur. (Voir, à la fin du chapitre suivant, notre opinion sur ces deux ouvrages.)

figurer comme Jésus-Christ au Thabor, et parvenir blanche et rayonnante d'espoir et d'amour.

Notre prière doit renfermer la demande des grâces dont nous avons besoin, mais un besoin réel. Inutile de demander au SEIGNEUR d'abréger nos épreuves, de nous donner la joie et la richesse; demandons-Lui de nous accorder les biens plus précieux de la patience, de la résignation et de la foi. Ne disons point, comme cela arrive à beaucoup d'entre nous : « Ce n'est pas la peine de prier, puisque DIEU ne m'exauce pas ». Que demandons-nous à DIEU la plupart du temps ? Avons-nous souvent pensé à Lui demander notre amélioration morale ? Oh ! non, très-peu ; mais nous avons songé plutôt à Lui demander la réussite de nos entreprises terrestres, et nous nous sommes écriés : « DIEU ne s'occupe pas de nous ; s'il s'en occupait, il n'y aurait pas tant d'injustices ». Insensés et ingrats que nous sommes, si nous descendions dans le fond de notre conscience, nous trouverions presque toujours, en nous-mêmes, le point de départ des maux dont nous nous plaignons. Demandons donc, avant toutes choses, notre amélioration, et nous verrons quel torrent de grâces et de consolations se répandra sur nous.

Nous devons prier sans cesse, sans pour cela nous retirer dans notre oratoire, ou nous jeter à genoux sur les places publiques. La prière de la journée, c'est l'accomplissement de nos devoirs, de tous nos devoirs, sans exception, de quelque nature qu'ils soient. N'est-ce pas un acte d'amour envers le SEIGNEUR, que d'assister ses semblables dans un besoin quelconque, soit moral ou physique ? N'est-ce pas un acte de reconnaissance, que

d'élever notre pensée vers Lui, quand un bonheur nous arrive, qu'un accident est évité, qu'une contrariété même nous effleure seulement, si nous disons par la pensée : « *Merci, ô mon DIEU !* » N'est-ce pas un acte de contrition, que de nous humilier devant notre Juge *suprême*, quand nous sentons que nous avons failli, ne fut-ce que par une pensée fugitive, et de lui dire : « *Pardonnez-moi, ô mon DIEU ! car j'ai péché par orgueil, ou par égoïsme, ou par manque de charité ; donnez-moi, je vous prie, si je n'en suis pas trop indigne, la force de ne plus faillir et le courage de réparer !* »

Ceci est indépendant des prières du matin et du soir et des jours consacrés ; mais, comme nous pouvons le voir, la prière peut être de tous les instants, sans apporter aucune interruption à nos travaux ; ainsi dite, elle les sanctifie au contraire, et soyons convaincus qu'une seule de ces pensées, partant du cœur, est plus écoutée de DIEU, notre bon Père céleste, que les longues prières dites par habitude, souvent sans cause déterminante, et auxquelles l'heure convenue nous rappelle machinalement.

Au quatrième siècle avant notre ère, un homme demandait à saint Macaire, né l'an 300, mort en 390, comment il devait prier : « Mon frère, lui répondit le Saint, il n'est pas besoin d'employer beaucoup de paroles ; il suffit d'élever les mains vers le ciel et de dire : *O mon DIEU ! que votre volonté soit faite !* et, quand vous vous sentirez combattu par quelque tentation pressante, dites du fond de votre cœur : *O mon Père, secourez-moi !* car DIEU sait bien ce qui vous est nécessaire. »

Puisqu'il est si facile de prier, comment se fait-il que

tant d'hommes négligent une pratique si salutaire et si sainte ?

A ce sujet, nous rapporterons les paroles naïves d'un enfant, appartenant à une de nos écoles primaires.

Cet enfant disait à son père, qui ne s'était jamais occupé de pensées religieuses : « Mon père, pourquoi ne priez-vous jamais pour moi, comme les parents de mes camarades prient pour leurs enfants ? Cela me porterait bonheur. »

— Mon fils, répondit-il, il n'est pas étonnant que je ne prie pas pour toi ; je n'ai jamais prié pour moi-même.

— Eh bien ! mon père, je prierai pour vous et pour moi, et nous nous en trouverons bien tous deux. »

Le père, ému par ces paroles touchantes, joignit ses prières à celles de son fils, et dès lors le bonheur entra dans leur maison...

NOTA. — Pour tout ce qui a rapport à la prière, concernant son *absolue nécessité*, son *efficacité* et son *mode de transmission*, nous renvoyons nos bien aimés Lecteurs au chapitre Ier du livre troisième de notre *Philosophie spirite*, ou bien à notre *Catéchisme universel;* l'un et l'autre donnant à cet égard de très-nombreux renseignements ; ou bien encore, ce qui pour eux est infiniment préférable, à l'*Évangile selon le Spiritisme* de notre vénéré et regretté maître, Allan Kardec, dans lequel nous avons nous-même puisé tous les renseignements mentionnés ci-dessus.

Nous allons maintenant terminer ce chapitre IV, spécialement consacré à la prière, par les deux articles suivants, dont un médianimique, intitulé : le *Credo du Spiritisme*, et le deuxième : la *Prière,* par Antoine de Jussieu, né à Lyon en 1686, et décédé à Paris en 1738.

1° LE CREDO DU SPIRITISME

(*C.* 14 *novembre* 1870. — *Médium, M. N.*)

Pour être sauvé, il vous faut la foi, non la foi aveugle, mais la foi raisonnée, la foi basée sur les enseignements

des Esprits, et sanctionnée par le contentement de votre raison et de votre conscience.

La conséquence de la foi, c'est de croire ; c'est pourquoi le Catholicisme a imposé comme dogme principal : la foi en DIEU, la foi en Jésus-Christ et la foi en l'Église. Mais nous, nous ne vous imposons pas la foi, nous vous la recommandons comme étant indispensable à votre avancement.

L'homme qui a la foi glorifie DIEU, parce qu'il croit en Lui, à la sublimité de ses œuvres et à son infaillibilité.

Vous pouvez avoir le *Credo* catholique, mais vous n'avez pas le *Credo* selon le Spiritisme, lequel est ainsi conçu :

« Je crois en DIEU, le *seul* Père Tout-Puissant et ayant créé par cette toute-puissance le Ciel, tous les mondes connus et inconnus, supérieurs ou inférieurs à la Terre.

« Je crois en ce Père Créateur qui a peuplé tous ces mondes d'Êtres destinés à reconnaître sa toute-puissance, à glorifier son nom.

« Mais je crois aussi que ce DIEU Tout-Puissant est infini en bonté, en amour, parce qu'il veut que tous les Êtres se perfectionnent jusqu'à ce qu'ils soient arrivés au bonheur suprême, à la félicité réservée à *toutes les Créatures*.

« Je crois que ce Seul et même DIEU nous a envoyé en Jésus-Christ le modèle le plus parfait, afin de nous le donner comme exemple et de nous rassurer sur les écueils de toutes sortes, qui se présentent devant nous.

« Je crois que Jésus-Christ, non son fils unique, mais l'un des plus avancés, titre qu'il a mérité par ses travaux et par son amour, a accompli sur la Terre la mission qui lui a été donnée par notre Père à tous, près duquel il réside maintenant et jouit de la félicité parfaite des Élus.

« Je crois aussi que l'homme possède sa volonté, son libre arbitre d'opter entre le bien et le mal.

« Mais je crois que DIEU, s'étant préoccupé de la faiblesse de sa Créature, lui envoie ses conseils et ses sages avis, par l'intermédiaire de ses bons Esprits qui sont dans la voie du progrès et dans le séjour de l'erraticité.

« Je crois donc en Vous, ô mon DIEU!

« Je crois en cet Esprit, le plus pur modèle de la perfection, Jésus-Christ!

« Je crois aussi à l'efficacité de nos bonnes inspirations, que Vous nous transmettez par vos bons Esprits.

« J'ai la foi, ô mon DIEU !

« J'ai l'espérance d'être récompensé selon mes œuvres.

« Mais donnez-moi aussi une étincelle de votre amour, qui me permette d'aimer tous les hommes comme mes frères, car c'est une condition essentielle à mon salut.

« Je crois donc à la charité.

« Je crois à la communion de pensées, à la solidarité de toutes les Créatures incarnées ou désincarnées.

« Je crois à mon existence individuelle devant se prolonger même au delà du tombeau.

« J'ai foi en Vous, ô mon DIEU, j'implore votre pitié et j'espère en l'avenir.

« Un Esprit Protecteur. »

LA PRIÈRE

Heureux celui qui sait prier !
Heureux celui dont la jeune âme,
Brûlant d'une céleste flamme,
S'élève vers son DIEU pour le glorifier !

Quand l'astre du matin ramène la lumière,
J'admire son éclat, je bénis son retour ;
Et le front incliné, j'adresse ma prière
Au Créateur du jour.

Lorsque l'ombre descend du sommet des montagnes ;
Quand le doux astre qui la suit
D'un bleuâtre reflet colore nos campagnes,
J'adore l'Auteur de la nuit.

Qu'il est grand, qu'il est bon, l'Auteur qui fit le monde,
Le DIEU qui fut mon Créateur,
Qui daigne parler à mon cœur,
Et permet que je Lui réponde !

De quels maux puis-je être accablé,
Lorsque je sens qu'il entend ma prière?
Est-il quelque douleur amère
Dont, en priant, je ne sois consolé ?

Quels plaisirs pourraient me séduire,
S'ils offensaient ce DIEU si bon?
Avec un cœur rebelle à son divin empire,
Oserais-je invoquer son nom?

Oh ! oui, je l'oserais encore ;
Sa suprême bonté pardonne au repentir,
Et le coupable qui l'implore
Est un fils égaré qui veut Lui revenir.

Et quand ce fils se prosterne et supplie,
Le chœur des Chérubins se met à l'unisson.
« Voyez, dit-il, le pécheur prie;
« Entonnons l'hymne du pardon ».

Don sublime, douce prière,
Toi qui te fais entendre, à toute heure, en tous lieux,
Lien du ciel avec la terre,
Quelle âme ne connaît ton charme précieux?

Qu'es-tu? sinon la voix de l'innocence,
Le regard du pécheur élevé vers les cieux,
Le cri de la reconnaissance,
Ou le soupir du malheureux.

JUSSIEU.

CHAPITRE V

RECUEIL DE PRIÈRES

1° *Demande de secours.*

Mon DIEU, vous connaissez ma faiblesse, je ne puis rien sans le secours de votre grâce. Ne me la refusez pas, ô mon DIEU, proportionnez-la à mes besoins : donnez-moi assez de force pour éviter le mal que Vous défendez, pour pratiquer tout le bien que Vous attendez de moi, et pour souffrir, avec toute humilité et toute résignation, toutes les peines qu'il Vous plaira de m'envoyer; mais avant tout, SEIGNEUR, que votre divine justice ait son cours et que votre divine volonté soit faite !

2° *Autre.*

DIEU, infiniment puissant et infiniment bon, je Vous en supplie très-humblement, augmentez en moi la sagesse, si toutefois Vous ne m'en trouvez pas trop indigne, pour que je puisse connaître mes vrais intérêts; fortifiez mes résolutions pour exécuter ce qu'elle prescrit; agréez mes bons offices à l'égard de tous mes frères, vos autres enfants, comme le seul acte de reconnaissance qu'il soit en mon pouvoir de Vous offrir pour toutes les faveurs que Vous m'accordez chaque jour, et pour les-

quelles je Vous remercie de tout mon cœur, de toute mon âme, désirant ardemment avoir le suprême bonheur de m'en rendre de plus en plus digne, dans ma conduite à venir.

Que votre divine volonté soit faite, ô mon DIEU !

3° *Autre, adressée aux Anges gardiens et aux Esprits protecteurs, comme messagers de DIEU.*

Esprits sages et bienveillants, messagers de DIEU, dont la mission est d'instruire les hommes et de les conduire dans la bonne voie, DIEU le permettant, soutenez-moi, bons Esprits, dans les épreuves de cette vie, donnez-moi la force de les subir sans murmure, et de plus avec une entière résignation, afin d'avoir le suprême bonheur de pouvoir être agréable à DIEU ; détournez de moi les mauvaises pensées, et faites que je ne donne accès à aucun des mauvais Esprits qui tenteraient de m'induire à mal faire. Éclairez ma conscience sur mes défauts, et levez, de dessus mes yeux, le voile de l'orgueil qui pourrait m'empêcher de les apprécier, et de me les avouer à moi-même. — Vous surtout, mon bon Ange gardien. qui veillez plus particulièrement sur moi, faites que je me rende digne de votre bienveillance et, par conséquent, de la divine miséricorde de DIEU. Vous connaissez mes besoins, qu'il y soit satisfait selon la divine volonté du SEIGNEUR, notre bon Père céleste à tous.

4° *Acte de soumission et de résignation.*

Mon DIEU, vous êtes souverainement juste ; toute souffrance ici-bas doit avoir sa cause et son utilité.

J'accepte, avec humilité et reconnaissance, le sujet d'affliction que je viens d'éprouver, comme une expiation de mes fautes passées, et une épreuve pour l'avenir.

Bon Ange gardien, Esprit bien-aimé, vous à qui DIEU, dans son infinie miséricorde, permet de veiller plus particulièrement sur moi, et vous tous, bon Esprits, qui me protégez, DIEU le permettant, donnez-moi la force de supporter, sans murmure, ce sujet d'affliction; faites qu'il soit pour moi un avertissement salutaire, accroisse mon expérience; qu'il combatte en moi l'orgueil, l'ambition, la sotte vanité et le dégoûtant égoïsme; qu'il contribue à mon amélioration; enfin, qu'il me rende meilleur par amour pour DIEU; mais, avant tout, bons Esprits, que la divine volonté de DIEU soit faite!

5° *Autre.*

J'éprouve, ô mon DIEU, le besoin de Vous prier, pour me donner la force de supporter les épreuves qu'il Vous a plu de m'envoyer. Permettez, SEIGNEUR, que la lumière se fasse assez vive en mon esprit, pour que j'aie le bonheur de pouvoir apprécier toute l'étendue d'un amour paternel qui m'afflige, pour vouloir me sauver. Je me soumets avec humilité et résignation, ô mon DIEU; mais, hélas! la Créature est si faible que, si Vous ne me soutenez, je crains de succomber.

Secourez-moi, SEIGNEUR!

6° *Prière pour ceux qui souffrent, incarnés ou non incarnés.*

DIEU Tout-Puissant, qui voyez nos misères, daignez

écouter favorablement les vœux que je désire Vous adresser en faveur de ceux qui souffrent, incarnés ou non incarnés, quels que soient leurs sentiments à mon égard, pardonnant d'avance de tout mon cœur et de toute mon âme, par amour pour Vous, à tous ceux qui peuvent me vouloir du mal, mais surtout en faveur de tous ceux qui, comme moi, ont le suprême désir de Vous plaire et de ne jamais Vous déplaire. Qu'ils aient, ô mon DIEU, le suprême bonheur de pouvoir réparer et expier leur passé, autant que je désire moi-même, de cœur et d'âme, pouvoir réparer et expier le mien; afin de se rendre dignes de votre divine miséricorde, et de pouvoir jouir du bonheur que Vous réservez aux Élus.

Si ma demande, SEIGNEUR, est inconsidérée, je Vous en demande très-humblement pardon, et vous supplie très-humblement de me la pardonner. Si, au contraire, elle Vous paraît juste et utile, que les bons Esprits, chargés d'exécuter vos divines volontés, leur viennent en aide, pour l'accomplissement de mon désir le plus cher, après celui d'avoir le suprême bonheur de toujours Vous plaire et de ne jamais Vous déplaire.

Vous tous, Esprits errants qui m'entendez et qui souffrez, si mon désir n'est pas exaucé, c'est qu'il est dans les desseins de DIEU, notre bon Père céleste à tous, de nous éprouver, vous dans vos souffrances, moi dans mon affliction de vous savoir souffrants. Soumettons-nous donc sans murmure, ô mes amis, à sa divine volonté; mettons toute notre confiance et toutes nos espérances en sa divine miséricorde, et disons ensemble avec toute humilité et toute résignation :

Quelles que soient les peines et les punitions que votre bonté paternelle nous réserve, SEIGNEUR, que votre divine justice ait son cours et que votre volonté soit faite !

7° *Autre, adressée aux bons Esprits, comme étant les messagers de DIEU.*

Esprits bons et bienfaisants, messagers de DIEU, le SEIGNEUR le permettant, étendez votre douce et salutaire protection sur tous les malheureux ; ceux qui, ici-bas, sont en proie à l'indigence, à la maladie ; ceux qui sont exposés à des dangers, à des séductions ; ceux qui s'approchent de leur fin ; ceux enfin qui, à l'état d'Esprits errants, souffrent dans leur vie spirituelle, pour les fautes qu'ils ont pu commettre dans leur dernière existence corporelle ! A tous, bons et bienveillants Esprits, relevez leur courage abattu, soutenez leur foi chancelante, ranimez leurs espérances incertaines, calmez leurs inquiétudes, adoucissez leurs peines, aidez-les à surmonter les souffrances qu'ils éprouvent, à n'y voir qu'une cause d'expiation et d'épreuves que DIEU, notre bon Père céleste à tous, leur inflige dans leur propre intérêt ; à avoir, enfin, toute confiance et tout espoir en la bonté infinie du SEIGNEUR, et toute résignation par amour pour Lui.

Que la divine volonté de DIEU soit faite !

P.-S. — Pour d'autres prières en tout genre et des plus sublimes, voir l'intéressant et on ne peut plus important ouvrage de notre vénéré Maître, Allan Kardec,

intitulé : *L'Évangile selon le Spiritisme,* dont les prières ci-dessus sont un bien faible échantillon ; lequel dit ouvrage forme avec *le Livre des Esprits*, du même auteur, la bibliothèque psychologique et morale la plus complète possible. Notre *Catéchisme universel,* les contenant également toutes, entièrement conformes, le consulter, si on le possède. Quant à ceux de nos Lecteurs qui ne le posséderont pas, nous leur dirons ceci : C'est que l'écrit que nous avons intitulé ainsi, comprend non-seulement les prières en question, ainsi que tous les principes qui font la base de la pure et véritable religion naturelle, celle qui naît insensiblement et forcément dans le cœur de tous les hommes en général, toutes les fois que les passions purement mondaines n'ont pas détérioré leur cœur et leur esprit, au point de leur faire oublier l'origine de la partie essentiellement spirituelle qu'il y a en eux, laquelle origine peut *seule* prouver, d'une manière irréfutable, l'existence de la fraternité universelle qui devrait tous nous unir ici-bas ; mais il a également pour objectif de donner des preuves *indiscutables* de la *non divinité* de Jésus-Christ. Ces preuves sont d'autant plus indiscutables que le Christ lui-même a formellement nié sa *divinité* en de très-nombreuses circonstances dans les Évangiles. Quant à ceux de nos Lecteurs qui douteraient de la vérité que nous émettons ici, nous les renvoyons à l'ouvrage susmentionné, lequel ne se vend que 2 francs, port non compris.

PENSÉES ET MAXIMES MORALES

1° *Sur DIEU.*

2° *Sur les devoirs directs de l'homme envers DIEU.*

1° SUR DIEU.

1

Dans DIEU tout est bonté, puissance, éternité,
Et Lui Seul infini n'a jamais commencé.

2

Entouré d'Esprits purs, DIEU pour temple a le ciel,
Les astres pour cortége et pour nom l'ÉTERNEL.

3

Dans les plaines du ciel, DIEU sème la lumière,
Ainsi que dans nos champs il sème la poussière.

4

Dans DIEU, tous les puissants ont un juge sévère,
L'innocence un vengeur et l'orphelin un Père.

5

A sa volonté, DIEU de notre sort dispose,
Et ce n'est point à nous d'en pénétrer la cause.

6

Lorsque DIEU nous afflige et qu'il nous fait souffrir,
C'est pour nous éprouver et non pour nous punir.

7

Tant que d'un DIEU suprême on adore les lois,
La pitié dans les cœurs fait entendre sa voix.

8

DIEU tout juste et tout bon, qui lit dans nos pensées,
N'impute point de crime à nos actions forcées.

9

Tout annonce d'un DIEU l'éternelle existence;
On ne peut Le comprendre, on ne peut l'ignorer·
La vue de l'univers nous montre sa puissance,
Et la voix de nos cœurs dit qu'il faut l'adorer.

10

Ce qu'il veut, DIEU l'ordonne, et son ordre suprême
N'a point d'autres raisons que sa volonté même.
O sage profondeur, ô sublimes secrets,
J'adore un DIEU caché, je tremble et je me tais.

11

POÈME SUR DIEU.

N'invente point ton DIEU, vain mortel, vil atome!
Cesse de te créer un auguste fantôme!
Cesse de concevoir une triple unité,
Et de donner la mort à la DIVINITÉ.
Tu te fais un dédale où ta raison s'égare.
De cet ÊTRE infini, l'infini te sépare.
Du char glacé de l'Ourse aux feux de Sirius
Il règne : il règne encore où les cieux ne sont plus.
Dans ce gouffre sacré quel mortel peut descendre?
L'immensité l'adore et ne peut Le comprendre;
Et toi, songe de l'ÊTRE, atome d'un instant,
Égaré dans les airs sur ce globe flottant,
Des mondes et des cieux, spectateur invisible,
Ton orgueil pense atteindre à l'ÊTRE inaccessible?
Tu prétends Lui donner tes ridicules traits?
Tu veux dans ton DIEU même adorer tes portraits!...
Ni l'aveugle hasard, ni l'aveugle matière
N'ont pu former mon âme, essence de lumière,
Je pense, et ma pensée atteste plus un DIEU
Que tout le firmament et ses globes de feu.

Voilé de sa splendeur dans ses gloires profondes,
D'un regard éternel il enfante les mondes.
Les siècles devant Lui s'écoulent, et le temps
N'oserait mesurer un seul de ses instants.
Il est, tout est par Lui, Seul ÊTRE illimité,
En Lui tout est vertu, puissance, éternité.
Au delà des soleils, au delà de l'espace,
Il n'est rien qu'il ne voie, il n'est rien qu'il n'embrasse;
Il est, Seul, du grand tout le principe et la fin,
Et la nature entière respire par ses soins.
Puis-je être malheureux? je Lui dois la naissance.
Tout est bonté sans doute en qui tout est puissance.
Ce DIEU si différent du Dieu que nous formons,
N'a jamais contre l'homme armé de noirs démons.
Il n'a point confié sa vengeance au tonnerre;
Il n'a point dit aux cieux : Vous instruirez la terre;
Mais, de la conscience il a dicté la voix,
Mais, dans le cœur de l'homme il a gravé ses lois,
Mais il a fait rougir la timide innocence,
Mais il a fait pâlir la coupable licence,
Mais, au lieu des enfers il créa le remord
Et n'éternise point la douleur et la mort.

(LEBRUN, *Poëme de la nature*).

2° SUR LES DEVOIRS DIRECTS DE L'HOMME ENVERS DIEU.

12

Il est doux, chers Lecteurs, de pouvoir plaire à DIEU!
Là, doivent se porter tous les désirs des hommes.
Afin d'y parvenir tous autant que nous sommes,
Ayons confiance en Lui, puis soyons vertueux.

13

Devant le CRÉATEUR ayant toute puissance,
C'est agir, mes amis, toujours avec prudence
De ressentir la plus profonde humilité
Et d'être en nos malheurs en tout temps résigné.

14

Crainte et confiance en DIEU, toute reconnaissance,
Profonde humilité et puis amour de DIEU,
Sont pour l'homme un devoir d'une extrême exigence
Pour pouvoir à sa mort espérer d'être heureux.

15

C'est notre amour pour DIEU qui doit seul nous conduire;
Il ne veut point punir, il veut récompenser.
Pour prouver cet amour, tâchons de nous instruire
A ne faire jamais ce qui peut l'offenser.

16

DIEU peut tout, mes amis; il faut par la prière
Obtenir ce qui doit faire notre bonheur,
Car c'est Lui qui du pauvre adoucit la misère,
Et qui du malheureux console la douleur.

17

DIEU sait ce qu'il nous faut; prions-le donc sans cesse,
Mais ne formons jamais de téméraires vœux;
Implorons sa bonté, laissons à sa sagesse
Le soin de tout prévoir et de nous rendre heureux.

18

PRIÈRE

« Mon DIEU, pour être heureux, hélas! que puis-je faire?
« Vous savez mieux que moi quels sont mes vrais besoins,
« Le cœur de votre enfant s'en rapporte à vos soins;
« Donnez-moi les vertus qu'il me faut pour vous plaire. »

LIVRE DEUXIÈME

—

Devoirs indirects de l'homme envers DIEU

DEVOIRS DE L'HOMME ENVERS SES SEMBLABLES PAR AMOUR POUR DIEU.

Les devoirs de l'homme envers ses semblables se résument tous dans l'amour du prochain, c'est-à-dire la charité en pensées, en paroles et en actions vis-à-vis notre prochain. L'amour du prochain est une vertu fondamentale du Christianisme, puisque toute la morale de Jésus-Christ est fondée sur deux lois : Aimer DIEU par-dessus toutes choses et notre prochain comme nous-mêmes; vertu néanmoins rare et mal observée.

La plupart croient que pour aimer le prochain, c'est assez d'aimer ses parents, ses amis, ceux enfin de qui on attend quelque avantage, et qu'on peut être indiffé-

rent pour les autres. Aimer de la sorte, ce n'est pas aimer le prochain, c'est s'aimer soi-même.

On élève la jeunesse dans cette erreur, on lui apprend à n'aimer que ceux qui lui font du bien et à haïr ceux qui lui font du mal. Les pères et les mères ne parlent souvent dans leurs familles que des défauts, des vices, des mauvaises manières, de la mauvaise foi des voisins, de ceux qui leur portent envie et qui leur font du tort. Ils détruisent ainsi, par leur exemple et par leurs discours, l'esprit de charité et l'amour du prochain dans leurs enfants. Ces pères et ces mères imprudents réfléchissent-ils aux suites funestes du manque de charité? N'est-ce pas de ce manque de charité que viennent le peu d'estime et de respect que les hommes ont les uns pour les autres, les trahisons et les rancunes, les impatiences et les murmures, la dureté pour les pauvres et les misérables, les divisions de familles, les discordes entre les parents, les querelles, les jalousies, les médisances? De là enfin tant de désordres qui déshonorent l'humanité et qui sont cause de notre plus grand malheur, c'est-à-dire de notre éloignement de DIEU, notre bon Père céleste, source de toute espérance et de toute consolation.

Il est donc important d'instruire la jeunesse sur ce point, de la désabuser d'une erreur si funeste. Cette erreur vient de l'ignorance de trois choses : 1° on ne sait pas qui est le prochain qu'il faut aimer; 2° pour quel motif il faut l'aimer ; 3° ni en quoi consiste cet amour.

1° Le prochain qu'il faut aimer : ce sont tous les hommes, pauvres et riches, bons et méchants, amis et

ennemis, et ceux même qui nous font le plus de mal ; car nous devons, dans ce cas, plutôt les plaindre que les blâmer. Cette obligation d'aimer tous les hommes est si étroite que, sans cet amour, sans cet esprit de charité, on ne peut être sauvé. « Quand, de tous les hommes qui sont sur la terre, il n'y en aurait qu'un seul que je n'aimasse pas ou que je haïsse, ce serait assez pour me rendre indigne de la divine miséricorde de DIEU, » a dit saint Vincent de Paul, l'homme bon et aimant par exellence qui, dans ses dernières années, lorsque ses forces ne lui permirent plus de prêcher comme à son habitude, se contentait de dire : « Mes bons amis, aimez-vous les uns les autres. »

2° Le motif pour lequel il faut les aimer : c'est qu'ils sont tous les *enfants* de DIEU, et que DIEU, qui est notre *Père commun*, veut que nous les aimions tous comme des frères, sous peine d'attirer sur nous son redoutable mécontentement, si nous avons le malheur d'y manquer ; ce devoir sacré étant destiné à faire, un jour, le bonheur de notre espèce humaine sur cette terre ; comme il fait déjà le bonheur des Élus dans le ciel, unis tous ensemble par un amour sans tache.

3° Cet amour consiste en trois choses : la charité en pensées, en paroles et en actions. Voilà le véritable amour du prochain, la marque du vrai chrétien, du vrai sage, du vrai spirite enfin, de quelque religion qu'il soit. Sans cet amour, il nous est impossible de pouvoir plaire à DIEU, qui Seul peut nous donner gloire et félicité.

La charité en pensées, n'est pas autre chose que la

bienveillance. Elle consiste à souhaiter du bien à tous nos semblables, à être véritablement affligés lorsqu'il leur arrive du mal; à considérer tous les hommes, même nos ennemis, comme des frères; à penser avantageusement de tout le monde; à être indulgents pour les défauts d'autrui, et à lui pardonner sincèrement tous les torts qu'il peut avoir envers nous; à ne point envier ses richesses ni ses prospérités, mais à désirer, au contraire, partager ses souffrances et ses peines, afin de les soulager; à aimer les bons à cause de leurs vertus, les méchants, afin qu'ils deviennent bons; souhaiter la persévérance aux premiers et la conversion aux autres. Enfin, si un homme est méchant et grand pécheur, nous devons haïr son péché, qui est l'ouvrage de l'homme; mais il faut aimer sa personne, qui est l'œuvre de DIEU.

La charité en paroles n'est pas autre chose que la charité en pensées, mise verbalement en pratique. Elle consiste surtout à donner de bons conseils à tous nos semblables, dans le but de leur être utile; à ne les reprendre, et cela toujours avec bienveillance et discrétion, que toutes les fois que cela peut être utile aux uns ou aux autres; à excuser les défauts d'autrui autant que la prudence le permet; à parler avantageusement de tout le monde, en faisant ressortir les qualités de chacun, tout en excusant ou cachant ses défauts, autant que possible, toutes les fois que cela ne peut nuire à autrui; à faire, enfin, tout le contraire de ce que fait habituellement l'affreuse médisance, qui est le défaut qui lui est diamétralement opposé. Ce défaut, malheureusement, est, en même temps, l'un des plus répandus

dans notre faible humanité terrestre. En effet, bien des gens, sans calculer précisément la portée de leurs paroles, sentent, comme par instinct, le mal qu'ils peuvent faire, et, dans le vague pressentiment qu'ils en ont, recourent à toutes sortes de précautions pour en atténuer l'effet.

Tantôt on raconte une aventure *à laquelle on ne saurait croire soi-même;* tantôt on parle d'un tort avec mystère; on le glisse, pour ainsi dire, furtivement dans l'oreille et sous la condition spéciale du secret; tantôt, se faisant panégyriste, afin de pouvoir être censeur, avant de révéler un vice, on a soin de parler d'une vertu. « Mon DIEU, c'est bien dommage! une personne si excellente, dont tout le monde admire les bonnes qualités! mais que voulez-vous, on n'est pas parfait; et elle a le défaut... » Et ici le défaut arrive, et d'ordinaire il est longuement détaillé. Si sur le bien on fut concis, on est prolixe sur le mal. Quelquefois, on dit encore : « Savez-vous ce que je viens d'apprendre! Mais, en vérité, je ne puis le croire; le monde est si méchant, que du mal qu'on dit il faut bien en retrancher la moitié... » Et l'on raconte cependant cette histoire à laquelle, dit-on, l'on ne croit pas. Une autre fois, on s'explique ainsi : « Il faut que je vous dise ce que je viens de voir; mais, je vous en supplie, n'en parlez pas; je ne veux nuire à personne, et vous sentez bien que je ne le dirais pas à d'autres ; gardez-en donc le secret, je vous en conjure!... » Et ce secret, on s'en va le répétant à qui veut l'entendre. Telle est généralement l'exécrable conduite de la médisance. Evitons avec le plus grand soin, chers Lecteurs, un aussi abominable défaut, qui

ne peut que nous attirer le mépris de tous les honnêtes gens; tout en nous occasionnant presque toujours des inconvénients fort graves, et quelquefois des plus pénibles.

La charité en actions, c'est la charité en pensées et en paroles, matérialisée. Elle consiste à faire, par amour pour DIEU d'abord, et par attachement pour le prochain ensuite, du bien à tout le monde; à donner à autrui tout ce dont il a besoin, et cela autant que nos forces nous le permettent; à assister enfin notre prochain dans ses nécessités par des libéralités, par de fréquentes aumônes.

Enfin, la grande règle de l'amour du prochain, c'est-à-dire de la charité en pensées, en paroles et en actions envers autrui, consiste à faire à autrui, par attachement pour lui, mais avant tout par amour pour DIEU, tout ce que raisonnablement nous voudrions qui nous fût fait à nous-mêmes. Ceci renferme toute la loi d'amour et de charité pour notre prochain; c'est la seule voie qui puisse nous conduire au bonheur éternel, c'est-à-dire nous rapprocher de DIEU, notre bon Père céleste, dont la vue seule est pour ses enfants le comble de toute félicité.

Les devoirs de l'homme envers ses semblables, compris dans la charité en pensées, en paroles et en actions, peuvent s'énumérer comme il suit : Bonté — Bienveillance — Bienfaisance — Générosité — Indulgence — Clémence — Reconnaissance — Dévouement — Affabilité — Politesse — Justice et probité — Sincérité — Fidélité — Amitié.

Dans ce qui va suivre, nous allons donner la défini-

tion de chacun de ces devoirs, avec quelques maximes morales sous forme de distiques et de quatrains, y compris quelques *fables* et *dissertations* se rapportant à ces mêmes devoirs, qui tous doivent être accomplis par *attachement*, *sympathie* et *bienveillance* pour notre prochain, et, avant tout, par amour pour DIEU. — Nous ferons remarquer ici, en terminant cet article, qu'il ne nous est permis de croire en notre vertu, que lorsque de semblables devoirs nous deviennent aimables. En effet, notre âme (Être spirituel qui est incarné en nous) ne peut être vraiment honnête que lorsqu'elle prend plaisir à les accomplir. Soyons persuadé que DIEU, notre bon Père céleste à tous (ainsi que le dit si souvent le Christ dans les quatre Évangiles), exige que le plaisir soit le compagnon inséparable de ces devoirs; car, sans cela, pour nous, ils ont, une fois accomplis, *infiniment* moins de valeur.

Pour que le plaisir existe, dans l'accomplissement de ces devoirs, il faut les pratiquer beaucoup. Ce n'est qu'en brisant la coque qu'on goûte l'amande, ainsi que l'a dit un sage. Soyons-en persuadé, de semblables devoirs ne nous deviennent peu à peu aimables qu'à la condition d'y persévérer. Ces devoirs, en effet, s'adoucissent et s'embellissent par la pratique; mais, ne l'oublions jamais, cette pratique persévérante, DIEU *Seul* peut nous en donner la force.

CHAPITRE Ier

BONTÉ

« Du sage tous les traits expriment la bonté,
« Et l'indigent par lui n'est jamais rebuté. »

La bonté est cette qualité morale qui porte à faire le bien, à être doux, complaisant, humain, affable, etc., envers autrui; en un mot, qui porte à faire, autant qu'il est possible, ce qui est utile et agréable aux autres. C'est une des qualités qu'il est le plus difficile à l'hypocrisie de feindre. Le méchant qui veut se cacher sous le masque de la bonté n'est pas longtemps sans se trahir. Comment pourrait-il, en effet, soutenir constamment, et avec tout le monde, un rôle qui exige de la complaisance, de l'indulgence, de l'aménité, de la bienfaisance? Or, la base et le résumé de toutes ces vertus, c'est la bonté.

Les sentiments dont se forme la bonté tirent leur origine du plus profond de nous-mêmes. Ce sont nos affections qui nous instruisent à partager celles des autres, et le véritable caractère de la bonté est de se trouver toujours en harmonie avec des besoins qu'elle connaît, sans qu'ils lui aient été exprimés. C'est du dedans qu'ils se sont révélés à elle; du dedans vient l'impulsion dont elle suit la loi; en toute action, elle n'oublie personne, ne manque à rien; le mot qui va

blesser s'arrête sur ses lèvres; elle réprime même dans son cœur le sentiment capable d'affliger. *Pénétrante*, elle va au secours de la pensée qui n'ose se produire, lit dans les regards baissés, entend le soupir qu'on étouffe, comprend et saisit le désir à peine formé. *Réfléchie*, elle sait ce qu'elle n'a pas vu, pressent ce qui n'est pas encore; la sympathie qui l'éclaire n'a pas besoin du secours des signes; l'Être vraiment bon se sent lui-même, pour ainsi dire, au profit des autres; ses impressions lui servent surtout à l'avertir des leurs, et rarement éprouve-t-il une peine, qu'il ne songe aussitôt à l'épargner à quelqu'un, une joie dont il ne s'occupe aussitôt délicieusement à faire jouir un autre que lui.

La *bonté* peut s'acquérir, ainsi que toute vertu, bien qu'il soit vrai que nous naissions meilleurs les uns que les autres, et qu'elle soit en quelque sorte une charité naturelle. Cependant, elle résulte souvent aussi de la ferme volonté d'être charitable, d'où la conséquence naturelle qu'elle peut s'acquérir. Elle porte à faire le bien, à obliger autrui toutes les fois que l'occasion s'en présente, à être doux, poli, indulgent, désintéressé, obéissant avec ses supérieurs, conciliant avec ses égaux. Elle s'étend jusqu'aux animaux; celui qui ne compâtit pas à leurs souffrances n'est pas véritablement bon. En effet, les animaux sont des créatures de DIEU, qui ressentent la douleur physique aussi cruellement que nous.

La bonté ne doit jamais empêcher d'être juste, car alors on commettrait une mauvaise action. DIEU est juste et bon, et sa volonté est que nous nous conduisions à son exemple.

A propos de la bonté, un poëte s'exprime ainsi :

L'esprit sans la bonté n'est pas toujours aimable;
La bonté sans l'esprit manque souvent son but.
Être doué des deux est le plus estimable;
Heureux qui dans son lot tient le double attribut!

Il a tout : forme et fond, ce qui touche et décore;
Mais, s'il fallait choisir, — comme la charité
Vit de l'un, meurt de l'autre, — il vaudrait mieux encore
La bonté sans l'esprit que l'esprit sans bonté.

JULES DE GÈRES.

Voici maintenant un double trait de bonté que nous croyons devoir mentionner ici :

Madame Helvétius, indignée de l'insolence des braconniers, assurait à son mari que, tant qu'il ne les punirait pas, ils continueraient leurs chasses. Celui-ci en convint et promit d'user de rigueur. Il ordonna de faire payer l'amende à quiconque tirerait sur ses terres, et de le désarmer.

Peu de jours après, les gardes arrêtèrent un paysan qui chassait, lui ôtèrent son fusil et le conduisirent en prison, d'où il ne sortit qu'après avoir payé l'amende.

Helvétius, informé de cette aventure, va trouver le paysan, mais en secret, dans la crainte de recevoir les reproches de Mme Helvétius.

Après lui avoir fait promettre de ne parler de rien, il lui paye le prix de son fusil, et lui rend la somme à laquelle l'amende et les frais pouvaient se monter.

Mme Helvétius, de son côté, n'était pas tranquille. Elle disait à ses enfants : « Je suis la cause de la ruine de

ce pauvre homme. C'est moi qui ai excité votre père à punir les braconniers. » Elle se fait conduire chez le paysan, demande à combien se montent l'amende et les frais, ainsi que le prix du fusil, et paye le tout en recommandant le secret auprès de son mari.

Nous ferons remarquer ici, en terminant ce chapitre Ier, qu'une erreur des âmes vulgaires est de croire, communément, que la bonté est le propre des natures d'un niveau inférieur, et qu'on ne la rencontre que rarement unie à la distinction de l'esprit. C'est ce qui nous rend compte de l'affectation de supériorité dédaigneuse avec laquelle certains personnages, dans le monde, prononcent ce nom de *bonnes gens*. Dans la réalité, rien de plus creux que cette prévention. On peut dire de l'esprit de l'homme, comme de l'air où nous vivons : qu'il s'épure en s'élevant. L'esprit, lorsqu'il atteint une certaine sphère, est naturellement large dans ses vues, noble dans ses goûts, généreux dans sa justice; il comprend à merveille l'humanité et ses droits, la sociabilité et ses conditions. A ce degré, l'intelligence se confond presque avec les qualités morales; un grand esprit et une belle âme se touchent de plus près qu'on ne pense.

CHAPITRE II

BIENVEILLANCE

« Que tous nos traits, Lecteurs, marquent la bienveillance,
« Si nous voulons d'autrui attirer la confiance. »

La bienveillance est le sentiment qui nous porte à vouloir du bien à nos semblables; qui nous rend sensible à leurs peines, à leur embarras, et nous dispose à chercher les moyens de les en tirer. Il n'est pas toujours possible de faire des sacrifices pour soulager ceux qui souffrent, mais du moins on peut toujours les consoler, en leur témoignant un véritable intérêt et une douce sympathie.

Il ne faut pas confondre la bienveillance avec la politesse ; cette dernière est souvent haute et froide. La bienveillance, au contraire, a quelque chose d'encourageant, de tendre et de caressant, qui relève la confiance du malheureux et de l'inférieur, et lui procure une sorte d'aise et de bien-être.

La bienveillance est nécessaire à l'existence, à l'harmonie du corps social. Sans la bienveillance, le monde ne saurait être gouverné, et les hommes se heurteraient sans cesse de tout le poids de leur égoïsme et de leur personnalité.

Comme la bienveillance est la plus désintéressée de nos dispositions, il est évident que tous les actes qui en

émanent, ont les plus grands droits à nos louanges. C'est là ce qui établit la supériorité de la bienveillance, qui prend place parmi les plus hautes vertus. Tout homme qui manque de bienveillance dévie de cette loi instinctive dont l'existence est incontestable ; il est peu digne de faire partie du corps social : car l'homme ne doit pas seulement étendre ses dispositions généreuses sur ses enfants, sur ses amis ; il les doit à tous ceux qui, comme lui, appartiennent à l'espèce humaine. Le bonheur individuel n'est légitime qu'autant qu'il est en accord avec le bonheur général.

La bienveillance est expansive et se manifeste par des signes extérieurs que personne ne peut méconnaître. Le charme de la relation imprime à tous les traits du visage la plus agréable sérénité ; les yeux s'animent, le front se dilate, le visage se colore, les lèvres s'entr'ouvrent, les muscles des joues se contractent avec autant de grâce que de douceur, la physionomie s'épanouit pour exprimer la joie et le contentement de l'âme.

Cependant l'homme se déguise, et son sourire n'est pas toujours l'indice infaillible de sa bienveillance. La dissimulation étant un des plus grands ressorts factices de la vie civile, cette satisfaction apparente n'est parfois que l'effet d'une complaisance étudiée. Malgré cet inconvénient, le sourire est, en général, le témoignage le moins équivoque des sentiments agréables que nous éprouvons ou que nous cherchons à inspirer. Nous sommes tellement accoutumés à rencontrer ce signe sur les lèvres d'autrui, que nous regardons, comme d'un mauvais augure, l'air grave et sérieux des personnes qui entrent en relation avec nous.

La fable suivante va nous faire comprendre l'utilité et l'avantage de la bienveillance :

LA FONTAINE ET LE SAULE.

Au pied d'une colline aride,
Une fontaine jaillissait.
Et de temps en temps remplissait
Un frais bassin creusé par son onde limpide.
Rarement elle suffisait
Pour former un ruisseau qui baignât la vallée,
Car le soleil la tarissait,
Et nulle ombre, nulle feuillée,
Des feux brûlants du jour ne la garantissait.
Dans le temps qu'elle gémissait,
Voilà qu'un jeune saule, enfant de la nature.
Non loin d'elle dépérissait;
Abaissant sa pâle verdure,
Que nulle eau ne rafraîchissait.
La fontaine compâtissante
Elle-même s'oublie en le voyant souffrir,
Et pour aller le secourir,
Elle fait un effort et détourne sa pente.
Tout à l'entour du tronc, déjà mort à moitié,
Bientôt le doux ruisseau serpente.
Il baigne la racine, il humecte le pied;
Il renouvelle enfin la séve nourrissante
Qui monte, qui circule en maint vaisseau caché
Et reporte la vie à la tige mourante
Du pauvre saule desséché.
Soudain, il reverdit, il étend son feuillage,
Il penche, non plus par défaut de vigueur,
Mais pour couvrir de son ombrage
La fontaine, sa tendre sœur,
Sa bienfaitrice, son amie,
Celle qui lui rendit la vie

Et dont enfin il peut être le protecteur.
À son tour, il veille sur elle :
Son ombre de la source entretient la fraîcheur.
S'échappant du bassin, l'onde à grands flots ruisselle
Et va courir dans le vallon,
Parmi les fleurs et le gazon,
Qu'elle embellit et renouvelle.
C'est ainsi qu'il se faut l'un et l'autre secourir.
La bienveillance mutuelle
Est pour nous tout profit, comme elle est tout plaisir.

(Laurent de Jussieu.)

CHAPITRE III

BIENFAISANCE

« A quoi nous servirait d'avoir de la richesse,
« Si ce n'était, Lecteurs, pour aider le prochain?
« Logés, vêtus, nourris avec délicatesse,
« Songeons combien de gens n'ont pas même de pain. »

La bienfaisance est cette vertu sublime qui nous porte, par amour pour DIEU d'abord et par attachement pour notre prochain ensuite, à venir au secours de nos semblables en leur procurant, autant que nous le pouvons, ce dont ils ont besoin. C'est la première des vertus que DIEU nous recommande, c'est aussi celle qui fait pardonner le plus de péchés.

L'homme bienfaisant n'est pas celui qui donne le plus, mais celui qui donne le mieux, qui ne se lasse point de faire le bien; de même que l'homme le plus heureux est celui qui fait le bonheur d'un plus grand nombre. On reprochait à un sage d'avoir fait l'aumône à un méchant: « Je la fais à son malheur, répondit-il, et non à sa personne. »

D'après cela, chers et bien-aimés Lecteurs, ne refusons donc jamais de venir au secours de ceux qui souffrent réellement, quelque coupables qu'ils soient du reste; surtout donnons toujours avec patience et bienveillance, sans jamais compter sur la reconnaissance.

C'est précisément ce que nous recommande le quatrain suivant :

« Tâchons de soulager toujours notre prochain;
« Qu'en vain jamais vers nous il ne tende la main;
« Donnons, donnons toujours, mais avec patience,
« Et ne comptons jamais sur la reconnaissance. »

En tout temps exerçons la bienfaisance avec cette délicatesse, ce respect pour le malheur qui doublent le bienfait et ennoblissent le bienfaiteur. N'oublions jamais que celui qui reçoit est, par la nature, l'égal de celui qui donne; que tout secours qui entraîne la dépendance n'est pas un don, mais un marché, et que s'il humilie, il devient une injure. Puis, ne nous contentons pas de donner notre argent, sachons aussi donner nos soins, notre temps, nos lumières et ces affections consolatrices, souvent plus précieuses que les secours ; surtout ne donnons jamais pour nous débarrasser du spectacle de la misère, mais bien pour nous procurer le plaisir de soulager nos semblables, autant que nous voudrions raisonnablement être soulagés nous-mêmes, si nous nous trouvions en semblable position. Puis donnons vite et avec bienveillance, car c'est donner deux fois. Quelle belle épitaphe : « *Il avait transporté ses biens dans le ciel, il est allé en prendre possession.* »

Cette épitaphe est précisément celle qui convient grandement aux deux personnages mentionnés dans l'exemple suivant, que son peu d'étendue nous engage à citer ici :

I. Howard, célèbre philanthrope anglais du dix-hui-

tième siècle, avait épousé une femme dont l'âme ressemblait à la sienne. Un jour qu'il s'occupait à régler le compte d'un de ses correspondants, il trouva, contre son attente, que la balance était en sa faveur. Aussitôt il proposa à sa femme d'employer cette somme à faire, à Londres, un voyage d'agrément : « Quelle jolie cabane on pourrait bâtir pour une pauvre famille, avec l'argent que nous allons dépenser ! » Telle fut la réponse de madame Howard. Cet excellent conseil fut suivi : une bonne action vaut mieux que le plaisir d'un voyage.

La bienfaisance n'étant pas autre chose que la charité, la plus belle de toutes les vertus et celle qui est la plus agréable à DIEU ; dans ce qui va suivre, nous allons faire connaître quelques principales définitions et appréciations de cette sublime vertu, soit de la part des incarnés, soit de la part des désincarnés, avec l'aide de médiums. — Voir la définition du mot médium, dans la deuxième partie de notre *Trilogie spirite*. — Ces définitions et appréciations sont les suivantes :

I. Quand je parlerais toutes les langues des hommes et le langage des anges mêmes, si je n'ai point la charité, je ne suis que comme un airain sonnant ou une cymbale retentissante.

Et quand j'aurais le don de prophétie, que je pénétrerais tous les mystères, et que j'aurais une parfaite science de toutes les choses ; quand j'aurais encore toute la foi possible, jusqu'à transporter les montagnes, si je n'ai point la charité, je ne suis rien.

Et quand j'aurais distribué tout mon bien pour nourrir les pauvres, et que j'aurais livré mon corps pour être

brûlé, si je n'ai point la charité, cela ne me sert de rien.

La charité est patiente; elle est douce et bienfaisante; la charité n'est point envieuse ; elle n'est point téméraire et précipitée ; elle ne s'enfle point d'orgueil.

Elle n'est point dédaigneuse; elle ne cherche point ses propres intérêts; elle ne se pique et ne s'aigrit de rien; elle n'a point de mauvais soupçons; elle supporte tout et souffre tout.

Elle ne se réjouit point de l'injustice, mais elle se réjouit de la vérité.

Tout changera, mais la charité ne changera jamais.

Saint Paul.

II. La charité du riche est d'assister le pauvre, la charité du pauvre est de supporter le riche. Cette charité-là n'est pas une moindre vertu que l'autre, car il est plus difficile d'aimer son prochain heureux et florissant, que de l'aimer pauvre et malheureux, et, chose admirable, ces deux charités s'appellent mutuellement, du moment que la charité du riche rend plus facile la charité du pauvre. Le pauvre, qui se voit aimé et assisté, supporte volontiers la richesse de son prochain, non pas parce qu'il entre en partage de la fortune par l'aumône : comme l'aumône garde toujours plus qu'elle ne donne, elle risque d'exciter l'envie au lieu d'exciter la reconnaissance, si elle n'est point accompagnée chez le riche d'un sentiment de vraie compassion; mais si la compassion est *vraie* chez le riche, la résignation sera

vraie aussi chez le pauvre; les bons riches font les bons pauvres et les bons pauvres font les bons riches. Je donne volontiers à qui comprend le devoir de respecter mon bien; je défends, au contraire, mon bien contre qui prétend le partager. Quand le pauvre allègue son droit à l'assistance, je lui oppose mon droit de propriété : les droits se heurtent et se repoussent; les devoirs s'entendent et se concilient, ils font la paix de ce monde et la félicité de l'autre.

J.-J. ROUSSEAU.

LA CHARITÉ.

Sœur des Anges, fille des cieux,
La Charité rencontre, étendus sur la pierre,
Deux malheureux,
Nus, glacés et touchant à leur heure dernière.
Le premier demandait
Assistance
A la PROVIDENCE,
Et l'autre blasphémait,
En accusant de ses misères
Son CRÉATEUR!
Dans l'homme qui priait et le blasphémateur
La Charité ne voit que deux hommes, deux frères,
Deux frères qu'elle peut disputer au tombeau,
Et leur partage son manteau.

JACQUIER.

Mon père, ce héros au sourire si doux,
Suivi d'un seul housard qu'il aimait entre tous
Pour sa grande bravoure et pour sa haute taille,
Parcourait à cheval, le soir d'une bataille,

Le champ couvert de morts sur qui tombait la nuit;
Il lui sembla dans l'ombre entendre un faible bruit.
C'était un Espagnol de l'armée en déroute
Qui se traînait sanglant sur le bord de la route,
Râlant, brisé, livide, et mort plus qu'à moitié,
Et qui disait : « A boire, à boire par pitié ! »
Mon père, ému, tendit à son housard fidèle
Une gourde de rhum qui pendait à sa selle,
Et dit : « Tiens, donne à boire à ce pauvre blessé ».
Tout à coup, au moment où le housard baissé
Se penchait vers lui, l'homme, une espèce de Maure,
Saisit un pistolet qu'il possédait encore,
Et vise au front mon père, en criant : « Caramba » !
Le coup passa si près que le chapeau tomba,
Et que le cheval fit un écart en arrière.
« Donne-lui tout de même à boire », dit mon père.

VICTOR HUGO.

LA BIENFAISANCE.

(*Société spirite de Bordeaux*, 1861.)

V. La bienfaisance, mes amis, vous donnera dans ce monde les plus pures et les plus douces jouissances, les joies du cœur qui ne sont troublées ni par le remords, ni par l'indifférence. Oh ! puissiez-vous comprendre tout ce que renferme de grand et de doux la générosité des belles âmes, ce sentiment qui fait que l'on regarde autrui du même œil que l'on se regarde soi-même, qu'on se dépouille avec joie pour couvrir son frère. Puissiez-vous, mes amis, n'avoir de plus douce occupation que celle de faire des heureux ! Quelles sont les fêtes du monde que vous puissiez comparer à ces fêtes

joyeuses, quand, représentants de la DIVINITÉ, vous rendez la joie à ces pauvres familles qui ne connaissent, de la vie, que les vicissitudes et les amertumes ; quand vous voyez soudain ces visages flétris rayonner d'espérance, car ils n'avaient pas de pain, ces malheureux ; et leurs petits enfants, ignorant que vivre c'est souffrir, criaient, pleuraient et répétaient ces paroles qui s'enfonçaient comme un glaive aigu dans le cœur maternel : J'ai faim !... Oh ! comprenez combien sont délicieuses les impressions de celui qui voit renaître la joie là où, un instant auparavant, il ne voyait que désespoir ! Comprenez quelles sont vos obligations envers vos frères ! Allez, allez au-devant de l'infortune ; allez au secours des misères cachées surtout, car ce sont les plus douloureuses. Allez, mes bien-aimés, et souvenez-vous de ces paroles du SAUVEUR : « Quand vous vêtirez un de ces petits, songez que c'est à moi que vous le faites ! »

Charité ! mot sublime qui résume toutes les vertus, c'est toi qui dois conduire les peuples au bonheur ; en te pratiquant, ils se créeront des jouissances infinies pour l'avenir, et pendant leur exil sur la terre, tu seras leur consolation, l'avant-goût des joies qu'ils goûteront plus tard, quand ils s'embrasseront tous ensemble dans le sein du DIEU d'amour. C'est toi, vertu divine, qui m'as procuré les seuls moments de bonheur que j'ai goûtés sur terre. Puissent mes frères incarnés croire la voix de l'ami qui leur parle et leur dit : C'est dans la charité que vous devez chercher la paix du cœur, le contentement de l'âme, le remède contre les afflictions de la vie. Oh ! quand vous êtes sur le point de vous plaindre,

jetez un regard au-dessous de vous; voyez que de misères à soulager; que de pauvres enfants sans famille; que de vieillards qui n'ont pas une main amie pour les secourir et leur fermer les yeux, quand la mort les réclame! Que de bien à faire! Oh! ne vous plaignez pas; mais, au contraire, remerciez DIEU, et prodiguez à pleines mains votre sympathie, votre amour, votre argent à tous ceux qui, déshérités des biens de ce monde, languissent dans la souffrance et dans l'isolement. Vous recueillerez ici-bas des joies bien douces, et plus tard... DIEU seul le sait!... (ADOLPHE, évêque d'Alger, Bordeaux, 1861.)

LA CHARITÉ

(*Société des études spirites,* juin 1858.)

VI. Soyez bons et charitables, c'est la clef des cieux que vous tenez en vos mains; tout le bonheur éternel est renfermé dans cette maxime : *Aimez-vous les uns les autres.* L'âme ne peut s'élever dans les régions spirituelles que par le dévouement au prochain; elle ne trouve de bonheur et de consolation que dans les élans de la charité; soyez bons, soutenez vos frères, laissez de côté cette affreuse plaie de l'égoïsme; ce devoir rempli doit vous ouvrir la route du bonheur éternel. Du reste, qui d'entre vous n'a senti son cœur bondir, sa joie intérieure se dilater par l'action d'une œuvre charitable? Vous ne devriez penser qu'à cette sorte de volupté que procure une bonne action, et vous resteriez toujours dans le chemin du progrès spirituel. Les exemples ne

vous manquent pas ; il n'y a que les bonnes volontés qui sont rares. Voyez la foule des hommes de bien dont votre histoire vous rappelle le pieux souvenir. Je vous les citerai par milliers ceux dont la morale n'avait pour but que d'améliorer votre globe. Le Christ ne vous a-t-il pas dit tout ce qui concerne ces vertus de charité et d'amour? Pourquoi laisse-t-on de côté ses divins enseignements? Pourquoi ferme-t-on l'oreille à ses divines paroles; le cœur à toutes ses douces maximes?

Je voudrais que les lectures évangéliques fussent faites avec plus d'intérêt personnel; on délaisse ce livre, on en fait un mot creux, une lettre close; on laisse ce code admirable dans l'oubli : vos maux ne proviennent que de l'abandon volontaire que vous faites de ce résumé des lois divines.

Lisez donc ces pages toutes brûlantes de dévouement de Jésus, et méditez-les. Je suis honteux moi-même d'oser vous parler de charité quand je songe que dans ce livre vous trouvez tous les enseignements qui doivent vous mener, par la main, dans les régions célestes.

La charité est la vertu fondamentale qui doit soutenir tout l'édifice des vertus terrestres; sans elle, les autres n'existent pas : point de charité, point de foi ni d'espérance; car, sans la charité, point d'espoir dans un sort meilleur, pas d'intérêt moral qui nous guide. Sans la charité, point de foi, car la foi n'est qu'un pur rayon qui fait briller une âme charitable : elle en est la conséquence décisive.

La charité est l'ancre éternelle du salut dans tous les globes; c'est la plus pure émanation de DIEU lui-même, c'est sa propre vertu qu'il donne à sa Créature. Comment

voudrait-on méconnaître cette suprême volonté? Quel serait, avec cette pensée, le cœur assez pervers pour refouler et chasser ce sentiment tout divin? Quel serait l'enfant assez méchant pour se mutiner contre cette douce caresse : la charité?

(SAINT VINCENT DE PAUL.)

LA CHARITÉ MATÉRIELLE ET LA CHARITÉ MORALE

(*Médium : Mme de B...*)

VII. « Aimons-nous les uns les autres, et faisons à autrui ce que nous voudrions qui nous fût fait à nous-même ». Toute la religion, toute la morale se trouvent renfermées dans ces deux préceptes; s'ils étaient suivis ici-bas, nous serions tous parfaits : plus de haine, plus de dissentiments. Je dirai plus encore : plus de pauvreté; car, du superflu de la table de chaque riche, bien des pauvres se nourriraient, et vous ne verriez plus, dans les sombres quartiers que j'ai habités pendant ma dernière incarnation, de pauvres femmes traînant après elles de misérables enfants manquant de tout.

Riches, pensez un peu à cela, aidez de votre mieux les malheureux; donnez, pour que DIEU vous rende un jour le bien que vous aurez fait; pour que vous trouviez un jour, au sortir de votre enveloppe terrestre, un cortége d'Esprits reconnaissants qui vous recevront au seuil d'un monde plus heureux.

Si vous pouviez savoir la joie que j'ai éprouvée en

retrouvant dans l'erraticité ceux que j'avais pu obliger dans ma dernière existence corporelle! Donnez, et aimez votre prochain, aimez-le comme vous-même, car vous le savez, vous aussi, maintenant que DIEU a permis que vous commenciez à vous instruire dans la science spirite, ce malheureux que vous repoussez est peut-être un frère, un père, un fils, un ami que vous rejetez loin de vous, et alors quel sera votre désespoir un jour en le reconnaissant dans l'erraticité !

Je souhaite que vous compreniez bien ce que peut être *la charité morale*, celle que chacun peut pratiquer, celle qui ne *coûte rien* de matériel, et cependant celle qui est la plus difficile à mettre en pratique.

La charité morale consiste à se supporter les uns les autres, et c'est ce que vous faites le moins en ce bas-monde où vous êtes incarnés pour le moment. Soyez donc charitables, parce que vous avancerez le plus dans la bonne voie; soyez humains et supportez-vous les uns les autres. Il y a un grand mérite à savoir se taire pour laisser parler un plus sot que soi, et c'est là un genre de charité. Savoir être sourd quand un mot moqueur s'échappe d'une bouche habituée à railler, ne pas voir le sourire dédaigneux qui accueille votre entrée chez des gens qui, souvent à tort, se croient au-dessus de vous, tandis que, dans la vie spirituelle, *la seule réelle*, ils en sont quelquefois bien loin; voilà un mérite non pas d'humilité, mais de charité; car, ne pas remarquer les torts d'autrui, c'est la charité morale. En passant près d'un pauvre infirme, le regarder avec compassion a toujours bien plus de mérite que de lui jeter son obole avec mépris.

Cependant il ne faudrait pas prendre cette figure à la lettre, car cette charité ne doit pas empêcher l'autre; mais pensez surtout à ne pas mépriser votre semblable, rappelez-vous ce que je vous ai dit : il faut se souvenir sans cesse que, dans le pauvre rebuté, vous repoussez peut-être un Esprit qui vous a été cher, et qui se trouve momentanément dans une position inférieure à la vôtre. J'ai revu un des pauvres de votre terre que j'avais pu, par bonheur, obliger quelquefois, et qu'il m'arrive *maintenant d'implorer* à mon tour.

Soyez donc charitables, ne soyez pas dédaigneux; sachez laisser passer un mot qui vous blesse, et ne croyez pas qu'être charitable c'est seulement de donner le matériel, c'est aussi de pratiquer la charité morale. Je vous le répète, faites l'un et l'autre. Rappelez-vous que Jésus a dit que nous sommes tous frères, et pensez toujours à cela avant de repousser le lépreux ou le mendiant. Je reviendrai encore vous donner une plus longue communication, mais je suis rappelée. Adieu, pensez à ceux qui souffrent, et priez.

Sœur Rosalie.

P.-S. — Pour d'autres dissertations spirites ayant rapport à la charité, voir le supplément de cette première partie de notre *Trilogie spirite*.

CHAPITRE IV

4° GÉNÉROSITÉ

« Riches, soyez humains, tendres et généreux,
« Quel bien vaut le bonheur de rendre un homme heureux? »

La générosité est cette grandeur d'âme, cet élan du cœur, cette noblesse de caractère qui nous portent à donner, volontairement et avec un grand désintéressement, à autrui ce dont il a besoin; elle est le propre des grandes âmes. L'homme généreux qui oblige même des ingrats et qui se venge par des bienfaits, ressent un rayon divin qui descend dans son cœur, pour lui causer un genre de félicité qui ne ressemble pas plus à tout ce que nous revêtons de ce nom, que la vie spirituelle ne ressemble à la vie corporelle.

De même que la charité, la générosité peut être morale ou matérielle. La générosité purement morale ne connaît pas de limites; on peut toujours en reculer les bornes, on ne les dépasse jamais. Il n'en est pas de même de la deuxième; celle-ci, au contraire, ne doit jamais dépasser certaines limites, c'est-à-dire qu'elle ne doit jamais être poussée jusqu'à la prodigalité, autrement dit, qu'on ne doit jamais donner au-dessus du besoin, car, dans le cas contraire, on se rend coupable. En effet, donner à l'un

plus qu'il n'a besoin, c'est frustrer les autres de ce qui leur est dû. — Les deux exemples suivants peuvent être considérés comme de vrais modèles en ce genre ; le premier comme générosité morale, et le second comme générosité matérielle.

I. Bérenger II, mort en 966, après s'être emparé de la couronne d'Italie, renferma dans une tour, Adélaïde, la veuve du dernier roi. Ce tyran et sa femme Hilla tourmentèrent cruellement leur captive, pour la forcer d'épouser leur fils. Elle fut enfin délivrée par le roi d'Allemagne, Othon Ier, qui, ayant fait Hilla prisonnière, la remit entre les mains d'Adélaïde. Hilla s'attendait aux traitements les plus cruels : elle les avait mérités. Amenée en présence d'Adélaïde, elle jeta sur elle des regards furieux : « Je n'ai fait, dit-elle, qu'une faute en ma vie, c'est de ne pas vous avoir fait mourir, lorsque vous étiez en mon pouvoir. — Et moi, reprit tranquillement Adélaïde, je ferai du moins en ma vie une bonne action : c'est de vous rendre la vie et la liberté. Retournez vers votre époux, et tâchez de lui persuader qu'il cesse d'être méchant, pour cesser d'être malheureux. »

II. Un jour, Hégésippe Moreau parle à Alfred de Vigny de sa détresse. Le soir même, il trouve chez son concierge une bourse et la carte de son émule en poésie, avec ce seul mot : *Courage !*

Disons maintenant que les deux principaux vices opposés à cette admirable vertu (la générosité), sont l'*égoïsme* et l'*envie*. Le premier, l'égoïsme, est une sorte de vampire qui veut nourrir son existence de celle des

autres. Sa maxime est : « C'est pour moi que je vis, je ne dois rien qu'à moi. »

Quant à l'envie, saint Louis, à la Société des études psychologiques à Paris, en juin 1858, l'a définie ainsi médianiquement :

Voyez cet homme : son esprit est inquiet, son malheur terrestre est à son comble ; il envie l'or, le luxe, le bonheur apparent ou fictif de ses semblables ; son cœur est ravagé, son âme sourdement consumée par cette lutte incessante de l'orgueil, de la vanité non satisfaite ; il porte avec lui, dans tous les instants de sa misérable existence, un serpent qu'il réchauffe, lequel lui suggère sans cesse ces fatales pensées : « Aurai-je cette volupté, ce bonheur ? Cela m'est dû pourtant comme à ceux-ci ; je suis homme comme eux, pourquoi serais-je déshérité ? » Alors il se débat dans son impuissance, en proie à l'affreux supplice de l'envie. Heureux encore si ses funestes idées ne le portent pas sur la pente d'un gouffre. Entré dans cette voie, il se demande s'il ne doit pas obtenir par la violence ce qu'il croit lui être dû ; s'il n'ira pas étaler à tous les yeux le mal hideux qui le dévore. Si ce malheureux avait seulement regardé au-dessous de sa position, il aurait vu le nombre de ceux qui souffrent sans se plaindre, tout en bénissant le CRÉATEUR ; car le malheur est un bienfait dont DIEU se sert pour faire avancer sa pauvre Créature vers son trône éternel. Faites votre bonheur et votre vrai trésor sur la terre des œuvres de charité et de soumission qui, *seules*, doivent vous rapprocher de DIEU : ces œuvres du bien feront votre joie et votre félicité éternelles ; l'envie est une des plus laides et des plus tristes misères de votre globe ; la cha-

rité et la constante *émission* de la foi feront disparaître tous ces maux, qui s'en iront un à un, à mesure que les hommes de bonne volonté, qui viendront après vous, se multiplieront. Amen. »

(SAINT LOUIS.)

Disons ici que pour combattre ces deux exécrables défauts chez les enfants, il faut agir de la manière suivante : Faire ressortir le très-grand avantage des plaisirs partagés. — Exprimer le mépris dû aux égoïstes et aux envieux. — Montrer peu d'estime pour les richesses mal acquises et qui dégradent. — Exciter à la libéralité et à se contenter de ce que l'on a, tout en faisant ressortir la tranquillité d'âme, qui en est la conséquence. — Traiter de vol et de rapine toute violation de la propriété. — Combattre l'égoïsme en démontrant comment chacun peut coopérer au bien public. — Indiquer les désavantages de l'isolement et les bienfaits de l'association. — Affecter l'ennui devant celui qui parle toujours de lui-même. — Le railler de l'importance qu'il se donne. — Éviter les comparaisons humiliantes qui provoquent l'envie. — Ne pas donner trop d'éloges à l'économie et à l'épargne, tout en faisant ressortir leur avantage, quand elles ne sont pas exagérées, etc., etc.

CHAPITRE V

INDULGENCE

« En tous temps, chers Lecteurs, une adroite indulgence
« Punit mieux les forfaits qu'une extrême vengeance. »

L'indulgence est cette propension naturelle, cette facilité à pardonner, à excuser, à pallier les fautes et les défauts d'autrui. C'est une qualité précieuse qui donne des charmes à l'autorité, et rend les supérieurs chers à leurs subordonnés. La véritable indulgence ne voit point les défauts d'autrui, ou si elle les voit, elle se garde d'en parler, de les colporter ; elle les cache au contraire, afin qu'ils ne soient connus que d'elle seule. Si la malveillance les découvre, elle a toujours une excuse prête pour les pallier, c'est-à-dire une excuse plausible, sérieuse, et rien de celles qui, ayant l'air d'atténuer la faute, la font ressortir avec une perfide adresse. Le vrai sage est toujours sévère pour lui-même et indulgent pour les autres. Vérité qu'un poëte a exprimée de la manière suivante :

« Sévères pour nous seuls, indulgents pour autrui,
« Supportons sans humeur tous les défauts des autres;
« Il faut, si nous voulons le pardon pour les nôtres,
« Pour l'obtenir demain, l'accorder aujourd'hui. »

La communication suivante, obtenue médianiquement à Bordeaux, l'an 1862, et signée Jean l'évangéliste, fait parfaitement ressortir l'extrême avantage qu'il y a pour nous tous à être indulgents les uns envers les autres.

INDULGENCE

(*Bordeaux*, 1862.)

Soyez indulgents pour les fautes d'autrui, quelles qu'elles soient; ne jugez avec sévérité que vos propres actions, et le SEIGNEUR usera d'indulgence envers vous, comme vous en aurez usé envers les autres.

Soutenez les forts : encouragez-les à la persévérance; fortifiez les faibles, en leur montrant la bonté de DIEU, qui compte le moindre repentir; montrez à tous l'Ange de la repentance étendant son aile blanche sur les fautes des humains, et les voilant ainsi aux yeux de Celui qui ne peut voir ce qui est impur. Comprenez tous la miséricorde infinie de votre Père, et n'oubliez jamais de Lui dire par votre pensée et surtout par vos actes : « *Pardonnez-nous nos offenses, SEIGNEUR, comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés.* » Comprenez bien la valeur de ces sublimes paroles; la lettre n'en est pas seule admirable, mais aussi l'enseignement qu'elle renferme. Que demandez-vous au SEIGNEUR en Lui demandant votre pardon ? Est-ce seulement l'oubli de vos offenses? Oubli qui vous laisse dans le néant, car si DIEU se contente d'oublier vos fautes, il ne punit pas, *mais il ne récompense pas non plus.* La récompense ne peut être le prix du bien que l'on n'a pas fait, et encore moins du

mal que l'on a fait, ce mal fût-il oublié. En Lui demandant le pardon de vos transgressions, vous Lui demandez la faveur de ses grâces pour n'y plus retomber, la force nécessaire pour entrer dans une voie nouvelle, voie de soumission et d'amour dans laquelle vous pourrez ajouter la réparation au repentir.

Quand vous pardonnez à vos frères, ne vous contentez pas d'étendre le voile de l'oubli sur leurs fautes ; ce voile est souvent bien transparent à vos yeux ; apportez-leur l'amour en même temps que le pardon ; faites pour eux ce que vous demandez à votre Père céleste de faire pour vous. Remplacez la colère, qui vous souille, par l'amour qui purifie. Prêchez d'exemple cette charité active, infatigable que Jésus vous a enseignée ; prêchez-la comme il le fit lui-même tout le temps qu'il vécut sur la terre visible aux yeux du corps, et comme il la prêche encore sans cesse depuis qu'il n'est plus visible qu'aux yeux de l'Esprit. Suivez ce divin modèle ; marchez sur ses traces : elles vous conduiront au lieu de refuge où vous trouverez le repos après la lutte. Comme lui, chargez-vous tous de votre croix, et gravissez péniblement, mais courageusement, votre calvaire : au sommet est la glorification. (JEAN, év., Bordeaux, 1862.)

CHAPITRE VI

CLÉMENCE

« Les rois, pour effrayer, ont la toute-puissance,
« Mais, pour gagner les cœurs, ils n'ont que la clémence. »

La clémence est cette vertu qui nous porte à pardonner et à oublier, en même temps, des injures réelles et vivement senties, dont on pourrait tirer une vengeance légitime. Elle procure toujours le calme et la tranquillité d'âme à celui qui la met en pratique et lui attire, en même temps, la bienveillance universelle. — Employée dans un sens plus élevé, la clémence est une vertu qui porte un supérieur à pardonner les offenses de ses inférieurs, ou à modérer les châtiments qui leur ont été infligés. Dans ce cas, de tout temps elle a été regardée comme le plus bel apanage des princes et des souverains qui ont eu le bonheur de la mettre en pratique.

La satisfaction qu'on tire de la vengeance ne dure qu'un moment; mais celle que produit la clémence ne finit jamais. Puis, c'est la meilleure manière de se venger, car elle inspire toujours aux coupables de vifs regrets. Grande vérité dont un empereur romain va nous fournir l'exemple :

Titus, cet empereur romain qui régna de 79 à 81 de

notre ère, si célèbre par sa bienfaisance, apprit que deux sénateurs ambitieux conspiraient pour s'emparer de son trône. C'étaient deux hommes qu'il avait toujours aimés. Il les fit venir en sa présence et leur parla avec la plus touchante bonté : « Avouez votre faute à Titus, leur dit-il, l'Empereur n'en saura rien. » Ils avouèrent tout. Non content de leur pardonner, il les invita dès le soir à sa table. Le lendemain, comme il était seul avec eux, on lui apporta deux épées qui devaient servir à un combat de gladiateurs; il les leur remit pour les examiner, afin qu'ils vissent bien qu'il ne craignait pas de les laisser maîtres de sa vie.

Cet excellent prince fut surnommé les *délices du genre humain*. C'est lui qui, le soir d'un jour où il n'avait fait de bien à personne, s'écria : « J'ai perdu ma journée ! »

Ainsi que nous l'avons déjà dit, le défaut opposé à la *clémence* est la *vengeance*. Deux observations sont à faire ici :

1° C'est qu'il existe deux espèces de vengeance : l'une instinctive ou brutale, l'autre intelligente ou noble. La première rend le mal pour le mal; la seconde rend le bien pour le mal. Celle-ci est une vertu, la première n'est qu'une passion. L'une détruit, l'autre féconde. Celle-ci élève l'âme et rend heureux; celle-là n'engendre que mauvais sentiments et rend malheureux : *choisissez*.

2° La vengeance n'a rien de commun avec le courage, c'est une fureur qui vous excite contre vos semblables, que la loi divine nous ordonne de chérir comme nous-mêmes. C'est même une véritable faiblesse qui laisse altérer la tranquillité de l'âme par le ressentiment d'un

outrage. Savoir souffrir, voilà le véritable courage; il consiste bien plus à pardonner une injure qu'à s'en venger. Le meilleur moyen pour agir ainsi, c'est de suivre le conseil donné dans les vers suivants :

Si quelqu'un nous blesse et nous nuit,
Quelque grande que soit l'offense,
Laissons l'espace d'une nuit
Entre l'*injure* et la *vengeance :*
L'aurore à nos yeux rend moins noir
Le mal qu'on nous a fait la veille;
Et tel qui s'est vengé le soir
En est fâché lorsqu'il s'éveille.

(PANARD.)

CHAPITRE VII

RECONNAISSANCE

« Ne soyons point ingrats du bien qu'on peut nous faire.
« Des services reçus on doit se souvenir;
« Et la reconnaissance est un juste salaire,
« Qui, dans un cœur bien né, ne doit jamais finir. »

La reconnaissance est un sentiment qui attache au bienfaiteur, avec le désir de lui prouver ce sentiment par des effets ou, du moins, par un aveu du bienfait qu'on publie avec plaisir, dans les occasions qu'on fait naître avec ardeur ou qu'on saisit avec soin. Il doit toujours exister, entre le bienfaiteur et l'obligé, une convention tacite : c'est que l'un doit oublier sur-le-champ le service qu'il a rendu, et l'autre s'en souvenir toujours. La reconnaissance est la mémoire du cœur.

I. En 1683, une flotte française bombarda Alger, pour punir les habitants de leurs pirateries et de leurs crimes (1). Dans leur rage, ces barbares attachèrent à la bouche de leurs canons des prisonniers français, dont les membres étaient ainsi lancés sur les vaisseaux. Un capitaine algérien, qui avait été autrefois prisonnier des

1. Avant la conquête d'Alger par les Français, en 1830, cette ville africaine était un repaire de pirates aussi avides que cruels.

Français, et traité par eux avec la bonté qui leur est naturelle, reconnaît, parmi ceux qui vont subir ce sort affreux, un officier qui lui avait rendu les plus grands services. Il demande, avec des cris et des larmes, le salut de cet officier. Inutiles prières : on va mettre le feu au canon auquel le Français est attaché. L'Algérien se jette aussitôt sur lui, l'embrasse étroitement, et, adressant la parole au canonnier, lui dit : « Tire ; puisque je ne puis sauver mon bienfaiteur, j'aurai du moins la consolation de mourir avec lui. » Le dey, ou souverain d'Alger, qui était présent, ne put résister à l'émotion que fit naître en lui ce spectacle, et accorda à cet homme imbu de reconnaissance le salut de son bienfaiteur.

Malheureusement la reconnaissance n'accompagne pas toujours le bienfait. Quelquefois même, et c'est réellement triste à dire pour l'honneur de notre humanité terrestre, c'est la plus abjecte des ingratitudes qui la remplace. Dans ce cas, l'ingratitude est une sorte de trahison ; car celui qui oblige compte et a droit à compter sur la reconnaissance. De plus, elle est abjecte, parce qu'il y a en *elle* un principe de *vanité*, d'*orgueil* et d'*égoïsme*. La fable suivante va nous donner la preuve convaincante de cette triste et regrettable vérité qui, hélas ! fait peu d'honneur à notre humanité terrestre.

LE PIN ET L'ORANGER

Au fond d'un rustique jardin,
Un superbe oranger, paré de fleurs nouvelles,
S'élevait fièrement sous un antique pin.
« Regarde, disait-il, que mes feuilles sont belles !

Je fais, par ma fraîcheur, l'ornement de ces lieux.
Sans avoir de ton front l'inutile étalage,
Sur toi j'ai le double avantage
D'attirer l'odorat et de fixer les yeux.
C'est moi seul qu'ici l'on admire ;
J'embellis ce séjour, où tu ne fais que nuire
Et je ne sais vraiment pourquoi
On me place si près de toi.
— Ingrat, répond le pin, respecte ma vieillesse,
De qui tiens-tu ta fragile beauté ?
Où seraient maintenant ton éclat, ta richesse,
Sans ma puissance et ma bonté ?
N'ai-je pas garanti la fleur de ton jeune âge,
Quand un soleil brûlant desséchait mes rameaux ?
Je t'ai mis à l'abri des vents et de l'orage ;
J'ai veillé jusqu'ici pour t'épargner des maux.
Aujourd'hui qu'à mes soins tu dois un nouvel être,
Tu viens avec audace insulter mes vieux jours !
Va, ton orgueil m'apprend trop à connaître
Que tu méritais peu mes généreux secours ! »

(Loubens.)

CHAPITRE VIII

DÉVOUEMENT

« .... Par dévouement, Lecteurs,
« Aux intérêts d'autrui sacrifions les nôtres,
« Et souffrons s'il le faut pour le bonheur d'autrui;
« C'est bien ce que faisaient autrefois les apôtres,
« Et ce que la vertu fait encore aujourd'hui. »

Le dévouement est cette qualité qui nous porte à nous exposer à un grand danger, même à sacrifier notre vie, soit par humanité, soit par patriotisme. C'est encore la disposition où l'on est de servir quelqu'un, abandonnement que l'on fait de soi-même, de sa volonté, à la personne et à la volonté d'un autre. C'est la bonté portée à ses dernières limites.

Les dévouements les plus beaux que l'on puisse citer dans l'humanité, sont ceux de ces saintes femmes qui renoncent volontairement à leur liberté et à toutes les jouissances légitimes de la vie, pour s'enfermer dans les asiles de la souffrance; ou bien encore, ces médecins humains et charitables qui, pendant les ravages d'une maladie pestilentielle, ne craignent pas de se renfermer au milieu des pestiférés, pour leur donner, aidés des Sœurs de Charité qui sont les bienfaitrices de notre humanité terrestre, tous les soins dont ils ont besoin, et

cela tout le temps que dure l'épidémie, si toutefois ils ne succombent pas eux-mêmes avant sa disparition, etc.

Notre beau pays de France est tellement fécond en âmes généreuses, que toutes les fois qu'un danger extraordinaire éclate, sur-le-champ un dévouement semblable se manifeste; aussi, parmi nous, les exemples en ce genre sont-ils innombrables. Nous nous contenterons de citer le suivant :

En 1832, le choléra envahit Paris avec la rapidité de la foudre. On le voit s'abattre en même temps sur les palais et sur les misérables demeures, et porter la mort au sein de toute une population pâle et déjà terrassée d'épouvante.

Effrayés par le fléau, les habitants vont-ils s'isoler les uns des autres ? les malheureux seront-ils délaissés ? Non; l'humanité va faire des prodiges. Animés d'un zèle aussi grand que le péril, les médecins demandent à leur art de nouveaux secrets ; pour eux le jour n'a plus de repos, la nuit plus de sommeil; chaque heure, chaque moment, chaque minute sont consacrés au devoir, à la fatigue, aux dangers, et sur tous les points de la capitale des ambulances (hôpitaux mobiles) s'établissent ; des divers postes, où s'est distribuée cette milice savante et courageuse, tous accourent au premier appel de la souffrance : des pharmacies portatives les suivent au lit des malades.

Mais le nombre des malades se multiplie. Comment suffire à tout ? Voici venir des auxiliaires, et quels sont ils ? les enfants des plus riches familles de Paris désertent leurs brillantes demeures, vont s'installer dans les

mansardes et dans les hôpitaux. Infirmiers volontaires, semant l'or, prodiguant les soins, ils sont en permanence auprès des grabats infectés : leur zèle supplée à l'expérience, leur charité triomphe du dégoût, leur persévérance désarme la mort.

En un mot, de tous les rangs de la société, accourt un personnel des plus nombreux et des plus variés, dont tous les membres viennent réclamer leur part sublime, dans les services et dans les dangers. Jamais le zèle de l'humanité n'offrit un concours plus attendrissant, une rivalité plus héroïque.

CHAPITRE IX

AFFABILITÉ

« Soulager, c'est beaucoup; mais l'affabilité
« Rehausse notre aumône,
« Et recommande à DIEU, pour leur éternité,
« Celui qui la reçoit et celui qui la donne. »

L'affabilité est ce caractère de douceur, de bonté, de bienveillance qui se manifeste dans la manière de converser avec des inférieurs, de les recevoir, de les écouter, d'agir avec eux. L'affabilité donne toujours une bonne idée de ceux qui en sont doués, et inspire de la confiance aux inférieurs qui en sont l'objet. Il ne faut pas confondre l'affabilité avec la politesse. On doit être poli avec tout le monde, on ne doit être affable qu'avec ses inférieurs; l'homme poli témoigne des égards, l'homme affable manifeste de la bienveillance.

Nous ajouterons que l'affabilité est un devoir obligatoire pour tous ceux qui ont des rapports avec un inférieur, comme position dans la société. Dans ce cas, l'humeur, qu'elle soit occasionnée par l'impatience ou tout autre sentiment, doit être toujours remplacée par la fermeté, toutes les fois que la justice et la morale nous en font un devoir. L'humeur, en effet, ne peut, en aucun cas, être le privilége de la grandeur. C'est, au con-

traire, aux grands et aux heureux de ce monde, que les joies et les plaisirs accompagnent partout, qu'il est expressément défendu d'être chagrins, fâcheux, inabordables à l'égard de ces personnes obscures et malheureuses que la misère, les nécessités domestiques et tous les plus noirs soucis environnent. Quel est, en effet, l'homme de ce monde, tant soit peu sensé, qui voudrait encore ajouter à l'amertume de leur pénible et triste existence, ses dédains, ses hauteurs, ses brusqueries, qui ne pourraient que les désespérer; tandis qu'un peu d'affabilité peut calmer l'agitation de leur âme? A vous-mêmes de répondre, bien-aimés Lecteurs...

CHAPITRE X

POLITESSE

« Les hommes ont entre eux fait la convention
« D'égards et de devoirs qu'on nomme politesse.
« Pour peu qu'on ait d'usage et d'éducation,
« On doit, à ces égards, se conformer sans cesse. »

La politesse est la pratique de tous les égards, soit en actions, soit en paroles, que les hommes se doivent entre eux dans la société. Si elle n'inspire pas toujours la bonté, l'équité, la bienveillance, etc., du moins elle en donne l'apparence et fait paraître l'homme en dehors, comme il devrait être intérieurement. Elle est l'élément de toute bonne société, et est, en même temps, la marque distinctive de tout homme bien élevé, ainsi que vont le prouver les deux exemples suivants :

I. Catinat, maréchal de France, né à Paris en 1637, mort en 1712, se promenait un jour dans son domaine, très-simplement vêtu, selon sa coutume. Un jeune homme de Paris l'aborde, et, lui parlant le chapeau sur la tête, tandis que le maréchal l'écoutait le chapeau à la main, il lui dit : « Bonhomme, je ne sais à qui est ce domaine : mais vous pouvez dire au propriétaire que je me suis donné la permission d'y chasser. » Des paysans, qui étaient à portée de l'entendre, riaient aux éclats. Le

chasseur leur demanda, d'un ton arrogant, de quoi ils riaient. « De l'insolence avec laquelle vous osez parler à M. le maréchal de Catinat, lui répondirent-ils. S'il eût dit un mot ou fait un signe, nous vous aurions assommé. » Le jeune homme courut après le maréchal, et s'excusa sur ce qu'il ne le connaissait pas. « Je ne vois pas, lui dit le maréchal, qu'il faille connaître quelqu'un pour ôter son chapeau devant lui. »

II. Le chevalier William Gooels, gouverneur de la Virginie, causait dans la rue avec un négociant. Il vit passer un nègre, qui le salua ; il lui rendit le salut. « Comment, dit le négociant, vous saluez un nègre ? — Sans doute, répondit le gouverneur ; je serais bien fâché qu'un nègre se montrât plus poli que moi. »

CHAPITRE XI

JUSTICE ET PROBITÉ

« Soyons, amis Lecteurs, toujours de bonne foi,
« Et n'examinons pas si le vrai peut nous nuire;
« Il faut, avec honneur si l'on veut se conduire,
« Être juste pour tous et sévère pour soi. »

La justice est cette vertu qui fait qu'on rend à chacun ce qui lui appartient, qu'on respecte tous les droits d'autrui. Mère de l'ordre public et de l'ordre privé, elle est l'image de la DIVINITÉ sur la terre. De la justice découle la probité, vertu esclave de toute justice, et tellement délicate qu'elle s'effarouche même de l'ombre d'un soupçon.

En tout temps, chers Lecteurs, exerçons la plus stricte justice envers tous nos semblables, quels qu'ils soient, car elle est la source de toutes les vertus sociales. De plus, c'est par elle que se soutient la concorde et que nous pouvons le plus plaire à DIEU, notre bon Père céleste à tous, *source* de toute espérance et consolation, et *seul* Créateur et Dispensateur de toutes choses. Les deux exemples suivants, puisés aux deux extrémités de l'échelle sociale (le premier comme justice, le second

comme probité) sont dignes de figurer ici, comme modèles dans ces deux genres (1).

I. Charles, comte d'Anjou, frère du roi saint Louis, était en procès avec un chevalier, son vassal, pour la possession d'un domaine. Les juges d'Anjou ayant décidé la question en faveur du prince, le chevalier en appela au tribunal du roi. Charles, irrité, le fit mettre en prison. Le roi en fut averti, et envoya chercher sur-le-champ le jeune prince. « Croyez-vous, lui dit-il, que vous serez au-dessus des lois, parce que vous êtes mon frère ? Rendez sur-le-champ la liberté à votre vassal ; qu'il vienne défendre son droit devant les juges royaux. » Charles obéit ; mais, comme on le craignait, le chevalier ne trouvait ni procureurs ni avocats. Louis lui en assigna lui-même. La question fut scrupuleusemet examinée ; le chevalier fut réintégré dans ses biens, et le frère du roi condamné à tous les dépens.

II. Il y a quelques années, un vieillard aveugle se tenait assis sur la route qui conduit de la ville de la Charité à Nevers, et, de temps en temps, une légère pièce de monnaie tombait dans son chapeau.

Sa petite-fille était auprès de lui, et ses rires joyeux parvenaient, quelquefois, à égayer le visage du pauvre homme. La gentillesse de la pauvre petite attirait l'attention des passants, et rendait plus fréquentes les aumônes qui tombaient dans le chapeau du vieux mendiant.

---

1. Pour avoir d'autres renseignements sur la première de ces deux vertus, c'est-à-dire la justice, prendre connaissance du chapitre XI, livre troisième de la deuxième partie de notre *Trilogie spirite*.

Elle jouait au milieu de la route, lorsqu'un nuage de poussière s'éleva, et une voiture de poste, attelée de quatre chevaux, passa rapidement. Lorsqu'elle fut éloignée, la petite-fille retourna à ses jeux, et fut surprise de trouver quelque chose qu'elle porta à son grand-père : c'était un portefeuille.

Le vieillard le prit, et sentant qu'il était plein et fermé par une petite serrure, il n'essaya point de l'ouvrir, et se disposa à aller à la ville voisine, le remettre aux autorités. Dans ce moment passait un paysan qui connaissait le vieux mendiant, et qui s'approcha pour lui parler. « Qu'est-ce que vous tenez à votre main? lui dit-il. — C'est un portefeuille que ma petite-fille vient de trouver sur la route ; il est sans doute tombé de la voiture qui vient de passer. Je vais le porter à la Charité, afin que ceux qui l'ont perdu puissent le retrouver, s'ils viennent le réclamer. — Que vous êtes bon ! ce portefeuille renferme probablement des billets de banque : votre fortune est faite, si vous le gardez ; n'en parlez à personne. — Garder le bien d'autrui ! non, non, j'aime mieux être misérable et honnête, qu'être riche et avoir quelque chose à me reprocher. » L'aveugle alla sur-le-champ remettre sa trouvaille au commissaire de police de la Charité. Le portefeuille fut réclamé dès le lendemain. On offrit au vieux mendiant une forte récompense : car la somme contenue dans le portefeuille était considérable. Il ne voulut rien accepter.

Quelques jours après, le même paysan rencontra encore ce brave homme, et lui dit : « Eh bien ! trouvez-vous encore que vous avez bien fait de rendre ce portefeuille? Vous savez maintenant ce qu'il contenait ; vous

seriez riche si vous aviez voulu : que vous reste-t-il pour avoir été si honnête? — Il me reste le témoignage de ma conscience, qui me dit que j'ai bien agi, et lui seul suffit pour me rendre heureux », répondit l'équitable et intègre vieillard.

Quelle que soit la beauté des deux exemples que nous venons de citer, nous nous faisons un devoir et un véritable plaisir de mentionner ici, avant de terminer ce chapitre, le fait suivant, qui prouve que la probité n'est pas seulement du ressort de l'âge mûr, mais que l'enfance peut quelquefois en donner des exemples vraiment remarquables.

Un monsieur, que nous ne citerons pas ici, se promenant sur l'un de nos boulevards parisiens, rencontra un jeune enfant qui, tout en pleurant, semblait chercher quelque chose. — « Qu'est-ce qui te fait pleurer, mon petit ami? lui dit-il. — Ah! monsieur, ma mère m'avait donné un sou pour acheter du lait, je l'ai perdu. — Eh bien! mon enfant, ton malheur est réparable : tiens, voilà un autre sou et ne pleure plus. » Cela dit, il s'éloigna; mais, à peine eut-il fait quelques pas, qu'il entendit courir derrière lui. C'était le même enfant qui voulait le rejoindre. « Monsieur, lui dit-il tout joyeux, j'ai retrouvé mon sou et je vous rapporte le vôtre »...

CHAPITRE XII

SINCÉRITÉ

« C'est par le vrai qu'on plaît et qu'on peut longtemps plaire,
« L'esprit lasse aisément, si le cœur n'est sincère. »

La sincérité est une qualité qui empêche de parler autrement qu'on ne pense. Qualité des plus naturelles chez l'homme, elle naît spontanément dans le cœur et reste malheureusement trop souvent sur les lèvres. Quand un homme a la réputation d'être sincère, on jurerait sur sa parole ; elle a toute l'autorité d'un serment ; tandis qu'on ne croit plus le menteur, même lorsqu'il dit la vérité. C'est qu'il en est du mensonge comme d'une plaie qui laisse une cicatrice après elle. Un proverbe qui existe dans toutes les langues, nous prouve également qu'il est l'allié naturel du vol. Ce proverbe est celui-ci : « *Montrez-moi un menteur, je vous montrerai un voleur.* » C'est, en effet, ce qui arrive généralement.

D'après cela, les pères et mères doivent comprendre qu'un devoir de rigueur leur est imposé en cette circonstance ; devoir consistant à employer tous les moyens possibles pour empêcher ou corriger le mensonge chez leurs enfants. Ces moyens sont les suivants : exposer la honte qui s'attache à toute démonstration contraire à la vérité. — Pardonner les fautes légères. — Punir moins

sévèrement les fautes graves sincèrement avouées. — Traiter rigoureusement une fraude préméditée ; ne jamais pardonner un mensonge ingénieux, une ruse adroite. — Rappeler que DIEU lit dans le fond des cœurs. — Louer l'ingénuité d'un aveu, mais veiller à ce qu'elle ne soit pas une ressource pour l'impunité. — Montrer le ridicule et l'inutilité de la fourberie ; priver des choses qui peuvent l'avoir causée. — Éveiller le sentiment de l'honneur. — Ne pas promettre plus qu'on ne peut donner. — Se borner à une simple réprimande, si le mensonge a été causé par un sentiment de crainte ; tâcher de diminuer ce sentiment. — Détruire la cause qui fait, du mensonge, un acte intéressé. — Ne jamais donner l'exemple de la moindre altération de la vérité. — Accueillir avec calme les aveux de quelque faute. — Ne plus parler des fautes punies ou avouées. — Ne jamais tendre de piége à la bonne foi. — Éclairer la franchise par de prudents conseils. — Accoutumer à voir le vrai des choses...

Tels sont les principaux moyens qu'on peut employer soit pour empêcher, soit pour corriger le mensonge chez les enfants. Maintenant nous ferons observer qu'il existe plusieurs degrés de sincérité. D'abord, le mensonge peut être conscient ou inconscient : conscient, il s'appelle *duplicité*, *mensonge*, *fourberie* ; inconscient, il ne trompe les autres qu'en se trompant tout le premier : il est, à cet état, l'essence de la *légèreté*, de *l'esprit de parti*, du *fanatisme*. Dans les deux cas, le manque de sincérité n'a que des conséquences déplorables, qui ne peuvent que nous nuire. Puis, ensuite, il peut être inoffensif ou nuisible. Tant qu'il n'y a pas de risque ou de dommage ni

pour autrui, ni pour soi-même, à dire ce qu'on pense, il sera honnête, ou plutôt il sera de l'essence de l'honnête homme de n'avoir pas d'autre langage. Il est encore plus généreux de conserver cette franchise à son propre désavantage, et même à ses périls, s'il y va d'un plus grand intérêt pour d'autres que pour soi ; car, soit au bien public, soit au simple devoir d'être juste, soit au seul plaisir d'être sincère et vrai, tant qu'on ne sacrifie que son intérêt personnel, ce courage est toujours louable : et, dans les grandes choses, il est une vertu.

CHAPITRE XIII

FIDÉLITÉ

« Jamais, dans aucun cas, on ne doit se permettre
« D'oublier sa promesse ou d'y contrevenir.
« Réfléchissons longtemps avant que de promettre,
« Mais, quand nous promettons, songeons qu'il faut tenir. »

La fidélité est cette qualité qui consiste à remplir avec exactitude tous nos engagements, quels qu'ils soient, et à avoir beaucoup de constance dans nos amitiés. C'est le fondement le plus solide des rapports particuliers, des rapports internationaux et des grandes transactions sociales. C'est de la fidélité que découle la confiance et que se fortifie l'amitié. Cette qualité si rare, mais d'autant plus admirable, est la compagne inséparable de tout homme vertueux, ainsi que nous le prouve l'exemple suivant :

Turenne, l'un des plus grands et des plus vertueux capitaines qu'ait eus la France, né l'an 1611, mort l'an 1675, passant une nuit sur les boulevards extérieurs de Paris, tomba entre les mains d'une troupe de voleurs qui arrêtèrent sa voiture. Sur la promesse qu'il leur fit de cent louis d'or pour conserver une bague d'un prix beaucoup moindre, ils la lui laissèrent, et l'un d'eux osa, le lendemain, aller chez lui, au milieu d'une grande compagnie, lui demander à l'oreille l'exécution de sa parole.

Le maréchal lui fit donner les cent louis ; et, avant de raconter l'aventure, il laissa à cet homme le temps de s'éloigner. « La promesse d'un honnête homme, dit-il, est inviolable; jamais il ne doit manquer à sa parole, l'eût-il donnée à des fripons. »

L'exemple que nous venons de citer nous prouve la grande importance que nous devons attacher à l'accomplissement de nos promesses, quelles qu'elles soient, toutes les fois qu'elles ne sont pas conditionnelles et annulées par le non accomplissement des conditions posées. — Cette vertu est-elle réellement très-pratiquée sur notre terre? Hélas, non ! — A quoi cela tient-il ? A bien des causes différentes et qui sont dues : soit à la légèreté de notre caractère, soit encore à un trop grand épanchement du cœur humain qui, quelquefois, lorsque sa sensibilité est mise en jeu, promet souvent plus qu'il ne peut tenir. Alors, dans ce cas, le manque de promesse peut, jusqu'à un certain point, trouver une excuse plus ou moins valable, mais jamais complète cependant. Car, comme nous l'enseigne le quatrain que nous avons mentionné au commencement de ce chapitre : nous ne devons jamais promettre sans avoir très-longuement réfléchi ; précaution que, malheureusement, prennent rarement la plupart d'entre nous. Soit, enfin, à la mauvaise foi de celui qui promet; ce qui, alors, devient un cas excessivement regrettable pour celui qui s'en rend coupable...

CHAPITRE XIV

AMITIÉ

« Vouloir n'aimer personne est un bien faux système.
« Que je plains l'homme froid dont le cœur est fermé!
« On ne peut être heureux qu'en étant bien aimé;
« On ne peut être aimé qu'en aimant bien soi-même. »

L'amitié est ce tendre et vertueux attachement que deux personnes éprouvent l'une pour l'autre; affection ordinairement réciproque, elle naît d'un heureux rapport de l'humeur, des goûts et de l'esprit. C'est l'amour dans ce qu'il y a de plus saint et de plus exquis : c'est un amour moral. L'amitié est un des plus beaux présents que la DIVINITÉ nous ait faits, car elle nous console et nous soutient dans tous nos chagrins; de plus, elle nous rend même heureux, quand nous paraissons le plus à plaindre. L'amitié se soutient par la fidélité, qui en est le principal fondement, et, de plus, doit toujours être naturelle, ainsi que le fait observer un poëte dans le quatrain suivant :

« Le code des devoirs d'une sainte amitié
« N'est pas de ceux, Lecteurs, qu'on peut faire connaître!
« Il doit être senti, jamais étudié;
« Et c'est à notre cœur à nous servir de maître. »

Sans aucun doute, la véritable amitié ne comporte pas seulement l'estime, mais le respect ; il faut que l'on sente, jusque dans l'épanchement de l'intimité, la présence et la dignité de la vertu.

L'amitié ne cherche pas l'égalité, mais elle la produit. Elle met tout en commun entre les amis : la fortune, les qualités de l'esprit, les sentiments du cœur.

Quoiqu'elle se manifeste ordinairement par un échange de bons offices, ce n'est pas en vue de l'utilité qu'elle est formée, c'est par un penchant naturel qui nous attire l'un vers l'autre, et qui nous fait trouver notre bonheur dans le repos, la sécurité et l'intimité de cette liaison. Elle se fortifie doublement par l'habitude, parce que cette vie que nous associons à la nôtre nous apporte, comme en héritage, toutes ses joies et toutes ses douleurs.

On ne peut dire si un ami nous est plus nécessaire dans la bonne ou dans la mauvaise fortune ; dans la mauvaise, pour nous consoler ; dans la bonne, pour nous avertir. C'est un témoin à la fois bienveillant et austère, car c'est notre conscience personnifiée et rendue visible, dont les conseils doivent être donnés avec fermeté et reçus avec douceur. Nous offensons l'amitié, quand nous prostituons ce nom aux vaines grimaces et aux liaisons éphémères du monde. Ces relations superficielles ne nous donnent que des flatteurs ou des compagnons, pas un ami.

Il est rare qu'une amitié dure toujours. Les intérêts et les passions viennent à l'encontre et brisent des liens qu'on croyait durables. L'amitié est le mariage des âmes et ce mariage est sujet au divorce. Trop souvent les âmes se retirent en arrière, avec le même empressement

qu'elles avaient mis à s'embrasser, et l'amitié se tourne en haine.

Faut-il en conclure, comme on l'a fait, qu'on doit toujours se conduire avec un ami comme avec un ennemi futur ? Non certainement, mais il faut en conclure qu'on doit se donner rarement, ne pas avoir un cœur banal, et hésiter longtemps avant de se livrer. Une fois le cœur ouvert, il est trop tard pour se rétracter, car on ne juge pas un ami, on le supporte tel qu'il est ; et, si l'on pouvait aimer un vicieux, on serait bien près d'aimer le vice.

Nous ajouterons ici que l'amitié véritablement sincère est un des plus grands avantages dont l'homme puisse jouir dans la vie. Rien de plus malheureux que ces cœurs qui, concentrés en eux-mêmes, ne s'attachent à personne. Un sage a dit : « Il n'y a point de solitude plus désolante que celle d'un homme privé d'amis ; pour lui, le monde n'est qu'un désert sans borne. » Aristote a dit : « Un ami est une âme qui vit dans deux corps. » — Ajoutons encore qu'il n'y a qu'une amitié bienveillante et vertueuse qui puisse être permanente. C'est pour cela que Plutarque a dit : « Que la monnaie de l'amitié, c'est la bienveillance et les plaisirs joints à la vertu. » En effet, la vertu *seule* peut donner à l'amitié une base inébranlable ou faire les vrais amis. L'homme de bien est seul en droit de compter sur le cœur de l'homme qui lui ressemble. Un illustre moderne a dit : « Les méchants n'ont que des complices, les voluptueux ont des compagnons de débauche, les politiques des associés dans les factions, les princes ont des courtisans, les hommes vertueux sont les *seuls* qui aient des amis.

La communication spirite suivante, traduite de l'allemand et obtenue à la société spirite de Vienne en Autriche, intitulée : *L'amitié et la prière*, est réellement très-remarquable et nous paraît digne de terminer ce premier chapitre.

L'AMITIÉ ET LA PRIÈRE

DIEU, en créant les âmes, n'a point mis de différence entre elles. Que cette égalité de droits entre les âmes serve de principe à l'amitié, qui n'est autre chose que l'unité dans les tendances et dans les sentiments. La véritable amitié n'existe que chez les hommes vertueux qui se réunissent sous la protection du TOUT-PUISSANT, pour s'encourager réciproquement dans l'accomplissement de leur devoir. Tout cœur vraiment chrétien possède le sentiment de l'amitié; au contraire, cette vertu trouve, dans l'égoïsme des âmes vicieuses, la pierre d'achoppement qui, semblable à la semence tombée sur la roche aride, la rend inféconde pour le bien.

Entourez votre âme du rempart protecteur d'une prière pleine de foi, afin que l'ennemi, soit intérieur, soit extérieur, ne puisse y pénétrer.

La prière élève l'esprit de l'homme vers DIEU, le dégage de toutes les inquiétudes terrestres, le transporte dans un état de tranquillité, de paix, que le monde ne pourrait lui offrir. Plus la prière est confiante et fervente, mieux elle est écoutée et plus elle est agréable à DIEU. Quand l'âme de l'homme, entièrement pénétrée d'un saint zèle, s'élance vers les cieux dans l'intime et

ardente prière. alors les ennemis intérieurs. c'est-à-dire les passions de l'homme, et les ennemis extérieurs, c'est-à-dire les vices du monde, sont impuissants à forcer les remparts qui la protégent. Hommes, priez DIEU en toute confiance, du fond du cœur, avec foi et vérité !

UN ESPRIT.

LIVRE TROISIÈME

DEVOIRS DE L'HOMME ENVERS LUI-MÊME PAR AMOUR POUR DIEU

Les devoirs généraux de l'homme envers lui-même, toujours par amour pour DIEU, sont en grande partie renfermés dans ce double précepte : « Soigner le corps et l'esprit. » Ils comprennent les devoirs suivants :

Prudence et Prévoyance. — Propreté. — Travail (instruction et émulation). — Tempérance (sobriété et frugalité). — Ordre et Économie. — Patience (courage et fermeté). — Modération et Désintéressement. — Discrétion et Silence. — Modestie et Simplicité. — Amendement. — Fréquentation de la bonne compagnie. — Conscience.

Comme dans le livre précédent, nous allons donner la définition de chacun de ces devoirs avec quelques maximes morales, sous forme de distiques et de quatrains, etc.

CHAPITRE PREMIER

PRUDENCE ET PRÉVOYANCE

La prudence avertit, fait prévoir et choisir,
Garantit le présent et fonde l'avenir.

La prudence, qui, dans son acception générale, comprend tous les devoirs de l'homme, est cette vertu qui fait discerner le bien d'avec le mal, le vrai d'avec le faux; elle aide à user des choses de la vie avec circonspection, réserve, décence et sagesse. La prudence est toujours accompagnée de la prévoyance, qualité qui nous fait prévoir les dangers à l'avance, afin de mieux les éviter ; seulement, il ne faut pas attacher trop d'importance à cette dernière, car bien souvent l'événement confond la prévoyance, ainsi que nous le fait observer un poëte dans le distique suivant :

« On ne devrait jamais s'affliger par avance :
« L'événement souvent confond la prévoyance. »

La prudence nous recommande de ne jamais rien faire d'important, pour nous et pour les autres, sans prendre d'abord l'avis d'un homme honnête et éclairé. De quelque esprit, de quelque talent qu'on soit doué, on a toujours besoin de conseils; en effet, celui qui marche toujours seul et sans guide, risque de s'égarer. Puis,

n'agissons jamais sans avoir réfléchi, car ce serait se mettre en voyage sans avoir fait de préparatifs, ce qui est un manque de prudence. Surtout, dans la vie, évitons toujours les extrêmes avec le plus grand soin, car ils ne peuvent que nous être très-nuisibles, ainsi que nous l'enseigne la fable suivante :

LE POISSON VOLANT

Certain poisson volant, mécontent de son sort,
Disait à sa vieille grand'mère :
« Je ne sais comment je dois faire
« Pour me préserver de la mort.
« De nos aigles marins je redoute la serre
« Quand je m'élève dans les airs;
« Et les requins me font la guerre
« Quand je plonge au fond des mers. »
La vieille lui répond : « Mon enfant, dans ce monde,
« Lorsqu'on n'est pas aigle ou requin,
« Il faut tout doucement suivre un petit chemin,
« En nageant près de l'air et volant près de l'onde. »

(FLORIAN.)

CHAPITRE II

PROPRETÉ

« Ce qui peut conserver le plus notre santé,
« Ce qui pare bien mieux qu'une grande parure,
« Ce qu'aisément chacun tous les jours se procure,
« C'est du corps, chers Lecteurs, l'extrême propreté. »

La propreté peut être considérée sous deux points de vue différents : celle du corps et celle du costume. La propreté du corps consiste à tenir notre corps sans crasse ni saleté. Pour cela, nous devons prendre autant que possible, un bain une fois par mois, surtout l'été, époque à laquelle la sueur, qui est une des principales causes de crasse sur nous, est la plus abondante; puis, ce qui est de rigueur, nous devons changer de linge, au moins une fois toutes les semaines (1). — Sous le rapport du costume, la propreté consiste à avoir sur soi des habillements exempts de saleté, et de tout ce qui peut choquer la vue. Seulement, cette propreté ne doit être jamais outrée, car alors elle devient affectation, défaut qui ne peut que nous rendre ridicules. Surtout ne jugeons jamais personne sur sa mine ou sa mise, car un

1. Ce que nous venons de dire est loin d'être absolu, car naturellement le Lecteur doit comprendre que la propreté du corps a des exigences essentiellement différentes pour chaque individu, suivant le genre de travail auquel il se livre; puis pour chaque contrée, suivant qu'elle est plus ou moins exposée aux grandes chaleurs, etc.

pareil jugement pourrait quelquefois se trouver à notre désavantage, ainsi que nous le fait fort bien remarquer un poëte, dans le quatrain suivant :

« N'examinons jamais la figure ou la mise.
« Doit-on juger quelqu'un sur la mine ou l'habit ?
« Tel néglige son corps qui pare son esprit :
« Nous critiquons son air et lui notre sottise. »

De ces deux propretés, la première est le meilleur préservatif contre un grand nombre de maladies ; l'une et l'autre sont un indice et une preuve de sociabilité et de déférence pour nos semblables ; enfin toutes les deux sont indispensables, si l'on veut être admis dans la bonne compagnie.

Concernant la propreté, nous croyons utile et nécessaire de donner connaissance, aux pères et mères et aux instituteurs, des excellents conseils suivants :

Veillez à ce que les enfants ne salissent pas leurs vêtements exprès, et qu'ils les conservent propres le plus longtemps possible ; qu'ils lavent bien leurs mains et leur visage ; qu'ils soient peignés avec soin et qu'ils ne viennent point à l'école avec des habits troués ou déchirés : la plus pauvre blouse peut être tenue propre ; les parents, même dans l'indigence, peuvent peigner leurs enfants ou avoir soin qu'ils se peignent eux-mêmes. Il ne faut pour tout cela qu'un peu de temps, de la bonne volonté et de l'eau. Soyez, sous ce rapport, extrêmement exigeants, et vous obtiendrez tout ce que vous commanderez.

C'est bien à tort que quelques instituteurs négligent un article aussi important, et croient qu'il leur suffit

d'adresser aux élèves quelques avis généraux, et que c'est aux parents à faire le reste. Ces instituteurs oublient qu'ils sont chargés de l'éducation des enfants aussi bien que de leur instruction ; que les habitudes de la propreté sont une partie essentielle de l'éducation, laquelle est excessivement importante, au point même qu'elle forme quelquefois, chez les individus, une seconde nature. Cette seconde nature peut fort souvent modifier leur complexion, gouverner, soumettre, changer même complétement leur naturel, et cela absolument au bénéfice de la société, qui, dans ce cas, en retire les plus grands avantages, ainsi que le prouvent les vers suivants :

De l'éducation, le secours salutaire,
De tous les dons pour l'homme est le plus nécessaire.
Par elle le monarque apprend à commander,
Les citoyens soumis, à se laisser guider;
Elle est le nœud puissant qui, dans la république,
Conserve l'unité, la concorde publique,
Et qui, fixant chacun dans les lois du devoir,
Empêche la révolte et l'abus du pouvoir.
Craignez donc les écarts d'une raison bornée,
Aux vulgaires erreurs sans guide abandonnée.
Sur la scène du monde où vous devez entrer.
Il n'est que trop facile, hélas! de s'égarer.
Le théâtre est trompeur et pénible à connaître :
Il faut savoir un rôle avant que d'y paraître;
Et l'éducation, pour y bien débuter,
Est le maître de l'art qu'il nous faut consulter.

(Loubens.)

CHAPITRE III

TRAVAIL (INSTRUCTION, ÉMULATION)

« Grâce au travail, Lecteurs, nous renverrons bien loin
« Trois maux affreux : l'ennui, le vice et le besoin. »

Le travail est un labeur, une fatigue, une peine que l'on prend pour faire quelque chose, dans le but d'en retirer un avantage, soit pour nous, soit pour les autres. Il peut être manuel ou spirituel; dans ce dernier cas, il porte plus spécialement le nom d'étude. Mais qu'il soit manuel ou spirituel, il doit toujours user de la persévérance; qualité qui nous attache au travail spirituel ou manuel que nous avons entrepris, et qui nous excite à le continuer jusqu'au bout. La persévérance seule peut faire finir un travail commencé, et par suite donner naissance à l'instruction : qualité de l'esprit qui nous donne des éclaircissements sur quelque chose que ce soit ; permet d'utiliser le présent, le passé et l'avenir; puis enfin procure au talent la gloire et aux vertus leurs couronnes. De plus, elle est toujours l'ornement du riche, de même qu'elle est la richesse du pauvre. — Outre la persévérance dans le travail, nous devons encore avoir de l'émulation : sentiment noble qui pousse à vouloir imiter et même surpasser, par des efforts louables et généreux, ce que l'on admire dans les autres. Mais, en aucun cas, l'émulation ne doit se chan-

ger en envie, car l'une mène à la gloire et l'autre à l'infamie.

Le travail, devoir positif que DIEU, notre bon Père céleste à tous, nous a imposé et, en même temps, mis comme sentinelle de la sagesse, est le père de toutes les vertus, comme l'oisiveté est la mère de tous les vices. L'un procure le plaisir, la considération, l'abondance et les aises ; l'autre, l'ennui, le mépris, la disette et la gêne. De plus, le travail, joint à l'exercice est, pour le corps, ce que l'étude et l'application sont pour l'esprit : ils le fortifient, le rendent capable des plus grandes choses.

Règle générale : par vingt-quatre heures, nous devons dix heures au travail, six heures aux repas et à l'exercice, et huit heures au sommeil. C'est le meilleur régime à suivre, pour quiconque désire remplir convenablement le but, pour lequel la PROVIDENCE nous a placés sur cette terre.

Le travail spirituel, autrement dit l'étude, est l'application de l'esprit à un objet qu'on se propose de connaître. C'est le nerf de l'intelligence et la solide nourriture de l'esprit, que le poëte Rousseau a défini de la manière suivante, en se posant lui-même la question :

Qu'est-ce qu'esprit ? Raison assaisonnée.
Par ce seul mot la dispute est bornée.
Qui dit esprit dit sel de la raison :
Donc sur deux points roule mon oraison.
Raison sans sel est fade nourriture,
Sel sans raison n'est solide pâture ;
De tous les deux se forme esprit parfait,
De l'un sans l'autre un monstre contrefait.

(ROUSSEAU.)

L'étude ne se borne pas à ce que nous appelons science, elle donne aussi de la capacité pour les affaires et les emplois. Malheureusement, trop souvent, on cherche plus dans l'étude à remplir sa tête pour discourir et pour paraître devant le monde, qu'à éclairer et cultiver son esprit pour bien juger des choses; tandis qu'elle devrait toujours être ce qu'elle est pour l'homme sage et sensé : un moyen de devenir meilleur.

L'étude est élémentaire, spéciale ou supérieure. L'étude élémentaire est le fondement des connaissances; l'étude spéciale en est l'application, et l'étude supérieure le perfectionnement. L'étude se perfectionne par la lecture des bons livres, qui sont l'essence des meilleurs esprits, le précis de leurs connaissances et le fruit de leurs longues veilles. Ce sont aussi des amis complaisants qu'on prend et qu'on quitte quand on veut. En lisant pour la première fois un bon livre, on doit éprouver le même plaisir que si l'on faisait un nouvel ami ! Le relit-on, c'est un ancien ami qu'on revoit. — Chers Lecteurs, cherchons toujours à nous instruire, pour n'être en société ni trop timides ni trop hardis par ignorance, et, en même temps, pour ne pas être condamnés à la triste société des gens médiocres. Puis, si, après avoir imploré avec toute humilité et résignation le divin secours de DIEU, et Lui avoir offert toutes nos actions et tous nos travaux (ce qui est pour nous tous un devoir sacré), si, dis-je, chaque jour nous réservons quelques moments pour notre instruction, sans que jamais aucune affaire, aucun amusement s'en emparent, nous serons, au bout de l'année, étonnés et charmés des progrès que

nous aurons faits ! et nous devrons en remercier DIEU, notre bon Père céleste, de qui nous viennent toutes connaissances, Lui Seul étant l'unique dispensateur de toutes choses. Enfin, si nous consacrons tout notre temps au travail spirituel ou manuel, non-seulement nous éviterons tout ennui, tout dégoût de la vie, mais encore nous ne serons ni à charge à nous-mêmes, ni inutiles aux autres ; puis nous éviterons l'ignorance, fille de la paresse, qui conduit à la débauche et de la débauche à la misère. En outre de ces graves inconvénients que le travail nous fait éviter, nous ajouterons qu'il est la plus grande consolation que l'homme rencontre ici-bas. C'est pourquoi Ernest Legouvé, en parlant du travail, s'exprime ainsi : « DIEU nous a imposé de bien rudes épreuves sur cette terre; mais il a créé le travail, tout est compensé. Les larmes les plus amères tarissent grâce à lui ; consolateur sérieux, il promet toujours moins qu'il ne donne; plaisir sans pareil, il est encore le sel des autres plaisirs. Tout vous abandonne, la gaîté, l'esprit; lui, il est toujours là, et les profondes jouissances qu'il vous procure, ont toute la vivacité des enivrements de la passion, avec tout le calme des plaisirs de la conscience. Est-ce en dire assez ? Non, car, à ces priviléges du travail, il faut en ajouter un dernier plus grand encore ; c'est qu'il est comme le soleil : DIEU l'a fait pour tout le monde.

Après tout ce que nous avons dit sur le travail en général, nous sommes certainement autorisé à émettre la vérité suivante : C'est qu'il est la consolation du riche, et, en même temps, la richesse du pauvre. D'après cela, nous devons donc tous travailler avec ardeur, si nous

voulons jouir de l'un de ces deux avantages, suivant notre position sociale.

On lit dans le recueil des pensées de Marc-Aurèle, empereur romain, de 160 à 180, ces conseils, qu'il s'adressait à lui-même :

« Le matin, lorsque tu éprouves quelque peine à te lever, fais aussitôt cette réflexion : Je m'éveille pour vivre et agir en homme ; dois-je trouver pénible d'aller accomplir l'œuvre à laquelle je suis destiné? N'ai-je été créé que pour rester chaudement entre deux draps?

« — Mais cela fait plus de plaisir !

« — C'est donc pour avoir du plaisir que tu as reçu le jour, et non pour agir ou pour travailler ? Vois ces plantes, ces oiseaux, ces abeilles, qui, de concert, enrichissent le monde, chacun de son ouvrage ou de ses produits, et toi, tu refuses de faire ton œuvre d'homme ? Tu ne cours pas là où ton devoir t'appelle ?

« — Mais il faut bien prendre quelque repos !

« — La nature a mis des bornes à ce besoin, comme elle en a mis à celui de manger et de boire ; et tu passes ces bornes; tandis que pour le travail, pour l'accomplissement de ton devoir, tu restes en deçà du possible !... »

Nous allons terminer cet article sur le travail en général, par une observation ayant rapport à la précocité intellectuelle de quelques enfants encore en bas âge, et nous donnerons plusieurs exemples à l'appui.

Beaucoup de gens s'imaginent que les travaux de l'étude sont incompatibles avec la faiblesse de l'âge tendre, et si quelque enfant se rend célèbre par des talents acquis dans ses premières années, on le regarde comme un phénomène que la nature se plaît quelquefois à pro-

duire, pour manifester ses richesses. Cependant, ces prodiges ne sont pas si rares qu'on le pense, et pour détruire le préjugé, il suffit de présenter aux Lecteurs un précis de l'histoire de ceux qui se sont fait un nom, par les productions de leur esprit, avant l'âge de vingt ans ; ce sont, pour ainsi dire, des exemples domestiques que nous offrons à la jeunesse : puissent-ils piquer son émulation !

— Eupolis, poëte de l'ancienne comédie, vivait à Athènes au ve siècle avant Jésus-Christ. Avant l'âge de dix-sept ans, il avait déjà composé dix-comédies qui furent toutes représentées sur le théâtre, avec l'applaudissement des Athéniens, ses compatriotes. Sur ces dix-sept, sept remportèrent le prix destiné aux meilleurs ouvrages.

— Le célèbre Hortensius, né l'an 113 avant Jésus-Chris, n'avait pas encore dix-huit ans, lorsqu'il acquit la réputation d'excellent orateur. Il occupa le premier rang au barreau à dix-neuf ans, et le conserva jusqu'à ce que Cicéron vint le lui enlever. — Ce même Ciceron, le plus célèbre des orateurs romains, né l'an 106 avant Jésus-Christ, n'avait pas plus de douze ou treize ans, lorsqu'il composa son traité de l'art de parler, *De rationi dicendi*, qu'il divisa même en deux livres, où il avait tâché de réduire en méthode l'invention qui fait la principale partie de l'art oratoire. Dans la suite, il retoucha cet ouvrage, le refondit et en forma les trois dialogues de l'orateur.

— Coccéius Nerva, né l'an 25 de notre ère, et empereur romain de 96 à 98, expliqua publiquement le droit à l'âge de dix-sept ans et répondait déjà aux questions les plus épineuses.

— Pline le jeune, né l'an 62, et qui, l'an 100, fut nommé consul à Rome, n'avait que seize ans lorsqu'il composa une tragédie grecque, qui fut suivie, bientôt après, de plusieurs élégies et d'un grand nombre d'épigrammes, qui furent applaudies de tous les bons connaisseurs.

— Origène, l'un des célèbres docteurs de l'Église, né l'an 185, ouvrit, à l'âge de dix-sept ans, une école publique de grammaire et d'humanités dans la ville d'Alexandrie, et quelques mois après fut chargé des instructions chrétiennes de ladite ville, en qualité de théologal et de professeur des saintes lettres.

— Michel Vérin donna au public, à l'âge de quinze ans, des distiques moraux, en latin, qui ont été traduits en presque toutes les langues.

— Evrard Second, né à La Haye, l'an 1511, commença, dès l'âge de douze ans, à donner au public les poésies que nous avons de lui, et qui, encore aujourd'hui, sont estimés de tout le monde.

— Avant l'âge de dix-huit ans, Mélanchton, né en 1497, enseigna publiquement dans l'université de Tubingue, ville du Wurtemberg, dont il était docteur; et,

à ses heures perdues, il s'amusait à corriger les épreuves des livres qui sortaient de l'imprimerie de cette ville. C'est à ses soins qu'on est redevable du *Naucler*, qu'il fit paraître à dix-neuf ans.

— Étienne de la Boétie, né à Sarlat, en Périgord, l'an 1530, et conseiller célèbre du parlement de Bordeaux, composa, à l'âge de seize ans, le *Traité de la servitude volontaire*, dont le philosophe Montaigne, son contemporain et son ami, fait un pompeux éloge.

— Jacques Grévin, l'un des plus beaux esprits du XVIe siècle, n'avait que treize ou quatorze ans lorsqu'il donna au public une tragédie intitulée *César*, et deux comédies françaises : *la Trésorière* et *les Esbahis*, qui firent l'étonnement de Paris, lorsqu'on en eut connu l'auteur.

— Jérôme de la Rovère, qui fut cardinal et archevêque de Turin, fit imprimer, à Paris, en 1540, un recueil de poésies, et tout le monde fut étonné qu'à l'âge de dix ans, qu'il avait alors, il eût pu joindre une érudition si profonde à cette facilité qu'on n'acquiert, ordinairement, que par un long exercice.

— Janus Douza, ou Jean Vander Doës, né en 1545, en Hollande, se montra poëte, philosophe et mathématicien dès l'âge de douze ans. Il donna au public de savants commentaires sur les comédies de Plaute, à l'âge de seize ans, et à dix-neuf ans, il publia son *Traité des choses célestes*, sa *Dissertation de l'ombre* et des *Commentaires* sur Catulle, Tibulle et Properce.

9.

— Joseph Scaliger. né, en 1540, à Agen, composa, à l'âge de seize ans, une tragédie d'Œdipe qui fut admirée de tout le monde.

— Hugues Grotius, célèbre philosophe Hollandais, né en 1583, fit des progrès si rapides dans ses études, qu'il composa de très-jolis vers latins à huit ans, et qu'à quinze il fut regardé comme un savant universel. Il en donna des preuves en soutenant des thèses fort difficiles sur toutes les parties de la philosophie et en publiant son *Martianus Capella*, avec des notes, etc.

— Jean-Philippe Baratier naquit le 19 janvier 1821, à Schwabach, en Bavière; François Baratier, son père, était pasteur de l'église française dans cette ville. Dès l'âge de quatre ans, il parlait avec facilité les langues latine, française et allemande. A sept ans, il possédait presqu'à fond la langue grecque, ainsi que la langue hébraïque, au point qu'il pouvait traduire le texte hébreu de la Bible, en latin et en français, à l'ouverture du livre. A dix ans, il se livra à l'étude des mathématiques et de l'astronomie, inventa de nouveaux calculs, ou du moins trouva par lui seul plusieurs de ceux qui étaient déjà connus; créa une nouvelle méthode pour connaître la longitude en mer, et fut, à quatorze ans, membre de l'Académie de Berlin. A l'âge de dix-huit ans, il fut atteint d'une toux qui, dans le cours d'un an, augmenta par degrés et produisit une foule d'autres incommodités qui le conduisirent au tombeau le 5 octobre 1840, à l'âge de dix-huit ans huit mois et seize jours. Les écrits composés par ce jeune savant sont en très-

grand nombre, cela surprend d'autant plus, qu'il a employé la moitié de sa vie à dormir ; ainsi, jusqu'à l'âge de dix ans, il a toujours passé ses douze heures au lit, et dix heures depuis ce temps-là jusqu'à la fin de sa vie. Cet exemple, ainsi que tous ceux que nous avons rapportés et dont nous aurions pu augmenter considérablement le nombre, peuvent faire voir jusqu'où la jeunesse et l'enfance même sont en état d'aller, quand on les applique avec méthode au travail. Dès le premier instant de notre naissance, notre âme est capable des plus sublimes opérations; mais elle a besoin d'organes appropriés pour les manifester au dehors. Si, dans un enfant de quatre ans, ces organes peuvent être mus à son gré, cet enfant sera un prodige. Il suffit de le contenir dans sa course rapide; il fera chaque jour de nouveaux progrès. Mais pour peu qu'on le fatigue, pour peu qu'on néglige de modérer le jeu de ses organes encore faibles, ils se relâcheront, ils se briseront même, et ce soleil, si brillant dans son aurore, perdra tout à coup sa lumière dans son midi.

CHAPITRE IV

TEMPÉRANCE (SOBRIÉTÉ, FRUGALITÉ)

« Cherche à suivre en tout point la sage tempérance,
« Un corps robuste et sain en est la récompense. »

La tempérance est cette vertu morale qui règle et modère nos passions et nos désirs, principalement nos désirs sensuels. De tout temps, elle a été regardée comme le moyen le plus propre à procurer à l'homme la santé et la tranquillité de l'âme. C'est d'elle que découlent la sobriété et la frugalité, qui elles-mêmes engendrent la tempérance.

La sobriété consiste à ne prendre, dans le boire et le manger, que ce qu'il faut pour l'entretien de la vie. C'est la qualité opposée à la gourmandise et à l'ivrognerie, qui sont des vices ignobles, toujours très-nuisibles à la santé de l'homme, tandis que la sobriété la lui conserve. Aussi un poëte a-t-il dit :

« Il faut de sa santé, chers Lecteurs, prendre soin,
« De la sobriété faire toujours usage,
« Le gourmand veut aller au delà du besoin,
« Se fait mal et périt à la fleur de son âge. »

Personne ne fut plus sobre que le docteur Franklin, qui avait appris, de Plutarque, que le premier médecin de l'homme, c'est la sobriété.

La frugalité consiste à se contenter de peu pour sa nourriture, c'est-à-dire de choses très-communes. Réunie à la sobriété, elles rendent toutes les deux le corps plus sain et plus robuste, tout en laissant son entière indépendance à l'esprit ; tandis que, dans le cas contraire, l'intempérance peut quelquefois nous faire commettre les actes les plus blâmables, et est susceptible, en même temps, de nous attirer de dures et sensibles leçons de la part de l'enfance, comme cela est arrivé dans l'exemple suivant; heureux encore quand elles ont le bonheur de corriger le coupable, comme cela a également eu lieu, en cette circonstance. Cet exemple, le voici :

Un enfant de cinq ans, qui fréquente un asile communal, voit un jour son père entrer ivre au logis et se livrer, sur sa mère, à des actes de brutale violence. Le pauvre petit se tient tout interdit, tout confus dans un coin ; puis, quelque temps après, comme son père l'appelle pour l'emmener : « Non, dit-il, je reste ici, tu m'as fait trop de peine tout à l'heure. Tu ne sais donc pas combien c'est mal de trop boire et de battre maman. Oh ! on voit bien que tu n'as pas été à la salle d'asile ! » Le père tout honteux, mais heureux, en même temps, de la dure et très-sensible leçon qu'il venait de recevoir de son enfant, le prit dans ses bras et l'embrassa chaleureusement, tout en lui promettant de ne jamais recommencer; promesse qu'il tint, en effet, par la suite.

Nous considérons comme un devoir de mentionner ici l'opinion d'un avocat distingué ; elle intéresse, au plus haut point, toutes les personnes qui ont la mauvaise habitude de prendre des liqueurs fortes et, malheureu-

sement pour la société, le nombre en est toujours trop élevé. Voici cet article :

La soif factice, celle qui appelle les liqueurs fortes, comme soulagement momentané, devient avec le temps si intense et si habituelle, que ceux qui s'y livrent, ne peuvent passer la nuit sans boire, et sont obligés de quitter leur lit pour l'apaiser.

Cette soif devient alors une véritable maladie ; et quand l'individu en est là, on peut pronostiquer avec certitude qu'il ne lui reste pas deux ans à vivre.

J'ai voyagé en Hollande avec un riche commerçant de Dantzick, qui tenait depuis cinquante ans la première maison de détail en eaux-de-vie.

« Monsieur, me disait ce patriarche, on ne se doute pas en France de l'importance du commerce que nous faisons, de père en fils, depuis plus d'un siècle. J'ai observé avec attention les ouvriers qui viennent chez moi ; quand ils s'abandonnent sans réserve au penchant, trop commun chez les Allemands, pour les liqueurs fortes, ils arrivent à leur fin, tous à peu près de la même manière.

« D'abord ils ne prennent qu'un petit verre d'eau-de-vie le matin, et cette quantité leur suffit pendant plusieurs années (au surplus, ce régime est commun à tous les ouvriers, et celui qui ne prendrait pas son petit verre serait honni par tous ses camarades) ; ensuite ils doublent la dose, c'est-à-dire qu'ils en prennent un petit verre le matin et autant vers le midi. Ils restent à ce taux environ deux ou trois ans ; puis ils en boivent régulièrement le matin, à midi et le soir. Bientôt ils en viennent prendre à toute heure, et n'en veulent plus que de

celle dans laquelle on a fait infuser du girofle; aussi, quand ils en sont là, il y a certitude qu'ils ont tout au plus six mois à vivre: ils se dessèchent, la fièvre les prend, ils vont à l'hôpital, et on ne les revoit plus. »

(BRILLAT-SAVARIN.)

Nous ferons remarquer ici que ce qui se produit en Hollande, se produit également en France, et, pour mieux dire, malheureusement partout. En effet, depuis longtemps on signale les funestes effets produits sur les habitués des cafés et les consommateurs en général, par l'abus de l'absinthe. Combinée avec l'usage immodéré du tabac à fumer, cette liqueur produit de graves changements dans la santé, tels que l'hébétement, et trop souvent même la mort. D'après cela, l'on comprend qu'il est du plus haut intérêt, pour les pères et mères en général, d'employer tous les moyens possibles pour faire prendre à leurs enfants l'habitude de la tempérance. Ces moyens sont les suivants : Démontrer les avantages de la réserve en toutes choses; énumérer les maux de l'intempérance, les conséquences fâcheuses qu'elle entraîne. — Indiquer la peine attachée aux abus des faveurs accordées à l'espèce humaine par la PROVIDENCE. — Soumettre la sensualité à la raison. — Écarter les impressions qui flattent trop vivement les sens. — Engager à contenir des désirs immodérés. — Proscrire la société des gens s'abandonnant aux plaisirs des sens, etc., etc.

CHAPITRE V

ORDRE ET ÉCONOMIE

« Ami, sois économe et crains de t'endetter;
« On se ruine bientôt à force d'emprunter. »

L'ordre est cette qualité qui consiste à bien arranger, à bien disposer les choses entre elles. Il a trois avantages : il soulage la mémoire, ménage le temps et conserve les choses ; tandis que le désordre a trois inconvénients : l'ennui, l'impatience et la perte du temps. L'ordre, pour pouvoir exister, a forcément besoin de trois serviteurs : la *volonté*, l'*attention* et l'*adresse*. Le désordre a trois maîtres : la *précipitation*, la *paresse* et l'*étourderie*. Seulement ne poussons jamais l'ordre à l'excès, c'est-à-dire au point de devenir manie ; car, alors, nous nous rendons ridicules et insupportables à tout le monde.

L'économie est l'ordre dans le ménage, dans toutes les dépenses en général. Une chose inutile est toujours chère, quand bien même elle ne coûterait qu'une bagatelle, ce qui a fait dire à un poëte :

« Donnons tout au besoin, rien à la fantaisie :
« On se soutient par l'ordre et par l'économie. »

L'ordre et l'économie sont la richesse des pauvres et le bonheur des grands; aux uns ils procurent l'abon-

dance, aux autres ils conservent leur avoir et même l'augmentent, tout en leur procurant le suprême bonheur de pouvoir, de plus en plus, soulager leurs semblables par amour pour DIEU qui, comme épreuve, a donné aux uns la misère et aux autres l'abondance. Heureux et mille fois heureux, sont ceux qui ont le bonheur de le comprendre et d'agir en conséquence.

L'un des plus beaux exemples qu'on puisse citer en ce genre, est le suivant :

Lorsque M. Laffitte, né à Bayonne en 1767, vint à Paris en 1788, toute son ambition se bornait à obtenir une petite place, dans une maison de banque. Il se présenta chez M. Perregaux, riche banquier. Le jeune provincial, pauvre et modeste, timide et troublé, fut introduit dans le cabinet du banquier, et présenta sa requête. « Impossible de vous admettre chez moi, du moins pour le moment, lui répond M. Perregaux : mes bureaux sont au complet. Plus tard, si j'ai besoin de quelqu'un, je verrai, mais en attendant, je vous conseille de chercher ailleurs, car je ne pense pas avoir de longtemps une place vacante. »

Ainsi éconduit, le jeune solliciteur salue et se retire. En traversant la cour, triste et le front penché, il aperçoit à terre une épingle, la ramasse et l'attache sur le parement de son habit. Il était loin de se douter que cette action toute machinale, devait décider de son avenir.

Debout devant la fenêtre de son cabinet, M. Perregaux avait suivi des yeux la retraite du jeune homme ; le banquier était de ces observateurs qui savent le prix

des petites choses, et qui jugent le caractère des hommes, sur ces détails futiles en apparence et sans portée pour le vulgaire. Il avait vu ramasser l'épingle, et ce trait lui fit plaisir. Dans ce simple mouvement, il y avait pour lui la révélation d'un caractère, c'était une garantie d'ordre et d'économie.

Le soir même, le jeune Laffitte reçut un billet de M. Perregaux, qui lui disait : « Vous avez une place dans mes bureaux ; vous pouvez venir l'occuper dès demain. »

Le banquier ne s'était pas trompé : le jeune homme à l'épingle possédait toutes les qualités requises et même quelques-unes de plus. Le jeune commis devint bientôt caissier, puis associé, puis maître de la première maison de banque de Paris, puis député et homme d'État très-influent, et, enfin, président du conseil des ministres, de novembre 1830 à mars 1831.

Ce que M. Perregaux n'avait pas prévu sans doute : c'est que la main qui ramassait une épingle était une main généreuse jusqu'à la prodigalité, quand il s'agissait de faire du bien ; une main toujours prête à répandre l'or, pour secourir d'honorables infortunes. Jamais la richesse ne fut mieux placée, jamais homme n'en fit plus noble usage,

En terminant cet article, nous ferons remarquer : que l'ordre sans le travail ne produit rien ; le travail sans l'ordre produit la gêne; les deux réunis produisent l'abondance. La raison en est simple : c'est parce que l'un produit et que l'autre conserve. En effet, l'ordre est éminemment conservateur. Voulez-vous garantir les objets de la déperdition, en prolonger la durée? Soignez-

en l'arrangement. Voulez-vous multiplier vos ressources? Mettez de l'ordre dans vos affaires. Voulez-vous vous enrichir par l'économie? Mettez un ordre sévère dans vos revenus et dans vos dépenses. Voulez-vous économiser votre temps, le plus précieux de tous les trésors? Mettez de l'ordre dans l'emploi de vos moments, dans la distribution de votre journée. Le désordre crée mille difficultés, mille entraves et, de plus, est la cause la plus ordinaire de la ruine. L'ordre est d'autant plus nécessaire, que les conditions sont peu fortunées; il est pour elles la condition de l'aisance, de la sécurité; moins l'on possède, plus il importe de ménager. Enfin, l'ordre fait qu'on est toujours prêt et qu'on met à profit toutes les circonstances. Il n'y a pas de maison que l'absence de l'ordre ne ruine ou n'appauvrisse. Voyez tels et tels! A quoi ont-ils dû leur perte? Au défaut de l'ordre. Chez eux, rien ne se fait bien ou à temps; tout se *perd*, tout se *brise*, tout se *détériore;* il faut sans cesse *acheter*, *réparer*, *renouveler*. Alors, inévitablement survient la *ruine*.

CHAPITRE VI

PATIENCE (COURAGE, FERMETÉ)

« Il ne faut pas, Lecteurs, être trop susceptible ;
« S'affliger pour un rien ; être prompt à l'humeur.
« Au moindre déplaisir se montrer trop sensible,
« Des autres et de soi c'est faire le malheur. »

La patience est cette vertu, qui nous fait supporter les adversités de la vie humaine avec modération et sans murmure. C'est un des principaux attributs de la sagesse et de la bonté. Elle diffère de la modération, en ce que celle-ci est un état naturel et constant de l'âme ; tandis que la patience suppose, en tout temps, la présence d'un agent quelconque, à l'égard duquel il y a lutte. Le défaut opposé à la patience, est l'impatience qui aigrit et aliène les cœurs; tandis que la patienee nous les attache; de plus, elle nous fait éviter des désagréments quelquefois fort graves et fort pénibles, occasionnés habituellement par l'impatience.

Dans les vicissitudes ordinaires de la vie, la patience n'est pas autre chose que le vrai courage moral, qui nous aide à supporter les désagréments de la vie, sans nous plaindre et avec une entière résignation, c'est-à-dire sans ressentiments d'aucune espèce; le courage devient brutalité, lorsqu'il est purement physique. Enfin, dans les grandes calamités, les grandes souffrances, la pa-

tience devient fermeté ou force d'âme, qui est cette constance, cette énergie, cette force morale qui nous rend capables de supporter, sans nous plaindre, les souffrances et les revers les plus pénibles. La fermeté est le soutien de la faiblesse physique, comme le courage en est la force.

Une observation importante à faire ici : c'est que, pour parvenir à supporter le mal, soit physique, soit moral, deux précautions nous sont en tout temps nécessaires : d'abord, il nous faut regarder le mal en face, le bien voir, tel qu'il est dans son ensemble; en explorer, sans pitié pour nous-mêmes, tous les détails, de peur que, lorsque le moment sera venu de nous mesurer avec lui, il ne nous surprenne par quelque douleur sur laquelle nous n'aurions pas compté, et n'ébranle notre courage, en se présentant sous une forme imprévue. Rarement ces deux précautions manquent leur effet.

Une deuxième observation à faire également : c'est que, dans la patience, le courage et la fermeté sont toujours purement et simplement moraux et jamais physiques. La raison en est simple et rationnelle : c'est parce que, dans ce cas, ils subissent et ne produisent pas, ils éprouvent et ne font pas éprouver, ils sont la conséquence et non l'action.

Observons encore que le courage, qui fortifie l'homme contre les périls qu'il appréhende et contre les maux qu'il sent actuellement, est d'un grand usage dans l'état où nous vivons sur la terre, exposés de tous côtés à tant de différents assauts ; c'est pourquoi il est essentiellement du devoir de tout père et mère d'armer leurs enfants de ce bouclier, autant que cela leur est possible.

Sans doute, le tempérament naturel est d'un grand secours dans cette affaire. Mais, lors même qu'il vient à manquer, et que le cœur est lui-même faible et timide, on peut encore le rendre, par artifice, plus courageux et plus ferme.

Comme exemple, en ce genre, nous nous contenterons de mentionner le suivant qui, généralement, figure dans tous les ouvrages de morale : Épictète, philosophe stoïcien, d'Héliopolis en Phrygie, esclave d'Épaphrodite, fit preuve, dans sa vie, d'un courage et d'une fermeté d'âme vraiment peu communs. Un jour qu'il prit la fantaisie à ce maître barbare de s'amuser à tordre la jambe de son esclave, Épictète, s'apercevant que ce jeu devenait sérieux et même brutal, lui dit en souriant et sans s'émouvoir : « Si vous continuez, vous me casserez infailliblement la jambe. » Ce qui arriva en effet. « Ne vous l'avais-je pas dit ? » reprit tranquillement Épictète. — Ce fut ce même Épictète qui, au moment de mourir, prononça cette profession de foi sublime, qui fait parfaitement comprendre la possibilité d'une telle fermeté en lui : « C'est DIEU qui m'a créé ; puissé-je, à mes derniers moments Lui dire : ô mon DIEU ! ô mon Père ! Vous avez voulu que je souffrisse, j'ai souffert avec résignation ; Vous avez voulu que je fusse pauvre, je n'ai point ambitionné la richesse ; Vous m'avez mis dans une condition obscure, et je n'ai point murmuré contre votre sublime volonté ; Vous voulez que je meure, je Vous adore en mourant. »

CHAPITRE VII

MODÉRATION ET DÉSINTÉRESSEMENT

« Il faut, pour être heureux, savoir se modérer.
« Un cœur insatiable, et qui toujours désire,
« A son bonheur présent ne pouvant se borner,
« Souvent, en cherchant mieux, finit par trouver pire. »

La modération est cette vertu qui nous porte à garder une sage mesure en toutes choses, à ne désirer que ce que nous pouvons raisonnablement nous procurer sans nuire à nous et à autrui. Elle est l'une des principales qualités du sage; de plus, elle procure toujours le bonheur, ou du moins fait éviter des tourments, plus ou moins pénibles, à celui qui la pratique. Sans doute, c'est un grand bonheur d'avoir ce que l'on désire, mais c'est un plus grand bonheur encore de savoir se contenter de ce que l'on a. Vérité qui se trouve admirablement bien exprimée dans les vers suivants :

Quelle espèce est l'humaine engeance!
Pauvres mortels, où sont donc vos beaux jours?
Gens de désir et d'espérance,
Vous soupirez longtemps après la jouissance.
Jouissez-vous, vous vous plaignez toujours :
Mille et mille projets roulent dans vos cervelles,
Quand ferai-je ceci? Quand ferai-je cela?
Si quelqu'un vous dit : Le voilà.
Demain dites-m'en des nouvelles.
Jouissez, je vous attends là

Ne vous trompez pas, tout objet a deux faces,
Moitié défauts et moitié grâces.
Que cet objet est beau ? Vous en êtes tenté.
Qu'il sera laid, s'il devient vôtre !
Ce qu'on souhaite est vu du bon côté,
Ce qu'on possède est vu de l'autre.

(Lamotte.)

Malheureusement, aujourd'hui, chacun s'efforce de substituer le luxe à la simplicité, l'éclat de l'extérieur à l'aisance du ménage. Le villageois rêve pour son fils richesses et honneurs ; il ne cesse d'exciter sa jeune avidité en offrant, à ses regards, un tableau riant des prospérités du monde. Non, il ne veut pas que ce fils bien-aimé vienne, avec lui, tracer un sillon pénible dans les plaines ; il se hâte de l'envoyer à la ville, où il croit que la fortune l'attend. Il a résolu d'en faire un bourgeois, un négociant, un juge, un avocat; il sourit à son bonheur futur : il le voit traversant les mers sur ses vaisseaux chargés de marchandises, ou s'avançant à la tête des armées, ou bien encore paraissant avec éclat aux tribunes publiques.

« Bon laboureur, tu te prépares bien du chagrin ! Hélas ! cet enfant, qui, par ta volonté, a perdu le souvenir de ses ruisseaux, de sa colline et de sa chaumière, sera peut-être assez malheureux pour oublier aussi ses parents !

« Fortunés habitants des campagnes, craignez de vous égarer au sein des villes. Restez, restez sous votre toit rustique. Efforcez-vous, par un travail assidu, par d'ingénieux procédés, d'augmenter le produit de vos terres

et d'acclimater l'aisance dans votre retraite si douce. Demeurez loin du bruit et du vice ; laissez les rêves et les illusions de la vie à ceux qui n'ont plus que cette seule ressource ici-bas, et contentez-vous d'embellir le petit coin de terre que la bonté de DIEU vous a donné. La raison en est fort simple : c'est parce que, ainsi que le dit, en vers, le très-spirituel fabuliste La Fontaine, le vrai bonheur consiste dans la médiocrité, et dans une vie hors des embarras et du brillant du monde. Ces vers sont les suivants :

Ni l'or ni la grandeur ne nous rendent heureux;
Ces deux divinités n'accordent à nos vœux
Que des biens peu certains, qu'un plaisir peu tranquille :
Des soucis dévorants c'est l'éternel asile ;
Véritable vautour que le fils de Japet
Représente enchaîné sur son triste sommet.
L'humble toit est exempt d'un tribut si funeste,
Le sage y vit en paix, et méprise le reste :
Content de ses douceurs, errant parmi les bois,
Il regarde à ses pieds les favoris des rois.
Il lit au front de ceux qu'un vain luxe environne,
Que la fortune vend ce qu'on croit qu'elle donne;
Approche-t-il du but, quitte-t-il ce séjour ?
Rien ne trouble sa fin, c'est le soir d'un beau jour.

(La Fontaine.)

Le désintéressement est cette noble vertu dont la délicatesse, le dévouement et la générosité forment les nuances principales, et qui nous porte a faire de bonnes actions pour le seul plaisir de les faire. Elle est d'autant plus sublime, qu'elle a pour but l'amour de DIEU. Tel est l'exemple suivant :

Davy, célèbre chimiste anglais, né en 1778, mort

en 1829, est l'inventeur d'une lampe qui porte son nom. Cette lampe sert à préserver d'un danger de mort les innombrables ouvriers employés aux travaux des mines. C'est une des plus utiles découvertes qui aient été faites de notre temps. Davy pouvait tirer un parti très-lucratif de sa belle invention, en se réservant le droit de l'exploiter ; mais, reconnaissant son immense utilité, par humanité et, avant tout, par amour pour DIEU, il y renonça et livra gratuitement son invention au public. Si l'invention est admirable, le pieux désintéressement de l'inventeur ne l'est pas moins.

CHAPITRE VIII

DISCRÉTION, SILENCE

« Il ne faut point, Lecteurs, toujours parler de soi,
« De ce que l'on a fait, de ce que l'on doit faire :
« Ou d'un sot ou d'un fat, c'est l'ordinaire emploi.
« Ne sait-on rien de mieux ? qu'on sache au moins se taire. »

La discrétion est cette qualité qui nous porte à avoir de la réserve, de la retenue, de la prudence dans nos discours et dans nos actions, pour ne point blesser les bienséances. Elle est à l'âme, ce que la pudeur est au corps. Un homme discret ne dit jamais du bien de lui, ni du mal des autres; il se contente d'écouter, de ne jamais rien dire de trop; il se fait un devoir *inviolable* de ne jamais divulguer un secret qui lui a été confié, et cela par une raison bien simple : c'est qu'il a conscience de tout le mal qui peut résulter de l'indiscrétion, ainsi que nous le fait observer le quatrain suivant :

« De l'indiscrétion craignons l'effet funeste.
« Celui qui sur chacun va disant ce qu'il sait,
« Ne peut pas se douter de tout le mal qu'il fait ;
« Il brouille tout le monde et chacun le déteste. »

Le silence est l'état d'une personne prudente et modeste qui, n'ayant rien de sérieux à dire, sait se taire et s'abstient de parler ; dans ce cas, il donne un air sensé,

distingué même. « Parlez peu avec les autres et beaucoup avec vous-même, » a dit Sénèque, philosophe, né l'an III de notre ère, à Cordoue, ville importante d'Espagne. Cette qualité, qui convient à tout le monde, est principalement l'ornement des jeunes personnes des deux sexes, mais surtout du sexe féminin.

Le premier des deux exemples suivants, nous fera facilement comprendre les inconvénients, quelquefois fort graves, qui peuvent résulter, pour nous et pour les autres, du manque de discrétion.

I. Wilkins, seigneur anglais, avait été exilé dans l'île de Jersey, île anglaise, dans la Manche.

Avant de se rendre au lieu de son exil, il avait prié un de ses amis de se charger de l'éducation de son fils unique. Gervais, c'est le nom de cet ami, étant venu à mourir, ce malheur détermina Wilkins, à repasser secrètement à Londres, afin d'arranger ses affaires et de ramener son fils. Un ami lui offrit sa maison, et Wilkins s'y rendit sans être reconnu. Ses affaires étaient terminées, il devait repartir le lendemain, et se félicitait avec son ami du succès de son voyage, lorsqu'un jeune duc entre chez son hôte, regarde attentivement Wilkins et le reconnaît. Wilkins demande le secret ; le duc le lui promet, babille un instant et sort... Un de ses amis le rencontre et lui demande des nouvelles... Le secret pèse au duc, il veut en partager le poids... Il manque au devoir le plus essentiel de la société... L'ami du duc était un des plus grands ennemis de Wilkins. Il profite de l'occasion et court le dénoncer. On arrête Wilkins et son généreux hôte... Wilkins fut condamné à une

prison perpétuelle, et son ami à deux ans. Tels furent les malheurs que causa l'indiscrétion d'un jeune étourdi.

II. Une femme qui certainement est une des plus savantes que notre beau pays de France ait produit, Mme Dacier, née à Saumur en 1651 et décédée le 17 août 1720, eut un jour, à propos d'un album, une inspiration bien touchante. Elle reçut la visite d'un de ces Allemands qui étaient alors, comme le sont les Anglais aujourd'hui, de grands quêteurs d'autographes célèbres. Son album était déjà rempli jusqu'à la dernière page lorsqu'il l'ouvrit à Mme Dacier. Elle le feuilleta quelques minutes, et, y trouvant si nombreuse et si illustre compagnie, elle refusa, presque en rougissant, l'honneur de s'y mêler. L'Allemand persista dans sa prière, elle dans son refus. Enfin, il y mit tant d'instance qu'elle céda. Sophocle, qu'elle venait de traduire, lui prêta cette phrase qu'elle écrivit et qu'elle signa : *Le silence est le plus bel ornement des femmes.* De toute autre femme, c'eût été charmant; d'elle, c'était plus charmant encore.

(Paul Leconte.)

Disons, en terminant ce chapitre, que savoir écouter est un talent rare, surtout en France. Beaucoup de gens, en effet, quand on leur adresse la parole, préparent la réponse avant d'avoir entendu. *Parler*, n'apprend rien ; c'est un exercice qui tout au plus rend familiers les mots de la langue ; *écouter*, apprend quelque chose. Parler, c'est dépenser : écouter, c'est acquérir.

CHAPITRE IX

MODESTIE ET SIMPLICITÉ

« La modestie est belle, enchâssée à propos ;
« Elle ajoute toujours au talent qu'on renomme,
« Le pare, l'embellit ; c'est la pudeur de l'homme ;
« Mais, hors de son endroit, c'est la vertu des sots. »

La modestie est cette retenue que le sage possède, quand il pense ou parle de lui-même ; sans l'empêcher cependant de sentir son propre mérite, dont elle est l'ornement. Il n'appartient pas à tout le monde d'être modeste, et la modestie est une fatuité et une sottise, quand on n'a pas le mérite le plus éclatant ; la modestie, dans ce cas, doit être remplacée par la simplicité : qualité qui, dans son acception morale, exprime la vérité d'un caractère naturel, plein d'innocence et de droiture, qui ne connaît ni déguisement, ni raffinement, ni malice. Elle montre le caractère à découvert et part du cœur. Il y a quelquefois dans la simplicité, de l'ignorance, de l'inexpérience, de la faiblesse d'esprit ; mais à part ces inconvénients, elle a toujours quelque chose d'aimable, qui inspire toujours la bienveillance, et fait qu'elle est bien vue par tout le monde. Quant à la modestie, nous dirons qu'elle fut, de tout temps, l'apanage des hommes

sages et vertueux, ainsi que nous le prouve l'exemple suivant :

Platon (1), à l'époque où toute la Grèce était pleine de sa gloire, se rendit, pour les jeux (2), à Olympie. Dans la ville, il logea avec des personnes dont il n'était pas connu, mais dont il eut bientôt gagné la bienveillance, par ses manières polies et son caractère plein de douceur. Il ne leur parla ni de sciences ni de philosophie; seulement, il leur dit qu'il s'appelait Platon. Après la célébration des jeux, ils allèrent avec lui à Athènes, où le philosophe les reçut chez lui, avec une politesse cordiale; alors ses hôtes lui dirent : « Conduisez-nous, s'il vous plaît, chez ce célèbre philosophe qui porte le même nom que vous; si nous sommes venus à Athènes, c'est en grande partie pour le voir. — C'est moi-même, » leur répondit Platon, avec un sourire modeste. Ces étrangers, surpris d'apprendre qu'ils avaient eu, sans le savoir, un compagnon aussi illustre, reconnurent que tout le bien qu'on disait de Platon était encore au-dessous de la vérité, et que sa modestie était égale à son mérite.

La charmante fable suivante est un véritable modèle en ce genre, et fait parfaitement ressortir l'extrême pudeur de la vraie modestie, celle qui ne convient qu'aux personnes de grandes capacités, comme dans l'exemple précédent.

---

1. Célèbre philosophe athénien, disciple de Socrate; il a composé de très beaux ouvrages. Mort 347 ans avant Jésus-Christ.

2. C'étaient des fêtes magnifiques qui se célébraient tous les quatre ans et auxquelles prenaient part tous les peuples de la Grèce.

LA VIOLETTE

Quand Flore, la reine des fleurs,
Eut fait naître la violette
Avec de charmantes couleurs,
Les plus tendres de sa palette;
Avec le corps d'un papillon,
Et ce délicieux arome
Qui la trahit dans le sillon :
« — Enfant de mon chaste royaume,
Quel don puis-je encore attacher,
Dit Flore, à ta grâce céleste?
— Donnez-moi, dit la fleur modeste,
Un peu d'herbe pour me cacher. »

(Ratisbonne.)

Au commencement de cet article, nous avons dit, en définissant la simplicité morale : qu'elle montre le caractère à découvert et qu'elle part du cœur; nous ajouterons ici que la simplicité dans le costume, a le mérite de jouir des mêmes avantages. La fable suivante va nous en donner la preuve convaincante :

LES DEUX TASSES

Ce matin dans mon buffet,
J'entendis un bruit étrange
Semblable à celui que fait
De la vaisselle qu'on range.
Curieux de savoir la cause de ce fait,
Je m'approchai prêtant l'oreille.
Ma gouvernante avait par mégarde, la veille,
Côte à côte sur un rayon,
Placé deux tasses du Japon,
Égales en hauteur et de forme pareille,

Mais dont l'une était simple et l'autre avait son bord
Orné d'un large cercle d'or.
De son splendide éclat, celle-ci toute fière,
Sur sa soucoupe, en se carrant,
A l'autre ainsi parlait : « Vous pourriez bien, ma chère,
Vous tenir à distance et garder votre rang :
Descendez vers vos sœurs qui sont sur l'autre planche.
— Mes sœurs ?... l'une d'elles, c'est toi,
Lui répondit la tasse blanche :
Faites au même tour, nous avons même emploi;
Sur un bord sans éclat si mon anse s'attache,
C'est que ma forme est pure, et mon âme sans tache.
Tu sortis du fourneau moins parfaite que moi,
L'artiste qui t'a réparée
A pu dissimuler sous l'or de ses pinceaux,
Ton contour moins heureux, ta blancheur altérée;
Mais il ne t'a si bien dorée
Qu'afin de cacher tes défauts.

Ainsi s'enorgueillit de sa riche parure
La femme sans attraits, sans talents, sans tournure.
Mais celle qui possède esprit, grâce, beauté,
Puise un charme de plus dans sa simplicité.

(Bourguin.)

CHAPITRE X

AMENDEMENT

« Si nous nous écartons, Lecteurs, du droit chemin,
« De suite amendons-nous pour revenir au bien.
« Chaque homme peut errer, la vie est si fragile ;
« Mais revenir au vrai, toujours nous est facile. »

L'amendement est la progression dans le mieux, tout en se corrigeant des défauts que l'on reconnaît avoir. Il n'y a pas de légèreté, et moins encore de lâcheté, à revenir d'une erreur qu'on reconnaît et qu'on déteste ; il faut avouer ingénument qu'on n'a pas bien vu, qu'on s'est trompé. Persister, en pareil cas, ne peut être que l'effet d'un sot orgueil. C'est sans doute un grand mal que d'avoir des défauts, mais ce serait encore un plus grand mal de refuser de s'en corriger, lorsqu'on les connaît ; car, dans ce cas, l'on court à sa perte. En effet, il vient un temps où ils sont tellement enracinés, qu'il est presque impossible ensuite de pouvoir s'en défaire. Tel est un jeune plant que l'on arrache, avec facilité et même d'une seule main, la première année de sa plantation ; la seconde année, il faut mettre les deux mains, et encore est-ce avec beaucoup de peine qu'on réussit à l'arracher ; enfin, la troisième année, les racines du jeune plant se sont tellement fortifiées, qu'il ne nous est plus possible de pouvoir l'arracher avec les mains.

Ainsi en est-il de nos défauts, lorsque nous n'avons pas le bon esprit de nous en corriger en temps convenable.

Dans ma jeunesse, dit Franklin (1), je conçus le difficile et hardi projet d'arriver à la perfection morale. Je désirais me préserver de toutes les fautes dans lesquelles un penchant naturel, l'habitude ou la société pouvaient m'entraîner. Ce fut dans ce dessein que j'essayai la méthode suivante. Je réunis, sous douze noms de vertus, tout ce qui présenta à moi comme nécessaire ou désirable ; j'attachai, à chacun de ces noms, un court précepte, pour exprimer l'étendue que je donnais à leur signification.

Voici les noms des *vertus*, avec leurs préceptes :

1. *Tempérance.* — Ne mangez pas jusqu'à être appesanti ; ne buvez pas jusqu'à vous étourdir.

2. *Silence.* — Ne dites que ce qui peut servir aux autres ou à vous-même. Évitez les conversations oiseuses.

3. *Ordre.* — Que chaque chose chez vous ait sa place et chaque affaire son temps.

---

1. Benjamin Franklin (1706-1788), né à Boston, en Amérique, d'une famille pauvre, fut d'abord ouvrier imprimeur, et acquit ensuite, par son travail et sa bonne conduite, une grande célébrité et des richesses considérables. Il a beaucoup contribué à l'affranchissement des colonies anglaises, qui sont devenues les États-Unis d'Amérique. On doit à Franklin de précieuses découvertes sur l'électricité et l'invention du paratonnerre.

4. *Résolution.* — Prenez la résolution de faire ce que vous devez, et faites, sans y manquer, ce que vous avez résolu.

5. *Économie.* — Ne faites de dépenses que pour le bien des autres ou pour le vôtre, c'est-à-dire ne dissipez rien.

6. *Travail.* — Ne perdez pas de temps. Occupez-vous toujours à quelque chose d'utile. Abstenez-vous de toute action qui n'est pas nécessaire.

7. *Sincérité.* — N'usez d'aucun mauvais détour, pensez avec innocence et justice ; parlez comme vous pensez.

8. *Justice.* — Ne nuisez à personne, soit en lui faisant du tort, soit en négligeant de lui faire le bien, auquel votre devoir vous oblige.

9. *Modération.* — Évitez les extrêmes. Gardez-vous de ressentir les torts aussi vivement qu'ils vous semblent les mériter.

10. *Propreté.* — Ne souffrez aucune malpropreté, ni sur votre corps, ni sur vos vêtements, ni dans votre maison.

11. *Tranquillité.* — Ne vous laissez pas troubler par des bagatelles, ni par des accidents ordinaires ou inévitables.

11. *Humilité.* — Imitez Jésus.

Mon dessein étant d'acquérir l'habitude de toutes ces vertus, je résolus de m'appliquer plus particulièrement, pendant le cours de chaque semaine, à l'une d'entre elles, sans négliger les autres.

Pour cela, je fis un petit livre de douze pages, portant chacune, en tête, le nom d'une des vertus. Je réglai chaque page en encre rouge, de manière à y établir sept colonnes, une pour chaque jour de la semaine, mettant, au haut de chacune des colonnes, le nom d'un des sept jours. Je traçai ensuite douze lignes transversales, au commencement de chacune desquelles j'écrivais, en abrégé, le nom d'une des douze vertus. Sur cette ligne, et à la colonne du jour, je faisais une petite marque d'encre pour noter les fautes que, d'après mon examen, je reconnaissais avoir commises.

En agissant ainsi, je pouvais faire un cours complet en douze semaines; et le recommencer quatre fois par an. De plus, je ne faisais qu'imiter, en même temps, tout homme qui, voulant nettoyer un jardin, ne cherche pas à en arracher toutes les mauvaises herbes à la fois, ce qui excéderait ses moyens et ses forces, mais commence d'abord par une des plates-bandes, pour ne passer à une autre, que quand il a fini le travail de la première. Par ce moyen, j'espérais goûter le plaisir encourageant de voir, dans mes pages, les progrès que j'aurais fait dans la vertu, par la diminution successive du nombre des marques; jusqu'à ce qu'enfin, après avoir recommencé plusieurs fois, j'eusse le bonheur de trouver mon livret tout blanc, après un examen journalier pendant douze semaines.

Je me mis donc à exécuter ce plan. Je fus surpris de

me trouver beaucoup plus rempli de défauts que je ne l'avais imaginé; mais j'eus la satisfaction de les voir diminuer.

Il peut être utile que mes descendants sachent que c'est à ce moyen qu'un de leurs ancêtres, aidé de la grâce de DIEU, a dû le bonheur constant de toute sa vie, jusqu'à sa soixante-neuvième année, dans laquelle il écrit ces pages.

Nous ferons observer ici que l'amendement est la conséquence du repentir. En effet, il ne peut exister qu'à cette condition. C'est pourquoi le repentir est digne de notre indulgence pleine et entière, ainsi que nous le fait comprendre la fable suivante, et la *communication spirite* mentionnée à la suite :

L INNOCENCE ET LE REPENTIR

On dit que la Vertu, dans son palais, un jour,
Voulut réunir sa famille :
Dès le matin paraît l'Innocence, sa fille,
Qu'accompagnent de loin le Respect et l'Amour.
De ces simples grâces ornée,
De roses blanches couronnée,
Et tenant un lys à la main,
Elle entre... Quel air pur ! quel front calme et serein !
En la voyant aussi parfaite,
La Vertu tendrement sourit,
Et tout le palais retentit
Des chants de triomphe et de fête.
Le soir, arrive un inconnu,
Pâle, qui lève au ciel une paupière humide,
Et s'avance d'un pas incertain et timide,
Comme s'il redoutait de n'être pas reçu.

Sur ses traits est empreinte une douleur amère.
Ah ! c'est le Repentir si longtemps attendu, »
Dit avec douceur la Vertu,
« Ne le rebutez pas, je suis aussi sa mère. »

(Jussieu.)

AMENDEMENT

LE REPENTIR

(*Paris. Médium, Mme Castel*).

Le repentir monte vers DIEU, il Lui est plus agréable que la fumée des sacrifices, et plus précieux que l'encens répandu aux parvis sacrés. Semblable aux orages qui traversent l'air en le purifiant, le repentir est une souffrance féconde, une force réactive et agissante. Jésus a sanctifié sa vertu, et les larmes de la Madeleine se sont répandues comme une rosée sur les cœurs endurcis qui ignoraient la grâce du pardon. La souveraine vertu a proclamé la puissance du repentir, et les siècles ont répercuté, en l'affaiblissant, la parole du Christ.

L'heure est venue où le Spiritisme doit rajeunir et vivifier l'essence même du pur Christianisme. Effacez donc, toujours et partout, la cruelle sentence qui dépouille de toute espérance l'âme coupable. Le repentir est une vertu militante, une vertu virile que les Esprits avancés ou les cœurs tendres peuvent seuls ressentir. Le regret momentané et cuisant d'une faute n'emporte pas, avec lui, l'expiation qui donne la connaissance de la justice de DIEU; justice rigoureuse dans ses conclusions, qui applique la loi du talion, à la vie morale et

physique de l'homme, et le châtie par la logique des faits qui tous découlent du bon ou du mauvais usage de son libre arbitre.

Aimez ceux qui souffrent, et, de plus, assistez le repentir, car il est l'expression et le signe que DIEU a imprimé à sa Créature intelligente, pour l'élever et la rapprocher de Lui.

(JEAN, *disciple.*)

D'après tout ce que nous venons de dire sur le repentir, qui généralement a pour conséquence l'amendement, nos bien-aimés Lecteurs doivent comprendre que nous avons un intérêt immense à nous l'approprier, toutes les fois que nous avons mal fait. Importante vérité que le poëte Lachambaudie exprime si spirituellement dans le quatrain suivant, intitulé : *la Robe de l'innocence*, lequel quatrain terminera ce chapitre x du livre troisième du présent écrit.

LA ROBE DE L'INNOCENCE.

Ayant perdu sa robe, on dit que l'innocence
En vain pour la chercher courut chez le plaisir,
Chez la fortune et la puissance;
Qui la lui rapporta? — Ce fut le repentir.

(LACHAMBAUDIE.)

CHAPITRE XI

FRÉQUENTATION DE LA BONNE COMPAGNIE

« Ne fréquentez jamais que des hommes de bien :
« A l'homme vertueux tendez toujours la main ;
« Car, si vous ne vous liez qu'avec des gens honnêtes,
« Sachant qui vous voyez, on saura qui vous êtes. »

La fréquentation de la bonne compagnie consiste à n'avoir de relations fréquentes qu'avec des gens sages et honnêtes. Rien de plus propre à rendre une âme honnête, à fixer ses incertitudes, à redresser ses mauvais penchants que la fréquentation des gens de bien. Leurs discours, leur simple vue, ont une influence qui se fait sentir jusqu'au fond des cœurs et tient lieu de préceptes.

Un poëte persan, Saadi, qui florissait dans le treizième siècle, exprime, par ce charmant apologue, qu'elle est, sur l'homme, l'heureuse influence de la société des gens de biens.

« Je me promenais, dit-il, je vois à mes pieds une feuille à demi-desséchée, qui exhalait une odeur suave. Je la ramasse et la respire avec délice. « Toi qui exhales « de si doux parfums, lui dis-je, es-tu la rose? — Non, « me répondit-elle, je ne suis point la rose, mais j'ai « vécu quelque temps avec elle; de là vient le doux « parfum que je répands. »

Un proverbe dit : « Dis-moi qui tu hantes, je te dirai qui tu es. » Un autre dit également cette autre vérité : « On ne peut rester longtemps dans la boutique d'un parfumeur, sans en emporter l'odeur. »

Tout cela revient à dire ceci : c'est qu'en fréquentant les hommes vicieux, on court risque de le devenir. Si, par état, nous sommes forcés d'avoir des rapports avec eux, il faut agir, à leur égard, comme un médecin prudent qui se munit d'un préservatif pour éviter la contagion. Les premières impressions étant toujours les plus vives et les plus dangereuses, on ne saurait de trop bonne heure se tenir en garde contre les dangers des mauvaises compagnies. Quelque bien né qu'on soit, il est difficile de résister à l'épreuve des mauvais exemples. Il est peu de caractères qui soient trempés assez fortement pour n'être pas entraînés. Le vice d'abord effarouche, mais sensiblement on se familiarise avec lui, tant ses appâts sont séduisants. La vertu est délaissée, les bons principes s'altèrent, et l'on arrive tout vicié au bord du précipice, que l'on aperçoit lorsqu'il n'est plus temps de revenir sur ses pas. Combien de jeunes gens nés pour être l'ornement et l'honneur de la société, ont fait cette triste expérience.

Tout en ne fréquentant que les bonnes compagnies, évitons surtout, et cela autant que possible, de nous renfermer toujours dans une même société; ne voyons pas uniquement des personnes du même parti que nous : si nous avions eu le malheur de contracter de bonne heure des préjugés, ce serait le vrai moyen d'y persévérer, que de fréquenter seulement des personnes qui pensent précisément comme nous. Une conversation

libre avec des hommes de pays, de partis différents, de sentiments divers, quand on peut les voir sans danger, est très-utile pour nous défaire d'une multitude de faux jugements que nous avons formés, et pour nous donner de plus justes idées des personnes et des choses; autrement dit pour nous améliorer et pour nous permettre de progresser, spirituellement et moralement parlant. But unique qui doit être l'objectif absolu de toute Créature humaine un peu sensée (toujours spirituellement et moralement parlant), du moment qu'en progressant nous nous rapprochons de la DIVINITÉ.

CHAPITRE XII

CONSCIENCE

« Contre la conscience il n'est point de refuge;
« Elle parle à nos cœurs, rien n'étouffe sa voix,
« Et de nos actions elle est tout à la fois :
« La loi, l'accusateur, le témoin et le juge. »

La conscience est ce sentiment sublime du bien et du mal que DIEU a tracé, en traits ineffaçables, au fond de notre cœur. Par son intermédiaire, l'homme se rend témoignage à lui-même du bien et du mal qu'il fait ou qu'il voit faire. La conscience est le guide de l'homme, elle est à l'âme ce que l'instinct est au corps; de plus, ami sévère, conseiller fidèle, la conscience ne nous quitte et ne nous trompe jamais; elle nous dit toujours si nous faisons bien ou mal, et toujours nous montre la bonne voie; car, juge sévère et même tribunal infaillible et sans appel, la voix secrète de la conscience fait goûter, au juste, une paix douce au milieu des plus grandes afflictions, et cause, au coupable, des tourments cruels, dans le sein même de la joie la plus vive et des plaisirs les plus sensibles. Aussi, chers Lecteurs, pouvons-nous dire avec un poëte que la conscience :

« C'est cette voix secrète et cet instinct suprême
« Qui, de sa volonté, précède et suit l'effet.
« Qui l'écoute est toujours en paix avec lui-même,
« Et qui veut la tromper y trouve son arrêt... »

Il y a sans doute un sentiment dans la conscience, et dans la raison une lumière qui nous inspirent et nous conseillent l'accomplissement de certains devoirs. Mais qui donc a donné une voix à cette conscience, si ce n'est DIEU? D'où lui vient sa puissance, si ce n'est de la persuasion où elle est qu'elle nous parle au nom de DIEU ? Cela est si vrai, qu'elle s'éclaire et qu'elle s'épure à mesure que l'homme a des notions plus exactes de la pure Doctrine, celle qui lui apprend à connaître l'ÊTRE des Êtres et ses infinies perfections; cela est si vrai encore, qu'elle reste insensible, quand elle refuse de croire aux principes religieux que lui révèlent une justice éternelle, une miséricorde inépuisable. L'expérience, une expérience constante, démontre assez que la conscience, aussitôt qu'elle cesse d'être l'interprète des volontés divines, n'est plus considérée que comme un préjugé méprisable et sans valeur. Ainsi la conscience ne parle jamais, ou elle garde un silence mortel, quand elle a abandonné toute croyance en un DIEU, exigeant la réparation de toutes fautes commises ou rémunérant la vertu, autrement dit les bonnes actions.

Nous ajouterons, en terminant, que la conscience est donnée à tous, en tout temps, en tout lieu, et elle suffit. Chacun, au sortir de cette vie, d'expiations pour la très-grande majorité et d'épreuves pour tous, sera jugé d'après ce qui lui aura été donné. Mais l'homme juste doit travailler chaque jour à éclairer sa conscience par la science, et la science doit, par l'effort de la raison et de la liberté, se développer de siècle en siècle; d'où la conclusion toute naturelle que la conscience est pro-

gressive et, par contre, que les principes, dogmatiques ou non, de toute Doctrine religieuse quelconque, le sont également. Cette dernière vérité, pour nous, nous paraît indiscutable. Pour ceux de nos Lecteurs qui la mettraient en doute, nous leur ferons remarquer (ainsi que nous l'avons mentionné dans notre *Catéchisme universel*, pages 24 et suivantes) que le Christ lui-même l'a formellement reconnue, en s'exprimant de la manière suivante, dans l'Évangile selon saint Jean, ch. XVI, v. 12 : *J'ai encore beaucoup de choses à vous dire, mais vous ne pouvez les porter présentement.* Certainement ces paroles du Christ sont trop explicites pour avoir besoin d'être commentées. De plus, elles prouvent d'une manière évidente que Jésus-Christ admettait formellement, à cette époque, la progression dans les révélations, autrement dit la progression en matière religieuse. C'est donc se faire *Antechrist* que de prétendre le contraire.

CONCLUSIONS GÉNÉRALES

—

PREMIÈRE PARTIE

Quelle est la première conclusion que nous pouvons tirer, de tout ce que nous avons dit sur les devoirs généraux de l'homme tant directs qu'indirects, envers DIEU et par amour pour Lui?

La conclusion que nous pouvons en tirer, amis Lecteurs, c'est que l'homme qui les remplirait tous, serait complétement vertueux, ce qui est impossible sur notre globe terrestre, qui est un monde d'expiation ; c'est-à-dire un monde sur lequel les Esprits viennent s'incarner pour expier les fautes qu'ils ont commises dans une existence humaine antérieure, soit dans ce monde, soit dans un autre monde plus ou moins élevé que celui-ci, hiérarchiquement parlant.

Pour avoir de très-nombreux renseignements sur les mondes matériels de notre système solaire et sur les Esprits qui les habitent ou qui sont destinés à les habiter, en s'y incarnant, consulter la *Genèse* d'Allan Kardec, qui donne de sérieux renseignements à cet égard; ou bien encore la troisième partie de notre *Trilogie spirite,*

intitulée : *Notions d'Astronomie scientifique, psychologique et morale.*

Nous ferons remarquer que la supériorité de l'intelligence, chez un grand nombre d'incarnés de notre globe terrestre, indique que notre monde n'est plus un monde *primitif* destiné à l'incarnation d'Esprits se trouvant, eux-mêmes, à l'état primitif, c'est-à-dire n'ayant pas encore subi d'incarnation humaine. — Pour des renseignements à ce sujet, consulter la *deuxième partie* de notre *Trilogie*, intitulée : *Philosophie spirite.*

Si notre monde n'est pas un monde primitif, il n'est pas, non plus, un monde supérieur ; il en est même très-éloigné : c'est pourquoi la vertu sur notre terre est si peu goûtée des hommes. Aussi pouvons-nous dire qu'elle est relative à notre infériorité, comme, dans les mondes supérieurs, elle est relative à la supériorité des Esprits qui s'y trouvent incarnés. Sur ces derniers mondes seulement (les mondes supérieurs) peut s'acquérir la pureté complète. Alors, l'Esprit devient Esprit *pur* et, à partir de cette époque, n'est plus destiné à s'incarner sur un monde matériel ; il doit, à l'avenir, habiter les mondes divins, demeure des Esprits *purs.*

Les deux articles suivants, qui termineront la première partie de nos *Conclusions générales*, dont l'un est en prose et l'autre en vers, vont nous faire connaître les différents caractères qui distinguent le véritable homme de bien, sur notre globe terrestre. Quant aux caractères qui distinguent l'homme véritablement *vertueux*, en outre de ceux dont il est fait mention dans ces deux articles, il lui faudrait, en plus, ceux qui sont compris dans nos devoirs directs envers DIEU ; caractères que,

malheureusement, très-peu d'incarnés d'entre nous possèdent, conséquence naturelle de l'infériorité (hiérarchiquement parlant) du globe terrestre que nous habitons.

1° CARACTÈRES DE L'HOMME DE BIEN

Le véritable homme de bien est celui qui pratique la loi de justice, d'amour et de charité dans sa plus grande pureté. S'il interroge sa conscience sur ses propres actes, il se demande s'il n'a point violé cette loi; s'il n'a point fait de mal; s'il a fait tout le bien qu'il a pu; s'il a négligé volontairement une occasion d'être utile; si nul n'a à se plaindre de lui; enfin s'il a fait à autrui tout ce qu'il eût voulu qu'on fît pour lui.

Il a foi en DIEU, en sa bonté, en sa justice, en sa sagesse; il sait que rien n'arrive sans sa permission et il se soumet en toutes choses à sa volonté.

Il a foi en l'avenir; c'est pourquoi il place les biens spirituels au-dessus des biens temporels.

Il sait que toutes les vicissitudes de la vie, toutes les douleurs, toutes les déceptions sont des épreuves ou des expiations, et il les accepte sans murmures.

L'homme pénétré du sentiment de charité et d'amour du prochain fait le bien pour le bien, sans espoir de retour; rend le bien pour le mal, prend la défense du faible contre le fort, et sacrifie toujours son intérêt à la justice.

Il trouve sa satisfaction dans les bienfaits qu'il répand, dans les services qu'il rend, dans les heureux qu'il fait, dans les larmes qu'il tarit, dans les consolations qu'il donne aux affligés. Son premier mouvement

est de penser aux autres avant de penser à lui, de chercher l'intérêt des autres avant le sien propre. L'égoïste, au contraire, calcule les profits et les pertes de toute action généreuse.

Il est bon, humain et bienveillant pour tout le monde, sans exception de races ni de croyances, parce qu'il voit des frères dans tous les hommes.

Il respecte en autrui toutes les convictions sincères, et ne jette point l'anathème à ceux qui ne pensent pas comme lui.

En toutes circonstances, la charité est son guide ; il se dit que celui qui porte préjudice à autrui par des paroles malveillantes ; qui froisse la susceptibilité de quelqu'un par son orgueil et son dédain; qui ne recule pas à l'idée de causer une peine, une contrariété même légère, quand il peut l'éviter ; celui-là manque au devoir de l'amour du prochain, et ne mérite pas la clémence du SEIGNEUR.

Il n'a ni haine, ni rancune, ni désir de vengeance ; à l'exemple de Jésus, il pardonne et oublie les offenses, et ne se souvient que des bienfaits ; car il sait qu'il lui sera pardonné, comme il aura pardonné lui-même.

Il est indulgent pour les faiblesses d'autrui, parce qu'il sait qu'il a lui-même besoin d'indulgence, et se rappelle cette parole du Christ : Que celui qui est sans péché lui jette la première pierre.

Il ne se complaît point à rechercher les défauts d'autrui ni à les mettre en évidence. Si la nécessité l'y oblige, il cherche toujours le bien qui peut atténuer le mal.

Il étudie ses propres imperfections, et travaille sans

cesse à les combattre. Tous ses efforts tendent à pouvoir se dire le lendemain, qu'il y a en lui quelque chose de mieux que la veille.

Il ne cherche à faire valoir ni son esprit, ni ses talents aux dépens d'autrui; il saisit, au contraire, toutes les occasions de faire ressortir ce qui est à l'avantage des autres.

Il ne tire aucune vanité de sa fortune, ni de ses avantages personnels, parce qu'il sait que tout ce qui lui a été donné peut lui être retiré.

Il use, mais n'abuse point des biens qui lui sont accordés ; parce qu'il sait que c'est un dépôt dont il devra rendre compte, et que l'emploi le plus préjudiciable qu'il en puisse faire pour lui-même, c'est de le faire servir à la satisfaction de ses passions.

Si l'ordre social a placé les hommes sous sa dépendance, il les traite avec bonté et bienveillance, parce que ce sont des égaux devant DIEU; il use de son autorité pour relever leur moral et non pour les écraser de son orgueil; il évite tout ce qui pourrait rendre leur position subalterne plus pénible.

Le subordonné, de son côté, comprend les devoirs de sa position, et se fait un scrupule de les remplir consciencieusement.

L'homme de bien, enfin, respecte dans ses semblables tous les droits que donnent les lois de la nature, comme il voudrait qu'on les respectât envers lui.

Là n'est pas l'énumération de toutes les qualités qui distinguent l'homme de bien, mais quiconque s'efforce de posséder celles-ci, est sur la voie qui conduit à toutes les autres.

2° DEVOIRS GÉNÉRAUX DE L'HOMME

PAR FÉNELON

Rendez au CRÉATEUR ce qu'on doit Lui rendre (1).
Réfléchissez avant que de rien entreprendre.
Point de société qu'avec d'honnêtes gens,
Et ne vous flattez point de vos heureux talents.

Conformez-vous toujours aux sentiments des autres,
Cédez honnêtement si l'on combat les vôtres.
Donnez attention à tout ce qu'on vous dit,
Et n'affectez jamais d'avoir beaucoup d'esprit.

N'entretenez personne au delà de sa sphère,
Et, dans tous vos discours, tâchez d'être sincère.
Tenez votre parole inviolablement,
Et ne promettez rien inconsidérément.

Soyez officieux, complaisant, doux, affable,
Et pour tous les humains d'un abord favorable.
Sans être familier, ayez un air aisé ;
Ne décidez de rien qu'après avoir jugé.

Aimez sans intérêt, pardonnez sans faiblesse ;
Choisissez vos amis avec délicatesse ;
Cultivez avec soin l'amitié d'un chacun.
A l'égard des procès n'en intentez aucun.

Ne vous informez point des affaires des autres ;
Sans affectation taisez-vous sur les vôtres.
Prêtez de bonne grâce avec discernement ;
S'il faut récompenser, faites-le noblement.

---

1. Ce que l'on doit rendre au CRÉATEUR, c'est l'accomplissement de tous nos devoirs directs envers Lui ; lesquels devoirs directs sont tous compris dans le livre premier de cette première partie, et comprennent les quatre premiers chapitres mentionnés à la page 36, le cinquième n'étant en réalité qu'un complement du quatrième.

En quelque heureux état que vous puissiez paraître,
Que ce soit sans excès et sans vous méconnaître.
Compatissez toujours aux disgrâces d'autrui.
Supportez ses défauts, vivez bien avec lui.

Surmontez les chagrins où l'esprit s'abandonne,
N'usez de raillerie envers nulle personne.
Où la discorde règne, apportez-y la paix,
Et puis ne vous vengez qu'à force de bienfaits.

Reprenez sans aigreur, louez sans flatterie,
Riez paisiblement, entendez raillerie.
Estimez un chacun dans sa profession,
Et ne critiquez point par ostentation.

Ne reprochez jamais le plaisir que vous faites,
Mais le mettez au rang des affaires secrètes.
Prévenez les besoins d'un ami malheureux,
Sans prodigalité montrez-vous généreux.

Modérez les transports d'une bile naissante,
Et ne parlez qu'en bien d'une personne absente.
Fuyez l'ingratitude et vivez sobrement :
Jouez pour le plaisir et perdez noblement.

Pensez bien, parlez peu et n'offensez personne,
Faites toujours grand cas de ce que l'on vous donne.
Ne tyrannisez point le pauvre débiteur,
Pour lui, comme pour vous, soyez de bonne humeur.

Au bonheur du prochain ne portez point envie,
Et ne divulguez point ce que l'on vous confie.
Ne vous vantez de rien, gardez votre secret,
Et vous aurez, Lecteurs, du sage le brevet.

DEUXIÈME PARTIE

TABLEAU SYNOPTIQUE DES PRINCIPAUX DEVOIRS DE L'HOMME PAR AMOUR POUR DIEU

Le tableau synoptique des principaux devoirs de l'homme par amour pour DIEU, figuré à la page 200, a pour but de permettre à toute personne qui désire s'améliorer, de faire en peu de temps, et cela à la fin de chaque jour, le relevé des fautes dont elle aura eu le malheur de se rendre coupable, dans la journée écoulée. Pour obtenir un semblable résultat, il lui suffira de marquer d'un signe conventionnel, approprié à chaque semaine, la case correspondante à la qualité opposée à la faute commise. Puis, à la fin de chaque semaine, si elle fait le relevé de toutes les fautes commises, et le nombre de fois qu'elles auront été commises, par ce moyen, elle apprendra à connaître, en peu de temps, les défauts auxquels elle est le plus susceptible de succomber ; avantage immense qui lui permettra de porter, par la suite, toute son attention sur ces mêmes défauts, afin de mieux les éviter; ce dont il lui sera facile de venir à bout, en peu de temps, si elle en a le désir et la volonté.

Dans le tableau de la page 200, le signe conventionnel, approprié à chaque semaine, est l'une des neuf unités de nombre de 1 à 9, la première unité désignant

la première semaine, etc. D'après cela, on peut se servir de ce tableau pendant neuf semaines de suite, sans être dans l'obligation de le refaire, son extrême clarté restant la même tout ce temps. Cette clarté permet, comme il est facile de s'en convaincre, à la simple inspection du présent tableau, de reconnaître, du premier coup d'œil, le nombre des fautes commises chaque semaine et, en même temps, le genre des défauts, à la condition cependant, pour plus de clarté, de conserver à chaque chiffre son rang d'ordre, comme il est désigné dans la dernière case du lundi.

Le Lecteur doit naturellement comprendre que ce tableau n'étant donné ici que comme exemple, il lui sera toujours facile de lui faire subir toutes les modifications qu'il jugera convenables, soit qu'il désire augmenter, soit qu'il veuille diminuer le nombre des qualités qui y sont inscrites. Cependant il doit comprendre aussi, que plus il augmentera le nombre des qualités, mieux il se rendra compte des défauts auxquels il est le plus exposé à succomber.

LUNDI.	MARDI.	MERCREDI.	JEUDI.	VENDREDI.	SAMEDI.	DIMANCHE.	DÉSIGNATION des QUALITÉS.
							Crainte de DIEU et confiance en Lui
							Amour de DIEU et reconnaissance envers LUI.
							Toute humilité et résignation devant Dieu.
							Prière à DIEU, etc.
							Charité en Pensées.
							Charité en Paroles.
							Charité en Actions.
							Sobriété.
							Frugalité.
							Tempérance.
							Ordre et économie.
							Patience.
							Modestie.
							Bon emploi du temps.
123 456 789							Bonne compagnie.

SUPPLÉMENT

SUPPLÉMENT

AUX

DEVOIRS GÉNÉRAUX DE L'HOMME

PAR AMOUR POUR DIEU

AVIS

Un grand nombre d'articles de choix, presque tous médianimiques, c'est-à-dire obtenus avec l'aide de médiums, et presque tous ayant rapport aux devoirs généraux de l'homme par amour pour DIEU, n'ayant pu être mentionnés à la suite de ces devoirs, qui font l'unique objectif de cet écrit, nous croyons être agréable à nos bien-aimés Lecteurs, en mentionnant ici ce Supplément, qui contient une vingtaine d'articles environ.

Naturellement, concernant ces différents articles, nous éviterons, autant que possible, d'en mentionner qui soient susceptibles de figurer dans les deux autres parties de notre *Trilogie spirite.* Nous agissons ainsi, tant pour éviter les redites que pour sauvegarder les intérêts pécuniaires de ceux de nos Lecteurs qui nous feront l'honneur de se procurer notre faible collection d'écrits divers, se composant actuellement de cinq volumes. Puis ensuite, nous terminerons ce supplément par un

relevé général de tous les Établissements et Sociétés philanthropiques de la ville de Paris. En agissant ainsi, nous sommes intimement convaincu que nous serons grandement approuvé par la très-grande majorité de nos bien-aimés Lecteurs, qui, par ce moyen, pourront se convaincre : que si notre population parisienne n'est pas sans défectuosités, elle a du moins de bien beaux et très-nombreux actes qui parlent en sa faveur. Aussi, sommes-nous réellement heureux de pouvoir dire : que la ville de Paris est une ville de charité par excellence.

En ajoutant ce supplément, non-seulement nous pensons être agréable à nos bien-aimés Lecteurs, mais encore nous avons l'intime conviction de leur être utile, but unique qui nous a principalement guidé en composant nos cinq volumes.

Heureux et mille fois heureux, si nous avons la douce satisfaction de voir cette croyance se réaliser; car, nous le disons ici, de cœur et d'âme, c'est notre plus grand désir et le plus sincère en même temps ; cela, par attachement pour nos semblables, et, avant tout, par amour pour DIEU, *notre bon Père spirituel à tous, et notre unique soutien.*

Que sa divine volonté soit faite ! chers Lecteurs.

ARTICLES DIVERS

EN PARTIE EXTRAITS

DE LA

REVUE SPIRITE

L'AVARICE

Médium, Mlle Ermance Dufaux

(6 janvier 1858)

I

Toi qui possèdes, écoute-moi : Un jour, deux fils d'un même père reçurent chacun un boisseau de blé. L'aîné serra le sien dans un lieu dérobé ; l'autre rencontra, sur son chemin, un pauvre qui demandait l'aumône ; il courut à lui, et versa dans le pan de son manteau, la moitié du blé qui lui était échu ; puis il continua sa route, et alla semer le reste dans le champ paternel.

Or, vers ce temps-là, il vint une grande famine ; les oiseaux du ciel mouraient sur le bord du chemin.

Le frère aîné courut à sa cachette, mais il n'y trouva que poussière ; le cadet s'en allait tristement contempler son blé séché sur pied, lorsqu'il rencontra le pauvre qu'il avait assisté. Frère, lui dit le mendiant, j'allais mourir, tu m'as secouru ; maintenant que l'espérance est

séchée en ton cœur, suis-moi. Ton demi-boisseau a quadruplé entre mes mains; j'apaiserai ta faim, et tu vivras dans l'abondance.

II

Écoute-moi, avare! Connais-tu le bonheur?

Oui, n'est-ce pas? Ton œil brille d'un sombre éclat, dans son orbite que l'avarice a creusé plus profondément; tes lèvres se serrent; ta narine frémit et ton oreille se dresse.

Oui, j'entends, c'est le bruit de l'or que ta main caresse, en le versant dans ta cachette. Tu dis : C'est là, la volupté suprême. Silence! on vient. Ferme vite. Rien! Que tu es pâle, ton corps frissonne. Rassure-toi ; les pas s'éloignent. Ouvre ; regarde encore ton or. Ouvre ; ne tremble pas ; tu es bien seul. Entends-tu? non, rien ; c'est le vent qui gémit en passant sur le seuil. Regarde ; que d'or! plonge à pleines mains : fais sonner le métal; tu es heureux.

Heureux, toi! mais la nuit est sans repos, et ton sommeil est obsédé de fantômes.

Tu as froid! approche-toi de la cheminée ; chauffe-toi à ce feu qui pétille si joyeusement. La neige tombe; le voyageur s'enveloppe frileusement de son manteau, et le pauvre grelotte sous ses haillons. La flamme du foyer se ralentit ; jette du bois. Mais non, arrête! c'est ton or que tu consumes avec ce bois ; c'est ton or qui brûle.

Tu as faim ; tiens, prends ; rassasie-toi ; tout cela est à toi, tu l'as payé de ton or. De ton or! Cette abondance t'indigne, ce superflu est-il nécessaire pour soutenir ta

vie ? Non, ce petit morceau de pain suffira ; encore c'est trop... Tes vêtements tombent en lambeaux ; ta maison se lézarde et menace ruine ; tu souffres du froid et de la faim ; mais qu'importe ! tu as de l'or.

Malheureux ! cet or, la mort t'en séparera. Tu le laisseras sur le bord de la tombe, comme la poussière que le voyageur secoue sur le seuil de la porte, où sa famille bien-aimée l'attend pour fêter son retour.

Ton sang appauvri, vieilli par ta misère volontaire, s'est glacé dans tes veines. Des héritiers avides viennent de jeter ton corps dans un coin du cimetière ; te voilà face à face avec l'éternité. Misérable ! qu'as-tu fait de cet or, qui t'a été confié pour soulager le pauvre ? Entends-tu ces blasphèmes ? Vois-tu ces larmes ? Voïs-tu ce sang ? Ces blasphèmes sont ceux de la souffrance que tu aurais pu calmer ; ces larmes, tu les as fait couler ; ce sang, c'est toi qui l'as versé. Tu as horreur ; tu voudrais te fuir et tu ne le peux pas. Tu souffres, damné ! et tu te tords dans ta souffrance. Souffrance ! point de pitié pour toi. Tu n'as point eu d'entrailles pour ton frère malheureux ; qui en aurait pour toi ? Soufre ! soufre ! toujours ! ton supplice n'aura point de fin. DIEU veut, pour te punir, que tu le *croies* ainsi.

(SAINT LOUIS.)

BONHEUR

(*Paris*, 1860. *Médium*, *Mlle Eugénie.*)

Quel est le but de chaque individu sur cette terre ? Il veut du bonheur à quelque prix que ce soit. Et qu'est ce

qui fait que nous suivons tous une route différente? C'est que chacun de nous espère le trouver dans un lieu ou dans une chose qui lui plaît particulièrement : les uns cherchent la gloire, d'autres les richesses, d'autres les honneurs ; le plus grand nombre court après la fortune, car, de nos jours, c'est le moyen le plus puissant pour arriver à tout : elle sert de piédestal à tout.

Mais combien voient ce besoin de bonheur réalisé? Bien peu : et demandez à chacun de ceux qui arrivent s'ils ont atteint le but qu'ils s'étaient proposé : s'ils sont heureux? Ils répondent tous : pas encore; car tous les désirs augmentent en raison de ce qu'ils sont satisfaits. Si aujourd'hui il y a tant de gens qui veulent s'intéresser au Spiritisme, c'est qu'après avoir vu que tout est chimère, et voulant arriver, quand même, ils essayent du Spiritisme comme ils ont essayé de la richesse et de la gloire.

Si DIEU a mis dans nos cœurs ce besoin si grand du bonheur, c'est qu'il doit exister quelque part. Oui, ayons confiance en Lui, mais sachez que tout ce que DIEU promet doit être divin comme Lui, et que le bonheur que vous cherchez ne peut être matériel.

Venez à nous vous tous qui souffrez, venez à nous vous tous tous qui avez besoin d'espérance; car, lorsque tout sur la terre vous manquera ou faiblira, nous ici, nous aurons plus que vos besoins ne demanderont. Mères désespérées qui vous lamentez sur une tombe, venez ici; l'Ange que vous pleurez vous parlera, vous protégera, vous inspirera la résignation pour les peines que vous avez endurées sur la terre. Vous tous qui avez le besoin insatiable de la science, adressez-vous à nous, nous seuls

pouvons donner à votre esprit la nourriture dont il a besoin. Venez, nous saurons trouver pour chaque plaie une douceur, et quelques délaissés que vous paraissiez, il y a des Esprits qui vous aiment et qui sont prêts à vous le prouver.

Je parle au nom de tous. Je désire vous voir venir nous demander des conseils, car je suis sûre que vous vous en irez l'espérance dans le cœur.

(STAEL.)

LA PRIERE

(*Envoi de M. Sabo, de Bordeaux.*)

Tempête des passions humaines, étouffoir des bons sentiments dont tous les Esprits incarnés ont au fond de leur conscience une vague intuition, qui calme votre furie? C'est la prière, qui *seule* doit protéger les hommes contre le flux de cet océan, dont le sein récèle les monstres hideux de l'orgueil, de l'envie, de la haine, de l'hypocrisie, du mensonge, de l'impureté, du matérialisme et des blasphèmes. La digue que vous leur opposez par la prière est construite avec la pierre et le ciment le plus dur, et dans leur impuissance à la franchir, ils viennent s'épuiser en vains efforts contre elle, et rentrent sanglants et meurtris au fond de l'abîme. O prière du cœur, invocation incessante de la Créature au CRÉATEUR, si l'on connaissait ta force, que de cœurs entraînés par faiblesse, auraient recours à toi au moment de tomber! Tu es le précieux antidote qui guérit les plaies, presque toujours mortelles, que la matière fait à

l'esprit, en faisant courir dans ses veines le poison de ses sensations brutales. Mais qu'il est restreint le nombre de ceux qui prient bien ! Croyez-vous qu'après avoir consacré une grande partie de votre temps à réciter les formules que vous avez apprises ou à les lire dans vos livres, vous aurez bien mérité de DIEU? Détrompez-vous; la bonne prière est celle qui part du cœur; elle n'est pas diffuse; seulement, de temps en temps, elle laisse échapper, en aspiration vers DIEU, son cri de détresse ou de pardon, comme pour L'implorer de venir à notre secours; les bons Esprits la portent aux pieds du PÈRE *juste* et *éternel*, et cet encens est pour Lui d'agréable odeur. Alors il les envoie en troupes nombreuses fortifier, contre l'Esprit du mal, ceux qui prient bien; c'est alors qu'ils deviennent forts comme des rochers inébranlables; qu'ils voient se briser contre eux les vagues des passions humaines, et, comme ils se plaisent dans cette lutte qui doit les remplir de mérite, ils construisent, comme l'alcyon, leur nid au milieu des tempêtes.

(FÉNELON.)

(*R. S.*, année 1861, p. 224.)

NOTA. Les communications suivantes ont été obtenues en présence de notre vénéré et bien regretté maître, Allan Kardec, qui, à cette époque, se trouvait à Lyon.

LES PAUVRES ET LES RICHES

(*Société spirite de Lyon.*)

La jalousie est la compagne de l'orgueil et de l'envie; elle vous porte à désirer tout ce que les autres possèdent,

sans vous rendre compte si, en enviant leur position, vous ne demandez pas qu'on vous fasse présent d'un *aspic* que vous réchaufferiez dans votre sein. Vous enviez et vous jalousez toujours les riches ; votre ambition et votre égoïsme vous portent à avoir soif de l'or des autres. « Si j'étais riche, dites-vous, je ferais un tout autre usage de mes biens que je ne le vois faire à tel ou tel; » et savez-vous si, quand vous tiendriez cet or, vous n'en feriez pas un plus mauvais usage encore? A cela vous répondez : « Celui qui est à l'abri des besoins quotidiens de la vie n'a que des peines bien minimes en comparaison de moi. » Qu'en savez-vous? Apprenez que le riche n'est que l'intendant de DIEU ; s'il fait un mauvais usage de sa fortune, il lui en sera demandé un compte sévère. Cette fortune que DIEU lui donne et dont il profite sur la terre, c'est sa punition, c'est une épreuve, c'est son expiation. Que de tourment le riche se donne pour conserver cet or auquel il tient tant; et quand arrive sa dernière heure, quand il lui faut rendre ses comptes, et qu'il comprend, à cette heure suprême, qui lui revèle presque toujours toute la conduite qu'il aurait dû tenir, comme il tremble ! comme il a peur ! C'est qu'il commence à comprendre qu'il a failli à sa mission, qu'il a été un mandataire infidèle, et que ses comptes vont être embrouillés. Les pauvres travailleurs, au contraire, ayant souffert toute leur vie, qu'ils aient été attachés à l'enclume ou à la charrue, voient arriver la mort, cette délivrance de tous les maux, avec reconnaissance, surtout s'ils ont supporté leurs misères avec résignation et sans murmurer. Croyez-moi, mes amis, s'il vous était donné de voir le rude pilori auquel la

fortune attache les riches, vous, dont le cœur est bon, parce que vous avez passé par toutes les étamines du malheur, vous diriez avec le Christ, quand votre amour propre a été froissé par le luxe des opulents de la terre : « Pardonnez-leur, mon DIEU, ils ne savent ce qu'ils font, » et vous vous endormiriez sur votre dur oreiller, en ajoutant : « Mon DIEU, secourez-moi, et, avant tout, que votre volonté soit faite !!! »

L'ESPRIT PROTECTEUR DU MÉDIUM.

(*R. S.*, année 1861, p. 315.)

DIFFÉRENTES MANIÈRE DE FAIRE LA CHARITÉ

(*Société spirite de Lyon.*)

Oui, mes amis, je viendrai toujours au milieu de vous, chaque fois que j'y serai appelé. Hier, j'ai été bien heureux pour vous, quand j'ai entendu l'Auteur des livres qui vous ont ouvert les yeux témoigner le désir de vous voir réunis, pour vous adresser de bienveillantes paroles. C'est pour vous tous à la fois un grand enseignement et un puissant souvenir. Seulement, quand il vous a parlé amour et charité, j'ai entendu plusieurs d'entre vous se dire : Comment faire la charité? Je n'ai souvent pas même le nécessaire.

La charité, mes amis, se fait de bien des manières : vous pouvez faire la charité en pensées, en paroles et en actions. En pensées : en priant pour les pauvres dé-

laissés qui sont morts sans avoir été à même de voir la lumière; une prière du cœur les soulage. En paroles : en adressant à vos compagnons de tous les jours, quelques bons avis; dites aux hommes aigris par le désespoir, les privations, et qui blasphèment le nom du TRÈS-HAUT : « J'étais comme vous ; je souffrais, j'étais malheureux, mais j'ai cru au Spiritisme, et voyez, je suis radieux maintenant. » Aux vieillards qui vous diront : « C'est inutile, je suis au bout de ma carrière ; je mourrai comme j'ai vécu. » Dites à ceux-là : « DIEU a pour tous une justice égale; rappelez-vous les ouvriers de la dernière heure. » Aux petits enfants qui, déjà viciés par leur entourage, s'en vont rôder par les chemins, tout prêts à succomber aux mauvaises tentations, dites-leur : « DIEU vous voit, mes petits enfants, » et ne craignez pas de leur répéter souvent cette douce parole ; elle finira par prendre germe dans leur jeune intelligence, et au lieu de petits vagabonds, vous aurez fait des hommes. C'est encore là une charité.

Plusieurs d'entre vous disent aussi : « Bah! nous sommes si nombreux sur la terre, DIEU ne peut pas nous voir tous. » Écoutez bien ceci, mes amis : quand vous êtes sur le sommet d'une montagne, est-ce que votre regard n'embrasse pas les millards de grains de sable qui forment cette montagne ? Eh bien ! DIEU vous voit de même, il vous laisse votre libre arbitre, comme vous laissez ces grains de sable libres d'aller au gré du vent qui les disperse ; seulement DIEU, dans sa miséricorde infinie, a mis au fond de votre cœur, une sentinelle vigilante qu'on appelle la *conscience*. Écoutez-la ; elle ne vous donnera que de bons conseils. Parfois vous

l'engourdissez en lui opposant l'Esprit du mal; elle se tait alors; mais soyez sûrs que la pauvre délaissée se fera entendre, aussitôt que vous lui aurez laissé apercevoir l'ombre du remords. Écoutez-la; interrogez-la, et souvent vous vous trouverez consolé du conseil que vous en aurez reçu.

Mes amis, à chaque régiment nouveau le général remet un drapeau; je vous donne, moi, cette maxime du Christ : « Aimez-vous les uns les autres. » Pratiquez cette maxime; réunissez-vous tous autour de cet étendard, et vous en recevrez le bonheur et la consolation.

VOTRE ESPRIT PROTECTEUR.

(*R. S.*, année 1861, p 316.)

LE DEVOIR

(*Paris*, 1863. — *Médium M. Castel.*)

Le devoir est l'obligation morale, vis-à-vis de soi d'abord, et des autres ensuite; le devoir est la loi de la vie, il se retrouve dans les plus infimes détails, aussi bien que dans les actes élevés. Je ne vais parler ici que du devoir moral, et non celui qu'imposent les professions.

Dans l'ordre des sentiments, le devoir est très-difficile à remplir, parce qu'il se trouve en antagonisme avec les séductions de l'instinct et du cœur; ces victoires n'ont pas de témoins, et ces défaites n'ont pas de répression. Le devoir intime de l'homme, est abandonné à son libre arbitre; l'aiguillon de la conscience, cette gardienne de

la probité intérieure, l'avertit et le soutient; mais elle demeure souvent impuissante devant les sophismes de la passion. Le devoir du cœur, fidèlement observé, élève l'homme; mais ce devoir, comment le préciser? Où commence-t-il? Où s'arrête-t-il? Il commence expressément au point où vous menacez le bonheur ou le repos de votre prochain; il se termine à la limite que vous ne voudriez pas voir franchir pour vous-même.

DIEU a créé tous les hommes égaux pour la douleur; petits ou grands, ignorants ou éclairés, souffrent pour les mêmes causes, afin que chacun juge sainement le mal qu'il peut faire. Le même critérium n'existe pas pour le bien, infiniment plus varié dans ses expressions. L'égalité devant la douleur est une sublime prévoyance de DIEU, qui veut que ses enfants, instruits par l'expérience commune, ne commettent pas le mal en arguant de l'ignorance de ses effets.

Le devoir est le résumé pratique de toutes les spéculations morales; c'est une bravoure de l'âme qui affronte les angoisses de la lutte; il est austère et simple; prompt à se plier aux complications diverses, il demeure inflexible devant leurs tentatives. L'homme qui remplit son devoir aime DIEU plus que les Créatures, et les Créatures plus que lui-même; il est à la fois juge et esclave dans sa propre cause. Le devoir est le plus beau fleuron de la raison; il relève d'elle, comme le fils relève de sa mère. L'homme doit aimer le devoir, non parce qu'il préserve des maux de la vie auxquels l'humanité ne peut être soustraite, mais parce qu'il donne à l'âme la vigueur nécessaire à son développement. L'homme ne peut détourner le calice de ses épreuves; le devoir est

pénible dans ses sacrifices; le mal est amer dans ses résultats; mais ces douleurs, presque égales, ont des conclusions très-différentes : l'une est salutaire comme les poisons qui rendent la santé, l'autre est nuisible comme les festins qui ruinent le corps.

Le devoir grandit et rayonne sous une forme plus élevée, dans chacune des étapes supérieures de l'humanité. L'obligation morale ne cesse jamais de la Créature à DIEU ; elle doit refléter les vertus de L'ÉTERNEL, qui n'accepte pas une ébauche imparfaite, parce qu'il veut que la beauté de son œuvre resplendisse devant Lui.

(LAZARE.)

HEUREUX LES ESPRITS PAUVRES DES BIENS DE LA TERRE

(*Paris*. — *Octobre*, 1868.)

L'Esprit de l'homme tend à s'élever sans cesse, mais il est retenu comme l'aérostat par son enveloppe matérielle et le lest accumulé dans sa nacelle. C'est à jeter ces impuretés par-dessus le bord que l'homme doit s'appliquer, jusqu'à ce qu'il soit à même d'accomplir son ascension vers la voûte éthérée. Plus le ballon est considérable, plus grand est le nombre de gens qui peuvent se suspendre à ses agrès ; plus un homme occupe de place dans le monde, plus il y a de grelins qui le retiennent à terre ; l'un est attaché à son palais, l'autre à son coffre-fort, à sa voiture, à sa cave, à ses chiens, à sa loge et à des vampires de toute espèce qui s'accrochent aux

mailles de son filet, sans compter la glu des honneurs et de la vanité, qui ne sont pas des moins attachants.

Comment se dépêtrer de toutes ces chaînes, artificielles, mais réelles ? Aussi le Christ a-t-il dit : « Il sera plus difficile au riche d'entrer dans le royaume de DIEU qu'au câble (1) de passer par le trou d'une aiguille. »

Il mourra cependant, ce puissant personnage, sans emporter autre chose que l'éternel regret d'avoir perdu ou mal employé sa richessc, son pouvoir et sa santé. Il y a pourtant de *bons riches* qui donnent aux *bons pauvres* du voisinage ; il y a aussi des voyageurs prévoyants qui font la bourse des voleurs ; tandis que celui qui se sera enrichi des biens moraux et intellectuels, emportera tous ces acquits de l'esprit, qui l'élèveront d'autant plus haut vers les mondes de la félicité suprême, qu'il aura plus exactement et plus utilement vidé sa nacelle des biens terrestres, pour la remplir de bonnes œuvres et de bonnes actions...

Tout le monde veut être riche et puissant pour n'avoir rien à faire, pour être heureux enfin. Les insensés ignorent que ce qu'ils désirent n'a jamais rendu un homme heureux ici-bas, tout en lui rendant de plus en plus difficile l'accès du bonheur d'en haut. Ils ne savent pas que les biens, les honneurs, le pouvoir sont les épreuves les plus difficiles à supporter, outre les punitions les plus sévères infligées aux Esprits orgueilleux, les plus coupables aux yeux de DIEU, qui leur a dit : *Beati pauperes spiritu quoniam ipsorum regnum cœlorum est.* —

---

1. Remarque de l'Esprit : *camel* signifie également *câble* et *chameau;* le traducteur a pris le mot impropre.

Heureux les Esprits, c'est-à-dire les hommes, pauvres des biens de la terre, car le royaume des cieux leur appartient.

JOBARD.

(*R. S.*, 1870, p. 97.)

LA CHARITÉ

(*Rouen*, 1870. — *Médium M. Bouteleu.*)

HORS LA CHARITÉ POINT DE SALUT. — Jamais plus belle devise ne servit de point de ralliement à l'humanité, et ne résuma mieux les devoirs de chacun envers tous et de tous envers chacun.

Soyez charitables, car, dans votre société à peine au sortir de l'enfance morale, que de plaies à penser, que de défaillances, que de chutes, que de souffrances de toutes sortes s'offrent à votre vue et vous invitent au bien ! Là, un pauvre Être en proie, dès la naissance, aux privations les plus pénibles ; que deviendra-t-il, si une main secourable ne vient l'aider à gravir les premiers sentiers de la vie ? Ici, la maladie apparaît avec son cortége de misères, et le pain va manquer à cette famille déjà malheureuse et en proie aux douleurs de l'infortune, si votre cœur compatissant ne vient apporter non l'humiliante aumône, mais le secours fraternel et caché dont la valeur est ainsi doublée. Puis, plus tard, sur le soir de la vie, quand les membres engourdis par la vieillesse se refusent aux labeurs quotidiens, soyez encore là pour aider à cette existence laborieuse à achever sa tâche, et pour qu'une béné-

diction du pauvre vous facilite, à vous aussi, le passage du trépas : passage si sombre pour ceux qui oublièrent que le véritable rôle échu à chacun ici-bas, est le bien envers tous, suivant la mesure de ses forces.

Mais ce n'est pas tout, et secourir vos frères dans leurs souffrances matérielles n'est que la plus faible partie de votre tâche ; il est un autre ordre d'idées que vous ne devez pas oublier : l'*assistance morale.*

Contribuez au développement, au progrès de l'esprit, par vos conseils, par une éducation raisonnée, par une instruction solide, afin que, sachant s'étudier soi-même, l'homme puisse, des effets remonter aux causes et comprendre ainsi le merveilleux enchaînement qui relie toutes les Créatures, depuis la plus infime jusqu'à la plus élevée dans la hiérarchie des Êtres. Pour en arriver là, de nombreux efforts sont nécessaires et variés à l'infini, suivant les circonstances.

Consultez toujours votre conscience et votre cœur, et aidés de l'assistance des bons Esprits, vous discernerez facilement les moyens nécessaires pour atteindre ce but, qui doit être l'objet de vos constants efforts, car votre existence ne doit pas se borner à vous ménager les moyens matériels et intellectuels, en vue de votre avancement personnel, mais aussi à contribuer à l'avancement, à l'harmonie des mondes, par un hommage rendu à la solidarité universelle.

Que votre charité surtout soit humble dans ses efforts ; que jamais le sourire du mépris n'erre sur vos lèvres, ne se glisse dans vos cœurs, en présence du triste spectacle présenté trop souvent par ceux qui, encore asservis par les passions matérielles, oublient

tout et se laissent emporter par le courant. C'est là surtout que vos efforts doivent se diriger et redoubler de puissance, afin de soulager ces Esprits en souffrance et leur faire faire un pas en avant. Que dans ce cas, une fraternelle assistance ne se fasse pas attendre, car sachez bien qu'une parole affectueuse, qu'un regard, un sourire de sympathique pitié, peuvent cicatriser les cœurs ulcérés et les aider à sortir de cet état d'abaissement par lequel vous avez passé pour la plupart, et dont vous n'êtes vous-mêmes sortis que par vos efforts secondés par les efforts de vos frères.

Oh oui, mes amis, votre devise est vraie, car elle résume les devoirs de l'homme envers l'humanité, de l'humanité envers la Création entière, et de la Création entière envers DIEU.

UN ESPRIT.

LA VENGEANCE PUNIE PAR LE REMORDS
(*Année* 1871. — *Médium M. N.*)

La haine est coupable devant DIEU, la vengeance l'est infiniment plus. — C'est une passion qui, si elle prend naissance dans le cœur de l'homme, ne fait que grandir en ravageant, peu à peu, les bons sentiments dont elle prend la place.

Oh ! combien sont coupables ceux qui nourrissent dans leur sein ce monstre de barbarie, qui cultivent cette passion avec plus de soin même qu'ils n'en mettraient à acquérir les vertus les plus sublimes! Et ceux, hélas ! qui emploient des années à se préparer au jour

de la vengeance ! Jamais ils ne se trouvent satisfaits ; — l'accomplissement d'un crime leur fait espérer la réussite d'un autre, — leur brutale passion ne peut s'assouvir. — Ils frappent toujours pour le bonheur de frapper. — Pour eux, les souffrances qu'ils font endurer aux autres sont une cause de satisfaction.

Mais soyez tranquilles, mes amis, cette satisfaction ne doit être que passagère ; lorsqu'ils seront arrivés au point marqué par DIEU, ils s'arrêteront tout à coup au milieu de leurs orgies, dignes des plus féroces Cannibales, ne pouvant comprendre comment leur puissance, qui pendant un temps était si grande, est subitement anéantie par une volonté invisible. — Ils s'exaspéreront alors — ils frémiront de rage, et le remords, cet implacable exécuteur de la conscience humaine, prendra la place de la vengeance ; en digne successeur, il rendra le reste de leur vie insupportable, pour eux et pour tous ceux qui seront sous leurs ordres. Non content de les accabler pendant les derniers jours de leur misérable existence, il les suivra jusqu'au bord de la tombe ; là, il les quittera ou, du moins, il quittera leur enveloppe avilie et méprisée, mais il arrivera avec eux et dans eux, dans le monde des Esprits, les poursuivant avec un acharnement qu'ils n'auront point encore connu — toutes leurs victimes se précipiteront vers eux pour les accabler, — ils n'auront même pas la satisfaction qu'ils demanderont, d'être anéantis par ceux qu'ils auront voulu anéantir. Ils seront enveloppés dans un cercle garni des pointes acérées du remords et des reproches, — DIEU permettra qu'elles ne s'émoussent pas de sitôt, parce que c'est Lui Seul, aidé de sa justice infaillible,

qui se charge de venger les opprimés et de punir les coupables.

Ne vous félicitez pourtant pas, ô mes amis, de ces jours de la justice de DIEU, atténuez au contraire le plus possible, par vos prières et vos bonnes œuvres, ce jour futur et terrible. — Demandez avec ferveur et sincérité que les coupables se lassent de leurs crimes et se repentent, — cela vous profitera mieux que de réclamer la vengeance divine, — efforcez-vous de montrer le bon exemple de la paix, de la concorde et de l'union fraternelle. — Il est difficile, je l'avoue, dans ces temps de colère et de vengeance, de s'inspirer d'aussi bons sentiments ; mais la difficulté n'est pas une raison à objecter au tribunal de DIEU, qui vous fera sentir que si la chose a été difficile, elle n'a pas été impossible.

Plus vous ferez d'efforts vers le bien, plus vous serez méritants devant DIEU et plus vous serez récompensés.

Sachez goûter, ô mes amis, les sages avis que mon amour vous donne.

La vengeance poursuit, détruit et ne satisfait pas !

Le pardon soulage !

L'amour crée, produit et rend toujours heureux !

DIEU punira la vengeance, parce qu'il aime le pardon, et il récompensera l'amour.

L'Ange gardien du médium.

BONNES PENSÉES

(*Médium Mme Cozelle, à Cempuis* (*Oise*)).

Je viens toujours avec plaisir parmi vous, pour trouver des âmes auxquelles je puisse parler des mer-

veilles de DIEU !... Amis, qu'il est doux de s'entretenir avec son CRÉATEUR, qu'il est grand et beau de recevoir les douces instructions données, en son nom, par ses messagers ; efforcez-vous donc de suivre sa loi ; car, hélas ! il en est trop qui fuient ce bonheur : n'osant proférer le nom si cher qui devrait vibrer sur leurs lèvres, ils le refoulent, méconnaissant ainsi sa Toute-Puissance ; l'orgueil les nourrit et étouffe, en eux, cette généreuse intuition qui leur dit : « Crois, puisque DIEU veut ton bonheur, désirant voir dans ton âme, à son retour dans la vraie patrie, le reflet des beautés qu'il a créées. »

N'écoutant que sa vanité, cette passion folle, l'orgueilleux n'entend rien et foule aux pieds les préceptes du Christ missionnaire, venu parmi nous pour redresser les consciences abattues par la vanité. N'a-t-il pas dit : « Quiconque s'abaisse sera élevé ». Ces paroles si compréhensibles n'ayant pas été observées, que faut-il faire pour les comprendre ?... Il faut prier et laisser à chacun son libre arbitre, et DIEU opérera en vous le changement désiré. Nous, qui connaissons sa bonté et sa puissance par l'analyse de ses œuvres, obéissons-Lui, et ne nous laissons point alarmer par les autres, car nos efforts seraient infructueux ; soumettons-nous sans murmure et vivons le plus petitement possible, car si nos œuvres n'ont pas d'éclat sur la terre, dans le ciel elles resplendiront au retour de notre Esprit dégagé de la matière ; après avoir lutté ici au milieu des dangers ; dans l'erraticité nous retrouverons la *joie*, la *paix* et le *bonheur*.

UN GUIDE.

(*R. S.*, année 1873, p. 254.)

L'article suivant sur la vertu a été obtenu médianiquement à la Société des études psychologiques à Paris, l'an 1863. Le nom de l'Esprit qui s'est communiqué figure au bas de l'article (1).

LA VERTU

La vertu, à son plus haut degré, comporte l'ensemble de toutes les qualités essentielles qui constituent l'homme véritablement vertueux. Être bon, charitable, laborieux, sobre, modeste, sont des qualités qui distinguent l'homme vertueux. Seulement il est regrettable qu'elles soient si souvent accompagnées de petites infirmités morales qui les déparent et les atténuent. Ainsi, par exemple, celui qui fait parade de sa vertu, n'est pas vertueux, puisqu'il lui manque la qualité principale : la modestie, et qu'il a le vice le plus contraire : l'orgueil. La vertu vraiment digne de ce nom n'aime pas à s'étaler ; on la devine, mais elle se dérobe dans l'obscurité et fuit l'admiration des foules. Saint Vincent de Paul était vertueux ; le digne curé d'Ars était vertueux, et beaucoup d'autres peu connus du monde, mais connus de DIEU. Tous ces hommes de bien ignoraient eux-mêmes qu'ils fussent vertueux ; ils se laissaient aller au courant de leurs saintes inspirations et pratiquaient le bien avec un désintéressement complet et un entier oubli d'eux-mêmes.

C'est à la vertu ainsi comprise et pratiquée que je vous convie, mes chers frères ; c'est à cette vertu vraiment chrétienne et vraiment spirite que je vous engage à vous consacrer ; mais éloignez de vos cœurs la pensée de l'orgueil, de la vanité, de l'amour-propre qui déparent toujours les plus belles qualités. N'imitez pas cet homme qui se pose comme un modèle, et prône lui-même ses propres qualités à toutes

---

1. La vertu, autrement dit la perfection morale relative, ayant une extrême importance pour nous tous, nous donnons, à la suite de cet article, quelques-unes des opinions émises sur elle, par quelques incarnés tant anciens que modernes.

les oreilles complaisantes. Cette vertu d'ostentation dérobe souvent une foule de petites turpitudes et d'odieuses lâchetés.

En principe, l'homme qui s'exalte lui-même, qui élève une statue à sa propre vertu, annihile par ce fait seul tout le mérite effectif qu'il peut avoir. Mais que dirai-je de celui dont toute la valeur est de paraître ce qu'il n'est pas? Je veux bien admettre que l'homme qui fait le bien, en ressente au fond du cœur une satisfaction intime, mais dès que cette satisfaction se traduit au dehors pour en recueillir des éloges, elle dégénère en amour-propre.

O vous tous que la foi spirite a réchauffés de ses rayons, et qui savez combien l'homme est loin de la perfection, ne donnez jamais dans un pareil travers !

La vertu est une grâce que je souhaite à tous les sincères Spirites, mais je leur dirai : Mieux vaut moins de vertu avec la modestie, que beaucoup avec de l'orgueil. C'est par l'orgueil que les humanités se sont perdues, c'est par l'humilité qu'elles doivent se racheter un jour.

François-Nicolas Madeleine.

Maintenant nous allons faire connaître quelques-unes des opinions émises sur la vertu, par quelques incarnés tant anciens que modernes, ainsi que nous avons reconnu devoir le faire dans notre renvoi de la page 224. Nous terminerons par un éloge de la vertu.

Jouir des bienfaits de la PROVIDENCE, voilà la sagesse, en faire jouir les autres, voilà la vertu.

(Loubens.)

Il ne suffit pas d'avoir la conscience du bien, tout le monde peut l'avoir. Il faut de plus avoir la volonté de le faire, avec la force d'exécuter cette volonté ; en tout cela consiste la vertu.

(Saint-Pierre.)

Si un acte de générosité a droit à nos hommages, même lorsqu'il est isolé, qu'est-ce, quand la générosité et la bonté se tournent en habitude? Les bonnes qualités de l'âme humaine ne méritent le nom de vertu, que lorsqu'elles s'éprouvent par la durée.

(LOUBENS.)

Quand la société rend hommage à la vertu, elle semble croire qu'elle fait à la morale une politesse de bon goût : elle ne sait pas qu'elle rend hommage à ses *sauveurs*, et qu'en se montrant respectueuse, elle n'est que reconnaissante.

(SAINT-MARC GIRARDIN.)

La vertu est la santé de l'âme.

(JAUBERT.)

La vertu, même à prendre les choses au simple point de vue mondain, est infiniment plus spirituelle que le vice, et si nos passions nous donnaient le temps de réfléchir, le vice serait l'unique partage des sots.

(ÉMILE MONTAIGUT.)

Dans quelque position qu'on se trouve, maintenir sa confiance et son énergie, se demander quelle est l'obligation morale correspondante à la situation donnée, et l'accomplir courageusement, sans s'abandonner aux craintes lâches et aux lamentations puériles, voilà la vertu.

(ALBERT BEVILLE.)

Telle est la triste condition de l'homme engagé dans le mal, qu'il ne peut plus s'y arrêter. Dès qu'il commence à concevoir un doute sur la nature de ses actions, dès qu'il peut entrevoir qu'il s'égare, au lieu de rétrograder, il se précipite en avant, comme pour s'étourdir, comme pour écarter les lueurs qui l'assiégent. Pour s'arrêter, il faudrait qu'il se calmât, qu'il s'examinât, et qu'il portât sur lui-même un jugement effrayant, dont aucun homme n'a le courage.

(THIERS.)

ÉLOGE DE LA VERTU

La vertu qui n'admet que de sages plaisirs,
Semble d'un ton trop dur gourmander nos désirs;
Mais quoi que pour la suivre, il coûte quelques larmes,
Tout austère qu'elle est, nous admirons ses charmes.
Jaloux de ses appas dont il est le témoin,
Le vice, son rival, la respecte de loin.
Sous ses nobles couleurs souvent il se déguise,
Pour consoler du moins l'âme qu'il a surprise.
Adorable vertu, que tes divins attraits,
Dans un cœur qui te perd laissent de longs regrets!
De celui qui te hait, ta vue est le supplice :
Parais : que le méchant te regarde et frémisse.
La richesse, il est vrai, la fortune te fuit;
Mais la paix t'accompagne et la gloire te suit:
Et perdant tout pour toi, l'heureux mortel qui t'aime,
Sans biens, sans dignités, se suffit à lui-même.

(Racine, *Poëme de la religion.*)

LA PRIÈRE

(Lyon, 1861.)

Que ne puis-je, mortels, par mes faibles accents,
Pénétrer votre cœur du plus sublime encens!
Vous apprendre en ces vers, durant cette carrière,
Ce que c'est que prier et ce qu'est la prière.
C'est un élan d'amour, de fluide et de feu
Qui s'échappe de l'âme et s'élève vers DIEU.
Sublime épanchement de l'humble Créature
Qui retourne à sa source ennoblir sa nature!
Prier ne change en rien la loi de l'ÉTERNEL,
Immuable toujours; mais son cœur paternel
Répand son flux divin sur celui qui L'implore
Et redouble l'ardeur du feu qui le dévore.

C'est alors qu'il se sent élever et grandir;
Pour l'amour du prochain, il sent son cœur bondir.
Plus il répand d'amour, plus l'Auguste Sagesse
Remplit son cœur aimant des dons de sa largesse.
Dès lors un saint désir de prier pour les morts,
Sous le poids de la peine et des cuisants remords,
Nous montre le besoin que leur état réclame,
Pour diriger sur eux ce doux fluide de l'âme,
Dont l'efficacité, baume consolateur,
Pénètre tout leur Être en vrai libérateur.
Tout se ranime en eux ; un regard d'espérance
Seconde leurs efforts, hâte leur délivrance.
Semblables aux mortels accablés par le mal
Qu'un baume souverain rend à l'état normal,
Ils sont régénérés par l'influence occulte
De l'auguste prière et de son divin culte.
Redoublons de ferveur; rien ne se perd enfin,
Prions, prions pour eux, prions jusqu'à la fin;
La prière toujours, étincelle divine,
Devient foyer d'amour, puis à la fin domine.
Oui, prions pour les morts, et bientôt, à leur tour,
Ils répandront sur nous un doux rayon d'amour.

(*R. S.*, année 1861, p. 172.) (Joly

LA PROVIDENCE

OU

LA FAUVETTE ET LE FAUCON

Une fauvette dont le chant
Pouvait presque égaler celui de Philomèle,
Remplissait, nuit et jour, sa tâche maternelle
Avec le soin le plus touchant.

A peine revêtus d'un cotonneux plumage,
Les gentils oisillons vivaient de vermisseaux ;
Et pour leur en fournir, vers les prochains ruisseaux,
La fauvette faisait voyage sur voyage.
Avec leur embonpoint croissait leur appétit.
Voilà qu'un jour, hélas! c'était en son absence,
Près du nid tout à coup un faucon s'abattit.
Un noir pressentiment en secret avertit
La mère;... elle revient en toute diligence.
« — Ah! barbare, arrêtez ! montrez-vous généreux,
Au nom de Jupiter, ma crainte vous implore;
Pardonnez à des malheureux!
Ne le voyez-vous pas? ils ne font que d'éclore.
Le faucon la regarde avec un air sournois;
Et, tenant la griffe tendue :
« — Écoute, lui dit-il, on m'a vanté ta voix;
Je ne l'ai jamais entendue;
Tu peux la déployer et si j'en suis content,
Foi de faucon, je m'envole à l'instant. »
La fauvette tremblait; sans peine on le devine;
Mais son cœur maternel fait un dernier effort
Pour fléchir le tyran. De son gosier il sort
Des chants d'une douceur divine;
Le rossignol lui-même en eût été jaloux.
Quand elle eut cessé son ramage,
Le faucon, lui tenant un dédaigneux langage :
« — Quoi! ce sont là ces chants si doux
Si renommés dans le bocage?
Ils font pitié, ma bonne, et c'est vraiment dommage,
Car je vais vous dévorer tous.
— Arrête, crains les Dieux! vengeurs de mon injure
Ils vont tonner sur un parjure. »
Ils tonnent en effet : car, un chasseur passant
Aperçoit, par hasard, ce tableau déchirant,
Tire sur le faucon d'une main prompte et sûre
Et le fait tomber expirant.
Sur le berceau de l'innocence,

Les dieux avec amour attachent leur regard ;
Et souvent ce qu'on croit être un coup du hasard,
Est un coup de la PROVIDENCE.

JAUFFRET.

LA PITIÉ

De trop d'amour de soi découlent tous les vices,
Les crimes, les fureurs, les froides injustices ;
Oui, dans le cœur humain, s'il n'est pas combattu,
Le féroce égoïsme éteint toute vertu.
Mais, pour servir de frein à ce penchant funeste,
DIEU daigna nous doter d'un sentiment céleste ;
C'est la compassion, c'est la tendre pitié,
Qui, dans ses mouvements, ressemble à l'amitié :
Sans ce doux sentiment qui le rend sociable,
L'homme n'aurait été qu'une brute effroyable ;
Mais il reçut un cœur formé pour s'attendrir,
Aux accents du malheur un cœur prompt à s'ouvrir ;
Achille sur Priam verse de nobles larmes,
D'un sympathique nœud qui n'a senti les charmes ?
Vivre en soi ce n'est rien ; il faut vivre en autrui.
A qui puis-je être utile, agréable aujourd'hui ?
Voilà chaque matin ce qu'il faudrait se dire ;
Et le soir, quand des cieux la clarté se retire,
Heureux à qui son cœur tout bas a répondu :
Ce jour qui va finir je ne l'ai pas perdu ;
Grâce à mes soins, j'ai vu, sur une face humaine,
La trace d'un plaisir ou l'oubli d'une peine !
Que la société porterait de doux fruits,
Si par de tels pensers nous étions tous conduits !
Demandons à ce DIEU qui veut que l'on pardonne :
De réprimer en nous un instinct sec et dur
Et d'y développer ce penchant doux et pur,
Cet amour du prochain que sa loi nous commande :

C'est la perfection où je veux qu'on prétende.
Je l'ai prêché sans foi, je le répète encor,
D'un seul bon sentiment si j'ai hâté l'essor,
Ou si d'une vertu j'ai jeté la semence,
Ces vers, ces faibles vers ont eu leur récompense.

ANDRIEUX.

L'AUMONE
(Conseils d'un père à son fils.)

Tâchons de soulager toujours notre prochain ;
Qu'en vain jamais vers nous il ne tende la main ;
Donnons à l'indigent, même sans qu'il demande !
Car il en est, mon fils, chez qui la honte est grande,
Qui n'osent demander ce dont ils ont besoin.
Tâche de leur donner, sans que leur front rougisse ;
Échappe à leur regard, et que ta main leur glisse
Ta petite aumône en un coin.

Ils en béniront mieux ton humble bienfaisance ;
Ils célébreront mieux ton nom en ton absence,
Quand ils verront chez eux la trace de tes pas ;
Et les petits enfants, rangés près de leur mère,
Répéteront à DIEU ton nom dans leur prière,
A DIEU qui ne l'oublira pas !

CHARLES LOUBENS.

LE PAUVRE HONTEUX

Il ne demande pas : mais sur son front livide,
Ah ! ne lisez-vous pas ces mots affreux : « J'ai faim. »
Il ne demande pas ; il est fier et timide :
Lui refusez-vous, hélas ! un peu de pain.

Hâtez-vous, le temps presse ; une minute encore,
Et peut-être, à vos pieds, vous le verrez mourir.
La faim, depuis trois jours, le ronge, le dévore ;
Il ne demande pas, car il faudrait rougir.

Il fut soldat, dit-on ; soldat, il était brave.
J'entendais autrefois célébrer sa vertu ;
Oui, ce regard n'est pas le regard d'un esclave ;
Il a, n'en doutons pas, vaillamment combattu.

« Emmenons ce vieillard dans notre humble chaumière,
Père, ce n'est pas lui qui vous appauvrira.
Il portera bonheur à la famille entière ;
Emmenons-le, mon père, et DIEU nous bénira. »

BOUCHER DE PERTHES.

LA MODÉRATION

Vous avez, m'a-t-on dit, vingt mille écus de rente ;
Tant pis : plus on possède et moins on se contente.
Jouissez-en pourtant, et que les malheureux
N'accusent point le ciel qui vous traite mieux qu'eux.
Mais vivez-vous exclus des dons de la fortune ?
Eh bien ! concentrez-vous dans la sphère commune,
Et que votre bonheur, sagement dispensé,
Ne sorte point du cercle où DIEU vous a placé ;
Eût-il même au travail condamné votre vie,
Vous avez la santé, vos bras, votre industrie :
Bêchez ; soyez content ; le bonheur ici-bas
Est encore le seul bien que l'or n'achète pas.
Ne peut-on être heureux qu'au prix d'un diadème ?
Pourquoi monter si haut ? Descendez en vous-même.
Y trouvez-vous la paix, la résignation ?
Êtes-vous franc d'envie, exempt d'ambition ?

Sentez-vous votre cœur revêtu d'innocence ?
N'avez-vous rien qui pèse à votre conscience ?
Ah ! ne voyagez point, le bonheur est chez vous ;
Vos plaisirs seront gais, vos travaux seront doux.
Monarque d'un arpent, sans tumulte et sans guerre,
Vous n'entendez jamais les rumeurs de la terre ;
Et le cri des troupeaux, et vos rustiques chants,
Seront l'unique bruit qui traverse les champs.
Que vous faut-il de plus? Votre jeune famille
Peut subsister déjà du gain de sa faucille.
Tout rit autour de vous, et si quelque chagrin
Mêlait son amertume aux bienfaits du destin,
Ne vous reste-t-il pas l'avenir pour refuge,
Votre cœur pour témoin et votre DIEU pour juge ?
Et, n'est-ce rien enfin, pour l'humble humanité,
Que le droit de compter sur son *éternité?*
C'est là, c'est là le but où vous devez atteindre ;
Voilà le seul désir qu'il ne faut pas restreindre.
Soyez immodéré dans l'amour des vertus :
DIEU vous fit-il parfait, veuillez l'être encore plus ;
Vous voulez désirer, désirez qu'on vous aime.
Vous voulez dominer, dominez sur vous-même ;
Soyez roi de votre âme, et, réglant son essor,
Asservissez sa force au caprice du sort.

LOUBENS.

NOS FRÈRES !

Nos frères !... Ils le sont, ces princes de la terre,
Ces grands dont la splendeur éblouit le vulgaire,
Mais qui pleurent pourtant au sein de leurs palais :
Sur ces hauteurs où tout peut leur tourner à piége,
Où la foudre menace, où le mal les assiége,
Ils sont nos frères, aimons-les !

Et ces infortunés dont la triste existence
N'est souvent ici-bas que crime et que souffrance ;

Pauvres galériens qui traînent leurs boulets,
Indigents dont la faim connaît bien les demeures,
Dont le soleil jamais ne vient dorer les heures,
Ils sont nos frères, aimons-les !

Ils le sont, ces esprits que le génie inspire,
Qui parle sur la toile, ou chante sur la lyre,
Aux arts, à la science arrachent leurs secrets,
Élargissent le vol de la pensée humaine
Et de l'intelligence étendent le domaine,
Ils sont nos frères, aimons-les !

Et ces petits aussi, dont la raison bornée
Et dans un cercle étroit toujours emprisonnée,
D'absurdes préjugés portent les lourds filets,
Du soleil de l'esprit ignore la lumière,
Et se traîne à pas lents dans une obscure ornière,
Ils sont nos frères, aimons-les !

Ils le sont, ces heureux que sa bonté propice
Réchauffe aux purs rayons du soleil de justice,
Qui recevant de Lui le plus grand des bienfaits,
Sont lavés par la foi dans les eaux de la grâce,
Et dont Jésus au ciel marque déjà la place,
Ils sont nos frères, aimons-les !

Et ceux-là même qui, privés de sa parole,
Rendent un culte impur à quelque impure idole,
Servent le Grand Esprit, Manitou, Teutatès,
Tremblent au seul regard d'un bonze ou d'un derviche
Où se courbent devant un stupide fétiche,
Ils sont nos frères, aimons-les !

Juifs ou Samaritains, aux bords où naît l'aurore
Ou près des flots plus doux que le couchant colore,
Qu'ils hantent les cités, les déserts, les forêts,
Que le midi les brûle ou que le nord les glace,
Blancs ou noirs ou cuivrés, les hommes sont sa race,
Ils sont nos frères, aimons-les !

VIDAL

LA MORT

Pourquoi craindre la mort ? Pourquoi la dernière heure
Serait-elle pour nous un moment plein d'effroi ?
Pourquoi tant se troubler de ce qu'il faut qu'on meure ?
Pourquoi tant regretter cette triste demeure,
Si DIEU, de la quitter, nous a fait une loi?

Quand tout, autour de nous, change et se renouvelle ;
Quand tout meurt pour renaître et pour mourir encor ;
Quand tout puise en la mort une force nouvelle,
Pourquoi voudrions-nous, prisonnière immortelle,
Enchaîner pour toujours notre âme à notre corps ?

Eh ! qu'est donc cette mort que si fort on redoute ?
C'est l'Esprit affranchi du joug matériel,
Qui, par le repentir, par la foi, par le doute,
Par la douleur, s'élève en parcourant la route
Qui, du plus bas degré, nous conduit jusqu'au ciel.

Notre existence est double ; et la mort, la naissance
Sont, pour celui qui sait, un seul et même mot !
Lorsque l'on meurt ici, là-haut on recommence ;
Et l'Esprit qui descend, c'est l'homme qui s'avance
Et qui vient pratiquer ce qu'il apprit là-haut.

Tour à tour homme, Esprit ; voilà la destinée,
Jusqu'à ce que lavé des souillures du cœur,
Par la lutte grandi, l'Être, vers l'Empyrée
S'élève sans effort, sur l'aile diaprée
De l'Ange, *pur* Esprit, messager du SEIGNEUR.

V. Tournier (de Carcassonne

(*R. S.*, année 1871, p. 224.)

APRÈS LA MORT
(Le matérialiste)

Vous le savez, jamais on ne put me convaincre
Que l'âme fût du corps distincte, et pour me vaincre
Moi-même sur ce point, je fis de vains efforts ;
Je concluais toujours : tout meurt quand meurt le corps.
J'étais de bonne foi : je ne pouvais comprendre,
Que ce que l'on ne peut sentir, voir, toucher, prendre
Existât. Aujourd'hui, je vois que j'avais tort.
De tous les arguments un fait est le plus fort,
Et j'existe ; je suis cette âme inexplicable,
A tous vos instruments toujours insaisissable ;
Je monte, je descends, je vais, je viens dans l'air,
Plus léger que la plume et plus prompt que l'éclair :
Je suis auprès de vous, je vous vois, je vous touche,
Et, fait plus surprenant, vous parle par la bouche.
La mort, dans tous les temps en surprise féconde,
Me fit, sans m'avertir, sortir de votre monde.
Chacun de vous connaît ce fait vieux de huit jours :
Une maison brûlait ; je volais au secours ;
Quand un grand cri soudain de la foule s'élève :
— Il est mort ! — Je me tourne et je vois qu'on relève
Un homme qui venait de tomber. Médecin,
Je cours lui prodiguer mes soins ; je prends sa main.
Le pouls ne battait plus ; mais, étrange surprise !
Cet homme est mon portrait : son front, sa barbe grise,
Sa taille, son costume et tous ses traits... c'est moi !
Et j'entendais des gens dire dans leur émoi :
— Hélas ! ce bon docteur, sa perte est regrettable,
Car c'était un brave homme, un homme charitable. —
J'avais beau m'enquérir, nul ne me répondait,
Et de plus on eût dit que nul ne me voyait.
J'étais tout ahuri. Cependant on emporte
L'homme sur un brancard. Quand on est à la porte
De ma maison, ma femme et ma fille et mon fils
Arrivent en pleurant et poussant de grands cris.

Devant moi, tous les trois, sans regarder, ils passent ;
Courent tout droit au mort, qu'aussitôt ils embrassent.
Leurs transports douloureux me déchirent le cœur;
Mais en vain voudrais-je dissiper leur erreur,
Ils ne m'entendent pas, et cette scène achève
De troubler ma raison ; je doute si je rêve
Ou si je deviens fou ; car, admettre un instant
Que mon corps étant mort, mon Esprit est vivant,
C'est au-dessus de moi. Le lendemain j'assiste
A mon enterrement et malgré tout persiste
Dans mon aveuglement fatal, lorsque je vois
Mon père que j'avais perdu depuis vingt mois.
Il était rayonnant d'une beauté céleste ;
Tout était imposant en lui, sa voix, son geste,
Son maintien, son regard. — On n'aime point, enfant,
Quand, comme toi, dit-il, on ne croit qu'au néant.
Quoi ! tes enfants, ta femme et ta mère et ton père
Et tes amis ne sont à tes yeux que poussière !
Socrate, Jésus-Christ, Marc-Aurèle, Newton,
Bayard, La Tour-d'Auvergne et Jeanne ! illusion !
Le génie et l'amour, ce qui souffre et qui pense,
Ce qui *combine* et *veut* n'aurait pas d'existence,
Tandis que seul, l'atome inconscient serait !
Lui l'aveugle, le sourd éternel durerait !
Mort, il enfanterait la vie et la lumière,
Sortirait de la nuit et lui dirait : Ma mère !
Entend ma voix, secoue enfin cette torpeur ;
Si ta raison se tait, laisse parler ton cœur. —
Mon cœur parla : l'amour dissipa la nuit sombre
Qui me tenait captif, depuis ma mort, dans l'ombre ;
Je me vis tout à coup inondé de clarté
Et l'Esprit s'éveilla dans la réalité.

V. TOURNIER.

LA DÉVOTE

Que se passe-t-il donc ? Où suis-je ? Dans quel lieu ?
Je ne vois ni les saints, ni les Anges, ni DIEU ;

Ni les blonds Chérubins et leurs brillantes ailes.
Je n'entends pas les sons des harpes éternelles,
Je ne vois rien ; je suis dans la profonde nuit.
Pour éclairer ma route aucun flambeau ne luit.
Je m'avance à tâtons au milieu des ténèbres.
O mon DIEU ! j'aperçois des visages funèbres;
D'autres qui semblent rire et se moquer de moi.
Vierge sainte, à mon aide ou je mourrai d'effroi.
Hélas ! j'appelle en vain, je suis abandonnée.
Quel trouble ! A quelle épreuve es-tu condamnée
O mon âme ! voici des cornes à leurs fronts,
Et de fourches armés, d'effroyables démons,
Vade retro ! Je suis une pieuse fille.
Voyez mon scapulaire et cette croix qui brille.
J'ai droit au paradis : vos efforts seront vains ;
Mon confesseur l'a dit; allez-vous en, vilains.
Ils avancent toujours ! Eh quoi ! tant de prières,
Tant de saints évoqués et tant de sanctuaires
Visités et dotés, tant de confessions,
Tant de cierges offerts, tant d'absolutions
Ne me sauveraient point ? Non, je ne puis le croire.
Vous êtes, n'est-ce pas, démons du purgatoire ?
Avec trop de faveur nul ne doit se juger ;
Je pourrais bien avoir quelques fautes à purger.
J'en conviens, j'en conviens, j'eus aussi mes faiblesses
Mais je m'en confessais et j'ai laissé des messes.
Oyez, on en dit une à mon intention.
A genoux, à genoux : la bénédiction !
Ils ne m'écoutent point ! d'épouvante j'expire.
Bon ! voilà maintenant qu'ils éclatent de rire.
On dirait après tout, qu'ils ne sont pas méchants ;
Qu'ils veulent m'éprouver, comme font les enfants.
C'est drôle, j'en vois un, à la rouge calotte,
Qu'il me semble... — Je suis le sacristain Carotte,
Le bon vieux, tu sais bien. . . . . . , . . .
. . . . — Chut, chut, cela suffit ;
Nous fûmes tous pécheurs. — Oui, tu fus pécheresse.

— Sans doute; mais j'allais tous les jours à confesse.
Cela compense tout. — Ça ne compense rien.
— Fi ! le vieux mécréant ! — Tu le vois pourtant bien.
Crois-moi, quitte ces airs ; ils ne sont pas de mise
Ici. — Mais les pouvoirs de notre sainte Église ?
— Expirent à la mort. — Je suis donc à jamais
Condamnée à souffrir ? — Pas aussi longtemps, mais
Comme nous, tu devras faire ta pénitence.
Tiens, du vieux mécréant écoute la sentence.
Dans ce monde je suis déjà depuis longtemps.
Les yeux de mon esprit sont dessillés. J'entends
Des choses qui pour toi sont encore fort obscures.
Lorsque l'on veut du Ciel dans les régions pures
Pouvoir entrer, il faut que soi-même on soit pur ;
Il faut se nettoyer ; c'est le seul moyen sûr.

V. Tournier.

LE PRODIGUE

O supplice cruel ! ô détresse ! ô famille
Si tendrement aimée ! ô ma femme ! ô ma fille !
O mes fils ! la misère et ses entraînements
Perfides, dangereux, ses hontes, ses tourments,
Le front baissé, la marche hésitante, incertaine,
Et la protection insultante, hautaine
De gens que l'on voyait autrefois empressés
Près de soi, c'est l'état où je vous ai laissés.
Insensé ! je riais d'un voisin honnête homme
Je l'appelais avare, il était économe.
Et maintenant je vois chaque jour ses enfants
Passer auprès des miens, heureux et triomphants.
Il fut sage ; il jouit des fruits de sa sagesse.
Pauvreté pour les miens et pour les siens richesse !
O mon DIEU, c'est justice, et bien à tort on dit :
Que c'est votre colère qui frappe, qui punit.
Non, c'est le délinquant qui se frappe lui-même ;
Vous nous avertissez en Père qui nous aime.

Votre voix s'élevant au for intérieur,
Des deux chemins à prendre indique le meilleur
Mais nous la repoussons et nous aimons mieux suivre
La passion, sirène au chant qui nous enivre.
C'est là ce que j'ai fait ; et lorsque follement,
Je dissipais mon bien et le jetais au vent,
Lorsque j'accomplissais, épouse, ta ruine,
J'entendais les accents de cette voix divine
Dont l'avertissement ne me manqua jamais.
La trouvant importune, hélas ! je l'étouffais.
Je nourrissais toujours quelque espoir chimérique.
J'attendais d'un parent parti pour l'Amérique
Que sa succession remît ma barque à flot.
Au tirage prochain, je gagnais le gros lot.
J'avais réduit ainsi la folie en système
Et je comptais sur tout, excepté sur moi-même.
Aujourd'hui que la mort, du tranchant de sa faux,
Interrompant le cours de tous mes calculs faux,
M'a fait, en dissipant ces chimères brillantes,
Voir des réalités cruelles, désolantes,
L'amour, puissant lien qu'elle ne détruit pas,
M'attache femme, enfants, à chacun de vos pas;
Et pendant que je suis le témoin invisible
De vos maux, le remords, ce tourmenteur terrible,
Me poursuit, acharné, sans trêve, ni repos;
Sa redoutable voix s'élève à tout propos.
Et que faire ? Rien! rien !... Quelle horrible souffrance
De se sentir ainsi réduit à l'impuissance,
En présence des maux dont on se sait l'auteur,
Lorsque soi-même on a plongé dans le malheur
Les Êtres les plus chers et qu'une larme amère
Sort de l'œil de l'enfant et tombe sur le père !

V. TOURNIER.

NOMENCLATURE

DES ÉTABLISSEMENTS ET SOCIÉTÉS PHILANTHROPIQUES DE LA VILLE DE PARIS

Asile de la Providence, reconnu par ordonnance royale comme établissement public, maison de retraite pour les vieillards des deux sexes, rue des Martyrs, 77. — Bureau d'administration à Paris, rue des Saints-Pères, 30.

Asile François Delessert, maison de vieillesse pour femmes. Mlle Pilat, *directrice*, rue Lekain, 5, 7 et 9.

Asile des orphelins, rue de Ménilmontant, 113.

Asile ouvroir, rue Blomet, 82. Fondé par feu le baron de Gérando pour recueillir les convalescentes qui, à leur sortie de la Maternité, de l'hôpital de Lourcine ou des salles d'accouchement d'autres hôpitaux, sont sans place et sans ressources.

Asile de Notre-Dame de Bon-Repos, pour vieillards (femmes), rue Blomet, 128.

Asile Saint-Charles, pour jeunes filles alsaciennes et lorraines sans place, rue Lafayette, 190.

Asile de Saint-Vincent de Paul pour la vieillesse, et Orphelinat de jeunes filles, dirigés par les sœurs de Sainte-Marie, rue Salneuve (Batignolles), 19.

Asile de vieillards protestants, Mme Nathier, *directrice*, rue des Boulets, 91.

Asile des vieillards, sœur Guez, *supérieure*, rue de l'Épée-de-Bois, 7.

Asile des vieillards suisses, avenue de Saint-Mandé, 25.

Asile Sainte-Marie pour les aliénés, dirigé par les sœurs de Notre-Dame du Calvaire, rue du Théâtre (Grenelle), 52.

Association pour le placement en apprentissage d'orphelins

des deux sexes. — Siége de l'association à la mairie du IVe arrondissement.

Bethléem (Maison de), pour les filles et femmes délaissées, rue Notre-Dame-des-Champs, 115.

Bureaux de bienfaisance. — Secours à domicile. Vingt bureaux sont chargés de la distribution des secours à domicile dans les vingt arrondissements municipaux de la ville de Paris, sous l'autorité de M. le préfet de la Seine et la direction de l'administration générale de l'assistance publique de Paris, etc., etc.

Institution Sainte-Périne, 69, rue du Point-du-Jour. 296 lits pour personnes âgées de 60 ans au moins, moyennant une pension de 1,300 francs, plus une somme annuelle de 100 francs pour le trousseau. *Directeur :* SALLARD; *Économe :* DUVELLE; *Médecin :* LANDRIEUX.

Maison de retraite de La Rochefoucauld, au petit Montrouge, avenue d'Orléans, 15. *Directeur :* BOUILLY (L.).

Pension de famille pour toutes personnes âgées, rue d'Orléans, 11, Arcueil. Air pur, jardin de 4,000 m. car. Prix modérés.

Asile de vieillards, fondation TISSERAND, rue d'Alésia, 134.

Prévoyants de l'Avenir (Les); Société civile de retraite; siège social, boulevard Saint-Germain, 67, Paris.

Comité de protection des orphelins alsaciens et lorrains, rue Blomet, 5.

Communauté et Orphelinat de jeunes filles de charité, rue Poulletier, 5 et 7.

Dames hospitalières de Saint-Thomas de Villeneuve, rue de Sèvres, 25 et 27 (on y panse gratuitement les blessés et autres); *succursale,* passage des Vignes, 3.

Enfants incurables (Asile des), tenu par les frères de Saint-Jean de Dieu, rue Lecourbe, 223.

Établissement polonais, rue Chevaleret (Ivry), 119.

Établissement de Saint-Nicolas, rue de Vaugirard, 92; *succursale* à Issy.

Hospice d'Enghien, rue Picpus, 12.

Hospice et maison de retraite pour les vieillards, rue Pelleport, 180 et 182.

Maison de convalescence pour les enfants malades et patronage, rue de Sèvres, 67.

Maison de Nazareth, *patronage des apprentis et des jeunes ouvriers*, rue Stanislas, 11.

Maison de la Providence pour les orphelins, rue Oudinot, 1.

Maison Saint-Charles, rue Bossuet, 12. (Œuvre de la Société de Saint-Vincent de Paul.)

Maison de refuge du Bon-Pasteur, rue d'Enfer, 71.

Maison de retraite pour Dames, rue Belzunce, 24.

Notre-Dame de Bon-Secours, maison de religieuses gardes-malades à domicile, rue Notre-Dame-des-Champs, 16 et 20.

Œuvre de l'adoption des orphelins, rue des Tournelles, 43.

Œuvre des libérées de Saint-Lazare. Siége social : mairie du Xe arrondissement ; donner un asile, des vêtements, du travail et du pain aux malheureuses femmes qui sortent de prison sans ressources et ne savent ou se retirer; les protéger, les ramener dans la voie du bien, au repentir ; les placer autant que possible hors de Paris, tel est le but de cette œuvre éminemment *utile* et *charitable.*

Œuvre des Saints-Anges, maison pour les orphelins, passage Dulac, 7.

Orphelinat-Ouvroir, les sœurs de la Sagesse, avenue d'Eylau, 105.

Orphelinat Saint-Charles pour garçons et filles, rue Blomet, 147.

Orphelinat Salomon et Caroline de Rotschild, rue Picpus.

Ouvroir de Sainte-Marie, pour les jeunes filles, Mlle Quilliard, rue Saint-Jacques, 253.

Ouvroir Saint-Roch, rue du Marché-Saint-Honoré, 52.

Ouvroir du VIe arrondissement, rue Saint-Benoît, 14.

Patronage de Sainte-Mélanie pour le placement des apprentis, rue Lhomond, 26.

Petit Ouvroir de Saint-Vincent de Paul, rue du Cherche Midi, 120.

Petites sœurs des pauvres à ***Paris***, rue Notre-Dame-des Champs, 45 (*4 succursales*).

Société d'adoption pour les enfants abandonnés; Hamelin, *agent général:* colonie agricole à Merles (Oise).

Société de bienfaisance des Dames polonaises, rue Saint-Louis-en-l'Ile, 2.

Société centrale de sauvetage des Naufragés, rue du Bac, 35.

Société charitable de Saint-François Régis, de Paris, fondée en 1826, pour faciliter le mariage civil et religieux des pauvres du département de la Seine et la légitimation des enfants, rue de Madame, 13.

Société de l'Alliance israélite universelle, rue de Trévise, 37.

Société Fénelon, reconnue comme établissement d'utilité publique, pour l'éducation et le patronage des jeunes garçons pauvres, rue de Rivoli, 176.

Société fraternelle de protection des Alsaciens et Lorrains, boulevard Montmartre, 8.

Société de l'Orphelinat de la Seine, ayant pour but de recueillir, sans distinction de cultes, le plus grand nombre possible d'enfants du département de la Seine, orphelins ou abandonnés, qu'ils soient légitimes ou naturels; de leur assurer l'éducation, l'instruction, l'apprentissage d'une profession, et de leur faciliter plus tard, dans la limite de ses ressources, les débuts de leur carrière. — Sont Membres fondateurs perpétuels ceux qui versent im-

médiatement la somme de *deux cent douze francs*, etc. Siége de la Société : quai Napoléon, 13;

Société paternelle, reconnue comme établissement d'utilité publique, pour l'éducation morale professionnelle des jeunes détenus acquittés comme ayant agi sans discernement. — Cette Société a fondé la colonie agricole de Mettray (Indre-et-Loir). *Agence de la colonie*, rue Cherubini, 4.

Société de patronage des jeunes filles détenues, libérees et abandonnées du département de la Seine, rue de Vaugirard, 71.

Société de patronage des orphelins d'Alsace et de Lorraine, rue Lepelletier, 1.

Société pour le patronage des jeunes détenus et des jeunes libérés du département de la Seine, reconnu établissement d'utilité publique, le 5 juin 1843, rue de Mézières, 9.

Société philanthropique, rue d'Orléans-Saint-Honoré, 17. (Cette Société possède des fourneaux dans presque tous les arrondissements de Paris.)

Société philanthropique des maîtres tailleurs de Paris, fondée en 1834, rue Saint-Marc, 16.

Société philanthropique l'Union du commerce, fondée en 1847, pour les employés du commerce des tissus en tous genres, boulevard de Sébastopol, 17.

Société de protection des Alsaciens-Lorrains demeurés français, siége de la Société : rue de Provence, 9.

Société de protection des apprentis et des enfants employés dans les manufactures, reconnue comme établissement d'utilité publique ; siége de la Société, place Saint-Germain-des-Prés et rue de Rennes, 44.

Société protectrice de l'enfance, fondée en 1865, reconnue d'utilité publique en 1869, rue des Beaux-Arts, 4.

Société Sainte-Marie, association des demoiselles employées dans le commerce, dirigée par les sœurs de la Présenta-

tion de la sainte Vierge, reconnue comme établissement d'utilité publique le 17 juin 1873, rue de Vaugirard, 106.

Soctété de Saint-Vincent de Paul, patronage pour les apprentis, rue de la Planchette, 6 *bis*.

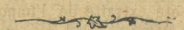
Société du travail, ayant pour but de procurer gratuitement travail et emplois, boulevard Voltaire, à la mairie du XI[e] arrondissement.

Société philanthropique savoisienne, placement gratuit de domestiques, etc.

(*P.-S.*) — En outre des établissements et Sociétés philanthropiques désignés ci-dessus et qui, certainement ne comprennent pas tous ceux qui existent, nous ferons remarquer, à nos bien-aimés Lecteurs, que chacun des vingt arrondissements de la ville de Paris possède un très-grand nombre d'*écoles primaires* et de salles d'asile pour les enfants, depuis 2 ans jusqu'à 15 ans. — Pour leur en donner une idée, nous allons faire un relevé succinct des écoles primaires et des salles d'asile du *cinquième* arrondissement, qui est le nôtre. Ainsi, par exemple, dans cet arrondissement il existe *quarante-cinq* écoles laïques, soit de filles ou de garçons, et *quinze* congréganistes, également de filles ou de garçons. — Quant aux salles d'asile du même arrondissement, elles sont au nombre de *dix*, dont *huit* laïques généralement mixtes et *deux* congréganistes mixtes.

D'après cela, les *vingt* arrondissements de la ville de Paris posséderaient donc, à très-peu près, *neuf cents* écoles primaires laïques et *trois cents* congréganistes ; plus *cent soixante* salles d'asile laïques et *quarante* congréganistes...

Nota : A la suite de cette nomenclature, le plus simple bon sens nous fait un devoir de faire figurer la Biographie du plus grand *régénérateur* de notre XIX[e] siècle, Allan Kardec.



BIOGRAPHIE

D'ALLAN KARDEC (1)

Allan Kardec (Hippolyte-Léon-Denizard Rivail), chef et fondateur de la doctrine dite *spirite*, est né à Lyon, le 3 octobre 1804; sa famille étant originaire de Bourg-en-Bresse, département de l'Ain. Quoique fils et petit-fils d'avocats, et d'une ancienne famille qui s'est distinguée dans la magistrature et le barreau, il n'a point suivi cette carrière; de bonne heure il s'est voué à l'étude des sciences et de la philosophie. Élève de Pestalozzi, en Suisse, il devint un des disciples éminents de ce célèbre pédagogiste, et l'un des propagateurs de son système d'éducation, qui a exercé une grande influence sur la réforme des études en France et en Allemagne. C'est à cette école que se sont développées les idées qui devaient plus tard le placer dans la classe des hommes de progrès et des libres-penseurs. Né dans la religion catholique, mais élevé dans un pays protestant, les actes d'intolérance qu'il eut à subir à ce sujet lui firent, dès l'âge de quinze ans, concevoir l'idée d'une réforme religieuse, à laquelle il travailla dans le silence pendant de longues années, avec la pensée d'arriver à l'unification des croyances; mais il lui manquait l'élément indispensable à la solution de ce grand problème. Le Spiritisme vint plus tard le lui fournir et imprimer une direction spéciale à ses travaux. Vers 1850, dès qu'il fut question des manifestations des Esprits, Allan Kardec se livra à des observations persévérantes sur ces phénomènes, et s'attacha principalement à en déduire les conséquences philosophiques.

---

1. Cette biographie a été extraite de l'important *Nouveau dictionnaire universel* de Maurice Lachâtre

Il y entrevit tout d'abord le principe de nouvelles lois naturelles : celles qui régissent les rapports du monde visible et du monde invisible ; il reconnut dans l'action de ce dernier une des forces de la nature, dont la connaissance devait jeter la lumière sur une foule de problèmes réputés insolubles, et il en comprit la portée au point de vue scientifique, social et religieux. Ses PRINCIPAUX OUVRAGES sur cette matière sont : le *Livre des Esprits* pour la partie philosophique, dont la première édition a paru en librairie, le 18 avril 1857 ; le *Livre des Médiums*, pour la partie expérimentale et scientifique (janvier 1861) ; l'*Évangile selon le Spiritisme*, pour la partie morale (avril 1864) ; le *Ciel et l'enfer*, ou la justice de DIEU selon le Spiritisme (août 1865) ; la *Genèse, les miracles et les prédications* selon le Spiritisme (janvier 1868) ; la *Revue spirite, journal d'études psychologiques*, recueil mensuel commencé le 1er janvier 1858. Il a fondé à Paris, le 1er avril 1858, la première Société spirite régulièrement constituée sous le nom de *Société parisienne des études spirites*, dont le but exclusif est l'étude de tout ce qui peut contribuer au progrès de cette nouvelle science. Allan Kardec se défend lui-même d'avoir rien écrit sous l'influence d'idées préconçues ou systématiques ; homme d'un caractère froid et calme, il a observé les faits, et de ses observations il a déduit les lois qui les régissent ; le premier, il en a donné la théorie et en a formé un corps méthodique et régulier. En démontrant que les faits faussement qualifiés de surnaturels sont soumis à des lois, il les fait rentrer dans l'ordre des phénomènes de la nature, et détruit ainsi le dernier refuge du merveilleux et l'un des éléments de la superstition. Pendant les premières années où il fut question de phénomènes spirites, ces manifestations furent plutôt un objet de curiosité qu'un objet de méditations sérieuses. Le *Livre des Esprits* fit envisager la chose sous un tout autre aspect ; alors on délaissa les tables tournantes, qui n'avaient été qu'un prélude, et l'on se rallia à un corps de Doctrine qui embrassait toutes les questions intéressant le plus notre humanité. De l'apparition du *Livre des Esprits* date la véritable fondation du Spiritisme, qui, jusqu'alors, n'avait possédé que des éléments épars sans coordination, et dont la portée n'avait pu être comprise de tout le monde ; de ce moment

aussi la Doctrine fixa l'attention des hommes sérieux et prit un développement rapide. En peu d'années, ces idées trouvèrent de nombreux adhérents dans tous les rangs de la société et dans tous les pays. Ce succès, sans précédent, tient sans doute aux sympathies que ces idées ont rencontrées, mais il est dû aussi en grande partie à la clarté, qui est un des caractères distinctifs d'Allan Kardec. En s'abstenant des formules abstraites de la métaphysique, l'auteur a su se mettre à la portée de tout le monde et se faire lire sans fatigue, condition essentielle pour la vulgarisation d'une idée. Sur tous les points de controverse, son argumentation, d'une logique serrée, offre peu de prise à la réfutation, et prédispose à la conviction. Les preuves matérielles que donne le Spiritisme de l'existence de l'âme et de la vie future, tendent à la destruction des idées matérialistes et panthéistes. Un des principes les plus féconds de cette Doctrine, et qui découle du précédent, est celui de la *pluralité des existences,* déjà entrevue par une foule de philosophes anciens et modernes, et, dans ces derniers temps, par *Jean Reynaud, Charles Fourier, Eugène Sue* et autres; mais il était resté à l'état d'hypothèse et de système, tandis que le Spiritisme en démontre la réalité, et prouve que c'est un des attributs essentiels de l'humanité. De ce principe découle la solution de toutes les anomalies apparentes de la vie humaine, de toutes les inégalités intellectuelles, morales et sociales; l'homme sait ainsi d'où il vient, où il va, pour quelle fin il est sur la terre, et pourquoi il y souffre. Les idées innées s'expliquent par les connaissances acquises dans les vies antérieures; la marche ascendante des peuples et de l'humanité, par les hommes des temps passés qui revivent après avoir progressé; les sympathies et les antipathies, par la nature des rapports antérieurs, lesquels relient la grande famille humaine de toutes les époques et donnent pour bases les lois mêmes de la nature, et non plus une théorie, aux grands principes de *fraternité*, d'*égalité,* de *liberté* et de *solidarité universelle*. Il touche, en outre, directement à la religion, en ce que la *pluralité des existences* étant la preuve du progrès de l'âme, détruit radicalement le dogme de l'enfer et des peines éternelles, incompatible avec ce progrès. Avec ce dogme suranné tombent les nombreux abus dont il a été

la source. Au lieu du principe anti-humanitaire : *Hors de l'Église point de salut,* qui entretient la division et l'animosité entre les différentes sectes, et qui a fait verser tant de sang, le Spiritisme a pour maxime fondamentale : *Hors la charité point de salut,* c'est-à-dire l'égalité de tous les hommes devant DIEU, la tolérance, la liberté de conscience et la bienveillance mutuelle. Au lieu de la *foi aveugle* qui annihile la liberté de penser, il dit : *Il n'y a de foi inébranlable que celle qui peut regarder la raison face à face à tous les âges de l'humanité. A la foi, il faut une base, et cette base, c'est l'intelligence parfaite de ce que l'on doit croire ; pour croire, il ne suffit pas de voir, il faut surtout comprendre. La foi aveugle n'est plus de ce siècle ; or, c'est précisément le dogme de la foi aveugle qui fait aujourd'hui le plus grand nombre d'incrédules, parce qu'il veut s'imposer et qu'il exige l'abdication d'une des plus précieuses facultés de l'homme : le raisonnement et le libre arbitre.* (Évangile selon le Spiritisme.) La Doctrine spirite, telle qu'elle ressort des ouvrages d'Allan Kardec, renferme en elle les éléments d'une transformation générale dans les idées, et la transformation des idées amène forcément celle de la société. A ce point de vue, elle mérite l'attention de tous les hommes de progrès. Son influence s'étendant déjà sur tous les pays civilisés, donne à la personnalité de son *fondateur* une importance considérable, et tout fait prévoir que, dans un avenir peut-être prochain, il sera posé comme l'un des principaux réformateurs du XIXe siècle, et, certainement, nous pouvons même dire : *comme le plus grand réformateur de notre* XIXe *siècle.* — **Allan Kardec est décédé le 31 mars 1869.**

TABLE GÉNÉRALE

DES MATIÈRES

LIVRE TROISIÈME

Typ. Ch. UNSINGER, 83, rue du Bac.

DÉDICACE

Au grand initiateur, savant Allan Kardec,
Qui, SEUL, *a eu l'honneur de pouvoir faire échec*
A Messieurs les savants de tous les temps passés,
Nous sommes très heureux de dédier cet écrit
Entièrement extrait du livre des Esprits;
Chef-d'œuvre de raison, de rationalité.

A. B.

DEUXIÈME PARTIE

PHILOSOPHIE SPIRITE



CATALOGUE GÉNÉRAL

DES

OUVRAGES DE L'AUTEUR

avec leur prix de vente, étant tirés sur papier de 14 fr. la rame.

Ouvrages faisant partie du domaine public depuis le 27 mai 1882. fr. c.

Guide du Bonheur. 1 vol. in-18 (jésus), broché. . . . 1,60
Philosophie spirite. 1 vol. in-18 (jésus), broché. . . . 2,00
Notions d'astronomie, etc. 1 vol. in-18 (jésus), broché. 2,00
Trilogie spirite, comprenant les trois volumes précédents. 1 fort vol. in-18 (jésus), broché. 5,00
Véritable catéchisme universel. 1 vol. in-32, broc. 1,50
Encyclopédie morale. 1 fort vol. in-32, broché. . . . 1,70

Ouvrages devant faire partie du domaine public après le décès de l'auteur.

Guide de la Sagesse. 1 vol. in-18 (jésus), broché.. . . 1,70
Poème psychologique. 1 vol. in-18 (jésus), broché. . 1,00
Poème astronomique. 1 vol. in-18 (jésus), broché. . 1,40
Trilogie morale, comprenant les trois volumes précédents. 1 fort vol. in-18 (jésus), broché. 3,50
Les deux Antipodes. Brochure in-18 (jésus) de 36 pages, plus une couverture. Brochée. 0,50
Brochure scientifique et morale, in-18 (jésus), broc. 1,00
Le véritable Régénérateur scientifique et moral, 1 vol. in-32. Broché. 1,50
Tableaux astronomique et synoptique collés sur carton de 19 cent. sur 24 et à bordures dorées. 0,55
Double grand tableau synoptique (États d'Europe et départements français). Dimension : 55 cent. sur 72. 0,40
Grand tableau d'instruction morale et scientifique. Même dimension. 0,40

Nota. — Pour toute demande de tirage de l'un quelconque des écrits sus-désignés, s'adresser à Monsieur le Typographe de la rue du Bac, 83, à Paris, qui en possède tous les clichés et a pris, avec l'auteur, l'engagement formel de faire (lui et ses successeurs) tous les tirages qui leur seront commandés par tout libraire quelconque de Paris et des Départements, de l'un quelconque des écrits sus-désignés. Dans l'intérêt *pécuniaire* de Messieurs les Libraires en question, tous ces tirages seront faits à 50 0/0 au-dessous des prix de vente désignés dans ce Catalogue général ; à la seule condition expresse que chaque commande sera de 210 exemplaires au moins. Naturellement, le nom et l'adresse de la librairie qui aura fait la commande, seront mis au bas du grand titre de chaque écrit commandé. — Pour tout tirage fait sur papier plus cher (conformément à la commande du libraire), le prix supplémentaire du papier sera remboursé à Monsieur le Typographe, et le prix de vente de l'écrit en question sera augmenté d'autant.

Approuvé le Nota ci-dessus. CHARLES UNSINGER.

Approuvé le Nota ci-dessus. AUGUSTIN BABIN.

TRILOGIE SPIRITE

DEUXIÈME PARTIE

PHILOSOPHIE SPIRITE

C'EST-A-DIRE

PSYCHOLOGIQUE ET MORALE

CONTENANT

LES PRINCIPES DE LA DOCTRINE SPIRITE

SUR L'IMMORTALITÉ DE L'AME,
LA NATURE DES ESPRITS, LEUR DESTINÉE ET LEURS RAPPORTS
AVEC LES HOMMES; LES LOIS MORALES,
LA VIE PRÉSENTE, LA VIE FUTURE ET L'AVENIR
DE NOTRE HUMANITÉ,
D'APRÈS L'ENSEIGNEMENT DES ESPRITS,

PAR

AUGUSTIN BABIN

(Maxime fondamentale du Spiritisme.)

(Hors la Charité point de salut.)

NOUVELLE ÉDITION

PARIS
TYPOGRAPHIE CHARLES UNSINGER
83, RUE DU BAC, 83

1885

DEUX ENSEIGNES ABSOLUMENT SENSÉES

1° Enseigne de toute librairie anti-spiritualiste.

Tout ce qui se rapporte au Spiritualisme
Pur et rationnel, conforme au Spiritisme,
Est tout à fait exclu de cette librairie,
De la saine raison la réelle ennemie.

A. B.

2° Enseigne d'une librairie spiritualiste.

Tout Spiritualisme absolument sensé,
Émettant la croyance en la DIVINITÉ,
En notre *âme* immortelle et toute spirituelle
Destinée à jouir de la vie éternelle,
Est toujours accepté dans cette librairie,
De notre humanité la plus sincère amie.

A. B.

NOTA

De ces *deux* enseignes ci-dessus désignées
Messieurs les libraires de notre Capitale,
C'est à vous de choisir vraiment la principale,
Celle qui n'appartient qu'aux libraires *sensés*
Qui doivent, avant tout, ardemment désirer
Que notre humanité puisse s'améliorer.
Consultez, dans ce cas, tous nos humbles écrits,
Et tous, alors, Messieurs, vous serez assurés
Qu'ils font vraiment partie de *ceux* qui sont susdits.
Alors, ils méritent, Messieurs, d'être édités
Par tous *ceux* d'entre vous, qui sont (en vérité)
Les sincères amis de notre humanité.

A. B.

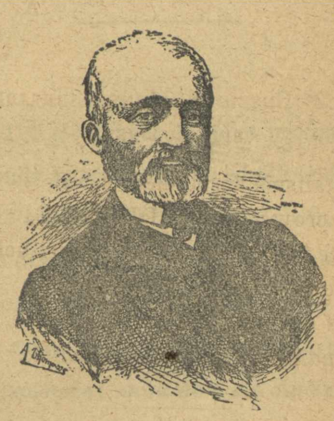
PREMIER AVIS

Nous appelons, Lecteurs, *Philosophie spirite :*
Celle qui se trouve toute spiritualiste ;
Qui nous parle de DIEU, de notre *âme* immortelle
Destinée à revivre, après sa vie actuelle,
Dans un autre monde, le monde des Esprits.
Cette Philosophie, tout à fait consolante,
Fait le pur fondement de ce présent écrit ;
Sa lecture est, alors, tout à fait importante.

A. B.

DEUXIÈME AVIS

Dans cet écrit, Lecteurs, nous allons désigner
Du vrai Spiritisme les principes sublimes ;
Principes consolants, que l'on doit admirer
Pour leur moralité et leur rationalisme.



C'est pourquoi nous avons le droit de pouvoir dire
Cette vraie vérité, qu'on ne peut contredire :
C'est que des Doctrines elle est la plus sublime
Et celle qui, vraiment, est la plus légitime.

A. B.

TROISIÈME AVIS

Voulons-nous au prochain faire un bien véritable,
Ou bien, autrement dit, le plus considérable ?
Faisons-lui comprendre, que la *croyance* en DIEU
Est le premier devoir et puis le plus précieux
Qui incombe, ici-bas, à tous Êtres humains,
Qui *tous,* sans exception, sont ses enfants, enfin.
Tel est, de cet écrit, le vrai but principal ;
De tous le plus sérieux et puis le plus moral.

A. B.

INVOCATION

O mon DIEU ! c'est avec la plus profonde humilité que j'entreprends la rédaction de ce faible écrit, dans le but d'être utile à mes semblables et d'obéir, par conséquent, à votre divine loi, par laquelle Vous nous recommandez de nous aider les uns les autres; de faire à autrui ce que raisonnablement nous voudrions qui nous fût fait à nous-mêmes; enfin de nous aimer tous comme des frères, puisque nous sommes tous vos enfants. Loi adorable que Jésus-Christ, l'un de vos fils bien-aimés et notre bienfaiteur sur cette terre, enseigna aux hommes pendant son séjour parmi eux.

Ne pouvant rien sans Vous, soutenez-moi, SEIGNEUR, dans mon humble entreprise, afin que mon travail puisse être utile à mes semblables, que j'aime comme moi-même, par amour pour Vous, et auxquels je désire, de tout mon cœur et de toute mon âme, pou-

voir offrir, également par amour pour Vous, un écrit qui puisse les soulager dans leurs peines, en leur inspirant toute confiance et tout espoir en Vous, qui, *Seul*, avez le pouvoir de donner à vos enfants : gloire et félicité.

Que votre volonté soit faite, ô mon DIEU !

PRÉAMBULE[1]

Comme, parmi nos Lecteurs, il pourra s'en trouver quelques-uns qui ne soient pas Spirites, et qui, même, éprouvent une certaine répugnance à vouloir prendre connaissance du Spiritisme, à cause des principes nouveaux qu'il émet, nous leur ferons remarquer qu'ils sont complétement dans l'erreur; car le Spiritisme est une Doctrine religieuse aussi vieille que le monde, le mot seul en est nouveau. Cette vérité sera grandement prouvée dans ce préambule, qui a également pour but de prouver qu'il existe entre le Spiritisme et le Magnétisme (science officiellement reconnue aujourd'hui) des rapports très-intimes, l'un et l'autre reposant sur le même principe fondamental : l'existence, en nous, d'une

1. Avant toute entrée en matière, nous ferons remarquer ici que tout ce qui est mentionné dans cet écrit a été entièrement extrait du *Livre des Esprits* de notre vénéré et très-regretté maître Allan Kardec, y compris quelques articles puisés dans la *Revue spirite*, de 1858 à 1876. Nous ne sommes donc en réalité, en composant ce volume, qu'un simple *compilateur* plus ou moins intelligent. Seul titre, du reste, que nous réclamons pour tous nos écrits, comprenant, en tout, cinq volumes. Cet aveu nous coûte d'autant moins que nous n'avons qu'un seul et unique désir : celui de nous rendre *utile* à tous nos semblables (nos frères spirituels), tout autant qu'il est en notre bien modeste pouvoir. En cela *seulement* consiste toute notre ambition. A. B.

partie spirituelle (notre âme) gardant sa personnalité en dehors de cette vie...

Comme preuves de l'extrême ancienneté du Spiritisme, nous ferons remarquer que l'existence des Esprits et leur intervention dans le monde corporel, sont attestées et démontrées, non comme un fait exceptionnel, mais comme principe général, dans saint Augustin, saint Jérôme, saint Chrysostome, saint Grégoire de Naziance et beaucoup d'autres Pères de l'Église. Cette croyance, en outre, forme la base de tous les systèmes religieux. Les plus savants philosophes de l'antiquité l'ont admise : Platon, Zoroastre, Confucius, Apulée, Pythagore, Apollonius de Tyane et tant d'autres. Nous la trouvons dans les mystères et les oracles chez les Grecs, les Égyptiens, les Indiens, les Chaldéens, les Romains, les Perses, les Chinois. Nous la voyons survivre à toutes les vicissitudes des peuples, à toutes les persécutions; braver toutes les révolutions physiques et morales de l'humanité. Plus tard, nous la retrouvons dans toute la phalange des nymphes, des génies bons et mauvais, des sylphes, des gnomes, des fées, des lutins, dont toutes les nations ont peuplé l'espace. Nous trouvons la pratique des évocations chez les peuples de la Sibérie, au Kamtchatka, en Islande, chez les Indiens de l'Amérique du Nord, chez les aborigènes du Mexique et du Pérou, dans la Polynésie et jusque chez les stupides sauvages de la Nouvelle-Hollande. De quelque absurdité que cette croyance soit entourée et travestie selon les temps et les lieux, on ne peut disconvenir qu'elle part d'un principe plus ou moins défiguré; or, une doctrine ne devient pas universelle, ne survit pas à des milliers de générations,

ne s'implante pas, d'un pôle à l'autre, chez les peuples les plus dissemblables et à tous les degrés de l'échelle sociale, sans être fondée sur quelque chose de positif. Quel est ce quelque chose? C'est ce que nous démontrent les récentes manifestations. Chercher les rapports qu'il peut y avoir entre ces manifestations et toutes ces croyances, c'est chercher la vérité. L'histoire de la *doctrine spirite* est en quelque sorte celle de l'esprit humain, et, en même temps, la seule qui nous permette de pouvoir expliquer l'origine d'une foule de légendes et de croyances populaires, en faisant la part de la vérité, de l'allégorie et de la superstition. Enfin cette doctrine est la seule qui nous offre la solution possible d'une foule de phénomènes moraux et anthropologiques, dont nous sommes généralement témoins, et dont on chercherait vainement l'explication dans toutes les doctrines connues. Nous rangerons dans cette catégorie, par exemple, la simultanéité de pensées, l'anomalie de certains caractères, les sympathies et les antipathies, les connaissances intuitives, les aptitudes, les propensions, les destinées qui semblent empreintes de fatalité; et, dans un cadre plus général, le caractère distinctif des peuples, leurs progrès ou leur dégénérescence, etc.

Une vérité incontestable et reconnue par tous les Spirites éclairés : c'est qu'il existe une union intime entre la doctrine du Magnétisme et celle du Spiritisme, ces deux doctrines ayant, l'une et l'autre, pour fondement l'existence de l'âme en dehors du corps, c'est-à-dire l'existence de notre partie spirituelle, notre âme, en dehors de notre partie purement matérielle, notre corps; car l'on ne peut mettre en doute que c'est la première de ces

deux doctrines qui a préparé les voies de la seconde, dont les rapides progrès sont incontestablement dus à la vulgarisation des idées de la première. Des phénomènes magnétiques du somnambulisme et de l'extase aux manifestations Spirites, il n'y a qu'un pas; leur connexion est telle, qu'il est pour ainsi dire impossible de parler de l'une sans parler de l'autre, et le Spirite qui voudrait rester en dehors de la science magnétique ressemblerait à un professeur de physique qui s'abstiendrait de parler de la lumière. Cependant certains adeptes de ces deux doctrines diffèrent entre eux sur quelques points, en ce sens que les uns croient pouvoir tout expliquer par la seule action du fluide magnétique, opinion par trop matérielle, tandis que les autres, et tous les vrais Spirites sont de ce nombre, admettent et reconnaissent dans les phénomènes somnambuliques une manifestation occulte. Cette opposition, du reste, s'affaiblit de jour en jour, et il est aisé de prévoir que l'époque n'est pas éloignée où toute distinction aura cessé, et que tous seront alors ralliés à cette dernière opinion, qui certainement est la *seule* rationnelle, elle *seule* pouvant expliquer les faits obtenus par l'une et l'autre de ces deux doctrines, destinées à régénérer notre humanité terrestre, principalement la *doctrine spirite.*

Comme preuves à l'appui de ce que vous avançons, il nous suffira de mentionner ici les admirables résultats obtenus jusqu'à ce jour à l'aide du Spiritisme. Ces résultats sont les suivants :

1° Il donne, comme chacun le sait, la preuve patente de l'existence et de l'immortalité de l'âme. Ce n'est point une découverte, il est vrai, mais c'est faute de preuves

sur ce point qu'il y a tant d'incrédules ou d'indifférents sur l'avenir : c'est en prouvant ce qui n'était qu'une théorie qu'il triomphe du matérialisme, et qu'il en prévient les funestes conséquences pour la société. Le doute sur l'avenir étant changé en certitude, c'est toute une révolution dans les idées, et les suites en sont incalculables. Là se bornerait exclusivement le résultat des manifestations, que ce résultat serait immense.

2° Par la ferme croyance qu'il développe, il exerce une puissante action sur le moral de l'homme; il le porte au bien, le console dans ses afflictions, lui donne la force et le courage dans les épreuves de la vie, le détourne de la pensée du suicide.

3° Il rectifie toutes les idées fausses que l'on s'était faites sur l'avenir de l'âme, sur le ciel, l'enfer, les peines et les récompenses; il détruit radicalement, par l'irrésistible logique des faits, les dogmes des peines éternelles et des démons; en un mot, il nous découvre la vie future, nous la montre rationnelle et conforme à la justice de DIEU. C'est encore une chose qui a bien sa valeur.

4° Il fait connaître ce qui se passe au moment de la mort; ce phénomène, jusqu'à ce jour insondable, n'a plus de mystères; les moindres particularités de ce voyage si redouté sont aujourd'hui connues; or, comme tout le monde meurt, cette connaissance intéresse tout le monde.

5° Par la loi de la pluralité des existences, il ouvre un nouveau champ à la philosophie; l'homme sait d'où il vient, où il va, pour quelle fin il est sur la terre. Il explique la cause de toutes les misères humaines, de toutes les inégalités sociales; il donne les lois mêmes de

la nature pour principes de solidarité universelle, de fraternité, d'égalité et de liberté, qui n'étaient assis que sur la théorie. Il jette enfin la lumière sur les questions les plus ardues de la métaphysique, de la psychologie et de la morale.

6° Par la théorie des fluides périspritaux, il fait connaître le mécanisme des sensations et des perceptions de l'âme; il explique les phénomènes de la double vue, de la vue à distance, du somnambulisme, de l'extase, des rêves, des visions, des apparitions, etc.; il ouvre un nouveau champ à la physiologie et à la pathologie.

7° En prouvant les relations qui existent entre le monde corporel et le monde spirituel, il montre dans ce dernier une des forces actives de la nature, une puissance intelligente, et donne la raison d'une foule d'effets attribués à des causes surnaturelles, qui ont alimenté la plupart des idées superstitieuses.

8° En révélant le fait des obsessions, il fait connaître la cause, inconnue jusqu'ici, de nombreuses affections qu'il donne les moyens de guérir, et sur lesquelles la science, en tout temps, s'est plus ou moins méprise au préjudice des malades.

9° En nous faisant connaître les véritables conditions de la prière et de son mode d'action, en nous révélant l'influence réciproque des Esprits incarnés et désincarnés, il nous apprend le pouvoir de l'homme sur les Esprits imparfaits, pour les moraliser et les arracher aux souffrances inhérentes à leur infériorité.

10° En faisant connaître la Magnétisation spirituelle, qu'on ne connaissait pas, il ouvre au magnétisme une

nouvelle voie, et lui apporte un nouveau et puissant élément de guérison.

Après avoir obtenu de tels résultats, qui tous seront prouvés dans le cours de cet écrit, nous le demandons franchement, la main sur la conscience, nous est-il permis de mettre en doute que le Spiritisme est destiné à régénérer notre humanité terrestre?...

Quant aux faits spirites et à leur possibilité, non-seulement nous en ferons mention dans l'Avant-propos, qui vient à la suite de ce préambule, mais encore nous donnerons des preuves à l'appui tellement sérieuses, qu'elles suffiront, du moins nous l'espérons, pour convaincre la grande majorité de nos Lecteurs.

AVANT-PROPOS

Ce traité de philosophie spirite, c'est-à-dire psychologique et morale, extrait du *Livre des Esprits*, d'Allan Kardec, le plus grand philosophe psychologique et moraliste de notre époque (1), a été primitivement entrepris par l'auteur, dans le but de mieux se pénétrer lui-même des pensées consolantes et sublimes renfermées dans ce livre si profond, dont le titre pourra peut-être bien faire sourire le Lecteur; mais qu'il croit un ami qui lui est tout dévoué et qui lui désire, de cœur et d'âme, toute sorte de prospérité et de bonheur; qu'il mette de côté, pour le moment, toute espèce d'ironie, et, dans son propre intérêt, quelle que soit son antipathie pour ce titre, voire même pour la sublime doctrine du Spiritisme, qui a pour maxime fondamentale : « *Hors la charité point de salut*, » qui fut en tout temps la suprême

---

1. M. Allan Kardec, le vénéré et bien regretté maître de tous les spirites sincères, et auquel nous devons, personnellement, tant de reconnaissance pour le bonheur extrême que nous avons retiré de la lecture de ses précieux et on ne peut plus consolants ouvrages spirites, souffrant depuis longtemps d'un anévrisme, maladie de cœur qu'il devait à ses travaux intellectuels incessants, a succombé le 31 mars 1869. (Voir sa Biographie à la fin de notre *Catéchisme universel*).

maxime de JÉSUS-CHRIST (1), qu'il tâche de vaincre son antipathie, ou du moins malgré cette antipathie même, peu compréhensible du reste, qu'il prenne connaissance, d'une manière sérieuse, des principes mentionnés dans le livre en question, ou bien dans le présent écrit, qui n'en est qu'un faible extrait. Alors il verra son sourire diminuer considérablement, pour disparaître tout à fait à la deuxième lecture qu'il en fera, pour peu que le sens spirituel et moral soit développé en lui, et, nous en sommes persuadé, il éprouvera ainsi que cela nous est arrivé à nous-même, une joie, un contentement, un plaisir, une félicité, un bonheur mêlé d'espérance, qui lui feront éprouver des sentiments qu'un Être humain peut bien ressentir, mais qu'il lui est impossible de pouvoir exprimer convenablement.

Dans l'intérêt des Lecteurs incrédules de bonne foi,

---

1. Nous ferons observer ici que cette maxime vaut bien celle du Catholicisme, qui dit : « *Hors de l'Église catholique point de salut.* » En effet, avec une semblable doctrine, comment résoudre la question suivante : Un homme a mené toute sa vie la conduite la plus dépravée, la plus criminelle ; il s'est souillé de tous les vices ; mais au moment de mourir, et durant quelques minutes, il accomplit scrupuleusement ses devoirs religieux et reçoit une absolution pleine et entière. Un autre a été toute sa vie un homme de bien, bon, charitable, indulgent pour tout le monde, honnête dans toute l'acception du mot, aimant DIEU et l'adorant dans le fond de son cœur, mais il n'a pas pratiqué selon la foi ; il a été, si vous le voulez, déiste, protestant, juif ou musulman, et, volontairement ou involontairement, n'a pas reçu la dernière absolution. Quel est leur sort réciproque dans la vie future ? Si le premier est sauvé, il n'a pas eu beaucoup de peine ; si le second ne l'est pas, à quoi lui ont servi toutes ses vertus, si son sort est le même que s'il eût fait le mal ? S'il peut être sauvé, que devient la maxime : *Hors de l'Église catholique point de salut?* — (Avis au clergé catholique.)

c'est-à-dire sans préjugé, en même temps que par sympathie et par attachement pour eux tous, nous allons continuer cet Avant-propos, dans le but de leur donner connaissance, autant qu'il sera en notre pouvoir, du peu d'importance qu'ont les objections mises en avant contre le Spiritisme, ainsi que de la possibilité des communications spirites obtenues par voie médianimique. D'après cela, ce qui va suivre de cet Avant-propos comprendra donc deux parties bien distinctes.

La première partie, comprendra les réfutations simples et faciles qu'on peut opposer aux principales objections mises ordinairement en avant, par ses détracteurs peu scrupuleux et le plus souvent de mauvaise foi; la seconde partie, aura pour but de donner connaissance, aussi clairement et succinctement que possible, de la loi des phénomènes spirites dont nous sommes journellement témoins, principalement depuis quelques années, quoiqu'ils aient existé de tout temps, ainsi que nous l'avons prouvé dans notre préambule précédant cet Avant-propos, auquel nous sommes forcément dans l'obligation de donner une grande étendue. Puis, ensuite, nous le terminerons par une division très-succincte de cet écrit.

PREMIÈRE PARTIE

RÉFUTATIONS DES PRINCIPALES OBJECTIONS MISES ORDINAIREMENT EN AVANT CONTRE LE SPIRITISME

Les principales objections mises en avant contre le Spiritisme, par ses détracteurs peu scrupuleux et le plus souvent de mauvaise foi, peuvent, à quelque chose près, se résumer ainsi : 1° Objections des savants qui en contestent les faits; — 2° Tendance du Spiritisme à faire revivre les croyances superstitieuses d'autrefois fondées sur le merveilleux et le surnaturel; dito à devenir une religion nouvelle; — 3° Apparition, en divers endroits, de quelques faux spirites, faisant croire au charlatanisme, et rapport des faits spirites avec ceux obtenus par la prestidigitation; — 4° Quels sont le but et l'utilité du Spiritisme?

A toutes ces questions paraissant, au premier abord, avoir une certaine importance, il nous sera facile de faire des réponses qui devront grandement suffire, du moins nous l'espérons, pour faire comprendre leur peu de valeur au Lecteur consciencieux et acceptant de bonne foi, comme vrai, ce qui lui paraît le plus conforme à la raison et s'accorder le plus avec sa conscience, qui, toujours et en toutes circonstances, doit être son souverain

guide en toutes choses; d'autant mieux, comme l'a dit un poète, que :

« Contre la conscience il n'est point de refuge;
« Elle parle à nos cœurs, rien n'étouffe sa voix,
« Et de nos actions elle est tout à la fois
« La loi, l'accusateur, le témoin et le juge. »

1° *Objections des savants qui en contestent les faits* (1).

L'un des plus grands reproches que les détracteurs du Spiritisme mettent ordinairement en avant pour le combattre, c'est l'opposition des savants qui en contestent les faits. « Pourquoi, disent-ils, les savants ne se sont-ils pas emparés du phénomène des tables tournantes? S'ils y avaient vu quelque chose de sérieux, ils n'auraient eu garde, ce nous semble, de négliger des faits aussi extraordinaires, et encore moins de les repousser avec dédain; tandis qu'ils sont tous contre vous. Les

1. Nous ferons observer ici, que ce serait se faire une bien fausse idée du Spiritisme, que de croire qu'il puise sa force dans la pratique des manifestations matérielles, et qu'en entravant ces manifestations on peut le miner dans sa base. Sa force est dans sa philosophie, dans l'appel qu'il fait à la raison, au bon sens. — Dans l'antiquité, il était l'objet d'études mystérieuses, soigneusement cachées au vulgaire; aujourd'hui, il n'a de secrets pour personne; il parle un langage clair, sans ambiguïté; chez lui, rien de mystique, point d'allégories susceptibles de fausses interprétations; il veut être compris de tous, parce que le temps est venu de faire connaître la vérité aux hommes; loin de s'opposer à la diffusion de la lumière, il la veut pour tout le monde; il ne réclame pas une croyance aveugle, il veut que l'on sache pourquoi l'on croit; en s'appuyant sur la raison, il sera toujours plus fort que ceux qui cherchent à l'anéantir. *Avis aux sectes religieuses, rétrogrades et intolérantes.*

savants ne sont-ils pas le flambeau des nations, et leur devoir n'est-il pas de répandre la lumière? Pourquoi voudriez-vous qu'ils l'eussent étouffée, alors qu'une si belle occasion se présentait à eux, de révéler au monde une force nouvelle? » Tels sont, à ce sujet, les principaux reproches adressés habituellement aux adeptes du Spiritisme. A toutes ces questions, nous ferons une réponse bien simple : c'est que si le Spiritisme n'a pas encore droit de cité dans la science officielle, ce n'est pas un motif pour le condamner! Si la science ne s'était jamais trompée, son opinion pourrait ici, en effet, être d'un grand poids dans la balance; mais malheureusement l'expérience prouve le contraire; n'a-t-elle pas repoussé, comme des chimères, une foule de découvertes qui, plus tard, ont illustré la mémoire de leurs auteurs? N'est-ce pas à un rapport de notre premier corps savant, que la France doit d'avoir été privée de l'initiative de la vapeur? Lorsque Fulton vint au camp de Boulogne présenter son système à Napoléon Ier, qui en recommanda l'examen immédiat à l'Institut, celui-ci n'a-t-il pas conclu que ce système était une rêverie impraticable, qu'il n'y avait pas lieu de s'en occuper? Faut-il en conclure que Messieurs les Membres de l'Institut sont des ignorants? Cela justifie-t-il les épithètes, triviales à force de mauvais goût, que certaines personnes se plaisent à leur prodiguer? Assurément non; il n'est personne de sensé qui ne rende justice à leur éminent savoir, tout en reconnaissant qu'ils ne sont pas infaillibles, et qu'ainsi leur jugement n'est pas toujours en dernier ressort, surtout en fait d'idées nouvelles! D'autant mieux que nous ferons remarquer que, si les sciences vulgaires reposent sur les

propriétés de la matière qu'on peut manipuler à son gré, les phénomènes qu'elles produisent ont pour agents des forces matérielles; tandis que ceux du Spiritisme ont pour agents des intelligences qui ont leur indépendance, leur libre-arbitre et ne sont point soumises à nos caprices; ils échappent ainsi à nos procédés de laboratoire et à nos calculs, et, dès lors, ne sont plus du ressort de la science proprement dite.

La science s'est donc fourvoyée, quand elle a voulu expérimenter les Esprits, comme une pile voltaïque; elle a échoué, et cela devait être, parce qu'elle a opéré en vue d'une analogie qui n'existe pas; puis, sans aller plus loin, elle a conclu à la négative; jugement téméraire que le temps se charge tous les jours de réformer, comme il en a réformé bien d'autres; alors ceux qui l'auront prononcé, en seront pour la honte de s'être inscrits trop légèrement en faux contre la puissance infinie du CRÉATEUR. Les corps savants n'ont point et n'auront jamais à se prononcer dans la question; elle n'est pas plus de leur ressort, que celle de décréter si DIEU existe; c'est donc une erreur de les en faire juges. Le Spiritisme est une question de croyance personnelle, qui ne peut dépendre du vote d'une assemblée; car ce vote, lui fût-il favorable, ne peut forcer les convictions. Quand l'opinion publique se sera formée à cet égard, ils l'accepteront comme individus, et ils subiront la force des choses. Laissons passer une génération, et, avec elle, les préjugés de l'amour-propre qui s'entête, et nous verrons qu'il en sera du Spiritisme, comme de tant d'autres vérités que l'on a combattues, et qu'il serait ridicule maintenant de révoquer en doute. Aujourd'hui, ce sont

plus prodigieuse que l'espace soit peuplé d'Êtres pensants qui, après avoir vécu sur la terre, ont quitté leur enveloppe matérielle? Ne trouve-t-on pas, dans ce fait, l'explication d'une foule de croyances qui remontent à la plus haute antiquité? De pareilles choses valent bien la peine d'être approfondies. »

Telles sont les diverses réflexions que se sont faites une foule d'hommes éclairés, et qui, certainement, peuvent passer pour savants, quoique ne faisant pas partie de l'Institut; ils ont vu, non superficiellement, et d'un œil prévenu; ils ont étudié sérieusement et sans parti pris; ils ont eu la modestie de ne pas dire : Je ne comprends pas, donc cela n'est pas; leur conviction s'est formée par l'observation et le raisonnement. Si ces idées eussent été des chimères, pensez-vous que tous ces hommes d'élite les eussent adoptées? qu'ils aient pu être longtemps dupes d'une illusion? Il n'y a donc point impossibilité matérielle à ce qu'il existe des Êtres invisibles pour nous et peuplant l'espace, et cette considération seule devrait engager à plus de circonspection. Naguère, qui eût jamais pensé qu'une goutte d'eau limpide pût renfermer des milliers d'Êtres d'une petitesse qui confond notre imagination? Or, nous dirons qu'il était plus difficile à la raison de concevoir des Êtres d'une telle ténuité, pourvus de tous nos organes et fonctionnant comme nous, que d'admettre ceux que nous nommons Esprits. On nous répondra peut-être que, de ce qu'une chose est possible, il ne s'ensuit pas qu'elle existe. D'accord; mais l'on conviendra aussi que du moment qu'elle n'est pas impossible, c'est déjà un grand point, car elle n'a plus rien qui répugne à la raison. Reste donc à la

connait-on l'existence de ces milliards d'animalcules, qui causent tant de ravages dans l'économie? Où est l'impossibilité matérielle qu'il y ait, dans l'espace, des Êtres qui échappent à nos sens? Aurions-nous par hasard la ridicule prétention de tout savoir, et de croire que DIEU ne peut pas nous en apprendre davantage? Si ces Êtres invisibles qui nous entourent sont intelligents, pourquoi ne se communiqueraient-ils pas à nous? S'ils sont en relations avec les hommes, ils doivent jouer un rôle dans la destinée, dans les événements. Qui sait, c'est peut-être une des puissances de la nature; une des forces occultes que nous ne soupçonnions pas. Quel nouvel horizon cela ouvrirait à la pensée! Quel vaste champ d'observations! La découverte du monde des invisibles serait bien autre chose que celle des infiniment petits; ce serait plus qu'une découverte, ce serait une révolution dans les idées! Quelle lumière peut en jaillir! Que de choses mystérieuses expliquées! Ceux qui y croient sont tournés en ridicule; mais qu'est-ce que cela prouve? N'en a-t-il pas été de même de toutes les grandes découvertes? Christophe Colomb n'a-t-il pas été rebuté, abreuvé de dégoût, traité en insensé? Ces idées, dit-on, sont si étranges, qu'on ne peut pas y croire; mais à celui qui eût dit, il y a seulement un demi-siècle, qu'en quelques minutes on correspondrait d'un bout du monde à l'autre; qu'en quelques heures on traverserait la France; qu'avec la fumée d'un peu d'eau bouillante un navire marcherait vent-debout; qu'on tirerait de l'eau les moyens de s'éclairer et de se chauffer; qui aurait proposé d'éclairer tout Paris, en un instant, avec un réservoir d'une substance invisible, on lui aurait ri au nez. Est-ce donc une chose

plus prodigieuse que l'espace soit peuplé d'Êtres pensants qui, après avoir vécu sur la terre, ont quitté leur enveloppe matérielle? Ne trouve-t-on pas, dans ce fait, l'explication d'une foule de croyances qui remontent à la plus haute antiquité? De pareilles choses valent bien la peine d'être approfondies. »

Telles sont les diverses réflexions que se sont faites une foule d'hommes éclairés, et qui, certainement, peuvent passer pour savants, quoique ne faisant pas partie de l'Institut; ils ont vu, non superficiellement, et d'un œil prévenu; ils ont étudié sérieusement et sans parti pris; ils ont eu la modestie de ne pas dire : Je ne comprends pas, donc cela n'est pas; leur conviction s'est formée par l'observation et le raisonnement. Si ces idées eussent été des chimères, pensez-vous que tous ces hommes d'élite les eussent adoptées? qu'ils aient pu être longtemps dupes d'une illusion? Il n'y a donc point impossibilité matérielle à ce qu'il existe des Êtres invisibles pour nous et peuplant l'espace, et cette considération seule devrait engager à plus de circonspection. Naguère, qui eût jamais pensé qu'une goutte d'eau limpide pût renfermer des milliers d'Êtres d'une petitesse qui confond notre imagination? Or, nous dirons qu'il était plus difficile à la raison de concevoir des Êtres d'une telle ténuité, pourvus de tous nos organes et fonctionnant comme nous, que d'admettre ceux que nous nommons Esprits. On nous répondra peut-être que, de ce qu'une chose est possible, il ne s'ensuit pas qu'elle existe. D'accord; mais l'on conviendra aussi que du moment qu'elle n'est pas impossible, c'est déjà un grand point, car elle n'a plus rien qui répugne à la raison. Reste donc à la

constater par l'observation des faits. Cette observation n'est pas nouvelle. L'histoire, tant sacrée que profane, prouve l'ancienneté et l'universalité de cette croyance, qui s'est perpétuée à travers tous les âges de notre humanité terrestre, ainsi que nous en avons déjà fait mention dans notre préambule.

Quant aux faits, ils sont de deux natures : les uns sont spontanés et les autres provoqués. Parmi les premiers, il faut ranger les visions et les apparitions qui sont très-fréquentes; les bruits, tapages, perturbations d'objets sans cause connue, et une foule d'effets insolites que l'on regardait comme surnaturels et qui, aujourd'hui, nous paraissent tout simples; car, pour nous, il n'y a rien de surnaturel, puisque tout rentre dans les lois de la nature. Les faits provoqués sont ce que l'on obtient par l'intermédiaire des médiums. Seulement, nous ferons remarquer ici que les faits spirites ne s'obtiennent pas à volonté, et cela par une raison toute simple : c'est que la cause physique de la médiumnité est dans l'assimilation plus ou moins facile des fluides périspritaux de l'incarné et du désincarné, et sa cause morale dans la volonté de l'Esprit, qui se communique quand cela lui convient et non à notre volonté; d'où il résulte : 1° que tous les Esprits ne peuvent pas se communiquer indifféremment par tous les médiums; 2° que tout médium peut perdre ou voir suspendre ses facultés au moment où il s'y attend le moins. Ce peu de mots suffit pour nous montrer qu'il y a là toute une étude à faire pour pouvoir se rendre compte des variations que présentent ces phénomènes. Ce serait donc une erreur de croire que tout Esprit peut venir à l'appel qui lui est fait, et se commu-

niquer par le premier médium venu. Pour qu'un Esprit se communique, il faut d'abord que cela lui convienne; puis, ensuite, que sa position ou ses occupations le lui permettent; il faut encore qu'il trouve dans le médium un instrument propice, approprié à sa nature.

En principe, on peut communiquer avec les Esprits de tous les ordres, avec ses parents et ses amis, avec les Esprits les plus élevés comme avec les plus vulgaires; mais indépendamment des conditions individuelles de possibilité, ils viennent plus ou moins volontiers, selon les circonstances, et surtout en raison de leur sympathie pour les personnes qui les appellent, et non sur la demande du premier venu, à qui il prendrait fantaisie de les évoquer par un sentiment de curiosité; en pareil cas, ils ne se seraient pas dérangés de leur vivant, ils ne le font pas davantage à l'état d'Esprit, etc. (Pour des détails très-nombreux et très-développés sur les communications spirites, consulter le *Livre des Médiums,* d'Allan Kardec, qui est l'ouvrage le plus important qui existe en ce genre.)

2° *Tendance du Spiritisme à faire revivre les croyances superstitieuses d'autrefois, fondées sur le merveilleux et le surnaturel; dito : à devenir une religion nouvelle.*

En réponse à la première objection, nous ferons d'abord observer qu'une idée n'est superstitieuse que parce qu'elle est fausse. La question est donc de savoir s'il y a ou non des manifestations d'Esprits; or, nous dirons à ceux qui font une objection semblable : « Vous ne pouvez pas taxer la chose de superstitieuse tant que vous

n'aurez pas prouvé qu'elle n'existe pas. Vous direz peut-être bien : Ma raison s'y refuse; mais tous ceux qui y croient et qui ne sont pas des imbéciles, invoquent aussi leur raison et de plus des faits; laquelle des deux raisons doit l'emporter? Le grand juge ici, c'est l'avenir, comme il l'a été dans toutes les questions scientifiques et industrielles taxées d'absurdes à leur origine. Vous jugez *a priori*, d'après votre opinion; les Spirites, eux, ne jugent qu'après avoir vu et observé longtemps. Nous ajouterons que le Spiritisme, éclairé comme il l'est aujourd'hui, tend, au contraire, à détruire les idées superstitieuses, parce qu'il montre ce qu'il y a de vrai et de faux dans les croyances populaires, et tout ce que l'ignorance et les préjugés y ont mêlé d'absurde.

Le surnaturel est ce qui est en dehors des lois de la nature. Sans doute, notre raison n'admet rien en dehors de ces lois; mais les connaissons-nous toutes? Certainement non. Dans tous les temps, les phénomènes, dont la cause était inconnue, ont été réputés surnaturels; eh bien ! le Spiritisme vient révéler une nouvelle loi, d'après laquelle la conversation avec l'Esprit d'un mort (Être humain privé de la vie matérielle) repose sur une loi tout aussi naturelle, que celle que l'électricité permet d'établir entre deux individus à 500 lieues de distance; il en est ainsi de tous les autres phénomènes spirites.

Le Spiritisme répudie, en ce qui le concerne, tout effet merveilleux, c'est-à-dire en dehors des lois de la nature; il ne fait ni miracles, ni prodiges; mais il explique, en vertu d'une loi, certains effets réputés jusqu'à ce jour miracles et prodiges, et par cela même en démontre la possibilité. Il élargit ainsi le

domaine de la science, c'est en cela qu'il est lui-même une science ; mais la découverte de cette nouvelle loi entraînant des conséquences morales, le code de ces conséquences en fait, en même temps, une doctrine philosophique. A ce dernier point de vue, il répond aux aspirations de l'homme en ce qui touche l'avenir, et comme il appuie sa théorie de l'avenir sur des bases positives et rationnelles, c'est pour cela qu'il convient à l'esprit positif du siècle ; c'est ce que les Lecteurs de cet humble écrit comprendront facilement, pour peu qu'ils veuillent prendre la peine de l'étudier. (Pour des renseignements très-étendus sur ce sujet, voir le *Livre des Médiums*, chapitre II.)

Quant à ce qui concerne le Spiritisme dans sa tendance à devenir une religion nouvelle ! Certainement nous trouvons très-naturel que le Spiritisme tende à un but semblable, du moment qu'il a trouvé de nombreux adhérents, parmi les adeptes de toutes les croyances religieuses qui jouissent, ici-bas, d'un crédit plus ou moins officiel. Ainsi, par exemple, l'on y voit un grand nombre de Catholiques, que les dogmes de l'Église n'ont pas pu convaincre ; des Protestants de toutes les sectes ; des Israélites, des Musulmans et jusqu'à des Boudhistes et des Brahmanistes. Il repose donc sur des principes qui sont universels, et qui, par conséquent, rendent très-légitime sa prétention à devenir une religion nouvelle, destinée à purifier ce qu'il y a d'impur, dans les religions humaines quelles qu'elles soient, et malheureusement les impuretés, contraires à la conscience et à la saine raison n'y fourmillent que trop ; défaut capital qui ne peut être reproché, en aucune manière,

au Spiritisme. Si ses conséquences morales sont dans le sens du *pur* Christianisme, c'est parce que le *pur* Christianisme est, de toutes les religions, celle qui est la plus éclairée et la plus pure, et c'est pour cette raison que, de toutes les sectes religieuses du monde, les Chrétiens sont les plus aptes à le comprendre dans sa véritable essence. Peut-on franchement lui en faire un reproche ?

Chacun sans doute peut se faire une religion de ses opinions, interpréter à son gré les religions connues, et puis, ensuite, s'attacher à une institution religieuse nouvelle qui lui paraît plus rationnelle.

Si les adeptes du Spiritisme apportent un sentiment religieux dans leurs réunions et leurs évocations, qui se font toujours sans formules sacramentelles, car, pour les Esprits, la pensée est tout et la forme n'est rien, c'est parce que ces dernières sont toujours faites au nom de DIEU et qu'ils croient que rien dans ce monde ne se fait sans sa permission. Ils procèdent à leurs travaux avec calme et recueillement, parce que c'est une condition nécessaire pour les observations, et, en second lieu, parce qu'ils reconnaissent le respect que l'on doit à ceux qui ne vivent plus sur la terre, quelle que soit leur condition heureuse ou malheureuse dans le monde des Esprits; ils font un appel aux bons Esprits, parce que, sachant qu'il y en a de bons et de mauvais, ils tiennent à ce que ces derniers ne viennent pas se mêler, frauduleusement, aux communications qu'ils reçoivent. Qu'est-ce que tout cela prouve? Qu'ils ne sont pas des athées, que la piété est l'un des principaux fondements de leur croyance.

Quant aux enseignements donnés par les Esprits supérieurs, ce sont les suivants : DIEU est *bon* et *juste*, disent-ils, il ne veut que le bien; la meilleure de toutes les religions est donc celle qui enseigne ce qui est conforme à la bonté et à la justice de DIEU; qui donne de DIEU l'idée la plus grande, la plus sublime, et ne Le rabaisse pas en Lui prêtant les petitesses et les passions de l'humanité; qui rend les hommes bons et vertueux, et leur apprend à s'aimer tous comme des frères; qui condamne tout mal fait à son prochain; qui n'autorise l'injustice sous quelque forme ou prétexte que ce soit; qui ne prescrit rien de contraire aux lois immuables de la nature, car DIEU ne peut se contredire; celle dont les ministres donnent le meilleur exemple de bonté, de charité et de moralité; celle qui tend le mieux à combattre l'égoïsme, qui flatte le moins l'orgueil et la vanité des hommes; celle enfin au nom de laquelle il se commet le moins de mal, car une bonne religion ne peut être le prétexte d'un mal quelconque; elle ne doit lui laisser aucune porte ouverte, ni directement, ni par l'interprétation. » A vous maintenant, chers Lecteurs, à décider si une telle religion, recommandée par tous les Esprits *supérieurs*, peut être contraire au bien-être de notre humanité.

3° *Apparition en divers endroits de faux spirites, faisant croire au charlatanisme, et rapport des faits spirites avec ceux obtenus par la prestidigitation.*

L'apparition, en divers endroits, de quelques faux spirites, a porté quelques personnes peu clairvoyantes à en

conclure, de suite, que le Spiritisme est un pur charlatanisme. Décision peu réfléchie et peu prudente, car ce serait absolument comme si elles disaient : « Dans l'humanité, il y a des faussaires et des assassins, donc toute l'humanité n'est composée que de faussaires et d'assassins. » Ou bien encore, si elles le préfèrent, comme si elles disaient : « Dans notre famille il s'est trouvé un fripon et un imposteur, donc, dans notre famille, nous sommes tous des fripons et des imposteurs. » Comme l'on voit, le raisonnement est absolument le même, et, certes, nous ne pensons pas qu'une seule des personnes en question, voudrait consentir à l'accepter pour son propre compte. Un semblable reproche ne mérite donc pas qu'on s'y arrête davantage.

Pour ce qui est de l'imitation des faits spirites par la prestidigitation, le reproche n'est pas plus valable, quoique plus naturel. En effet, de ce qu'on peut imiter une chose, s'ensuit-il que la chose n'existe pas? Que dirions-nous de la logique de celui qui prétendrait que, parce qu'on fait du vin de Champagne avec de l'eau de seltz, tout le vin de Champagne est de l'eau de seltz? C'est le privilége de toutes les choses qui ont du retentissement d'engendrer des contrefaçons. Des prestidigitateurs ont pensé que le nom de Spiritisme, à cause de sa popularité et des controverses dont il était l'objet, pouvait être bon à exploiter; alors, pour attirer la foule, ils ont simulé, plus ou moins grossièrement, quelques phénomènes de médianimité, comme naguère ils ont simulé la clairvoyance somnambulique, et tous les railleurs d'applaudir, en s'écriant : Voilà ce que c'est que le Spiritisme! Comme ils avaient crié autrefois : Voilà ce que c'est que

le Somnambulisme! Et cependant, aujourd'hui, le Somnambulisme ne peut, raisonnablement, être mis en doute par personne. Espérons qu'avant peu, il en sera de même du Spiritisme, car la malveillance et une insigne mauvaise foi, ont seules pu l'assimiler à la magie et à la sorcellerie, puisqu'il en répudie le but, les pratiques, les formules et les paroles mystiques; nous devons d'autant plus l'espérer que, depuis quelque temps, il existe un grand nombre de personnes, qui autrefois le critiquaient, et qui sont aujourd'hui ses plus fervents adeptes. Nous en avons des preuves tous les jours. Puis laissons passer la génération actuelle, et l'on verra les plus récalcitrants l'accepter forcément, pour ne pas paraître ridicules à leur tour; comme le paraîtraient ceux qui, aujourd'hui, voudraient nier l'existence des grandes et belles découvertes dont nous profitons en ce moment, et qui, dès leur début, furent ridiculisées et regardées comme de véritables mystifications.

Le peu que nous venons de dire, devant grandement suffire aux Lecteurs consciencieux et de bonne foi, pour leur faire comprendre l'extrême faiblesse de tels reproches, nous nous abstiendrons d'en dire davantage.

4° *Quels sont le but et l'utilité du Spiritisme?*

Le Spiritisme a pour but de combattre l'incrédulité et ses funestes conséquences, en donnant des preuves patentes de l'existence de l'âme et de la vie future; il s'adresse donc à ceux qui ne croient à rien ou qui doutent, et le nombre en est grand malheureusement. Ceux qui ont une foi religieuse, et à qui cette foi suffit, n'en ont

pas besoin. A celui qui dit : « Je crois à l'autorité de l'Église et je m'en tiens à ce qu'elle enseigne, sans rien chercher au delà, » le Spiritisme répond qu'il ne s'impose à personne et ne vient forcer aucune conviction.

La liberté de conscience est une conséquence de la liberté de penser, qui est un des attributs de l'homme; le Spiritisme serait en contradiction avec ses principes de charité et de tolérance, s'il ne la respectait pas. C'est pourquoi le Spiritisme, respectant la liberté de conscience, ne s'impose pas. Il accepte en frère celui qui vient à lui comme un frère, et laisse en repos ceux qui le repoussent. Il sait, d'ailleurs, que toute croyance imposée est superficielle et ne donne que les apparences de la foi, mais non la foi sincère. Il expose ses principes aux yeux de tous, de manière à ce que chacun puisse se former une opinion en connaissance de cause. Ceux qui les acceptent, prêtres ou laïques, le font librement et parce qu'ils les trouvent rationnels; mais il n'en veut nullement à ceux qui ne sont pas de son avis. S'il y a lutte, aujourd'hui, entre le Catholicisme et le Spiritisme, certainement ce n'est pas ce dernier qui l'a provoquée, car ses principes sont absolument les mêmes que ceux du Christ. Seulement, il rend clair et compréhensible, pour les masses, ce qui était obscur.

Pour ce qui concerne les communications spirites, si elles ont lieu, cela ne peut être qu'avec la volonté de DIEU; si donc DIEU, dans sa divine miséricorde, envoie aux hommes ce secours pour les tirer de l'incrédulité, c'est une impiété de le repousser. Quant à leur utilité pratique au point de vue moral, elle est facile à comprendre, car elle nous fait connaître par des moyens pa-

tents des lois de la nature qui nous étaient inconnues, du moins d'une manière irrécusable. Or, le monde des Esprits existe par une de ces lois, et le Spiritisme nous fait connaître cette loi : il nous apprend l'influence que le monde invisible exerce sur le monde visible, et les rapports qui existent entre eux, comme l'astronomie nous apprend les rapports des astres avec la terre; il nous le montre, comme étant une des forces qui régissent l'univers et contribuent au maintien de l'harmonie générale. Supposons que là se borne son utilité; ne serait-ce pas déjà beaucoup que la révélation d'une pareille puissance, abstraction faite de toute Doctrine morale? N'est-ce donc rien que tout un monde nouveau qui se révèle à nous, si surtout la connaissance de ce monde, nous met sur la voie d'une foule de problèmes insolubles jusqu'alors; si elle nous initie aux mystères d'outre-tombe, qui nous intéressent bien quelque peu, tant que nous sommes, puisque tous nous devons, tôt ou tard, franchir le pas fatal. Mais il est une utilité plus positive du Spiritisme : c'est l'influence morale qu'il exerce par la force même des choses. Le Spiritisme est la preuve pratique de l'existence de l'âme, de son individualité après la mort matérielle, de son immortalité, de son sort à venir; c'est donc la destruction du Matérialisme, non par le raisonnement, mais par des faits, etc. — Pour les réfutations générales de toutes les objections qu'on peut mettre en avant contre le Spiritisme, consulter l'importante brochure d'Allan Kardec, intitulée : *Qu'est-ce que le Spiritisme?*

Cette brochure est la source où nous avons puisé les réfutations dont nous venons de faire mention.

Après avoir prouvé à nos bien-aimés Lecteurs, que les principales objections mises ordinairement en avant contre le Spiritisme, non-seulement n'ont pas toute l'importance qu'on a bien voulu leur donner primitivement, mais encore qu'elles peuvent être considérées comme étant de nulle valeur, vu le but sublime que se propose la *Doctrine spirite*, lequel but fait facilement comprendre son extrême utilité; nous allons, maintenant, continuer cet Avant-propos par l'explication des phénomènes spirites. Ces explications, ainsi que nous l'avons déjà dit, ayant pour but de faire comprendre leur possibilité, composeront la deuxième partie de ce dit Avant-propos, auquel, nous le répétons, nous avons été dans l'obligation de donner une étendue peu normale. Nous le terminerons ensuite, ainsi que nous en avons pris l'engagement, par un résumé clair et succinct de la division de cet écrit.

DEUXIEME PARTIE

RÉSUMÉ DE LA LOI DES PHÉNOMÈNES SPIRITES

Dans ce résumé de la loi des phénomènes spirites, nos bien-aimés Lecteurs doivent comprendre que nous n'avons pas la prétention de leur prouver, comme deux et deux font quatre, la possibilité de ces phénomènes; seulement nous leur donnerons quelques explications sur leur possibilité. — Heureux et mille fois heureux si nous avons le suprême bonheur de les convaincre, comme nous avons été convaincu nous-même. Ces explications sont les suivantes :

La raison et notre conscience nous disent : que tout ce qui existe dans la nature a été créé par DIEU, Seul Créateur et Seul Dispensateur de toutes choses (naturellement, nous ne nous adressons ici qu'aux personnes qui croient en DIEU et à l'immortalité de l'âme spirituelle qui est en eux, laquelle devient Esprit en dehors de cette vie; quant aux autres, nous ne pouvons que les plaindre); de plus, nos connaissances actuelles en physique et en chimie nous permettent d'admettre, comme vérité, que tous les corps matériels, en général, ne sont pas autre chose que la condensation du fluide cosmique

universellement répandu dans l'immensité sans fin ; opinion admise aujourd'hui par toutes les hautes sommités scientifiques.

Maintenant, nous ferons remarquer que, sans aucun doute, la pensée de DIEU doit entièrement imprégner le fluide cosmique dont nous venons de faire mention. D'où nous sommes amenés à conclure : que tous les corps, en général, se composent de deux parties de nature essentiellement distinctes : la partie purement matérielle et la partie intellectuelle, qui n'est autre que le principe vital, lequel, en se modifiant, est destiné à devenir Esprit, après avoir passé par les trois règnes de la nature qui précèdent le règne humain. (Pour de nombreux renseignements à cet égard, consulter les pages 60 et suivantes de notre *Catéchisme universel*, ou bien notre article sur l'*Ame humaine*, inséré dans le numéro du mois d'août 1877 de la *Revue spirite*.) D'après cela, nous reconnaissons donc deux parties essentiellement distinctes dans tous les corps de la nature : 1° la partie purement matérielle, qui n'est autre chose que la condensation du fluide cosmique universel, supposé non imprégné de la pensée de DIEU ; 2° de la partie plus ou moins intellectuelle donnant la vie à la matière, d'où lui vient le nom de fluide vital. Mais nous avons admis que le fluide cosmique universel est le principe *unique* de tous les corps matériels ; nous devons donc admettre, en même temps, que la pensée de DIEU, dont il est imprégné, doit être également le principe *unique* de tous les fluides plus ou moins intelligents qui existent dans la nature, et dont, probablement, nous ne connaissons qu'un très-petit nombre, par rapport à ceux qui doivent

exister. Tous ces fluides, naturellement, jouent un rôle important dans tous les phénomènes de la nature, ou mieux, ils en sont le principe intelligent, le principe spirituel n'étant autre que les Esprits désincarnés ; lesquels Esprits, sans aucun doute, sont chargés, par DIEU, de la direction de ces mêmes phénomènes. Jusqu'à présent, on s'est borné à dire : tel effet est le résultat d'une action fluidique; mais cette donnée générale, suffisante autrefois, ne l'est plus aujourd'hui, lorsque nous voulons scruter les détails de ces phénomènes, en supposant qu'ils soient simplement physiques, autrement dit purement matériels, ou bien spirites, c'est-à-dire plus ou moins intelligents, spirituels et moraux.

Sans doute l'étude de semblables phénomènes ne peut être encore que bien incomplète, vu l'extrême infériorité de nos connaissances, dans cette partie de la science naturelle, c'est-à-dire celle qui a pour but l'étude des fluides, plus ou moins matériels, répandus à l'infini dans toute la nature. Aussi nous contenterons-nous d'en donner ici un simple aperçu, aussi clair et concis qu'il nous sera possible, acceptant de suite, comme une vérité démontrée et non douteuse, que tous les corps de la nature, minéraux, végétaux, animaux et Êtres humains, sont formés des mêmes éléments combinés de manière à produire l'infinie variété des différents corps solides, liquides, vaporeux, gazeux ou fluidiques, qu'on est convenu de diviser en deux catégories bien distinctes, appelées *corps pondérables et corps impondérables*. Les premiers sont appelés ainsi, parce qu'on peut en mesurer le poids, et ce poids est en raison de la somme des molécules contenues dans le volume

donné; tandis que les derniers sont appelés impondérables, parce qu'ils n'ont aucun poids pour nous, et qu'en quelque quantité qu'ils soient accumulés dans un autre corps, ils n'en augmentent pas le poids (1). Ces derniers corps, désignés spécialement sous le nom de fluides, sont : le calorique, la lumière, l'électricité, le fluide magnétique ou l'aimant : ce dernier n'étant qu'une variété de l'électricité. Quoique impondérables, ces fluides n'en ont pas moins une très-grande puissance. Le calorique divise les corps les plus durs, les réduit en vapeur et donne aux liquides évaporés une force d'extension irrésistible. Le choc électrique brise les arbres et les pierres, courbe des barres de fer, fond les métaux, transporte au loin des masses énormes. Le fluide magnétique donne au fer une puissance d'attraction capable de soutenir des poids considérables. La lumière ne possède pas ce genre de force, mais elle exerce une action chimique sur la plupart des corps, et, sous son influence, s'opèrent incessamment des compositions et des décompositions. Sans la lumière les végétaux et les animaux s'étiolent et dégénèrent, les fruits n'ont ni saveur, ni coloration.

D'après ce que nous venons de dire sur les différentes propriétés des corps impondérables qui nous sont con-

---

1. Nous ferons observer que l'impondérabilité de ces fluides est plutôt fictive que réelle, et qu'elle est due à la défectuosité de nos moyens d'expérimentation. Ce qui le fait croire, c'est que depuis peu on reconnaît dans l'électricité une certaine pesanteur, encore fort peu appréciable, il est vrai, mais qui pourra fort bien le devenir davantage, à mesure que nos moyens d'expérimentation se perfectionneront, ce qui alors rangera le fluide électrique parmi les corps pondérables, etc.

nus, nous devons comprendre que l'Esprit qui, probablement, a plus ou moins de pouvoir sur tous ces fluides, y compris le fluide universel, doit, avec l'aide de ces mêmes fluides, pouvoir produire tous les phénomènes de la nature, ainsi que les manifestations spirites qui sont à notre connaissance. En effet, un Esprit veut-il mettre un objet matériel quelconque en mouvement : pour cela, il lui suffit d'imprégner ce même objet de fluide universel ou fluide primordial, plus ou moins modifié, uni au fluide animalisé ou fluide vital de l'homme qui, dans ce cas, sert de médium, c'est-à-dire d'intermédiaire à l'Esprit pour agir sur la matière inerte ; lequel fluide combiné obéit d'une manière plus ou moins complète à la volonté de l'Esprit, suivant que la combinaison est plus ou moins entière, ce qui naturellement dépend de l'état normal de celui qui sert de médium.

Cette définition, du moins nous le pensons, suffit grandement pour expliquer tous les phénomènes spirites qui se produisent journellement parmi nous. Ainsi, par exemple, un Esprit évoqué consent-il à se communiquer, en se servant d'un objet matériel quelconque ? Il lui suffit, ainsi que nous venons de le dire, d'imprégner cet objet de fluide universel, plus ou moins modifié, combiné avec le fluide vital de l'évocateur ou de toute autre personne présente, sans même qu'elle en ait aucunement connaissance, lui servant, dans ce cas, de médium sans le savoir. Alors, cet objet matériel, une fois imprégné du dit fluide combiné, se trouve momentanément doué d'une vie factice (absolument comme notre partie purement matérielle, notre corps proprement dit, jouit ici-bas d'une vie momentanée), mais

sans aucune intelligence ; mais aussi, d'un autre côté, pouvant complétement obéir à la volonté de l'Esprit qui se communique, et cela tout le temps qu'il s'en trouve imprégné, sans que pour cela un attouchement quelconque soit utile de la part de l'Esprit ci-dessus désigné, voire même de la part du médium. Cela naturellement explique les réponses plus ou moins intelligentes de cet objet momentanément animé d'une vie factice, ainsi que nous venons de le dire.

Ces réponses, en effet, doivent forcément être en rapport avec le plus ou moins d'épuration de l'Esprit qui se communique. C'est cette même communication spirite qu'on est convenu d'appeler typtologie. Cette sorte de communication n'est pas la seule, bien loin s'en faut, que l'Esprit peut employer pour se communiquer. Ainsi, par exemple, il peut encore se manifester pour la vue, en condensant le fluide périsprital (ce fluide prend sa source dans le fluide universel, ainsi que nous en ferons mention au chapitre Ier du livre deuxième de cet écrit, article PÉRISPRIT), qui lui sert d'enveloppe, et sur lequel il a un pouvoir pour ainsi dire absolu, pour peu qu'il soit un peu épuré. Dans ce cas, il peut apparaître soit en partie ou en totalité, comme il le désire, et alors la partie rendue visible nous apparaît comme si elle vivait de la vie matérielle. Ce genre de manifestation spirite est un cas très-commun parmi nous, et nous sommes persuadé qu'il y a peu de personnes qui, rappelant leurs souvenirs, ne se rappellent pas avoir eu de semblables apparitions, dans un état de somnolence plus ou moins prononcé. L'Esprit peut encore se communiquer par le toucher, ce qui est une conséquence de ce

que nous venons de dire ; ou bien encore par l'audition des coups frappés, le mouvement des corps, l'écriture directe ou indirecte, etc. (Consulter, pour toutes ces sortes de communications, le *Livre des Médiums*, d'Allan Kardec.)

P.-S. — Malgré les preuves rationnelles et convaincantes que nous venons de donner de la possibilité des manifestations spirites, il nous est arrivé d'entendre plusieurs personnes faire l'objection suivante qui, pour elles, est sans réplique : « Si réellement, disent les personnes en question, les manifestations que l'on appelle spirites existent, pourquoi ne pouvons-nous pas nous-mêmes les obtenir, malgré le grand désir que nous en avons, et du moment que nous prenons toutes les précautions voulues pour cela? » Comme réponse à une semblable objection, nous leur ferons remarquer qu'elles sont peut-être dans l'erreur, en croyant avoir pris toutes les précautions voulues en pareille circonstance ! Sans aucun doute, elles ont oublié de prendre les principales, consistant surtout à avoir une confiance et une foi entières en la bonté infinie de DIEU, et à croire, franchement et sans arrière-pensée, qu'il peut permettre, sans déroger pour cela aux suprêmes et immuables lois de la nature qu'il a établies de toute éternité, à ses enfants désincarnés, c'est-à-dire à l'état d'Esprits, de communiquer avec ses autres enfants incarnés sur un monde humain (tels sont les hommes sur cette terre), et cela dans le but de faciliter l'amélioration de ces derniers; laquelle amélioration peut seule leur permettre de progresser, c'est-à-dire d'avancer vers DIEU, et, par

conséquent, d'arriver à l'état d'Esprits *purs*, but final de tous les Esprits. Seule époque, à laquelle les Esprits peuvent voir et s'approcher de DIEU, dont ils sont les messagers directs, chargés de faire exécuter ses ordres suprêmes dans tout l'univers. Nous leur demanderons encore si, lorsqu'elles ont fait les essais dont elles parlent, elles avaient réellement foi et confiance en leur possibilité, et tout en faisant leurs efforts pour garder leur sérieux, si elles ne souriaient pas en elles-mêmes; si, enfin, à leur sourire incrédule, elles ne joignaient pas encore une coupable ironie, toujours très-antipathique et plus ou moins offensante pour les Esprits qui auraient eu le désir de se communiquer à elles; car nous leur dirons, ici, que les Esprits un peu épurés, quand ils le veulent, ont complétement connaissance de toutes nos pensées, voire même celles que nous voudrions nous cacher à nous-mêmes. D'après cela, nous leur demanderons si franchement, dans ce cas, un motif semblable ne suffit pas pour s'opposer à toute manifestation quelconque des Esprits? Comme preuve de ce que nous avançons, prenons parmi nous l'exemple suivant : Supposons que l'un de nous soit préoccupé d'une idée qu'il considère comme excessivement sérieuse et qu'il croit, en même temps, utile de communiquer à un grand nombre de personnes qui se trouvent avec lui; puis ensuite, pour un instant, admettons que ces mêmes personnes soient partagées en deux groupes différents, tous les deux étant, à sa connaissance, d'une opinion diamétralment opposée; de manière qu'un groupe, par exemple, soit plus ou moins sympathique à l'idée qu'il veut émettre, tandis que l'autre groupe lui est complé-

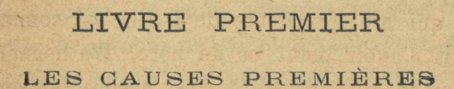
tement antipathique. Nous le demandons franchement et consciencieusement, quel est celui de ces deux groupes auquel il s'adressera, de préférence, pour lui communiquer sa pensée?... Supposons encore qu'au lieu d'une pensée à émettre, nous ayons une opération physique à exécuter devant ces mêmes personnes, nous le demandons toujours franchement et consciencieusement, au risque de nous attirer toute sorte de déboires amers, de critiques injustes, et enfin d'ironies le plus souvent offensantes, irons-nous de gaieté de cœur nous adresser à ces derniers, tandis que nous avons l'intime conviction que, de la part des premiers, nous n'avons à attendre que de la reconnaissance et, en même temps, un recueillement attentif et sérieux à tout ce que nous désirons leur démontrer? Certainement non! jamais aucun de nous ne voudrait y consentir. D'après cela, de quel droit voudrions-nous donc exiger des Esprits qui, ainsi que nous et plus que nous, sans doute, jouissent de leur libre-arbitre, une chose que nous ne voudrions pas faire nous-mêmes? Une pareille prétention serait le comble du ridicule de notre part, aussi ne mérite-t-elle aucunement qu'on s'y arrête davantage.

Maintenant, ainsi que nous en avons pris l'engagement, nous allons terminer cet Avant-propos (auquel, dans l'intérêt de nos bien-aimés Lecteurs, nous avons été obligés de donner une étendue peu normale), par un résumé, aussi succinct que possible, de la division de ce volume. Cette division est la suivante : comme division principale, il comprendra quatre Livres. Le *premier* traitera des causes premières; le *deuxième*, du monde spirite et des Esprits; le *troisième*, des lois morales, et

enfin le *quatrième*, ayant pour titre : *espérances et consolations*, traitera des peines et des jouissances terrestres et spirituelles. Puis ensuite, chaque livre sera divisé en chapitres qui, eux-mêmes, comprendront tous les différents articles dont il sera fait mention dans cet écrit. — Pour se former une idée exacte de cette division, consulter la table générale des matières.

DEUXIÈME PARTIE

PHILOSOPHIE SPIRITE



LIVRE PREMIER

LES CAUSES PREMIÈRES

CHAPITRE PREMIER

DIEU

1. DIEU, preuves de son existence. — 2. Attributs de DIEU.

DIEU, preuves de son existence.

DIEU est l'intelligence suprême, cause première de toutes choses. Nous trouvons la preuve de l'existence de DIEU, dans un axiome que nous appliquons à toutes les sciences : « Il n'y a pas d'effet sans cause. » Cherchons la cause de tout ce qui n'est pas l'œuvre de l'homme et notre raison nous répondra. En effet, quel est l'Être humain assez dépourvu de sens, qui, en contemplant l'immensité des cieux, ne comprenne pas qu'il

existe un ÊTRE SUPRÊME, de qui toutes choses tirent leur être et qui nous a fait pour Lui.

Une deuxième preuve non moins concluante de l'existence de DIEU, c'est le sentiment intuitif universel (1) que tous les hommes en général, instruits ou non instruits, civilisés ou sauvages, portent en eux-mêmes de l'existence d'un ÊTRE SUPRÊME. C'est encore un témoignage irréfutable qu'il n'y a pas d'effet sans cause.

Celui qui nie l'existence de DIEU, est comme celui qui dirait n'avoir point eu de père. L'athéisme n'est pas seulement une absurdité, c'est encore le comble de l'ingratitude envers DIEU, notre bon Père céleste, pour qui toutes les vérités ne sont qu'une seule idée, tous les lieux un seul point, tous les temps un seul moment, tous les pouvoirs un seul vouloir, et qui, source de toute lumière et de toute intelligence, régit l'univers et les espèces entières, avec une puissance et une bonté infinies.

Attributs de DIEU.

L'infériorité des facultés de l'homme ne lui permet pas de comprendre la nature intime de DIEU. Dans

---

1. Ce sentiment intuitif est tellement universel, d'après nous, que nous croyons qu'il n'existe pas une seule Créature humaine qui, dans un complet isolement et écoutant scrupuleusement sa conscience, n'éprouve ce dit sentiment. Quelques-uns, il est vrai, cherchent à le combattre en eux, soit par égoïsme, soit par orgueil; mais alors bien à plaindre sont ces malheureux, car un châtiment terrible les attend au sortir de cette vie, dont ils veulent en vain nier le ***but providentiel.***

l'enfance de l'humanité, l'homme Le confond souvent avec la créature, dont il Lui attribue les imperfections; mais à mesure que le sens moral se développe en lui, sa pensée pénètre mieux le fond des choses, et il s'en fait une idée plus juste et plus conforme à la saine raison, quoique toujours incomplète.

Si nous ne pouvons comprendre la nature intime de DIEU, nous pouvons du moins avoir une idée de quelques-uns de ses attributs; ainsi, nous reconnaissons que DIEU est :

Éternel. S'il avait eu un commencement, il serait sorti du néant, ou bien il aurait été créé lui-même par un Être antérieur. C'est ainsi que de proche en proche nous remontons à l'infini et à l'éternité.

Immuable. S'il était sujet à des changements, les lois qui régissent l'univers n'auraient aucune stabilité.

Immatériel. C'est-à-dire que sa nature diffère de tout ce que nous appelons matière, autrement il ne serait pas immuable, car il serait sujet aux transformations de la matière.

Unique. S'il y avait plusieurs Dieux, il n'y aurait pas unité de vues ni unité de puissance dans l'ordonnance de l'univers.

Tout-puissant. S'il n'avait pas la souveraine puissance, il y aurait quelque chose de plus puissant que Lui, il n'eût pas fait toutes choses, et celles qu'il n'aurait pas faites seraient l'œuvre d'un autre Dieu.

Souverainement juste et bon. La sagesse providentielle des lois divines se révèle dans les plus petites choses comme dans les plus grandes, et cette sagesse ne permet de douter ni de sa justice ni de sa bonté.

Tels sont les attributs de DIEU, qu'il est permis à notre faible intelligence de pouvoir apprécier. La raison et notre conscience nous disent qu'il doit les posséder tous au suprême degré, car s'il en avait un seul de moins ou qui ne fût pas à un degré infini, il ne serait pas supérieur à tout et par conséquent ne serait pas DIEU. Pour être au-dessus de toutes choses, DIEU ne doit subir aucune vicissitude et n'avoir, en aucune manière, une seule des imperfections, tant infimes qu'elles soient, que l'imagination peut concevoir.

A DIEU Seul appartient donc la perfection absolue, et, en même temps qu'il est le *Seul* et *unique* Créateur et Dispensateur de toutes choses, il est également notre bon Père céleste à tous, source de toute espérance et consolation, et notre *seul soutien*. Tâchons donc de toujours Lui plaire et de ne jamais Lui déplaire, si nous voulons nous rendre dignes de sa divine miséricorde, et pour cela un moyen bien simple s'offre à nous : c'est d'obéir autant que possible à cette sublime et divine maxime du Christ : « Hors la charité point de salut » ; laquelle maxime est la base fondamentale de la partie morale du Spiritisme. — Pour tout ce qui concerne les devoirs généraux de l'homme envers DIEU et par amour pour Lui, consulter notre *Guide du Bonheur*.

CHAPITRE II

ÉLÉMENTS GÉNÉRAUX DE L'UNIVERS.

1. Connaissance du principe des choses. — 2. Esprit et matière. — 3. Propriétés de la matière unie au fluide universel. — 4. Espace universel.

Connaissance du principe des choses.

Il n'est pas donné à l'homme de connaître le principe des choses, car DIEU ne permet pas que tout lui soit révélé ici-bas; seulement le voile se lève pour lui à mesure qu'il s'instruit et qu'il s'épure; mais, pour comprendre certaines choses, il lui faut des facultés qu'il ne possède pas encore.

Plus il est donné à l'homme de pénétrer avant dans les mystères de la création, plus son admiration doit être grande pour la *toute-puissance* et la *suprême sagesse* du CRÉATEUR; mais soit par orgueil, soit par faiblesse, son intelligence même le rend souvent le jouet de l'illusion. Il entasse système sur système, et chaque jour lui montre combien d'erreurs il a prises pour des vérités, combien de vérités il a repoussées comme des erreurs. Ce sont autant de déceptions pour son orgueil.

La science nous a été donnée pour notre avancement en toutes choses, mais nous ne pouvons dépasser les limites fixées par DIEU; seulement, quand DIEU le juge convenable, il permet aux bons Esprits de nous révéler, par des communications, ce que la science ne peut nous

apprendre. C'est ce qui actuellement arrive par la révélation du Spiritisme, destiné à faire le bonheur de notre humanité terrestre.

Esprit et matière.

Il existe dans l'univers deux éléments généraux : l'esprit (1) et la matière, et par-dessus tout cela DIEU, le Créateur de toutes choses. De là est sortie la *Trinité universelle*, que les hommes, dans tous les temps, ont plus ou moins mal interprétée. Nous ferons observer ici que la matière proprement dite, soit à l'état de fluide cosmique universel, soit sous tout autre état, ne se trouve nulle part dans la nature, comme étant complétement isolée de l'esprit ou principe intelligent de l'univers, dont elle est plus ou moins imprégnée. Quant à l'esprit lui-même, il n'est pas autre chose que la pensée de DIEU, embrassant la nature tout entière. C'est en effet, d'après notre humble manière de voir, la meilleure définition que nous puissions donner de ces deux éléments.

Nous ferons encore observer que le fluide universel (invisible pour l'homme, tant que l'un et l'autre se trouvent dans leur état normal), est, par ses innombrables combinaisons moléculaires, et sous l'action directe de l'esprit, dont il est plus ou moins imprégné, susceptible de pro-

1. Le mot esprit désigne ici le principe intelligent de l'univers, c'est pourquoi nous l'écrivons sans lettre capitale, tandis que, dans tout le cours de notre ouvrage, il désignera les individualités des Êtres extra-corporels, toutes les fois qu'il sera écrit avec lettre capitale.

duire l'infinie variété des choses existantes dans la nature. — C'est ce même esprit, disons-le en passant, qui est l'agent sans lequel la matière proprement dite serait dans un état perpétuel de division, et n'acquerrait jamais les propriétés que lui donne la pesanteur, suite de l'agglomération moléculaire due audit esprit.

En outre des propriétés ci-dessus attribuées aux diverses combinaisons moléculaires du fluide universel, cet esprit lui donne encore d'autres propriétés, qui sont indépendantes de toute matière proprement dite.

Ainsi, par exemple, le fluide universel, uni à l'esprit, est apte à subir plus ou moins de modifications, lui donnant des propriétés essentiellement différentes ; tels sont, à notre connaissance, les fluides calorifiques, lumineux, électriques et magnétiques, qui ne sont pas autre chose que des modifications de ce même fluide universel que nous appellerons, pour le distinguer de la matière inerte : matière intelligente et active, étant en effet susceptible de ces deux facultés sous l'impulsion de l'Esprit, ou Être incorporel; ce qui donne l'explication des phénomènes spirites qui sont à notre connaissance. (Voir la dernière partie de l'Avant-propos donnant l'explication détaillée de la possibilité de ces dits phénomènes.)

Propriétés de la matière.

La matière, telle que nous l'entendons, est pondérable pour nous ; tandis qu'elle est impondérable, à son état primitif de fluide cosmique. Les différentes combinaisons de la matière produisent les diverses propriétés que nous lui connaissons; lesquelles propriétés n'existent

que par la disposition des organes destinés à les percevoir. Tels sont : les solides, les liquides, les gaz, les saveurs, les odeurs, les couleurs, le son, les qualités vénéneuses et salutaires des corps. Ce principe, en effet, est démontré par le fait que tout le monde ne perçoit pas les qualités des corps de la même manière : l'un trouve une chose agréable au goût, un autre la trouve mauvaise; il arrive même qu'une personne trouve mauvais ce qu'elle trouvait bon quelques jours auparavant; les uns voient bleu ce que d'autres voient rouge; ce qui est poison pour les uns est inoffensif ou salutaire pour d'autres; enfin, l'eau, qui égale 1 oxygène + 2 hydrogènes, devient corrosive si l'on double la proportion d'oxygène; de même qu'avec l'aide du froid et de la chaleur, elle peut prendre l'état solide, liquide et vaporeux, voire même l'état fluidique qui est l'état sous lequel toute matière nous est complétement invisible. Ce que nous venons de dire pour l'eau peut se répéter pour tous les corps, c'est-à-dire pour tout ce qui est matière. D'après cela, nous devons conclure, que la matière élémentaire peut recevoir toutes les modifications et peut acquérir toutes les propriétés. Enfin, nous devons également conclure, que les corps que nous regardons comme simples (tels que l'oxygène, l'hydrogène, l'azote, etc.) ne sont que des modifications des molécules élémentaires du fluide universel. Mais, dans l'impossibilité où nous sommes jusqu'à présent de remonter autrement que par la pensée à cette matière première, css corps sont pour nous de véritables éléments, et nous pouvons, sans que cela tire à conséquence, les considérer comme tels jusqu'à nouvel ordre.

Espace universel.

L'espace universel est infini, car si nous lui supposons des bornes, que peut-il y avoir au delà? Cela confond notre raison, et pourtant elle nous dit qu'il ne peut en être autrement. Il en est de même de l'infini en toutes choses. Ce sont des lois qu'il ne nous est pas encore donné de connaître.

Le vide absolu n'existe nulle part dans l'espace universel, car ce qui est vide pour nous, est sans doute occupé par une matière qui échappe à nos sens et à nos instruments.

CHAPITRE III

CRÉATION

1. Formation et transformation des mondes, et considérations sur leur transformation. — 2. Formation des êtres vivants. — 3. Considérations sur la pluralité des mondes, des diverses humanités et la nôtre en particulier.

Formation et transformation des mondes, et considérations sur leur transformation.

DIEU Seul, Créateur de toutes choses, connaît l'époque de la formation des différents mondes répandus,

avec une extrême profusion, dans les espaces infinis, et Seul il connaît leur durée. Tout ce que nous pouvons dire et qu'il nous est permis de comprendre, c'est que les mondes se forment par la condensation de la matière disséminée dans l'espace à l'état de fluidité. Ainsi, par exemple, les comètes ne seraient pas autre chose que des mondes en voie de formation, c'est-à-dire un commencement de condensation de la matière.

Concernant la transformation des mondes, reconnaissant que tout se transforme dans la nature, nous devons en conclure que DIEU, lorsqu'il le juge convenable, fait disparaître un monde en dispersant de nouveau dans l'espace la matière qui le compose, ce qui a lieu ordinairement toutes les fois qu'un globe est arrivé à l'époque fixée par DIEU pour sa transformation. D'après cela, nous pouvons dire que DIEU renouvelle les mondes comme il renouvelle les Êtres vivants.

La transformation d'un globe se produit toujours d'après les lois immuables de la nature, établies par DIEU de toute éternité, lorsqu'il est arrivé à maturité, physiquement et moralement parlant; c'est-à-dire lorsque sa partie purement matérielle est suffisamment éthérisée et que sa partie végétale, animale et spirituelle est également suffisamment améliorée, autrement dit épurée; car, RÈGLE GÉNÉRALE : ces deux progressions doivent toujours aller de pair sur un monde humain quelconque. Aussi lorsque, sur un globe, cet équilibre se trouve ne pas exister momentanément, DIEU alors, afin de le rétablir, produit sur cedit globe une secousse physique ou morale, selon la partie qui est en retard. C'est ce dont l'histoire des peuples nous donne de nombreux exem-

ples, en nous faisant connaître soit leur déchéance, soit leur progression plus ou moins rapide, intellectuellement et moralement parlant. (Voir la *Loi du progrès*, chap. VIII du livre III de cet écrit.)

Formation des êtres vivants.

Sur chaque globe, lors de sa formation, au commencement tout est chaos; les éléments sont confondus; puis peu à peu chaque chose prend sa place, et alors commencent à apparaître, aux époques fixées par DIEU, les Êtres vivants appropriés à l'état du globe. Ces Êtres vivants tirent leur existence des principes ou éléments organiques disséminés, à l'état de fluide, autour de chaque globe lors de sa formation; dès que cesse la force qui les tient écartés, ils se rassemblent pour former les germes de tous les Êtres destinés à y prendre naissance. Ces germes restent à l'état latent et inerte, comme les chrysalides et les graines des plantes, jusqu'au moment propice pour l'éclosion de chaque espèce; alors les Êtres de chaque espèce se rassemblent et multiplient. L'espèce humaine est celle, ordinairement, qui apparaît la dernière.

Nous sommes tous les jours témoins de ce phénomène, c'est-à-dire d'Êtres qui naissent spontanément. Les tissus de l'homme et des animaux ne renferment-ils pas le germe d'une multitude de vers qui attendent, pour éclore, la fermentation putride nécessaire à leur formation? C'est un petit monde qui sommeille et qui se crée.

Ce que nous venons de dire pour tous les globes, en général, convient également pour la terre; mais pour dire

depuis combien de temps les Êtres vivants existent sur la terre, cela nous est impossible; c'est un mystère pour nous, connu de DIEU Seul, à moins qu'il n'en ait jugé autrement en en donnant connaissance aux Esprits *purs*, qui seuls peuvent l'approcher et reçoivent directement ses ordres suprêmes, qu'ils sont chargés de faire exécuter dans tout l'univers. Seulement nous devons penser que l'espèce humaine est infiniment antérieure à Adam et Ève, cités par l'Écriture sainte, comme étant les premiers humains qui aient habité la terre.

Ce qui s'oppose aujourd'hui, sur notre terre, à la formation spontanée des différentes espèces existantes, y compris l'espèce humaine, est un secrèt connu de DIEU Seul; cependant on peut supposer que les différentes espèces d'Êtres vivants, une fois répandues sur la terre, ont absorbé en elles les éléments nécessaires à leur formation et répandus dans l'atmosphère d'alors, pour les transmettre selon les lois de la reproduction établies par DIEU de toute éternité. (Voir dans la *Revue spirite*, de l'année 1868, l'article intitulé : la *Génération spontanée et la Genèse*.)

Considérations sur la pluralité des mondes, les diverses humanités et la nôtre en particulier.

De l'enseignement donné par les Esprits, il résulte que tous les divers mondes, dispersés dans l'espace, doivent être dans des conditions très-différentes les unes des autres, quant au degré d'avancement ou d'infériorité de leurs habitants. Dans le nombre, il en est dont les habitants sont encore inférieurs à ceux de la terre, physi-

quement et moralement; d'autres sont au même degré, et d'autres leur sont plus ou moins supérieurs à tous égards. Dans les mondes inférieurs, l'existence est toute matérielle, les passions y règnent en souveraines et la vie morale y est à peu près nulle. A mesure que celle-ci se développe, l'influence de la matière diminue, de sorte que dans les mondes les plus avancés, la vie est pour ainsi dire toute spirituelle et morale. Ces mondes sont ceux qui servent d'habitation aux Esprits *purs*.

Dans les mondes intermédiaires, il y a mélange de bien et de mal, prédominance de l'un et de l'autre. Quoiqu'il ne puisse être fait des divers mondes une classification absolue, on peut néanmoins, en raison de leur état et de leur destination, en se basant sur les nuances les plus tranchées, les diviser d'une manière générale, ainsi qu'il suit, savoir : les mondes *primitifs*, affectés aux premières incarnations de l'âme humaine; les mondes *d'expiations et d'épreuves*, où le mal domine : tel est celui que nous habitons; les mondes *régénérateurs*, où les âmes qui ont encore à expier puisent de nouvelles forces, tout en se reposant des fatigues de la lutte; les mondes *heureux*, où le bien l'emporte sur le mal; enfin, les mondes *célestes ou divins*, séjour des Esprits purs, où le bien règne sans partage (1).

---

1. Une observation importante à faire ici : c'est que l'humanité d'un globe terrestre quelconque passe par différentes phases d'existence, absolument comme l'homme sur la terre. Ainsi, par exemple, à son point de départ, l'humanité d'un globe est comme dans l'*enfance*, et ce globe lui-même fait partie des mondes primitifs. Plus tard, vient pour elle l'*adolescence*, qui est l'état actuel de notre humanité. Dans ce cas, le monde lui-même fait partie des mondes d'expiations et d'épreuves. Tel est notre globe ter-

La terre, ainsi que nous l'avons déjà dit dans ce qui précède, appartient à la catégorie des mondes d'expiations et d'épreuves; c'est pourquoi l'homme y est en butte à tant de misères.

Les Esprits qui sont incarnés sur un monde, n'y sont point attachés indéfiniment : de plus, ils n'y accomplissent pas toutes les phases progressives qu'ils doivent parcourir, pour arriver à la perfection. Quand ils ont atteint, sur un monde, le degré d'avancement qu'il comporte, ils passent dans un autre plus avancé, et ainsi de suite, jusqu'à ce qu'ils soient arrivés à l'état de *purs* Esprits. Ce sont autant de stations, à chacune desquelles ils trouvent des éléments de progrès proportionnés à leur avancement. C'est pour eux une récompense, de passer dans un monde d'un ordre plus élevé que celui qu'ils ont habité dans leur dernière existence corporelle, lorsqu'ils

---

restre. Plus tard encore, vient pour cette même humanité la *puberté*, qui est l'état immédiatement supérieur au nôtre. Alors, à cette époque, son globe fait partie des mondes régénérateurs. Enfin, plus tard encore, vient pour elle la *virilité*, qui est le plus haut degré auquel puisse atteindre toute humanité terrestre; le globe lui-même faisant partie des mondes supérieurs, c'est-à-dire arrivés à la dernière limite à laquelle puisse atteindre tout monde matériel. Alors, à cette dernière époque seulement, une transformation complète s'opère dans l'humanité en question et le globe qui lui sert de demeure, et pour les deux commence une progression nouvelle dans les mondes divins, demeure spéciale des Esprits purs, etc. De ce que nous venons de dire, il ne faut pas conclure que l'humanité d'un globe, pendant sa progression dans les mondes humains, soit continuellement composée des mêmes Esprits; car, généralement, la progression intellectuelle, spirituelle et morale, est infiniment plus rapide que la progression matérielle, ce qui est une nouvelle preuve de l'infinie bonté de DIEU, pour toutes ses créatures; puis ensuite, parce que l'incarnation d'un Esprit errant est généralement laissée à son choix, sauf les cas exceptionnels. (Voir les chapitres IV et V du livre deuxième).

4

doivent recommencer une nouvelle existence matérielle; de même que c'est pour eux un châtiment, de recommencer une nouvelle existence dans le monde qu'ils ont précédemment habité, et quelquefois même sur un monde inférieur à ce dernier, quand ils se sont obstinés dans le mal.

On s'étonne de trouver sur la terre tant de méchanceté et de mauvaises passions, tant de misères et d'infirmités de toutes sortes. Ce jugement provient du point de vue borné où l'on se place, et qui donne une fausse idée de l'ensemble. Il faut considérer que, sur la terre, on ne voit pas toute l'humanité. En effet, l'espèce humaine comprend tous les Esprits incarnés qui peuplent les innombrables mondes de l'univers. Or, qu'est-ce que la population de la terre, auprès de la population totale de tous ces mondes? Infiniment moins que celle d'un hameau par rapport à celle du plus grand empire possible, quand bien même il comprendrait toute la terre et se composerait de toute notre humanité. La situation matérielle et morale de l'humanité terrestre n'a plus rien qui étonne, si l'on se rend compte de la destination de la terre et de la nature de ceux qui l'habitent; car nous devons comprendre qu'on se ferait des habitants d'une grande cité une idée très-fausse, si on les jugeait par la population des quartiers infimes et sordides. Dans un hospice, on ne voit que des malades ou des estropiés; dans un bagne, on voit tous les vices, toutes les turpitudes réunies; dans les contrées insalubres, la plupart des habitants sont pâles, malingres et souffreteux. Eh bien! qu'on se figure la terre comme étant un faubourg, un hospice, un pénitencier, un pays malsain, car elle est à la fois tout cela;

alors on comprendra pourquoi, sur notre globe, les afflictions l'emportent sur les jouissances; car on n'envoie pas à l'hospice les gens qui se portent bien, ni dans les maisons de correction ceux qui n'ont point fait de mal, et ni les hospices ni les maisons de correction ne sont des lieux de délice. Or, de même que dans une ville toute la population n'est pas dans les hospices et les prisons, toute l'humanité n'est pas sur la terre. Comme on sort de l'hospice quand on est guéri, et de prison quand on a fait son temps, l'homme quitte la terre pour des mondes plus heureux, quand il est guéri de ses infirmités morales.

La diversité des races humaines, différences physiques et morales qui distinguent les variétés des races d'hommes sur la terre, provient du climat, de la vie, des habitudes, ainsi que des mélanges de races qui ont formé de nouveaux types; mais ces différences ne constituent pas des espèces distinctes dans l'humanité, pas plus que les différentes variétés d'un même fruit, ne l'empêchent d'appartenir à la même espèce. *Nous sommes donc tous de la même famille;* de plus, *nous sommes tous frères en DIEU, puisque DIEU est notre Père céleste à tous.*

Pour des renseignements infiniment plus étendus sur la pluralité des mondes et tout ce qui concerne la morale la plus sublime, consulter l'important et précieux ouvrage d'Allan Kardec, intitulé : l'*Évangile selon le Spiritisme,* duquel ouvrage nous avons extrait l'article suivant, intitulé : *Mondes inférieurs et mondes supérieurs.* Cet article est un résumé, clair et succinct, de l'enseignement de tous les Esprits *supérieurs,* qui sont chargés de la direction de notre humanité terrestre.

Mondes inférieurs et mondes supérieurs.

La qualification de mondes inférieurs et de mondes supérieurs est plutôt relative qu'absolue. Tel monde est inférieur ou supérieur par rapport à ceux qui sont au-dessus ou au-dessous de lui, dans l'échelle progressive.

La terre étant prise pour point de comparaison, on peut se faire une idée de l'état d'un monde inférieur, en y supposant l'homme au degré des races sauvages, ou des nations barbares que l'on trouve encore à sa surface, et qui sont les restes de son état primitif. Dans les plus arriérés, les Êtres qui les habitent, sont en quelque sorte rudimentaires ; ils ont la forme humaine, mais sans aucune beauté ; les instincts n'y sont tempérés par aucun sentiment de délicatesse et de bienveillance, ni par les notions du juste et de l'injuste ; la force brutale y fait seule la loi. Sans industrie, sans inventions, les habitants dépensent leur vie à la conquête de leur nourriture. Cependant DIEU n'abandonne aucune de ses créatures ; au fond des ténèbres de l'intelligence gît, latente, la vague intuition d'un ÊTRE SUPRÊME, développée plus ou moins. Cet instinct suffit pour les rendre supérieurs les uns aux autres, pour préparer leur éclosion à une vie plus complète ; car ce ne sont point des Êtres dégradés, mais des enfants qui grandissent.

Entre ces degrés inférieurs et les plus élevés, il y a d'innombrables échelons ; en effet, dans les Esprits *purs*, dématérialisés et resplendissants de gloire, on a peine à reconnaître ceux qui ont animé ces Êtres primitifs ; de même que, dans l'homme adulte, on a peine à reconnaître l'embryon.

Dans les mondes arrivés à un degré supérieur, les conditions de la vie morale et matérielle, sont tout autres que sur les mondes primitifs, voire même, que sur la terre. La forme du corps est toujours comme partout, la forme humaine, mais embellie, perfectionnée, et surtout purifiée. Le corps n'a rien de la matérialité terrestre, et n'est, par conséquent, sujet ni aux besoins, ni aux maladies, ni aux détériorations qu'engendre la prédominance de la matière; les sens, plus exquis, ont des perceptions qu'étouffe ici-bas la grossièreté des organes; la légèreté spécifique des corps, rend la locomotion rapide et facile; au lieu de se traîner péniblement sur le sol, le corps glisse, pour ainsi dire, à la surface ou plane dans l'atmosphère, sans autre effort que celui de la volonté, à la manière dont on représente les Anges, ou dont les anciens se figuraient les mânes dans les Champs-Élysées. Les hommes conservent, à leur gré, les traits de leurs migrations passées; ils paraissent à leurs amis tels qu'ils les ont connus, mais illuminés par une *lumière divine*, transfigurés par les impressions intérieures qui sont toujours élevées. Au lieu de visages ternes, ravagés par les souffrances et les passions, l'intelligence et la vie rayonnent de cet éclat que les peintres ont traduit par le nimbe ou l'auréole des Saints.

Le peu de résistance qu'offre la matière, à des Esprits déjà très-avancés, rend le développement des corps rapide et l'enfance courte ou presque nulle. La vie exempte de soucis et d'angoisses est, proportionnellement, beaucoup plus longue que sur la terre. En principe, la longévité est proportionnée au degré d'avancement des mondes. La mort n'y a rien des horreurs de la

décomposition ; loin d'être un sujet d'effroi, elle est considérée comme une transformation heureuse, parce que, pour eux, le doute sur l'avenir n'existe pas. Pendant la vie, l'âme, n'étant point enserrée dans une matière compacte, rayonne et jouit d'une lucidité qui la met dans un état presque permanent d'émancipation, et permet la libre transmission de la pensée.

Dans ces mondes heureux, les relations de peuple à peuple, toujours amicales, ne sont jamais troublées par l'ambition d'asservir son voisin, ni par la guerre qui en est la suite. Il n'y a ni maîtres, ni esclaves, ni privilégiés de naissance ; la supériorité morale et intelligente établit seule la différence des conditions, elle seule donne la suprématie. L'autorité est toujours respectée, parce qu'elle n'est donnée qu'au mérite, et qu'elle s'exerce toujours avec justice. L'homme ne cherche point à s'élever au-dessus de l'homme, mais au-dessus de lui-même, en se perfectionnant ; son but est de parvenir au rang des purs Esprits, et ce désir incessant n'est point un tourment, mais une noble ambition qui le fait étudier avec ardeur, pour arriver à les égaler. Tous les sentiments tendres et élevés de la nature humaine s'y trouvent agrandis et purifiés ; les haines, les mesquines jalousies, les basses convoitises de l'envie y sont inconnues ; un lien d'amour et de fraternité unit tous les hommes ; les plus forts aident les plus faibles. Ils possèdent plus ou moins, selon qu'ils ont plus ou moins acquis par leur intelligence ; nul ne souffre par le manque du nécessaire, parce que nul n'y est en expiation, en un mot, le mal n'y existe pas.

Dans les mondes d'expiation, tel est le globe ter-

restre, l'homme a besoin du mal pour sentir le bien, de la nuit pour admirer la lumière, de la maladie pour apprécier la santé ; dans les mondes supérieurs ces contrastes ne sont point nécessaires ; l'éternelle lumière, l'éternelle beauté, l'éternel calme de l'âme procurent une éternelle joie qui n'est troublée ni par les angoisses de la vie matérielle, ni par le contact des méchants, qui n'y ont point accès. Voilà ce que l'esprit humain a le plus de peine à comprendre ; il a été ingénieux pour peindre les tourments de l'enfer, il n'a jamais pu se représenter les joies du ciel, et pourquoi cela ? parce que, étant inférieur, il n'a enduré que peines et misères, et n'a point entrevu les célestes clartés : il ne peut parler que de ce qu'il connaît ; mais, à mesure qu'il s'élève et s'épure, l'horizon s'éclaircit, et il comprend le bien qui est devant lui, comme il a compris le mal qui est resté derrière lui.

Cependant ces mondes fortunés ne sont point des mondes privilégiés, car DIEU n'est partial pour aucun de ses enfants ; il donne à tous les mêmes droits et les mêmes facilités pour y arriver, il les fait tous partir d'un même point, et n'en dote aucun plus que les autres ; les premiers rangs sont accessibles à tous ; à eux de les atteindre le plus tôt possible, ou de languir, pendant des siècles des siècles dans les bas-fonds de l'humanité.

CHAPITRE IV

PRINCIPE VITAL

Êtres organiques et inorganiques.

Les Êtres organiques sont ceux qui ont, en eux, une source d'activité intime qui leur donne la vie ; ils naissent, croissent, se reproduisent par eux-mêmes et meurent ; ils sont pourvus d'organes spéciaux, pour l'accomplissement des différents actes de la vie, lesquels sont appropriés à leurs besoins, pour leur conservation. Ils comprennent les hommes, les animaux et les plantes.

Les Êtres inorganiques sont tous ceux qui n'ont ni vitalité, ni mouvement propre et ne sont formés que par l'agrégation de la matière : tels sont les minéraux, l'eau, l'air, etc.

La même force unit les éléments de la matière, dans les corps organiques et dans les corps inorganiques, car la loi d'attraction est la même pour tous ; seulement la matière des corps organiques se trouve jouir de la vitalité, par son union avec le principe vital, ce qui n'a pas lieu pour les corps inorganiques.

Le principe vital, le même pour tous les corps orga-

niques, mais modifié selon les espèces, tire sa source de la partie intelligente du fluide universel, laquelle n'est pas autre chose que la pensée de DIEU (voir la page 39). Ce principe, ainsi que l'indique son nom, est le principe intelligent qui agit sur la matière proprement dite. C'est lui qui donne le mouvement et l'activité aux corps organiques; seulement l'action des organes entretient et développe l'activité de l'agent vital, à peu près comme le frottement développe la chaleur.

La vie et la mort.

Chez l'Être organique, l'épuisement des organes ou bien une lésion grave de certains organes essentiels à la vie, occasionne la mort. Alors, à ce moment, les éléments dont il est formé subissent de nouvelles combinaisons qui constituent de nouveaux Êtres; ceux-ci puisent, à la source universelle, le principe de la vie et de l'activité, l'absorbent et se l'assimilent, pour le rendre ensuite à cette source, lorsqu'ils cesseront d'exister.

Les organes sont, pour ainsi dire, imprégnés du fluide vital. Ce fluide vital donne, à toutes les parties de l'organisme, une activité qui en opère le rapprochement dans certaines lésions et, alors, rétablit des fonctions momentanément suspendues. Mais, lorsque les éléments essentiels au jeu des organes sont détruits ou trop profondément altérés, le fluide vital est impuissant à leur transmettre le mouvement de la vie et l'Être meurt.

Les organes réagissent plus ou moins les uns sur les autres; c'est de l'harmonie de leur ensemble que résulte leur action réciproque. Lorsqu'une cause quelconque

détruit cette harmonie, leurs fonctions s'arrêtent, comme le mouvement d'un mécanisme dont les rouages essentiels sont dérangés.

Nous avons une image très-exacte de la vie et de la mort, dans un appareil électrique. Cet appareil recèle l'électricité, comme tous les corps de la nature, à l'état latent. Les phénomènes électriques ne se manifestent que lorsque le fluide est mis en activité, par une cause spéciale : alors on pourrait dire que l'appareil est vivant. La cause d'activité venant à cesser, le phénomène cesse : l'appareil rentre dans l'état d'inertie. Les corps organiques seraient, d'après cela, des sortes de piles ou appareils électriques, dans lesquels l'activité du fluide vital produit le phénomène de la vie ; la cessation de cette activité produit la mort.

La quantité du fluide vital n'est point absolue chez tous les Êtres organiques; elle varie selon les espèces et n'est point constante, soit dans le même individu, soit dans les individus de la même espèce. Il en est qui en sont pour ainsi dire saturés, tandis que d'autres en ont à peine une quantité suffisante; de là, pour quelques-uns, la vie plus active et en quelque sorte surabondante. La quantité du fluide vital s'épuise; elle peut devenir insuffisante pour l'entretien de la vie, si elle n'est renouvelée par l'absorption et l'assimilation de substances qui le recèlent.

Le fluide vital se transmet d'un individu à un autre individu. Celui qui en a le plus peut en donner à celui qui en a le moins, et dans certains cas, rappeler la vie prête à s'éteindre. Jusqu'à ce jour, malheureusement pour notre humanité, la médecine n'a pas attaché assez

d'importance à cette partie physiologique médicale, qui devrait être le principal fondement de toute médecine bien comprise. Espérons que les Sommités médicales finiront par le comprendre et que, enfin, elles en feront profiter notre pauvre humanité, si sujette aux souffrances de toutes sortes....

L'intelligence et l'instinct.

L'intelligence est une faculté spéciale propre à certaines classes des Êtres organiques, elle leur donne, avec la pensée, la volonté d'agir, la conscience de leur existence et de leur individualité; elle leur donne, également, les moyens d'établir des rapports avec le monde extérieur, et, de plus, ceux de pourvoir à leurs besoins. C'est un des attributs de l'Esprit, comme l'instinct est un attribut du principe vital.

L'instinct est une intelligence rudimentaire, qui diffère de l'intelligence proprement dite, en ce que ses manifestations sont presque toujours spontanées; tandis que celles de l'intelligence sont le résultat d'une combinaison et d'un acte délibéré. Seulement, comme pour tout ce qui existe dans la nature, il n'y a pas de séparation tranchée entre ces deux facultés; car, dans certains cas, elles peuvent quelquefois se confondre entre elles, ce qui existe dans certaines classes d'animaux, auxquels on ne peut refuser une certaine dose d'intelligence, que l'on peut appeler *intelligence instinctive.*

LIVRE DEUXIÈME

MONDE SPIRITE OU DES ESPRITS

CHAPITRE PREMIER

DES ESPRITS

1. Origine et nature des Esprits. — 2. Monde normal primitif. — 3. Forme et ubiquité des Esprits. — 4. Périsprit. — 5. Différents ordres des Esprits. — 6. Progression des Esprits. — 7. Anges et démons.

Origine des Esprit

Les Esprits sont les Êtres intelligents et moraux de la création. Ils peuplent l'univers en dehors des mondes matériels. Leur nature intime nous est inconnue; seulement nous devons penser qu'elle est immatérielle, car sans cela ils ne seraient pas immortels.

DIEU Seul connaît l'origine et le mode de création des Esprits; seulement, comme nous reconnaissons deux éléments généraux dans l'univers, en dehors de DIEU et créés par Lui (l'élément intelligent ou fluide universel animalisé et l'élément purement matériel), notre raison nous dit : que les Esprits doivent être l'individualisation du principe intelligent, comme le corps est l'individua-

lisation du principe matériel. Voir le deuxième article du chapitre II, du livre précédent.

Monde normal primitif.

Le monde des Esprits ou intelligences extra-corporelles est le monde normal, primitif, éternel, préexistant et survivant à tout. Le monde corporel, lui, n'est que secondaire; il pourrait cesser d'exister ou n'avoir jamais existé, sans altérer en rien l'essence du monde des Esprits.

Les Esprits sont partout, les espaces infinis en sont peuplés à l'infini; il y en a sans cesse à nos côtés qui nous observent et agissent sur nous à notre insu, car les Esprits sont une des puissances de la nature, les instruments dont DIEU se sert, pour l'accomplissement de ses vues providentielles; mais tous ne vont pas partout, car il est des régions interdites aux moins avancés.

Forme et ubiquité des Esprits.

L'Esprit proprement dit étant immatériel, il ne doit pas avoir de forme déterminée, limitée et constante. C'est, si nous voulons, une flamme, une lueur ou une étincelle qui varie du sombre à l'éclat du rubis, suivant qu'ils sont plus ou moins épurés, c'est-à-dire plus ou moins purs.

Les Esprits pénètrent tout : l'air, la terre, les eaux, le feu même leur sont également accessibles. Ils parcourent l'espace, rapides comme la pensée, et peuvent très-bien, s'ils le veulent, se rendre compte des distances qu'ils

franchissent; mais cette distance peut aussi s'effacer complétement, cela dépend de leur volonté et, principalement, de leur plus ou moins d'élévation spirite.

Le don d'ubiquité, autrement dit le pouvoir de se diviser et d'exister en plusieurs endroits à la fois, n'appartient pas aux Esprits; seulement chacun d'eux est un centre qui rayonne de tous les côtés, et cela d'autant plus qu'ils sont plus épurés; c'est ce qui fait qu'ils peuvent paraître en plusieurs endroits à la fois. Telle est une étincelle qui, projetant au loin sa clarté, peut être aperçue de tous les points de l'horizon.

Périsprit.

Les Esprits, dans le monde spirite, sont enveloppés d'une substance vaporeuse, que nous nommerons périsprit; sorte d'enveloppe semi-matérielle, qu'ils puisent dans le fluide universel de chaque globe. A l'aide de cette enveloppe, les Esprits prennent la forme qu'ils désirent ou bien composent également ce qu'ils désirent, mais toujours d'après leur plus ou moins d'élévation spirite. Le fluide universel n'étant pas le même dans tous les mondes, c'est-à-dire étant plus ou moins subtil, suivant que le monde est plus ou moins élevé dans la hiérarchie des mondes, il s'ensuit qu'ils sont obligés de changer d'enveloppe, toutes les fois qu'ils veulent aller d'un monde à un autre, lorsque ces mondes ne sont pas au même degré d'épuration. Ainsi, par exemple, pour aller d'un monde supérieur à un monde inférieur, ils sont obligés de prendre une enveloppe plus grossière et *vice versâ;* seulement tous ne vont pas où ils veu-

lent, cela dépend de leur plus ou moins d'élévation spirite.

Cette enveloppe semi-matérielle, sorte de corps fluidique, est pour nous complétement invisible, dans son état normal; mais, dans certains cas, l'Esprit, qui en a la permission et le désir, peut fort bien lui faire subir une espèce de condensation ou de disposition moléculaire, qui la rende momentanément visible, voire même tangible (1); ce qui explique les phénomènes des apparitions et des attouchements, dont il est fait mention dans les ouvrages spirites, et dont nous avons également fait mention dans la dernière partie de l'Avant-propos de cet écrit.

Nous ferons remarquer que cette enveloppe existe également pendant la vie du corps : c'est le lien qui unit l'Esprit à la matière. A la mort du corps, l'Ame ou l'Esprit, ce qui est la même chose, ne se dépouille que de l'enveloppe grossière; elle conserve la seconde, comme

---

1. Nous ferons observer que ce que nous avançons ici, est entièrement conforme à ce que nous pouvons produire nous-mêmes. En effet, rien ne nous est plus facile que de faire prendre les quatre états suivants, à tous les corps liquéfiables de la nature : solide, liquide, vaporeux et gazeux, autrement dit fluidique.

Sous les trois premiers états, ces corps nous sont visibles; sous le quatrième, ils nous sont tous complétement invisibles. Mais il nous est également facile de ramener chacun des trois derniers états à l'état qui le précède : ainsi, par exemple, l'état gazeux ou fluidique à l'état vaporeux, ce dernier à l'état liquide, et enfin l'état liquide à l'état solide. Dans le premier cas, nous rendons donc visible un corps qui était invisible. D'après cela, comment voudrions-nous refuser un semblable pouvoir aux Esprits, qui certainement sont les agents dont DIEU se sert, pour la direction de l'univers? Franchement, une pareille prétention serait par trop ridicule de notre part...

lorsque nous quittons un vêtement de dessus, pour ne conserver que celui de dessous; comme le germe d'un fruit se dépouille de l'enveloppe corticale, pour ne conserver que le périsperme (1).

L'action physiologique d'individu à individu, avec ou sans contact, est un fait incontestable. Cette action ne peut, évidemment, s'exercer que par un agent intermédiaire dont notre corps est le réservoir, nos yeux et nos doigts, les principaux organes d'émission et de direction. Cet agent invisible est nécessairement un fluide. Quelle est sa nature, son essence? Quelles sont ses propriétés intimes? Est-ce un fluide spécial, ou bien une modification de l'électricité ou de tout autre fluide connu? Est-ce ce que l'on désignait naguère sous le nom de fluide nerveux? N'est-ce pas plutôt ce que nous désignons, aujourd'hui, sous le nom de fluide cosmique, lorsqu'il est répandu dans l'atmosphère, et de fluide périsprital, lorsqu'il est individualisé? Cette dernière acception nous paraît la plus rationnelle.

Le fluide périsprital est impondérable, comme la lumière, l'électricité et le calorique. Dans son état normal, il est invisible pour nous et, de plus, ne se révèle que par ses effets; mais il devient visible dans l'état de Somnambulisme lucide, et même dans l'état de veille, pour les personnes douées de la double vue.

Aucun corps ne lui fait obstacle, il les pénètre et les traverse tous; jusqu'à présent on n'en connaît aucun qui

---

1. Ce qui va suivre, a été extrait de la *Revue spirite* de 1870, pages 169 à 173. C'est un article faisant partie des œuvres posthumes d'Allan Kardec.

soit capable de l'isoler. La volonté seule peut en restreindre ou en étendre l'action; la volonté, en effet, en est le principe actif le plus puissant; par la volonté on en dirige les effluves à travers l'espace, on l'accumule à son gré sur un point donné, on en sature certains objets, ou bien on le retire des endroits où il surabonde. Disons en passant que c'est sur ce principe qu'est fondée la puissance magnétique. Il paraît enfin être le véhicule de la vue psychique, comme le fluide lumineux est le véhicule de la vue ordinaire.

Le fluide cosmique, bien qu'émanant d'une source universelle, s'individualise pour ainsi dire dans chaque Être, et acquiert des propriétés caractéristiques qui permettent de le distinguer entre tous. Chacun de nous a donc son fluide propre qui l'environne et le suit dans tous ses mouvements, comme l'atmosphère suit chaque planète. L'étendue du rayonnement de ces atmosphères individuelles est très-variable; dans un état absolu de repos de l'Esprit, ce rayonnement peut être circonscrit dans une limite de quelques pas; mais sous l'empire de la volonté, il peut atteindre des distances considérables, et cela d'autant plus, que cette volonté émane d'un Esprit plus épuré; la volonté semble dilater le fluide, comme la chaleur dilate les gaz. Les différentes atmosphères particulières se rencontrent, se croisent, se mêlent, sans jamais se confondre, absolument comme les ondes sonores qui restent distinctes, malgré la multitude des sons qui ébranlent l'air simultanément. On peut donc dire que chaque individu est le centre d'une onde fluidique, dont l'étendue est en raison de la force de la volonté, comme chaque point vibrant est le centre d'une onde sonore,

dont l'étendue est en raison de la force de vibration; la volonté est la cause propulsive du fluide, comme le choc est la cause vibrante de l'air et propulsive des ondes sonores.

Chacun, dans son mouvement de translation, emporte donc avec soi son atmosphère fluidique; mais ce fluide laisse des traces de son passage; il laisse comme un sillage lumineux inaccessible à nos sens, à l'état de veille, mais qui sert aux Somnambules, aux Médiums voyants et aux Esprits désincarnés, pour reconstruire les faits nouvellement accomplis, afin d'analyser le mobile qui les a fait exécuter.

Toute action physique ou morale, patente ou occulte, d'un Être sur lui-même ou sur un autre, suppose d'un côté, une puissance agissante; de l'autre, une sensibilité passive. En toutes choses, deux forces égales se neutralisent et la faiblesse cède à la force. Or les hommes n'étant pas tous doués de la même énergie fluidique, autrement dit, le fluide périsprital n'ayant pas chez tous la même puissance active, ceci nous explique pourquoi, chez quelques-uns, cette puissance est presque irrésistible, tandis qu'elle est nulle chez d'autres; pourquoi certaines personnes sont très-accessibles à son action, tandis que d'autres y sont réfractaires.

Cette supériorité et cette infériorité relatives, dépendent évidemment de l'organisation; mais, l'on serait dans l'erreur, si l'on croyait qu'elles sont en raison de la force ou de la faiblesse physique. L'expérience prouve que les hommes les plus robustes subissent *quelquefois* les influences fluidiques, plus aisément que d'autres d'une constitution beaucoup plus délicate; tandis que

l'on trouve souvent, chez ces derniers, une puissance que leur frêle apparence n'aurait pu faire soupçonner. Cette diversité dans le mode d'action, peut s'expliquer de différentes manières.

1° — La puissance fluidique appliquée à l'action réciproque des hommes les uns sur les autres, c'est-à-dire au Magnétisme, peut dépendre : 1° de la somme du fluide que chacun possède; 2° de la nature intrinsèque du fluide de chacun, abstraction faite de la quantité; 3° du degré d'énergie de la force impulsive, peut-être même de ces trois causes réunies. Dans la première hypothèse, celui qui a le plus de fluide en donnerait à celui qui en a le moins, plus qu'il n'en recevrait; il y aurait, dans ce cas, analogie parfaite avec l'échange de calorique que font, entre eux, deux corps qui se mettent en équilibre de température. Quelle que soit la cause de cette différence, nous pouvons nous rendre compte de l'effet qu'elle produit, en supposant trois personnes dont nous représenterons la puissance par les nombres 10, 5 et 1. Le 10 agira sur 5 et sur 1, mais plus énergiquement sur 1 que sur 5; 5 agira sur 1, mais sera impuissant sur 10; enfin, 1 n'agira ni sur l'un ni sur l'autre. Telle serait la raison pour laquelle certains sujets sont sensibles à l'action de tel Magnétiseur, tandis qu'ils sont insensibles à l'action de tel autre.

2° — On peut encore, jusqu'à un certain point, expliquer ce phénomène par les qualités particulières de chaque fluide, d'où doit résulter entre eux une sorte d'harmonie ou de désaccord, une tendance à s'unir ou à s'éviter, une attraction ou une répulsion, en un mot, les sympathies ou les antipathies que, le plus souvent, l'on

éprouve sans causes déterminantes connues. D'après cela, les fluides individuels seraient sympathiques et antipathiques les uns par rapport aux autres. Or, ne pourrait-il se faire que l'action réciproque de deux individus, fût en raison de la sympathie des fluides, c'est-à-dire de leur tendance à se confondre par une sorte d'harmonie ; comme les ondes sonores, produites par les corps vibrants, tendent à se confondre, lorsqu'ils sont identiques? Il est indubitable que cette harmonie ou sympathie des fluides est une condition, sinon absolument indispensable, au moins très-prépondérante, et que, lorsqu'il y a désaccord ou antipathie, l'action ne peut être que faible ou même nulle. Ce système nous explique bien les conditions préalables de l'action, mais il ne nous dit pas de quel côté est la puissance, et, tout en l'admettant, nous sommes forcé de recourir à notre première supposition (1).

Du reste, que le phénomène ait lieu par l'une ou par l'autre de ces causes, cela ne tire à aucune conséquence; le fait existe, c'est l'essentiel : ceux de la lumière s'expliquent également par la théorie de l'émission et par celle des ondulations; ceux de l'électricité par les fluides positif et négatif, vitré et résineux. »

Nous nous appuierons sur les considérations qui précèdent, lorsque nous chercherons à établir ce que nous entendons par la photographie et la télégraphie de la pensée, article que nous traiterons au chapitre IX., de ce livre deuxième.

---

1. Nous ferons observer que ce système explique parfaitement les sympathies et les antipathies terrestres dont nous parlerons au chapitre VI, de ce livre deuxième.

Différents ordres des Esprits.

Les Esprits appartiennent à différents ordres, selon le degré de perfection auquel ils sont parvenus. Le nombre de ces ordres est illimité, car, comme pour tout ce qui existe dans la nature, il n'y a pas de ligne de démarcation entre ceux qui se suivent; cependant, par rapport à leurs caractères généraux, on peut les diviser en cinq ordres principaux, savoir :

Premier ordre, comprenant tous les Esprits qui sont arrivés à la perfection et qui, par conséquent, n'ont plus d'incarnation à subir, soit pour expier, soit pour s'améliorer. On peut les appeler Esprits extra-supérieurs ou Esprits *purs*. Ces Esprits jouissent, pour l'éternité, de la vie purement spirituelle et morale, et habitent les *mondes divins*, dont l'essence doit être tellement éthérée, qu'ils ne doivent avoir aucun rapport avec les *mondes matériels*, et cela d'autant moins, que ces derniers sont moins élevés dans la hiérarchie des mondes. Pour eux, le comble du bonheur c'est d'aimer, de voir et de comprendre DIEU, dont ils sont les messagers et les ministres chargés d'exécuter et de faire exécuter les ordres suprêmes, pour le maintien de l'harmonie universelle.

Deuxième ordre : Tous les Esprits arrivés au plus haut degré d'épuration, auquel toute Créature humaine soit susceptible d'atteindre, comme Esprit humain. Ce sont les Esprits *supérieurs*, destinés à devenir *purs* Esprits, lorsque pour eux le moment de progresser sera rendu. Les mondes habités par les Esprits *supérieurs*, pendant leur incarnation, sont naturellement les moins

matériels de tous ceux qui sont destinés à servir d'habitation aux différentes humanités de l'espèce humaine, et la matière qui les compose doit être infiniment différente, sous tous les rapports, de celle que nous connaissons et dont notre globe est composé. Les Esprits *supérieurs*, dépouillés de toutes les impuretés de la matière, et destinés à acquérir, dans les *mondes supérieurs* qui leur servent d'habitation, la somme de perfection dont est susceptible la Créature humaine, n'ont plus sans doute d'expiation à subir; seulement pour eux les épreuves existent encore, et c'est par elles qu'ils doivent devenir *purs* Esprits; mais ces épreuves n'ont rien de pénible, elles sont au contraire, pour eux, une cause de jouissance et de bonheur. Leur vie humaine, toute spirituelle et morale, n'est nullement sujette à aucune de nos vicissitudes terrestres, elle se passe entièrement dans une heureuse félicité et des jouissances continuelles. Si, pour eux, ce n'est pas encore le parfait bonheur, c'en est du moins l'aurore. Parmi eux, les connaissances scientifiques, spirituelles et morales sont portées au plus haut degré, auquel puisse atteindre l'esprit humain, et ce sont eux qui, à l'état d'Esprits, sont chargés, par les Esprits *purs*, de faire exécuter dans tout l'univers les volontés suprêmes de DIEU, que ces derniers reçoivent directement de DIEU même.

TROISIÈME ORDRE : Tous les Esprits non encore Esprits *supérieurs*, dont les caractères généraux sont : prédominance de l'esprit sur la matière, désir insatiable de bien faire par amour pour DIEU, qu'ils comprennent infiniment mieux que nous; connaissances industrielles, scientifiques, spirituelles et morales infiniment plus dévelop-

pées que chez nous. Entre eux, il existe un amour et une sympathie générale, nullement altérée par aucun remords, ni par l'orgueil, la cupidité, la haine, et, enfin, par toutes les passions qui font le tourment de notre faible humanité. Vivant, comme nous, de la vie matérielle, ils ont bien à subir la plupart des vicissitudes attachées à cette vie, mais infiniment moins que sur notre terre; puis, comme nous l'avons dit, leur vie étant plus spirituelle que matérielle, leurs pensées sont toujours portées sur les choses purement spirituelles; d'où il résulte que, pour eux, ces vicissitudes sont de véritables misères, auxquelles ils attachent une importance tout à fait secondaire. Les mondes sur lesquels ces Esprits s'incarnent, appelés *mondes régénérateurs*, quoique encore bien matériels par rapport aux *mondes supérieurs,* le sont cependant infiniment moins que ne l'est notre terre, qui est un monde du quatrième ordre. Règle générale, on peut dire que tous les mondes matériels ont leur partie purement matérielle, toujours en rapport avec les Êtres humains qui doivent les habiter.

Quatrième ordre : Tous les Esprits chez lesquels il y a mélange du bien et du mal. Ce sont ces Esprits qui, en s'incarnant sur notre terre, ont composé notre humanité. D'après cela, nous faisons donc partie du quatrième ordre qui, comme nous le voyons, est un des plus arriérés, puisque, après lui, nous ne reconnaissons qu'un seul ordre, qui est le cinquième. Ce dernier ordre comprend les Esprits *primitifs,* c'est-à-dire les Esprits qui sont à leur début, dans la vie humaine; chez eux, la matière et la sensualité dominent en souveraines. La vie humaine des Esprits du quatrième ordre, étant une vie

de misères et de souffrances pour la très-grande majorité, ce dont nous avons des preuves malheureusement trop nombreuses et trop convaincantes parmi nous, nous pouvons dire que c'est une vie d'expiations et d'épreuves. Telle est la vie humaine de notre globe, qui, d'après cela, peut s'appeler *monde d'expiations et d'épreuves.*

Cinquième ordre : Comme nous l'avons dit plus haut, ce sont les Esprits *primitifs,* c'est-à-dire ceux qui sont à leur début dans la vie humaine, qui composent cet ordre. Naturellement la vie matérielle, pour eux, est une vie d'essais et d'épreuves seulement ; n'ayant encore rien à expier, elle doit s'accomplir sur les *mondes primitifs,* c'est-à-dire les mondes où la vie humaine n'est encore qu'à son début, mais où la vie végétale et animale, la première d'abord et la deuxième ensuite, doivent exister depuis longtemps. Comme nous l'avons dit précédemment, les premières existences humaines de ces Esprits sont purement sensuelles et matérielles. Chez eux, la forme humaine, qui est la forme type de toute humanité, est sans beauté ; les instincts n'y sont tempérés par aucun sentiment de délicatesse, de bienveillance, ni par les notions du juste et de l'injuste ; la force brutale y fait seule la loi. Sans industrie et sans inventions, ils dépensent leur vie à la conquête de leur nourriture. Cependant, quelque arriérée que soit l'existence de ces Esprits, au fond des ténèbres de leur intelligence gît, latente, la vague intuition d'un ÊTRE SUPRÊME, et cet instinct suffit pour les rendre supérieurs les uns aux autres, pour leur préparer un avenir plus heureux, etc.

Pour des renseignements très-nombreux et très-développés sur les différentes classes des Esprits, comprises

dans chaque ordre différent, voir le sublime *Livre des Esprits*, d'Allan KARDEC (pages 43 et suivantes), où l'auteur donne, d'après les Esprits, une infinité de détails des plus intéressants, sous tous les rapports.

Progression des Esprits

Les Esprits n'appartiennent pas perpétuellement au même ordre. Tous s'améliorent, et, en s'améliorant, ils passent d'un ordre inférieur à un ordre qui lui est immédiatement supérieur ; seulement DIEU a créé tous les Esprits existants égaux, simples et ignorants (1), c'est-à-dire sans science et sans connaissance du bien et du mal, mais avec une égale aptitude pour tout; car, dans sa justice, qui est infinie comme le sont également tous ses autres attributs, DIEU ne pouvait pas affranchir les uns du travail qu'il aurait imposé aux autres. Dans le principe, ils sont dans une sorte d'enfance, sans volonté propre et sans conscience parfaite de leur existence, mais jouissant de leur libre arbitre.

En conséquence de leur libre arbitre, c'est-à-dire le pouvoir de bien ou mal faire ; les uns prennent la route la plus courte, qui est celle du bien ; les autres la plus longue, qui est celle du mal ; c'est ce qui, par la suite, a été la cause des classes qui les divisent ; mais tous, sans exception, dans un temps plus ou moins long, doivent arriver au même degré de perfection et de supériorité, c'est-à-dire au suprême bonheur ; alors ils seront tous égaux devant DIEU.

---

1. Nous ferons observer que la création des Esprits par DIEU est continuelle et doit durer éternellement.

Anges et démons

D'après tout ce que nous venons de dire sur les Esprits, il s'ensuit que les Êtres que nous appelons Anges, Archanges et Séraphins, ne sont autres que les Esprits *purs;* tandis que ceux que nous appelons Diables ou Démons, sont les Esprits qui sont encore très-impurs et qui se plaisent dans le mal, mais qui, peu à peu, doivent s'améliorer et expier leur passé pour devenir à leur tour Esprits *purs*, qui est le but final de tous les Esprits.

Une observation importante à faire sur le mot ange et sur le mot démon, c'est que le premier éveille généralement l'idée de la perfection morale, cependant on l'applique souvent à tous les Êtres, bons ou mauvais, qui sont en dehors de l'humanité. On dit : le bon et le mauvais Ange, l'Ange de lumière et l'Ange des ténèbres ; dans ce cas, il est synonyme d'Esprit et de Génie. Nous le prenons ici dans sa bonne acception. Quant au mot *démon*, il n'implique l'idée d'un mauvais Esprit que dans une acception moderne; car le mot grec *daimôn*, d'où il est formé, signifie *génie, intelligence*, et se disait des Êtres incorporels, bons ou mauvais, sans distinction. Les Démons, selon l'acception vulgaire du mot, supposent des Êtres essentiellement malfaisants, ils seraient, comme toutes choses, la création de DIEU; or DIEU qui est souverainement *juste* et *bon*, ne peut avoir créé des Êtres préposés au mal par leur nature et condamnés pour l'éternité, ce qui est contraire à toute saine raison. S'ils n'étaient pas l'œuvre de DIEU, ils

seraient donc, comme Lui, de toute éternité, et par cela même, ils seraient les égaux de DIEU ; d'où il s'ensuivrait qu'il y aurait plusieurs puissances souveraines ! L'ordonnance de l'univers suffit grandement pour nous prouver le contraire.

La première condition de toute Doctrine, c'est d'être logique ; or celle des Démons, dans le sens absolu, pèche par cette base essentielle. Les hommes ont fait pour les Démons, ce qu'ils ont fait pour les Anges ; de même qu'ils ont cru à des Êtres parfaits de toute éternité, ils ont pris les Esprits inférieurs pour des Êtres essentiellement mauvais. Le mot *démon* doit donc s'entendre des Esprits *très-impurs*, qui souvent ne valent pas mieux que ceux qui sont désignés sous ce nom, mais avec cette différence que leur état n'est que transitoire. Ce sont des Esprits imparfaits, qui murmurent contre les épreuves qu'ils subissent, et qui, par cela même, les subissent plus longtemps ; mais ils arriveront à leur tour, quand ils en auront la volonté. A l'égard de *Satan*, c'est évidemment la personnification du mal, sous une forme allégorique ; car le plus simple bon sens se refuse à admettre un Être mauvais luttant de puissance à puissance avec la DIVINITÉ, et dont la préoccupation serait de contrecarrer ses desseins. Comme il faut à l'homme des figures et des images pour frapper son imagination, il a peint les Êtres incorporels sous une forme matérielle, avec des attributs rappelant leurs qualités et leurs défauts. C'est ainsi que les anciens, voulant personnifier le temps, l'ont peint sous la figure d'un vieillard, avec une faux et un sablier. Une figure de jeune homme eût été un contre-sens ; il en est

de même de l'allégorie de la fortune, de la vérité, etc. Les modernes ont représenté les Anges, ou *purs* Esprits, sous une figure radieuse, avec des ailes blanches, emblème de la pureté ; Satan avec des cornes, des griffes et les attributs de la bestialité, emblème des basses passions. Le vulgaire, qui prend toutes les choses à la lettre, a vu dans ces emblèmes un individu réel, comme jadis il avait vu Saturne dans l'allégorie du Temps.

CHAPITRE II

INCARNATION DES ESPRITS

1. But de l'incarnation. — 2. De l'âme. — 3. Croyances diverses sur l'existence de l'âme.

But de l'incarnation

Pour concourir, comme agents de la puissance divine, à l'œuvre des mondes matériels, les Esprits revêtent temporairement un corps matériel. Par le travail que nécessite leur existence corporelle, ils perfectionnent leur intelligence et acquièrent, en observant la loi de DIEU, les mérites qui doivent les conduire au bonheur éternel.

L'incarnation n'a point été imposée à l'Esprit, dans le principe, comme une punition ; elle est nécessaire à son

développement intellectuel et moral, ainsi qu'à l'accomplissement des œuvres de DIEU, et tous doivent la subir, qu'ils prennent la route du bien ou celle du mal; seulement ceux qui suivent la route du bien, avançant plus vite, sont moins longs à parvenir au but et y arrivent dans des conditions moins pénibles. Vérité, que personne ne peut mettre en doute, puisque celui qui suit la route du bien, forcément ne peut être ni envieux, ni jaloux, ni malfaisant, ni avare, ni ambitieux, ni orgueilleux; d'après cela, il est naturellement exempt des tourments qui naissent de ces défauts ; lesquels, c'est à la connaissance de tout le monde, sont les plus grands de tous ceux auxquels chacun de nous est susceptible de payer un tribut plus ou moins pénible, suivant qu'il en est plus ou moins entaché. *Avis.*

Les Esprits incarnés constituent l'humanité, qui n'est point circonscrite à la terre, mais qui peuple tous les mondes disséminés dans les espaces sans fin.

De l'âme (1)

L'âme est le principe intelligent qui anime les Êtres qui composent l'espèce humaine, elle leur donne la pensée, la volonté et la liberté d'agir. L'âme est immatérielle, individuelle et immortelle. Unie à l'enveloppe

---

1. Le mot *âme* ayant une acception très-étendue, nous ferons observer que, au point de vue du Spiritisme, ce mot en a trois principales qui sont essentiellement différentes; ce sont : L'*âme vitale*, pour le principe de la vie matérielle ; l'*âme intellectuelle*, pour le principe de l'intelligence; et l'*âme spirituelle*, pour le principe de notre individualité, après notre mort matérielle. D'après

fluidique éthérérée ou périsprit, elle constitue l'Être spirituel concret, défini et circonscrit, appelé Esprit. L'Esprit uni au corps matériel, par l'incarnation, constitue l'homme; de sorte qu'en l'homme il y a trois choses : l'âme proprement dite ou principe intelligent; le périsprit ou enveloppe fluidique de l'âme; le corps ou enveloppe matérielle. L'âme est ainsi un Être simple; l'Esprit un Être double, composé de l'âme et du périsprit; l'homme un Être triple, composé de l'âme, du périsprit et du corps. Le corps séparé de l'Esprit est une matière inerte; le périsprit séparé de l'âme est une matière fluidique, douée de vie par son union avec le principe vital. L'âme est le principe de la vie intelligente, spirituelle et morale de l'homme; tandis que le périsprit uni au principe vital est le principe de la vie matérielle, commun à tous les êtres animés de la Création. C'est donc à tort, que quelques personnes ont prétendu qu'en donnant à l'âme une enveloppe fluidique semi-matérielle, le Spiritisme en faisait un Être matériel.

L'âme étant indépendante du principe vital, qui cependant en est la source (voir le renvoi précédent), la vie organique peut animer un corps sans âme; alors ce ne serait plus qu'une masse de chair douée de la vie animale, mais sans intelligence spirituelle et morale; enfin,

---

cela, l'*âme vitale* serait commune à tous les *Êtres* organiques : plantes, animaux et hommes; l'*âme intellectuelle* serait le propre des animaux et des hommes; et enfin, l'*âme spirituelle* appartiendrait à l'homme seul. C'est de cette dernière dont il est question ici. — Nous ferons observer que ces trois genres d'âme partent d'un même principe primordial, qui est la pensée de DIEU, dont le fluide cosmique de la nature est universellement imprégné.

ce ne serait plus un homme. Mais l'âme ne peut pas habiter un corps privé de la vie organique, c'est pourquoi, à la mort du corps, leur union est toujours détruite.

Les qualités de l'âme sont celles de l'Esprit qui est incarné en nous; ainsi, l'homme de bien est l'incarnation d'un bon Esprit et l'homme pervers, celle d'un Esprit impur. Son siége dans le corps n'est ni déterminé, ni circonscrit; elle peut, à sa volonté, rayonner et se manifester au dehors du corps, comme la lumière au travers d'un globe de verre; seulement elle doit avoir plus particulièrement son siége dans les organes qui servent aux manifestations intellectuelles et morales.

Croyances diverses sur l'existence de l'âme.

Trois grandes Doctrines se partagent les Esprits, sous les noms de religions différentes et de philosophies fort distinctes; ce sont le *Matérialisme*, le *Spiritualisme* et le *Spiritisme;* or, on peut être matérialiste, et croire ou ne pas croire au libre-arbitre de l'homme; dans le second cas, on est *athée* ou *panthéiste* et, en même temps, conséquent avec soi-même; dans le premier, on est inconséquent avec soi-même (1), et l'on prend encore le nom de Panthéiste, ou celui de Naturaliste, Positiviste, etc.

On est Spiritualiste dès qu'on n'est pas Matérialiste,

---

1. Nous disons que, dans ce premier cas, l'on est inconséquent avec soi-même; parce qu'en effet, le simple bon sens nous dit que, dans ce cas, la croyance au libre arbitre de l'homme n'a pas sa raison d'être, vu que l'on ne peut être que l'esclave de la matière, du moment que l'on se croit soi-même n'être que matière....

c'est-à-dire qu'on admet un principe spirituel distinct de la matière, quelle que soit l'idée que l'on se fasse de sa nature et de sa destinée. Les Catholiques, les Grecs, les Protestants, les Juifs, les Musulmans, les Déistes sont *Spiritualistes*, malgré les différences essentielles de dogmes qui les divisent.

Les Spirites se font de l'âme une idée plus nette et plus précise (voir l'article précédent) ; pour eux, ce n'est pas un Être vague et abstrait, mais un Être défini, qui revêt une forme concrète, limitée, circonscrite. Indépendamment de l'intelligence, qui est son essence, elle a des attributs et des effets spéciaux qui constituent les principes fondamentaux de leur doctrine. Ils admettent : le corps fluidique ou périsprit ; le progrès indéfini de l'âme ; la réincarnation ou pluralité des existences, comme nécessité du progrès ; la pluralité des mondes habités ; la présence au milieu de nous des âmes ou Esprits qui ont vécu sur la terre, et la continuation de leur sollicitude pour les vivants ; la perpétuité des affections ; la solidarité universelle, qui relie les vivants et les morts ; l'efficacité de la prière ; la possibilité de communiquer avec les Esprits de tous ordres et, par suite, la hiérarchie spirituelle ; enfin, chez l'homme, la vue spirituelle ou psychique, qui est un effet de l'âme.

Ils rejettent le dogme des peines éternelles, irrémissibles, comme inconciliable avec la suprême justice de DIEU ; mais ils admettent que l'âme, après la mort de son corps purement matériel, souffre et subit les conséquences de tout le mal qu'elle a fait pendant sa vie corporelle, de tout le bien qu'elle aurait pu faire et qu'elle n'a pas fait. Ses souffrances sont la conséquence *natu-*

relle de ses actes; elles durent autant que la perversité ou l'infériorité morale de l'Esprit; elles diminuent à mesure qu'il s'améliore, et cessent par la réparation du mal, qui ne peut se produire que dans les existences corporelles successives. L'Esprit, ayant toujours sa liberté d'action, est ainsi le propre artisan de son bonheur et de son malheur en ce monde et en l'autre. L'homme n'est porté fatalement ni au bien ni au mal ; il accomplit l'un et l'autre par sa volonté, et se perfectionne par l'expérience. En conséquence de ce principe, les Spirites n'admettent ni les démons prédestinés au mal, ni la création spéciale d'anges prédestinés au bonheur infini, sans avoir eu la peine de le mériter : les Démons sont des Esprits humains encore imparfaits, mais qui s'amélioreront avec le temps ; les Anges, des Esprits arrivés à la perfection après avoir passé, comme les autres, par tous les degrés de l'infériorité. Le Spiritisme n'admet pour chacun que la responsabilité de ses propres actes; le péché originel, selon lui, est personnel; il consiste dans les imperfections que chaque individu apporte en renaissant, parce qu'il ne s'en est pas encore dépouillé dans ses précédentes existences, et naturellement, il en subit les conséquences, dans l'existence actuelle.

Il n'admet pas non plus, comme suprême récompense finale, l'inutile et béate contemplation des Élus pendant l'éternité ; mais, au contraire, une activité incessante du haut en bas de l'échelle des Êtres spirituels, où chacun a des attributions en rapport avec son degré d'avancement.

Telle est, en un résumé très-raccourci, la base des croyances spirites; on est Spirite du moment qu'on en-

tre dans cet ordre d'idées, lors même qu'on n'admettrait pas, dans leur intégrité, tous les points de la Doctrine ou toutes leurs conséquences. Pour n'être pas Spirite *complet*, on n'en est pas moins Spirite, ce qui fait qu'on l'est souvent sans le savoir, quelquefois sans vouloir se l'avouer; aussi pouvons-nous dire que, parmi les sectateurs des différentes religions, beaucoup sont Spirites de fait, si ce n'est de nom.

La croyance commune aux Spiritualistes, c'est la croyance en un DIEU Créateur; c'est d'admettre que l'âme, après la mort, continue d'exister, sous forme de pur Esprit, complétement détachée de toute matière; c'est admettre également qu'elle pourra, avec ou sans la résurrection de son corps matériel, jouir d'une existence éternelle, heureuse ou malheureuse.

Les Matérialistes croient, au contraire, que la force est inhérente à la matière et ne peut exister sans elle; par suite, DIEU n'est pour eux qu'une hypothèse gratuite, à moins qu'il ne soit la matière elle-même; les Matérialistes nient énergiquement la conception d'une âme essentiellement spirituelle et, par suite, celle d'une personnalité survivant à la mort.

Leur critique est fondée, en ce qui concerne l'âme telle que les Spiritualistes l'acceptent, sur ce que la force étant inséparable de la matière, une âme personnelle, active et puissante ne peut exister comme un point géométrique dans l'espace, sans dimension d'aucune sorte, ni longueur, ni largeur, ni hauteur. Quelle force, quelle puissance, quelle action peut avoir une telle âme sur le corps purement matériel, pendant la vie humaine; quel progrès peut-elle accomplir, et de quelle manière en

conserve-t-elle la trace, puisqu'elle n'est rien; comment pourrait-elle être susceptible de bonheur ou de malheur après la mort? demandent-ils aux Spiritualistes.

Il ne faut pas se le dissimuler, cette argumentation est spécieuse, mais elle est sans valeur contre la doctrine des Spirites. En effet, les Spirites admettent bien l'âme distincte du corps, comme les Spiritualistes, avec une vie éternelle et une personnalité indestructible, mais ils considèrent cette âme comme indissolublement liée à la matière; non pas la matière du corps lui-même, mais une autre plus éthérée, fluidique et incorruptible, qu'ils appellent *périsprit*, mot heureux exprimant bien la pensée qui est l'origine et la base même du Spiritisme (voir le chapitre précédent).

Si nous résumons les trois Doctrines, nous dirons que, pour les Matérialistes, l'âme n'existe pas; ou si elle existe, elle se confond avec la matière, sans aucune personnalité distincte en dehors de la vie présente, où cette personnalité est même plus apparente que réelle.

Pour les Spiritualistes, l'âme existe à l'état d'Esprit, indépendante de DIEU et de toute matière.

Pour les Spirites, l'âme est distincte de DIEU, qui l'a créée inséparable d'une matière fluidique et incorruptible qu'on peut appeler *périsprit*.

Cette explication préliminaire permettra de comprendre qu'il existe des Spirites sans le savoir.

En effet, dès lors que l'on n'est ni Matérialiste, ni Spiritualiste, on ne peut être que Spirite, malgré la répugnance que certains semblent éprouver pour cette qualification.

CHAPITRE III

RETOUR DE LA VIE CORPORELLE A LA VIE SPIRITUELLE

1. L'âme après la mort du corps; son individualité. Vie éternelle. — 2. Séparation de l'âme et du corps. — 3. Trouble spirite.

L'âme après la mort du corps, etc.

L'âme après la mort du corps, redevient Esprit, c'est-à-dire qu'elle rentre dans le monde des Esprits, qu'elle avait quitté momentanément. Naturellement elle conserve son individualité, qu'elle constate par le moyen de son périsprit (*voir* ce mot à la page 74), avec lequel elle forme un corps qui a l'apparence de sa dernière incarnation, mais dont elle peut, plus ou moins, changer l'apparence à sa volonté, suivant son élévation spirite. Chacun de nous, dans ses rêves, en a plus ou moins de preuves convaincantes.

L'âme, à la mort du corps, n'emporte rien avec elle d'ici-bas que le souvenir de ses bonnes ou mauvaises actions, ce qui fait sa joie ou son affliction dans le monde des Esprits, suivant qu'elle a bien ou mal fait.

La vie éternelle n'est pas autre chose que la vie de l'Esprit; celle du corps est transitoire et passagère. Quand le corps meurt, l'âme rentre dans la vie éternelle, seulement elle y est plus ou moins heureuse,

suivant qu'elle s'est plus ou moins épurée dans sa dernière existence corporelle.

Séparation de l'âme et du corps.

La séparation de l'âme d'avec le corps peut se faire en différentes conditions. Ainsi, elle peut quelquefois se faire avant que le corps ait complétement cessé de vivre, cas très-rare; de même qu'elle peut se faire au moment de la mort du corps, ce qui généralement a lieu pour le plus grand nombre; comme elle peut aussi être plus ou moins longtemps à se faire, même après la mort du corps; cela dépend de la vie plus ou moins matérielle et sensuelle de l'homme, et aussi de son genre de mort. Or, chez beaucoup d'individus matériels et sensuels, de même que chez quelques suicidés, cette séparation doit se faire avec une très-grande lenteur, doit être même très-penible pour l'Esprit qui, dans ce cas, peut éprouver l'horreur de la décomposition; tandis que, dans les individus dont la vie a été plus spirituelle et morale que matérielle et sensuelle, et dont la mort est naturelle, cette séparation doit se faire avec une très-grande facilité; quelquefois même, comme nous l'avons déjà dit, elle peut se produire avant que le corps ait complétement cessé de vivre; cela dépend de son plus ou moins d'épuration.

La sensation que l'âme éprouve, au moment qu'elle se reconnaît dans le monde des Esprits, est pénible ou agréable. Pénible si elle a fait le mal avec le désir de le faire; alors elle est toute honteuse de l'avoir fait et se trouve presque toujours isolée, les bons Esprits ne res-

sentant pour elle que de l'antipathie et l'évitant, et les mauvais Esprits, comme elle, cherchent ordinairement plutôt à se nuire entre eux qu'à se soulager. Tandis que, dans le cas contraire, elle jouit du bien qu'elle a pu faire, et est heureuse de se trouver au milieu d'Esprits qui lui sont sympathiques. Le plus souvent, ces Esprits sont d'anciennes connaissances qui toujours viennent au-devant d'elle, pour la féliciter et lui aider à se dégager.

Trouble spirite.

L'âme, aussitôt la mort de son corps matériel, n'a pas immédiatement conscience d'elle-même; elle est quelquefois dans le trouble, c'est-à-dire dans l'état d'un homme qui, sortant d'un profond sommeil, cherche à se rendre compte de sa situation; seulement le trouble dure plus ou moins, suivant que l'Esprit s'est plus ou moins purifié dans sa dernière existence. Ainsi, pour les uns, il peut être presque nul, tandis que pour d'autres, il peut durer plus ou moins longtemps; en un mot, il dure tout le temps que le périsprit n'est pas entièrement dégagé du corps mort. Ainsi, par exemple, il peut être de quelques heures seulement, comme de plusieurs jours, de plusieurs mois et même de plusieurs années. Dans ces deux derniers cas, principalement le dernier, l'Esprit éprouve la souffrance *horrible* de la décomposition de son corps mort, comme s'il l'habitait encore; il se sent alors comme rongé par les vers, et cet état dure tout le temps que son *périsprit* n'en est pas complétement dégagé; complet dégagement, qui est plus ou moins

longtemps à se produire, selon que sa dernière existence humaine a été plus ou moins matérielle. Il est moins long, chez ceux qui se sont identifiés de leur vivant avec leur état futur, parce qu'ils comprennent immédiatement leur situation ; il est d'autant plus long, que l'homme a vécu plus matériellement.

La sensation morale, que l'âme éprouve en ce moment, est aussi très-variable ; le trouble qui suit la mort n'a rien de pénible pour l'homme de bien ; il est calme et en tout semblable à celui qui accompagne un réveil paisible. Pour celui dont la conscience n'est pas pure et qui s'est plus attaché à la vie corporelle qu'à la vie spirituelle, il est plein d'anxiétés et d'angoisses qui augmentent à mesure qu'il se reconnaît, car alors il est saisi de crainte et d'une sorte de terreur, en présence de ce qu'il voit et surtout de ce qu'il entrevoit. *Avis aux matérialistes et aux sensualistes.*

CHAPITRE IV

PLURALITÉ DES EXISTENCES

1. De la réincarnation. — 2. Incarnation dans les différents mondes et transmigrations progressives. — 3. Sort des enfants après la mort. — 4. Sexe chez les Esprits. — 5. Liens de famille. — 6. Similitudes physiques et morales. — 7. Idées innées.

De la réincarnation (1).

La réincarnation est une vérité qu'il ne nous est pas possible de mettre en doute, car si l'homme n'avait qu'une seule existence, et si, après cette existence, son sort futur était fixé pour l'éternité, quel serait le mérite de la moitié de l'espèce humaine qui meurt en bas âge pour jouir sans efforts du bonheur éternel, et de quel droit serait-elle affranchie des conditions souvent si dures imposées à l'autre moitié ? Un tel ordre de

---

1. Plusieurs personnes refusent d'admettre le principe de la réincarnation, parce que, disent-elles, c'est une doublure de la métempsycose des anciens, nous leur répondrons ceci : Non, la réincarnation n'est pas une doublure de la métempsycose des anciens, car il existe, entre les deux, une différence *entière* et *complète*. Puisque, par la métempsycose, les anciens admettaient la transmigration directe d'un *être* d'un règne quelconque, dans un autre *être* d'un autre règne quel qu'il fût ; tandis que par la réincarnation, cette transmigration n'existe en aucune manière, du moment que, d'après sa base fondamentale, elle n'a lieu que dans l'espèce humaine. D'après cela, les personnes en question sont donc complétement dans l'erreur.

choses ne saurait être selon la justice de DIEU. Par la réincarnation, l'égalité est pour tous; l'avenir appartient à tous sans exception et sans faveur pour aucun; ceux qui arrivent les derniers ne peuvent s'en prendre qu'à eux-mêmes. L'homme doit avoir le mérite de ses actes, comme il en a la responsabilité. D'après cela, l'âme qui n'a point atteint la perfection, pendant sa dernière existence corporelle (ce qui n'est pas possible sur notre terre, vu son infériorité dans la hiérarchie des mondes), continue son épuration par de nouvelles existences, dans de nouveaux mondes de plus en plus élevés hiérarchiquement; jusqu'à ce qu'elle se soit complétement purifiée et soit, par conséquent, parvenue à l'état de *pur* Esprit.

L'intervalle entre les diverses existences corporelles de l'Esprit peut être plus ou moins long, cela dépend de la volonté de DIEU, qui Seul en est le juge. Cependant, lorsque l'Esprit veut sincèrement s'améliorer, il peut considérablement abréger cet intervalle en implorant, avec toute humilité et toute résignation, DIEU de lui permettre de recommencer une nouvelle existence, c'est-à-dire de se réincarner de nouveau dans un corps matériel.

Le nombre des incarnations n'est pas le même pour tous les Esprits, cela dépend uniquement des progrès qu'ils font, pour se dépouiller de toutes leurs impuretés; toutefois, ces incarnations successives sont toujours très-nombreuses, car le progrès moral est presque infini.

La doctrine de la réincarnation, est la seule qui réponde à l'idée que nous nous faisons de la justice infinie

de DIEU, la *seule* qui puisse nous expliquer l'avenir et asseoir nos espérances; puisqu'elle nous permet de racheter nous erreurs passées, par de nouvelles épreuves. Notre raison et notre conscience nous disent qu'il ne peut en être autrement. Aux personnes qui la nient nous poserons les questions suivantes :

1. Pourquoi l'âme montre-t-elle des aptitudes si diverses et indépendantes des idées acquises par l'éducation ?

2. D'où vient l'aptitude extra-normale de certains enfants en bas âge pour tel art ou telle science, tandis que d'autres restent inférieurs ou médiocres toute leur vie ?

3. D'où viennent chez les uns les idées innées ou intuitives qui n'existent pas chez d'autres ?

4. D'où viennent chez certains enfants ces instincts précoces de vices ou de vertus, ces sentiments innés de dignité ou de bassesse, qui contrastent avec le milieu dans lequel ils sont nés ?

5. Pourquoi certains hommes, abstraction faite de l'éducation, sont-ils plus avancés les uns que les autres ?

6. Pourquoi y a-t-il des sauvages et des hommes civilisés ? Si vous prenez un enfant hottentot à la mamelle, et si vous l'élevez dans nos lycées les plus renommés, en ferez-vous jamais un Laplace ou un Newton ?

Nous demandons quelle est la philosophie ou la théosophie qui peut résoudre ces problèmes ? Ou les âmes à leur naissance sont égales, ou elles sont inégales, cela n'est pas douteux. Si elles sont égales, pourquoi ces aptitudes si diverses ? Dira-t-on que cela dépend de l'organisme ? Mais alors c'est la doctrine la plus mons-

trueuse et la plus immorale. L'homme n'est plus qu'une machine, le jouet de la matière, il n'a plus la responsabilité de ses actes; il peut tout rejeter sur ses imperfections physiques. Si elles sont inégales, c'est que DIEU les a créées ainsi ; mais alors pourquoi cette supériorité innée accordée à quelques-uns ? Cette partialité est-elle conforme à sa suprême justice et à l'égal amour qu'il porte à toutes ses créatures ?

Admettons, au contraire, une succession d'existences antérieures, progressives, et tout est expliqué. Les hommes apportent en naissant l'intuition de ce qu'ils ont acquis ; ils sont plus ou moins avancés, selon le nombre d'existences qu'ils ont parcourues, selon qu'ils sont plus ou moins éloignés du point du départ : absolument comme, dans une réunion d'individus de tous âges, chacun aura un développement proportionné au nombre d'années qu'il aura vécu; les existences successives seront pour la vie de l'âme ce que les années sont pour le corps. Rassemblez un jour mille individus, depuis un an jusqu'à quatre-vingts; supposez qu'un voile soit jeté sur tous les jours qui l'ont précédé, et que, dans votre ignorance, vous les croyiez ainsi tous nés le même jour : vous vous demanderez, naturellement, comment il se fait que les uns soient grands et les autres petits, les uns vieux et les autres jeunes, les uns instruits et les autres encore ignorants; mais, si le nuage qui vous a caché le passé vient à se lever, si vous apprenez qu'ils ont tous vécu plus ou moins longtemps, tout vous sera expliqué. DIEU, dans sa divine justice, n'a pu créer des âmes plus ou moins parfaites; mais avec la pluralité des existences, l'inégalité que nous voyons n'a plus rien de con-

traire à l'équité la plus rigoureuse : c'est que nous ne voyons que le présent et non le passé. Ce raisonnement repose-t-il sur un système, une supposition gratuite? Non; nous parlons d'un fait patent, incontestable : l'inégalité des aptitudes et du développement intellectuel et moral, et nous trouvons ce fait inexplicable par toutes les théories qui ont cours; tandis que l'explication en est simple, naturelle, logique, par une autre théorie. Est-il rationnel de préférer celle qui n'explique pas à celle qui explique?

A l'égard de la sixième question, on dira sans doute que le Hottentot est d'une race inférieure : alors nous demanderons si le Hottentot est un homme ou non. Si c'est un homme, pourquoi DIEU l'a-t-il, lui et sa race, déshérité des priviléges accordés à la race caucasique? Si ce n'est pas un homme, pourquoi chercher à le faire Chrétien? La Doctrine spirite est plus large que tout cela; pour elle, il n'y a pas plusieurs espèces d'hommes, il n'y a que des hommes dont l'Esprit, qui est incarné en eux, est plus ou moins rapproché de son point de départ, et par conséquent plus ou moins arriéré; mais tous sont susceptibles de progresser : cela n'est-il pas plus conforme à la justice de DIEU?

Nous venons de voir l'âme dans son passé et dans son présent; si nous la considérons dans son avenir, nous trouvons les mêmes difficultés.

1. Si notre existence actuelle doit seule décider de notre sort à venir, quelle est, dans la vie future, la position respective du sauvage et de l'homme civilisé. Sont-ils au même niveau, ou sont-ils distancés dans la somme du bonheur éternel?

2. L'homme qui a travaillé toute sa vie à s'améliorer, est-il au même rang que celui est resté inférieur, non par sa faute, mais parce qu'il n'a eu ni le temps, ni la possibilité de s'améliorer?

3. L'homme qui fait mal, parce qu'il n'a pu s'éclairer, est-il passible d'un état de choses qui n'a pas dépendu de lui?

4. On travaille à éclairer les hommes, à les moraliser, à les civiliser; mais, pour un que l'on éclaire, il y en a des millions qui meurent chaque jour, avant que la lumière soit parvenue jusqu'à eux; quel est le sort de ceux-ci? Sont-ils traités comme des réprouvés? Dans le cas contraire, qu'ont-ils fait pour mériter d'être sur le même rang que les autres?

5. Quel est le sort des enfants qui meurent en bas âge, avant d'avoir pu faire ni bien ni mal? S'ils sont parmi les *élus*, pourquoi cette faveur sans avoir rien fait pour la mériter? Par quel privilége sont-ils affranchis des tribulations de la vie?

Certainement, aucune Doctrine existante, autre que le Spiritisme, ne peut résoudre ces questions, qui ne peuvent trouver leur explication que dans la pluralité des existences! En effet, admettez des existences consécutives, et tout est expliqué conformément à la justice de DIEU. Ce que l'on n'a pu faire dans une existence, on le fait dans une autre; c'est ainsi que personne n'échappe à la loi du progrès, que chacun sera récompensé selon son mérite *réel*, et que nul n'est exclu de la félicité suprême, à laquelle il peut prétendre, quels que soient les obstacles qu'il ait rencontrés sur sa route.

Ces questions pourraient être multipliées à l'infini, car

les problèmes psychologiques et moraux, qui ne trouvent leur solution que dans la pluralité des existences, sont innombrables ; nous nous sommes borné aux plus généraux. Quoi qu'il en soit, dira-t-on peut-être, la doctrine de la réincarnation n'est point admise par l'Église. Ce serait donc le renversement du Catholicisme apostolique et romain. Où serait le mal, si ledit Catholicisme se trompe, en émettant des dogmes faux et irrationnels? Sans aucun doute ce qui est *irrationnel* ne peut s'accorder avec toute bonne religion qui proclame DIEU, comme étant la bonté et la raison par excellence. Autrefois que serait devenu le Catholicisme si, contre l'opinion universelle et le témoignage de la science, il se fût roidi contre l'évidence et eût rejeté de son sein, quiconque n'eût pas cru au mouvement du soleil ou aux six jours de la création ? Quelle créance eût méritée, et quelle autorité aurait eue, chez des peuples éclairés, une religion fondée sur des erreurs manifestes, données comme articles de foi? Quand l'évidence a été démontrée, l'Église s'est sagement rangée du côté de l'évidence. S'il est prouvé que des choses qui existent sont impossibles sans la réincarnation, si certains points du dogme ne peuvent être expliqués que par ce moyen, il faudra bien l'admettre et reconnaître que cette Doctrine a essentiellement sa raison d'être ; ce qui n'existe, en aucune manière, pour les dogmes. Au surplus, nous ferons remarquer que le principe de la réincarnation ressort de plusieurs passages des Écritures, et se trouve notamment formulé, d'une manière explicite, dans l'Évangile selon saint Matthieu, ch. XVII, v. 9 à 13.

9. Lorsqu'ils descendaient de la montagne (après la

transfiguration), Jésus fit ce commandement et leur dit : Ne parlez à personne de ce que vous venez de voir jusqu'à ce que le fils de l'homme soit ressuscité d'entre les morts.

10. Ses disciples l'interrogèrent alors, et lui dirent : Pourquoi donc les scribes disent-ils qu'il faut qu'Élie vienne auparavant ?

11. Mais Jésus leur répondit : Il est vrai qu'Élie doit venir et qu'il rétablira toutes choses.

12. Mais je vous déclare qu'Élie est déjà venu, et ils ne l'ont point connu, mais l'ont fait souffrir comme ils ont voulu. C'est ainsi qu'ils feront mourir le fils de l'homme.

13. Alors ses disciples comprirent que c'était de Jean-Baptiste qu'il leur avait parlé.

Puisque Jean-Baptiste était Élie, il y a donc eu réincarnation de l'Esprit ou de l'âme d'Élie, dans le corps de Jean-Baptiste.

Quelle que soit, du reste, l'opinion que l'on se fasse sur la réincarnation, qu'on l'accepte ou qu'on ne l'accepte pas, il n'en faut pas moins la subir si elle existe, nonobstant toute croyance contraire ; le point essentiel, c'est que l'enseignement des Esprits est éminemment Chrétien ; il s'appuie sur l'immortalité de l'âme, les peines et les récompenses futures, la suprême justice et l'infinie bonté de DIEU, le libre arbitre de l'homme, la morale du Christ ; donc il n'est pas *antireligieux*. D'après cela, toute religion qui nie la réincarnation serait donc *antichrétienne*. Les paroles mêmes de Jésus-Christ ne peuvent laisser de doute à l'égard de la réincarnation. Voici, en effet,

ce qu'on lit dans l'Évangile selon saint Jean, ch. III, v. 3 à 5 :

3. Jésus répondant à Nicodème, dit : En vérité, en vérité, je te le dis, que si un homme *ne naît de nouveau*, il ne peut voir le royaume de DIEU.

4. Nicodème lui dit : Comment un homme peut-il naître quand il est vieux ? Peut-il rentrer dans le ventre de sa mère et naître une seconde fois ?

5. Jésus répondit : En vérité, en vérité, je te dis que si un homme ne naît d'eau et d'esprit, il ne peut entrer dans le royaume de DIEU. Ce qui est né de la chair est chair, et ce qui est né de l'Esprit est Esprit. Ne t'étonne point de ce que je t'ai dit : *Il faut que vous naissiez de nouveau* (*Avis au clergé catholique*).

Incarnation dans les différents mondes et transmigration progressive.

Toutes les différentes existences des Esprits ne s'accomplissent pas sur la terre, mais dans les différents mondes disséminés dans l'espace. Notre monde terrestre n'est ni le premier ni le dernier, mais c'est l'un des plus matériels et des plus éloignés de la perfection, ainsi que nous l'avons déjà dit, page 83 de cet écrit.

L'Esprit peut avoir plusieurs existences sur le même monde ou sur des mondes semblables, c'est-à-dire qui sont au même degré hiérarchique ; cela dépend de son amélioration, car ce n'est qu'en s'améliorant qu'il peut passer d'un monde inférieur à un monde supérieur. Quand il ne s'améliore pas, l'Esprit reste stationnaire ; alors sa punition est de ne pas progresser et de recom-

mencer les existences mal employées, dans le milieu qui convient à sa nature, mais jamais il ne peut rétrograder, moralement parlant; tandis que, physiquement parlant, soit comme punition volontaire ou forcée, ou bien soit comme mission (ce qui alors est pour l'Esprit un moyen précieux pour progresser et toujours désiré par lui), il peut recommencer une nouvelle existence, dans un monde inférieur à celui où il a déjà vécu, et cela dans des conditions plus ou moins pénibles. Mais dût-il de nouveau ne pas s'améliorer dans cette nouvelle vie corporelle, cela ne l'empêche pas, à sa mort matérielle, de conserver parmi les Esprits le rang qu'il occupait auparavant.

Dans toutes ses nouvelles existences, l'Esprit passe toujours par l'enfance, seulement elle est plus ou moins stupide, et dure plus ou moins longtemps, suivant l'élévation du globe sur lequel l'Esprit s'incarne.

Les Esprits qui habitent les différents mondes répandus dans l'espace, n'ont pas tous des corps semblables, sous le rapport matériel. Ainsi, plus le monde où se trouvent ces Esprits est élevé, plus la matière qui compose leur corps est éthérée et subtile; moins il est élevé, plus cette matière est grossière et matérielle.

En résumé, nous pouvons dire que la vie de l'Esprit, dans son ensemble, parcourt les mêmes phases que nous voyons dans la vie corporelle. Il passe graduellement de l'état d'embryon à celui d'enfance, pour arriver, par une succession de périodes, à l'état d'adulte, qui est celui de la perfection ; avec cette différence qu'il n'a pas de déclin et de décrépitude, comme dans la vie corporelle ; que sa

vie, qui a eu un commencement, n'aura jamais de fin ; qu'il lui faut un temps infini, à notre point de vue, pour passer de l'enfance spirite à un développement complet ; qu'enfin son progrès s'accomplit non sur un seul monde, mais en passant par des mondes divers.

Sort des enfants après la mort.

Avant de parler du sort des enfants morts en bas âge, nous ferons remarquer que l'esprit d'un enfant, mort en bas âge, peut quelquefois être beaucoup plus avancé que celui d'un adulte comme Esprit, et par suite, occuper un rang plus élevé que lui, dans la hiérarchie spirite. La raison en est simple : c'est parce qu'il peut avoir beaucoup plus vécu et posséder plus d'expérience que ce dernier, si, surtout, il a progressé dans ses diverses pérégrinations, l'adulte étant resté stationnaire dans quelques-unes.

Concernant le sort de l'enfant qui meurt en bas âge, nous devons penser que, du moment qu'il n'a pu faire ni bien ni mal, le peu de durée de son existence matérielle ne le lui ayant pas permis, il doit, à sa mort, reprendre parmi les Esprits la même position qu'il avait avant de s'incarner. Quant à la raison qu'il nous est permis de donner à son peu de durée d'existence terrestre, elle peut s'expliquer de la manière suivante : C'est qu'elle peut être pour lui le complément de sa vie antérieure, interrompue avant le terme voulu, en même temps qu'elle est toujours pour les parents, soit une épreuve, soit une expiation. Mille fois heureux sont les

pères et les mères qui ont le bonheur de le comprendre et d'agir en conséquence.

Sexe chez les Esprits.

Les Esprits n'ont pas de sexe (1) comme nous l'entendons, car ce que nous appelons sexe dépend uniquement de l'organisation matérielle, organisation qui se détruit complétement, à la mort matérielle du corps.

Les Esprits, n'ayant pas de sexe, s'incarnent homme ou femme. Comme ils doivent progresser en tout, chaque sexe, chaque position sociale leur offre des épreuves et des devoirs spéciaux; ainsi que l'occasion d'acquérir de l'expérience, ce qui est le but de tous les Esprits sans exception.

Liens de famille.

Les liens de famille ne sont point détruits par la réincarnation, ainsi que le pensent certaines personnes; ils sont, au contraire, fortifiés et resserrés. C'est le principe opposé qui les détruit.

Les Esprits forment, dans l'espace, des groupes ou familles unies par l'affection, la sympathie et la similitude des inclinations. Ces Esprits, heureux d'être

1. Si, dans nos rêves, les Esprits nous apparaissent comme étant de sexes différents, c'est parce que, comme nous l'avons dit (chap. Ier du livre II), ils peuvent, au moyen de leur périsprit, prendre à leur volonté la forme qu'ils désirent, etc.; ce qui explique la bizarrerie de la plupart de nos rêves, dont la majeure partie nous paraît incompréhensible.

ensemble, se recherchent ; l'incarnation ne les sépare que momentanément, car, après leur entrée dans l'erraticité, ils se trouvent comme des amis au retour d'un voyage. Souvent même ils se suivent dans l'incarnation, où ils sont réunis dans une même famille ou dans un même cercle, travaillant ensemble à leur mutuel avancement ; dans ce cas, les plus avancés cherchent à faire avancer les retardataires. Si les uns sont incarnés et que les autres ne le soient pas, ils n'en sont pas moins unis par la pensée ; ceux qui sont libres veillent sur ceux qui sont en captivité, ils tâchent de leur faciliter les moyens de progresser. Après chaque existence, s'ils ont fait un pas dans la voie de la perfection, alors, de moins en moins attachés à la matière, leur affection est plus vive, par cela même qu'elle est plus épurée ; qu'elle n'est plus troublée par l'égoïsme, ni par les nuages des passions. Ils peuvent donc parcourir ainsi un nombre illimité d'existences corporelles, sans qu'aucune atteinte soit portée à leur mutuelle affection. Il est bien entendu qu'il s'agit, ici, de l'affection réelle d'âme à âme, la seule qui survive à la destruction du corps ; car les Esprits incarnés qui ne s'unissent que par les sens, n'ont aucun motif de se rechercher dans le monde des Esprits. Il n'y a de durable que les affections spirituelles ; les affections charnelles s'éteignent avec la cause qui les a fait naître ; or, cette cause n'existe plus dans le monde des Esprits, tandis que l'âme existe toujours. Quant aux personnes unies par le seul mobile de l'intérêt, elles ne sont réellement rien l'une à l'autre : la mort les sépare sur la terre et dans le ciel.

L'union et l'affection qui existent entre parents, sont

l'indice de la sympathie antérieure qui les a rapprochés ; aussi dit-on, en parlant d'une personne dont le caractère, les goûts et les inclinations n'ont aucune similitude avec ceux de ses proches, qu'elle n'est pas de la famille. En disant cela, on énonce une plus grande vérité qu'on ne le croit. DIEU permet, dans les familles, ces incarnations d'Esprits antipathiques ou étrangers, dans le double but de servir d'épreuves pour les uns et de moyen d'avancement pour les autres. Puis, les mauvais s'améliorent, peu à peu, au contact des bons et par les soins qu'ils en reçoivent; leur caractère s'adoucit, leurs mœurs s'épurent, les antipathies s'effacent; c'est ainsi que s'établit la fusion entre les différentes catégories d'Esprits, comme elle s'établit sur la terre entre les races et les peuples.

La crainte de l'augmentation indéfinie de la parenté, occasionnée par la réincarnation, est une crainte égoïste, qui prouve que l'on n'a pas, en soi, un amour assez large, pour le reporter sur un grand nombre de personnes. Un père qui a plusieurs enfants, les aime-t-il moins que s'il n'en avait qu'un seul ? Puis, que les égoïstes tâchent donc de comprendre : qu'étant tous frères en DIEU et tous destinés pour le même but, c'est-à-dire à devenir *purs* Esprits, autrement dit tous égaux en qualités spirituelles et morales, nous devons par conséquent nous regarder tous comme de vrais frères et, par suite, comme faisant partie de la même famille. Cette crainte d'augmentation indéfinie de parenté, est tout à fait chimérique et complétement nulle, dans la vie spirite un peu élevée. Dans la vie matérielle, d'après ce que nous venons de dire, cette augmentation de parenté devrait

être, pour nous tous, un motif de fraternité générale ; puisque dans notre voisin, dans notre serviteur, dans un étranger, dans une personne enfin, quelle qu'elle soit, peut se trouver un Esprit qui, dans une autre vie, a tenu à nous par les liens du sang ; seulement elle blesse et détruit, par exemple, l'orgueil de certains individus qui se font un honneur du rang, des titres et de la fortune de leurs ancêtres, plutôt que de leurs vertus ; mais qu'ils en prennent leur parti, car, durant cette vie transitoire et passagère, toute position sociale, quelle qu'elle soit, ne peut être elle-même que transitoire et passagère, et de plus est entièrement nulle, en dehors du monde matériel.

Similitude physique et morale.

La similitude physique est une loi de la nature, générale à toute matière organique. Ainsi, chaque Être organisé doit transmettre à ses descendants, une ressemblance physique plus ou moins complète ; c'est ce que nous pouvons observer chez toutes les différentes espèces d'animaux qui nous entourent, de même que parmi nous, dans chaque famille.

Mais pour ce qui est de la ressemblance morale, dans les différents membres d'une même famille (famille humaine s'entend), quand elle a lieu, c'est parce que les Esprits qui la composent, ont été attirés par la similitude de leurs penchants ; ce sont des Esprits sympathiques entre eux, car l'âme étant indivisible, les parents ne font que donner à leurs enfants la vie matérielle, à laquelle une âme nouvelle vient plus tard, et

cela aussitôt la naissance, ajouter la vie spirituelle et morale. D'après cela, un père très-spirituel peut avoir des enfants stupides, et *vice versâ*, ce qui se voit tous les jours parmi nous ; de même qu'un fils peut avoir été antérieurement le père de son père actuel, etc.

Il peut arriver que DIEU, comme épreuve ou comme expiation, juge à propos d'envoyer à de bons parents des enfants pervers et *vice versâ*, soit que cela lui soit demandé, ou non, par les Esprits eux-mêmes qui doivent s'incarner. Dans ce cas, c'est aux bons à ramener dans la bonne voie ceux qui sont dans la mauvaise ; pour eux, c'est une mission ; ils sont coupables s'ils y faillissent.

Ce que nous venons de dire pour les familles, peut se dire aussi pour les sociétés, de même que pour les villes, les peuples ou nations de notre monde, ainsi que de tous les mondes inférieurs disséminés dans l'espace, car les mondes supérieurs sont seuls sans mélange ; chez eux, tout ce qui est mauvais est inconnu. En général, lorsqu'il y a sympathie entre deux ou plusieurs individus dans un monde, c'est que cette sympathie date, plus ou moins, de leurs vies antérieures ; quelquefois, cependant, il peut arriver que cette sympathie prenne naissance dans leur vie présente ; cela dépend de leur similitude morale, qui est toujours une cause de sympathie entre les Esprits incorporés ou non incorporés.

L'homme, dans son existence présente, peut conserver des traces du caractère moral de son existence antérieure, si, dans cette existence, il ne s'est pas amélioré ; mais en s'améliorant il change. Pour ce qui est de son caractère physique, le corps que revêt l'âme dans une nouvelle existence, n'ayant aucun rapport nécessaire

avec celui qu'elle a quitté dans sa vie précédente, il serait absurde de conclure une succession d'existences, d'une ressemblance qui n'est que fortuite. Cependant les qualités de l'Esprit modifient souvent les organes qui servent à leur manifestation; de plus, elles impriment sur la figure, même à l'ensemble, des manières et un cachet distinctif. C'est ainsi que, sous l'enveloppe la plus humble, on peut trouver l'expression de la grandeur et de la dignité; tandis que, sous l'habit du grand seigneur, on voit quelquefois celle de la bassesse et de l'ignominie. Certaines personnes sorties de la position la plus infime, prennent sans efforts les habitudes et les manières du grand monde; il semble qu'elles y retrouvent leur élément; tandis que d'autres, malgré leur naissance et leur éducation, y sont toujours plus ou moins déplacées. Comment expliquer ces faits, autrement que comme un reflet de ce qu'a été l'Esprit, dans une vie antérieure?

Idées innées.

Les connaissances acquises dans chaque existence ne se perdent pas, l'Esprit dégagé de la matière s'en ressouvient toujours. Pendant l'incarnation, il peut les oublier en partie momentanément, mais l'intuition qui lui en reste aide à son avancement, sans cela ce serait toujours à recommencer.

A chaque existence nouvelle, l'Esprit prend son point de départ, de celui où il était resté dans sa précédente existence; c'est ce qui explique le plus ou moins d'aptitude que quelques individus ont pour certaines con-

naissances, telles que les langues, le calcul, etc. Mais une faculté peut sommeiller pendant une existence, parce que l'Esprit incorporé veut en exercer une autre, qui n'y a pas de rapport ; alors elle reste à l'état latent, pour reparaître plus tard. Cette faculté peut aussi lui être retirée momentanément, pendant une existence, parce qu'il en aurait fait un mauvais usage, dans sa vie antérieure.

Le sentiment intuitif de l'existence de DIEU et le pressentiment d'une vie future sont toujours, chez l'homme, un souvenir qu'il a conservé de ce qu'il savait comme Esprit, avant d'être incarné ; mais l'orgueil et les passions étouffent souvent ce sentiment, ce qui, chez l'incarné, est toujours une preuve de l'infériorité morale de son Esprit, avant son incarnation.

CHAPITRE V

VIE SPIRITE

1. Esprits errants. — 2. Mondes transitoires. — 3. Perceptions, sensations et souffrances des Esprits. — 4. Choix des épreuves. — Épreuves volontaires. — Cilice. — 5. Hiérarchie spirite et rapports sympathiques et antipathiques des Esprits. — 6. Souvenir des existences corporelles et manière de voir des Esprits.

Esprits errants.

L'âme qui n'est pas encore arrivée à la perfection, c'est-à-dire à l'état d'Esprit pur, après sa séparation

d'avec son corps matériel, devient Esprit errant, c'est-à-dire attendant une nouvelle incarnation, pour pouvoir avancer vers DIEU; car à l'état d'Esprit errant, l'Esprit peut bien trouver facilement les moyens de s'instruire; mais pour progresser, c'est-à-dire avancer vers DIEU, but final de tous les Esprits, les épreuves de l'incarnation lui sont indispensables; c'est pourquoi tous aspirent à s'incarner, ce qui, quelquefois, comme punition, peut leur être refusé, pendant un temps plus ou moins long.

L'erraticité chez les Esprits n'est pas, comme on pourrait le croire, une cause d'infériorité, car, en dehors de leurs vies matérielles, tous les Esprits qui ne sont pas arrivés à la perfection, deviennent Esprits errants. D'après cela, le monde des Esprits errants se compose donc de tous les Esprits non incarnés, qui ne sont pas encore *purs* Esprits.

Les Esprits n'ont pas de demeures fixes, ils sont disséminés dans l'espace; seulement tous ne vont pas où ils veulent; cela dépend de leur épuration. Ainsi, ceux qui, dans leur dernière incarnation, se sont améliorés, peuvent aller dans des mondes supérieurs à ceux qu'ils ont habités; tandis que ceux qui sont restés stationnaires ne le peuvent pas, ce qui pour eux est très-pénible.

L'âme, en retournant parmi les Esprits, emporte avec elle tous ses bons et ses mauvais penchants; d'après cela, nous devons en conclure : que le monde des Esprits errants doit se composer d'Esprits plus ou moins instruits, plus ou moins bons, plus ou moins mauvais; c'est-à-dire qu'il y en a de très-savants, de très-ignorants, de très-bons et de très-mauvais, absolument comme les hommes sur la terre.

Mondes transitoires.

Rien n'est inutile dans la nature, chaque chose a son but, sa destination ; rien n'est vide, tout est habité, la vie est partout. Ainsi, en dehors des mondes habités par les Esprits incarnés, il existe d'autres mondes qui sont encore en voie de formation, sur lesquels la vie organique n'a pas encore pris naissance; on peut les appeler mondes transitoires. En effet, destinés à être habités un jour par des Êtres matériels, ils servent provisoirement de lieu de refuge, de station, de point de repos aux Esprits errants. Tous les globes aujourd'hui habités par des Êtres organisés, le nôtre compris, ont commencé ainsi. Ils sont alors temporairement stériles. Ceux qui les habitent n'ont besoin de rien. Ces mondes, quoique stériles, ne sont pas dépourvus de toute beauté, car, s'ils sont dépourvus de ce que nous appelons beautés naturelles, ils ont pour eux les beautés de l'immensité, qui ne sont pas moins admirables.

Le but des Esprits errants, en se réunissant sur les mondes transitoires, est de s'instruire, afin de pouvoir se réincarner sur des mondes meilleurs que ceux qu'ils ont habités, dans leur dernière incarnation, et, avant tout, pour pouvoir progresser de plus en plus vers DIEU, but unique de tous les Esprits.

Perceptions, sensations et souffrances des Esprits.

Après la vie corporelle, l'âme, en rentrant dans le monde des Esprits, a toujours, une fois qu'elle se recon-

naît, des perceptions plus nombreuses et plus lucides que durant sa vie matérielle; seulement ces perceptions sont plus ou moins lucides et plus ou moins nombreuses, suivant que l'Esprit est plus ou moins élevé. Ainsi, les Esprits très-élevés peuvent même avoir connaissance, plus ou moins, du principe des choses; tandis que les Esprits très-inférieurs, en savent moins que le commun des hommes de notre globe.

Les Esprits vivent en dehors du temps, tel que nous le comprenons; la durée pour eux s'annule pour ainsi dire, et les siècles, si longs pour nous, ne sont, pour eux, que des instants qui s'effacent dans l'éternité, suivant qu'ils sont plus ou moins élevés dans la hiérarchie spirite.

Les Esprits non incarnés voient le présent et se rappellent le passé, avec beaucoup plus de lucidité et de précision, que les Esprits incarnés à rang égal; ils peuvent même, plus ou moins, voir dans l'avenir, cela dépend de leur élévation spirite; mais jamais ils ne peuvent avoir une connaissance complète de l'avenir, qui est un des attributs de DIEU; lesquels attributs, aucun Esprit ne peut posséder à l'égal de DIEU même, ainsi que le simple bon sens doit nous le faire comprendre.

Les Esprits extra-supérieurs ou *purs* Esprits voient et comprennent DIEU, peuvent communiquer avec Lui et reçoivent ses ordres directement. Les Esprits, non encore Esprits *purs*, comprenant les Esprits *supérieurs* et *inférieurs*, le sentent et le devinent, et reçoivent toujours ses ordres : les premiers par l'entremise des *purs* Esprits et les derniers, chargés plus ou moins de les exécuter, par l'entremise des premiers; de sorte que ces

derniers peuvent être considérés comme les mains-d'œuvre du monde spirite, sous la direction des premiers, chargés de veiller à leur exécution.

La faculté de voir, chez les Esprits, est inhérente à leur nature et réside dans tout leur être, comme la lumière réside dans toutes les parties d'un corps lumineux. Pour eux, c'est une lucidité universelle qui s'étend à tout, embrasse à la fois l'espace, les temps et les choses; pour elle, il n'y a ni ténèbres, ni obstacles matériels, et cela d'autant plus que les Esprits sont plus élevés, mais cependant jamais d'une manière absolue; l'absolu en toutes choses étant l'attribut de DIEU Seul. Ce que nous venons de dire, pour la faculté de voir chez les Esprits, convient également pour la faculté d'entendre et de sentir : seulement ils peuvent, à leur volonté, anéantir en eux momentanément ces mêmes facultés, et cela d'autant plus qu'ils sont plus élevés. Quelquefois, cependant, il ne leur est pas permis de s'en délivrer; c'est alors pour eux une punition et une expiation.

La fatigue et le besoin de repos, moralement parlant, sont communs aux Esprits, comme ils le sont aux hommes, mais cependant beaucoup moins, et cela d'autant moins qu'ils sont plus épurés, autrement dit plus élevés dans la hiérarchie spirite; de manière que, pour les purs Esprits, ils sont presque nuls. Les souffrances qu'éprouvent habituellement les Esprits, sont des souffrances morales, qui les torturent plus douloureusement que les souffrances physiques; quelquefois aussi ils peuvent éprouver des sensations qui ont tellement de rapport avec les sensations physiques, qu'ils se font illusion, au point de croire les éprouver physiquement. Telles sont

les sensations douloureuses en général. Cela dépend du genre de punition qui leur est infligé. Ces sensations peuvent s'expliquer de la manière suivante :

Le corps est l'instrument de la douleur; c'est, sinon la cause première, au moins la cause immédiate. L'âme a la perception de cette douleur; cette perception est l'effet. Le souvenir qu'elle en conserve peut être très-pénible, mais ne peut avoir d'action physique. En effet, ni le froid ni la chaleur ne peuvent désorganiser les tissus de l'âme; l'âme ne peut se geler ni se brûler. Ne voyons-nous pas, tous les jours, le souvenir ou l'appréhension d'un mal physique produire l'effet de la réalité, occasionner même la mort? Tout le monde sait que les personnes amputées ressentent de la douleur dans le membre qui n'existe plus, y aurait-il dix ou quinze ans et même davantage qu'elles l'auraient perdu. Assurément, ce n'est pas ce membre qui est le siége, ni même le point de départ de la douleur; le cerveau en a conservé l'impression, voilà tout. On peut donc croire qu'il y a quelque chose d'analogue, dans les souffrances de l'Esprit après la mort.

Choix des épreuves. — Épreuves volontaires. — Cilice.

Lorsqu'un Esprit doit recommencer une nouvelle existence et qu'il n'a pas été trop coupable, dans sa vie humaine antérieure, c'est toujours lui qui choisit le genre d'épreuves qu'il veut subir; en cela principalement consiste son libre arbitre. Mais alors il peut arriver que, pour vouloir avancer trop vite, il fasse un choix au-dessus de ses forces; dans ce cas, il succombe, et pour

lui c'est à recommencer; de même qu'il peut aussi, par insouciance, faire un choix inutile à son avancement, par exemple, choisir une vie oisive et inutile aux autres. Alors, une fois retourné dans le monde des Esprits, il s'aperçoit qu'il n'a rien gagné, ce qui généralement l'engage à demander à réparer le temps perdu, faveur qui ne lui est pas toujours accordée aussi vite qu'il le désire. Il peut encore se faire qu'un Esprit trop présomptueux vienne à se fourvoyer, en voulant monter trop haut; alors il est complétement déplacé, parce qu'il a des mœurs et des instincts qui jurent avec ceux qui l'entourent. C'est ce que nous voyons assez souvent parmi nous.

Quand l'Esprit a été plus ou moins coupable dans sa dernière incarnation, et qu'il est incapable, pour cause d'infériorité ou de mauvais vouloir, de faire par lui-même un choix qui puisse lui être avantageux, alors DIEU, la bonté même, dans son intérêt, lui impose une existence capable de servir à son avancement et à sa purification, en même temps qu'il y trouve une expiation.

Règle générale : quand l'Esprit errant a à choisir un genre d'épreuves qu'il doit subir, il en est toujours averti à l'avance, et, en même temps, il lui est donné connaissance des principaux événements qui doivent influer sur sa destinée; événements qui naturellement sont prévus dans le genre d'épreuves qu'il a choisi. Pour les événements de détail, qui naissent de la circonstance et de la force des choses, et qui, par conséquent, sont imprévus, naturellement il ne peut pas en avoir connaissance.

Quelques personnes se sont demandé s'il est permis à

l'Esprit incarné d'adoucir les épreuves qu'il a choisies, avant de s'incarner; cette question revient à celle-ci : Est-il permis à celui qui se noie de chercher à se sauver; à celui qui s'est enfoncé une épine, de la retirer; à celui qui est malade, d'appeler le médecin? Les épreuves ont pour but d'exercer l'intelligence, aussi bien que la patience et la résignation; un homme peut naître dans une position pénible et embarrassée, précisément pour l'obliger à chercher les moyens de vaincre les difficultés. Le mérite consiste à supporter, sans murmure, les conséquences des maux qu'on ne peut éviter, à persévérer dans la lutte, à ne point désespérer si l'on ne réussit pas; enfin, à ne pas s'abandonner à un laisser-aller qui serait de la paresse plus que de la vertu.

Cette question en amène naturellement une autre. Puisque Jésus a dit : « Bienheureux les affligés, » y a-t-il du mérite à chercher les afflictions, en aggravant ses épreuves par des souffrances volontaires? A cela, nous répondrons très-nettement : Oui, il y a un grand mérite à agir ainsi, quand les souffrances et les privations ont pour but le bien du prochain, car c'est de la charité par le sacrifice; non, quand elles n'ont pour but que soi-même, car c'est de l'égoïsme par fanatisme. Il y a ici une grande distinction à faire : généralement, l'homme sage se contente des épreuves que DIEU lui envoie, et n'en augmente pas la charge, déjà si lourde parfois; il les accepte sans murmure et avec foi, tout en mettant son entière confiance en DIEU, qui ne lui demande pas davantage. N'affaiblissons donc point notre corps, par des privations inutiles et des macérations sans but, car nous avons besoin de toutes nos forces,

pour accomplir notre mission de travail sur la terre. Torturer volontairement et martyriser son corps, c'est contrevenir à la loi de DIEU, qui nous donne le moyen de le soutenir et de le fortifier ; l'affaiblir sans nécessité est un véritable suicide. Usons, mais n'abusons pas : telle est la loi ; l'abus des meilleures choses porte sa punition dans ses conséquences inévitables.

Il en est autrement des souffrances que l'on s'impose pour le soulagement de son prochain. Si nous endurons le froid et la faim, pour réchauffer et nourrir celui qui a besoin, et si notre corps en pâtit, voilà le sacrifice qui est béni de DIEU. Ceux qui quittent leurs boudoirs parfumés pour aller dans la mansarde infecte porter la consolation ; ceux qui salissent leurs mains délicates en soignant les plaies ; ceux qui se privent de sommeil, pour veiller au chevet d'un malade, qui est leur frère en DIEU ; ceux enfin qui usent leur santé dans la pratique des bonnes œuvres, voilà leur cilice, vrai cilice de bénédiction, car les joies du monde n'ont point desséché leurs cœurs ; ils ne se sont point endormis au sein des voluptés énervantes de la fortune, mais ils se sont faits les Anges consolateurs des pauvres deshérités.

Quant à ceux qui se retirent du monde, pour éviter ses séductions et vivent dans l'isolement, nous demanderons de quelle utilité ils sont sur la terre ; où est leur courage dans les épreuves, puisqu'ils fuient la lutte et désertent le combat ? Si nous voulons un cilice, appliquons-le sur notre âme et non sur notre corps ; mortifions notre Esprit et non notre chair ; fustigeons notre orgueil ; recevons les humiliations sans nous plaindre ; meurtrissons notre amour-propre, souvent trop pré-

somptueux: raidissons-nous contre la douleur que nous causent l'injure et la calomnie, plus poignante que la douleur corporelle. Voilà le vrai cilice dont les blessures nous seront comptées, parce qu'elles attesteront notre courage, notre soumission à la volonté de DIEU.

Hiérarchie spirite et rapports sympathiques et antipathiques des Esprits.

Les différents ordres des Esprits établissent, entre eux, une hiérarchie très-prononcée. Ainsi, il y a, parmi eux, une subordination et une autorité qu'ils exercent par un ascendant moral irrésistible. (Tel nous voyons, parmi nous, un bon magnétiseur avoir un ascendant irrésistible sur la personne magnétisée.) Pendant sa vie corporelle, le savoir, les dignités, les richesses, etc., ne prouvent pas la supériorité spirite de l'Esprit incarné, de même que tout cela est nul pour son avancement, si cela n'a pas servi à le rendre meilleur; tandis que de bons sentiments moraux dans un Esprit incarné, quelle que soit du reste sa position sociale sur terre, sont toujours une preuve de son avancement spirite, en même temps qu'ils lui aident à progresser.

Les rapports des Esprits entre eux, sont absolument les mêmes que ceux qui existent entre les hommes. Ainsi, les Esprits de tout rang et de toute condition se voient et se rencontrent sans se confondre; le vice et la vertu se coudoient sans se rien dire; les sociétés se forment par l'analogie des goûts; seulement, les bons Esprits habitent des régions interdites aux méchants, et s'ils se mêlent quelquefois avec eux, c'est toujours dans

le but de les aider à progresser. Pour eux, c'est une mission qu'ils remplissent toujours avec plaisir.

Les Esprits de même ordre ne peuvent pas réciproquement se dissimuler leurs pensées, ni se cacher les uns des autres, et encore moins d'inférieur à supérieur, tandis que le contraire a lieu d'un supérieur à un inférieur, toutes les fois qu'il le juge utile.

Les Esprits constatent leur individualité, entre eux, par un corps périsprital, semblable à celui qu'ils avaient dans leur dernière existence. Dans leur état normal, les Esprits sont invisibles pour nous; seulement, ils peuvent se rendre visibles et même tangibles à certaines personnes, quand elles se trouvent dans des conditions convenables pour cela; c'est ce qui a lieu dans les apparitions, dont nous avons fait mention dans l'Avant-propos, page 43. Ces apparitions, très-fréquentes pour certaines personnes, le sont très-peu pour d'autres. Mais il y a peu de personnes, et, pour mieux dire, personne qui, durant sa vie humaine, n'ait pas eu de ces apparitions plus ou moins frappantes, soit à son réveil, étant du reste parfaitement éveillé; soit quelque temps avant de s'endormir, dans un demi-sommeil, un léger assoupissement. Que chacun rappelle ses souvenirs, et il lui reviendra dans la mémoire des faits semblables, et cela en plus grand nombre qu'il ne pense.

L'âme du juste, lorsqu'elle retourne parmi les Esprits, après sa mort matérielle, est toujours accueillie comme une sœur bien-aimée, attendue depuis longtemps par ses parents et ses amis, qui viennent au-devant d'elle et qu'elle reconnaît toujours avec un plaisir extrême. Pour elle, c'est une faveur. Tout le contraire, naturellement,

a lieu pour l'âme d'un méchant. Non-seulement elle est méprisée et évitée par les bons Esprits, mais encore elle est condamnée à subir des déceptions continuelles. Pour elle, c'est une punition qui commence et qui doit continuer jusqu'à ce qu'elle se soit repentie. Alors, à cette époque, les bons Esprits viennent auprès d'elle, pour lui aider à s'améliorer et à progresser.

Généralement, on peut dire que les rapports sociaux spirites ont infiniment d'analogie avec les rapports sociaux humains. Ainsi, il existe des rapports sympathiques et antipathiques entre les Esprits, absolument comme parmi les hommes; seulement, comme les Esprits ne peuvent pas se cacher leurs pensées, il en résulte que la sympathie ou l'antipathie qui a existé sur terre, entre deux ou plusieurs individus, peut complétement changer pour eux, une fois qu'ils sont désincarnés, c'est-à-dire retournés dans le monde des Esprits. Ainsi, deux ennemis sur terre peuvent sympathiser à l'état d'Esprits, et *vice versâ*. Cela se comprend, vu la grande facilité qu'ont les hommes de se cacher, entre eux, leurs véritables sentiments, ce qui n'a pas lieu pour les Esprits. En outre de cela, nous ferons remarquer que la manière de voir les choses, par ces derniers, est rarement la même que celle qu'ils avaient durant leur vie matérielle, pour peu qu'ils soient un peu épurés.

Règle générale et commune aux Esprits comme aux hommes : moins un monde, soit spirite, soit corporel, est élevé, hiérarchiquement parlant, plus l'antipathie l'emporte sur la sympathie; plus ce même monde est élevé, plus la sympathie l'emporte sur l'antipathie; au point que, dans les mondes d'une certaine élévation spi-

rite, l'antipathie est tout à fait nulle, tous leurs habitants étant intimement unis ensemble par une sympathie générale et inaltérable.

Souvenirs des existences corporelles et manière de voir des Esprits.

L'âme, à l'état d'Esprit errant, se rappelle toujours, avec une très-grande lucidité, sa dernière existence corporelle, et plus ou moins celles qui l'ont précédée; cela dépend de sa volonté. Seulement, cette lucidité n'est complète que lorsque son périsprit est complétement dégagé du corps matériel qu'elle vient de quitter; ce qui demande plus ou moins de temps pour chacune, ainsi que nous l'avons expliqué au chapitre III de ce livre deuxième. Ainsi qu'il est facile de le comprendre, ces souvenirs doivent parfois la faire rire de pitié d'elle-même, comme l'homme qui a atteint l'âge de raison, rit des folies de sa jeunesse et des puérilités de son enfance; de même qu'ils peuvent aussi être, pour elle, une cause de bonheur ou de chagrins, suivant qu'elle a bien ou mal fait, dans sa dernière existence corporelle.

A l'état d'Esprit errant, l'Esprit un peu épuré entrevoit, infiniment mieux que durant sa vie matérielle, le but de sa vie terrestre, par rapport à la vie éternelle; il comprend le besoin d'épuration pour arriver à la perfection, et sait qu'à chaque existence, il laisse quelques impuretés. Alors, sa manière de voir est, fort souvent, très-différente de ce qu'elle était durant sa dernière existence corporelle. Ainsi, il peut souvent lui arriver de blâmer ce qu'il admirait le plus, comme de ne ressentir

aucun intérêt ou attachement, pour ce qui alors faisait toute sa joie ; ce qui n'a pas lieu pour l'Esprit très-inférieur, qui généralement conserve, à peu de chose près, la même manière de voir qu'il avait dans sa dernière incarnation.

L'apparition des Esprits, sur la terre, est très-différente pour chaque ordre d'Esprits. Ainsi, les Esprits élevés y font de courtes apparitions, et cela toutes les fois seulement que leur présence y est utile ; les Esprits d'un ordre moyen y séjournent plus fréquemment, quoiqu'ils considèrent les choses, d'un point de vue plus élevé, que durant leur vie matérielle ; les Esprits vulgaires y sont, en quelque sorte, sédentaires et constituent la masse de la population ambiante du monde invisible ; ils ont conservé, à peu de chose près, les mêmes idées, les mêmes goûts et les mêmes penchants qu'ils avaient du temps de leur vie corporelle ; ils se mêlent à nos réunions, à nos affaires, à nos amusements, auxquels ils prennent une part plus ou moins active, suivant leur caractère. Ne pouvant satisfaire leurs passions, ils jouissent en voyant leurs frères incarnés s'y abandonner et les y excitent. Dans le nombre, il en est de plus sérieux qui voient et qui observent, pour s'instruire et pour se perfectionner.

Généralement, les Esprits sont très-sensibles au souvenir de ceux qu'ils ont aimés sur le globe où ils ont passé leur dernière existence. Ce souvenir ajoute à leur bonheur, s'ils sont heureux ; s'ils sont malheureux, il est pour eux un adoucissement. Quant aux honneurs qu'on leur rend, après leur mort matérielle, ils y sont plus ou moins sensibles, cela dépend des sentiments de

ceux qui les leur rendent ; quelques-uns cependant, et c'est chez eux une preuve d'infériorité, sont toujours très-flattés de ces honneurs, quels que soient du reste ces sentiments.

CHAPITRE VI

RETOUR A LA VIE CORPORELLE

1. Prélude du retour à la vie corporelle. — 2. Union de l'âme et du corps. — 3. Facultés morales et intellectuelles de l'homme. — 4. Influence de l'organisme, idiotisme, folie. — 5. De l'enfance. 6. Sympathie et antipathie. — 7. Oubli du passé.

Prélude du retour à la vie corporelle.

De même que la mort du corps est une sorte de renaissance pour l'Esprit, la réincarnation est, pour celui-ci, une sorte d'exil et de claustration. Il quitte le monde des Esprits, pour le monde corporel ; comme l'homme quitte le monde corporel, pour le monde des Esprits.

L'Esprit qui doit se réincarner, presse toujours l'époque à laquelle il sera réincarné, comme l'aveugle sent le feu dont il s'approche. Il ressent alors un trouble qui va toujours croissant, jusqu'au moment de la naissance, époque à laquelle il n'a plus conscience de lui-même ; alors c'est pour lui une nouvelle vie corporelle à recom-

mencer. On peut dire que l'approche de la naissance du corps est, pour l'Esprit, une sorte d'agonie.

Pour peu qu'un Esprit soit un peu avancé, c'est toujours avec une grande anxiété qu'il sent approcher sa réincarnation. De sa part, cette anxiété est naturelle, vu l'incertitude où il est du succès des épreuves qu'il va subir, et qui doivent retarder ou avancer sa progression dans le monde des Esprits, suivant qu'il les aura bien ou mal supportées.

Union de l'âme et du corps.

L'union de l'âme avec le corps commence à la conception, mais elle n'est complète qu'au moment de la naissance. Au moment de la conception, l'Esprit désigné pour habiter le corps humain qui doit en résulter, s'y attache par un lien fluidique, qui va se resserrant de plus en plus, jusqu'à l'instant où l'enfant voit le jour; le cri qui s'échappe alors de l'enfant, annonce qu'il fait nombre parmi les vivants et les serviteurs incarnés de DIEU.

Jusqu'au moment de la naissance du corps qu'il doit habiter, il est permis à l'Esprit de reculer devant l'épreuve qu'il a choisie; mais alors l'enfant meurt, car l'Esprit qui lui a été désigné, ne peut jamais être remplacé par un autre; tels sont les morts-nés. L'Esprit, dans ce cas, supporte les conséquences de sa faiblesse.

D'après ce que nous venons de dire, il ne faut pas croire que tous les morts-nés se trouvent dans ce cas; car il peut arriver qu'un enfant est destiné à ne pas vivre, afin de servir d'épreuve aux parents, ainsi qu'à

l'Esprit destiné à y prendre place ; de même qu'il peut arriver que l'enfant n'ait point été destiné à l'incarnation d'un Esprit ; c'est alors pour les parents, seulement, une épreuve et une expiation. Dans ce cas, l'enfant peut naître, mais la vie est impossible pour lui, car il n'aurait que la vie animale ; ce ne serait plus un Être humain, et DIEU ne le permet pas.

Toutes les fois qu'un Esprit a été désigné pour occuper le corps d'un enfant et que cet enfant ne vient pas à terme, pour cause d'avortement, soit involontaire de la part de la mère, soit volontaire (dans ce dernier cas, c'est un crime que la mère commet), pour l'Esprit, c'est une vie à recommencer. Même conséquence pour lui, lorsque la mère se trouve en danger de mort, par la naissance de son enfant, car, dans ce cas, on doit toujours sacrifier l'Être qui n'existe pas encore, à l'Être qui existe.

Dès l'instant de la conception, le trouble commence à saisir l'Esprit, averti par là que le moment est venu, pour lui, de prendre une nouvelle existence. Ce trouble, ainsi que nous l'avons déjà dit dans l'article précédent, va croissant jusqu'à la naissance, époque à laquelle ses idées s'effacent ainsi que le passé, dont il ne doit plus avoir conscience comme homme, une fois entré dans la vie. Seulement, à partir de ce moment, l'Esprit de l'enfant recouvre peu à peu ses facultés, à mesure que se développent ses organes, dont il apprend à se servir ; c'est pour lui une nouvelle existence corporelle. On peut donc dire que l'enfant, pendant ses premières années, est comme un homme qui, sortant d'un long et profond sommeil, se trouve dans une position tout à fait différente de celle qu'il avait la veille.

Du moment que l'union complète n'a lieu qu'à l'instant de la naissance, on peut dire que pendant la vie intra-utérine, le fœtus vit de la vie animale ; c'est une plante qui végète. L'homme possède donc en lui la vie animale et la vie végétale, qu'il complète par la vie spirituelle et morale.

Facultés intellectuelles et morales de l'homme.

L'Esprit, en s'incarnant dans un corps humain, lui apporte le principe spirituel et moral, qui le rend supérieur aux animaux. D'après cela, il y a donc deux natures dans l'homme, donnant deux sources différentes à ses passions : les unes provenant des instincts de la nature animale ; les autres, des impuretés de l'Esprit dont il est l'incarnation, lesquelles impuretés sympathisent, plus ou moins, avec la grossièreté des appétits animaux. En se purifiant, l'Esprit s'affranchit peu à peu de l'influence de la matière. Sous cette influence, il se rapproche de la brute ; dégagé de cette influence, il s'élève à sa véritable destination, et par suite améliore, en lui, ses facultés intellectuelles et morales, principalement les dernières, qui *seules* peuvent le faire progresser, dans le monde des Esprits. *Avis.*

Une observation importante à faire ici, c'est que, chez l'Esprit incarné ou non incarné, les facultés intellectuelles et morales ne marchent pas toujours de pair. Chez lui, les unes peuvent progresser, les autres rester stationnaires, et *vice versâ ;* c'est, en effet, ce que nous voyons souvent parmi nous. Ainsi, par exemple, dans la société, combien ne voyons-nous pas de gens très-ins-

truits, être en même temps très-vicieux ; d'autres très-moraux et qui, cependant, sont pourvus d'une intelligence très-ordinaire !...

Règle générale ; toutes les facultés bonnes ou mauvaises de l'homme, lui viennent de l'Esprit qui est incarné en lui. Ainsi, l'homme de bien est l'incarnation d'un bon Esprit; l'homme vicieux, celle d'un Esprit encore inférieur ; de même pour toutes les autres facultés.

Influence de l'organisme, idiotisme, folie.

L'enveloppe matérielle de l'homme est toujours un obstacle, plus ou moins grand, à la libre manifestation des facultés de l'Esprit, qui est incarné en lui ; comme une eau très-bourbeuse ôte la liberté des mouvements, au corps qui s'y trouve plongé. L'exercice de ses facultés dépend donc des organes qui lui servent d'instruments. Ainsi, par exemple, plus ces organes sont développés et réguliers, plus l'Esprit a de facilité à produire ses facultés intellectuelles et morales, et *vice versâ*. Ceci nous donne l'explication de l'idiotisme et de la folie, qui, l'un et l'autre, sont toujours, pour l'Esprit incarné en étant affligé, une expiation imposée pour l'abus de certaines facultés, dans une vie antérieure.

Pour lui, c'est un temps d'arrêt seulement, car, à sa mort matérielle, l'Esprit recouvre toujours ses facultés, qui peuvent être plus ou moins développées, telles qu'il les avait avant de s'incarner. Seulement, il est facile de comprendre qu'à son entrée dans le monde spirite, il est plus longtemps à se reconnaître, que s'il avait toujours

joui de toutes ses facultés pleines et entières, et cela plus ou moins, selon la gravité et la durée de cet état pathologique chez l'Esprit. Dans ces deux cas d'infirmité, l'Esprit peut quelquefois souffrir beaucoup de la contrainte qu'il éprouve, et de l'impuissance où il est de se manifester librement ; c'est pourquoi, le plus souvent, il cherche dans la mort le moyen de briser ses liens. C'est ce que nous voyons communément parmi nous, chez les individus qui en sont atteints.

Naturellement, de ce que nous venons de dire, il ne faut pas conclure, pour cela, que les facultés dépendent uniquement des organes, ce qui serait une doctrine monstrueuse et insoutenable, car alors l'homme ne serait plus qu'une machine, et, d'après cela, ne serait plus responsable de ses bonnes et de ses mauvaises actions; opinion qu'il est impossible de pouvoir mettre raisonnablement en avant. Quant à ce que nous avons dit, en parlant de l'idiotisme et de la folie : ces cas sont exceptionnels et, en même temps, sont toujours une preuve de punition imposée à l'Esprit. Seulement, dans ce cas, les organes incomplets peuvent bien nuire au développement des facultés de l'Esprit incarné ; mais, en aucun cas, ils ne peuvent lui en donner qu'il n'a pas. Nous dirons donc, admettant pour chaque faculté un organe correspondant dans le cerveau, que le développement de ces organes est un effet et non une cause. En effet, si les facultés avaient leur principe dans les organes, l'homme serait une machine sans libre arbitre et, par conséquent, sans responsabilité de ses actes. Il faudrait alors admettre que les plus grands génies : savants, poètes, artistes, ne sont des génies, que parce que le hasard

leur a donné des organes spéciaux ; d'où il suit que, sans ces organes, ils n'auraient pas été des génies, et que le dernier imbécile aurait pu être un Newton, un Virgile ou un Raphaël, s'il avait été pourvu de certains organes ; supposition plus absurde encore, quand on l'applique aux qualités morales. Ainsi, d'après ce système, saint Vincent de Paul, doué par la nature de tel ou tel organe, aurait pu être un scélérat, et il ne manquerait, au plus grand scélérat, qu'un organe pour être un saint Vincent de Paul. Admettez, au contraire, que les organes spéciaux, si tant est qu'ils existent, sont consécutifs ; qu'ils se développent par l'exercice de la faculté, comme les muscles par le mouvement, et vous n'aurez rien d'irrationnel. Prenons une comparaison triviale à force de vérité : A certains signes physionomiques, nous reconnaissons l'homme adonné à la boisson ? sont-ce ces signes qui le rendent ivrogne, ou l'ivrognerie qui fait naître ces signes ?... On peut donc dire que les organes reçoivent l'empreinte des facultés.

De l'enfance.

L'enfance n'a rien de pénible pour l'Esprit. Cet état est une nécessité, il est dans la nature et dans les vues de la PROVIDENCE ; c'est aussi un temps de repos pour l'Esprit.

Les premiers cris de l'enfant ont pour but d'exciter l'intérêt de la mère, de provoquer par là les soins qui lui sont nécessaires ; car, s'il n'avait que des cris de joie, alors qu'il ne sait pas encore parler, on s'inquiéterait peu de ce dont il a besoin ; de plus, son air d'inno-

cence, qui nous cache ce qu'il est réellement (en cela comme en tout, nous devons admettre la suprême sagesse et la bonté infinie de la PROVIDENCE), nous inspire toujours un attrait irrésistible, qui nous porte à le chérir, comme s'il était une partie de nous-mêmes ; à tel point que l'amour d'une mère pour ses enfants, est réputé le plus grand amour qu'un Être puisse ressentir pour un autre Être.

Les Esprits s'incarnant en vue de se perfectionner, de s'améliorer, la faiblesse du jeune âge les rend plus flexibles, plus accessibles aux conseils de l'expérience, ainsi qu'aux conseils de ceux qui doivent les faire progresser ; c'est alors qu'on peut réformer leur caractère, qu'on peut réprimer leurs mauvais penchants. Tel est le devoir que DIEU impose aux parents, mission sacrée dont ils auront à répondre, au sortir de cette vie.

C'est ainsi que l'enfance est non-seulement utile, nécessaire, indispensable ; mais encore qu'elle est la suite naturelle des lois que DIEU a établies de toute éternité, lesquelles lois régissent l'univers.

Nous ferons remarquer ici que l'enfance, sur un monde matériel, est d'autant plus courte, que ce monde est plus élevé dans la hiérarchie des mondes, et *vice versâ ;* tout le contraire ayant lieu pour la durée de la vie humaine. Ainsi, par exemple, plus un monde humain est élevé, moins l'enfance a de durée et de faiblesse durant son jeune âge ; tout le contraire ayant lieu, pour la durée de la vie humaine, et *vice versâ*. Ceci, naturellement, est la conséquence de l'ineffable bonté de DIEU, qui, dans sa divine miséricorde, a décidé que, dans les mondes inférieurs, les épreuves et les expiations, subies

par ses enfants, seraient d'autant plus courtes qu'elles seraient plus pénibles pour eux; tandis que tout le contraire aurait lieu dans les mondes plus avancés, où la vie humaine est de plus en plus heureuse, suivant qu'ils sont de plus en plus élevés, dans la hiérarchie des mondes.

Sympathie et antipathie terrestres.

La sympathie et l'antipathie terrestres sont, très-souvent, le reflet de la sympathie et de l'antipathie spirites. Ainsi, deux esprits sympathiques, incarnés sur le même globe, lorsqu'ils se rencontrent pour la première fois sur ce globe, éprouvent toujours, l'un pour l'autre, une sympathie dont ils ne se rendent pas bien compte, sympathie qui les attire l'un vers l'autre, presque malgré eux, et *vice versâ*.

Généralement, ces sortes de sympathie et d'antipathie sont plus ou moins instantanées; tandis que celles qui n'ont pas d'antériorité, sont toujours le résultat d'une liaison plus ou moins longue, entre les individus qui ont leurs goûts et leurs idées semblables ou dissemblables, suivant qu'ils sont sympathiques ou antipathiques.

Règle générale : tous les Esprits incarnés et non incarnés, qui ont les mêmes goûts et les mêmes idées, sont sympathiques entre eux et, de plus, sont de même ordre comme Esprits, et *vice versâ*.

Oubli du passé.

Beaucoup de gens ne s'expliquent pas comment

l'homme peut profiter de l'expérience acquise, dans ses existences antérieures, s'il n'en a pas le souvenir : car, disent-ils, du moment qu'il ne s'en souvient pas, chaque existence est pour lui comme si elle était la première, et c'est ainsi toujours à recommencer. Supposons, disent-ils encore, que chaque jour, à notre réveil, nous perdions la mémoire de ce que nous avons fait la veille, nous ne serions pas plus avancés à soixante-dix ans qu'à dix ans; tandis que, nous rappelant nos fautes (1), nos maladresses et les punitions que nous avons encourues, nous tâcherions de ne pas recommencer. Toutes les personnes qui parlent ainsi sont grandement dans l'erreur, car, si à chaque existence un voile est jeté sur le passé, l'Esprit, pour cela, ne perd rien de ce qu'il a acquis dans sa précédente incarnation; il n'oublie que la manière dont il l'a acquis et conserve toujours, dans chacune de ses réincarnations, par intuition et comme idées innées, ce qu'il a acquis en science et en moralité, dans sa précédente existence corporelle, ainsi que nous en avons fait mention à la page 116. Nous disons en moralité, car si pendant une existence il s'est amélioré, s'il a profité

1. Nous ferons observer ici, que l'oubli des fautes commises dans une existence précédente, n'est pas un obstacle à l'amélioration de l'Esprit pendant son incarnation : car, s'il n'en a pas un souvenir précis, la connaissance qu'il en avait à l'état d'Esprit et le désir qu'il a conçu de les réparer, le guide par intuition et lui donne la pensée de résister au mal; cette pensée est la voix de la conscience, dans laquelle il est secondé par son Ange protecteur ou Ange gardien, qui l'assiste s'il écoute les bonnes inspirations qu'il lui suggère, soit directement, soit indirectement, selon qu'il le juge à propos. Dans ce dernier cas, ce sont toujours les Esprits familiers de l'incarné qui servent d'intermédiaires à l'Ange gardien, ainsi qu'il en sera fait mention au chapitre VIII suivant.

des leçons de l'expérience, quand il reviendra, il sera instinctivement meilleur; de plus, mûri à l'école de la souffrance et par le travail, il aura plus de solidité; loin d'avoir tout à recommencer, il possédera alors un fonds de plus en plus riche, sur lequel il pourra s'appuyer, pour acquérir davantage (1)

En un mot, nous pouvons dire que l'oubli du passé est un bienfait de DIEU, qui, dans sa bonté infinie, a voulu épargner à l'homme des souvenirs le plus souvent pénibles et qui auraient des inconvénients très-graves. Ainsi, ils pourraient, dans certains cas, nous humilier étrangement; dans d'autres, exalter notre orgueil, et par cela même entraver notre libre arbitre. DIEU nous a donné, pour nous améliorer, juste ce qui nous est nécessaire et peut nous suffire : la voix de la conscience et nos tendances instinctives. Il nous ôte ce qui pourrait nous nuire. Ajoutons encore que, si nous avions le souvenir de nos actes antérieurs personnels, nous aurions également celui des actes d'autrui; ce qui, alors, pourrait avoir les plus fâcheux effets sur les relations sociales. N'ayant pas toujours sujet de nous glorifier de notre passé, dans l'intérêt de la concorde, il est très-souvent fort heureux qu'un voile soit jeté dessus. L'exemple

---

1. L'intelligence plus ou moins précoce de quelques enfants (voir le Livre III, ch. III, de notre *Guide du Bonheur*) est une preuve convaincante de ce que nous avançons ici, pour ce qui a rapport, naturellement, au progrès scientifique et intellectuel. Quant à ce qui a rapport au progrès moral, certainement les exemples de ce genre, dignes d'être remarqués, sont encore infiniment plus nombreux, ainsi que nous le prouve le caractère essentiellement différent de quelques enfants encore en bas âge, etc.

suivant suffira grandement pour nous le faire comprendre.

Supposons, ce qui peut être un cas très-commun parmi nous, que, dans nos relations, dans notre intérieur même, se trouve un Être dont nous ayons à nous plaindre, qui peut-être nous a ruiné ou déshonoré dans une existence antérieure, et que, Esprit repentant, il ait demandé à venir s'incarner au milieu de nous, s'unir à nous par des liens de famille, afin de pouvoir réparer ses torts envers nous, par son dévouement et son affection. Ne serions-nous pas mutuellement dans la plus fausse position, si tous les deux nous nous souvenions de nos inimitiés? Au lieu de s'apaiser, les haines s'éterniseraient.

D'après cela, le souvenir du passé porterait donc la perturbation dans les rapports sociaux, et serait, en même temps, une entrave au progrès. En voulons-nous une preuve actuelle? Qu'un homme, condamné aux galères, prenne la ferme résolution de devenir honnête; qu'advient-il ordinairement à sa sortie? Il est repoussé de la société, et cette répulsion le replonge presque toujours dans le vice. Supposons, au contraire, que tout le monde ignore ses antécédents, il sera bien accueilli; si lui-même pouvait les oublier, il n'en serait pas moins honnête et pourrait marcher la tête levée, au lieu de la courber sous la honte du souvenir.

Ce que nous venons de dire, pour notre monde, ne peut pas être applicable aux mondes qui sont supérieurs au nôtre, et cela d'autant moins que ces mondes sont plus élevés. Naturellement le contraire a lieu, pour les mondes qui sont inférieurs au nôtre; dans ces mondes,

l'intuition que nous possédons, doit être beaucoup moins développée que chez nous.

Si l'homme ne connaît pas les actes mêmes qu'il a commis dans ses existences antérieures, il peut toujours savoir de quelles fautes il s'est rendu coupable et, en même temps, quel était son caractère dominant : pour cela, il lui suffit de s'étudier lui-même, et alors il peut juger de ce qu'il a été, non par ce qu'il est, mais par ses tendances.

La nature des vicissitudes et des épreuves que nous subissons, peut aussi nous éclairer sur ce que nous avons été, sur ce que nous avons fait; comme ici-bas nous jugeons les actes d'un coupable, par le châtiment que lui inflige la loi. Ainsi, tel sera châtié dans son orgueil, par l'humiliation d'une condition subalterne; le mauvais riche et l'avare, par la misère; celui qui a été dur pour les autres, par les duretés qu'il subira; le tyran, par l'esclavage; le mauvais fils, par l'ingratitude de ses enfants; le paresseux, par un travail forcé, etc. Ceci cependant, n'est pas une règle absolue, car les épreuves que subit un Esprit, sont autant pour l'avenir que pour le passé.

A chaque nouvelle existence, l'homme est ce qu'il se fait lui-même; c'est pour lui un nouveau point de départ pour avancer, mais jamais pour reculer; DIEU ne le permet pas, car ce serait contraire à sa divine justice et à sa bonté infinie; seulement, il peut rester plus ou moins longtemps stationnaire, ce qui toujours est plus ou moins pénible pour l'Esprit. Cela dépend de la manière dont il envisage sa position présente, comparativement à celle des Esprits qui lui sont supérieurs, et par

conséquent de son plus ou moins d'épuration. Car, règle générale, plus l'Esprit est élevé, plus il aspire à s'élever, et cela jusqu'à ce qu'il soit devenu Esprit pur, but final de tous les Esprits.

CHAPITRE VII

ÉMANCIPATION DE L'AME

1. Le sommeil et les rêves. — 2. Visites spirites entre personnes vivantes. — 3. Transmission occulte de la pensée. — 4. Léthargie, catalepsie. — 5. Somnambulisme, extase, seconde vue.

Le sommeil et les rêves.

Les rêves sont le produit de l'émancipation de l'âme, rendue plus ou moins indépendante, par le sommeil du corps, c'est-à-dire assoupissement des sens; état périodique de l'organisme vivant, caractérisé par la suspension, plus ou moins complète, des fonctions de relation et une diminution marquée de l'activité de la vie organique. De là, une sorte de clairvoyance indéfinie, qui peut s'étendre aux lieux les plus éloignés du globe qu'on habite, sans même les avoir jamais vus, et quelquefois même à d'autres mondes appropriés à son épuration. Par conséquent, il est facile de comprendre que, dans ses diverses pérégrinations, l'âme peut devenir spec-

tatrice de différentes scènes qui se passent devant elle, dans les différents endroits où elle peut se trouver durant le sommeil de son corps; scènes qui très-souvent lui sont incompréhensibles, et dont nous nous rappelons plus ou moins à notre réveil. Cela dépend du plus ou moins de lucidité de notre âme dans nos rêves, lucidité qui elle même dépend absolument de la volonté des Esprits, qui la dirigent dans ses différentes pérégrinations; les Esprits, en effet, ont toujours une très-grande influence sur elle, vu qu'ils jouissent de toute leur liberté, étant dégagés de tout corps purement matériel; tandis que notre âme, au contraire, tenant toujours à son corps purement matériel, par le moyen de son périsprit, se trouve privée d'une très-grande partie de sa liberté d'action. C'est ce qui fait que, fort souvent, nous éprouvons dans nos rêves des sensations et des sentiments qui, à notre réveil, ont plus ou moins lieu de nous surprendre.

Les rêves, lorsqu'ils ont pour but de nous donner un avis quelconque, ont toujours un sens plus ou moins allégorique, afin de nous laisser toute liberté d'agir à notre volonté; c'est-à-dire afin de nuire le moins possible à notre libre arbitre, dont nous devons toujours jouir d'une manière complète, d'après la volonté de DIEU; puisque nous sommes responsables, envers Lui, de toutes nos actions, bonnes ou mauvaises; de plus, ces rêves sont plus ou moins moraux, et *vice versâ;* cela dépend du plus ou moins d'épuration des Esprits qui en sont les principaux acteurs, avec nous ou sans nous. Car on peut dire que les rêves sont de véritables pièces théâtrales détachées, et plus ou moins tronquées, qui ont pour but

de nous instruire ou de nous nuire, en fortifiant en nous ou en nous inculquant des idées plus ou moins bonnes ou plus ou moins mauvaises. Aussi, règle générale, devons-nous toujours apprécier les rêves qui nous impressionnent d'après notre conscience, toutes les fois qu'ils paraissent louer ou critiquer, soit notre conduite, soit notre manière de voir, pendant notre vie matérielle.

Les rêves peuvent, généralement, se diviser en trois catégories, caractérisées par le degré de souvenir qui tient à l'état de dégagement, dans lequel se trouve l'Esprit incarné ; ce sont :

1° Les rêves qui sont provoqués par l'action de la matière et des sens sur l'Esprit, c'est-à-dire ceux dans lesquels l'organisme joue un rôle prépondérant, par l'union plus intime du corps et de l'Esprit. On s'en souvient clairement, et, pour peu que la mémoire soit développée, on en conserve une impression durable.

2° Les rêves qu'on peut appeler mixtes : ils participent à la fois de la matière et de l'Esprit ; le dégagement est plus complet. On s'en souvient au réveil, pour l'oublier presque instantanément, à moins que quelque particularité ne vienne en réveiller le souvenir.

3° Les rêves éthérés ou purement spirituels. Ils sont le produit de l'Esprit seul, qui est dégagé de la matière, autant qu'il peut l'être, pendant la vie du corps. On ne s'en souvient pas ; ou s'il reste un vague souvenir qu'on a rêvé, aucune circonstance ne saurait remettre en mémoire les incidents du sommeil.

Visite spirite entre personnes vivantes.

Très-souvent l'âme, dans ses diverses pérégrinations, pendant le sommeil de son corps, fait la rencontre de personnes de sa connaissance, vivant comme elle de la vie matérielle; rencontre dont nous avons tous des preuves plus ou moins convaincantes, c'est-à-dire plus ou moins lucides, la plupart de nos nuits. Ces rencontres peuvent quelquefois occasionner des réunions plus ou moins nombreuses d'Esprits incarnés, dont la sympathie, entre eux, peut indifféremment dater de la vie présente ou de leurs existences antérieures. De ces mêmes rencontres, comme chacun peut en juger par soi-même, nous rapportons très-souvent, au réveil, une intuition plus ou moins complète, des idées que nous avons puisées dans ces entretiens occultes, et dont nous ignorons la source.

Transmission occulte de la pensée.

Par exception, il peut arriver que deux Esprits incarnés, à l'état de veille, c'est-à-dire leurs corps étant parfaitement éveillés, peuvent communiquer ensemble; nous en avons assez souvent des preuves parmi nous. Ainsi, les personnes ne sont pas rares à qui il est arrivé quelquefois de rencontrer un ami, auquel elles veulent communiquer une idée, idée dont cet ami a tout à coup connaissance, avant même qu'elles lui aient adressé la parole. C'est que leurs Esprits se sont rencontrés spirituellement, avant de communiquer verbalement; il y

a eu entre eux transmission occulte de la pensée, c'est-à-dire communication spirite.

Léthargie, catalepsie.

La léthargie et la catalepsie ont le même principe, qui est la perte momentanée de la sensibilité et du mouvement, par une cause physiologique encore inexpliquée; elles diffèrent entre elles en ce que, dans la léthargie, la suspension des forces vitales est générale et donne, au corps, toutes les apparences de la mort; dans la catalepsie, elle est localisée et peut affecter une partie plus ou moins étendue du corps, de manière à laisser l'intelligence libre de se manifester, ce qui ne permet pas de la confondre avec la mort. La léthargie est toujours naturelle; la catalepsie est quelquefois spontanée, mais elle peut être produite et détruite artificiellement, par l'action magnétique.

Somnambulisme, extase, seconde vue.

Ces trois états partent d'un même principe, qui est le plus ou moins d'indépendance de l'âme, autrement dit son plus ou moins de dégagement du corps, et, par suite, son plus ou moins de lucidité.

Dans le Somnambulisme, l'Esprit est tout entier à lui-même; les organes matériels, étant en quelque sorte en catalepsie, ne reçoivent plus les impressions extérieures. Cet état se manifeste surtout pendant le sommeil; c'est le moment où l'Esprit peut quitter provisoirement le corps, celui-ci étant livré au repos indispen-

sable à la matière. Quand les faits de Somnambulisme se produisent, c'est que l'Esprit se livre à une action quelconque, qui nécessite l'usage de son corps, dont il se sert alors d'une façon analogue à l'emploi qu'il fait d'une table ou de tout autre objet matériel dans le phénomène des manifestations physiques, ou même de notre main, dans celui des communications écrites.

Le Somnambulisme peut être naturel ou artificiel, c'est-à-dire provoqué par le moyen du fluide d'un magnétiseur; ce fluide est ce que nous appelons fluide magnétique, dont la nature de l'agent semi-matériel est le fluide universel animalisé ou fluide vital.

Le Somnambulisme naturel est un fait notoire, que personne ne songe à révoquer en doute, malgré le merveilleux des phénomènes qu'il présente. Qu'a donc de plus extraordinaire ou de plus irrationnel le Somnambulisme magnétique, parce qu'il est produit artificiellement, comme tant d'autres choses? Des charlatans, dit-on, l'ont exploité (1); raison de plus pour ne pas le laisser entre leurs mains. Quand la science se le sera approprié, le charlatanisme aura bien moins de crédit sur les masses; mais en attendant, comme le Somnambulisme naturel et artificiel est un fait, et que contre un fait il n'y a pas de raisonnement possible, il s'accrédite

---

1. En effet, avec l'aide d'un mécanisme de mots de convention, quelques charlatans sont parvenus à obtenir des résultats plus ou moins surprenants pour le vulgaire, mais ces résultats sont bornés, et le moyen le plus efficace pour les convaincre de fourberie, sans qu'ils puissent vous accuser de mauvaise foi, c'est de demander que leurs somnambules devinent un mot, une phrase ou un nombre quelconque, voire même plusieurs mots, plusieurs phrases ou plusieurs nombres que vous aurez écrits sur une feuille de

malgré le mauvais vouloir de quelques-uns, et cela dans la science même, où il entre par une multitude de petites portes, au lieu de passer par la grande; quand il y sera en plein, il faudra bien lui accorder droit de cité.

Pour le Spiritisme, le Somnambulisme est plus qu'un phénomène physiologique, c'est une lumière jetée sur la psychologie; c'est là qu'on peut étudier l'âme, parce qu'elle s'y montre à découvert; or, un des phénomènes par lesquels elle se caractérise, c'est la clairvoyance indépendante des organes ordinaires de la vue. Ceux qui contestent le fait, se fondant sur ce que le Somnambule ne voit pas toujours, et à la volonté de l'expérimentateur, comme avec les yeux, sont complétement dans l'erreur, car le plus ou moins de lucidité peut dépendre de deux causes principales : d'abord du plus ou moins de pureté de l'Esprit incarné, autrement dit de son degré d'élévation spirite; puis, ensuite, de ce que le sommeil somnambulique peut être plus ou moins complet.

Enfin, si nous procédons par analogie, comparant la vue matérielle à la vue somnambulique, qui n'est autre que la vue spirituelle, c'est-à-dire la vue propre aux Esprits, nous dirons que le fluide magnétique, répandu dans toute la nature et dont tous les corps animés pa-

---

papier que vous aurez la précaution de plier en plusieurs doubles et de cacheter ensuite, avant de la leur remettre, afin qu'eux-mêmes ne puissent pas en prendre connaissance, et, certainement, si la magnétisation est réelle, la personne magnétisée, une fois qu'elle aura ce papier dans les mains, ne balancera pas une minute pour en faire connaître le contenu. Dans le cas contraire, vous pouvez être certain que la magnétisation est factice et que, par conséquent, il y a eu fourberie dans tout ce qu'on aura pu obtenir auparavant.

raissent être les principaux foyers, est le véhicule de la clairvoyance somnambulique, comme le fluide lumineux est le véhicule des images perçues par notre faculté visuelle. Or, de même que le fluide lumineux rend transparents les corps qu'il traverse librement, le fluide magnétique pénétrant tous les corps sans exception, il n'y a point de corps opaques pour les Somnambules, seulement la transparence pour tous les corps peut ne pas être la même...

La cause de la clairvoyance du Somnambule magnétique et du Somnambule naturel est identiquement la même : *c'est un attribut de l'âme,* une faculté inhérente à toutes les parties de l'Être incorporel qui est en nous, et qui n'a de limites que celles qui sont assignées à l'âme elle-même. Il voit partout où son âme peut se transporter, quelle que soit la distance.

Dans la vue à distance, le Somnambule ne voit pas les choses du point où est son corps et comme par un effet télescopique; il les voit présentes, et comme s'il était sur les lieux où elles existent, parce que son âme y est en réalité; c'est pourquoi son corps est comme anéanti et semble privé de sentiment, jusqu'au moment où l'âme vient en reprendre possession (1). Cette séparation partielle de l'âme et du corps, est un état anormal qui peut

1. Nous ferons observer que, pendant la séparation de l'âme avec son corps purement matériel, l'âme n'a pas pour cela complétement quitté son corps matériel, mais qu'elle y tient toujours par un cordon fluidique dépendant de son périsprit; lequel cordon fluidique peut s'étendre à de très-grandes distances, ce qui donne l'explication des rapports qui existent toujours entre elle et lui, pour toutes les sensations de chaud et de froid qu'elle dit éprouver.....

avoir une durée plus ou moins longue, mais non indéfinie; c'est la cause de la fatigue que le corps éprouve après un certain temps, surtout quand l'âme se livre à un travail actif.

La vue de l'âme ou de l'Esprit n'étant pas circonscrite et n'ayant pas de siége déterminé, c'est ce qui explique pourquoi les Somnambules ne peuvent lui assigner d'organe spécial; ils voient parce qu'ils voient, sans savoir ni pourquoi, ni comment, la vue n'ayant pas de foyer propre pour eux comme Esprits. *S'ils se reportent à leurs corps,* ce foyer leur semble être dans les centres où l'activité vitale est la plus grande, principalement au cerveau, dans la région épigastrique ou dans l'organe qui, pour eux, est le point de liaison *le plus tenace* entre l'Esprit et le corps.

La puissance de la lucidité somnambulique n'est point indéfinie. L'Esprit, même complétement libre, est borné dans ses facultés et dans ses connaissances, selon le degré de perfection auquel il est parvenu; il l'est plus encore, quand il est lié à la matière, dont il subit l'influence. Telle est la cause pour laquelle la clairvoyance somnambulique n'est ni universelle, ni infaillible. On peut d'autant moins compter sur son infaillibilité, qu'on la détourne du but que s'est proposé la nature, et qu'on en fait un objet de *curiosité* et d'*expérimentation.*

Dans l'état de dégagement où se trouve l'Esprit du Somnambule, il entre en communication plus facile avec les autres Esprits *incarnés* ou *non incarnés;* cette communication s'établit par le contact des fluides qui composent les périsprits, lesquels fluides servent de transmission à la pensée spirituelle, comme le fil électrique

sert de transmission à la pensée humaine. Le Somnambule n'a donc pas besoin que la pensée soit articulée par la parole; il la sent et la devine; c'est ce qui le rend éminemment impressionnable et accessible aux influences de l'atmosphère morale, dans laquelle il se trouve placé. C'est pourquoi aussi un concours nombreux de spectateurs, et surtout de curieux plus ou moins malveillants, nuit essentiellement au développement de ses facultés, qui se replient pour ainsi dire sur elles-mêmes, et ne se déploient en toute liberté que dans l'intimité ou tout milieu sympathique. *La présence de personnes malveillantes ou antipathiques produit, sur lui, l'effet du contact de la main sur la sensitive.*

Le Somnambule voit à la fois son propre Esprit et son corps; ce sont, pour ainsi dire, deux Êtres qui lui représentent la double existence spirituelle et corporelle, et pourtant se confondent par les liens qui les unissent. Le Somnambule ne se rend pas toujours compte de cette situation, et cette *dualité* fait qu'il parle de lui, comme s'il parlait d'une personne étrangère; c'est que tantôt c'est l'Être corporel qui parle à l'Être spirituel, tantôt c'est l'Être spirituel qui parle à l'Être corporel.

L'Esprit acquiert un surcroît de connaissances et d'expérience, à chacune de ses existences corporelles. Il les oublie en partie pendant son incarnation dans une matière trop grossière, *mais il s'en souvient comme Esprit.* C'est ainsi que certains Somnambules révèlent des connaissances supérieures au degré de leur instruction, voire même de leurs capacités intellectuelles apparentes. L'infériorité intellectuelle et scientifique du Somnambule à l'état de veille ne préjuge donc rien sur

les connaissances qu'il peut révéler à l'état lucide. Selon les circonstances et le but qu'on se propose, il peut les puiser dans sa propre expérience, dans la clairvoyance des choses présentes, ou dans les conseils qu'il reçoit des autres Esprits; mais comme son propre Esprit peut être plus ou moins avancé, il peut dire des choses plus ou moins justes.

Par les phénomènes du Somnambulisme, soit naturel, soit magnétique, la PROVIDENCE nous donne la preuve irrécusable de l'existence et de l'indépendance de l'âme, et nous fait assister au spectacle sublime de son émancipation; par là Elle nous ouvre le livre de notre destinée. Lorsque le Somnambule décrit ce qui se passe à distance, il est évident qu'il le voit, et cela aucunement par les yeux du corps; il s'y voit lui-même et s'y sent transporté; il y a donc là-bas quelque chose de lui, et ce quelque chose n'étant pas son corps, ne peut être que son âme ou son Esprit. Tandis que l'homme s'égare dans la subtilité d'une métaphysique abstraite et inintelligible, pour courir à la recherche des causes de notre existence morale, DIEU met journellement, sous ses yeux et sous sa main, les moyens les plus simples et les plus patents pour l'étude de la psychologie expérimentale.

L'extase est l'état dans lequel l'indépendance de l'âme et du corps se manifeste de la manière la plus sensible et devient en quelque sorte palpable.

Dans le *rêve* et le *somnambulisme*, l'âme erre dans les mondes terrestres; dans *l'extase*, elle pénètre dans un monde inconnu, dans celui des Esprits éthérés avec lesquels elle entre en communication, sans toutefois pou-

voir dépasser certaines limites, quelle ne saurait franchir sans briser totalement les liens qui l'attachent au corps. Un éclat resplendissant tout nouveau l'environne, des harmonies inconnues sur la terre la ravissent, un bien-être indéfinissable la pénètre ; elle jouit par anticipation de la béatitude céleste, *et l'on peut dire qu'elle pose un pied sur le seuil de l'éternité.*

Dans l'état d'extase, l'anéantissement du corps est presque complet ; il n'a plus, pour ainsi dire, que la vie organique, et l'on sent que l'âme n'y tient plus que par un fil, qu'un effort de plus ferait rompre à jamais.

Dans cet état, toutes les pensées terrestres disparaissent pour faire place au sentiment épuré, qui est l'essence même de notre Être immatériel.

Tout entier à cette contemplation sublime, l'Extatique n'envisage la vie que comme une halte momentanée ; pour lui, les biens et les maux, les joies grossières et les misères d'ici-bas ne sont que les incidents futiles d'un voyage, dont il est heureux de voir le terme.

Il en est des Extatiques comme des Somnambules ; leur lucidité peut être plus ou moins parfaite, et leur propre Esprit, selon qu'il est plus ou moins élevé, est aussi plus ou moins apte à connaître et à comprendre les choses. Il y a quelquefois chez eux plus d'exaltation que de véritable lucidité ; c'est pourquoi leurs révélations sont souvent un mélange de vérités et d'erreurs, de choses sublime et de choses absurdes ou même ridicules. Des Esprits inférieurs, pour dominer l'extatique, profitent souvent de cette exaltation, qui est toujours une cause de faiblesse, chez ce lui qui ne sait pas la maîtriser ; à cet effet, ils revêtent devant lui, des *appa-*

rences qui l'entretiennent dans ses idées ou préjugés de la veille. C'est là un écueil, mais tous les extatiques ne sont pas de même; c'est à nous de juger froidement et de peser leurs révélations dans la balance de la raison.

L'émancipation de l'âme se manifeste quelquefois à l'état de veille. Dans ce cas, elle produit le phénomène désigné sous le nom de *seconde vue;* phénomène qui donne, à ceux qui en sont doués, la faculté de voir, d'entendre et de sentir *au delà des limites de nos sens.* Ils perçoivent les choses absentes partout où l'âme étend son action; ils les voient, pour ainsi dire, à travers la vue ordinaire et comme par une sorte de mirage.

Dans le moment où se produit le phénomène de la *seconde vue*, l'état physique est sensiblement modifié; l'œil a quelque chose de vague : il regarde sans voir; toute la physionomie reflète une sorte d'exaltation. On constate que les organes de la vue y sont étrangers, en ce que la vision persiste, malgré l'occlusion des yeux.

Cette faculté paraît, à ceux qui en jouissent, naturelle comme celle de voir; c'est pour eux un attribut de leur Être, qui ne leur semble pas faire exception à la règle générale. L'oubli suit le plus souvent cette lucidité passagère, dont le souvenir, de plus en plus vague, finit par disparaître comme celui d'un songe.

La puissance de la *seconde vue* varie depuis la sensation confuse, jusqu'à la perception claire et nette des choses présentes ou absentes. A l'état rudimentaire, elle donne à certaines gens le tact, la perspicacité, une sorte de sûreté dans leurs actes, sûreté qu'on peut appeler *la justesse du coup d'œil moral.* Plus développée, elle

éveille les pressentiments; plus développée encore, elle montre les événements accomplis ou sur le point de s'accemplir.

De tout ce qui précède, que devons-nous conclure? C'est que le *somnambulisme* naturel et artificiel, *l'extase* et la *seconde vue* ne sont que des variétés ou modifications d'une même cause; ces phénomènes, de même que les *rêves*, sont dans la nature; c'est pourquoi ils ont existé de tout temps; l'histoire nous montre qu'ils ont été connus et même exploités dès la plus haute antiquité, et l'on y trouve l'explication d'une foule de faits que les préjugés on fait regarder comme surnaturels.

CHAPITRE VIII.

INTERVENTION DES ESPRITS DANS LE MONDE CORPOREL.

1. Pénétration de nos pensées par les Esprits et leur influence occulte sur nos pensées et nos actions. — 2. Des possédés. — 3. Convulsionnaires. — 4. Esprits protecteurs ou Anges gardiens; Esprits familiers, sympathiques, malfaisants. — 5. Influence des Esprits sur les événements de la vie. — 6. Action des Esprits sur les phénomènes de la nature. — 7. Conclusion.

Pénétration de nos pensées, etc.

Les Esprits non-seulement voient tout ce que nous pouvons faire, mais encore, quand ils le veulent, ils pé-

nètrent dans nos plus secrètes pensées, même celles que nous voudrions nous cacher à nous-mêmes; enfin, ni actes ni pensées ni peuvent leur être cachés (1). De plus, leur influence sur nos pensées et nos actions est beaucoup plus grande que nous le pensons généralement, car bien souvent ce sont eux qui nous dirigent : c'est ce qui fait que fort souvent nous éprouvons deux ou plusieurs idées qui se combattent, dont l'une est toujours de nous, tandis que les autres nous sont suggérées. Ne nous étant pas donné de pouvoir distinguer celle qui nous est propre d'avec celles qui nous sont suggérées, il est toujours de notre intérêt de nous servir de notre raison, et principalement de notre conscience pour juger celle qui est la meilleure; car les idées suggérées peuvent aussi bien nous venir de mauvais que de bons Esprits, et quelquefois de tous les deux à la fois : les premiers nous poussent au mal, par jalousie et dans le but de nous empêcher de progresser ; tandis que les autres nous poussent toujours à bien faire, dans l'intérêt de notre amélioration et dans les but de nous rapprocher de DIEU, source de toute espérance et consolation, et notre bon Père céleste à tous. C'est donc à nous, comme nous l'avons déjà dit, de nous servir toujours de notre raison et de notre

---

1. Comme explication de ce que nous avançons ici, nous ferons observer : 1° que le fluide universel, qui se trouve répandu à l'infini dans l'espace, sert d'atmosphère aux Esprits désincarnés; comme la partie fluidique qui enveloppe un globe terrestre, sert d'atmosphère aux Esprits incarnés sur ce globe; 2° que la première de ces deux atmosphères, qu'on peut, pour ainsi dire, appeler atmosphère spirituelle, parce que, en effet, elle n'est appréciable que pour les Esprits, sert de véhicule pour la pensée, comme la seconde sert de véhicule pour le son. (*Voir* le dernier article du chapitre suivant.)

conscience avant d'agir; notre propre intérêt nous le commande.

Si DIEU a permis aux Esprits inférieurs de nous pousser à mal faire, c'est dans le but d'éprouver notre foi et notre constance dans le bien. Seulement, DIEU, étant infiniment bon, a, dans sa sollicitude pour nous, contre-balancé l'influence des mauvais Esprits par celle des bons; en outre de cela, il nous laisse entièrement le choix de la route que nous devons suivre, tout en nous accordant la liberté de céder à l'une ou à l'autre des deux influences contraires qui s'exercent en nous; c'est en cela surtout que consiste notre libre arbitre.

Pour celui qui a la ferme intention de bien faire, il y a un moyen infaillible de neutraliser l'influence des mauvais Esprits : c'est de chasser le plus possible, de son esprit, toutes les mauvaises idées qui veulent s'en emparer, et de les remplacer par des idées de bienfaisance et de charité; c'est aussi de faire le bien et de mettre toute sa confiance en DIEU, qui jamais n'abandonne à lui-même celui qui a la ferme intention de bien faire par amour pour Lui. Celui qui, au contraire, pense plus ou moins à mal faire, soit par faiblesse ou autrement, attire autour de lui des Esprits plus ou moins mauvais, qui quelquefois même peuvent s'emparer de son esprit, au point qu'il ne lui soit plus possible de s'en débarrasser. Alors il y a subjugation et obsession, c'est-à-dire qu'il n'y a chez lui aucune volonté propre, et qu'il peut même, si l'Esprit qui l'obsède est tout à fait mauvais, éprouver des convulsions plus ou moins fréquentes et plus ou moins fortes, par le fait même de cet Esprit. Il ne tient qu'à nous, comme nous l'avons déjà dit plus

haut, d'éviter de pareils désagréments en faisant le bien, et en implorant avec humilité, foi et ferveur, la divine miséricorde de DIEU, qui, nous le répétons, ne la refuse jamais à celui qui la lui demande avec humilité, confiance et sincérité.

Sachant que la vie corporelle n'est que transitoire, que les tribulations qui l'accompagnent sont des moyens d'arriver à un état meilleur, si nous savons les supporter avec patience et résignation : cela devrait être, pour nous, un motif sérieux de supporter tous les maux physiques que nous sommes susceptibles d'éprouver, non-seulement avec patience et résignation, mais encore avec joie et reconnaissance, puisqu'ils doivent servir à notre rapprochement vers DIEU, c'est-à-dire nous conduire au suprême bonheur. Ce sont les sentiments que les bons Esprits nous inspirent continuellement dans la vie, quand nous voulons les écouter, et cela dans l'intérêt de notre avenir spirituel ; tandis que les Esprits inférieurs nous excitent toujours au désespoir, dans le but de le compromettre, comme eux-mêmes l'ont compromis, dans leur dernière existence corporelle.

Des possédés.

Le mot possédé, apprécié d'après sa véritable signification, n'est point, comme cela est la croyance populaire, une cohabitation d'un mauvais Esprit avec l'âme d'un incarné, dans le corps de ce dernier, mais bien la dépendance absolue de l'âme d'un incarné, à l'égard d'un mauvais Esprit qui le subjugue. Ce qui est toujours, chez l'incarné, une preuve de l'extrême faiblesse de son

caractère et de son peu de fermeté. D'après cela, il est facile de comprendre la marche qu'on doit suivre pour les guérir, ou du moins pour les soulager, en attendant la guérison complète. Quant aux formules d'exorcismes, employées ordinairement par quelques personnes, elles ne font qu'amuser les Esprits obsesseurs, qui toujours en rient, quand ils voient qu'on les prend au sérieux, et même s'obstinent davantage; ce qui fait que de semblabes moyens sont plutôt nuisibles qu'utiles.

Convulsionnaires.

Parmi les facultés étranges que l'on remarque chez les convulsionnaires, on en reconnaît sans peine, dont le Somnambulisme et le Magnétisme offrent de nombreux exemples; telles sont, entre autres, l'insensibilité physique, la connaissance de la pensée, la transmission sympathique des douleurs, etc. On ne peut donc douter que ces patients ne soient dans une sorte de Somnambulisme éveillé, provoqué par l'influence qu'ils exercent les uns sur les autres. Ils sont à la fois *magnétiseurs* et *magnétisés*, et cela à leur insu.

L'exaltation fanatique et l'enthousiasme offrent souvent, dans les supplices, l'exemple d'un calme et d'un sang-froid qui ne sauraient triompher d'une douleur aiguë, si l'on n'admettait que la sensibilité se trouve neutralisée par une sorte d'effet anesthésique. En effet, on sait que, souvent, dans la chaleur d'un combat, on ne s'aperçoit pas d'une blessure grave; tandis que, dans les circonstances ordinaires, une égratignure ferait tressaillir. Cet état anormal de l'âme provenant toujours

d'une grande exaltation, le meilleur soulagement consiste, naturellement, à calmer le plus possible le malade, tout en cherchant à fortifier son âme, en lui inspirant une entière confiance en DIEU, une entière soumission à ses divines volontés.

Esprits protecteurs ou Anges gardiens ; Esprits familiers, sympathiques, malfaisants.

Les hommes étant en expiation sur la terre, DIEU, dont la bonté est infinie, ne les a pas livrés à eux-mêmes sans guide ; ils ont chacun leur Esprit protecteur, Ange gardien ou bon Génie, qui est toujours un Esprit qui leur est supérieur en tout genre, et qui a pour mission de suivre l'homme dans la vie, afin de l'aider à progresser, par les bonnes pensées qu'il lui inspire (1).

Pour l'Ange gardien, cette mission peut quelquefois se continuer, après la mort matérielle de son protégé, dans la vie spirite et même dans plusieurs de ses

1. Pour ceux qui penseraient qu'il est impossible à des Esprits vraiment élevés de s'astreindre à une tâche aussi laborieuse et de tous les instants, nous dirons qu'ils peuvent influencer nos âmes, tout en étant à plusieurs millions de lieues de nous ; car, ainsi que nous l'avons dit ailleurs, pour les Esprits, et principalement pour les Esprits d'une certaine élévation spirite, les distances dans l'espace sont nulles. En effet, ne savons-nous pas aujourd'hui qu'ils ont, à leur service, le fluide universel qui relie tous les mondes et les rend solidaires : véhicule immense, pour eux, de la transmission de la pensée, comme l'air est, pour nous, le véhicule de la transmission du son? (*Voir* l'article deuxième du chapitre suivant.) Puis, ne devons-nous pas penser que si DIEU, notre bon Père céleste à tous, leur a donné une semblable mission à remplir, il leur a sans doute également donné les facultés et les qualités voulues pour pouvoir l'accomplir?

existences corporelles, car ces existences ne sont que des phases bien courtes, par rapport à la vie de l'Esprit; de même qu'elle peut aussi ne pas se continuer pendant la vie entière de son protégé, s'il est appelé ailleurs, pour remplir une autre mission. Dans ce cas, il est toujours remplacé par un autre.

Quand un Esprit protecteur voit ses conseils inutiles, parce que la volonté de subir l'influence des Esprits inférieurs est la plus forte dans son protégé, il s'éloigne, mais il ne l'abandonne jamais complétement et se fait toujours entendre, prêt à revenir quand on l'appelle; car ce sont, pour nous, des amis plus fidèles, plus sûrs et plus dévoués, que les plus intimes liaisons que nous puissions contracter sur terre.

D'après ce que nous venons de dire, n'oublions donc jamais, chers Lecteurs, de consulter nos Anges gardiens, lorsque nous sommes indécis sur ce que nous devons faire. Établissons entre eux et nous cette tendre intimité qui règne ordinairement entre les meilleurs amis, et surtout ne pensons jamais à leur rien cacher, car ils connaissent jusqu'à nos plus secrètes pensées, voire même celles que nous voudrions nous cacher à nous-mêmes. Soyons donc toujours francs et sincères avec eux. Écoutons toujours avec soumission et reconnaissance les sages conseils qu'ils font entendre à notre conscience, car ces conseils nous exhortent toujours à bien faire, par amour pour DIEU, et nous engagent continuellement à ne jamais mal faire, également par amour pour Lui. Alors nous serons heureux, et, au grand jour, ils n'auront pas à nous dire : « Ne vous avons-nous pas dit cela ? et vous ne l'avez pas fait ; ne

vous avons-nous pas montré l'abîme? et vous vous y êtes précipités; ne vous avons-nous pas fait entendre dans vos consciences la voix de la vérité? et vous avez suivi les conseils du mensonge. » Ah! chers et bien-aimés Lecteurs, craignons de mériter un jour de semblables reproches de leur part, et, afin de pouvoir les éviter, implorons en tout temps, avec foi et ferveur, la divine miséricorde de DIEU, pour qu'il nous accorde la grâce infinie de ne jamais nous écarter, autant que possible, de leurs sages et fraternels avis; d'abord par amour pour DIEU, ensuite par attachement et par sympathie pour eux, tout en leur témoignant, de cœur et d'âme, notre sincère reconnaissance, pour toutes les bontés fraternelles qu'ils ont pour nous.

D'après cela, amis Lecteurs, toutes les fois qu'une bonne pensée surgit en nous, remercions-en donc toujours notre bon Ange gardien, que l'infinie bonté de DIEU, ainsi que nous l'avons déjà dit, a placé près de nous pour nous conseiller, nous soutenir; pour nous aider, enfin, à gravir l'âpre montagne du bien, dans le but de nous conduire, par amour pour le TOUT-PUISSANT, au bonheur éternel.

En dehors des Anges gardiens ou Esprits protecteurs, DIEU, dans son infinie bonté pour nous, a encore donné aux hommes pour les soutenir et pour les éprouver : 1° les Esprits familiers, qui s'attachent à certaines personnes par des liens plus ou moins durables, en vue de leur être utiles, dans la limite de leur pouvoir, souvent assez borné. Ils sont bons, mais quelquefois peu avancés et même un peu légers. Ils s'occupent volontiers des détails de la vie intime et, en tout temps, n'agissent que

par l'ordre ou avec la permission des Esprits protecteurs; 2° les Esprits sympathiques, qui sont ceux qu'attirent à nous, soit des affections particulières, soit une certaine similitude de goûts et de sentiments, dans le bien comme dans le mal. La durée de leurs relations est presque toujours subordonnée aux circonstances; 3° les Esprits malfaisants, ou mauvais Génies, qui sont des Esprits imparfaits ou pervers, s'attachant à l'homme, en vue de le détourner du bien ; mais ils agissent toujours de leur propre mouvement, jamais en vertu d'une mission. Leur ténacité est en raison de l'accès plus ou moins facile qu'ils trouvent. L'homme est toujours libre de les écouter ou de les repousser.

Ces sortes d'Esprits, ordinairement, cherchent à nous nuire, dans le but de satisfaire une vengeance, pour des reproches qu'ils peuvent avoir à nous faire. D'autres fois, et ce sont les plus pervers, ils n'agissent que dans le but de faire le mal pour le mal, autrement dit, pour contenter leurs mauvais penchants, qui les portent toujours à mal faire.

D'après ce que nous venons de dire, nous devons conclure que, dans tous les collectifs, c'est-à-dire dans les sociétés plus ou moins nombreuses, les familles, les peuples, les nations, etc., la généralité des Esprits sympathiques, est toujours en rapport avec la généralité des individus composant ces sociétés, ces familles, etc. ; que les Esprits étrangers y sont attirés par l'identité des goûts et des pensées ; en un mot, que ces réunions d'individus sont plus ou moins bien entourées, assistées, influencées, selon la nature des pensées des individus qui les composent.

Chez les peuples, les causes qui attirent les Esprits étrangers sont : les mœurs, les habitudes, le caractère dominant, les lois surtout, parce que le caractère des nations se reflète toujours dans leurs lois. Les hommes, qui font régner la justice entre eux, combattent l'influence des mauvais Esprits. Partout où les lois consacrent des choses injustes, contraires à l'humanité, les bons Esprits sont en minorité, et la masse des mauvais, qui affluent, entretient la nation dans ses idées et paralyse les bonnes influences partielles perdues dans la foule, comme un épi isolé au milieu des ronces. En étudiant les mœurs des peuples et de toute réunion d'hommes, il est donc aisé de se faire une idée de la population occulte, qui s'immisce dans leurs pensées et leurs actions.

Influence des Esprits sur les événements de la vie.

Les Esprits, quand ils veulent, ont plus ou moins d'influence sur notre vie humaine. Ainsi un danger nous menace, tout à coup une idée surgit en nous, qui nous permet de l'éviter. Une autre fois, c'est une pensée qui surgit en nous pour nous pousser à faire une chose qui, dans la suite, nous fait éprouver plus ou moins de désagrément, ou bien dont nous sommes plus ou moins satisfaits. C'est, en effet, ce qui arrive très-souvent, et ce dont chacun de nous peut avoir connaissance, par des preuves personnelles plus ou moins convaincantes et plus ou moins nombreuses ; seulement, cette influence ne peut jamais agir en dehors des lois de la nature, cela ne leur est pas permis. Ainsi, par exemple, un homme

monte sur une échelle vermoulue et qui n'a pas la force de le porter ; dans ce cas, l'Esprit ne peut pas empêcher que l'échelle ne se rompe ; seulement il peut détourner l'individu d'y monter, en lui inspirant une idée qu'il n'avait pas et qui l'appelle ailleurs, ou qui lui fasse pressentir un danger. Supposons encore qu'il veuille provoquer la réunion de deux personnes, dans un but quelconque ? il inspirera à l'une d'elles, la pensée de passer par tel endroit où se trouve l'autre personne ; puis il appellera son attention sur tel point, si cela doit amener le résultat qu'il désire obtenir ; de telle sorte que l'homme, ne croyant suivre que sa propre impulsion, conserve toujours son libre arbitre. Voilà le motif pour lequel leur intervention nous paraît toujours occulte ; pourquoi ce qui se fait par leur concours nous semble tout naturel.

Action des Esprits sur les phénomènes de la nature.

Tous les phénomènes de la nature, qui se passent autour de nous, ont un but providentiel plus ou moins particulier ou plus ou moins général, afin de rétablir l'harmonie et l'équilibre des forces physiques de la nature ; de plus, ces phénomènes sont toujours provoqués par les Esprits eux-mêmes, chargés par DIEU de cette mission. Toutefois, parmi ces Esprits, il en est qui agissent avec connaissance de cause, d'autres sans avoir conscience de ce qu'ils font ; cela dépend de leur plus ou moins d'épuration, car les Esprits de tous ordres y sont employés, tous étant sans exception les agents de DIEU. Seulement, ce sont les Esprits *supérieurs* qui

(d'après les ordres de DIEU, qu'ils reçoivent indirectement par l'intermédiaire des Esprits *purs*, lesquels les reçoivent directement de DIEU même), dirigent et commandent aux Esprits *inférieurs*, qui eux-mêmes ont entre eux plus ou moins de suprématie.

D'après ce que nous venons de dire, il s'ensuit que les Esprits les plus arriérés, tandis qu'ils s'essayent à la vie et avant d'avoir la pleine conscience de leurs actes et de leur libre arbitre, sont utiles à l'ensemble, en agissant sur certains phénomènes, dont ils sont les agents à leur insu. Ils exécutent d'abord ; plus tard, quand leur intelligence sera assez développée, ils commanderont et dirigeront les choses du monde matériel; plus tard encore, ils pourront diriger les choses du monde moral. C'est ainsi que tout sert, tout s'enchaîne dans la nature, depuis l'atome primitif jusqu'à l'Archange, qui lui-même a commencé par l'atome ; admirable loi d'harmonie, dont notre esprit borné ne peut encore saisir l'ensemble.

Conclusion.

D'après tout ce que nous venons de dire dans ce chapitre, nous devons comprendre et conclure en même temps, que la mythologie des anciens, que nous regardons habituellement comme des inventions faites à plaisir, a plus de réalité que nous ne le pensons, car elle est entièrement fondée sur les idées spirites ; avec cette différence, cependant, que les anciens attribuaient généralement à un seul Esprit ce qui doit être attribué à plusieurs, même à un nombre considérable ; avec cette

différence encore, qu'ils regardaient les Esprits comme des *divinités*, ce qui, par suite, leur a fait oublier le Seul *Être divin* à qui ils devaient tous leurs hommages, c'est-à-dire DIEU, notre bon Père céleste à tous, Seul Créateur et Dispensateur de toutes choses, et *source unique* de toute espérance et consolation.

CHAPITRE IX

1. Occupations et missions des Esprits. — 2. Photographie de la pensée.

Tous les Esprits, en général, ont des devoirs à remplir ; ils concourent à l'harmonie de l'univers, en exécutant les volontés de DIEU, dont quelques-uns, c'est-à-dire les Esprits *purs*, sont les *ministres* et reçoivent directement les ordres, chargés de les transmettre dans tout l'univers et de veiller à leur exécution, et le plus grand nombre, ses *agents*, comprenant tous les Esprits non encore Esprits *purs*, ayant chacun des occupations appropriées à leur épuration ; seulement, ces occupations n'ont rien de pénible pour eux, car ils n'éprouvent ni la fatigue corporelle ni les angoisses du besoin ; c'est ce qui fait que, pour eux, toute occupation est une jouissance, surtout par la conscience qu'ils ont d'être utiles. Quelques-uns cependant, mais c'est une exception, usant de leur libre arbitre, préfèrent rester

oisifs ou bien s'occuper de choses inutiles ; mais alors, chez eux, cet état n'est que temporaire et subordonné au développement de leur intelligence morale. Cette intelligence, en se développant, leur fait éprouver le besoin de l'activité et, surtout, leur donne le désir de se rendre utiles, dans le louable but de pouvoir avancer, ce qui est le désir de tout Esprit ayant conscience de lui-même.

Les missions des Esprits ont toujours le bien pour objet. Soit comme Esprits, soit comme hommes, ils sont tous chargés d'aider aux progrès de l'humanité, des peuples ou des individus, dans un cercle d'idées plus ou moins large, plus ou moins spécial ; de préparer les voies pour certains événements ; de veiller à l'accomplissement de certaines choses. Quelques-uns ont des missions plus restreintes, en quelque sorte personnelles ou tout à fait locales : comme d'assister les malades, les agonisants, les affligés ; de veiller sur ceux dont ils deviennent les guides et les protecteurs, etc. On peut dire qu'il y a autant de genres de missions, qu'il y a de sortes d'intérêts à surveiller, soit dans le monde physique, soit dans le monde moral. L'Esprit avance selon la manière dont il accomplit sa tâche.

Comme conclusion, l'on peut dire que les Esprits incarnés ont des occupations inhérentes à leur existence corporelle, et que celles des Esprits proprement dits sont proportionnées à leur degré d'avancement. Parmi ces derniers, les uns, qui sont les Esprits *purs,* jouissent du suprême bonheur de communiquer avec DIEU, qui leur donne directement ses ordres, qu'ils font exécuter dans l'univers entier; les autres, comprenant tous les Esprits

non encore Esprits *purs*, obéissent aux premiers inévitablement, et ont toujours des occupations proportionnées au degré de leur avancement. Parmi eux, les uns sont chargés en sous-ordres, par les Esprits *purs*, de veiller à l'exécution des ordres de DIEU : ce sont les Esprits *supérieurs* qui généralement s'occupent du progrès, soit en dirigeant les événements, soit en suggérant des pensées propices. Ils assistent les hommes de génie qui concourent à l'avancement de l'humanité. D'autres, moins avancés, parcourent les mondes et se préparent à une nouvelle incarnation; d'autres prennent sous leur tutelle, les individus, les familles, les réunions, etc., dont ils sont les Anges gardiens, Esprits protecteurs et Esprits familiers; d'autres, enfin, et c'est le plus grand nombre, président aux phénomènes de la nature, dont ils sont les *agents directs* spécialement occupés à la formation et à la transformation des mondes purement matériels. Ces derniers ont à leur service, pour agir sur la matière proprement dite, les fluides innombrables répandus à l'infini dans l'espace; fluides sur lesquels ils ont un pouvoir pour ainsi dire absolu, et cela suivant leur élévation spirite. (Voir la deuxième partie de l'Avant-propos.) — Les Esprits vulgaires se mêlent à nos occupations et à nos amusements. — Les Esprits impurs et méchants attendent, dans les souffrances et dans les angoisses, le moment où il plaira à DIEU de leur procurer le moyen d'avancer, par l'épreuve d'une nouvelle incarnation. S'ils font le mal, c'est par dépit du bien dont ils ne peuvent jouir et dont ils voient jouir les autres.

Photographie et télégraphie de la pensée.

La photographie de la pensée est un phénomène commun aux Esprits, comme la répercussion du son l'est aux hommes. Seulement, les fluides qui servent à la création de ces phénomènes, naturellement sont différents, ainsi que nous allons le faire comprendre par ce qui va suivre. (*Pour l'énumération des différents fluides connus jusqu'à ce jour, voir la deuxième partie de l'Avant-propos.*)

Les fluides spirituels, qui constituent un des états du fluide cosmique universel, sont, à proprement parler, l'atmosphère des Êtres spirituels : c'est l'élément où ils puisent les matériaux sur lesquels ils opèrent; c'est le milieu où se passent les phénomènes spéciaux, perceptibles à la vue et à l'ouïe de l'Esprit, mais qui échappent aux sens charnels, impressionnés par la seule matière tangible; c'est encore le milieu où se forme cette lumière particulière au monde spirituel, différente de la lumière ordinaire, par sa cause et par ses effets; c'est enfin le véhicule de la pensée, comme l'air est le véhicule du son. Les Esprits agissent sur les fluides spirituels, non en les manipulant comme les hommes manipulent les gaz, mais à l'aide de la pensée et de la volonté. La pensée et la volonté sont aux Esprits ce que la main est à l'homme. Par la pensée, ils impriment à ces fluides telle ou telle direction; ils les agglomèrent, les combinent ou les dispersent : ils en forment des ensembles ayant une apparence, une forme, une couleur déterminées; ils en changent les propriétés comme un chimiste change

celles des gaz ou autres corps, en les combinant suivant certaines lois; c'est le grand *atelier* ou *laboratoire* de la vie spirituelle.

Quelquefois, ces transformations sont le résultat d'une intention; souvent elles sont le produit d'une pensée inconsciente; il suffit à l'Esprit de penser à une chose, pour que cette chose se produise, comme il suffit de moduler un air, pour que cet air se répercute dans l'atmosphère.

C'est ainsi, par exemple, qu'un Esprit se présente à la vue d'un incarné, doué de la vue psychique, sous les apparences qu'il avait de son vivant, à l'époque où on l'a connu, aurait-il eu plusieurs incarnations depuis. Il se présente avec le costume, les signes extérieurs, — infirmités, cicatrices, membres amputés, etc., — qu'il avait alors; un décapité se présentera avec la tête de moins. Ce n'est pas à dire qu'il ait conservé ces apparences; non certainement; car, comme Esprit, il n'est ni boiteux, ni manchot, ni borgne, ni décapité, mais, sa *pensée* se reportant à l'époque où il était ainsi, son périsprit en prend instantanément les apparences, qu'il quitte de même instantanément dès que la pensée cesse d'agir. Si donc il a été une fois nègre et une autre fois blanc, il se présentera comme nègre ou comme blanc, selon celle de ces deux incarnations sous laquelle il sera évoqué, et où se reportera sa pensée.

Par un effet analogue, la pensée de l'Esprit crée fluidiquement les objets dont il avait l'habitude de se servir : un avare maniera de l'or; un militaire aura ses armes et son uniforme; un fumeur, sa pipe; un laboureur, sa sa charrue et ses bœufs; une vieille femme, sa quenouille.

Ces objets fluidiques sont aussi réels pour l'Esprit, qui est lui-même fluidique, qu'ils l'étaient à l'état matériel pour l'homme vivant; mais, par la même raison qu'ils sont créés par la pensée, leur existence est aussi fugitive que la pensée même.

Les fluides étant le véhicule de la pensée, ils leur apportent la pensée, comme l'air nous apporte le son. On peut donc dire, en toute vérité, qu'il y a, dans ces fluides, des ondes et des rayons de pensées, qui se croisent sans se confondre, comme il y a dans l'air des ondes et des rayons sonores.

C'est, comme on le voit, un ordre de faits tout nouveaux qui se passent en dehors du monde tangible, et constituent, si l'on peut s'exprimer ainsi, la physique et la chimie spéciales du monde invisible. Mais comme, pendant l'incarnation, le principe spirituel est uni au principe matériel, il en résulte que certains phénomènes du monde spirituel se produisent conjointement avec ceux du monde matériel, et sont inexplicables pour quiconque n'en connaît pas les lois. La connaissance de ces lois est donc aussi utile aux incarnés qu'aux désincarnés puisque seule elle peut expliquer certains faits de la vie matérielle.

La pensée, créant des *images fluidiques*, se reflète dans l'enveloppe périspritale comme dans une glace, ou encore ces images d'objets terrestres qui se réfléchissent dans les vapeurs de l'air; elle y prend un corps et s'y *photographie* en quelque sorte. Qu'un homme, par exemple, ait l'idée d'en tuer un autre, quelque impassible que soit son corps matériel, son corps fluidique est mis en action par la pensée dont il reproduit toutes les nuan-

ces ; il exécute fluidiquement le geste, l'acte qu'il a le dessein d'accomplir; sa pensée crée l'image de la victime, et la scène entière se peint, comme dans un tableau, telle qu'elle est dans son Esprit.

C'est ainsi que les mouvements les plus secrets de l'âme se répercutent dans l'enveloppe fluidique; qu'une âme, incarnée ou désincarnée, peut lire dans une autre âme comme dans un livre, et voir ce qui n'est pas perceptible pour les yeux du corps. Les yeux du corps voient les impressions intérieures, qui se reflètent sur les traits de la figure : la colère, la joie, la tristesse, etc., comme l'âme les voit sur les traits périspritaux invisibles aux yeux du corps.

Toutefois, d'après l'intention, le voyant peut bien pressentir l'accomplissement de l'acte qui en sera la suite, mais il ne peut déterminer le moment où il s'accomplira, ni en préciser les détails, ni même affirmer qu'il aura lieu, parce que des circonstances ultérieures peuvent modifier les plans arrêtés et changer les dispositions. Il ne peut voir ce qui n'est pas encore dans la pensée; ce qu'il voit, c'est la préoccupation du moment ou la préoccupation habituelle de l'individu, ses désirs, ses projets, ses intentions bonnes ou mauvaises; de là, les erreurs dans les prévisions de certains voyants, lorsqu'un événement est subordonné au libre arbitre d'un homme; ils ne peuvent qu'en pressentir la probabilité, d'après la pensée qu'ils voient, mais non affirmer qu'il aura lieu de telle manière et à tel moment. Le plus ou moins d'exactitude dans les prévisions dépend, en outre, de l'étendue et de la clarté de la vue psychique; chez certains individus, Esprits ou incarnés, elle est

diffuse, ou limitée à un point, tandis que chez d'autres elle est nette et embrasse l'ensemble des pensées et des volontés devant concourir à la réalisation d'un fait ; mais, par-dessus tout, il y a toujours la volonté suprême de DIEU, qui peut, dans sa sagesse, permettre une révélation ou l'empêcher ; dans ce dernier cas, un voile impénétrable est jeté sur la vue psychique la plus perspicace. (Voir, dans la *Genèse* d'Allan Kardec, le chapitre de la *Prescience*.)

La théorie des créations fluidiques, et, par suite, de la photographie de la pensée, est une conquête du Spiritisme moderne, et peut être désormais considérée comme acquise en principe, sauf les applications de détail qui sont le résultat de l'observation. Ce phénomène est incontestablement la source des visions fantastiques, et doit jouer un grand rôle dans certains rêves qui, certainement, ne peuvent trouver leur explication que dans ce que nous venons de dire. Pour ce qui concerne la télégraphie de la pensée, du moment que l'Esprit incarné ou désincarné, lorsqu'il en a le désir et la volonté, peut étendre les effluves de son périsprit, aussi loin dans l'espace que sa pensée peut se reporter, l'on comprend qu'il lui est facile de faire sentir son influence à toute distance, et cela d'autant plus qu'il est plus épuré ; principalement quand il est à l'état de désincarné, car, dans ce cas, l'Esprit a une puissance d'action sur son périsprit infiniment plus considérable qu'à l'état d'incarné, état sous lequel cette influence est très-restreinte, pour la très-grande majorité des cas.

Règle générale, on peut dire : 1° que cette influence s'étend à des distances presque infinies entre désincar-

nés, ou bien encore de désincarné à incarné, et cela d'autant plus que les Esprits en question sont plus épurés; 2° que cette influence a une puissance d'expansion infiniment moindre entre incarnés et désincarnés, et presque nulle entre incarnés seulement, sauf quelques rares exceptions...

CHAPITRE X

LES QUATRE RÈGNES

1. Les minéraux. — 2. Les plantes. — 3. Les animaux.
4. Les hommes.

Tous les Êtres créés, qui composent la nature, se divisent naturellement en quatre règnes, avec des caractères plus ou moins tranchés entre chaque règne; seulement, entre les trois premiers règnes, ces caractères distinctifs sont pour ainsi dire inappréciables, au point que leurs limites semblent se confondre; ce qui n'a pas lieu pour le quatrième règne, qui est séparé de celui qui le précède, par des caractères tellement tranchés et distinctifs, qu'ils en font une classe tout à fait à part; ce règne comprend l'humanité. Ces quatre règnes sont les règnes : *minéral*, *vegétal*, *animal*, et, enfin, le règne *humain*, plus ou moins spirituel et moral.

La matière inerte, qui constitue le règne minéral, com-

prenant tous les corps solides, liquides et gazeux, n'a en elle qu'une force mécanique qui unit plus ou moins, entre eux, les divers éléments qui la composent. Cette force est ce que nous appelons, en chimie, *affinité chimique*. Elle est considérable dans les solides, faible dans les liquides, et, enfin, presque nulle dans les gaz.

Les plantes, qui constituent le règne végétal, sont composées de matière inerte, et, de plus, sont douées de vie, sans cependant avoir conscience de leur existence, car elles ne pensent pas. Elles n'ont que la vie organique et intuitive sans volonté propre, et sont soumises, comme la matière, à cette admirable loi des affinités.

Les animaux, qui constituent le règne animal, sont composés de matière inerte douée de vitalité ; ils ont, de plus, une sorte d'intelligence instinctive, limitée et sans initiative (1), avec la conscience de leur existence et de leur individualité, et une volonté qui leur est propre, jointe à une activité plus ou moins développée, tout cela suivant les espèces d'animaux.

---

1. L'intelligence des animaux est tellement purement instinctive et sans initiative aucune, que, chez eux, toute création nouvelle et toute amélioration sont complètement nulles. En effet, quel que soit l'art que nous admirons dans leurs travaux, ce qu'ils faisaient jadis, ils le font encore aujourd'hui, ni mieux, ni plus mal, selon des formes et des proportions constantes et invariables. Le petit, isolé de ceux de son espèce, n'en construit pas moins son nid sur le même modèle, sans avoir reçu d'enseignement. Si quelques-uns sont susceptibles d'une certaine éducation, leur développement intellectuel, toujours renfermé dans des bornes étroites, est dû à l'action de l'homme sur une nature flexible, car il n'est aucun progrès qui leur soit propre ; mais ce progrès est éphémère et purement individuel, car l'animal rendu à lui-même, ne tarde pas à rentrer dans les limites tracées par la nature.

Enfin, l'espèce humaine, ayant tout ce qu'il y a dans les trois premiers règnes, et possédant en outre une intelligence spéciale, indéfinie et morale, qui lui donne la volonté et le pouvoir de perfectionner tout ce qu'elle fait, et, en même temps, possédant la conscience de son avenir, la perception des choses extra-matérielles, la conscience de l'existence de DIEU, etc.

Tout se lie dans la nature, avons-nous dit. Cela est tellement vrai que, lorsque nous voulons découvrir une séparation tranchée entre les trois premiers règnes, cela nous est impossible, notre faible intelligence étant toujours confondue par les liaisons intimes qui existent entre chaque règne qui se suivent. C'est pourquoi nous devons nous humilier et nous contenter des divisions que nous avons établies, sans chercher à les approfondir.

Tout dans la nature étant destiné à s'épurer, s'améliorer et progresser, nous devons en conclure : 1° que les quatre règnes dont nous venons de parler, et qui comprennent toute la création, doivent être à des degrés différents dans les mondes disséminés dans l'espace, et être d'autant plus épurés, que les mondes qu'ils composent sont eux-mêmes plus éthérés. 2° Que plus un monde est élevé dans la hiérarchie des mondes, plus la matière inerte, y compris la matière végétale et animale, est éthérée et subtile, et *vice versâ*. 3° Que les plantes, suivant les mondes, ont des beautés et des qualités plus ou moins grandes, et qui nous sont inconnues, pour celles qui existent dans ceux qui sont supérieurs au nôtre. 4° Que l'instinct chez les animaux est plus ou moins développé dans chacun; de telle sorte que, dans les

mondes tout à fait inférieurs, il ne doit être que purement intuitif; puis, dans les mondes moins inférieurs, plus ou moins intelligent, comme par exemple sur notre terre; et enfin, dans les mondes supérieurs, cet instinct chez les animaux peut être une espèce d'intelligence plus ou moins raisonnée. 5° Qu'enfin l'intelligence spirituelle et morale de l'homme est plus ou moins développée, suivant l'élévation du monde qu'il habite; n'étant, pour ainsi dire, dans les mondes tout à fait inférieurs, que de l'intelligence spirituelle instinctive, et dans les mondes tout à fait supérieurs, que de l'intelligence spirituelle et morale portée au plus haut degré que tout Être humain puisse atteindre, d'après la volonté de son CRÉATEUR.

Notre monde se trouvant, à quelque différence près, occuper la moitié de ces deux extrémités, notre intelligence spirituelle et morale doit nécessairement se trouver dans le même cas; seulement, elle est plus ou moins développée dans chacun des individus composant notre humanité, ce qui naturellement doit avoir lieu pour tous les mondes qui sont encore inférieurs.

Tous les Êtres animés ont des moyens de correspondre entre eux, qui sont plus ou moins développés, suivant qu'ils habitent des mondes plus ou moins élevés dans la hiérarchie des mondes. Sur notre terre, par exemple, les moyens de communication entre les animaux se font, pour nous, d'une manière qui nous est inconnue, et cependant nous sommes forcés de reconnaître qu'il y a entre eux échange de pensées. En effet, l'émigration de certaines espèces d'animaux, à certaines époques de l'année, est une preuve convaincante de cet

échange de pensées entre eux ; échange de pensées qui, dans les mondes supérieurs au nôtre, doit être considérablement plus développé que sur notre terre, et cela à un point que nous ne pouvons pas comprendre.

Ce que nous venons de dire pour les animaux peut aussi se dire pour les hommes. Ainsi, dans les mondes tout à fait inférieurs, toute communication entre les hommes doit être peu développée, difficile et peu étendue ; tandis que dans les mondes supérieurs, tout le contraire doit avoir lieu, même à un point qu'il nous est impossible de pouvoir comprendre. Notre monde, nous l'avons déjà dit plus haut, occupant le milieu à peu près entre ces deux extrémités, nos moyens de communication doivent naturellement se trouver dans le même cas. C'est une conséquence de tout ce que nous avons avancé jusqu'à présent.

D'après tout ce que nous venons de dire, il nous est impossible de ne pas admirer la *souveraine sagesse* de DIEU, ainsi que sa *bonté infinie* pour toutes ses Créatures, mais surtout pour nous en particulier, qu'il a comblés de toutes sortes de bienfaits ; aussi chaque jour, et cela à chaque instant, remercions-Le donc, avec la plus profonde humilité et reconnaissance, et aussi de tout notre cœur et de toute notre âme, pour les bienfaits que nous avons reçus et que nous recevons journellement de Lui ; puis, ensuite, afin de ne jamais Lui déplaire, ce qui doit être notre suprême désir à tous, soyons toujours bienveillants et charitables pour notre prochain, par amour pour DIEU d'abord, et par attachement pour le prochain ensuite. C'est notre devoir à tous, car ce sont

les deux principales vertus qu'il préfère en nous, et par conséquent celles qui peuvent nous faire le plus progresser, c'est-à-dire qui peuvent le plus nous rapprocher de DIEU, notre bon Père céleste, *source* de toute espérance et consolation, et Seul *dispensateur* de toutes choses.

Que sa divine volonté soit faite !

LIVRE TROISIÈME

LOIS MORALES

CHAPITRE PREMIER

LOI DIVINE OU NATURELLE

1. Caractère de la loi naturelle. — 2. Connaissance de la loi naturelle. — 3. De la morale. — 4. Division de la loi naturelle.

Caractère de la loi naturelle.

La loi naturelle est la loi de DIEU; c'est la seule vraie pour le bonheur de l'homme; elle lui indique ce qu'il doit faire et ne pas faire, et il n'est malheureux que parce qu'il s'en écarte (1). Chacun de nous l'a gra-

---

1. Nous ferons observer, ici, que la fausse instruction religieuse est seule cause des malheurs effrayants que notre bien-aimée France a subis, et que les autres puissances européennes sont susceptibles de subir à leur tour, dans un temps plus ou moins rapproché, si les gouvernements ne coupent pas le mal dans sa racine. But qu'on n'obtiendra jamais avec les croyances religieuses de notre époque, qui malheureusement s'écartent toutes, plus ou moins, de la religion naturelle, la seule vraie, la seule digne de notre dix-neuvième siècle, et dont les principes fondamentaux sont essentiellement conformes à ceux de la doctrine spirite, qui accepte la pluralité des existences corporelles et qui dit : Que ceux qui souffrent ici-bas sont ceux qui ont plus ou moins mal fait dans une vie antérieure; tandis que ceux qui jouissent d'un bonheur plus ou moins grand, sont ceux qui ont plus ou moins bien fait dans une vie également antérieure. De

vée dans la conscience en traits ineffaçables. C'est donc en ne faisant rien qui puisse blesser notre conscience, que nous pouvons espérer d'obéir à la loi naturelle, c'est-à-dire à la loi de DIEU.

La loi naturelle est éternelle et immuable comme DIEU même ; de plus, elle renferme toutes les lois de la nature, autrement dit toutes les lois divines. Les unes règlent le mouvement et les rapports de la matière brute : ce sont les lois physiques ; leur étude est du domaine de la science. Les autres concernent spécialement l'homme en lui-même, dans ses rapports avec DIEU et avec ses semblables ; elles comprennent les lois de la vie du corps, aussi bien que celles de la vie de l'âme : ce sont les lois morales ; leur étude n'est aucunement du domaine de la science, mais elle est entièrement du domaine de la conscience humaine. Évidemment, la loi naturelle ne peut pas être égale pour tous les mondes

---

même que ceux qui font plus ou moins mal dans celle-ci, auront plus tard, après avoir passé un temps plus ou moins long dans la vie spirituelle avant de s'incarner de nouveau, à subir une existence corporelle plus ou moins pénible, toujours en rapport avec les fautes passées, et *vice versâ*. Pensées excessivement religieuses et rationnelles, et, en même temps, *seules* capables de pouvoir retenir dans la bonne voie les malheureux qui s'en écartent. Car les peines éternelles et la béatitude éternelle, préconisées par l'Église catholique, font certainement plus d'incrédules que de croyants, tandis que les principes mentionnés ci-dessus sont susceptibles de donner à réfléchir même aux plus indifférents et, par suite, de les retenir sur la pente du mal. Car, pour convaincre les incrédules, il ne suffit pas de dire, comme le recommande l'Église catholique : *Croyez, sans jamais chercher à comprendre*. Il faut, au contraire, comme l'enseigne le Spiritisme, leur dire : *Voyez, examinez* et *jugez* d'après votre conscience, et puis vous serez entièrement *convaincus*. Ce qui, en effet, arrivera neuf fois sur dix, aussi souvent que la bonne foi sera le seul guide des incrédules.....

disséminés dans l'espace. Notre raison nous dit qu'elle doit être appropriée à la nature de chaque monde; qu'elle doit être proportionnée au degré d'avancement des Êtres qui les habitent.

Comme nous l'avons dit, la loi naturelle comprend toutes les lois physiques et morales. Nous ne nous occuperons ici que des dernières, comme intéressant le plus toute espèce humaine et la nôtre en particulier.

Connaissance de la loi naturelle.

La loi naturelle est gravée dans la conscience de tous les hommes, seulement tous ne la comprennent pas également ; cela dépend de leur plus ou moins d'épuration ; mais tous la comprendront un jour, car tous doivent arriver au même but, qui est la perfection morale. Ceux qui la comprennent le mieux sont les hommes de bien et ceux qui ont le désir sincère de la connaître ; car un semblable désir, chez les hommes de bonne volonté, c'est-à-dire désirant ardemment bien faire, est toujours en grande partie exaucé.

Les Esprits, avant de s'incarner, comprennent infiniment mieux la loi naturelle qu'une fois incarnés. Dans ce dernier cas, ils en conservent toujours un souvenir instinctif. Seulement, les passions humaines la leur font souvent oublier et méconnaître. C'est pourquoi DIEU envoie, de temps en temps, sur un monde matériel, des Esprits supérieurs s'incarner pour la rappeler à ceux qui chancellent et, en même temps, pour faire avancer son humanité.

Le type le plus parfait que DIEU a offert à notre

humanité, pour lui servir de guide et de modèle, c'est Jésus, dont la doctrine est la plus pure expression de la loi de DIEU ! Seulement, les enseignements de Jésus ayant été le plus souvent donnés allégoriquement et en paraboles, parce qu'il parlait alors selon les temps et les lieux, ces enseignements ont été en grande partie mal interprétés par les hommes, qui, en tout temps, les ont plus ou moins faussés ; quelquefois par ignorance, mais aussi, malheureusement, trop souvent par orgueil et par ambition. En effet, si quelques-uns de ceux qui ont prétendu instruire les hommes dans la loi de DIEU, les ont égarés par de faux principes : c'est pour s'être laissé dominer eux-mêmes par des sentiments trop terrestres ; puis, ensuite, pour avoir confondu les lois qui régissent les conditions de la vie de l'âme, avec celles qui régissent la vie du corps. Plusieurs ont donné comme lois divines, ce qui n'était que des lois humaines, créées pour servir les passions et dominer les hommes. Mais DIEU, notre bon Père céleste à tous, dont la bonté pour nous est infinie, prenant en pitié l'extrême faiblesse de notre humanité, vient de la gratifier, depuis quelques années, d'une sublime et on ne peut plus consolante Doctrine (la Doctrine spirite), destinée à régénérer notre humanité terrestre, dans un temps plus ou moins rapproché, et peut-être bien plus rapproché que nous ne pensons. Aujourd'hui, plus d'équivoque possible dans les enseignements qui nous sont donnés par cette fortifiante doctrine ; tout est clair et intelligible pour tout le monde, afin que personne ne puisse prétexter ignorance, que chacun puisse les apprécier et les juger d'après sa raison et sa conscience. C'est le règne du bien, annoncé par Jésus.

Jamais, jusqu'à ce jour, la divine miséricorde de DIEU n'avait encore permis à l'homme de recevoir des communications aussi complètes et aussi instructives que celles qu'il lui est donné de recevoir aujourd'hui. Il y avait bien, ainsi que nous l'apprend l'histoire, dans les anciens âges, quelques individus qui étaient en possession de ce qu'ils considéraient comme une science sacrée; science dont ils faisaient mystère aux profanes, selon eux. Nous comprenons aujourd'hui, avec ce que nous connaissons des lois qui régissent ces phénomènes, qu'ils ne recevaient alors que quelques vérités éparses, au milieu d'un ensemble équivoque et la plupart du temps emblématique. Cependant, pour l'homme d'étude, il ne doit y avoir aucun ancien système philosophique, aucune tradition, aucune religion à négliger ; car tout renferme des germes de grandes vérités, qui (bien que paraissant contradictoires les unes avec les autres, éparses qu'elles sont au milieu d'accessoires sans fondement) sont très-faciles à coordonner, grâce à la clef, que nous donne le Spiritisme consolateur par excellence, d'une foule de choses qui ont pu jusqu'à présent nous paraître sans raison, et dont aujourd'hui la réalité nous est démontrée d'une manière irrécusable. Ne négligeons donc pas de puiser dans les matériaux susmentionnés des sujets d'étude, car ils en sont très-riches et peuvent, d'après cela, contribuer puissamment à notre instruction psychologique et morale.

De la morale.

La morale est la règle pour se bien conduire, c'est-à-

dire la distinction entre le bien et le mal. Elle est fondée sur l'observation de la loi de DIEU. L'homme se conduit bien lorsqu'il fait tout en vue et pour le bien de tous, car alors il observe la loi de DIEU. On peut donc dire que le bien est tout ce qui est conforme à la loi de DIEU, et le mal tout ce qui s'en écarte. D'après cela, faire le bien, c'est se conformer à la loi de DIEU; faire le mal, c'est enfreindre cette loi.

L'homme, vis-à-vis de ses semblables, a un moyen infaillible de distinguer le bien du mal : c'est de faire et de ne pas faire à autrui, tout ce qu'il voudrait qui lui fût fait et pas fait à lui-même. Là est toute la loi et la suprême sagesse. Vis-à-vis de lui-même, la loi naturelle trace à l'homme, pour ses plaisirs et ses besoins, la limite qu'il ne doit pas dépasser; quand il la dépasse, il en est puni par la souffrance physique ou morale qui, en tout temps, est la conséquence inévitable des excès de tous genres. Si l'homme avait la prudence d'écouter, en toutes choses, cette voix intérieure qui lui dit : *Assez !* il éviterait la plupart des maux dont, injustement et malheureusement pour lui, il a la coupable faiblesse d'accuser la PROVIDENCE.

Les conditions de l'existence de l'homme changent selon les temps et les lieux; il en résulte, pour lui, des besoins différents et des positions sociales appropriées à ces besoins. Puisque cette diversité est dans l'ordre des choses, elle est conforme à la loi de DIEU, et cette loi n'en est pas moins *une* dans son principe. C'est à la raison de distinguer les besoins réels des besoins factices ou de convention.

D'après ce que nous venons de dire, la loi de DIEU est

la même pour tous. Nous ajouterons ici que le mal dépend surtout de la volonté qu'on a de le faire. Aussi, pouvons-nous dire que les circonstances donnent, au bien et au mal, une importance relative. L'homme commet souvent des fautes qui, pour être la suite de la position où l'a placé la société, n'en sont pas moins répréhensibles; mais la responsabilité est en raison des moyens qu'il a de comprendre le bien et le mal. C'est ainsi que l'homme éclairé, qui commet une simple injustice, est plus coupable aux yeux de DIEU, que le sauvage ignorant qui s'abandonne à ses instincts.

Règles générales : le mal retombe toujours sur celui qui en est la cause. Ainsi, l'homme qui est conduit au mal par la position qui lui est faite par ses semblables, est moins coupable que ceux qui en sont la cause volontaire; car chacun de nous, au sortir de cette vie, portera la peine non-seulement du mal qu'il aura fait, mais encore de celui qu'il aura provoqué. De même qu'il portera la peine du profit qu'il aura retiré du mal fait par autrui; car, dans ce cas, il est aussi coupable que celui qui le commet. En effet, en profiter, c'est y participer. Peut-être aurait-il reculé devant l'action, mais s'il la trouve toute faite, il en use; c'est donc qu'il l'approuve et qu'il l'eût faite lui-même, s'il l'eût pu et s'il l'eût osé. Enfin, l'on peut dire qu'il y a vertu à résister au mal dont on éprouve le désir, quand surtout on a la possibilité de satisfaire ce désir; si ce n'est que l'occasion qui manque, naturellement on est coupable. On est également coupable, toutes les fois qu'on refuse de faire le bien dans la limite de ses forces, car alors on est responsable du mal qui peut en résulter.

Quant au mérite du bien, il est d'autant plus grand, que les privations qu'on s'impose en le faisant, sont grandes et pénibles pour celui qui fait le bien; tandis qu'il est de peu de valeur toutes les fois que, de sa part, il n'exige aucun sacrifice, ou du moins un sacrifice presque nul. Aussi DIEU tient-il plus de compte au pauvre qui partage son unique morceau de pain, qu'au riche qui ne donne que son superflu, sans se priver en aucune sorte. C'est, en effet, ce que Jésus-Christ a dit à propos du denier de la veuve.

Division de la loi naturelle.

Pour tous les mondes en général, la meilleure division que l'on puisse adopter de la loi naturelle, est celle qui permet d'embrasser dans son ensemble toutes les circonstances tant morales que physiques de la vie des habitants de ces mondes. Seulement, comme il nous est impossible de pouvoir nous occuper des lois morales des mondes autres que le nôtre, nous ne parlerons ici que de celles qui nous concernent spécialement, les autres devant avoir naturellement plus ou moins de rapport avec elles.

Nous venons de dire : que la meilleure division que l'on puisse adopter de la loi naturelle morale, est celle qui permet d'embrasser dans son ensemble toutes les circonstances de la vie des habitants d'un monde. Cela nous décide à adopter la loi naturelle en dix parties de Moïse, cette division remplissant parfaitement ces conditions. Elle comprend les lois suivantes : loi d'*adoration*, *travail*, *reproduction*, *conservation*, *destruction*,

société, progrès, égalité, liberté, et enfin celle de *justice* et de *charité*, par amour pour DIEU, la plus importante de toutes, sans exception. Aussi est-ce par elle que l'homme peut le plus s'améliorer et progresser, c'est-à-dire avancer vers DIEU, qui est le but final de toute Créature humaine et spirituelle.

CHAPITRE II

LOI D'ADORATION

1. De l'adoration. — 2. Vie contemplative. — 3. Prière, son action et son efficacité. — 4. Instructions spirites.

De l'adoration.

La loi d'adoration est indispensable à toute Créature humaine et spirituelle, qui ressent la moindre reconnaissance pour son *unique bienfaiteur* et son *seul soutien*, qui est DIEU, Créateur et Dispensateur de toutes choses. Elle consiste à élever, avec la plus profonde humilité, notre pensée vers DIEU, source de toute espérance et consolation. Par l'adoration, nous rapprochons notre âme de la DIVINITÉ, tout en reconnaissant, avec toute humilité et toute résignation, son pouvoir absolu sur toutes choses.

L'adoration est le résultat d'un sentiment inné,

comme celui de l'existence de la DIVINITÉ. C'est ce qui fait qu'elle a sa source dans la loi naturelle, et qu'elle est commune à toute Créature humaine et spirituelle; car la conscience de sa faiblesse porte toujours l'Être créé, incorporé ou non incorporé, à se courber devant Celui qui peut le protéger, et certes son Protecteur *naturel* et *unique*, c'est DIEU.

L'adoration peut être intérieure ou extérieure, mentale ou verbale, individuelle ou en commun. Toutes sont bonnes, lorsqu'elles sont sincères et qu'elles partent du cœur. Seulement, l'adoration extérieure, mais sans ostentation et en commun, a cet avantage immense qu'elle peut, quelquefois, ramener dans la bonne voie des malheureux qui s'égarent.

Vie contemplative.

Ce que nous appelons vie contemplative, et qui consiste à ne penser uniquement qu'à DIEU, sans faire ni bien ni mal, ne peut pas Lui être agréable; car ne pas faire du bien, c'est déjà mal faire. Puis DIEU veut bien qu'on pense à Lui, mais il ne veut pas qu'on ne pense qu'à Lui, puisqu'il a donné à l'homme des devoirs à remplir sur la terre. En un mot, celui qui se consume dans la méditation et dans la contemplation, celui-là ne fait rien de méritoire aux yeux de DIEU. Sa vie étant inutile à ses semblables, DIEU lui demandera compte, au sortir de cette vie d'épreuves, du bien qu'il n'aura pas fait et que, cependant, sa position sociale lui permettait de faire ici-bas, durant sa vie matérielle.

Prière, son action et son efficacité.

La prière est un acte d'adoration, par lequel on s'adresse à DIEU, pour reconnaître son souverain domaine sur toutes choses; pour Lui demander la grâce non-seulement de ne jamais mal faire, mais encore de bien faire, par amour pour Lui. La prière est la respiration de l'âme; de plus, elle est toujours agréable à DIEU, quand elle est dite avec foi, ferveur et sincérité; tandis qu'il est peu touché de celle de l'homme vain, orgueilleux et égoïste, à moins que ce ne soit, de sa part, un acte de sincère repentir et de véritable humilité.

Par la prière on peut se proposer trois choses : louer, demander et remercier. Elle peut être vocale ou mentale, isolée ou publique. Toutes sont bonnes lorsqu'elles sont sincères, c'est-à-dire humbles, ardentes et ferventes.

On peut prier les bons Esprits, comme étant les messagers de DIEU et les exécuteurs de ses volontés; mais leur pouvoir est en raison de leur supériorité, et toujours et en tout temps relève du Maître de toutes choses, sans la permission de qui rien ne se fait. C'est pourquoi les prières qu'on leur adresse ne sont efficaces que si elles sont agréées par DIEU.

Le Spiritisme *seul* peut faire comprendre l'action de la prière; peut *seul* expliquer le mode de transmission de la pensée, soit que l'Être prié vienne à notre appel, soit que notre pensée lui parvienne. Pour se rendre compte de ce qui se passe en cette circonstance, il faut

se représenter tous les Êtres incarnés et désincarnés plongés dans le fluide universel qui occupe l'espace, comme ici-bas nous le sommes dans l'atmosphère. Ce fluide reçoit une impulsion de la volonté de l'Esprit ; c'est le véhicule de la pensée, comme l'air est le véhicule du son, avec cette différence que les vibrations de l'air sont circonscrites, tandis que celles du fluide universel s'étendent à l'infini. Lors donc que la pensée est dirigée vers un Être quelconque sur la terre ou dans l'espace, c'est-à-dire d'incarné à incarné, ou bien d'incarné à désincarné, et *vice versâ*, un courant fluidique s'établit de l'un à l'autre, transmettant la pensée comme l'air transmet le son.

L'énergie du courant fluidique est en raison de celle de la pensée et de la volonté. C'est ainsi que la prière est entendue des Esprits, à quelque endroit qu'ils se trouvent ; que tous les Esprits communiquent entre eux ; qu'ils nous transmettent leus inspirations ; que des rapports même s'établissent, à distance, entre les habitants d'un monde matériel. (Voir le chapitre IX du livre II.).

La prière n'a de valeur que par la pensée qu'on y attache ; or, il est impossible d'attacher une pensée à ce qu'on ne comprend pas ; car ce que l'on ne comprend pas ne peut toucher le cœur. Pour l'immense majorité, les prières en une langue incomprise ne sont que des assemblages de mots, qui ne disent rien à l'esprit. Pour que la prière touche, il faut que chaque mot réveille une idée, et si on ne la comprend pas, elle ne peut en réveiller aucune. On la répète comme une simple formule qui a plus ou moins de vertu, selon le nombre de

fois qu'elle est répétée. Beaucoup prient par devoir, quelques-uns même pour se conformer à l'usage ; c'est pourquoi ils se croient quittes, quand ils ont dit une prière un nombre de fois déterminé et dans tel ou tel ordre. DIEU lit au fond des cœurs, il voit la pensée et la sincérité, et c'est L'offenser que de Le croire plus sensible à la forme qu'au fond.

Il y a des gens qui contestent l'efficacité de la prière, et ils se fondent sur ce principe : que DIEU connaissant nos besoins, il est inutile de les Lui exposer. Ils ajoutent encore que, tout s'enchaînant dans l'univers par des lois éternelles, nos vœux ne peuvent changer les décrets de DIEU. Sans aucun doute, il y a des lois naturelles et immuables qu'il ne peut pas consentir à abroger selon le caprice de chacun ; mais de là à croire que toutes les circonstances de la vie sont soumises à la fatalité, la distance est grande. S'il en était ainsi, l'homme ne serait qu'un instrument passif, sans libre arbitre et sans initiative. Dans cette hypothèse, il n'aurait qu'à courber la tête sous le coup de tous les événements, sans chercher à les éviter. Il n'aurait pas dû, à l'aide du paratonnerre, chercher à détourner la foudre ; de même qu'il ne devrait rien faire pour éviter un danger quel qu'il soit, ainsi que pour porter secours à son semblable ; suppositions tout à fait absurdes, car DIEU n'a pas donné à l'homme le jugement et l'intelligence pour ne pas s'en servir, la volonté pour ne pas vouloir, l'activité pour rester dans l'inaction, etc.

L'homme étant libre d'agir dans un sens ou dans un autre, ses actes ont pour lui-même et pour autrui des conséquences subordonnées à ce qu'il fait ou ne fait

pas; par son initiative, il y a donc des événements qui échappent forcément à la fatalité. Ces événements ne détruisent pas plus l'harmonie des lois universelles, que l'avance ou le retard de l'aiguille d'une pendule, ne détruit la loi du mouvement sur laquelle est établi le mécanisme. DIEU peut donc accéder à certaines demandes, sans déroger à l'immutabilité de ses lois qui régissent l'ensemble, son accession restant toujours subordonnée à sa volonté; seulement il serait absurde de croire qu'il suffit de demander pour obtenir; de même qu'il est de la dernière injustice et de la plus révoltante ingratitude d'accuser la PROVIDENCE, si elle n'accède pas à toute demande qui lui est faite, car elle sait mieux que nous ce qui est pour notre bien. Ainsi en est-il d'un père sage, qui refuse à son enfant les choses qui peuvent lui être contraires.

L'homme, généralement, ne voit que le présent; or, si la souffrance est utile à son bonheur futur, DIEU le laissera souffrir, comme le chirurgien laisse le malade souffrir d'une opération qui doit amener sa guérison. Ce que DIEU lui accordera, s'il s'adresse à Lui avec *confiance*, *humilité* et *ferveur*, c'est le courage, la patience et la résignation. Ce qu'il lui accordera encore, ce sont les moyens de se tirer lui-même d'embarras, à l'aide des idées qu'il lui fait suggérer par les bons Esprits, lui en laissant ainsi tout le mérite. Il assiste ceux qui s'aident eux-mêmes, selon cette maxime : « *Aide-toi, le ciel t'aidera* », et non ceux qui attendent tout d'un secours étranger, sans faire usage de leurs propres facultés; mais, la plupart du temps, on préférerait être secouru par un miracle sans avoir rien à faire.

Prenons un exemple : Un homme est perdu dans un désert ; il souffre horriblement de la soif ; il se sent défaillir et se laisse tomber à terre. En cet état, il prie DIEU et attend ; mais aucun Ange ne vient lui apporter à boire. Cependant un bon Esprit lui suggère la pensée de se lever, de suivre un des sentiers qui se présentent devant lui ; alors, par un mouvement machinal, rassemblant ses forces, il se lève et marche à l'aventure. Arrivé sur une hauteur, il découvre au loin un ruisseau ; à cette vue il reprend courage. S'il a la foi, il s'écriera : « *Merci, mon DIEU, de la pensée que vous m'avez inspirée et de la force que vous m'avez donnée* » ; ce qui est un signe de piété, d'humilité et de reconnaissance envers DIEU, notre bon Père céleste à tous. S'il n'a pas la foi, il dira : « Quelle bonne pensée j'ai eue là ! Quelle bonne idée j'ai eue de prendre ce sentier plutôt qu'un autre ! Le hasard nous sert vraiment bien quelquefois. Combien je me félicite de mon courage, de ne pas m'être laissé abattre ! » ce qui est un signe d'orgueil absurde et ridicule, et, en même temps, une triste et regrettable ingratitude envers DIEU, *source* de toute espérance et consolation et *Seul dispensateur* de toutes choses.

Mais, objectera-t-on, pourquoi le bon Esprit ne lui a-t-il pas dit clairement : « Suis ce sentier, et au bout tu trouveras ce dont tu as besoin ? » Pourquoi ne s'est-il pas montré à lui, pour le guider et le soutenir dans sa défaillance ? De cette manière, il l'aurait convaincu de l'intervention de la PROVIDENCE. C'était d'abord pour lui apprendre qu'il faut s'aider soi-même et faire usage de ses propres forces. Puis, par l'incertitude, DIEU met à l'épreuve sa confiance en Lui et sa soumis-

sion à sa volonté. Cet homme était dans la situation d'un enfant qui tombe, et qui, s'il aperçoit quelqu'un, crie et attend qu'on vienne le relever ; s'il ne voit personne, il fait des efforts et se relève tout seul.

Par la prière, l'homme appelle à lui le concours des bons Esprits, qui viennent le soutenir dans ses bonnes résolutions et lui inspirer de bonnes pensées ; il acquiert ainsi la force morale nécessaire pour vaincre les difficultés et rentrer dans le droit chemin, s'il en est écarté; par là aussi, il peut éviter les maux qu'il est susceptible de s'attirer par une trop grande confiance en ses propres forces, ce qui toujours, chez lui, est une preuve certaine d'orgueil.

La prière en faveur de celui qui souffre, incarné ou non incarné, est d'autant plus agréable à DIEU, que non-seulement elle prouve, de la part de celui qui prie, un cœur généreux et des sentiments élevés, mais encore elle a cet avantage : c'est que l'Être, pour qui l'on prie, en éprouve toujours un très-grand soulagement, parce que c'est un témoignage d'intérêt qu'on lui donne. D'un autre côté, par la prière, on l'excite au repentir et au désir de faire ce qu'il faut pour s'améliorer et progresser; dans ce cas, la prière se change en un acte d'extrême charité, qui est tout ce qu'il y a de plus agréable à DIEU; car ce sont ces mêmes actes qui doivent, dans l'avenir, amener la sympathie universelle entre toutes les Créatures humaines, but final qu'il leur a destiné de toute éternité.

Instructions spirites.

(Voir, pour ces instructions, *l'Évangile selon le Spiri-*

tisme, d'Allan Kardec, donnant sur la prière, ch. XXVII, nos 1 à 23, les instructions les plus remarquables et les plus sublimes sous tous les rapports ; puis, ensuite, dans le chapitre suivant, un recueil de prières des plus complets). — Ce sont ces deux chapitres qui nous ont aidé à composer les chapitres IV et V de notre *Guide du Bonheur*, ainsi que tout ce qui a rapport à la prière dans notre *Catéchisme universel*, qui donne entièrement le recueil de prières de *l'Évangile selon le Spiritisme.*

CHAPITRE III

LOI DU TRAVAIL

1. Nécessité du travail. — 2. Limite du travail, repos.

Nécessité du travail.

Le travail est une loi de nature, par cela même qu'il est une nécessité, ce que nous ne pouvons pas mettre en doute ; car, pas de travail, pas de civilisation et de jouissance humaine possible. De plus, pour l'homme, c'est une conséquence de sa nature corporelle ; pour lui c'est une expiation, en même temps que c'est un moyen de perfectionner ses facultés intellectuelles et morales. Mais, malheureusement, la plupart d'entre nous ne voient dans le travail que le bien-être matériel qui,

pour eux, doit en être la conséquence ; tandis qu'ils attachent peu d'importance et ne consacrent que peu ou point de temps à leur perfectionnement moral, qui doit leur compter pour l'éternité. On croirait, à voir l'activité qu'ils déploient, qu'il s'y rattache une question du plus haut intérêt pour l'humanité ; tandis qu'il ne s'agit, presque toujours, que de les mettre à même de satisfaire à des besoins exagérés, autrement dit de leur permettre de se livrer à des excès. Que de peines, de soucis, de tourments l'on se donne, que de nuits sans sommeil, pour augmenter une fortune plus que suffisante ! Pour comble d'aveuglement, il n'est pas rare de voir ceux qui s'abandonnent à un amour immodéré de la fortune, ou bien encore aux jouissances mondaines qu'elle procure, s'assujettir à un travail pénible, se prévaloir d'une existence dite de sacrifice et de mérite ; absolument comme s'ils travaillaient pour les autres et non pour eux-mêmes. Insensés qu'ils sont ! Ils croient donc réellement qu'il leur sera tenu compte des soins et des efforts dont l'égoïsme, la cupidité ou l'orgueil sont le mobile ; tandis qu'ils négligent le soin de leur avenir, ainsi que les devoirs que la solidarité fraternelle (spirituellement parlant) impose à tous ceux qui jouissent des avantages de la vie sociale ! Ils n'ont songé qu'à leur corps ; son bien-être, ses jouissances ont été l'unique objet de leur sollicitude égoïste ; pour lui qui meurt, ils ont négligé leur Esprit qui vivra toujours. Aussi ce maître, tant choyé et caressé, est-il devenu leur tyran ; il commande à leur Esprit qui s'est fait son esclave. Esclavage d'autant plus triste, chers Lecteurs, qu'il est tout à fait contraire à toute amélioration morale, et par conséquent,

à notre rapprochement de DIEU, *source de toute espérance et de toute consolation, et notre Seul soutien.*

Nous avons dit que le travail est une loi de nature ; nous ajouterons ici que toute occupation utile est un travail ; par conséquent, le travail peut être *matériel* ou *spirituel* et plus ou moins *moral*, c'est-à-dire ayant pour but l'utilité générale ou particulière à plus ou moins d'individus. — Pour de nombreux renseignements sur le travail en général, consulter le ch. III, du livre deuxième de notre *Guide du Bonheur*. — La bienfaisance elle-même est un travail et, en même temps, un devoir de rigueur pour tous, mais principalement pour les riches et les puissants, à qui DIEU a accordé de telles faveurs, dans le but de leur faciliter les moyens de se rendre utiles à leurs semblables, devoir d'autant plus obligatoire, que la part qui leur est faite, leur donne plus de moyens de faire le bien.

La loi de nature impose aux enfants de travailler pour leurs parents, comme les parents doivent travailler pour leurs enfants; c'est pourquoi DIEU a fait de l'amour filial et de l'amour paternel un sentiment de nature, afin que, par cette action réciproque, les membres d'une même famille soient portés à s'entr'aider mutuellement. C'est ce qui est malheureusement trop souvent méconnu, ou bien quelquefois porté trop aux extrêmes, dans notre société actuelle.

Limite du travail, repos.

Le repos est un besoin après le travail, c'est une loi de nature; il sert à réparer les forces du corps. Aussi

ceux qui abusent de leur autorité, pour imposer à leurs inférieurs un excès de travail, commettent une action des plus mauvaises et en sont responsables devant DIEU, car ils transgressent sa loi. La limite du travail doit toujours être en rapport avec les forces de chaque individu. De plus, quand un vieillard ne peut plus travailler et qu'il est sans ressources, à défaut de famille, la société doit lui en tenir lieu, c'est la loi de charité; de même que le plus fort doit travailler pour le plus faible.

P. S. — Ce n'est pas tout de dire à l'homme qu'il doit travailler, il faut encore que celui qui attend son existence de son labeur trouve à s'occuper, et c'est ce qui n'a pas toujours lieu. Quand la suspension du travail se généralise, elle prend les proportions d'un fléau, comme les disettes. La science économique en cherche le remède, dans l'équilibre, entre la production et la consommation; mais cet équilibre à supposer qu'il soit possible, aura toujours des intermittences et pendant ces intervalles, le travailleur n'en doit pas moins vivre. Il est un élément qu'on n'a pas assez fait entrer dans la balance, et sans lequel la science économique n'est qu'une théorie, c'est l'éducation; non pas l'éducation intellectuelle, mais l'éducation morale; non pas encore l'éducation morale par les livres, mais celle qui consiste dans l'art de former les caractères, celle qui donne des habitudes; car l'éducation est l'ensemble des habitudes acquises. Quand on songe à la masse d'individus jetés chaque jour dans le torrent de la population, sans principes, sans frein et livrés à leur propre instinct, doit-on s'étonner des conséquences désastreuses qui en résultent? Quand cet art sera connu, compris et pratiqué, l'homme apportera dans le monde des habitudes d'ordre et de prévoyance pour lui-même et pour les siens, de respect pour ce qui est respectable; habitudes et respect qui lui permettront de traverser, moins pénible-

ment, les mauvais jours inévitables. Le désordre et l'imprévoyance sont deux plaies qu'une éducation bien entendue peut seule guérir; là est le point de départ, l'élément réel du bien-être, le gage de la sécurité de tous. — Avis donc aux pères et mères de famille qui tous, sur cette terre, ont rigoureusement pour mission de donner à leurs enfants une semblable instruction de prévoyance, d'ordre et d'économie, tant par leurs exemples que par leurs conseils; avis surtout aux instituteurs primaires chargés de l'éducation des enfants d'autrui.

CHAPITRE IV

LOI DE REPRODUCTION

1. Population du globe. — 2. Amélioration. — 3. Obstacles à la reproduction. — 4. Mariage et célibat. — 5. Polygamie.

Population du globe.

La loi de reproduction est une loi de nature, cela est évident, car sans la reproduction le monde corporel périrait. Seulement quelques personnes paraissent s'inquiéter de la trop grande augmentation de la population sur la terre. Cette inquiétude est un non-sens et, par conséquent, n'a pas sa raison d'être; car ces personnes devraient comprendre que le simple bon sens nous dit : qu'en cela nous devons mettre toute notre confiance en

DIEU, qui se charge d'y pourvoir et de maintenir toujours l'équilibre en toutes choses; il nous dit encore, qu'il ne nous est pas permis de douter, un seul instant, que DIEU ne fait jamais rien d'inutile. Ne voyant qu'un coin du tableau de la nature, nous ne pouvons pas juger de l'harmonie de son ensemble.

Amélioration.

Par la reproduction, tous les êtres vivants tendent à s'améliorer. Ainsi, pour les plantes et les animaux, les espèces et les races s'améliorent, soit d'elles-mêmes, soit avec l'aide de l'homme, qui, dans son propre intérêt, en même temps que dans un intérêt général, volontaire ou involontaire, cherche à améliorer tout ce qui l'entoure. C'est la mission que DIEU a donnée, plus ou moins, à tous les hommes sur la terre.

Les races humaines également s'améliorent d'elles-mêmes. Ainsi, les croisements de races humaines forment de nouveaux types, qui sont toujours une amélioration physique, comparativement aux premiers; comme ils sont en même temps, pour ces mêmes types, une amélioration spirituelle et morale. Cette dernière vérité a d'autant plus sa raison d'être, que le bon sens nous dit : que naturellement les nouveaux types réunissent, en eux, les connaissances spirituelles et morales des races qui les composent; connaissances qu'eux-mêmes perfectionnent encore, par l'étude et le travail.

Obstacles à la reproduction.

DIEU a donné à l'homme, sur tous les êtres vivants,

un pouvoir dont il doit user pour le bien, mais non abuser. Il peut régler la reproduction selon les besoins, il ne doit pas l'entraver sans nécessité. L'action intelligente de l'homme est un contre-poids établi par DIEU, pour rétablir l'équilibre. De plus, nous devons reconnaître également, que l'instinct de destruction qui a été donné à l'homme et à plusieurs espèces d'animaux, fait que, tout en pourvoyant à leur propre conservation, ils arrêtent le développement excessif, et qui par la suite deviendrait dangereux, des espèces végétales et animales dont ils se nourrissent, etc. (*Voir* la loi de destruction, ch. VI.)

Mariage et célibat.

Le mariage, c'est-à-dire l'union permanente entre deux personnes (homme et femme), est un véritable progrès dans la marche de l'humanité; seulement c'est une loi humaine qui a besoin d'être perfectionnée, surtout concernant son indissolubilité absolue, qui est tout à fait contraire à la loi de nature, toutes les fois qu'il n'est pas productif, autrement dit que les deux conjoints ne peuvent pas avoir d'enfants, but providentiel du mariage. Cette indissolubilité a encore d'autant moins sa raison d'être, lorsqu'en outre de la stérilité du mariage, il n'y a pas d'accord entre les deux conjoints. Dans ce cas, elle devient un véritable fléau pour la société.

L'abolition du mariage serait pour le genre humain un véritable malheur, car ce serait pour lui le retour à l'enfance de l'humanité, c'est-à-dire à la vie des bêtes; bien plus encore, elle placerait l'homme au-dessous

même de certaines espèces d'animaux, qui lui donnent l'exemple d'unions constantes.

Tout célibat volontaire par égoïsme déplaît souverainement à DIEU, car c'est violer sa loi; mais si, en renonçant aux joies de la famille, il a pour but de se vouer plus entièrement au service de l'humanité, alors c'est un sacrifice très-méritoire que le célibataire accomplit, et cela d'autant plus qu'il fait plus de bien.

Polygamie.

La polygamie est une loi contre nature, car, si c'était une loi de nature, elle devrait pouvoir être universelle, ce qui est matériellement impossible, vu l'égalité presque numérique des deux sexes. Elle est contre nature, parce qu'elle rend pour beaucoup le célibat obligatoire, de même qu'elle tend à abrutir les mœurs d'une nation. Aussi est-il de l'intérêt de l'humanité entière, que cette législation infâme disparaisse pour toujours de dessus terre. Nous ajouterons ici, que ce qui s'est passé à Constantinople depuis quelques années (l'abolition de son sérail par le Sultan Abdul-Azis) nous fait espérer sa disparition, dans un temps peut-être plus rapproché que nous ne pensons généralement.

CHAPITRE V

LOI DE CONSERVATION

1. Instinct et moyens de conservation. — 2. Nécessaire et superflu.
3. Privations et souffrances volontaires.

Instinct et moyens de conservation.

L'instinct de conservation est non-seulement une loi de nature (ce qu'on ne peut mettre en doute), mais encore il est général à toutes *créatures* vivantes ; dans le but de les engager à prolonger leur vie, afin de remplir la tâche qui leur a été imposée, et, en même temps, pour soutenir l'homme dans ses épreuves. Seulement, pour les uns, cet instinct est purement machinal, comme chez les animaux ; pour d'autres, il est plus ou moins raisonné, comme chez l'homme, chez qui quelquefois, cependant, il peut être purement machinal, tellement il est instantané.

DIEU a donné à toutes ses *créatures* tout ce qui peut être utile à leur conservation ; seulement les unes et les autres, par paresse ou autrement, sont plus ou moins imprévoyantes. Alors cette imprévoyance leur occasionne des privations plus ou moins contraires à leur conservation, mais qui sont plus ou moins dépendantes de leur volonté.

Ce que nous venons de dire, pour toutes les *créatures*

en général, peut malheureusement s'adresser, avec trop de vérité, à l'espèce humaine. En effet, que de misères et de privations en tous genres, engendrées par l'imprévoyance, la paresse, le manque de courage, de fermeté, et surtout l'inconduite, qui est une des plaies les plus regrettables du genre humain! Cependant il peut arriver quelquefois que tout moyen d'existence vienne à manquer à l'homme, sans que cela dépende nullement de sa volonté, mais que ce soit la conséquence majeure de la force des choses; par exemple, les naufrages, les grandes disettes, etc. Dans ce cas, ce sont des épreuves que les hommes ont à subir; ils doivent s'y résigner et, surtout, ne jamais commettre aucun acte contre nature (anthropophagie), pour leur conservation; comme nous en avons malheureusement des exemples trop nombreux sur mer, dans les naufrages, et dans les grands centres de population, lors des famines occasionnées par de grandes disettes ou par la guerre.

Nécessaire et superflu.

Dans un but providentiel, tous les hommes, en général, sont plus ou moins attachés aux jouissances des biens matériels. En effet, si l'homme n'eût été excité à l'usage des biens de la terre qu'en vue de son utilité, son indifférence eût pu compromettre l'harmonie de l'univers; c'est pourquoi DIEU lui a donné l'attrait du plaisir, qui le sollicite au travail et, par conséquent, à l'accomplissement de ses vues providentielles; par cet attrait même, DIEU a voulu, en outre, l'éprouver par

la tentation qui l'entraîne vers l'abus, dont sa raison doit le défendre.

L'homme qui, dans les excès de tout genre, cherche un raffinement de jouissance, se met au-dessous de la brute, car la brute sait s'arrêter à la satisfaction du besoin. Dans ce cas, il abdique la raison que DIEU lui a donnée pour guide, et plus ses excès sont grands, plus il donne à sa nature animale, d'empire sur sa nature spirituelle. Les maladies, les infirmités, la mort même, qui sont la conséquence des abus, autrement dit de la transgression de la loi de DIEU, sont en même temps sa punition dans cette vie; sans préjudice de celles qui l'attendent dans l'autre vie, lesquelles sont toujours en rapport avec les fautes commises.

Privations et souffrances volontaires.

Toutes les privations et souffrances volontaires que quelques hommes s'imposent par piété, sont désagréables à DIEU, toutes les fois qu'elles ne sont d'aucune utilité pour autrui; car, dans ce cas, c'est de l'égoïsme, le plus hideux de tous les défauts, et par conséquent le plus désagréable à DIEU. Tandis que si elles ont pour but le bien de leurs semblables, par exemple vêtir l'indigent, consoler celui qui pleure, travailler pour celui qui est infirme, etc., alors c'est le sublime de la charité, la plus belle de toutes les vertus, et celle qui est la plus agréable à DIEU, notre bon Père céleste à tous, *source* de toute espérance et consolation, et Seul *Dispensateur* de toutes choses. Que sa volonté soit faite!

CHAPITRE VI

LOI DE DESTRUCTION

1. Destruction des êtres vivants les uns par les autres. — 2. Destruction nécessaire et abusive. — 3. Suicide. — 4. Destruction de l'homme par l'homme. — 5. (*P.-S.*)

Destruction des êtres vivants les uns par les autres.

La destruction est une loi de nature, car ce que nous appelons destruction n'est qu'une transformation, qui a pour but le renouvellement et l'amélioration de tout ce qui existe dans la Création.

La destruction réciproque des êtres vivants est, de toutes les lois naturelles, celle qui, au premier abord, semble le moins se concilier avec la bonté de DIEU. On se demande pourquoi il leur a fait une nécessité de s'entre-détruire, pour se nourrir aux dépens les uns des autres.

Pour celui qui ne voit que la matière, qui borne sa vue à la vie présente, cela paraît, en effet, une imperfection dans l'œuvre divine; d'où cette conclusion qu'en tirent les incrédules : que DIEU n'étant pas parfait, il n'y a pas de DIEU. C'est qu'ils jugent la perfection de DIEU à leur point de vue : leur propre jugement est la mesure de sa sagesse, et ils pensent que DIEU ne saurait mieux faire que ce qu'ils feraient eux-mêmes. Leur courte vue ne leur permettant pas de juger l'ensemble, ils ne comprennent pas qu'un bien réel puisse sortir

d'un mal apparent. La connaissance du principe spirituel, considéré dans son essence véritable, et la connaissance de la grande loi d'unité, qui constitue l'harmonie de la Création, peuvent seules donner à l'homme la clef de ce mystère. Ces deux connaissances, en effet, lui montrent la sagesse providentielle et l'harmonie précisément là où il ne voyait qu'anomalie et contradiction. Il en est de cette vérité comme d'une foule d'autres; l'homme n'est apte à sonder certaines profondeurs, que lorsque son esprit est arrivé à un degré suffisant de maturité.

La vraie vie de l'animal, aussi bien que de l'homme, n'est pas plus dans l'enveloppe corporelle qu'elle n'est dans l'habillement; elle est dans le principe intelligent, qui préexiste et survit au corps. Ce principe a besoin du corps, pour se développer par le travail qu'il doit acccomplir sur la matière brute; le corps s'use en accomplissant ce travail, mais l'Esprit ne s'use pas; au contraire, il en sort à chaque fois plus fort, plus lucide et plus capable. Qu'importe donc que l'Esprit change plus ou moins de fois d'enveloppe; il n'en est pas moins Esprit. C'est absolument comme si un homme renouvelait cent fois son habillement dans l'année, il n'en serait pas moins le même homme. Par le spectacle incessant de la destruction, DIEU apprend aux hommes le peu de cas qu'ils doivent faire de l'enveloppe matérielle; par ce moyen, il suscite en eux l'idée de la vie spirituelle, en la leur faisant désirer comme une compensation.

DIEU, dira-t-on, ne pouvait-il arriver aux mêmes résultats par d'autres moyens, et sans astreindre les êtres vivants à s'entre-détruire? Bien hardi serait celui

qui prétendrait pénétrer les dessins de DIEU ! Si tout est sagesse dans son œuvre (ce que, certainement, tout homme tant soit peu sensé ne peut mettre en doute), nous devons supposer que cette sagesse ne doit pas plus faire défaut sur ce point que sur les autres ; si nous ne le comprenons pas, il faut nous en prendre à notre peu d'avancement. Toutefois, nous pouvons essayer d'en chercher la raison, en prenant pour boussole ce principe : *DIEU doit être infiniment juste et sage ;* cherchons donc en tout sa justice et sa sagesse.

Une première utilité qui se présente de cette destruction, utilité purement physique, il est vrai, est celle-ci : les corps organiques ne s'entretiennent qu'à l'aide des matières organiques, ces matières contenant seules les éléments nutritifs nécessaires à leur transformation. Les corps, instruments d'action du principe intelligent, ayant besoin d'être incessamment renouvelés, la PROVIDENCE les fait servir à leur entretien mutuel ; c'est pour cela que les êtres se nourrissent les uns des autres, c'est-à-dire que le corps se nourrit du corps ; mais le principe intelligent, qui pour l'homme est l'Esprit incarné en lui, n'est ni anéanti, ni altéré : il n'est que dépouillé de son enveloppe.

Il est en outre des considérations morales d'un ordre plus élevé.

La lutte est nécessaire au développement du principe intelligent ; c'est dans la lutte qu'il exerce ses facultés. Celui qui attaque pour avoir sa nourriture, et celui qui se défend pour conserver sa vie, font assaut de ruse et d'intelligence, et augmentent, par cela même, leurs forces intellectuelles.

L'un des deux succombe; mais qu'est-ce que le plus fort ou le plus adroit a enlevé au plus faible, en réalité? son vêtement de chair, pas autre chose; le principe intelligent, qui n'est pas mort, en reprendra un autre plus tard.

Dans les êtres inférieurs de la Création, dans ceux ou le sens moral n'existe pas, où l'intelligence n'est encore qu'à l'état d'instinct, la lutte ne peut avoir pour mobile que la satisfaction d'un besoin matériel; or, un des besoins matériels les plus impérieux, est celui de la nourriture; ils luttent donc uniquement pour vivre, c'est-à-dire pour prendre ou défendre une proie, car ils ne sauraient être stimulés par un mobile plus élevé. C'est dans cette première période que l'âme s'élabore et s'essaye à la vie. Lorsqu'elle a atteint le degré de maturité nécessaire pour sa transformation, elle reçoit de DIEU de nouvelles facultés : le libre arbitre et le sens moral, autrement dit l'*étincelle divine*, qui donne un nouveau cours à ses idées, la dote de nouvelles aptitudes et de nouvelles perceptions. Mais les nouvelles facultés dont elle est douée ne se développent que graduellement, car rien n'est brusque dans la nature; il y a donc une période de transition, où l'homme se distingue à peine de la brute; c'est pourquoi, dans les premiers âges, l'instinct animal domine, et la lutte a encore pour mobile la satisfaction des besoins matériels. Plus tard, l'instinct animal et le sentiment moral se contre-balancent; l'homme alors lutte, non plus pour se nourrir, mais pour satisfaire son ambition, son orgueil, le besoin de dominer; pour cela, il lui faut encore détruire. Mais, à mesure que le sens moral prend le dessus, la sensibilité

se développe, le besoin de la destruction diminue, il finit même par s'effacer et par devenir odieux; à cette époque, l'homme a horreur du sang. Cependant la lutte est toujours nécessaire pour le développement de l'Esprit; car, même arrivé à ce point qui nous semble culminant, il est loin d'être parfait; mais alors la lutte, de sanglante et brutale qu'elle était, devient purement intellectuelle; l'homme lutte contre les difficultés et non plus contre ses semblables, etc.

Destruction nécessaire et abusive.

Si DIEU a permis que les êtres vivants se détruisent pour se nourrir, c'est, en outre des raisons que nous avons données précédemment, afin de maintenir l'équilibre dans la reproduction, qui pourrait devenir excessive; c'est également afin d'utiliser les débris de l'enveloppe extérieure. Mais, nous le répétons ici, ce n'est toujours que cette enveloppe qui est détruite, et cette enveloppe n'est que l'accessoire et, en aucune manière, la partie essentielle de l'Être pensant; la partie essentielle, c'est le principe intelligent, qui est indestructible et qui s'élabore dans les différentes métamorphoses qu'il subit. Cependant cela ne suffisant pas toujours, alors DIEU envoie, de temps en temps, des fléaux destructeurs parmi nous, tels que guerres, épidémies, famines, etc., afin de rétablir cet équilibre indispensable à l'harmonie universelle. Quelquefois aussi ces fléaux peuvent nous être envoyés comme punition ou comme épreuve, ou bien encore, pour avancer l'amélioration intellectuelle ou morale (voire même toutes les deux à

a fois), de la contrée qui les subit; ainsi qu'il en sera fait mention dans l'article 1er du chapitre VIII suivant.

Toute destruction doit avoir un but d'utilité, car celle qui dépasse la limite du besoin, quelle qu'elle soit, est une violation de la loi de DIEU. Est à plaindre celui qui s'y abandonne, soit par cruauté, soit autrement. L'excès contraire est un sentiment louable en lui-même, mais on doit toujours éviter qu'il devienne abusif, c'est-à-dire contraire à la loi naturelle de destruction; car alors ces excès contraires engendreraient d'autres abus qui, pour le moment, seraient préjudiciables à l'espèce humaine, ainsi qu'à la plupart des animaux eux-mêmes.

Règle générale : le besoin de destruction est toujours proportionné à l'état plus ou moins matériel des mondes. Ainsi, plus un monde est matériel, plus ce besoin se fait sentir, et *vice versâ.* D'après cela, nous devons conclure que, dans les mondes très-élevés, ce besoin de destruction est comme nul; de même que nous devons espérer qu'il ira en s'affaiblissant de plus en plus parmi nous, à mesure que notre amélioration intellectuelle et morale se développera, et que notre globe progressera.

Suicide.

Celui qui se donne volontairement la mort, qui, par conséquent, jouit de toutes ses facultés en se la donnant, transgresse la loi de DIEU. Seulement la gravité de sa faute dépend beaucoup des motifs qui l'ont porté à cette malheureuse action; car nous pouvons dire que ces motifs sont aussi nombreux, que les sentiments chez les hommes sont différents; DIEU Seul peut les connaître,

et à Lui Seul appartient le droit de les apprécier et de les juger. Cependant nous pouvons dire que, règle générale, la punition commune à tous les suicidés dont la mort n'a pas eu, plus ou moins pour but, l'utilité publique (seul cas où la mort volontaire soit permise et même digne d'éloge, car alors c'est du dévouement de la part de celui qui, dans cette circonstance, sacrifie sa vie, dévouement d'autant plus méritoire aux yeux de DIEU, qu'il est désintéressé), leur punition commune, disons-nous, consiste à éprouver les plus grandes déceptions dans leurs espérances, sans préjudice des autres punitions qui peuvent leur être infligées, quand celle-là ne suffit pas ; DIEU Seul en est le *juge*.

Destruction de l'homme par l'homme.

La destruction de l'homme par l'homme, toutes les fois qu'elle a pour cause un intérêt particulier, quel qu'il soit, est toujours très-blâmable aux yeux de DIEU, qui, dans ce cas, punit toujours sévèrement le coupable ; car celui qui ôte la vie à son semblable, tranche une vie (toujours imposée par DIEU) d'épreuve pour tous, d'expiation pour la très-grande majorité, et, en même temps, de mission plus ou moins importante pour chacun. Là est le mal, car, dans ce cas, l'on se met en désaccord complet avec la volonté suprême de DIEU. D'après cela, même en cas de légitime défense, mieux vaut succomber que de devenir meurtrier, s'il ne nous est pas possible de mieux faire; car alors celui qui succombe est toujours bien vu de DIEU, qui lui tient compte des sentiments humains dont il a fait preuve contre son adver-

saire ; tandis que celui qui est meurtrier, est toujours très-sévèrement puni. Lorsque, au contraire, la destruction de l'homme par l'homme a pour but l'intérêt plus ou moins général, soit pendant la guerre(1), dans un combat, soit pour garantir la société d'un fou furieux armé et capable de faire beaucoup le mal, ou bien encore, d'un homme atteint d'hydrophobie, etc., enfin toutes les fois que l'intérêt plus ou moins général l'exige ; alors, dans ce cas seulement, il est permis à l'homme de donner la mort à son semblable, s'il ne lui est pas humainement possible de pouvoir mieux faire, pour éviter de grands malheurs. D'après cela, la peine de mort juridique est donc toujours une faute très-grave, car, en dehors des cas sus-désignés, il n'est accordé à aucun Être humain, quel qu'il soit, droit de vie et de mort sur son semblable ; quelque coupable qu'il puisse être, DIEU Seul a ce pouvoir, et à Lui Seul appartient le droit de l'exercer. Seulement, dans l'intérêt des sociétés, tout homme criminel ou capable de nuire peut être condamné par ses semblables, chargés de le juger, à être interné tout le temps voulu pour la sûreté publique (2). Cette manière

1. La guerre peut être *oppressive* ou *défensive*. Dans le premier cas, ceux qui la décrètent et ceux qui la dirigent, sont tous excessivement coupable aux yeux de DIEU ; de plus, ils sont tous responsables des conséquences inévitables qui en résultent. Quant aux soldats, forcés d'obéir aux ordres rigoureux de leurs supérieurs, ils sont tous complétement innocents des actions qu'ils commettent, à la condition expresse, naturellement, que ces actions soient exemptes de cruautés, etc. Même conséquence pour ceux qui la décrètent et la dirigent, dans le second cas, à la condition expresse cependant, pour eux, d'éviter toute cruauté quelconque, inutile à leur défense. (*Avis aux monarques et à leur entourage.*)

2. Nous ferons observer que, malheureusement dans l'état ac-

de punir a, sur la première, l'avantage immense d'ouvrir au criminel la porte du repentir et non de la lui fermer, tout en sauvegardant la sûreté publique.

D'après tout ce que nous venons de dire, nous devons en conclure : que tout duel en général, quels qu'en soient les motifs, est toujours exécrable aux yeux de DIEU. Malheur donc à ceux qui ont la faiblesse de succomber à la tentation, car c'est le plus grand crime que l'homme puisse commettre ici-bas, soit qu'il succombe, soit qu'il soit vainqueur, les deux alternatives étant également coupables aux yeux de DIEU, et toujours punies avec une extrême sévérité, suivant leur plus ou moins de culpabilité !

D'après cela, chers et bien-aimés Lecteurs, quelle que soit la gravité de l'insulte que nous puissions recevoir de la part d'autrui, ayons donc toujours le courage et la fermeté d'âme de pardonner à l'insultant, tout en le plaignant sincèrement ; car l'infortuné, dans ce cas, est réellement à plaindre. Si cependant ce courage et cette fermeté d'âme venaient à nous manquer (ce qui est toujours une preuve d'infériorité de l'incarné), soit parce que l'insulte aurait été une récidive, soit à cause de sa trop grande gravité, il existe alors un moyen moral d'en tirer une vengeance éclatante et honorable en

---

tuel des choses, l'on peut dire que, coupable ou innocent, le jour où une personne passe le seuil d'une maison d'arrêt ou de justice, elle est perdu pour la société ; que son avenir est détruit, et que, généralement, le crime s'empare d'elle, comme d'une proie qui lui est destinée. D'après cela, l'on doit comprendre qu'il est du devoir de tout juge d'instruction, de ne jamais donner suite à tout acte d'accusation, tant que cet acte ne lui paraît pas clair et irréfutable.

même temps : c'est de sommer celui qui nous a insulté, d'avoir à nous accompagner dans une ville *quelconque*, sérieusement éprouvée par une maladie pestilentielle (*choléra*, *typhus*, etc.); dans le but de se dévouer, l'un et l'autre, au soulagement des pestiférés. Ce dévouement, dans ce cas, devra persister jusqu'à ce que l'épidémie ait entièrement disparu, dans le cas où ni l'un ni l'autre n'en seraient atteints; dans le cas contraire, jusqu'à ce que mort s'ensuive pour l'un des deux, le survivant pouvant alors se retirer, en tout droit et tout honneur.

Certainement, chers Lecteurs, cette manière de tirer une vengeance éclatante, pour une insulte excessivement grave, en vaut bien une autre. Nous sommes même intimement convaincu, tout en étant moralement persuadé que la majorité de nos Lecteurs sera de notre avis, que c'est la seule réparation que l'homme véritablement honnête et vertueux, soit en droit d'exiger en pareil cas. (*Avis aux duellistes.*)

Nota. — Comme preuve à l'appui de ce que nous venons de dire, dans les deux articles précédents, sur le suicide et tout duel en général, nous ferons les observations suivantes : C'est que l'homme ou Esprit incarné peut être sur notre terre : en mission, en progression, en punition. Ceci posé, il faut que nous nous persuadions, une fois pour toutes, que l'état de mission, progression et punition de l'incarné doit, sous peine pour ce dernier de recommencer son épreuve, arriver aux termes fixés par les décrets de la *justice suprême*.

Avancer, par soi-même ou par provocation, l'instant fixé par DIEU, pour la rentrée dans le monde des Esprits, est **donc un crime énorme; le duel est un crime plus** grand

encore ; car non-seulement c'est un suicide, mais de plus un assassinat raisonné.

En effet, croyez-vous que le *provoqué* et le *provocateur* ne se suicident pas moralement, en s'exposant volontairement aux coups mortels de l'adversaire? Croyez-vous que tous deux ne sont pas des *assassins réfractaires,* du moment qu'ils cherchent mutuellement à s'ôter l'existence choisie par eux ou imposée par DIEU, etc. ? D'après cela, chers et bien-aimés Lecteurs, nous devons tous comprendre : que deux fois criminels aux yeux de DIEU sont les duellistes; deux fois terrible sera leur punition ; car nulle excuse ne sera admise, tout, par eux, étant froidement calculé et prémédité.

Pour ne pas succomber à cette exécrable et malheureuse tentation, il ne nous faut qu'*humilité, sincérité* et *charité* envers notre prochain qui est notre frère en DIEU ; nous ne succombons, au contraire, que par *orgueil* et *ostentation.*

Malheureusement la généralité des hommes est encore beaucoup trop sous l'influence de l'*orgueil* et de l'*ostentation;* pour s'excuser à leur propres yeux, ils font sonner bien haut les mots de *devoir, honneur* et *cœur*, et ne se doutent pas qu'ils signifient : *exécution des commandements de DIEU, sagesse, charité* et *amour.*

Avec ces mots pourtant, ils égorgent leurs frères ; avec ces mots, ils se suicident; avec ces mots, ils se perdent.

Aveugles qu'il sont! ils croient être forts, parce qu'ils auront entraîné un malheureux plus faible qu'eux. Aveugles qu'ils sont, lorsqu'ils croient que l'approbation de leur conduite, par des aveugles et des méchants comme eux, leur donnera la considération humaine ! La société tout entière, y compris même celle au milieu de laquelle ils vivent, les réprouve et les maudit ; de plus, ils sont considérés comme des bêtes fauves, par les hommes honnêtes et sages.

Examinons quelques cas, et nous verrons si le raisonnement justifie leur interprétation des mots de *devoir, honneur* et *cœur.*

Un homme a le cœur percé de douleur et l'âme pleine

d'amertume, car il a surpris les preuves irréfutables de l'inconduite de sa femme ; il provoque l'un des séducteurs de sa faible et coupable épouse. Cette provocation sera-t-elle le résultat de ses *devoirs*, de son *honneur* et de son *cœur?* Non; car son honneur ne lui sera pas rendu, puisque son honneur personnel n'a pas été atteint ; ce ne sera pas, non plus, le premier mouvement de son cœur, qui toujours le porte à la bienveillance, mais ce sera de la *vengeance*.

Mieux encore ; comme preuve que son prétendu honneur n'est pas en jeu, c'est que très-souvent son malheur est ignoré, et resterait ignoré, s'il n'était publié par les mille voix provoquées par le scandale, occasionné par sa *vengeance*.

Enfin, si son malheur est connu, il est plaint sincèrement par tous les hommes sensés et honnêtes, il en retire des preuves nombreuses de véritable sympathie, et il n'a contre lui que les rieurs au cœur méchant et endurci, et bien certainement tout à fait méprisables. Dans l'un et l'autre cas son honneur, prétendu et nullement personnel, ne peut lui être rendu.

L'*orgueil* seul est donc le guide de presque tous les duels, et non l'*honneur*.

Croyez-vous que le duelliste, pour un mot, la fausse interprétation d'une phrase, le froissement insensible et involontaire d'un bras en passant, pour un *oui* ou un *non* enfin, et même quelquefois pour un regard qui ne lui était pas adressé, soit poussé par un sentiment d'honneur, à demander une prétendue réparation par l'assassinat et le suicide ? Oh ! n'en doutez pas, l'*orgueil* et la *certitude de sa force* sont ses seuls mobiles, souvent aidés de l'ostentation ; car il veut parader, faire preuve de courage et quelquefois de générosité : *ostentation!!!*

Ostentation, nous le répétons, car ses connaissances en duellisme sont les seules vraies; son courage et sa générosité sont des *mensonges*.

Voulez-vous le mettre à l'épreuve réelle, ce spadassin courageux ? Mettez-le en face d'un rival ayant une réputation

infernale au-dessus de la sienne, et pourtant peut-être d'un savoir inférieur au sien, il pâlira et fera tout pour éviter le combat; mettez-le en face d'un Être plus faible que lui, ignorant cette science doublement mortelle, vous le verrez impitoyable, hautain et arrogant, même lorsqu'il est contraint d'avoir pitié. — Est-ce du courage?

Quant à sa générosité : oh ! parlons-en. Est-il généreux, l'homme confiant en sa force, qui, après avoir provoqué la faiblesse, lui octroie la continuation d'une existence bafouée et donnée en ridicule? Est-il *généreux*, celui qui, pour l'obtention d'une chose désirée et convoitée, provoque son faible possesseur, pour l'obtenir ensuite en récompense de sa *prétendue générosité ?* Est-il *généreux*, celui qui, usant de ses talents criminels, épargne la vie d'Êtres faibles qu'il a injuriés ? Est-il *généreux* encore, lorsqu'il donne une semblable preuve de générosité, au mari ou au frère qu'il a indignement outragé, etc. ?

Oh ! soyez tous persuadés, chers Lecteurs, que le duel est une horrible et infâme invention des Esprits méchants et pervers, invention digne de l'état de barbarie et qui afflige le plus DIEU, notre bon Père céleste à tous, dont la *bonté* pour nous est *infinie*, mais dont la suprême justice est également *infinie*, c'est-à-dire sans miséricorde pour le pécheur, jusqu'à ce qu'il ait expié ses fautes passées...

CHAPITRE VII

LOI DE SOCIÉTÉ

1. Nécessité de la vie sociale. — 2. Liens de famille.

Nécessité de la vie sociale.

DIEU a fait l'homme pour vivre en société, car, sans aucun doute, il ne lui a pas donné inutilement la parole et toutes les autres facultés nécessaires à la vie de relation. D'après cela, nous devons en conclure : que la vie de société ou vie sociale, est une loi de nature. C'est pourquoi l'homme qui, par égoïsme, cherche à s'isoler complétement, est toujours très-coupable aux yeux de DIEU, parce qu'il se fait une vie inutile pour ses semblables, ce qui est déjà une faute grave ; puis c'est par l'union sociale que l'homme peut s'améliorer et progresser, car alors les plus avancés aident aux autres ; tandis que, par l'isolement complet, il ne peut que s'abrutir et s'étioler, ce qui est contraire à la loi naturelle du progrès, en même temps qu'à son propre intérêt comme amélioration. Il est donc du devoir de tout homme sensé de rechercher, plus ou moins, la fréquentation des sociétés, et cela dans ses propres intérêts, ainsi que dans l'intérêt général.

Liens de famille.

Les liens de famille sont communs aux hommes et aux animaux ; seulement les animaux ne vivant que de la vie matérielle et nullement de la vie morale, il s'ensuit que la tendresse de la mère pour ses petits, a pour principe l'instinct de conservation des êtres auxquels elle a donné le jour. Quand ces êtres peuvent se suffire à eux-mêmes, sa tâche est remplie, la nature ne lui en demande pas davantage ; c'est pourquoi elle les abandonne, pour s'occuper des nouveaux venus.

Les hommes, au contraire, vivant infiniment plus de la vie spirituelle et morale que de la vie matérielle (du moins le plus grand nombre), il y a chez eux autre chose que des besoins physiques, il y a nécessité du progrès intellectuel et moral ; mais les liens sociaux sont nécessaires à ce progrès, et les liens de famille resserrent les liens sociaux. C'est pourquoi les liens de famille, dans l'humanité, sont des liens indissolubles, et qu'ils se fortifient de plus en plus, au lieu de se rompre comme chez les animaux. (*Voir* l'article 5, du chapitre IV, du livre deuxième de ce volume.)

Nous ajouterons que les liens de famille, dans toute humanité quelconque, ne doivent jamais nous faire oublier la *fraternité spirituelle,* qui doit exister entre toutes les créatures humaines ; oubli que, malheureusement, nous voyons exister trop souvent parmi nous. En effet, dans notre humanité, combien ne voyons-nous pas de gens capables de se sacrifier pour les leurs et qui, pour ceux qui matériellement ne leur sont rien, ne

feraient pas le plus léger sacrifice? Ces malheureux, plus à plaindre qu'à blâmer, ne réfléchissent pas, sans doute, qu'en agissant ainsi, ils renoncent volontairement à la *Paternité spirituelle* de Celui qui a créé l'Être spirituel et moral qui est en eux, c'est-à-dire de DIEU, *notre bon Père céleste à tous, source de toute espérance et consolation, et notre seul soutien.*

CHAPITRE VIII

LOI DU PROGRÈS

1. Marche du progrès. — 2. Peuples dégénérés. — 3. Civilisation et législation humaine. — 4. Influence du Spiritisme sur le progrès. Son avenir.

Marche du progrès.

La loi du progrès est une loi de nature, ce qui nous le prouve, c'est que tout dans la nature est destiné à s'améliorer et à progresser; ainsi l'a décidé le *Créateur* de toutes choses, dans sa suprême sagesse et son infinie bonté. Seulement, dans l'espèce humaine. les hommes, en s'améliorant, ne progressent pas tous en même temps et de la même manière. Ainsi, les uns peuvent progresser davantage en intelligence qu'en morale et *vice versâ;* d'autres, enfin, peuvent rester plus ou moins

stationnaires. Mais, règle générale, tous doivent, dans un temps plus ou moins long, arriver au but marqué par la PROVIDENCE, et cela par la force des choses. Car les hommes peuvent bien quelquefois, par de mauvaises lois, retarder momentanément le progrès; mais l'étouffer, jamais ; DIEU ne le permet pas. Puis, lorsqu'un monde ne marche pas assez vite, DIEU, de temps à autre, lui suscite une secousse physique ou morale qui lui aide à progresser.

Comme secousse physique, nous en avons eu une preuve convaincante, dans la grande révolution sociale des Etats-Unis d'Amérique. En effet, de la guerre civile, qui a existé si longtemps dans ce malheureux pays (quatre ans environ), est résultée une amélioration considérable dans les habitudes et dans les mœurs de ses habitants, dont le développement moral avait été presque nul depuis bien des siècles; tandis que leur développement intellectuel y avait fait des progrès immenses et surprenants. Cette amélioration, naturellement, est l'abolition complète de l'esclavage. Ce qui, certainement, est le fait le plus important de notre siècle, tellement cette monstrueuse et révoltante loi sociale était, pour notre dix-neuvième siècle, une honte réellement des plus regrettables ; de même qu'elle a été, en tout temps, la plaie la plus hideuse de notre humanité.

Comme secousse morale dans l'antiquité, la plus importante que nous offre l'histoire, c'est la vie humaine de Jésus-Christ sur notre terre. Esprit *extra-supérieur* ou Esprit *pur*, envoyé par DIEU pour s'incorporer parmi les hommes, avec l'importante mission de transformer l'espèce humaine, par des idées nouvelles et des

plus sublimes : 1° de croyance en un *seul* DIEU, *créateur* et *dispensateur* de toutes choses et *source unique* de toute espérance et consolation ; 2° de piété, de résignation, d'extrême humilité, de bonté, de bienveillance et enfin de suprême charité ; mission qu'il a pu remplir avec une douceur et une résignation angéliques. Seulement, une chose malheureuse pour l'humanité de notre globe : c'est que les hommes, ayant mal interprété la plupart de ses préceptes, qui tous sont plus ou moins allégoriques, les ont pour la plupart faussés, tout en en formant d'autres plus ou moins contraires à sa sublime doctrine, destinée à faire le bonheur de notre humanité tout entière, si elle avait été bien *comprise* et bien *observée*.

Peuples dégénérés.

Dans l'histoire de notre humanité, il y a une chose qui, au premier abord, semble tellement contraire au progrès ascendant du genre humain, que beaucoup de personnes paraîtraient en douter. Ainsi, par exemple, l'histoire nous montre une infinité de peuples qui, après les secousses qui les ont bouleversés, sont retombés dans la barbarie. Dans ce cas, il y a bien dégénération provisoire pour ces contrées, mais alors les Esprits de ces peuples dégénérés, ne sont plus ceux qui les composaient au temps de leur splendeur ; ceux d'alors, qui étaient avancés, sont allés dans d'autres contrées plus parfaites et ont progressé ; tandis que d'autres moins avancés ont pris leur place, qu'ils quitteront à leur tour, quand l'époque désignée par DIEU sera rendue. Sans

doute, dans ce cas, ce ne sont pas les Esprits incarnés qui dégénèrent, mais bien les peuples des contrées terrestres, où la progression purement matérielle est en retard, par rapport à la progression spirituelle et morale des Êtres qui les habitent. De là, nous devons conclure, que les peuples, comme les individus, passent par l'enfance, l'âge mûr et la décrépitude, sans nuire pour cela à la marche ascendante des Esprits qui animent les corps matériels de ces peuples. Puis, dans ces bouleversements mentionnés dans l'histoire, il doit y avoir des raisons qui nous sont inconnues, devant lesquelles nous devons nous humilier ; car il y a des secrets, même dans ce qui nous concerne le plus ici-bas, qu'il ne nous est pas permis d'approfondir. Cependant, nous pouvons supposer, ainsi que nous l'avons admis plus haut, que ces secousses ont généralement pour but de conserver l'équilibre, entre le monde physique et le monde intellectuel et moral des contrées qui les subissent, où quelquefois ces deux mondes ne sont pas en rapport de progression. Les deux exemples sus-désignés, dans l'article précédent, peuvent nous faire admettre cette supposition, comme étant la vérité même.

Civilisation et législation humaine.

La civilisation a ses degrés, comme toutes choses. Une civilisation incomplète est un état de transition qui engendre des maux spéciaux, inconnus à l'état primitif; mais elle n'en constitue pas moins un progrès réel, naturel, nécessaire, qui porte avec lui, le remède du mal qu'il fait. A mesure que la civilisation se perfectionne,

elle fait cesser quelques-uns des maux qu'elle a engendrés, et ces maux disparaissent avec le progrès moral.

De deux peuples arrivés au sommet de l'échelle sociale, celui-là seul peut se dire le plus civilisé, dans la véritable acception du mot, chez lequel on trouve le moins d'égoïsme, de cupidité et d'orgueil; où les habitudes sont plus intellectuelles et morales que matérielles; où l'intelligence peut se développer avec le plus de liberté; où il y a plus de bonté, de bonne foi, de bienveillance et de générosité réciproques; où les préjugés de castes et de naissance sont le moins enracinés, car ces préjugés sont incompatibles avec le véritable amour du prochain; où les lois ne consacrent aucun privilége et sont les mêmes pour les derniers comme pour les premiers; où la justice s'exerce avec le moins de partialité; où le faible trouve toujours appui contre le fort; où la vie de l'homme, ses croyances et ses opinions sont le mieux respectées; où il y a le moins de malheureux; enfin, où tout homme de bonne volonté, est toujours sûr de ne point manquer du nécessaire.

La civilisation a créé pour l'homme de nouveaux besoins, et ses besoins sont relatifs à la position qu'il s'est faite. Il a dû régler les droits et les devoirs de cette position par des lois humaines; mais, sous l'influence de ses passions, il a souvent créé des droits et des devoirs imaginaires que condamne la loi naturelle. Les peuples les effacent de leur code, à mesure qu'ils progressent, c'est-à-dire se moralisent, rapprochant ainsi, de plus en plus, leur législation de la loi naturelle, but final de toute législation humaine.

Influence du Spiritisme sur le progrès. Son avenir.

L'influence la plus grande du Spiritisme sur le progrès, consiste dans les preuves qu'il donne de la vie future; preuves qui ont déjà considérablement diminué sur la terre, les faux et abominables préceptes du matérialisme, qui est la plaie la plus hideuse et la plus déplorable de notre humanité terrestre. Espérons que les preuves ci-dessus mentionnées, sous peu, en feront disparaître toute espèce de trace parmi nous, ainsi que les tristes et ridicules préjugés de sectes, de castes et de couleurs; en apprenant aux hommes qu'ils sont tous frères en DIEU, leur Père spirituel, et que, par conséquent, ils doivent être *fraternellement* unis entre eux, s'ils ne veulent pas *souverainement* Lui déplaire.

Concernant l'avenir du Spiritisme, il est facile de comprendre qu'il deviendra une croyance vulgaire, qu'il marquera une ère nouvelle dans l'histoire de l'humanité; parce qu'il est dans la nature, et que le temps est venu, où il doit prendre rang parmi les connaissances humaines. Seulement, nous devons comprendre que les idées ne se transforment qu'à la longue, jamais subitement; elles s'affaiblissent de génération en génération, et finissent par disparaître, peu à peu, avec ceux qui les professaient; lesquels sont remplacés par d'autres individus imbus, dès leur bas âge, des nouveaux principes, comme cela a lieu pour les idées politiques. Voyez le Paganisme; il n'est certes personne aujourd'hui qui professe les idées religieuses de ces temps-là, cependant, pendant plusieurs siècles, après l'avénement du Christianisme,

elles ont laissé des traces que la complète rénovation des races a seule pu effacer. Il en sera de même du Spiritisme. Il fait beaucoup de progrès, mais il y aura encore, pendant deux ou trois générations, un levain d'incrédulité que le temps seul dissipera. Toutefois, sa marche sera plus rapide que celle du Christianisme, parce que c'est le Christianisme lui-même qui lui ouvre les voies et sur lequel il s'appuie. Le Christianisme avait à *détruire* et à *établir*, le Spiritisme n'a qu'à *édifier*.

CHAPITRE IX

LOI D'ÉGALITÉ

1. Égalité et inégalité apparentes, et réflexions spirites sur cet article. — 2. Egalité entre les deux sexes. — 3. Egalité devant la tombe.

Égalité et inégalité apparentes, et réflexions spirites sur cet article.

Tous les hommes, — nous entendons toujours par le mot hommes les deux sexes du genre humain, acception générale de ce mot, — sont soumis aux mêmes lois de la nature; tous naissent avec la même faiblesse, sont sujets aux mêmes douleurs, et le corps du riche se dé-

truit comme celui du pauvre. DIEU n'a donc donné à aucun homme de supériorité naturelle, ni par la naissance, ni par la mort; tous sont égaux devant Lui. Nous devons en conclure, que la loi d'égalité devant DIEU, est une loi de nature. Seulement, dans l'humanité, parmi les hommes entre eux, il existe des inégalités sociales plus ou moins considérables, telles qu'inégalités de position dans les sociétés, inégalités d'autorité, de fortune, de moyens intellectuels et moraux (1), etc. Ces inégalités, comme nous l'avons déjà dit, pour la plupart sont des expiations, pour chacun une mission plus ou moins importante, et enfin pour tous des épreuves; mais, de toutes ces inégalités provisoires, ressort une égalité générale pour tous, qui est leur amélioration et leur progression, suivant qu'ils font bien ou mal. Ceci est une loi de nature commune à tous les hommes, c'est-à-dire à toutes les Créatures humaines.

D'après les renseignements que nous donne le Spiritisme, nous ferons sur cet article les réflexions suivantes :

C'est que notre globe terrestre, chers Lecteurs, est loin d'être un paradis de délices; c'est, au contraire, un purgatoire, où l'Esprit vient expier ses fautes passées! Nous devons donc en conclure, que le vrai bonheur ne peut pas être de ce monde. C'est pourquoi, à ceux qui disent : *Je ne suis pas heureux! le bonheur n'est pas fait pour moi!* cri de désespoir de l'homme dans toutes les

1. Nous ferons remarquer ici, que ces deux dernières inégalités, principalement la dernière, dépendent essentiellement du plus ou moins d'épuration de l'Esprit incarné.

positions sociales, nous ferons remarquer que cette seule exclamation, de leur part, prouve mieux que tous les raisonnements possibles, la vérité de la conclusion que nous venons d'émettre. En effet, ni la fortune, ni le pouvoir, ni même la jeunesse florissante, ne sont les conditions essentielles du bonheur; nous disons plus, ni même la réunion de ces trois conditions si enviées, puisqu'on entend sans cesse, au milieu des classes les plus privilégiées, des personnes de tout âge se plaindre amèrement de leur condition d'être. Devant un tel résultat, il est inconcevable que les classes laborieuses et militantes envient, avec tant de convoitise, la position de ceux que la fortune semble avoir favorisés. Ici-bas, quoi qu'on fasse, chacun a sa part de labeur et de misère, son lot de souffrances et de déceptions; d'où il est facile d'arriver à cette conclusion : que la terre est un lieu d'épreuves et d'expiations. Ainsi donc, ceux qui prêchent que la terre est l'unique séjour de l'homme, que c'est là seulement, et dans une seule existence, qu'il lui est permis d'atteindre le plus haut degré des félicités que sa nature comporte : ceux-là s'abusent et trompent ceux qui les écoutent; attendu qu'il est démontré, par une expérience archiséculaire, que ce globe ne renferme qu'exceptionnellement les conditions nécessaires au bonheur complet de l'individu.

En thèse générale, on peut affirmer que le bonheur est une utopie, à la poursuite de laquelle les générations terrestres s'élancent, sans jamais pouvoir y atteindre; car, si l'homme sage est une rareté ici-bas, l'homme absolument heureux ne s'y rencontre pas davantage.

Conséquemment, si le séjour terrestre est affecté aux

épreuves et à l'expiation, il faut bien admettre qu'il existe ailleurs des séjours plus favorisés, où l'Esprit de l'homme, encore emprisonné dans une enveloppe matérielle, possède dans leur plénitude les jouissances attachées à la vie humaine. C'est pourquoi DIEU a semé dans notre tourbillon, ces belles planètes supérieures, vers lesquelles nos efforts et nos tendances nous feront graviter un jour, quand nous serons suffisamment purifiés et perfectionnés. Néanmoins, de ce que nous venons de dire, il ne faut pas conclure, que la terre soit à jamais vouée à une destination pénitentiaire ! car, des progrès accomplis, nous pouvons facilement déduire les progrès futurs; des améliorations sociales conquises, de nouvelles et plus fécondes améliorations. Telle est la tâche immense, que doit accomplir la *nouvelle doctrine* que les Esprits nous ont révélée. Doctrine admirable et sublime qui nous apprend que c'est nous-mêmes qui, à l'état de désincarnés (*voir* les chap. IV et V du livre précédent), quand nous planions dans l'espace, avons choisi notre épreuve, parce que nous nous sommes crus assez forts pour la supporter. Pourquoi murmurer à cette heure? Celui qui a demandé la fortune et la gloire, c'était pour soutenir la lutte de la tentation et la vaincre. Celui qui a demandé à lutter d'Esprit et de corps contre le mal moral et physique, c'est qu'il savait que plus l'épreuve serait forte, plus la victoire serait glorieuse; que, s'il en sortait triomphant, dût sa chair être jetée dans une voirie à sa mort, elle laisserait échapper une âme éclatante de blancheur, et plus ou moins épurée par le baptême de l'expiation et de la souffrance. Grande et sublime vérité, que le Christ a exprimée de la manière suivante :

« *Bienheureux ceux qui pleurent, parce qu'ils seront consolés. — Bienheureux ceux qui souffrent persécution pour la justice, parce que le royaume des cieux est à eux.* » (Saint Matthieu, chap. v, *v.* 5 et 10.)

Égalité entre les deux sexes.

Toute loi humaine, pour être équitable, doit consacrer l'égalité des droits entre l'homme et la femme; tout privilége accordé à l'un ou à l'autre, est contraire à la justice naturelle. L'émancipation de la femme, suit le progrès de la civilisation; son asservissement marche avec la barbarie. Les sexes, d'ailleurs, n'existent que par l'organisation physique et nullement par l'organisation spirituelle, tous doivent donc jouir des mêmes droits; seulement l'organisation de chaque Être, est appropriée aux fonctions qu'il doit accomplir. Ainsi, l'homme ayant plus de force physique, pour accomplir les ouvrages fatigants; la femme, plus de sensibilité et de délicatesse, pour remplir ses fonctions maternelles : à l'un doivent appartenir les travaux du dehors, à l'autre ceux du dedans.

Égalité devant la tombe.

L'égalité devant la tombe, est une loi de nature reconnue par l'humanité entière; là finissent impitoyablement toutes distinctions humaines. C'est en vain que le riche veut perpétuer sa mémoire par de fastueux monuments, le temps les détruira comme son corps; ainsi l'a décidé DIEU, dans sa suprême et éternelle justice et son infinie bonté; l'une et l'autre étant égales pour toutes ses

Créatures. Le souvenir de ses bonnes ou de ses mauvaises actions sera seul impérissable; de plus, ce souvenir est destiné à faire plus trrd son bonheur ou son malheur. Quant à la pompe de ses funérailles, elle ne le lavera pas d'une seule de ses turpit des; elle ne le fera pas monter d'un échelon, dans la hiérarchie spirituelle.

CHAPITRE X

LOI DE LIBERTÉ.

1. Liberté individuelle, d'action, de pensée et de conscience, c'est-à-dire du libre arbitre de l'homme. — 2. Résumé théorique du libre arbitre, suivi de quelques réflexions sur le mot fatalité.

Liberté individuelle, etc.

La loi de liberté consistant dans le droit de s'appartenir à soi-même en liberté d'action, de pensée et de conscience, en un mot, consistant dans le libre arbitre, est une loi de nature; car si elle n'était pas une loi de nature, les hommes ne jouiraient plus de leur libre arbitre, et par conséquent, n'étant plus maîtres de leur volonté, ils ne pourraient plus être responsables devant DIEU, de leurs bonnes et de leurs mauvaises actions, ce qui est impossible; notre raison et notre conscience

nous le disent. La loi de liberté est donc une loi de nature ; par conséquent, tout ce qui porte atteinte à la liberté de l'homme, coupable d'aucun méfait vis-à-vis la société, est contraire à cette loi. D'après cela, toute loi humaine qui consacre l'esclavage est une loi contre nature, des plus exécrables et des plus infâmes, car elle assimile l'homme à la brute et le dégrade moralement et physiquement ; aussi est-ce une loi destinée à disparaître de dessus terre dans plus ou moins de temps. Nous sommes même intimement convaincu, que ce temps est peut-être bien plus rapproché que nous le pensons, depuis que cette affreuse et dégradante loi sociale, est complétement abolie dans les États-Unis d'Amérique.

La liberté individuelle ou d'action peut être plus ou moins indépendante, mais jamais elle ne peut l'être complétement; car toutes les fois qu'il y a deux hommes ensemble, ils se doivent mutuellement des égards entre eux, ce qui est toujours contraire à leur complète liberté individuelle ; mais ce qui, en même temps, est de toute nécessité dans l'intérêt de toute union sociale, qui n'est pas possible sans cela.

Ce que nous venons de dire, pour la liberté individuelle ou d'action, peut également se dire pour la liberté de pensée et la liberté de conscience. Seulement ces deux dernières libertés sont les seules, chez l'homme, qui puissent être complétement indépendantes, c'est-à-dire sans limite, car elles ne connaissent pas d'entraves. On peut en arrêter l'essor, mais l'anéantir, jamais. DIEU *Seul* pouvant les connaître, Lui *Seul* peut les condamner ou les absoudre, selon sa divine justice. Cependant, toutes les fois qu'elles se produisent extérieurement et

qu'elles peuvent nuire à la société, il est toujours du devoir de ceux qui sont chargés de la sécurité publique d'arrêter leur essor, autant que l'exige l'intérêt général, mais jamais davantage; s'ils ne veulent pas se rendre coupable eux-mêmes, en ôtant à l'homme, sans utilité majeure, son libre arbitre, dont il doit toujours jouir avec une entière liberté, toutes les fois qu'il ne se rend pas nuisible à la société. Malheur donc aux individus qui, abusant de leur force ou de leur pouvoir, cherchent à entraver, soit par orgueil ou égoïsme, le libre arbitre de leurs semblables! C'est une responsabilité énorme qu'ils prennent devant DIEU, *source de toute justice et de toute bonté.*

Résumé théorique du libre arbitre, suivi de quelques réflexions sur le mot fatalité.

La question du libre arbitre peut se résumer ainsi : l'homme n'est point fatalement conduit au mal; les actes qu'il accomplit, ne sont point écrits d'avance; les crimes qu'il commet, ne sont point le fait d'un arrêt du destin. Il peut, comme épreuve et comme expiation, choisir une existence où il aura les entraînements du crime, soit par le milieu où il se trouve placé, soit par les circonstances qui surviennent; mais il est toujours libre d'agir ou de ne pas agir. Ainsi le libre arbitre existe, à l'état d'Esprit, dans le choix de l'existence corporelle et des épreuves; à l'état corporel, dans la faculté de céder ou de résister aux entraînements auxquels nous nous sommes volontairement soumis. C'est à l'éducation à combattre ces mauvaises tendances; elle le fera utile-

ment, quand elle sera basée sur l'étude approfondie de la nature morale de l'homme. Par la reconnaissance des lois qui régissent cette nature morale, on parviendra à la modifier ; comme on modifie l'intelligence par l'instruction, et le tempérament par l'hygiène.

L'Esprit, dégagé de la matière et à l'état errant, fait choix de son existence corporelle future, selon le degré de perfection auquel il est arrivé ; c'est en cela, comme nous l'avons déjà dit, que consiste surtout son libre arbitre. Cette liberté n'est point annulée par l'incarnation; s'il cède à l'influence de la matière, c'est qu'il succombe sous le poids des épreuves qu'il a choisies. Dans ce cas, c'est pour l'aider à les surmonter, qu'il peut invoquer l'assistance de DIEU, soit directement, soit indirectement par l'intermédiaire de son Ange gardien, et celle de son Ange gardien lui-même et des bons Esprits, comme étant ses messagers; mais il ne doit jamais, en aucune circonstance, en demander la cessation ou le changement, s'il ne veut pas déplaire à DIEU, dont la justice est *inflexible* autant que la bonté est *infinie*.

Sans le libre arbitre, l'homme n'a ni tort dans le mal, ni mérite dans le bien ; et cela est tellement reconnu, que, dans le monde, on proportionne toujours le blâme ou l'éloge à l'intention, c'est-à-dire à la volonté ; or, qui dit volonté dit liberté. L'homme ne saurait donc chercher une excuse de ses méfaits dans son organisation, sans abdiquer sa raison et sa condition d'être humain, pour s'assimiler à la brute. S'il en était ainsi pour le mal, il en serait de même pour le bien ; mais, quand l'homme accomplit le bien, il a grand soin de s'en faire un mérite

et se garde bien d'en gratifier ses organes. Cela prouve qu'instinctivement il ne renonce pas, malgré l'opinion de quelques systématiques, au plus beau privilége de son espèce : la liberté de penser et d'agir, suivant sa volonté.

La fatalité, telle qu'on l'entend vulgairement, suppose la décision préalable et irrévocable de tous les événements de la vie, quelle qu'en soit l'importance. Si tel était l'ordre des choses, l'homme serait une machine sans volonté. A quoi lui servirait son intelligence, puisqu'il serait invariablement dominé dans tous ses actes, par la puissance irrévocable du destin? Une telle doctrine, si elle était vraie, serait la destruction de toute liberté morale; il n'y aurait plus de responsabilité pour l'homme, et par conséquent, ni bien, ni mal, ni crimes, ni vertus. DIEU, souverainement juste, ne pourrait châtier sa Créature pour des fautes qu'il n'aurait pas dépendu d'elle de ne pas commettre, ni la récompenser pour des vertus dont elle n'aurait pas le mérite. Une pareille loi serait, en outre, la négation de la loi du progrès; car l'homme qui attendrait tout du sort, ne tenterait rien pour améliorer sa position, puisqu'il n'en serait ni plus ni moins.

La fatalité n'est pourtant pas un vain mot. En effet, toutes les lois qui régissent l'ensemble des phénomènes de la nature, ont des conséquences nécessairement fatales, c'est-à-dire inévitables, et cette fatalité est indispensable au maintien de l'harmonie universelle. L'homme qui subit ces conséquences, est donc, à certains égards, soumis à la fatalité en tout ce qui ne dépend pas de son initiative; ainsi, par exemple, il doit fatalement mourir;

c'est la loi commune à laquelle il ne peut se soustraire, et, en vertu de cette loi, il peut mourir à tout âge, lorsque son heure est venue; mais s'il hâte volontairement sa mort par le suicide ou par ses excès, il agit en vertu de son libre arbitre, parce que nul ne peut le contraindre à le faire. Il doit manger pour vivre : c'est de la fatalité ; mais s'il mange au delà de ses besoins, il fait acte de liberté.

Le prisonnier, dans sa cellule, est libre de se mouvoir à son gré, dans l'espace qui lui est concédé; mais les murs ,qu'il ne peut franchir, sont pour lui la fatalité, qui restreint sa liberté. La discipline est pour le soldat une fatalité, parce qu'elle l'oblige à des actes indépendants de sa volonté; mais il n'en est pas moins libre de ses actions personnelles, dont il est responsable. Ainsi en est-il de l'homme dans la nature; la nature a ses lois fatales qui lui opposent une barrière, mais en deçà de laquelle il peut se mouvoir à son gré. Pourquoi DIEU n'a-t-il pas donné à l'homme une liberté entière? Parce que DIEU est comme un père prévoyant qui limite la liberté de ses enfants, au degré de leur raison et de l'usage qu'ils peuvent en faire. Si déjà les hommes se servent si mal de celle qui leur est donnée, au point même de ne pas savoir se gouverner eux-mêmes; que serait-ce, si les lois de la nature étaient à leur discrétion, et si elles ne leur opposaient un frein salutaire?

L'homme peut donc être libre dans ses actions, malgré la fatalité qui préside à l'ensemble ; il est libre dans une certaine mesure, dans la limite nécessaire pour lui laisser la responsabilité de ses actes ; si en vertu de cette liberté, il trouble l'harmonie par le mal qu'il fait, s'il

pose un point d'arrêt à la marche providentielle des choses, il est le premier à en souffrir, et comme les lois de la nature sont plus fortes que lui, il finit par être entraîné dans le courant; il sent alors la nécessité de de rentrer dans le bien, et tout reprend son équilibre; de sorte que le retour au bien est encore un acte libre quoique *provoqué*, par la fatalité, mais non imposé.

L'impulsion donnée par les lois de la nature, ainsi que les limites qu'elles posent, sont toujours bonnes, parce que la nature est l'œuvre de la *sagesse divine;* la résistance à ces lois est un acte de liberté, et cette résistance entraîne toujours le mal; l'homme étant libre d'observer ou d'enfreindre ces lois, en ce qui touche sa personne, est donc libre de faire le bien ou le mal; s'il pouvait être fatalement porté à faire le mal, cette fatalité ne pouvant venir que d'une puissance supérieure à lui, DIEU serait le premier à enfreindre ses lois.

Quel est celui, à qui il n'est pas maintes fois arrivé de dire : « Si je n'avais pas agi comme je l'ai fait en telle circonstance, je ne serais pas dans la position où je suis; si c'était à recommencer, j'agirais autrement? » N'est-ce pas reconnaître qu'il était libre de faire ou de ne pas faire? qu'il serait libre de mieux faire une autre fois, si l'occasion s'en présentait? Or, DIEU, qui est plus sage que lui, prévoyant les erreurs dans lesquelles il peut tomber, le mauvais usage qu'il peut faire de sa liberté, lui donne *indéfiniment* la possibilité de recommencer, par la succession de ses existences corporelles; lesquelles il recommencera jusqu'à ce que, instruit par l'expérience, il ne se trompe plus de chemin.

L'homme peut donc hâter ou retarder, selon sa vo-

lonté, le terme de ses éprenves, et c'est en cela que consiste la liberté. Remercions DIEU de ne pas nous avoir fermé à tout jamais la route du bonheur, en décidant de notre sort définitif après une existence éphémère, notoirement insuffisante pour atteindre au sommet de l'échelle du progrès; remercions-Le encore de nous avoir donné, par la fatalité même de la réincarnation, les moyens d'acquérir sans cesse, en renouvelant les épreuves dans lesquelles nous avons échoué.

La fatalité est absolue pour les lois qui régissent la matière, parce que la matière est aveugle; elle n'existe pas pour l'Esprit, qui lui-même est appelé à réagir sur la matière, en vertu de sa liberté. Si les doctrines matérialistes étaient vraies, elles seraient la consécration la plus formelle de la fatalité; car, si l'homme n'est que matière, il ne peut avoir d'initiative; or, si vous lui concédez l'initiative en quoi que ce soit, c'est qu'il est libre, et s'il est libre, c'est qu'il y a en lui autre chose que la matière. Le matérialisme étant la négation du principe spirituel, est, par cela même, la négation de la liberté; et, contradiction bizzare! les matérialistes, ceux mêmes qui proclament le dogme de la fatalité, sont les premiers à se prévaloir, à se faire un titre de leur liberté; à la revendiquer, comme un droit, dans sa plénitude la plus absolue, auprès de ceux qui la compriment, et cela sans se douter que c'est réclamer le privilége de l'Esprit et non celui de la matière.

L'homme jouit donc de son libre arbitre; d'où nous devons conclure, que la fatalité n'est pour rien dans ses actions individuelles; quant aux événements de la vie privée qui semblent parfois l'atteindre fatalement, ils

ont deux sources bien distinctes : les uns sont la conséquence directe de sa conduite, dans l'existence présente; bien des gens sont malheureux, malades, infirmes par leur faute; bien des accidents sont le résultat de l'imprévoyance; ils ne peuvent donc s'en prendre qu'à eux-mêmes et non à la fatalité, ou, comme on dit, à leur mauvaise étoile. Les autres sont tout à fait indépendants de la vie présente, et semblent, par cela même, empreints d'une certaine fatalité; mais encore ici le Spiritisme nous démontre que cette fatalité n'est qu'apparente, et que certaines positions pénibles de la vie ont leur raison d'être, dans la pluralité des existences, ainsi que nous l'avons déjà dit au commencement de cet article. L'Esprit les a volontairement choisies dans l'erraticité, avant son incarnation, comme épreuve pour son avancement; elles sont donc le produit du libre arbitre et non de la fatalité. Si quelquefois elles sont imposées par DIEU, comme expiation : c'est encore par suite des mauvaises actions volontairement commises, par l'homme dans une précédente existence, et aucunement comme conséquence d'une loi fatale; puisqu'il aurait pu les éviter, en agissant autrement.

La fatalité est donc un frein imposé par DIEU, à tout homme coupable qui refuse de s'amender; mais elle n'est jamais une entrave dans l'exercice de son libre arbitre, en ce qui touche à ses actions personnelles. Elle ne peut pas plus lui imposer le mal que le bien : excuser une action mauvaise quelconque par la fatalité, ou, comme on dit souvent, par la destinée, serait abdiquer le jugement que DIEU lui a donné pour peser le pour et le contre, l'opportunité, les avantages ou les

inconvénients de chaque chose. Si un événement est dans la destinée d'un homme, il s'accomplira malgré sa volonté, et il sera toujours pour son bien; mais les circonstances de l'accomplissement dépendent de l'usage qu'il fait de son libre arbitre, et souvent il peut faire tourner à son détriment ce qui devait être un bien, s'il agit avec imprévoyance, et s'il se laisse entraîner par ses passions. Il se trompe plus encore, s'il prend son désir ou les écarts de son imagination pour sa destinée. (Voir l'*Évangile selon le Spiritisme,* ch. v.)

CHAPITRE XI

LOI DE JUSTICE ET DE CHARITÉ PAR AMOUR POUR DIEU

1. Droits et devoirs. — 2. Charité par amour pour DIEU.

Droits et devoirs.

La loi de justice est tellement une loi de nature, que le sentiment de justice est inné chez tous les hommes, au point que tous se révoltent à la moindre injustice dont ils ont connaissance, principalement si leurs intérêts n'y sont pas engagés; car l'on peut dire que la cause première de toute injustice sur la terre, est l'intérêt personnel, c'est-à-dire le détestable égoïsme et le sot

orgueil. Faisons disparaître de notre société ces deux exécrables défauts, y compris la stupide avarice, alors toute espèce d'injustice sera inconnue parmi nous.

La justice peut se définir ainsi : le respect des droits de chacun, et ces droits peuvent se déterminer : d'abord par le respect de la loi de justice naturelle, qui nous commande de vouloir pour les autres ce que nous voudrions pour nous-mêmes (ici notre conscience doit nous servir de guide, et, si nous l'écoutons, jamais elle ne nous mettra dans l'erreur) ; ensuite par le respect des lois humaines existant pour le moment, et qui accordent à chacun des droits plus ou moins étendus. Seulement, comme il se peut que ces lois soient plus ou moins contraires à la loi naturelle, et par conséquent plus ou moins défectueuses, tout homme juste et sensé doit toujours agir d'après sa conscience, qui seule peut lui servir de guide sûr en cette occasion.

En outre du respect des droits de chacun, l'homme a des devoirs à remplir, et ces devoirs ne consistent plus à respecter seulement les droits de chacun, mais aussi à faire à autrui, ce que nous voudrions qu'il nous fût fait à nous-mêmes. Ici encore notre conscience est un guide certain et qui ne nous trompera jamais, tant que l'égoïsme et l'orgueil n'auront pas de prise sur nous. Seulement, comme ces devoirs ont un intérêt immense pour l'humanité, c'est-à-dire pour l'amélioration des Esprits qui la composent, nous allons nous y arrêter un instant.

Nous avons dit que les devoirs que l'homme a à remplir vis-à-vis de ses semblables, consitent à faire à autrui, ce que nous voudrions raisonnablement qu'il

nous fût fait à nous-mêmes ; maxime admirable, principal fondement de la Doctrine de Jésus-Christ, et comprenant la sublime loi de charité par amour pour DIEU, qui, elle aussi, et une loi naturelle qui devrait être gravée, en traits ineffaçables, dans le cœur de toute Créature humaine. Mais malheureusement l'orgueil et l'égoïsme (qui, comme nous l'avons déjà dit, sont les deux plaies les plus hideuses de la société, et sont même de véritables fléaux pour notre humanité), ont effacé plus ou moins les bons sentiments que les hommes portaient, primitivement en eux-mêmes, gravés dans le cœur de chacun; car si le mal existe parmi nous, c'est à nous-mêmes que nous le devons.

Charité par amour pour DIEU.

La charité par amour pour DIEU, est le complément de la loi de justice; elle seule peut rendre l'homme meilleur et l'aider à progresser, c'est-à-dire, à avancer vers DIEU, source de toute espérance et consolation. Elle peut se résumer ainsi : bienveillance pour tout le monde, bienfaisance pour toute indigence, indulgence pour les défauts d'autrui, et enfin pardon des offenses; le tout par amour pour DIEU, *notre bon Père céleste à tous et notre unique soutien.*

La vraie charité est toujours bonne et bienveillante; elle est autant dans la manière que dans le fait. Un service rendu avec délicatesse double de prix ; s'il l'est avec hauteur, le besoin peut le faire accepter, mais le cœur en est peu touché. Souvenons-nous aussi que l'ostentation enlève, aux yeux de DIEU, le mérite du

bienfait. Jésus a dit : « Que votre main gauche ignore ce que donne votre main droite. » Par ces mots, il ne veut pas dire qu'il faut donner sans compter, c'est-à-dire sans savoir ce que l'on donne, et par conséquent sans discernement ; mais il nous apprend qu'on doit toujours oublier un bienfait, aussitôt qu'on l'a fait, et ne jamais le ternir par l'orgueil.

Il faut distinguer l'aumône proprement dite, de la bienfaisance. Le plus nécessiteux n'est pas toujours celui qui demande : la crainte d'une humiliation retient le vrai pauvre, et souvent il souffre sans se plaindre ; c'est celui-là que l'homme vraiment humain et bienfaisant sait aller chercher sans ostentation.

N'oublions jamais que l'Esprit, quels que soient son degré d'avancement, sa situation comme réincarnation ou erraticité, est toujours placé entre des supérieurs qui le guident et lui facilitent son amélioration, et des inférieurs avec lesquels il a les mêmes devoirs à remplir. Soyons donc charitables, non-seulement de cette charité qui nous porte à tirer de notre bourse l'obole que nous donnons plus su moins froidement, à celui qui ose nous la demander, mais allons au-devant des misères cachées, c'est là que se trouvent les véritables souffrances. Soyons indulgents pour les travers de nos semblables ; au lieu de mépriser l'ignorance et le vice, instruisons-les et moralisons-les : soyons doux, bienveillants et indulgents pour tous ceux qui nous sont inférieurs ; enfin, soyons avec tous, sans exception, comme nous voudrions raisonnablement qu'on fût envers nous-mêmes, et nous aurons obéi à la loi de DIEU.

CHAPITRE XII

PERFECTION MORALE

1. Soigner le corps et l'esprit. — 2. Connaissance de soi-même. — 3. Des vertus et des vices. — 4. Instructions spirites. — 5. Caractères de l'homme de bien. — 6. Les bons Spirites.

Soigner le corps et l'esprit (*)

Quelques personnes se posent cette question : la perfection consiste-t-elle dans la macération du corps? Pour la résoudre, nous nous appuierons sur les principes élémentaires de la raison et du sens commun; nous commencerons par démontrer la nécessité de soigner le corps qui, selon les alternatives de santé et de maladie, influe d'une manière très-importante sur l'*âme,* qu'il faut considérer comme captive dans la chair. Pour que cette prisonnière vive, s'ébatte et conçoive même les illusions de la liberté, le corps doit être sain, dispos, vaillant. Suivons la comparaison : les voici donc en parfait état tous les deux ; que doivent-ils faire, pour maintenir l'équilibre entre leurs aptitudes et leurs besoins si différents? Une lutte semble inévitable, et le secret de leur pondération bien difficile à trouver.

Ici deux systèmes sont en présence : celui des ascé-

1. Le mot esprit désigne ici le principe de l'intelligence spirituelle de l'homme.

tiques qui veulent terrasser le corps, et celui des matérialistes qui veulent abaisser l'*âme;* deux violences qui sont presque aussi insensées l'une que l'autre. A côté de ces deux grands partis, fourmille la nombreuse tribu des indifférents, qui, sans conviction et sans passion, aiment avec tiédeur et jouissent avec économie. Où donc est la sagesse? Où donc est la science de bien vivre? Nulle part; aussi ce grand problème resterait-il tout entier à résoudre, si le Spiritisme ne venait en aide aux chercheurs, en leur démontrant les rapports qui existent entre le corps et l'*âme,* et en leur disant que, puisqu'ils sont nécessaires l'un à l'autre, il faut les soigner tous les deux. Aimez donc votre *âme*, mais soignez aussi le corps, instrument de l'*âme :* méconnaître les besoins qui sont indiqués par la nature elle-même, c'est méconnaître la loi de DIEU. Ne châtiez pas le corps pour les fautes que votre libre arbitre lui a fait commettre, et dont il est aussi irresponsable que l'est le cheval mal dirigé, des accidents qu'il cause. Serez-vous donc plus parfaits si, tout en martyrisant le corps, vous n'en restez pas moins égoïstes? Non, la perfection n'est pas là; elle est tout entière dans les réformes que vous ferez subir à votre esprit : pliez-le, soumettez-le, mortifiez-le; c'est le moyen de le rendre docile à la volonté de DIEU et le *seul* qui conduise à la perfection.

Connaissance de soi-même.

Nous avons dit, dans l'article précédent, que la perfection morale consiste entièrement dans les réformes que nous faisons subir à notre esprit. Naturellement le

moyen pratique le plus efficace pour obtenir ces réformes c'est de chercher à se connaître soi-même, c'est-à-dire d'étudier avec le plus grand soin toutes ses bonnes et ses mauvaises qualités. Pour cela, le Lecteur a un moyen bien simple et pour ainsi dire certain : c'est à la fin de chaque jour, d'interroger scrupuleusement sa conscience, de passer en revue ce qu'il a fait dans la journée écoulée; puis ensuite, de se demander s'il n'a pas manqué à quelque devoir, si personne n'a eu à se plaindre de lui. C'est ainsi qu'il peut parvenir à se connaître, à voir ce qu'il y a à réformer en lui. Celui qui, chaque soir, rappellerait toutes ses actions de la journée et se demanderait s'il a fait du bien ou du mal, priant DIEU, avec toute humilité et toute résignation, de permettre à son Ange gardien de l'éclairer, acquerrait une grande force pour se perfectionner; car DIEU ne manque jamais d'assister celui qui lui adresse de semblables prières avec sincérité. Posez-vous donc des questions, chers et bien-aimés Lecteurs, demandez-vous ce que vous avez fait, dans quel but vous avez agi en telle circonstance; si vous avez fait quelque chose que vous blâmeriez de la part d'autrui; si enfin, vous avez fait une action que vous n'oseriez avouer.

Demandez-vous encore ceci : S'il plaisait à DIEU de me rappeler en ce moment, aurais-je en rentrant dans le monde des Esprits, où rien n'est caché, à redouter la vue de quelques-uns? Examinez ce que vous pouvez avoir fait contre DIEU, puis contre votre prochain, puis contre vous-même. Les réponses seront un repos pour votre conscience ou l'indication d'un mal qu'il faut guérir.

La connaissance de soi-même est donc la clef de l'amé-

lioration individuelle. Mais, direz-vous, comment se juger soi-même? N'a-t-on pas l'illusion de l'amour-propre, qui amoindrit les fautes et les fait excuser? L'avare se croit simplement économe et prévoyant; l'orgueilleux croit n'avoir que de la dignité. Cela n'est que trop vrai. Mais vous avez un moyen de contrôle qui ne peut pas vous tromper. Quand vous êtes indécis sur la valeur de vos actions, demandez-vous comment vous les qualifieriez, si elles étaient le fait d'une autre personne. Si vous les blâmez en autrui, elles ne sauraient être plus légitimes en vous, car DIEU n'a pas deux mesures pour sa justice. Cherchez aussi à savoir ce qu'en pensent les autres et, surtout, ne négligez pas l'opinion de vos ennemis, car ceux-là n'ont aucun intérêt à farder la vérité, et souvent DIEU les place à côté de nous, comme un miroir, pour nous avertir avec plus de franchise que ne le ferait un ami, le plus souvent craignant de nous affliger. Que celui qui a la volonté sérieuse de s'améliorer explore donc sa conscience, afin d'en arracher les mauvais penchants, comme il arrache les mauvaises herbes de son jardin; qu'il fasse la balance de sa journée morale, comme le marchand fait celle de ses pertes et de ses bénéfices, et je vous assure que l'une rapportera plus que l'autre. S'il peut se dire que sa journée a été bonne, il peut dormir en paix et attendre sans crainte le réveil d'une autre vie.

Posez-vous donc, chers Lecteurs, des questions nettes et précises; ne craignez pas de les multiplier : on peut bien donner quelques minutes pour conquérir un bonheur éternel. Ne travaillez-vous pas tous les jours, en vue d'amasser de quoi vous procurer le repos sur vos

vieux jours? Ce repos n'est-il pas l'objet de tous vos désirs, le but qui vous fait endurer des fatigues et des privations momentanées? Eh bien! qu'est-ce que ce repos de quelques jours, troublés par les infirmités du corps, à côté de celui qui attend l'homme de bien, à la fin de sa carrière? Je sais que beaucoup disent que le présent est positif et l'avenir incertain. Mais le raisonnement, tout vrai qu'il est dans un sens, est complétement faux, dans l'autre. Pour vous en convaincre, amis Lecteurs, rentrez en vous-mêmes, et vous verrez qu'un semblable raisonnement n'aura aucune valeur sur vous.

Des vertus et des vices.

Toutes les vertus ont leur mérite, parce que toutes sont des signes certains de progrès, dans la voie du bien. Il y a vertu, toutes les fois qu'il y a résistance volontaire à l'entraînement des mauvais penchants; mais le sublime de la vertu, consiste dans le sacrifice de l'intérêt personnel pour le bien de son prochain, sans arrière-pensée; la plus méritoire est celle qui est fondée sur la charité la plus désintéressée.

De même que toutes les vertus ont leur mérite, tous les vices ont, eux aussi, leurs défauts, parce qu'ils sont des signes certains d'imperfection morale. Il y a vice, toutes les fois qu'on se laisse entraîner à ses mauvais penchants; mais le plus détestable de tous les vices, c'est l'intérêt personnel exagéré, c'est-à-dire l'égoïsme; de lui découle tout le mal; avec l'orgueil, ce sont les deux plaies les plus hideuses de la société, car toutes les deux (principalement l'*égoïsme,* qui est l'ennemi juré

et implacable de toute charité) sont incompatibles avec la justice, l'amour et la charité, qui en sont l'ornement.

Enfin, nous pouvons dire que : tout ce qui tend à l'amélioration de l'homme et au bien-être général, est vertu; tout ce qui est contraire à son amélioration et au bien-être général, est vice.

Instructions spirites.

Concernant les instructions spirites ou des Esprits sur les vertus et les vices de l'humanité, lire, depuis le commencement jusqu'à la fin, l'*Évangile selon le Spiritisme,* déjà cité un très-grand nombre de fois dans le cours de cet écrit, et, comme nous l'avons déjà dit, formant à lui seul, comme théorie, la bibliothèque morale la plus complète. — Consulter également, si on le désire, notre *Guide du Bonheur* qui en donne quelques-unes, tant intercalées dans le texte que dans son Supplément.

Caractères de l'homme de bien.

Le véritable homme de bien est celui qui pratique la loi de justice, d'amour et de charité dans sa plus grande pureté. — Voir le détail, tant en prose qu'en vers, de tous les caractères qui distinguent le véritable homme de bien, dans notre *Guide du Bonheur*.

Les bons Spirites.

Le Spiritisme bien compris, mais surtout bien senti,

conduit forcément aux résultats ci-dessus, qui caractérisent le vrai Spirite comme le vrai Chrétien, l'un et l'autre ne faisant qu'un. Le Spiritisme ne crée aucune morale nouvelle; il facilite aux hommes l'intelligence et la pratique de celle du Christ, en donnant une foi solide et éclairée, à ceux qui doutent ou qui chancellent.

Mais beaucoup de ceux qui croient aux faits des manifestations, n'en comprennent ni les conséquences ni la portée morale, ou, s'ils les comprennent, ils ne se les appliquent point à eux-mêmes. A quoi cela tient-il? Est-ce à une faute de précision de la doctrine? Non, car elle ne contient ni allégories ni figures qui puissent donner lieu à de fausses interprétations; son essence même est la clarté, et c'est ce qui fait sa puissance, parce qu'elle va droit à l'intelligence. Elle n'a rien de mystérieux, et ses initiés ne sont en possession d'aucun secret caché au vulgaire.

Faut-il donc, pour la comprendre, une intelligence hors ligne? Non, car on voit des hommes d'une capacité notoire, qui ne la comprennent pas; tandis que des intelligences vulgaires, des jeunes gens même à peine sortis de l'adolescence, en saisissent, avec une admirable justesse, les nuances les plus délicates. Cela vient de ce que la partie en quelque sorte *matérielle* de la science, ne requiert que des yeux pour observer; tandis que la partie *essentielle* veut un certain degré de sensibilité, qu'on peut appeler la maturité du sens moral; maturité indépendante de l'âge et du degré d'instruction, parce qu'elle est inhérente au développement, dans un sens spécial, de l'Esprit incarné. Chez les uns, les liens de la matière sont encore trop tenaces, pour permettre à leur

esprit de se dégager des choses de la terre; le brouillard qui les environne, leur dérobe la vue de l'infini; c'est pourquoi ils rompent difficilement avec leurs goûts et leurs habitudes, ne comprenant pas quelque chose de mieux que ce qu'ils ont; la croyance aux Esprits est pour eux un simple fait, mais ne modifie que peu ou point leurs tendances instinctives; en un mot, ils ne voient qu'un rayon de la lumière, insuffisant pour les conduire et leur donner une aspiration puissante, capable de vaincre leurs penchants. Ce sont les Spirites imparfaits, dont quelques-uns restent en chemin ou s'éloignent de leurs frères en croyance, parce qu'ils reculent devant l'obligation de se réformer eux-mêmes. Cependant l'acceptation du principe de la doctrine, est un premier pas qui leur rendra le second plus facile, dans une autre existence.

Celui que l'on peut, avec raison, qualifier de vrai et sincère Spirite, est à un degré supérieur d'avancement moral; son esprit, qui domine plus complétement la matière, lui donne une perception plus claire de l'avenir; les principes de la doctrine font vibrer, en lui, des fibres qui restent muettes chez les premiers; en un mot, *il est touché au cœur;* aussi sa foi est-elle inébranlable. L'un est comme le musicien qui s'émeut à certains accords, tandis qu'un autre n'entend que des sons. On reconnaît le vrai Spirite à sa transformation morale, et aux efforts qu'il fait pour dompter ses mauvaises inclinations; tandis que l'un se complaît dans son horizon borné, l'autre qui comprend quelque chose de mieux, s'efforce de s'en détacher, et il y parvient toujours, quand il en a la ferme volonté; car, dans ce cas, sa première

pensée est d'implorer, avec toute humilité, foi et ferveur, la divine miséricorde de DIEU, pour qu'il lui accorde la grâce de pouvoir y parvenir; cette grâce n'est jamais refusée à celui qui la désire sérieusement et consciencieusement, par amour pour DIEU, dont la bonté est *égale* et *infinie* pour toutes ses Créatures.

LIVRE QUATRIÈME

ESPÉRANCE ET CONSOLATIONS

CHAPITRE PREMIER

PEINES ET JOUISSANCES TERRESTRES

1. Bonheur et malheur. — 2. Pertes de personnes aimées. — 3. Déceptions, ingratitude. — 4. Sympathie et antipathie. — 5. Appréhension de la mort. — 6. Instructions spirites sur l'appréhension de la mort.

Bonheur et malheur.

L'homme n'est pas né pour jouir d'un parfait bonheur sur la terre, puisque la vie lui a été donnée comme épreuve ou expiation ; mais il dépend de lui d'adoucir ses maux et d'être aussi heureux que le comporte son existence corporelle ; pour cela il lui suffit de pratiquer la loi de DIEU, qui n'est autre que la loi naturelle ; car c'est en s'écartant de cette loi que, le plus souvent, il s'est rendu lui-même le propre artisan de son malheur. Pour s'en convaincre, il n'a qu'à remonter, de proche en proche, à l'origine de ce qu'il appelle ses malheurs terrestres ; il verra que, pour la plupart, ils sont la suite d'une première déviation à cette loi. Par cette dé-

viation, il est entré dans une mauvaise voie, et, de conséquence en conséquence, il est tombé dans le malheur.

Ce que l'homme appelle bonheur et malheur sur la terre, n'est que relatif à la position de chacun, et surtout à sa manière d'apprécier et de voir les choses ; de sorte qu'on peut dire qu'il y a autant de malheurs et de bonheurs différents, qu'il y a de goûts et de sentiments divers chez les hommes. Seulement celui qui envie à son prochain, soit sa plus ou moins haute position sociale, soit sa fortune plus ou moins grande, ne réfléchit pas, sans doute, que ces faveurs sont pour ce même prochain, des épreuves bien glissantes et bien dangereuses. Ces épreuves sont d'autant plus dangereuses pour lui, que, pour une heure de bon temps qu'elles lui procurent sur terre, elles peuvent lui faire éprouver, dans l'autre vie, des remords bien cuisants et bien longs ; des siècles peut-être, comparativement à l'heure terrestre. Ces remords durent d'autant plus longtemps, qu'il a moins fait le bien que sa position lui permettait de faire ; car ces faveurs ne sont, pour les hommes, que de véritables tentations pour les éprouver. D'après cela, tout homme sensé et prudent doit se dire, que s'il ne profite pas des faveurs dont jouit son voisin, il n'a pas non plus la même responsabilité.

Il existe une mesure de bonheur commune à tous les hommes : c'est, pour la vie matérielle, la possession du nécessaire ; pour la vie morale, la bonne conscience et la foi en l'avenir. De plus, il existe encore trois moyens sûrs, pour eux, de se rendre heureux : le *premier moyen* consiste à ne jamais se laisser aller aux tentations

de l'orgueil, de l'ambition, de l'avarice, de l'envie, de la jalousie ; passions qui toutes sont de véritables vers rongeurs qui torturent ceux qui en sont atteints, surtout les deux dernières (l'envie et la jalousie), avec lesquelles il n'y a pas de calme ni de repos possible. En effet, pour l'homme qui en est affligé, les objets de sa convoitise, de sa haine, de son dépit se dressent devant lui, comme des fantômes qui ne lui laissent aucune trêve et le poursuivent jusque dans son sommeil ; c'est pour lui un état continuel de fièvre, un véritable enfer. Le *deuxième moyen*, c'est de ne jamais regarder au-dessus de soi, mais toujours au-dessous ; alors la vue de ceux qui souffrent encore plus que nous, nous porte à nous estimer heureux de ne pas souffrir autant qu'eux, tout en les plaignant et nous apitoyant sur leur sort, encore plus malheureux que le nôtre. Enfin, le *troisième moyen*, le meilleur de tous : c'est de n'attacher que peu d'importance aux choses d'ici-bas, d'élever nos pensées au-dessus du cercle étroit de la vie matérielle, de faire du bien autant que nous le pouvons à tous nos semblables quels qu'ils soient, même à nos ennemis, et cela par amour pour DIEU, *notre bon Père céleste à tous, Créateur et Dispensateur de toutes choses, et source unique de toute espérance et consolation.*

Pertes de personnes aimées.

Nous avons dit, au commencement de ce chapitre, que le parfait bonheur est impossible sur terre, parce que la vie terrestre est une vie d'expiation, c'est-à-dire de réparation pour les fautes qu'on a pu commettre dans une

vie matérielle antérieure à celle-ci. Une preuve qu'il doit en être ainsi, c'est la vertu malheureuse sur notre globe. En effet, comment expliquer les souffrances physiques et morales qu'éprouve un homme vertueux, jouissant de l'estime de ses concitoyens, par une vie exemplaire? Naturellement, ces souffrances ne peuvent pas lui être infligées pour avoir bien fait ; il faut donc que ce soit, pour lui, une épreuve ou bien une expiation pour des fautes qu'il a pu commettre dans une vie antérieure. Par conséquent, pour lui, la mort naturelle, c'est la délivrance, c'est-à-dire la fin de ses souffrances et le commencement d'une félicité proportionnelle à son plus ou moins de mérite, ou autrement dit, selon qu'il a fait plus ou moins de bien et qu'il a été plus ou moins résigné dans ses souffrances. D'après cela, regretter la vie, pour lui, c'est regretter qu'il soit heureux. Comme preuve de ce que nous avançons, nous allons citer deux comparaisons qui y ont infiniment de rapport :

1° Deux amis sont prisonniers et enfermés dans le même cachot. Tous les deux doivent avoir un jour leur liberté, mais l'un d'eux l'obtient avant l'autre. Serait-il charitable, de la part de celui qui reste, d'être fâché que son ami soit délivré avant lui? N'y aurait-il pas plus d'égoïsme que d'affection de sa part, à vouloir qu'il partageât sa captivité et ses souffrances aussi longtemps que lui? Il en est de même de deux Êtres qui s'aiment sur la terre ; celui qui part le premier est le premier délivré, et nous devons l'en féliciter, en attendant, avec patience et résignation, le moment où nous le serons à notre tour.

2° Vous avez un ami qui, auprès de vous, est dans une situation très-pénible; sa santé ou son intérêt exigent qu'il aille dans un autre pays, où il sera mieux sous tous les rapports. Il ne sera plus auprès de vous momentanément; mais pour peu que vous lui portiez un peu d'intérêt, pourrez-vous être fâché de son éloignement, du moment que vous savez que c'est pour son bien?

De tout ce que nous venons de dire, nous devons naturellement en conclure : que, si nous voulons prouver à ceux qui ne sont plus, notre véritable attachement et notre sincère amitié pour eux, nous devons toujours voir leur délivrance avec bonheur; tout en regrettant, secondairement, leur absence matérielle parmi nous. Nous disons matérielle, parce que, en effet, si nous ne pouvons les voir, nous savons du moins aujourd'hui, par les preuves patentes que nous en donne la sublime et consolante doctrine du Spiritisme, qu'ils sont continuellement autour de nous; qu'ils nous voient, nous entendent, lisent même jusque dans nos plus secrètes pensées et s'intéressent à tout ce que nous pouvons faire. Une des meilleures preuves de leur amitié pour nous : c'est leur affliction, lorsque nous faisons mal, soit en manquant de résignation, soit autrement; ce qui, dans l'autre vie, peut nous empêcher d'être réunis à eux, pendant un temps plus ou moins long, suivant la gravité de la punition que nous aurons méritée; tandis qu'ils sont heureux, quand nous faisons bien, c'est-à-dire quand nous avons le bonheur de subir nos épreuves, quelque douloureuses qu'elles nous paraissent, avec résignation, et que nous sommes, en même temps, chari-

tables pour notre prochain et cela par amour pour DIEU. Alors ils se réjouissent, par avance, du bonheur qui doit en résulter pour tous, du moment que notre réunion avec eux, dans la vie spirituelle, doit en être la conséquence.

Déceptions, ingratitude.

Chacun, avons-nous dit, doit être récompensé selon son propre mérite. D'après cela, il nous est facile de comprendre que, dans toutes les déceptions que l'homme est susceptible d'éprouver dans la vie, ayant pour cause l'ingratitude de ses semblables envers lui, ce n'est pas celui qui supporte ces déceptions qui est à plaindre (puisque, étant innocent, il en sera récompensé selon qu'il aura été plus ou moins résigné), mais celui qui en est l'auteur volontaire. Dans ce cas, en effet, le seul espoir qui existe pour lui : c'est de ressentir dans l'autre vie, et quelquefois dès celle-ci, nous en avons des exemples tous les jours, des remords qui le rendent plus ou moins malheureux, selon qu'il a été plus ou moins coupable, autrement dit ingrat ou injuste.

Quant à accepter, avec patience et résignation, toutes les déceptions humaines que nous sommes susceptibles d'éprouver dans cette vie, un motif excessivement sérieux doit nous y engager; ce motif, c'est notre soumission absolue à la volonté de DIEU, qui, dans sa suprême sagesse, a jugé convenable, par ce moyen, d'éprouver notre résignation et notre foi en Lui. Puis ensuite, depuis que nous connaissons la consolante doctrine du Spiritisme, qui est le flambeau de notre hu-

manité, ne savons-nous pas que, pour la plupart d'entre nous, ces déceptions peuvent être une expiation, que nous subissons en ce moment, pour avoir fait éprouver à autrui, dans une vie précédente, les mêmes déceptions que nous sommes susceptibles d'éprouver en celle-ci ? Sans doute, cette seule pensée, jointe à une entière soumission à la volonté de DIEU, devrait grandement nous suffire, pour nous faire supporter, avec calme et résignation, toutes les vicissitudes de cette vie, quelque pénibles qu'elles soient pour nous; car, alors, nous les aurions méritées.

Sympathie et antipathie.

La nature a donné à l'homme, le besoin d'aimer et d'être aimé. Une des plus grandes jouissances qui lui soient données sur la terre, c'est de rencontrer des cœurs qui sympathisent avec le sien; car elle lui donne les prémices du bonheur qui lui est réservé dans le monde des Esprits parfaits, où tout est amour et bienveillance. C'est une jouissance qui est refusée à l'égoïste, l'homme le plus à plaindre de tous ceux qui existent, car pas de sympathie possible pour lui; tous lui sont antipathiques, et, de quelque côté qu'il se tourne, il ne rencontre que froideur, dégoût et mépris. Quelquefois, cependant, sa position sociale ou de fortune peut lui procurer plus ou moins d'amis; mais alors ce ne sont que de faux amis, de qui il ne peut espérer qu'ingratitude et déception.

Appréhension de la mort.

L'appréhension de la mort n'est pas la même pour

tous les hommes. L'homme charnel, plus attaché à la vie corporelle qu'à la vie spirituelle, a sur la terre des peines et des jouissances matérielles ; son bonheur est dans la satisfaction fugitive de tous ses désirs. Son *âme*, constamment préoccupée et affectée des vicissitudes de la vie, est dans une anxiété et une torture perpétuelles. La mort l'effraye, parce qu'il doute de son avenir et qu'il laisse, sur la terre, toutes ses affections et toutes ses espérances.

L'homme moral, qui s'est élevé au-dessus des besoins factices créés par les passions, a dès ici-bas, des jouissances inconnues à l'homme matériel. La modération de ses désirs, donne à son esprit le calme et la sérénité. Heureux du bien qu'il fait, il n'est point pour lui de déceptions, et les contrariétés glissent sur son *âme*, sans y laisser d'empreinte douloureuse. Pour lui, la mort c'est la délivrance, c'est-à-dire le retour à sa vie primitive, qui est la vie normale de son Être spirituel, conservant son individualité en dehors de cette vie. (*Voir* le chap. III du livre deuxième, de ce volume.)

Instructions spirites sur l'appréhension de la mort.

L'homme, à quelque degré de l'échelle qu'il appartienne, depuis l'état de sauvagerie, a le sentiment inné de l'avenir; son intuition lui dit, que la mort n'est pas le dernier mot de l'existence; que ceux que nous regrettons, ne sont pas perdus sans retour. La croyance en l'avenir est intuitive, et infiniment plus générale que la croyance au néant. Comment se fait-il donc que, parmi ceux qui croient à l'immortalité de l'*âme*, on trouve

encore, en eux, tant d'attachement aux choses de la terre, et une si grande appréhension de la mort?

L'appréhension de la mort, est un effet de la sagesse de la PROVIDENCE; elle est la conséquence de l'instinct de conservation, commun à tous les êtres vivants. Tant que l'homme n'est pas assez éclairé sur les conditions de la vie future, cette appréhension est nécessaire, comme contre-poids à l'entraînement qui, sans ce frein, le porterait à quitter prématurément la vie terrestre; autrement dit, à négliger le travail d'ici-bas, qui doit servir à son propre avancement.

C'est pour cela que, chez les peuples primitifs, l'avenir n'est qu'une vague intuition, plus tard une simple espérance, plus tard enfin une certitude; mais encore contre-balancée par un secret attachement à la vie corporelle.

A mesure que l'homme comprend mieux la vie future, l'appréhension de la mort diminue; en même temps, comprenant mieux sa mission sur la terre, il attend sa fin avec plus de calme, de résignation et sans crainte. La certitude de la vie future donne un autre cours à ses idées, un autre but à ses travaux; avant d'avoir cette certitude, il ne travaille que pour le présent; avec cette certitude, il travaille en vue de l'avenir, sans négliger le présent, parce qu'il sait que son avenir dépend de la direction plus ou moins bonne qu'il lui donne. La certitude de retrouver ses amis après la mort, de continuer les rapports qu'il a eus sur la terre, de ne perdre le fruit d'aucun travail, de grandir sans cesse en intelligence et en perfection, lui donne la patience d'attendre, et le courage de supporter les fatigues momentanées de la vie terrestre. La solidarité qu'il voit

s'établir entre les incarnés et les désincarnés, lui fait comprendre celle qui doit exister entre les premiers; la fraternité a dès lors sa raison d'être, et la charité un but dans le présent et dans l'avenir.

Pour s'affranchir des appréhensions de la mort, il faut pouvoir envisager celle-ci sous son véritable point de vue, c'est-à-dire avoir pénétré, par la pensée, dans le monde invisible et s'en être fait une idée aussi exacte que possible; ce qui dénote, chez l'Esprit incarné, un certain développement et une certaine aptitude à se dégager de la matière. Chez ceux qui ne sont pas suffisamment avancés, la vie matérielle l'emporte encore sur la vie spirituelle. L'homme, s'attachant à l'extérieur, ne voit la vie que dans le corps, tandis que la vie réelle est dans l'âme; le corps étant privé de vie, à ses yeux tout est perdu, et il désespère. Si, au lieu de concentrer sa pensée sur le vêtement extérieur, il la portait sur la source même de la vie, sur l'âme qui est l'Être réel survivant à tout, il regretterait moins le corps, source de tant de misères et de douleurs; mais, pour cela, il faut une force que l'Esprit n'acquiert qu'avec la maturité.

L'appréhension de la mort tient donc à l'insuffisance des notions sur la vie future; elle dénote le besoin de vivre, inspire la crainte que la destruction du corps ne soit la fin de tout; elle est ainsi provoquée par le secret désir de la survivance de l'*âme,* encore voilée par l'incertitude.

L'appréhension s'affaiblit à mesure que la certitude se forme; elle disparaît quand la certitude est complète.

Voilà le côté providentiel de la question. Il était sage de ne pas éblouir l'homme dont la raison n'était pas

encore assez forte, pour supporter la perspective, trop positive et trop séduisante, d'un avenir qui lui eût fait négliger le présent, nécessaire à son avancement matériel et intellectuel.

Cet état de choses est entretenu et prolongé par des causes purement humaines, qui disparaîtront à mesure que se fera le progrès. Ces causes consistent dans l'aspect sous lequel est présentée la vie future, aspect qui pouvait suffire à des intelligences peu avancées, mais qui ne saurait satisfaire les exigences de la raison des hommes qui réfléchissent. Dès lors, se disent-ils, qu'on nous présente, comme des vérités absolues, des principes contredits par la logique et les données positives de la science, ce ne sont pas des vérités. De là, chez quelques-uns l'incrédulité, chez un grand nombre une croyance mêlée de doute. La vie future est pour eux une idée vague, une probabilité plutôt qu'une certitude absolue; ils y croient, ils voudraient que cela fût, et malgré eux, ils se disent : Si pourtant cela n'était pas ! Le présent est positif, occupons-nous en d'abord; l'avenir viendra par surcroît.

Et puis, se disent-ils encore, qu'est-ce, en définitive, que l'*âme?* Est-ce un point, un atome, une étincelle, une flamme? Comment sent-elle? Comment voit-elle? Comment perçoit-elle? L'*âme,* pour eux, n'est point une réalité effective : c'est une abstraction. Les Êtres qui leur sont chers, réduits à l'état d'atomes dans leur pensée, sont, pour ainsi dire, perdus pour eux, les croyant entièrement privé des qualités qui les leur faisaient aimer; ils ne comprennent ni l'amour d'une étincelle, ni celui qu'on peut avoir pour elle, et eux-mêmes sont

médiocrement satisfaits d'être transformés en monades, au sortir de cette vie. De là le retour au *positivisme* de la vie terrestre, qui a quelque chose de plus *substantiel*. Le nombre de ceux qui sont dominés par ces pensées, est malheureusement considérable.

Une autre raison qui rattache aux choses de la terre, ceux mêmes qui croient le plus fermement à la vie future, tient à l'impression qu'ils conservent de l'enseignement qui leur en est donné dès l'enfance. Le tableau qu'en fait la religion n'est, il faut en convenir, ni très-séduisant, ni très-consolant. D'un côté, l'on voit les contorsions des damnés qui, dans les tortures et les flammes sans fin, expient leur erreur d'un moment; pour qui les siècles succèdent aux siècles sans espoir d'adoucissement ni de pitié; et, ce qui est plus impitoyable encore, pour qui le repentir est sans efficacité. De l'autre, les *âmes* languissantes et souffreteuses du purgatoire, attendant leur délivrance du bon vouloir des vivants qui prieront ou feront prier pour elles, et non de leurs efforts pour progresser. Ces deux catégories composent l'immense majorité de la population de l'autre monde. Au-dessus, plane celle très-restreinte des Élus, jouissant, pendant l'éternité, d'une béatitude contemplative. Cette éternelle *inutilité,* préférable sans doute au *néant,* n'en est pas moins d'une fastidieuse monotonie. Aussi voit-on, dans les peintures religieuses qui retracent les bienheureux, des figures angéliques qui respirent plutôt l'*ennui* que le *véritable bonheur*.

Cet état ne satisfait ni les aspirations, ni l'idée instinctive du progrès qui, seule, semble compatible avec la *félicité absolue*. On a peine à concevoir que le sauvage

ignorant, au sens moral obtus, par cela seul qu'il a reçu le baptême, soit au même niveau que l'homme parvenu au plus haut degré de la science et de la moralité pratique; avantage qu'il doit, en grande partie, à ses très-nombreuses incarnations, comparativement à celles qu'a dû subir le sauvage ignorant, ainsi qu'à de longues années de travail dans son existence actuelle. Il est encore moins concevable que l'enfant mort en bas âge, avant d'avoir la conscience de lui-même et de ses actes, jouisse des mêmes priviléges, par le *seul fait* d'une cérémonie *baptismale*, à laquelle sa volonté n'a aucune part.

Ces pensées occupent incessamment les plus fervents, pour peu qu'ils réfléchissent. La croyance que le travail progressif que l'on accomplit sur la terre, n'est pour rien dans le bonheur futur; puis, ensuite, l'espérance qu'ils ont de pouvoir acquérir ce bonheur, au moyen de quelques pratiques extérieures, ou bien encore la possibilité de l'acheter à prix d'argent, sans réforme sérieuse de leur caractère et de leurs habitudes, laissent aux jouissances du monde tout leur attrait. Plus d'un croyant se dit dans son for intérieur que, puisque son avenir est assuré par l'accomplissement de certaines formules, ou par des dons posthumes qui ne le privent de rien, il serait superflu de s'imposer des sacrifices ou une gêne quelconque au profit d'autrui, dès lors qu'on peut faire son salut en travaillant chacun pour soi.

Assurément telle n'est pas la pensée de tous, car il y a de grandes et belles exceptions; mais on ne peut se dissimuler que ce ne soit celle du plus grand nombre, surtout des masses peu éclairées. Quant aux conséquences qui résultent de semblables principes, elles ne peu-

vent être que désastreuses; car, l'idée que l'on se fait des conditions pour être heureux dans l'autre monde, forcément entretient l'attachement aux biens de celui-ci, et par suite engendre l'égoïsme.

A tout ce qui précède, ajoutons que tout, dans les usages, concourt à faire regretter la vie terrestre, et à faire redouter le passage de la terre au ciel. La mort n'est entourée que de cérémonies lugubres, qui terrifient plus qu'elles n'inspirent l'espérance. Si l'on représente la mort, c'est toujours sous un aspect repoussant, et jamais comme un sommeil de transition; tous ses emblèmes rappellent la destruction du corps, le monstre hideux et décharné; aucun ne symbolise l'âme se dégageant radieuse de ses liens terrestres. Le départ pour ce monde plus heureux, n'est accompagné que des lamentations des survivants, comme si le plus grand malheur arrivait à ceux qui s'en vont; on leur dit un éternel adieu, comme si l'on ne devait jamais les revoir; ce que l'on regrette pour eux, ce sont les jouissances d'ici-bas, comme s'ils n'en devaient point trouver de plus grandes. Quel malheur, dit-on, de mourir quand on est jeune, riche, heureux et qu'on a devant soi un brillant avenir! L'idée d'une situation plus heureuse effleure à peine l'esprit, parce qu'il n'y a pas de racines. Tout concourt donc à inspirer l'effroi de la mort, au lieu de faire naître l'espérance. L'homme sera longtemps sans doute à se défaire de ces préjugés, mais il y arrivera à mesure que sa foi s'affermira, qu'il se fera une idée plus saine de la vie spirituelle.

La *doctrine spirite* change entièrement la manière d'envisager l'avenir. La vie future n'est plus une hypo-

thèse, mais une réalité; l'état des *âmes*, après la mort, n'est plus un système, mais un résultat d'observation. Le voile est levé, et le monde invisible nous apparaît dans toute sa réalité pratique; seulement ce ne sont pas les hommes qui l'ont découvert par l'effort d'une conception ingénieuse, ce sont les habitants mêmes de ce monde, qui viennent nous décrire leur situation; nous les y voyons à tous les degrés de l'échelle spirituelle, dans toutes les phases du bonheur et du malheur; nous assistons à toutes les péripéties de la vie d'outre-tombe. Pour les Spirites, là est la cause du calme avec lequel ils envisagent la mort, de la sérénité de leurs derniers instants sur la terre. Ce qui les soutient, ce n'est pas seulement l'espérance, c'est la certitude; ils savent que la vie future n'est que la continuation de la vie présente, dans de meilleures conditions; aussi l'attendent-ils avec la même confiance qu'ils attendent le lever du soleil, après une nuit d'orage. Les motifs de cette confiance, sont dans les faits dont ils sont témoins, et dans l'accord de ces faits avec la logique la plus stricte; ils sont encore dans la suprême justice et la bonté infinie de DIEU, et dans les aspirations intimes de l'homme.

La croyance vulgaire, en outre, place les *âmes* dans des régions à peine accessibles à la pensée, où elles deviennent en quelque sorte étrangères aux survivants; l'Église elle-même met, entre elles et ces derniers, une barrière infranchissable; elle déclare que toute relation est rompue, toute communication impossible. Si elles sont dans l'enfer, tout espoir de les revoir est à jamais perdu, à moins d'y aller soi-même; si elles sont parmi les Élus, elles sont toutes absorbées par leur *béatitude*

contemplative... Tout cela met une telle distance entre les morts et les vivants, que l'on regarde la séparation comme éternelle; c'est pourquoi l'on préfère encore les avoir près de soi souffrants sur la terre, que de les voir partir, même pour le ciel. Puis *l'âme*, qui est au ciel, peut-elle être réellement heureuse en voyant, par exemple, *son fils, son père, sa mère ou ses amis* brûler éternellement ?

Pour les Spirites, l'*âme* n'est plus une abstraction; elle a un corps éthéré qui en fait un Être défini, que la pensée embrasse et conçoit; c'est déjà beaucoup pour fixer les idées sur son individualité, ses aptitudes et ses perceptions. Le souvenir de ceux qui nous sont chers, se repose sur quelque chose de réel. On ne se les représente plus comme des flammes fugitives, qui ne rappellent rien à la pensée, mais sous une forme concrète (*voir* le chapitre II du livre deuxième de cet écrit), qui nous les montre mieux comme des Êtres vivants. Puis, au lieu d'être perdus dans les profondeurs de l'espace, ils sont autour de nous; le monde visible et le monde invisible sont en perpétuels rapports, et s'assistent mutuellement. (*Voir* le chap. VIII du livre deuxième mentionné ci-dessus.) Le doute sur l'avenir n'étant plus permis, l'appréhension de la mort n'a plus de raison d'être; on la voit venir de sang-froid, comme une délivrance, comme la porte de la vie, et *aucunement* comme celle du néant.

(*Revue spirite*, 1868, pages 33 à 38.)

CHAPITRE II

PEINES ET JOUISSANCES FUTURES.

1. Néant. Vie future. — 2. Intuition des peines et jouissances futures. — 3. Intervention de DIEU dans les peines et jouissances futures. — 4. Nature des peines et jouissances futures. —5. Peines corporelles futures. — 6. Durée des peines futures. — 7. Peines éternelles.

Néant. Vie future.

Dans tous les temps, l'homme s'est préoccupé de son avenir d'outre-tombe, et cela est fort naturel. Quelle que soit l'importance qu'il attache à la vie présente, il ne peut s'empêcher de considérer combien elle est courte et surtout précaire, puisqu'elle peut être brisée à chaque instant et que, d'après cela, il n'est jamais sûr du lendemain. Que devient-il après l'instant fatal? La question est grave, car il ne s'agit pas de quelques années ni de quelques siècles, mais de l'éternité. Celui qui doit passer de longues années dans un pays étranger, s'inquiète de la position qu'il y aura; comment donc ne nous préoccuperions-nous pas de celle que nous aurons en quittant ce monde, puisque c'est pour toujours?

L'idée du néant a quelque chose qui répugne à la raison. L'homme le plus insouciant pendant sa vie, arrivé au moment suprême, se demande ce qu'il va devenir, et involontairement il espère.

Croire en DIEU, sans admettre la vie future, serait un non-sens. Le sentiment d'une existence meilleure, est dans le for intérieur de tous les hommes; DIEU n'a pu l'y placer en vain. La vie future explique la conservation de notre individualité après la mort. Que nous importerait, en effet, de survivre à notre corps, si notre essence morale devait se perdre dans l'océan de l'infini ? Les conséquences, pour nous, seraient les mêmes que le néant. Notre conscience nous dit que cela est impossible, car ce serait entièrement contraire à la *suprême* justice de DIEU et à sa bonté *infinie*.

Intuition des peines et jouissances futures.

Les sentiments qui dominent chez les hommes, au moment de la mort, sont : le doute pour les sceptiques endurcis, mais ils sont excessivement rares, car il y en a plus de faux que de véritables; la crainte pour les coupables ; l'espérance pour les hommes de bien.

La conséquence de la vie future est la responsabilité de nos actes. La raison et la justice nous disent que les bons et méchants ne sauraient être confondus dans la répartition du bonheur auquel tout homme aspire. DIEU ne peut vouloir que les uns jouissent, sans peine, du bien auquel d'autres n'atteignent qu'avec efforts et persévérance.

L'idée que DIEU nous donne de sa justice et de sa bonté, par la sagesse de ses lois, ne nous permet pas de croire que le juste et le méchant soient au même rang à ses yeux, ni de douter, un seul instant, qu'ils recevront en dehors de cette vie, l'un la récompense, l'autre le châ-

timent du bien ou du mal qu'ils auront faits ; c'est pourquoi le sentiment inné que nous avons de la justice divine, nous donne l'intuition des peines et des récompenses futures.

Intervention de DIEU dans les peines et jouissances futures.

DIEU s'occupe de tous les êtres qu'il a créés, quelque petits qu'ils soient : *rien n'est trop peu pour sa bonté infinie.* Seulement il a établi des lois immuables qui règlent toutes leurs actions ; ceux qui les violent, c'est leur faute, ils en subissent les conséquences. Sans doute, quand un homme commet un excès, DIEU ne rend pas un jugement contre lui ; il ne lui dit pas, par exemple : *Tu as été gourmand, je vais te punir ;* mais il a tracé une limite, et la maladie et la mort sont souvent la conséquence des excès. Voilà la punition, elle est le résultat de l'infraction à sa loi, qui est la loi naturelle. Il en est ainsi de tout.

Toutes nos actions sont donc soumises aux lois de DIEU ; il n'en est aucune, quelque insignifiante qu'elle nous paraisse, qui ne puisse en être la violation. Si nous subissons les conséquences de cette violation, nous ne devons nous en prendre qu'à nous-mêmes, qui nous faisons ainsi les propres artisans de notre bonheur ou de notre malheur à venir, suivant que nous obéissons ou désobéissons à ces lois.

Nature des peines et jouissances futures.

Les peines et les jouissances de l'*âme*, après la mort de

son enveloppe matérielle, sont purement morales, et par cela même sont infiniment plus vives que celles qu'elle éprouve sur la terre, parce que l'Esprit une fois dégagé est plus impressionnable, la matière n'empêchant plus ses sensations.

Le bonheur des bons Esprits consiste dans la connaissance plus ou moins étendue de toutes choses; il est subordonné à leur plus ou moins d'épuration. Ces Esprits n'ont ni haine, ni jalousie, ni envie, ni ambition, ni aucune des passions qui font le malheur des hommes. L'amour qui les unit est pour eux une source de suprême félicité. Ils n'éprouvent ni les besoins, ni les souffrances, ni les angoisses de la vie matérielle; ils sont tous heureux du bien qu'ils font. Du reste, le bonheur des Esprits est toujours proportionné à leur élévation spirite, hiérarchiquement parlant. Ainsi, les *purs* Esprits jouissent *seuls* du bonheur suprême; car, comme on le dit généralement par allégorie, *eux seuls* sont réunis dans le sein de DIEU et occupés à chanter ses louanges, c'est-à-dire qu'*eux seuls* jouissent du bonheur suprême de voir DIEU et de comprendre ses perfections; *eux seuls* enfin, reçoivent directement ses ordres, qu'ils font exécuter dans tout l'univers; ce qui, *pour eux*, est une jouissance infinie.

Pour les Esprits inférieurs, qui comprennent tous ceux qui ne sont pas encore Esprits *purs*, il y a entre eux une infinité de degrés, où les jouissances sont relatives à l'état moral. Ceux qui sont assez avancés comprennent le bonheur de ceux qui sont arrivés avant eux; ils y aspirent. Mais, pour eux, c'est un sujet d'émulation et non de jalousie; ils savent qu'il dépend d'eux d'y

atteindre et travaillent à cette fin, mais toujours avec le calme de la bonne conscience. Ils sont heureux de n'avoir pas à souffrir ce qu'endurent les mauvais, tout en les plaignant sincèrement.

Les souffrances des Esprits coupables sont aussi variées que les causes qui les ont produites; elles sont toujours proportionnées au degré d'infériorité, comme les jouissances le sont au degré de supériorité. Elles peuvent se résumer ainsi : envier tout ce qui leur manque pour être heureux et ne pouvoir l'obtenir; voir le bonheur et n'y pouvoir atteindre. Regret, jalousie, rage, désespoir, remords, anxiété morale indéfinissable, tels sont leurs tourments; enfin avoir le désir de toutes les jouissances et ne pouvoir en satisfaire aucune, c'est ce qui les torture. Mais la plus cruelle de toutes les souffrances et la plus affreuse pour l'Esprit, celle qui n'est infligée qu'aux plus coupables, c'est de se croire condamné sans retour. De là est venue, dès la plus haute antiquité, la croyance au feu éternel de l'enfer; croyance qui s'est perpétuée jusqu'à nos jours et qui n'est qu'une image figurée, pour exprimer les douleurs atroces de celui qui se croit condamné sans retour.

Règle générale : tout le passé des dernières existences corporelles des Esprits étant à découvert parmi eux, il s'ensuit que le bien et le mal qu'ils ont pu faire sur terre, sont connus de tous. C'est en vain que celui qui a fait le mal veut échapper à la vue de ses victimes, à qui rien n'est caché de ses actes les plus secrets, ainsi que de ses pensées les plus secrètes et les plus hypocrites; leur inévitable présence est pour lui un châtiment et un remords incessants, jusqu'à ce qu'il ait expié ses torts : tandis que

l'homme de bien, au contraire, ne rencontre partout que des regards amis et bienveillants. Enfin, l'*âme* de l'homme pervers n'éprouve que honte, regrets et remords ; celle du *juste* jouit d'une sérénité parfaite.

En outre de tout ce que nous venons de dire sur les peines et les jouissances futures, nous ajouterons encore les réflexions suivantes :

Certainement dans le tourbillon des affaires ou des plaisirs, dans les entraînements de la passion, dans les proportions colossales que l'heure présente prend aux dépens de l'heure à venir, dans les sophismes habiles que nos désirs savent si bien inventer, pour parer nos vices des couleurs de la vertu, ou nous faire croire que tout finit avec cette vie, les remords s'émoussent et finissent même par disparaître ; nous avons les étouffer. Mais à l'heure du réveil, quand tous les voiles tombent, que l'inexorable vérité brille, que l'illusion n'est plus possible, comme nos sentiments doivent changer ! comme les remords doivent ressusciter puissants et terribles ! Que de regrets de n'avoir pas voulu écouter cette voix qui nous disait : que nous lâchions la proie pour l'ombre! Nous reconnaissons alors, avec désespoir, la faute de ne nous être occupés que de l'homme. Être éphémère, simple étape dans la vie de l'Esprit, et d'avoir négligé l'Être immortel. Pour quelques joies passagères, nous avons perdu une existence , et par suite, nous nous sommes préparé de longues douleurs ; car nous subirons longtemps l'humiliation de nous trouver bas dans la hiérarchie spirite ; notre affliction sera grande de voir, au-dessus de nous, les honnêtes gens que, dans nos triomphes d'un jour, obtenus en foulant aux pieds les

prescriptions de la loi morale, nous avions couverts de nos mépris insensés.

La satisfaction de nos passions nous procure des jouissances vives, mais grossières; les plaisirs des sens nous enivrent, et nous ne nous apercevons pas que leur répétition fréquente, fait contracter à notre *âme*, des habitudes qui l'enchaînent à la matière et les rendent indispensables. Ce que nous lions dans ce monde sera lié dans l'autre, et ce que nous délions sera délié. Si nous lions notre *âme* aux plaisirs des sens, quand elle aura perdu le corps, ces plaisirs se changeront inévitablement en douleurs, parce qu'elle n'aura plus l'organe nécessaire à leur satisfaction. Et pourtant les objets seront là, présents et pleins d'irrésistibles attraits. Ainsi, par exemple, l'*âme* de l'avare s'arrachera des cheveux imaginaires et éprouvera les plus grands déchirements, en voyant qu'on se partage ses trésors ou qu'on les dissipe, sans qu'elle puisse l'empêcher. L'*âme* du gourmand, entraînée par sa passion, visitera les tables splendidement servies, et dévorée de toutes les ardeurs de la gourmandise, elle ne pourra les satisfaire. L'*âme* du débauché verra des orgies auxquelles elle ne pourra prendre part. L'*âme* de l'orgueilleux verra des honneurs qu'elle enviera et dont elle ne pourra jouir, etc. Enfin, la plus coupable, l'*âme* du scélérat, qui comptait sur le néant, se sentira tout à coup saisie d'épouvante, en se voyant survivre. Plongée dans les profondes ténèbres qu'elle aura amassées sur elle, pendant sa vie corporelle, son imagination effrayée les peuplera de fantômes, sinistres ministres de la suprême justice d'un DIEU justement mécontent, dont elle croira en-

tendre la voix prononcer, avec les retentissements du tonnerre, la sentence de sa réprobation éternelle. Et qui sait combien de temps cet état pourra durer pour elle?

Parcourons la liste des crimes et nous trouverons, facilement, celle des supplices correspondants. Il ne s'agit par ici de diables cornus et armés de fourches, tourmentant les damnés; de chaudières bouillantes, de contes de nourrices et de grand'mères; nous sommes en présence de la froide raison, de l'inexorable logique.

Si, au contraire, loin de nous rendre les esclaves du corps, nous ne lui accordons que ce qu'il lui faut, pour l'entretenir dans l'état de santé et de vigueur nécessaire à en faire un instrument utile à l'accomplissement de notre tâche; si nous le maîtrisons; si nous ne recherchons que les jouissances élevées de l'intelligence; si nous nous efforçons d'étouffer, en nous, la brute et de développer l'Ange, autrement dit notre *âme;* comme alors son sort devra être différent, quand elle rentrera dans le monde des Esprits! D'abord elle éprouvera la satisfaction indicible de se trouver grandie, et grandie par ses propres efforts! Puis, comme elle n'aura plus à traîner le poids lourd de la matière et qu'elle n'en sera plus aveuglée, elle pourra s'élever plus haut dans les régions de la lumière, et pourra ainsi s'abreuver plus largement aux sources des vérités éternelles. Son bonheur sera d'autant plus grand, qu'il sera multiplié par celui de ses amies, heureuses de l'avoir vue sortir triomphante de l'épreuve; il sera d'autant plus grand encore, qu'il ne sera aucunement troublé par des souvenirs purement matériels. Pour elle, enfin, ce sera le

commencement de la félicité suprême, réservée seulement aux Esprits *purs*, les Élus du SEIGNEUR.

Peines corporelles futures.

Au nombre des peines futures existent aussi des peines corporelles, qui sont celles que notre *âme*, à l'état d'Esprit errant, aura à subir lors de sa prochaine réincarnation; alors chacun de nous aura à endurer ce qu'il aura fait endurer aux autres; s'il a été dur et inhumain, il pourra à son tour être traité durement et avec inhumanité; s'il a été orgueilleux, il pourra naître dans une condition humiliante; s'il a été avare, égoïste, ou s'il a fait un mauvais usage de sa fortune, il pourra être privé du nécessaire; s'il a été mauvais fils, il pourra souffrir dans ses enfants, etc.

Il ne faudrait pas croire, cependant, que toute souffrance endurée ici-bas, soit nécessairement l'indice d'une faute déterminée; ce sont souvent de simples épreuves choisies par l'Esprit, pour achever son épuration et hâter son avancement. Ainsi, l'expiation sert toujours d'épreuve, mais l'épreuve n'est pas toujours une expiation; mais, épreuves ou expiations, ce sont toujours les signes d'une infériorité relative, car ce qui est parfait n'a plus besoin d'être éprouvé. Un Esprit peut donc avoir acquis un certain degré d'élévation spirite; mais voulant avancer encore, il sollicite une mission, une tâche à remplir, dont il sera d'autant plus récompensé, s'il en sort victorieux, que la lutte aura été plus pénible. Telles sont plus spécialement ces personnes aux instincts naturellement bons, à l'âme élevée, aux nobles sentiments innés,

qui semblent n'avoir apporté rien de mauvais de leur précédente existence; telles sont encore, celles qui endurent, avec une résignation toute chrétienne, les plus grandes douleurs, demandant à DIEU la force nécessaire, pour pouvoir les supporter sans murmure. On peut, au contraire, considérer comme expiations, les afflictions qui excitent les murmures et poussent l'homme à la révolte contre DIEU.

Durée des peines futures.

La durée des peines futures du coupable, est toujours basée sur le temps nécessaire à son amélioration. L'état de souffrance et de bonheur étant proportionné au degré d'épuration de l'Esprit, la durée et la nature de ses peines et souffrances dépendent du temps qu'il met à s'améliorer. A mesure qu'il progresse et que ses sentiments s'épurent, ses souffrances diminuent et changent de nature, jusqu'à ce qu'il soit arrivé à l'état de *pur* Esprit, qui est le terme de toutes souffrances, pour l'*âme* de toute Créature humaine, qui alors doit jouir du *bonheur éternel.*

Tâchons donc de nous améliorer afin de nous rendre dignes de progresser, si nous voulons abréger nos souffrances futures. Pour cela, nous avons un moyen infaillible : c'est de remplir en tous points les devoirs que nous impose la loi naturelle, et surtout celle qui concerne la loi de justice et de charité, par amour pour DIEU. Soyons donc toujours justes envers nos semblables; soyons surtout bienveillants et charitables envers tous, même envers ceux qui nous voudraient du mal ou

qui chercheraient à nous en faire, car ils sont plus à plaindre qu'à blâmer. En cela, nous ne ferons que suivre l'exemple sublime que nous a donné le doux et bon Jésus, Esprit *extra-supérieur*, autrement dit Esprit *pur* envoyé par DIEU sur notre terre, avec la sublime mission d'aider notre humanité à s'améliorer et à progresser.

Des peines éternelles.

On veut exciter l'homme au bien et le détourner du mal, par l'appât de récompenses et la crainte de châtiments; mais, si ces châtiments sont présentés de manière à ce que la raison se refuse à y croire, ils n'auront sur lui aucune influence; loin de là, il rejettera tout : la forme et le fond. Qu'on lui présente, au contraire, l'*avenir* d'une manière logique, et alors il ne le repoussera pas. Le Spiritisme lui donne précisément cette explication.

La doctrine de l'éternité des peines, dans le sens absolu, fait de l'ÊTRE SUPRÊME un dieu implacable. Serait-il logique de dire d'un Souverain qu'il est très-bon, très-bienveillant, très-indulgent, qu'il ne veut que le bonheur de ceux qui l'entourent; mais qu'en même temps, il est jaloux, vindicatif, inflexible dans sa rigueur, et qu'il punit du dernier supplice les trois quarts de ses sujets, pour une offense ou une infraction à ses lois; ceux mêmes qui ont failli, pour ne les avoir pas connues? Ne serait-ce pas là une contradiction? Or, DIEU peut-il être moins bon que ne le serait un homme? — Une autre contradiction se présente ici. Puisque DIEU

sait tout, il savait donc en créant une *âme* qu'elle faillirait; elle a donc été, dès sa formation, vouée au malheur éternel. Cela est-il possible, rationnel? Avec la doctrine des peines relatives, tout est justifié. DIEU savait, sans doute, qu'elle faillirait; mais il lui donne les moyens de s'éclairer par sa propre expérience, par ses fautes mêmes; il est nécessaire qu'elle expie ses erreurs, pour être mieux affermie dans le bien; pour elle, la porte de l'espérance reste toujours ouverte, et DIEU fait dépendre le moment de sa délivrance, des efforts qu'elle fait pour y arriver. Voilà ce que tout le monde peut comprendre, ce que la logique la plus méticuleuse peut admettre. Si les peines futures eussent été présentées sous ce point de vue, il y aurait bien moins de sceptiques.

Le mot *éternel* est souvent employé, dans le langage vulgaire, comme figure, pour désigner une chose de longue durée et dont on ne prévoit pas le terme, quoique l'on sache très-bien que ce terme existe. Ainsi, par exemple, nous disons les glaces éternelles soit des hautes montagnes, soit des pôles; quoique nous sachions, d'un côté, que le monde physique peut avoir une fin, et d'autre part, que l'état des régions polaires peut changer, par le déplacement normal de la terre ou par un cataclysme. Le mot *éternel*, dans ce cas, ne veut donc pas dire perpétuel jusqu'à l'infini. Quand nous souffrons d'une longue maladie, nous disons que notre mal est éternel; qu'y a-t-il donc d'étonnant, à ce que des Esprits qui souffrent depuis des années, des siècles, des milliers d'années même, en disent autant? N'oublions pas surtout que, leur infériorité ne leur permettant pas de voir

l'extrémité de la route, ils croient souffrir toujours, et que c'est pour eux une punition.

Au reste, la doctrine du feu matériel, des fournaises et des tortures empruntées au tartare du Paganisme, est aujourd'hui complétement abandonnée par la haute théologie. Ce n'est plus que dans les écoles, que des effrayants tableaux allégoriques sont encore imprudemment donnés comme des vérités positives, par quelques hommes plus zélés qu'éclairés; cette imprudence est d'autant plus grave, que ces jeunes imaginations, une fois revenues de leur terreur, pourront augmenter le nombre des incrédules. La haute théologie reconnaît aujourd'hui que le mot feu, en cette circonstance, est employé au figuré et doit s'entendre d'un feu moral. A l'égard même de leur durée, certains théologiens commencent à l'admettre dans le sens restrictif, indiqué cidessus. Ils pensent, en effet, que le mot éternel peut s'entendre des peines en elles-mêmes, comme conséquence d'une loi immuable, et non de leur application à chaque individu. Le jour où la religion admettra cette interprétation, ainsi que quelques autres, qui sont également la conséquenee du progrès des lumières, elle ralliera bien des brebis égarées. (*Avis au haut et bas clergé.)*

CONCLUSION

Celui qui ne connaîtrait, en fait de magnétisme terrestre, que le jeu des petits canards aimantés, qu'on fait manœuvrer sur l'eau d'une cuvette, pourrait difficilement comprendre : que ce joujou renferme le secret du mécanisme de l'univers et du mouvement des mondes. Il en est de même, de celui qui ne connaît, du Spiritisme, que le mouvement des tables et autres objets différents ; il n'y voit qu'un amusement, un passe-temps de société, et ne comprend pas que ce phénomène si simple et si vulgaire, connu de l'antiquité et même des peuples les plus sauvages, puisse se rattacher aux questions les plus graves de l'ordre social. Pour l'observateur superficiel, en effet, quel rapport une table qui tourne peut-elle avoir avec la morale et l'avenir de notre humanité? Mais quiconque réfléchit, se rappelle que, de la simple marmite qui bout et dont le couvercle se soulève (marmite qui, elle aussi, a bouilli de toute antiquité), est sorti le puissant moteur avec lequel l'homme franchit l'espace et supprime les distances. Eh bien ! vous qui ne croyez rien, en dehors du monde matériel, sachez donc que de cette table qui tourne et provoque vos sourires dédaigneux, est sortie toute une science, donnant la solution des problèmes qu'aucune philosophie n'avait encore pu résoudre. Nous en appelons à tous les *anti-spirites* de bonne foi, et nous les adjurons de dire : s'ils se sont donné la peine d'étudier ce qu'ils critiquent;

car, en bonne logique, la critique n'a de valeur qu'autant que celui qui la fait, connaît ce dont il parle. Se railler d'une chose qu'on ne connaît pas, qu'on n'a pas sondée avec le scalpel de l'observateur consciencieux, ce n'est pas critiquer, c'est faire preuve de légèreté et donner une pauvre idée de son propre jugement. Assurément, si nous eussions présenté cette philosophie comme étant l'œuvre d'un cerveau humain, elle eût rencontré moins de dédains, et aurait eu les honneurs de l'examen de ceux qui prétendent diriger l'opinion; mais elle vient des Esprits. Quelle absurdité! C'est à peine si elle mérite un de leurs regards; on la juge sur le titre, comme le singe de la fable jugeait la noix sur l'écorce. Faites, si vous le voulez, abstraction de l'origine; supposez que les principes philosophiques et moraux contenus dans le *Livre des Esprits* (ouvrage *sublime* dont nous avons extrait le présent écrit), soient l'œuvre d'un homme, et dites en votre âme et conscience, si, après avoir lu *consciencieusement* le présent écrit, vous y trouvez matière à raillerie. (*Avis aux incrédules de bonne foi et ne demandant pas mieux que de s'instruire.*)

Par sympathie et par reconnaissance pour notre très-vénéré Maître, Allan Kardec, nous donnons à la suite de ces conclusions, sa Biographie *complète,* suivie de quatre discours qui ont été prononcés sur sa fosse, lors de l'enterrement de son corps purement matériel; le tout extrait de la *Revue spirite*, numéro du mois de mai, année 1869. *Le devoir que nous remplissons ici, est un devoir sacré pour nous.*

A. B.

BIOGRAPHIE

DE

M. Allan KARDEC

C'est sous le coup de la douleur profonde causée par le départ prématuré du vénérable fondateur de la Doctrine spirite, que nous abordons une tâche, simple et facile pour ses mains savantes et expérimentées, mais dont la lourdeur et la gravité nous accableraient, si nous ne comptions sur le concours efficace des bons Esprits et sur l'indulgence de nos Lecteurs.

Qui, parmi nous, pourrait, sans être taxé de présomption, se flatter de posséder l'esprit de méthode et d'organisation dont s'illuminent tous les travaux du Maître? Sa puissante intelligence pouvait seule concentrer tant de matériaux divers, et les triturer, les transformer, pour les répandre ensuite, comme une rosée bienfaisante, sur les âmes désireuses de connaître et d'aimer.

Incisif, concis, profond, il savait plaire et se faire comprendre dans un langage à la fois simple et élevé, aussi éloigné du style familier que des obscurités de la métaphysique.

Se multipliant sans cesse, il avait pu jusqu'ici suffire à tout. Cependant, l'accroissement journalier de ses relations et le développement incessant du Spiritisme, lui faisaient sentir la nécessité de s'adjoindre quelques

aides intelligents, et il préparait simultanément l'organisation nouvelle de la Doctrine et de ses travaux, lorsqu'il nous a quittés pour aller dans un monde meilleur, recueillir la sanction de la mission accomplie, et réunir les éléments d'une nouvelle œuvre de dévoûment et de sacrifice.

Il était seul!... Nous nous appellerons *légion*, et, quelque faibles et inexpérimentés que nous soyons, nous avons l'intime conviction que nous nous maintiendrons à la hauteur de la situation, si, partant des principes établis et d'une évidence incontestable, nous nous attachons à exécuter, autant qu'il nous sera possible et selon les besoins du moment, les projets d'avenir que M. Allan Kardec se proposait d'accomplir lui-même.

Tant que nous serons dans sa voie et que toutes les bonnes volontés s'uniront dans un commun effort vers le progrès et la régénération intellectuelle et morale de l'humanité, l'Esprit du grand philosophe sera avec nous et nous secondera de sa puissante influence. Puisse-t-il suppléer à notre insuffisance, et puissions-nous nous rendre dignes de son concours, en nous consacrant à l'œuvre avec autant de dévoûment et de sincérité, sinon avec autant de science et d'intelligence!

Il avait inscrit sur son drapeau, ces mots : *Travail*, *solidarité*, *tolérance*. Soyons, comme lui, infatigables; soyons, selon ses vœux, tolérants et solidaires, et ne craignons pas de suivre son exemple en remettant vingt fois sur le chantier les principes encore discutés. Nous faisons appel à tous les concours, à toutes les lumières. Nous essayerons d'avancer avec certitude plutôt qu'avec rapidité, et nos efforts ne seront pas infructueux, si,

comme nous en sommes persuadés, et comme nous en donnerons les premiers l'exemple, chacun s'attache à faire son devoir, en mettant de côté toute question personnelle pour contribuer au bien général.

Nous ne saurions entrer sous des auspices plus favorables dans la nouvelle phase qui s'ouvre pour le Spiritisme, qu'en faisant connaître à nos Lecteurs, dans une rapide esquisse, ce que fut toute sa vie, l'homme intègre et honorable, le savant intelligent et fécond dont la mémoire se transmettra aux siècles futurs, entourée de l'auréole des Bienfaiteurs de l'humanité.

Né à Lyon, le 3 octobre 1804, d'une ancienne famille qui s'est distinguée dans la magistrature et le barreau, M. Allan Kardec (*Léon-Hippolyte-Denizart Rivail*) n'a point suivi cette carrière. Dès sa première jeunesse, il se sentait attiré vers l'étude des sciences et de la philosophie.

Élevé à l'École de Pestalozzi, à Yverdun (Suisse), il devint un des disciples les plus éminents de ce célèbre professeur, et l'un des propagateurs zélés de son système d'éducation, qui a exercé une grande influence sur la réforme des études en Allemagne et en France.

Doué d'une intelligence remarquable et attiré vers l'enseignement par son caractère et ses aptitudes spéciales, dès l'âge de quatorze ans, il apprenait ce qu'il savait à ceux de ses condisciples qui avaient moins acquis que lui. C'est à cette école que se sont développées les idées qui devaient plus tard, le placer dans la classe des hommes de progrès et des libres-penseurs.

Né dans la religion catholique, mais élevé dans un pays protestant, les actes d'intolérance qu'il eut à subir à ce

sujet lui firent, de bonne heure, concevoir l'idée d'une réforme religieuse, à laquelle il travailla dans le silence pendant de longues années, avec la pensée d'arriver à l'unification des croyances ; mais il lui manquait l'élément indispensable à la solution de ce grand problème.

Le Spiritisme vint plus tard le lui fournir et imprimer une direction spéciale à ses travaux.

Ses études terminées, il vint en France. Possédant à fond la langue allemande, il traduisit pour l'Allemagne différents ouvrages d'éducation et de morale, et, ce qui est caractéristique, les œuvres de Fénelon, qui l'avaient particulièrement séduit.

Il était Membre de plusieurs sociétés savantes, entre autres de l'Académie royale d'Arras, qui, dans son concours de 1831, le couronna pour un mémoire remarquable sur cette question : « *Quel est le système d'études le plus en harmonie avec les besoins de l'époque?* »

De 1835 à 1840, il fonda, dans son domicile, rue de Sèvres, des cours gratuits, où il enseignait la chimie, la physique, l'anatomie comparée, l'astronomie, etc. ; entreprise digne d'éloges en tous temps, mais surtout à une époque où un bien petit nombre d'intelligences se hasardaient à entrer dans cette voie.

Constamment préoccupé de rendre attrayants et intéressants les systèmes d'éducation, il inventa, dans le même temps, une méthode ingénieuse pour apprendre à compter, et un tableau mnémonique de l'histoire de France, ayant pour objet de fixer dans la mémoire les dates des événements remarquables et des grandes découvertes qui illustrèrent chaque règne.

Parmi ses nombreux ouvrages d'éducation, nous cite-

rons les suivants : *Plan proposé pour l'amélioration de l'instruction publique* (1828) ; *Cours pratique et théorique d'aritméthique*, d'après la méthode de Pestalozzi, à l'usage des instituteurs et des mères de famille (1829) ; *Grammaire française classique* (1831) ; *Manuel des examens pour les brevets de capacité ; Solutions raisonnées des questions et problèmes d'arithmétique et de géométrie* (1846) ; *Catéchisme grammatical de la langue française* (1848) ; *Programme des cours usuels de chimie, physique, astronomie, physiologie* qu'il professait au LYCÉE POLYMATIQUE ; *Dictées normales des examens de l'Hôtel-de-Ville et de la Sorbonne,* accompagnées de *Dictées spéciales sur les difficultés orthographiques* (1849), ouvrage très-estimé à l'époque de son apparition, et dont, récemment encore, il faisait tirer de nouvelles éditions.

Avant que le Spiritisme ne vînt populariser le pseudonyme Allan Kardec, il avait, comme on le voit, su s'illustrer par des travaux d'une nature toute différente, mais ayant pour objet d'éclairer les masses et de les attacher davantage à leur famille et à leur pays.

« Vers 1850, dès qu'il fut question des manifestations des Esprits, M. Allan Kardec se livra à des observations persévérantes sur ce phénomène et s'attacha principalement à en déduire les conséquences philosophiques. Il y entrevit tout d'abord le principe de nouvelles lois naturelles : celles qui régissent les rapports du monde visible et du monde invisible ; il reconnut dans l'action de ce dernier, une des forces de la nature, dont la connaissance devait jeter la lumière sur une foule de problèmes, reputés insolubles, et il en comprit la portée au point de vue religieux.

« Ses principaux ouvrages sur cette matière sont : *le Livre des Esprits*, pour la partie philosophique, et dont la première édition a paru le 18 avril 1857; *le Livre des médiums*, pour la partie expérimentale et scientifique (janvier 1861); *l'Évangile selon le Spiritisme*, pour la partie morale (avril 1864); *le Ciel et l'enfer*, ou la justice de DIEU selon le Spiritisme (août 1865); *la Genèse, les miracles et les prédictions* (janvier 1868) ; la *Revue spirite, journal d'études psychologiques*, recueil mensuel commencé le 1er janvier 1858. Il a fondé à Paris, le 1er avril 1858, la première Société spirite régulièrement constituée sous le nom de *Société parisienne des études spirites*, dont le but exclusif est l'étude de tout ce qui peut contribuer au progrès de cette nouvelle science. M. Allan Kardec se défend à juste titre d'avoir rien écrit sous l'influence d'idées préconçues ou systématiques; homme d'un caractère froid et calme, il a observé les faits, et de ses observations il a déduit les lois qui les régissent ; le premier il en a donné la théorie et en a formé un corps méthodique et régulier.

« En démontrant que les faits faussement qualifiés de surnaturels sont soumis à des lois, il les fait entrer dans l'ordre des phénomènes de la nature, et détruit ainsi le dernier refuge du merveilleux et l'un des éléments de la superstition.

« Pendant les premières années où il fut question de phénomènes spirites, ces manifestations furent plutôt un objet de curiosité qu'un sujet de méditations sérieuses ; *le Livre des Esprits* fit envisager la chose sous un tout autre aspect; alors on délaissa les tables tournantes, qui n'avaient été qu'un prélude, et l'on se rallia

à un corps de Doctrine qui embrassait toutes les questions intéressant l'humanité.

« De l'apparition du *Livre des Esprits* date la véritable fondation du Spiritisme, qui, jusqu'alors, n'avait possédé que des éléments épars sans coordination, et dont la portée n'avait pu être comprise de tout le monde; de ce moment aussi, la Doctrine fixa l'attention des hommes sérieux et prit un développement rapide. En peu d'années ces idées trouvèrent de nombreux adhérents dans tous les rangs de la société et dans tous les pays. Ce succès, sans précédent, tient sans doute aux sympathies que ces idées ont rencontrées, mais il est dù aussi en grande partie, à la clarté, qui est un des caractères distinctifs des écrits d'Allan Kardec.

« En s'abstenant des formules abstraites de la métaphysique, l'auteur a su se faire lire sans fatigue, condition essentielle pour la vulgarisation d'une idée. Sur tous les points de controverse, son argumentation, d'une logique serrée, offre peu de prise à la réfutation et prédispose à la conviction. Les preuves matérielles que donne le Spiritisme de l'existence de l'âme et de la vie future, tendent à la destruction des idées matérialistes et panthéistes. Un des principes les plus féconds de cette Doctrine, et qui découle du précédent, est celui de *la pluralité des existences*, déjà entrevu par une foule de philosophes anciens et modernes, et dans ces derniers temps par *Jean Reynaud, Charles Fourier, Eugène Sue* et autres; mais il était resté à l'état d'hypothèse et de système, tandis que le Spiritisme en démontre la réalité et prouve que c'est un des attributs essentiels de l'humanité. De ce principe, découle la solution de toutes les

anomalies apparentes de la vie humaine, de toutes les inégalités intellectuelles, morales et sociales ; l'homme sait ainsi d'où il vient, où il va, pour quelle fin il est sur la terre et pourquoi il y souffre.

« Les idées innées s'expliquent par les connaissances acquises dans les vies antérieures ; la marche des peuples et de l'humanité, par les hommes des temps passés qui revivent après avoir progressé ; les sympathies et les antipathies, par la nature des rapports antérieurs ; ces rapports, qui relient la grande famille humaine de toutes les époques, donnent pour base les lois mêmes de la nature, et non plus une théorie, aux grands principes de fraternité, d'égalité, de liberté et de solidarité universelle.

« Au lieu du principe : *Hors l'Église catholique point de salut*, qui entretient la division et l'animosité entre les différentes sectes, et qui a fait verser tant de sang, le Spiritisme a pour maxime : *Hors la Charité point de salut*, c'est-à-dire l'égalité parmi les hommes devant DIEU, la tolérance, la liberté de conscience et la bienveillance mutuelle.

« Au lieu de la *foi aveugle* qui annihile la liberté de penser, il dit : *Il n'y a de foi inébranlable que celle qui peut regarder la raison face à face à tous les âges de l'humanité. A la foi il faut une base, et cette base, c'est l'intelligence parfaite de ce qu'on doit croire ; pour croire, il ne suffit pas de voir, il faut surtout comprendre. La foi aveugle n'est plus de ce siècle ; or, c'est précisément le dogme de la foi aveugle qui fait aujourd'hui le plus grand nombre d'incrédules, parce qu'elle veut s'imposer et qu'elle exige l'abdication d'une des plus précieuses facultés de*

l'homme : le raisonnement et le libre arbitre. » (Évangile selon le Spiritisme).

Travailleur infatigable, toujours le premier et le dernier à l'œuvre, Allan Kardec a succombé, le 31 mars 1869, au milieu des préparatifs d'un changement de local, nécessité par l'extension considérable de ses multiples occupations. De nombreux ouvrages qu'il était sur le point de terminer, ou qui attendaient le temps opportun pour paraître, viendront un jour prouver davantage encore l'étendue et la puissance de ses conceptions.

Il est mort comme il a vécu, en travaillant. Depuis de longues années, il souffrait d'une maladie de cœur qui ne pouvait être combattue que par le repos intellectuel et une certaine activité matérielle; mais, tout entier à son œuvre, il se refusait à tout ce qui pouvait absorber un de ses instants, aux dépens de ses occupations de prédilection. Chez lui, comme chez toutes les âmes fortement trempées, la lame a usé le *fourreau*.

Son corps s'alourdissait et lui refusait ses services, mais son esprit, plus vif, plus énergique, plus fécond, étendait toujours davantage le cercle de son activité.

Dans cette lutte inégale, la matière ne pouvait éternellement résister. Un jour elle fut vaincue; l'anévrisme se rompit, et Allan Kardec tomba foudroyé. Un homme manquait à la terre; mais un grand nom prenait place parmi les illustrations de ce siècle, un grand Esprit allait se rétremper dans l'infini, où tous ceux qu'il avait consolés et éclairés, attendaient impatiemment sa venue!

« La mort, disait-il récemment encore, la mort frappe

à coups redoublés dans les rangs illustres!... Qui viendra-t-elle maintenant délivrer ? »

Il est venu, après tant d'autres, se retremper dans l'espace, chercher de nouveaux éléments pour renouveler son organisme usé par une vie de labeurs incessante. Il est parti avec ceux qui seront les phares de la nouvelle génération, pour revenir bientôt avec eux continuer et achever l'œuvre laissée entre des mains dévouées.

L'homme n'est plus, mais l'âme demeurera parmi nous; c'est un protecteur sûr, une lumière de plus, un travailleur infatigable dont se sont accrues les phalanges de l'espace. Comme sur terre, sans blesser personne, il saura faire entendre à chacun les conseils convenables; il tempérera le zèle prématuré des ardents, secondera les sincères et les désintéressés, et stimulera les tièdes. Il voit, il sait aujourd'hui tout ce qu'il prévoyait naguère encore! Il n'est plus sujet ni aux incertitudes, ni aux defaillances, et il nous fera partager sa conviction en nous faisant toucher du doigt le but, en nous désignant la voie, dans ce langage clair, précis, qui en fait un type dans les annales littéraires.

L'homme n'est plus, nous le répétons, mais Allan Kardec est immortel, et son souvenir, ses travaux, son Esprit seront toujours avec ceux qui tiendront fermement et hautement le drapeau qu'il a toujours su faire respecter.

Une individualité puissante a constitué l'œuvre; c'était le guide et la lumière de tous. L'œuvre, sur terre, nous tiendra lieu de l'individu. On ne se ralliera pas autour d'Allan Kardec; on se ralliera autour du Spiritisme

tel qu'il l'a constitué, et par ses conseils, sous son influence, nous avancerons à pas certains vers les phases heureuses promises à l'humanité régénérée.

DISCOURS PRONONCÉ SUR LA FOSSE

Au nom de la Société spirite de Paris
par le vice-président, M. Levent

Messieurs,

Je viens au nom de la Société spirite de Paris, dont j'ai l'honneur d'être le vice-président, exprimer ses regrets de la perte cruelle qu'elle vient de faire en la personne de son vénéré maître M. Allan Kardec, mort subitement avant-hier mercredi, dans les bureaux de la *Revue*.

A vous, Messieurs, qui, chaque vendredi, vous réunissiez au siège de la Société, je n'ai nul besoin de rappeler cette physionomie à la fois bienveillante et austère, ce tact parfait, cette justesse d'appréciation, cette logique supérieure et incomparable qui nous semblait inspirée.

A vous qui partagiez tous les jours de la semaine les travaux du Maître, je ne retracerai pas ces labeurs continuels, ses correspondances avec les quatre parties du monde qui, toutes, lui envoyaient des documents sérieux, classées aussitôt *dans sa mémoire* et recueillis précieusement pour être soumis au creuset de sa haute raison, et former après un travail d'élaboration scrupuleuse,

les éléments de ces précieux ouvrages que vous connaissez tous.

Ah! si, comme à nous, il vous était donné de voir cette masse de matériaux accumulés dans le cabinet de travail de cet infatigable penseur; si, avec nous, vous aviez pénétré dans le sanctuaire de ses méditations, vous verriez ces manuscrits, les uns presque terminés, les autres en cours d'exécution, d'autres enfin, à peine ébauchés, épars çà et là, et qui semblent dire : Où est donc notre maître, toujours si matinal à l'œuvre?

Ah! plus que jamais, vous vous écrieriez aussi, avec des accents de regrets tellement amers, qu'ils en seraient presque impies : Faut-il que DIEU ait rappelé à Lui l'homme qui pouvait encore faire tant de bien; l'intelligence si pleine de sève, le phare enfin, qui nous a tirés des ténèbres, et nous a fait entrevoir ce nouveau monde bien autrement vaste, bien autrement admirable que celui qu'immortalisa le génie de Christophe Colomb! ce monde, dont il avait à peine commencé à nous faire la description, et dont nous pressentions déjà les lois fluidiques et spirituelles.

Mais rassurez-vous, Messieurs, par cette pensée tant de fois démontrée et rappelée par notre Président : « Rien n'est inutile dans la nature, tout a sa raison d'être, et ce qu DIEUe fait est toujours bien fait. »

Ne ressemblons pas à ces enfants indociles, qui, ne comprenant pas les décisions de leur père, se permettent de le critiquer, parfois même de le blâmer.

Oui, Messieurs, j'en ai la conviction la plus profonde, et je vous l'exprime hautement : le départ de notre cher et vénéré Maître était nécessaire!

Ne serions-nous pas d'ailleurs des ingrats et des égoïstes, si, ne pensant qu'au bien qu'il nous faisait, nous oubliions le droit qu'il avait acquis d'aller prendre quelque repos dans la céleste patrie, où tant d'amis, tant d'âmes d'élite l'attendaient et sont venus le recevoir après une absence qui, à eux aussi, a paru bien longue.

Oh! oui, c'est joie, c'est grande fête là-haut, et cette fête et cette joie n'ont d'égal que la tristesse et le deuil que cause son départ parmi nous, pauvres exilés, dont le temps n'est pas encore venu! Oui, le Maître avait accompli sa mission! C'est à nous qu'il appartient de poursuivre son œuvre, à l'aide des documents qu'il nous a laissés, et de ceux, plus précieux encore, que l'avenir nous réserve; la tâche sera facile, soyez-en sûrs, si chacun de nous ose s'affirmer courageusement; si chacun de nous a compris que la lumière qu'il a reçue doit être propagée et communiquée à ses frères : si chacun de nous, enfin, a la mémoire du cœur envers notre regretté Président, et sait comprendre le plan d'organisation, qui a mis le dernier cachet à son œuvre.

Nous continuerons donc tes labeurs, cher Maître, sous ton effluve bienfaisante et inspiratrice; reçois-en ici la promesse formelle. C'est la meilleure marque d'affection que nous puissions te donner.

Au nom de la Société parisienne des études spirites nous te disons non adieu, mais *au revoir, à bientôt!*

Le Spiritisme et la Science

Par M. C. Flammarion

Messieurs,

En me rendant, avec déférence, à l'invitation sympathique des amis du penseur laborieux, dont le corps terrestre gît maintenant à nos pieds, je me souviens d'une sombre journée du mois de décembre 1865. Je prononçais alors de suprêmes paroles d'adieu sur la tombe du fondateur de la Librairie académique, de l'honorable Didier, qui fut, comme éditeur, le collaborateur convaincu d'Allan Kardec dans la publication des ouvrages fondamentaux d'une Doctrine qui lui était chère, et qui mourut subitement aussi, comme si le ciel eût voulut épargner à ces deux esprits intègres, l'embarras philosophique de sortir de cette vie par une voie différente de la voie communément reçue. — La même réflexion s'applique à la mort de notre ancien collègue Jobard, de Bruxelles.

Aujourd'hui ma tâche est plus grande encore, car je voudrais pouvoir représenter à la pensée de ceux qui m'entendent, et à celle des millions d'hommes qui dans l'Europe entière et dans le nouveau monde se sont occupés du problème encore mystérieux des phénomènes surnommés spirites; — je voudrais, dis-je, pouvoir leur représenter l'intérêt scientifique et l'avenir philosophique de l'étude de ces phénomènes (à laquelle se sont livrés, comme nul ne l'ignore, des hommes éminents parmi nos contemporains). J'aimerais leur faire entrevoir quels horizons inconnus la pensée humaine verra

s'ouvrir devant elle, à mesure qu'elle étendra sa connaissance positive des forces naturelles en action autour de nous; leur montrer que de telles constatations sont l'antidote le plus efficace de la lèpre de l'athéisme, qui semble s'attaquer particulièrement à notre époque de transition; et témoigner enfin publiquement ici de l'éminent service que l'auteur du *Livre des Esprits* a rendu à la philosophie, *en appelant l'attention et la discussion* sur des faits qui, jusqu'alors, appartenaient au domaine morbide et funeste des superstitions religieuses.

Ce serait en effet un acte important d'établir ici, devant cette fosse éloquente, que l'examen méthodique des phénomènes appelés à tort surnaturels, loin de renouveler l'esprit superstitieux et d'affaiblir l'énergie de la raison, éloigne au contraire les erreurs et les illusions de l'ignorance, et *sert mieux le progrès* que la négation illégitime de ceux qui ne veulent point se donner la peine de voir.

Mais ce n'est pas ici le lieu d'ouvrir une arène à la discussion irrespectueuse. Laissons seulement descendre de nos pensées, sur la face impassible de l'homme couché devant nous, des témoignages d'affection et des sentiments de regret, qui restent autour de lui dans son cercueil comme un embaumement du cœur! Et puisque nous savons que son âme éternelle survit à cette dépouille mortelle comme elle lui a préexisté; puisque nous savons que des liens indestructibles rattachent notre monde visible au monde invisible; puisque cette âme existe aujourd'hui aussi bien qu'il y a trois jours, et qu'il n'est pas impossible qu'elle ne se trouve actuellement ici devant moi; disons-lui que nous n'avons pas

voulu voir s'évanouir son image corporelle et l'enfermer dans son sépulcre, sans honorer unanimement ses travaux et sa mémoire, sans payer un tribut de reconnaissance à son incarnation terrestre, si utilement et si dignement remplie.

Je retracerai d'abord dans une esquisse rapide les lignes principales de sa carrière littéraire.

Mort à l'âge de 65 ans, Allan Kardec[1] avait consacré la première partie de sa vie à écrire des ouvrages classiques, élémentaires, destinés surtout à l'usage des instituteurs de la jeunesse. Lorsque, vers 1850, les manifestations en apparence nouvelles des tables tournantes, des coups frappés sans cause ostensible, des mouvements insolites des objets et des meubles, commencèrent à attirer l'attention publique, et déterminèrent même chez des imaginations aventureuses une sorte de fièvre due à la nouveauté de ces expériences, Allan Kardec, étudiant à la fois le magnétisme et ces effets étranges, suivit avec la plus grande patience et une judicieuse clairvoyance les expériences et les tentatives si nombreuses faites alors à Paris. Il recueillit et mit en ordre les résultats obtenus par cette longue observation, et en composa le corps de doctrine publié en 1857 dans la première édition du *Livre des Esprits*. Vous savez tous quel succès accueillit cet ouvrage, en France et à l'étranger.

Parvenu aujourd'hui à sa 15e édition, il a répandu dans toutes les classes ce corps de doctrine élémentaire,

---

1. Léon-Hippolyte-Denisart Rivail. On sait que le nom d'*Allan Kardec* était un pseudonyme *sui generis*.

qui n'est point nouveau dans son essence, puisque l'école de Pythagore en Grèce et celle des Druides dans notre propre Gaule en enseignaient les principes, mais qui revêtait une véritable forme d'actualité par sa correspondance avec les phénomènes.

Après ce premier ouvrage, parurent successivement le *Livre des Médiums* ou *Spiritisme expérimental;* — *Qu'est-ce que le Spiritisme?* ou abrégé sous forme de questions et de réponses; — l'*Évangile selon le Spiritisme;* — *le Ciel et l'Enfer;* — *la Genèse;* — et la mort vient de le surprendre au moment où, dans son activité infatigable, il travaillait à un ouvrage sur les rapports du Magnétisme et du Spiritisme.

Par la *Revue Spirite* et la Société de Paris dont il était Président, il s'était constitué en quelque sorte le centre où tout aboutissait, le trait d'union de tous les expérimentateurs. Il y a quelques mois, sentant sa fin prochaine, il a préparé les conditions de vitalité de ces mêmes études après sa mort, et établi le Comité central qui lui succède.

Il a soulevé des rivalités; il a fait école sous une forme un peu personnelle; il y a encore quelque division entre les « Spiritualistes » et les « Spirites. » Désormais, Messieurs (tel est du moins le vœu des amis de la vérité), nous devons être tous réunis par une solidarité confraternelle, par les mêmes efforts vers l'élucidation du problème, par le désir général et impersonnel du vrai et du bien.

On a objecté, Messieurs, à notre digne ami auquel nous rendons aujourd'hui les derniers devoirs, on lui a objecté de n'être point ce qu'on appelle *un savant*, de

n'avoir pas été d'abord physicien, naturaliste ou astronome, et d'avoir préféré constituer un corps de doctrine morale avant d'avoir appliqué la discussion scientifique à la réalité et à la nature des phénomènes.

Peut-être, Messieurs, est-il préférable que les choses aient ainsi commencé. Il ne faut pas toujours rejeter la valeur du sentiment. Combien de cœurs ont été consolés d'abord par cette croyance religieuse! Combien de larmes ont été séchées! combien de consciences ouvertes aux rayons de la beauté spirituelle! Tout le monde n'est pas heureux ici-bas. Bien des affections ont été déchirées! bien des âmes ont été endormies par le Scepticisme. N'est-ce donc rien que d'avoir amené au Spiritualisme tant d'Êtres qui flottaient dans le doute, et qui n'aimaient plus la vie ni physique ni intellectuelle?

Allan Kardec eût été homme de science, que sans doute il n'eût pu rendre ce premier service, et répandre ainsi au loin comme une invitation à tous les cœurs. Mais il était ce que j'appellerai simplement « le bon sens incarné ». Raison droite et judicieuse, il appliquait sans oubli à son œuvre permanente les indications intimes du sens commun. Ce n'était pas là une moindre qualité, dans l'ordre de choses qui nous occupe. C'était, on peut l'affirmer, la première de toutes et la plus précieuse; sans laquelle l'œuvre n'eût pu devenir populaire ni jeter ses immenses racines dans le monde. La plupart de ceux qui se sont livrés à ces études se sont souvenus avoir été dans leur jeunesse, ou dans certaines circonstances spéciales, témoins eux-mêmes de manifestations inexpliquées; il est peu de familles qui n'aient observé dans leur histoire des témoignages de cet ordre. Le premier

point était d'y appliquer la raison ferme du simple bon sens, et de les examiner selon les principes de la méthode positive.

Comme l'organisateur de cette étude lente et difficile l'a prévu lui-même, cette complexe étude doit entrer maintenant dans sa période scientifique. Les phénomènes physiques, sur lesquels on n'a pas insisté d'abord, doivent devenir l'objet de la critique expérimentale, sans laquelle nulle constatation sérieuse n'est possible. Cette méthode expérimentale, à laquelle nous devons la gloire du progrès moderne et les merveilles de l'électricité et de la vapeur, cette méthode doit saisir les phénomènes de l'ordre encore mystérieux auquel nous assistons, les disséquer, les mesurer et les définir.

Car, Messieurs, le Spiritisme n'est pas une religion, mais une science, science dont nous connaissons à peine l' *a b c*. Le temps des dogmes est fini. La nature embrasse l'univers, et DIEU lui-même, qu'on a fait jadis à l'image de l'homme, ne peut être considéré par la métaphysique moderne que comme *un Esprit dans la nature*. Le surnaturel n'existe pas. Les manifestations obtenues par l'intermédiaire des médiums, comme celles du Magnétisme et du Somnambulisme, *sont de l'ordre naturel*, et doivent être sévèrement soumises au contrôle de l'expérience. Il n'y a plus de miracles. Nous assistons à l'aurore d'une science inconnue. Qui pourrait prévoir à quelles conséquences conduira dans le monde de la pensée l'étude positive de cette psychologie nouvelle?

La science régit le monde désormais : et, Messieurs, il ne sera pas étranger à ce discours funèbre de remarquer son œuvre actuelle et les inductions nouvelles

qu'elle nous découvre précisément au point de vue de nos recherches.

A aucune époque de l'histoire la science n'a développé devant le regard étonné de l'homme des horizons aussi grandioses. Nous savons maintenant que *la Terre est un astre*, et que *notre vie actuelle s'accomplit dans le ciel.* Par l'analyse de la lumière, nous connaissons les éléments qui brûlent dans le soleil et dans les étoiles, à des millions et à des trillions de lieues de notre observatoire terrestre. Par le calcul, nous possédons l'histoire du ciel et de la terre dans leur passé lointain comme dans leur avenir, qui n'existent pas pour les lois immuables. Par l'observation, nous avons pesé les terres célestes qui gravitent dans l'étendue. Le globe où nous sommes est devenu un atome stellaire volant dans l'espace au milieu des profondeurs infinies, et notre propre existence sur ce globe est devenue une fraction infinitésimale de notre vie éternelle. Mais ce qui peut à juste titre nous frapper plus vivement encore, c'est cet étonnant résultat des travaux physiques opérés en ces dernières années : que *nous vivons au milieu d'un monde invisible* agissant sans cesse autour de nous. Oui, Messieurs, c'est là pour nous une révélation immense. Contemplez par exemple la lumière répandue à cette heure dans l'atmosphère par ce brillant soleil, contemplez cet azur si doux de la voûte céleste, remarquez ces effluves d'air tiède qui viennent caresser nos visages, regardez ces monuments et cette terre : eh bien, malgré nos yeux grands ouverts, nous ne voyons pas ce qui se passe ici ! Sur cent rayons émanés du soleil, un tiers seulement sont accessibles à notre vue, soit directement,

soit réfléchis par tous ces corps ; les deux tiers existent et agissent autour de nous, mais d'une manière invisible quoique réelle. Ils sont chauds, sans être lumineux pour nous, et sont cependant beaucoup plus actifs que ceux qui nous frappent, car ce sont eux qui attirent les fleurs du côté du soleil, qui produisent toutes les actions chimiques[1], et ce sont eux aussi qui élèvent sous une forme également invisible la vapeur d'eau dans l'atmosphère pour en former les nuages ; — exerçant ainsi incessamment autour de nous, d'une manière occulte et silencieuse, une force colossale, mécaniquement évaluable au travail de plusieurs milliards de chevaux !

Si les rayons calorifiques et les rayens chimiques qui agissent constamment dans la nature sont invisibles pour nous, c'est parce que les premiers ne frappent pas assez vite notre rétine, et parce que les seconds la frappent trop vite. Notre œil ne voit les choses qu'entre deux limites, en deçà et au delà desquelles il ne voit plus. Notre organisme terrestre peut être comparé à une harpe à deux cordes, qui sont le nerf optique et le nerf auditif. Une certaine espèce de mouvements met en vibration la première, et une autre espèce de mouvements met en vibration la seconde : c'est là *toute la sensation humaine*, plus restreinte ici que celle de certains êtres vivants, de certains insectes, par exemple,

---

1. Notre rétine est insensible pour ces rayons ; mais d'autres substances les *voient*, par exemple l'iode et les sels d'argent. On a photographié le spectre solaire chimique, que notre œil ne voit pas. La plaque du photographe n'offre, du reste, jamais aucune image visible en sortant de la chambre noir, quoiqu'elle la *possède* puisqu'une opération chimique la fait apparaître.

chez lesquels ces mêmes cordes de la vue et de l'ouïe sont plus délicates. Or il existe en réalite dans la nature, non pas deux, mais dix, cent, mille espèces de mouvements. La science physique nous enseigne donc que nous vivons ainsi au milieu d'un monde invisible pour nous, et qu'il n'est pas impossible que des êtres (invisibles également pour nous) vivent également sur la terre, dans un ordre de sensations absolument différent du nôtre, et sans que nous puissions apprécier leur présence, à moins qu'ils ne se manifestent à nous par des faits rentrant dans notre ordre de sensations.

Devant de telles vérités, qui ne font encore que s'entr'ouvrir, combien la négation *à priori* ne paraît-elle pas absurde et sans valeur! Quand on compare le peu que nous savons, et l'exiguïté de notre sphère de perception à la quantité de ce qui existe, on ne peut s'empêcher de conclure que nous ne savons rien et que tout nous reste à savoir. De quel droit prononcerions-nous donc le mot « impossible » devant des faits que nous constatons sans pouvoir en découvrir la cause unique?

La science nous ouvre des vues aussi autorisées que les précédentes sur les phénomènes de la vie et de la mort, et sur la force qui nous anime. Il nous suffit d'observer la circulation des existences.

Tout n'est que métamorphose. Emportés dans leur cours éternel, les atomes constitutifs de la matière passent sans cesse d'un corps à l'autre, de l'animal à la plante, de la plante à l'atmosphère, de l'atmosphère à l'homme, et notre propre corps, pendant la durée entière de notre vie, change incessamment de substance

constitutive, comme la flamme ne brille que par des éléments sans cesse renouvelés; et quand l'âme s'est envolée, ce même corps, tant de fois transformé déjà pendant la vie, rend définitivement à la nature toutes ses molécules pour ne plus les reprendre. Au dogme inadmissible de la résurrection de la chair s'est substituée la haute Doctrine de la transmigration des âmes.

Voici le soleil d'avril qui rayonne dans les cieux, et nous inonde de sa première rosée calorescente. Déjà les campagnes se réveillent, déjà les premiers bourgeons s'entr'ouvrent, déjà le printemps fleurit, l'azur céleste sourit, et la résurrection s'opère; et, pourtant, cette vie nouvelle n'est formée que par la mort, et ne recouvre que des ruines! D'où vient la sève de ces arbres qui reverdissent dans ce champ des morts? d'où vient cette humidité qui nourrit leurs racines? d'où viennent tous les éléments qui vont faire apparaître sous les caresses de mai les petites fleurs silencieuses et les oiseaux chanteurs? — De la mort!... Messieurs..., de ces cadavres ensevelis dans la nuit sinistre des tombeaux!... Loi suprême de la nature, le corps matériel n'est qu'un assemblage transitoire de particules qui ne lui appartiennent point, et que l'âme a groupées suivant son propre type pour se créer des organes la mettant en relation avec notre monde physique. Et tandis que notre corps se renouvelle ainsi pièces par pièces par l'échange perpétuel des matières, tandis qu'un jour il tombe, masse inerte, pour ne plus se relever, notre esprit, Être personnel, a gardé constamment son *identité* indestructible, a régné en souverain sur la matière dont il était revêtu, établissant ainsi par ce fait constant et

universel sa personnalité indépendante, son essence spirituelle non soumise à l'empire de l'espace et du temps, sa grandeur individuelle, *son immortalité.*

En quoi consiste le mystère de la vie? par quels liens l'âme est-elle rattachée à l'organisme? par quel dénoûment s'en échappe-t-elle? sous quelle forme et en quelles conditions existe-t-elle après la mort? quels souvenirs, quelles affections garde-t-elle? comment se manifeste-t-elle? — Ce sont là, Messieurs, autant de problèmes qui sont loin d'être résolus, et dont l'ensemble constituera la science psychologique de l'avenir. Certains hommes peuvent nier l'existence même de l'âme comme celle de DIEU, affirmer que la vérité morale n'existe pas, qu'il n'y a point de lois intelligentes dans la nature, et que nous, Spiritualistes, sommes les dupes d'une immense illusion. D'autres peuvent, à l'opposé, déclarer qu'ils connaissent par un privilège spécial l'essence de l'âme humaine, la forme de l'ÊTRE SUPRÊME, l'état de la vie future, et nous traiter d'athées parce que notre raison se refuse à leur foi. Les uns et les autres, Messieurs, n'empêcheront pas que nous soyons ici en face des plus grands problèmes, que nous ne nous intéressions à ces choses (qui sont loin de nous être étrangères), et que nous n'ayons le droit d'appliquer la méthode expérimentale de la science contemporaine à la recherche de la vérité.

C'est par l'étude positive des effets que l'on remonte à l'appréciation des causes. Dans l'ordre des études réunies sous la dénomination générique de « Spiritisme », *les faits existent.* Mais nul ne connaît leur mode de production. Ils existent, tout aussi bien que les phéno-

mènes électriques, lumineux, caloriques ; mais, Messieurs, nous ne connaissons ni la biologie, ni la physiologie. Qu'est-ce que le corps humain? qu'est-ce que le cerveau? quelle est l'action absolue de l'âme? Nous l'ignorons. Nous ignorons également l'essence de l'électricité, l'essence de la lumière. Il est donc sage d'observer sans parti pris tous ces faits, et d'essayer d'en déterminer les causes, qui sont peut-être d'espèces diverses et plus nombreuses que nous ne l'avons supposé jusqu'ici.

Que ceux dont la vue est bornée par l'orgueil ou par le préjugé ne comprennent point ces anxieux désirs de nos pensées avides de connaître ; qu'ils jettent sur ce genre d'études le sarcasme ou l'anathème : nous élevons plus haut nos contemplations !... Tu fus le premier, ô Maître et ami ! tu fus le premier qui, dès le début de ma carrière astronomique, témoigna une vive sympathie pour mes déductions relatives à l'existence des humanités célestes ; car, prenant en main le livre de la *Pluralité des mondes habités*, tu le posas de suite à la base de l'édifice doctrinaire que tu rêvais. Bien souvent nous nous entretenions ensemble de cette vie céleste si mystérieuse. Maintenant, ô âme ! tu sais par une vision directe en quoi consiste cette vie spirituelle à laquelle nous retournerons tous, et que nous oublions pendant cette existence.

Maintenant tu es retourné à ce monde d'où nous sommes venus, et tu recueilles le fruit de tes études terrestres. Ton enveloppe dort à nos pieds, ton cerveau est éteint, tes yeux sont fermés pour ne plus s'ouvrir, ta parole ne se fera plus entendre... Nous savons que

tous nous arriverons à ce même dernier sommeil, à la même inertie, à la même poussière. Mais ce n'est pas dans cette enveloppe que nous mettons notre gloire et notre espérance. Le corps tombe, l'âme reste et retourne à l'espace. Nous nous retrouverons dans un monde meilleur, et dans le ciel immense où s'exerceront nos facultés les plus puissantes, nous continuerons les études qui n'avaient sur la terre qu'un théâtre trop étroit pour les contenir. Nous aimons mieux savoir cette vérité, que de croire que tu gis tout entier dans ce cadavre et que ton âme ait été détruite par la cessation du jeu d'un organe. L'immortalité est la lumière de la vie, comme cet éclatant soleil est la lumière de la nature.

Au revoir, mon cher Allan Kardec, au revoir.

Au nom des Spirites des centres éloignés

par M. Alexandre DELANNE

TRÈS-CHER MAÎTRE,

J'ai eu tant de fois l'occasion, par mes nombreux voyages, d'être près de vous, l'interprète des sentiments fraternels et reconnaissants de nos frères de France et de l'étranger, que je croirais manquer à un devoir sacré, si je ne venais, en leur nom, à ce moment suprême, vous témoigner leurs regrets.

Je ne serai, hélas! qu'un écho bien faible, pour vous dépeindre le bonheur de ces âmes touchées par la *foi spirite*, qui se sont abritées sous le drapeau de consolation et d'espérance que vous avez si courageusement implanté parmi nous.

Un grand nombre d'entre eux rempliraient assurément mieux que moi, cette mission du cœur.

La distance et le temps ne leur permettant pas d'être ici, j'ose le faire, connaissant votre bienveillance habituelle à mon égard et celle de nos bons frères que je représente.

Recevez donc, cher Maître, au nom de tous, l'expression des regrets sincères et profonds que va faire naître, de tous côtés, votre départ précipité d'ici-bas.

Vous connaissez, mieux que personne, la nature humaine; vous savez qu'elle a besoin d'être soutenue. Allez donc vers eux, verser encore l'espoir dans leur cœur.

Prouvez leur, par vos sages conseils et votre puissante logique, que vous ne les abandonnez pas, et que l'œuvre à laquelle vous vous êtes si généreusement dévoué, ne périra pas, *ne saurait périr*, car elle est assise sur les bases inébranlables de la *foi raisonnée*.

Vous avez su, pionnier émérite, coordonner la pure philosophie des Esprits, et la mettre à la portée de toutes les intelligences, depuis les plus humbles que vous avez élevés, jusqu'aux plus érudits qui sont venus à vous, et qui comptent aujourd'hui modestement dans nos rangs.

Merci, noble cœur, pour le zèle et la persévérance que vous avez mis à nous instruire.

Merci, pour vos veilles et vos labeurs ; pour la foi forte que vous avez incrustée en nous.

Merci, pour le bonheur présent dont nous jouissons, pour le bonheur à venir que vous nous avez rendu

certain, lorsque nous serons, comme vous, rentrés dans la grande patrie des Esprits.

Merci encore, pour les larmes que vous avez taries, pour les désespoirs que vous avez calmés et l'espérance que vous avez fait naître dans les âmes abattues et découragées.

Merci, mille fois merci, au nom de tous nos confrères de France et de l'étranger ! A bientôt.

Au nom de la Famille et des Amis

Par M. E. Muller

CHERS AFFLIGÉS,

Je parle le dernier auprès de cette fosse ouverte, qui contient la dépouille mortelle de celui qui se nommait Allan Kardec au milieu de nous.

Je parle au nom de sa veuve, de celle qui fut sa compagne fidèle et heureuse, pendant trente-sept années d'un bonheur sans nuages et sans mélange, de celle qui partagea ses croyances et ses travaux, ainsi que ses vicissitudes et ses joies; qui, restée seule aujourd'hui, est fière de la pureté des mœurs, de l'honnêté absolue et du désintéressement sublime de son époux. C'est elle qui nous donne à tous l'exemple du courage, de la tolérance, du pardon des injures et du devoir scupuleusement accompli.

Je parle aussi au nom de tous les amis, présents ou absents, qui ont suivi, pas à pas, la carrière laborieuse

qu'Allan Kardec a toujours honorablement parcourue; de ceux qui veulent honorer sa mémoire, en rappelant quelques traits de sa vie.

Et d'abord, je veux vous dire pourquoi son enveloppe mortelle a été conduite ici directement, sans pompe et sans autres prières que les vôtres! Était-il besoin de prières pour celui dont toute la vie ne fut qu'un long acte de piété, d'amour pour DIEU et pour l'humanité? Ne fallait-il pas que tous puissent se joindre à nous dans cette commune démarche qui affirme notre estime et notre affection.

La tolérance absolue était la règle d'Allan Kardec. Ses amis, ses disciples appartiennent à toutes les religions : Israélites, Mahométans, Catholiques et Protestants de toutes sectes; à toutes les classes : riches, pauvres, savants, libres-penseurs, artistes et ouvriers, etc... Tous ont pu venir jusqu'ici, grâce à cette mesure qui n'engageait aucune conscience et qui sera d'un bon exemple.

Mais à côté de cette tolérance qui nous réunit, faut-il que je cite une intolérance que j'admire? Je le ferai, parce qu'elle doit légitimer aux yeux de tous, ce titre de Maître que beaucoup d'entre nous donnent à notre ami. Cette intolérance est un des caractères les plus saillants de sa noble existence? Il avait horreur de la paresse et de l'oisiveté; et ce grand travailleur est mort debout, après un labeur immense qui a fini par dépasser les forces de ses organes, mais non celles de son esprit et de son cœur.

Élevé en Suisse, à cette école patriotique où l'on respire un air libre et vivifiant, il occupait ses loisirs,

dès l'âge de quatorze ans, à faire des cours pour ceux de ses camarades qui savaient moins que lui.

Venu à Paris et sachant écrire et parler l'allemand aussi bien que le français, il traduisit pour l'Allemagne les livres de France qui touchaient le plus son cœur. C'est Fénelon qu'il avait choisi pour le faire connaître, et ce choix décèle la nature bienveillante et élevée du traducteur. Puis, il se livra à l'éducation. C'était sa vocation d'instruire. Ses succès furent grands, et les ouvrages qu'il a publiés, grammaire, arithmétique et autres, rendirent populaire son véritable nom, celui de *Rivail.*

Non content d'utiliser ses facultés remarquables dans une profession qui lui assurait une tranquille aisance, il voulut faire profiter de sa science ceux qui ne pouvaient la payer, et l'un des premiers, il organisa, à cette époque de sa vie, des cours gratuits qui furent tenus rue de Sèvres, nº 35, et dans lesquels il enseigna la chimie, la physique, l'anatomie comparée, l'astronomie, etc.

C'est qu'il avait touché à toutes les sciences, et qu'ayant bien approfondi, il savait transmettre aux autres ce qu'il connaissait lui-même, talent rare et toujours apprécié.

Pour ce savant dévoué, le travail semblait l'élément même de la vie. Aussi, plus que personne, ne pouvait-il souffrir cette idée de la mort telle qu'on la représentait alors, aboutissant à une éternelle souffrance ou bien à un bonheur égoïste et certain, mais sans utilité ni pour les autres ni pour soi-même.

Il était comme prédestiné, vous le voyez, pour ré-

pandre et vulgariser cette admirable philosophie qui nous fait espérer le réveil au delà de la tombe et le progrès indéfini de notre individualité qui se conserve en s'améliorant.

Il sut tirer de faits considérés comme ridicules et vulgaires, d'admirables conséquences philosophiques et toute une Doctrine d'espérance, de travail et de solidarité, semblant ainsi, par opposition au vers d'un poète qu'il aimait :

Changer le vil plomb en or pur.

Sous l'effort de sa pensée tout se transformait et s'agrandissait aux rayons de son cœur ardent ; sous sa plume tout se pressait et se cristallisait, pour ainsi dire, en phrases éblouissantes de clarté.

Il prenait pour ses livres cette admirable épigraphe : *Hors la charité point de salut*, dont l'intolérance apparente fait ressortir la tolérance absolue.

Il transformait les vieilles formules, et sans nier l'heureuse influence de la foi, de l'espérance et de la charité, il arborait un nouveau drapeau dévant leque tous les penseurs peuvent et doivent s'incliner, car cet étendard de l'avenir porte écrits ces trois mots :

Raison, *Travail et Solidarité.*

C'est au nom même de cette raison qu'il plaçait si haut, c'est au nom de sa veuve, au nom de ses amis, que je vous dis à tous de ne plus regarder cette fosse ouverte. C'est plus haut qu'il faut lever les yeux pour retrouver celui qui vient de nous quitter ! Pour contenir ce cœur

si dévoué et si bon, cette intelligence d'élite, cet esprit si fécond, cette individualité si puissante, vous le voyez bien vous-mêmes, en la mesurant des yeux, cette fosse serait trop petite, et nulle ne pourrait être assez grande.

Courage donc! et sachons honorer le philosophe et l'ami en pratiquant ses maximes et travaillant, chacun dans la mesure de nos forces, à faire connaître celles qui nous ont charmés et convaincus.

FIN.

TABLE GÉNÉRALE

DES MATIÈRES

LIVRE PREMIER

LES CAUSES PREMIÈRES

LIVRE DEUXIÈME

MONDE SPIRITE OU DES ESPRITS

LIVRE TROISIÈME

LOIS MORALES

LIVRE QUATRIÈME

ESPÉRANCES ET CONSOLATIONS

Paris. — Typ. Ch. Unsinger, 83, rue du Bac.

DÉDICACE

A tous nos illustres astronomes français
(Tant ceux *du temps présent que* ceux *du temps passé)*
Nous dédions cet écrit, humblement composé
Par nous, amis Lecteurs, dans le but du progrès
Scientifique et, de plus, absolument moral;
Ce dernier, sûrement, étant le principal.

A. B.

NOTIONS

D'ASTRONOMIE

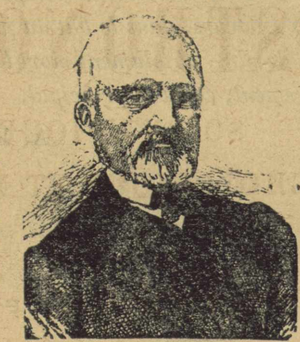
NOTRE SYSTÈME SOLAIRE

Dans le centre éclatant de ces orbes immenses
Qui n'ont pu nous cacher leur marche et leurs distances,
Luit cet astre du jour par DIEU même allumé
Qui tourne autour de soi sur son axe enflammé.
De lui partent sans fin des torrents de lumière;
Il donne, en se montrant, la vie à la matière
Et dispense les jours, les saisons et les ans,
A des mondes divers, autour de lui flottants.

VOLTAIRE.

PROGRESSION SPIRITUELLE

Si nous sommes sensés
Nous devons désirer
De pouvoir progresser;
C'est une vérité.



Pour cela, chers Lecteurs,
Il nous faut à toute heure,
Augmenter tout de bon
Notre amélioration.

A. B.

NOTRE HUMANITÉ

Notre humble humanité est une école humaine,
Qui nous permet à tous de changer de domaine;
Laissant un monde humain plus ou moins inférieur,
Nous allons dans un autre d'un degré supérieur (1).
Cette progression-là (c'est à peu près certain),
Nous permet d'habiter tous les mondes humains
Qui se trouvent compris dans notre firmament,
Et se trouvent avoir des degrés différents.

A. B.

(1) Ce changement, pour nous tous (quand nous l'avons mérité), ne peut se produire qu'après avoir passé, à l'état d'Esprit, un temps plus ou moins long dans le monde des Esprits.

TRILOGIE SPIRITE

TROISIÈME PARTIE

NOTIONS D'ASTRONOMIE

SCIENTIFIQUE PSYCHOLOGIQUE ET MORALE

PAR

AUGUSTIN BAFIN

NOUVELLE ÉDITION

PARIS

TYPOGRAPHIE CHARLES UNSINGER

83, RUE DU BAC, 83

—

1885

(Hors de l'Église catholique, point de salut.)

(Regrettable maxime fondamentale du Catholicisme.)

AVIS DE L'AUTEUR

Cet avis, chers et bien-aimés Lecteurs, a pour but de vous donner l'explication du motif qui m'a engagé à mettre, dans le titre du présent écrit, les deux mentions suivantes : 1° *Regrettable maxime fondamentale du Catholicisme ;* 2° *Hors de l'Église catholique point de salut.* Sans aucun doute, en agissant ainsi, nous avons l'intime conviction que quelques-uns d'entre vous (nous parlons ici des purs Catholiques qui nous feront l'honneur de nous lire) pourront être plus ou moins étonnés d'une telle manière de voir de notre part.

Pour nous disculper à leurs yeux, nous nous contenterons de leur faire la simple observation suivante : c'est que la population terrestre comprend environ douze cents millions d'Êtres humains, se divisant approximativement comme suit :

Fétichisme et idolâtrie		130 à 140	millions
Brahmanisme		90 à 100	—
Boudhisme		350 à 400	—
Magisme		1	—
Judaïsme		5	—
Christianisme	Catholicisme	180 à 200	—
	Église grecque	109 à 110	—
	Protestantisme	90 à 100	—
Mahométisme		100	—
Diverses		40 à 50	—

Après de tels chiffres, amis Lecteurs, quel est celui d'entre vous qui voudrait admettre la triste et inhumaine maxime : *Hors de l'Église catholique point de salut?...*

A. B.

INVOCATION

O mon DIEU ! c'est avec la plus profonde humilité que j'entreprends la rédaction de ce faible écrit, dans le but d'être utile à mes semblables et d'obéir par conséquent à votre divine loi, par laquelle Vous nous recommandez de nous aider les uns les autres, de faire à autrui ce que raisonnablement nous voudrions qui nous fût fait à nous-mêmes; enfin, de nous aimer tous comme des frères, puisque nous sommes tous vos enfants. Loi adorable que Jésus-Christ, l'un de vos fils bien-aimés et notre bienfaiteur sur cette terre, enseigna aux hommes pendant son séjour parmi eux.

Ne pouvant rien sans Vous, soutenez-moi, SEIGNEUR, dans mon humble entreprise, afin que ce travail puisse être utile à mes semblables, que j'aime comme moi-même, par amour pour Vous, et auxquels je désire, de tout mon cœur et de toute mon âme, pouvoir offrir, également par amour pour Vous, un

écrit qui puisse les soulager dans leurs peines, en leur inspirant toute confiance et tout espoir en Vous, qui, *Seul*, avez le pouvoir de donner à vos enfants gloire et félicité.

Que votre volonté soit faite, ô mon DIEU !

PRÉAMBULE

Dans ce Préambule, nous allons donner la définition de l'astronomie et, ensuite, en faire ressortir l'utilité tant physique que morale ; puis nous le continuerons : 1° par un résumé historique, aussi clair et concis que possible, des conséquences psychologiques et morales que les astronomes et les philosophes de tous les temps et de tous les pays, ont déduites des connaissances astronomiques connues de leur époque ; 2° par quelques réflexions sur nos connaissances actuelles, depuis l'apparition sur tout notre globe de la sublime et on ne peut plus consolante *Doctrine spirite*. Nous donnerons, ensuite, une définition claire et concise de cette admirable et bienfaisante Doctrine. Puis, enfin, nous le terminerons par quelques observations ayant rapport aux communications spirites obtenues par voie médianimique, tout en donnant des preuves de leur possibilité.

DÉFINITION ET UTILITÉ DE L'ASTRONOMIE

L'astronomie est une science ayant pour but l'étude des astres répandus avec profusion dans l'immensité visible, mais principalement de ceux qui font partie de notre tourbillon ou système solaire, c'est-à-dire de tous ceux qui, comme la Terre et son satellite, tournent autour du Soleil, le *régulateur* de tout le système.

Naturellement tous ces astres lui servent de satellites, comme la Lune sert de satellite à la Terre. Nous ferons remarquer que l'étude de l'astronomie est, pour l'homme, de la plus grande utilité, car elle lui sert de guide dans ses voyages sur mer et sur terre, et lui est surtout indispensable pour développer son intelligence psychologique et morale. Puis, sans l'astronomie, quelle raison aurions-nous d'admettre plutôt l'admirable système solaire que nous connaissons aujourd'hui, que tel ou tel autre mis en avant, autrefois, par des hommes ignorants et orgueilleux ? — Si la Terre était, comme on l'a cru longtemps, le point central de l'univers; si les nombreux soleils qui peuplent l'espace, n'étaient que de simples points brillants fixés à une voûte de cristal : quelle raison aurions-nous d'admettre le passé et l'avenir de notre âme spirituelle ? L'astronomie, au contraire, vient nous démontrer que la vie planétaire qui circule autour de notre Soleil, circule également autour de tous ces astres radieux qui peuplent l'immensité de l'espace ; que toutes ces planètes sont organisées d'une manière différente les unes des autres, et que, par conséquent, les conditions de la vie n'y sont pas les mêmes pour toutes, devant être sans doute plus ou moins pénibles et plus ou moins heureuses pour chacune. Nous sommes alors conduits à nous demander ceci : si DIEU créait instantanément, et pour chaque corps spécialement, l'Esprit qui doit l'animer, comment s'expliquer sa suprême justice et sa bonté infinie, en le créant plutôt ici que là, et plutôt dans une condition que dans une autre? — Une logique inflexible nous amène donc à admettre, comme l'expression de la plus grande vérité, l'*habita-*

bilité des mondes, la *préexistence des âmes* et la *réincarnation* (1).

L'astronomie, par les sublimes découvertes qu'elle nous a fait faire, prouve donc son utilité extrême en augmentant, en nous, l'intelligence spirituelle et morale, qui se perfectionne et s'agrandit par les connaissances des grandes et sublimes vérités qu'elle nous fait entrevoir (2). Seulement, une chose à regretter et que nous devons tous désirer de cœur et d'âme, c'est que, pour le bonheur de notre humanité, l'astronomie et la théologie se prêtent à l'avenir un mutuel secours, en se donnant réciproquement la main, comme deux sœurs inséparables qu'elles auraient dû être en tout temps, l'une et l'autre tendant au même but, c'est-à-dire à l'étude des connaissances des choses extra-humaines; étude qui, en effet, devrait infiniment plus nous intéresser que les

---

1. Pour avoir de très-précieux et sublimes renseignements sur ces trois importantes questions, lire attentivement le *Livre des Esprits*, la *Genèse* et l'*Évangile selon le Spiritisme,* d'Allan Kardec, trois importants et remarquables ouvrages qui, à eux seuls, peuvent composer la bibliothèque psychologique et morale la plus complète possible. (Avis aux Lecteurs studieux.)

2. L'astronomie, en effet, ne s'appuie pas sur des suppositions plus ou moins probables, que de nouvelles découvertes peuvent renverser; c'est une science toute d'observation. L'astronome observe la marche des astres, fait connaître leur distance, suit leur course dans l'espace et dans le temps, et les lois qu'il expose sont toutes fondées sur le calcul et le raisonnement les plus rigoureux. Les résultats merveilleux que cette science nous révèle, peuvent nous étonner par leur grandeur; mais, si notre intelligence a quelquefois de la peine à les admettre, c'est que, préoccupés de notre propre faiblesse, nous ne pensons point assez à la Puissance *infinie* du CRÉATEUR. Les faits sont là, irrécusables, invincibles; on peut s'étonner, mais il faut croire. L'astronomie est la science exacte par excellence.

pauvres intérêts humains, auxquels nous attachons tant d'importance dans cette vie. Ce que nous disons a d'autant plus sa raison d'être, que nous sommes forcés de reconnaître que cette vie, quelque belle et agréable qu'elle nous paraisse, ne peut être que transitoire et passagère, c'est-à-dire durer moins qu'une minute comparativement à la vie spirituelle et éternelle, la supposât-on même de cent ans et plus.

RÉSUMÉ HISTORIQUE

Dans ce résumé historique, ainsi que nous l'avons déjà dit au commencement de ce préambule, nous allons uniquement nous occuper de l'histoire des conséquences psychologiques et morales que les philosophes et les astronomes, de tous les temps et de tous les pays, ont déduites des données astronomiques connues de leur temps ; conséquences consistant dans la pluralité des mondes et la probabilité évidente de leur habitabilité ; croyance intime, qui nous montre dans l'univers un vaste empire, où la vie se développe sous les formes les plus variées, où des milliers de nations vivent simultanément dans l'étendue des cieux. Tous les peuples, et nommément les Indiens, les Chinois et les Arabes, ont conservé jusqu'à nos jours des traditions théogoniques où l'on reconnaît, parmi les dogmes anciens, celui de la pluralité des habitations humaines, dans les mondes qui rayonnent au-dessus de nos têtes. En remontant aux premières pages des annales historiques de l'humanité, on trouve cette même idée, soit religieuse pour la trans-

migration des âmes et leur état futur, soit astronomique simplement pour l'habitabilité des astres (1).

Les livres les plus anciens que nous possédions, les *Védas*, genèse antique des Hindous, professent la doctrine de la pluralité des séjours de l'âme humaine dans les astres, succédant à l'incarnation terrestre ; selon les propres expressions de ces discours, que l'écho séculaire des temps nous a si difficilement conservés, l'âme va dans le monde auquel appartiennent ses œuvres. Le Soleil, la Lune et des astres inconnus sont préparés pour l'habitation, tous ont donné le jour à des formes vivantes incomprises (2). Le *Code* de Manou (législateur indien), les *Livres Zends* (livres sacrés des Perses), les *Dogmes* de Zoroastre (législateur persan), envisagent l'univers sous le même point de vue (3).

L'Égypte, berceau de la philosophie asiatique, l'enseigne à ses sages (4). Seulement, autant qu'il est à notre connaissance, d'après l'histoire ancienne, nous devons penser qu'ils ne l'étendaient, alors, qu'à sept planètes principales dont ils avaient connaissance ; ainsi qu'à la Lune, qu'ils appelaient une terre éthérée.

Les philosophes de la plus ancienne secte grecque, de la secte ionienne, dont l'instituteur Thalès croyait les étoiles formées des mêmes éléments que la terre, perpé-

---

1. Voyez Saint-Hilaire, *Mémoire sur les Védas*, première partie.
2. Voyez Lanjuinais, la *Religion des Hindous selon les Védas*.
3. Voyez les *Ouvrages historiques* d'Hérodote, célèbre historien grec, surnommé le père de l'Histoire, né l'an 484 avant Jésus-Christ.
4. Voyez Bailly, *Histoire de l'astronomie ancienne*.

tuèrent dans son sein les idées de la tradition égyptienne importée en Grèce. Anaximandre et Anaximène, successeurs immédiats du chef de l'école, enseignèrent la pluralité des mondes, doctrine qui fut plus tard répandue par Ampédocle, Aristarque, Leucippe et autres. Anaximandre soutenait, comme le firent plus tard Épicure, Origène et Descartes, que de temps en temps les mondes étaient détruits et se reproduisaient, par de nouvelles combinaisons, des mêmes éléments. Phérécide de Syros, Diogène d'Apollonie et Archélaüs de Millet (1) se rangèrent, comme les précédents, au nombre des adeptes de cette même doctrine ; ils pensaient d'ailleurs qu'une force intelligente, immatérielle et toute-puissante, présidait à la composition et à l'arrangement des corps célestes. « Même dans ces temps anciens, dit Bailly dans son *Histoire de l'astronomie ancienne*, page 200, l'opinion de la pluralité des mondes, fut adoptée par tous ceux des philosophes qui eurent assez de génie, pour comprendre combien elle est grande et digne de l'AUTEUR de la nature. » Anaxagore, philosophe ionien, né vers l'an 500 avant Jésus-Christ, enseigna l'habitabilité de la Lune, comme article de croyance philosophique ; avançant qu'elle renfermait, comme notre globe, des eaux, des montagnes et des vallées (2). Partisan fameux du mouvement de la Terre, il est à remarquer que son opinion suscita, autour de lui, des envieux et des fanatiques ; au point que, pour avoir

---

1. Voyez Stobœus. *Eclogæ philosophorum.*

2. Voyez Plutarchus, *De Placitis philosophorum*, lib. II, cap. XXV.

avancé que le Soleil était plus grand que le Péloponèse, il fut persécuté et menacé de mort. Ces persécutions et ces menaces, Galilée, vingt et un siècles plus tard, l'an 1633 de notre ère, les subit lui-même, et certainement il en aurait été victime s'il n'avait, devant l'Inquisition, à Rome, abjuré, à genoux, sa théorie de la rotation de la Terre. — Voir le renvoi de l'article XII, deuxième partie du supplément de notre *Catéchisme universel*, qui donne le texte authentique de sa rétraction.

Le premier des Grecs qui porta le nom de philosophe, Pythagore, six siècles avant Jésus-Christ, enseignait en public l'immobilité de la Terre et le mouvement des astres autour d'elle ; tandis qu'il faisait connaître, à ses adeptes privilégiés, sa croyance au mouvement de la Terre, comme planète ; ainsi qu'à la pluralité des mondes. Après Pythagore, Hypponax de Rhégium, Démocrite, Héraclite et Métrodore de Chio, les plus illustres de ses disciples, propagèrent du haut de la chaire, l'opinion de leur maître; laquelle devint celle de tous les pythagoriciens et de la plupart des philosophes grecs (1).

Le fondateur de l'école d'Élée, Xénophane, né vers l'an 617 avant Jésus-Christ, enseigna la pluralité des mondes et notamment l'habitabilité de la Lune (2). Ce philosophe est l'un des plus célèbres de son siècle; on ne saurait trop le louer de ses efforts contre ceux qui avilirent la DIVINITÉ, par des raisonnements où l'an-

1. Voyez Fabricius, *Bibliotheca græca*, t. I, cap. XX.
2. Voyez Diogenes Laertius, *in Vitâ Xénophanis*.

thropomorphisme avait la plus grande part. — L'anthropomorphisme est ce penchant naturel; que si les bœufs voulaient se créer un dieu, ils le concevraient sous la forme d'un bœuf et les lions sous la forme d'un lion; de même que les Éthiopiens imaginèrent des divinités noires; de même aussi les Thraces donnèrent aux leurs une rude et sauvage physionomie (1). — Xénophane répudia sévèrement ces analogies dégradantes et indignes de la conception de l'ÊTRE SUPRÊME. Parménide et Zénon d'Élée vinrent après Xénophane, et, comme lui, reconnurent l'intervention d'un ÊTRE SUPRÊME, dans les œuvres de la nature; comme lui, ils se rangèrent du côté de la croyance en la pluralité des mondes, etc.

Épicure, célèbre philosophe athénien, né l'an 341 avant Jésus-Christ, et fondateur de la secte qui porta son nom, enseigna lui aussi la pluralité des mondes. Cet illustre philosophe ne comprenait pas seulement les corps planétaires sous le titre de mondes habitables; mais il croyait, en outre, à l'habitabilité d'une multitude de corps célestes disséminés dans l'espace. Épicure fondait sa croyance sur cet argument, on ne peut plus judicieux : *Que les causes qui ont produit les mondes étant infinies, les effets de ces causes doivent être infinis.* Telle fut l'opinion générale des Épicuriens. Métrodore de Lampsaque, l'un de ses adeptes, trouvait qu'il serait aussi absurde de ne mettre qu'un seul monde dans l'es-

1. Voyez le savant ouvrage de M. Nourrisson, sur les *Progrès de la pensée humaine.*

pace infini, que de dire qu'il ne pourrait croître qu'un seul épi de blé dans une vaste campagne (1).

Jésus-Christ, Esprit *extra-supérieur*, autrement dit Esprit *pur* (2), c'est-à-dire l'un des Élus du SEIGNEUR et véritable *régénérateur* de notre humanité, a reconnu lui aussi la pluralité des mondes, de même que la pluralité des existences corporelles, ainsi que nous le prouvent les Évangiles en maints passages.

Ainsi, par exemple, dans l'Évangile selon saint Jean, ch. XIV, verset 2, Jésus-Christ s'exprime ainsi : « *Il y a plusieurs demeures dans la maison de mon Père;* si cela n'était, je vous l'aurais déjà dit, car je m'en vais vous préparer le lieu. » Sans doute l'interprétation de semblables paroles se comprend d'elle-même : la maison de mon Père, c'est l'univers ; les différentes demeures, ce sont les mondes qui circulent dans l'espace infini ; lesquels offrent aux Esprits incarnés des séjours appropriés à leur avancement.

---

1. Voyez Lalande, *Astronomie*, t. III, art. 3376.

2. Nous ferons observer ici, que le dogme catholique ayant rapport à la *divinité* du Christ, n'a été accepté dans le principe, par une partie de l'Église, au concile de Nicée, que quatre cents ans après la mort de Jésus-Christ. Ce dogme est donc le résultat de la décision des hommes, aucunement celui d'une révélation divine. De plus, nous ferons remarquer que ce dogme est loin d'avoir produit les bons effets que, sans doute, en attendaient ses auteurs ; car, en général, il n'a produit que la *bigoterie* et l'*incrédulité*, deux défauts aussi dangereux l'un que l'autre pour notre société humaine. Aussi est-il du plus grand intérêt de revenir à la croyance primitive de l'Église catholique, celle qui est antérieure au concile de Nicée, et qui, alors, reconnaissait le Christ comme étant un envoyé de DIEU, un véritable prophète chargé, par Lui, de la sublime mission de venir s'incarner sur notre terre, pour régénérer l'humanité d'alors.

Dans le même Évangile, ch. III, versets de 1 à 12, il est également dit : « Or il y avait un homme d'entre les Pharisiens, nommé Nicodème, sénateur des Juifs, qui vint la nuit trouver Jésus, et lui dit : « Maître, nous savons que vous êtes venu de la part de DIEU, pour nous instruire comme un docteur ; car personne ne saurait faire les miracles que vous faites, si DIEU n'est avec lui. »

Jésus lui répondit : « En vérité, en vérité, je vous le dis : *Personne ne peut voir le royaume de DIEU, s'il ne naît de nouveau.* »

Nicodème lui dit : « Comment peut naître un homme qui est déjà vieux ? Comment peut-il rentrer dans le sein de sa mère, pour naître une seconde fois ? »

Jésus lui répondit : « *En vérité, en vérité, je vous le dis : Si un homme ne renaît de l'eau et de l'Esprit, il ne peut entrer dans le royaume de DIEU. — Ce qui est né de la chair est chair, et ce qui est né de l'Esprit est Esprit. — Ne vous étonnez pas de ce que je vous ai dit, qu'il faut que vous naissiez de nouveau. — L'Esprit*

L'immense avantage que cette croyance religieuse a sur le dogme catholique : c'est qu'elle est excessivement rationnelle, et, par conséquent, capable de diminuer considérablement la bigoterie et l'incrédulité qui, comme nous l'avons déjà dit, sont deux défauts de la pire espèce et on ne peut plus dangereux pour notre humanité ; tandis que l'arrêté du concile de Nicée, qui dit de croire sans chercher à comprendre, ne peut que les augmenter l'un et l'autre de plus en plus, principalement le dernier. — *Avis aux personnes véritablement religieuses et qui ont assez de jugement pour comprendre que, si DIEU a donné la raison à l'homme, c'est pour qu'il s'en serve ; sans quoi il se rend coupable, puisqu'il refuse de se servir d'un don fait par DIEU même.*

souffle où il veut, et vous entendez sa voix, mais vous ne savez d'où il vient, ni où il va ; il en est de même de tout homme qui est né de l'Esprit. »

Nicodème lui répondit : « Comment cela peut-il se faire? » Jésus lui dit : « Quoi ! vous êtes maître en Israël et vous ignorez ces choses ! — En vérité, en vérité, je vous dis que nous ne disons que ce que nous savons, et que nous ne rendons témoignage que de ce que nous avons vu ; et *cependant* vous ne recevez point notre témoignage. — Mais si vous ne me croyez pas lorsque je vous parle des choses de la terre, comment me croiriez-vous quand je vous parle des choses du ciel ?

Une chose à remarquer dans les versets sus-mentionnés : c'est que Jésus-Christ, non content de poser une première fois, en principe et comme une condition nécessaire, l'obligation formelle de renaître de nouveau, pour pouvoir entrer dans le royaume de DIEU, que Jésus-Christ, disons-nous, insiste de nouveau en ajoutant : *Ne vous étonnez pas de ce que j'ai dit : qu'il faut que vous naissiez de nouveau.* Une pareille insistance, de la part de Jésus, prouve assez quelle était sa conviction à cet égard. Quant aux mots suivants, qu'il prononce avant ceux qui précèdent : *si un homme ne renaît de l'eau et de l'Esprit*, leur sens ne peut offrir aucune équivoque, du moment que nous savons que les peuples d'alors considéraient l'eau, comme le symbole de la nature matérielle. Ces mots veulent donc dire : « Si l'homme ne renaît avec son corps et son âme. » C'est aussi dans ce sens qu'ils ont été compris dans le principe.

Cette interprétation est d'ailleurs justifiée par ces autres paroles : *Ce qui est né de la chair est chair, ce qui est né de l'Esprit est Esprit.* Jésus fait ici une distinction positive entre l'Esprit et le corps. *Ce qui est né de la chair est chair*, indique clairement que le corps *seul* procède du corps, et que l'Esprit est indépendant du corps.

L'Esprit souffle où il veut ; vous entendez sa voix, mais vous ne savez d'où il vient, ni où il va, peut s'entendre *de DIEU lui-même* qui donne la vie à qui il veut, ou *de l'âme de l'homme ;* dans cette dernière acception, « *vous ne savez d'où il vient, ni où il va,* » signifie qu'on ne connaît ni ce qu'a été, ni ce que sera l'Esprit. Si l'Esprit, ou âme, était créé en même temps que le corps, on saurait d'où il vient, puisqu'on connaîtrait son commencement. En tout état de cause, ce passage est la consécration du principe de la préexistence de l'âme humaine et par conséquent de la pluralité des existences corporelles ; lequel principe se trouve positivement affirmé par Jésus dans le chap. XI, de l'Évangile selon saint Matthieu, etc., etc.

Certainement, chers et bien-aimés Lecteurs, après une telle autorité, nous croyons pouvoir grandement nous dispenser de continuer la nomenclature des Astronomes et des Philosophes qui, depuis le commencement de notre ère jusqu'à nos jours, ont plus ou moins partagé cette croyance en la pluralité des existences corporelles. Seulement nous ferons observer que tous (1), en

---

1. Pour l'énumération de tous les Astronomes et de tous les Philosophes qui, depuis le commencement de notre ère jusqu'à

général, l'ont plus ou moins partagée ; aussi, cette sublime et consolante croyance est-elle acceptée aujourd'hui, comme une vérité, par tous les hommes tant soit peu sérieux. Nous ajouterons même qu'elle est acceptée, comme article de foi, par tous les partisans du Spiritisme ; Doctrine admirable et sublime dont la bonté infinie de DIEU a gratifié notre humanité, depuis l'apparition, en librairie, du sublime *livre des Esprits* d'Allan Kardec, ou mieux, dont la bonté infinie de DIEU a gratifié notre humanité, en autorisant sa propagation universelle parmi nous, depuis cette dite époque seulement.

Comme il peut se faire que beaucoup de nos Lecteurs ignorent, à peu près complétement, la véritable signification du mot Spiritisme et, par suite, soient susceptibles de s'en faire une idée plus ou moins fausse, nous leur ferons remarquer que le Spiritisme est une science d'observation et, en même temps, une Doctrine philosophique. Comme science d'observation, il consiste dans les relations qu'on peut établir avec les Esprits ; comme philosophie, il comprend toutes les conséquences qui découlent de ces relations. On peut donc le définir ainsi : Le Spiritisme est une science philosophique et religieuse, qui a spécialement pour but de prouver : *l'existence d'un DIEU éternel, immuable, immatériel, unique,*

---

nos jours, ont partagé plus ou moins cette opinion en la pluralité des mondes et en la pluralité des existences corporelles, ainsi que l'énumération des principaux écrits qu'ils ont composés sur cette matière, consulter l'article 11 du livre premier de l'important ouvrage de M. Camille Flammarion, intitulé : *La pluralité des mondes habités ;* duquel ouvrage nous avons extrait le commencement du résumé historique mentionné ici.

tout-puissant, souverainement juste et bon; puis, ensuite, *l'immortalité de l'âme, la nature des Esprits et leurs rapports avec les incarnés; les lois morales, la vie présente, la vie future et l'avenir de notre humanité terrestre, voire même de l'humanité planétaire de notre système solaire...*

Si, en faisant connaître le but que se propose le Spiritisme, nous avons dit, *et leurs rapports avec les incarnés :* c'est parce que cette sublime croyance, universellement reconnue aujourd'hui, a primitivement (aussitôt l'apparition du *livre des Esprits*) rencontré de nombreux détracteurs, généralement plus intéressés que consciencieux. Sans aucun doute, beaucoup depuis sont revenus de leur funeste et regrettable erreur ; mais, malheureusement, nous sommes forcé de reconnaître qu'il en existe encore aujourd'hui un bien grand nombre qui, à tort et contrairement à leur bonheur futur, persistent à mettre en doute cette sublime et consolante croyance; prétextant que les tables frappantes sont des choses incroyables et qu'il faudrait être fou pour y croire. De cœur et d'âme, nous engageons vivement ceux de nos Lecteurs qui (malheureusement pour eux) partageraient cet avis, à prendre sérieusement connaissance du *Qu'est-ce que le Spiritisme* d'Allan Kardec, brochure in-18, qui réfute admirablement toutes les objections adressées contre le Spiritisme. Quant à nous, nous nous contenterions, ici, de leur faire la simple observation suivante : c'est que l'expérience et la conscience obligent fort souvent à accepter, comme étant une vérité, une chose qui paraît le plus incroyable à notre intelligence; ainsi qu'en font foi les trois fables suivantes, obtenues par voie médianimique, précisément au moyen des tables

frappantes, par M. T. Jaubert, vice-président du tribunal civil de Carcassonne.

JANOT ET SON VOISIN

OU LE MICROSCOPE

— Voisin, vous maigrissez. Braquant votre lunette,
Vous interrogez le destin;
Vous avez donc martel en tête?
Vraiment vous maigrissez, voisin.
Sur l'appui de votre fenêtre,
Lorsque se lève un jour nouveau,
Tube en main je vous vois paraître
Et lire dans un verre d'eau.
Signalez-vous quelque navire
Voguant sous pavillon anglais?
C'en est trop, vous prêtez à rire;
On vous prendra pour un niais.
— Janot, dit le voisin, ma lunette chérie
Vient en aide à mes faibles yeux.
Dans une goutte d'eau DIEU renferme la vie;
Là roule des petits le monde spacieux.
J'y vois leurs tourbillons s'agiter, se poursuivre,
Le faible du plus fort évitant la fureur.
Le plus fort dévorant le plus faible pour vivre,
Et dans ma goutte d'eau je sens le CRÉATEUR.
Tu doutes, je le vois ; douter convient au sage.
Mais veux-tu regarder ? ma lunette est à toi ;
Accepte et fais-en bon usage,
Bientôt tu verras comme moi.
— Un monde dans votre eau ! vous me la donnez belle !
Adieu, mon cher voisin, adieu.
Janot prit de tout temps souci de sa cervelle ;
Je parlerai de vous au médecin du lieu.
Et Janot, caressant ses superbes oreilles,

Redressé sur ses gros sabots,
Du bon sens, en lui seul, admirait les merveilles.

. . . .

. . . .

Sur la terre que de Janots.

LE MONOLOGUE D'UN BAUDET

Un baudet, — n'allez pas confondre ;
Je ne médis jamais des gens de qualité, —
Un âne, un vrai baudet, de ceux que l'on peut tondre,
En deux mots, un âne bâté,
En gare gourmandait une locomotive.
Son œil était brillant, sa parole était vive.
« C'est toi, s'écriait-il, toi qu'on dit au repos !
Du mouton, mon voisin, si j'en crois les propos,
Tu marches sans cheval, sans âne, sans manœuvre ;
Tu rugis entraînant ton immense couleuvre,
Ces colis entassés, ce village de bois ;
Baliverne !... Au miracle on put croire autrefois ;
Les temps sont bien changés ; bien roué qui me berne !
Je ne prends pas un blé pour un champ de luzerne ;
Je laisse le chardon pour la botte de foin ;
Avec tes pieds de fer on ne va pas bien loin.
J'ai ma règle ; au bon sens, heureux qui se confie.
Toi, marcher sans chevaux, sans nous, je t'en défie ! »

. . . .

. . . .

L'âne, vous le voyez, invoquait la raison,
Ce flambeau si souvent éteint par l'arrogance.
Hélas ! que de savants ressemblent au grison !
Niez, docteurs, niez l'Esprit et sa puissance ;
Niez le mouvement, négligez le moteur...

L'homme fait-il de rien l'électrique lumière?
Toute locomotive a besoin de vapeur.
On évoque les morts... mais il faut la prière,
La prière partant du cœur.

LA CHENILLE ET LE PAPILLON

D'un bouquet de jasmin labourant les contours,
Tremblante, une chenille, au déclin de ses jours,
Se disait : « Je suis bien malade,
Je ne digère plus la feuille de salade;
A peine si le chou tente mon appétit;
Je me meurs petit à petit.
C'est triste de mourir ! Mieux valait ne pas naître.
Sans murmurer il faut se soumettre;
A d'autres après moi de tracer leur sillon.
— Mais tu ne mourras pas, lui dit un papillon ;
Si j'ai bon souvenir, sur la même charmille,
Avec toi j'ai rampé, je suis de ta famille.
L'avenir te prépare un destin plus heureux.
Peut-être un même amour nous unira tous deux.
Espère !... du sommeil le passage est rapide ;
Tout comme je le fus, tu seras chrysalide.
Comme moi tu pourras, brillante de couleurs,
Respirer le parfum des fleurs.
La vieille répondit : — Imposture, imposture !
Rien ne saurait changer les lois de la nature ;
L'aubépine jamais ne deviendra jasmin.
A mes anneaux brisés, à mes ressorts si frêles
Quel habile ouvrier viendra fixer des ailes?
Jeune fou passe ton chemin.
— Chenille ! bien touché ; le possible a ses bornes, »
Reprit un escargot, triomphant sous ses cornes.

Un crapaud applaudit. De son dard un frelon
Insulta le beau papillon.

. . . .

. . . .

Non, ce n'est pas toujours la vérité qui brille.
Ici-bas que d'aveugles-nés...
Niant l'âme des morts, docteurs, vous raisonnez
A peu près comme la chenille.

Avis aux incrédules désintéressés qui n'ont aucune croyance dans les communications médianimiques, donnant pour raison que les faits physiques et intellectuels rapportés par les ouvrages spirites, et qui découlent de cette doctrine, sont tellement incroyables, qu'il faudrait être fou pour y croire. A ces incrédules que nous supposons de bonne foi, ne comprenant pas qu'il puisse en exister autrement, nous ferons observer de nouveau que, ainsi qu'en font foi les trois fables ci-dessus, la raison et notre conscience nous obligent très-souvent à croire ce qui, quelquefois, paraît tout à fait incroyable à notre intelligence. L'exemple suivant, nous l'espérons, suffira grandement pour convaincre les incrédules en question. Ainsi, par exemple, nous avons tous l'intime conviction que c'est la rotation diurne de la Terre qui occasionne nos jours et nos nuits, qui égalent une durée de 24 heures; que c'est également sa révolution autour du Soleil qui occasionne nos années, qui égalent chacune 365 jours 6 heures. De plus, nous savons que la circonférence du globe terrestre, autrement dit son grand cercle équatorial, égale en compte rond 9,000 lieues, et que la valeur de son orbite égale 239,993,000 lieues. D'après cela, nous devons donc forcément en conclure

les conséquences suivantes qui, tout incroyables qu'elles puissent nous paraître, ne peuvent pas cependant être mises en doute : C'est que, d'après le mouvement de rotation de la Terre qu'elle accomplit en 24 heures, ainsi que nous venons de le dire, chacun de nous fait, circulairement, ainsi que tout ce qui est à sa surface, et cela sans nous en apercevoir aucunement, le modique chemin de 10,000 lieues (1), toutes les 24 heures ; ce qui fait par heure 416^{l},66^{c} de lieue, et par minute 6^{l},9^{d} de lieue. Mais cette locomotion, dont nous ne nous apercevons en aucune manière et que nous subissons cependant, quoique laissant, comme on le voit, nos grandes vitesses de chemin de fer bien loin derrière elle, est cependant bien faible encore comparativement à celle que nous subissons, également sans nous en douter, d'après le mouvement de révolution annuelle de la Terre ; puisque, d'après ce dit mouvement, quel que soit le lieu terrestre que nous habitons, nous parcourons tous ensemble, chacun de nous, dans l'espace, et cela tous les ans, l'incroyable distance circulaire de 239,993,000 lieues, qui représentent la valeur de l'orbite terrestre, en lieues de quatre kilomètres chacune. Ce qui fait par jour, abstraction faite des décimales, 657,065 lieues, qui font par heure 27,378 lieues, par minute 456 lieues et enfin par seconde 7^{l}, 6^{d} de lieue. — Après de telles données, nous demanderons franchement, la main sur la conscience, aux incrédules en question : si leur intelligence peut

1. Ce nombre est d'autant plus exact qu'on est rapproché de l'équateur, et l'est d'autant moins qu'on en est éloigné, c'est-à-dire qu'il devient nul au point central de chaque pôle, autrement dit les deux points où l'axe du globe terrestre perce sa surface...

facilement s'expliquer une telle locomotion de notre part dans l'espace, vérité incontestable cependant et qu'il ne leur est pas permis de pouvoir mettre en doute un seul instant. Qu'en devons-nous conclure ? Une décision bien simple : c'est que, toutes les fois que nous avons un jugement à porter sur une chose quelconque, qui offre quelques difficultés d'appréciation et qui, en même temps, se trouve plus ou moins en désacord avec notre manière de voir, nous devons toujours, pour l'apprécier avec sagesse et avec prudence, avoir recours à notre conscience qui ne trompe jamais celui qui l'écoute. C'est pour quoi nous dirons aux incrédules en question, ne demandant pas mieux que de s'instruire : *Voyez, examinez et jugez*, d'après votre conscience, et vous pourrez alors *décider* en connaisance de cause. Principalement, amis Lecteurs, si vous avez la louable, la pieuse et l'indispensable précaution d'implorer, avec toute humilité, foi et ferveur, la divine miséricorde de DIEU, pour qu'il vous accorde (si toutefois cela n'est pas contraire à sa *divine justice*) l'extrême faveur de vous éclairer sur le jugement et la décision que vous avez à prendre; faveur qui n'est jamais refusée à celui qui s'en est rendu digne et qui, en même temps, la demande avec toute ***humilité***, ***confiance*** et ***sincérité***.

Que la divine volonté de DIEU soit faite !

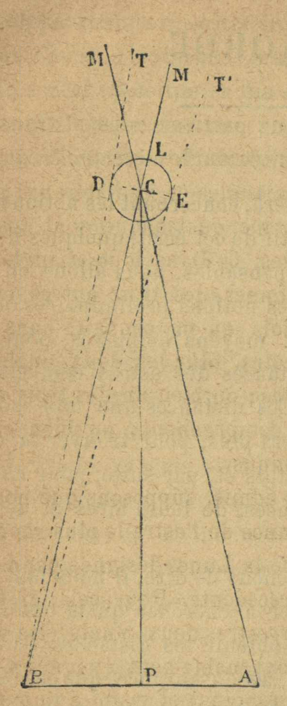
EXORDE

Avant d'entrer en matière, concernant les notions d'astronomie qui font l'objectif de cet écrit, quelques notions préliminaires étant indispensables, nous allons en faire le sujet de cet exorde. Ces notions préliminaires ont naturellement rapport aux moyens employés, pour connaître les différentes distances des astres compris dans notre système solaire. Ces distances une fois connues, aucune difficulté n'existera plus, pour trouver la valeur de leurs différents diamètres et, par suite, pour calculer celle de leurs circonférences, de leurs aires et de leurs volumes.

D'après ce que nous venons de dire, il nous faut donc, avant tout, nous occuper à chercher quels ont été les moyens employés pour obtenir les distances en question. Nous pouvons dire, avec assurance, que ces moyens sont réellement des plus simples ; ce qui, sans aucun doute, les rend d'autant plus convaincants. Comme preuve évidente de ce que nous avançons, il nous suffira de dire, qu'ils consistent dans l'emploi d'une seule figure géométrique des moins complexes, du moment qu'elle n'est autre que le triangle *isocèle* B S A, de la figure désignée à la page suivante, y compris la perpendiculaire P S, formant deux triangles rectangles en P.

Quant à l'autre triangle *isocèle* B D E, de la même

figure, il nous servira ensuite à nous faire connaître le diamètre de l'astre dont nous aurons trouvé la distance.



Seulement, auparavant, nous pensons qu'il n'est pas inutile de rappeler, ici, quelles sont les principales propriétés du triangle en général, mais principalement du triangle isocèle, ainsi que du triangle rectangle; ces deux triangles étant ceux avec lesquels il a été permis de pouvoir calculer la distance de chaque astre de notre système solaire, ainsi que leur diamètre, etc.

Ces principales propriétés sont les suivantes : 1° tout triangle quelconque se compose de *six* parties, dont trois côtés et trois angles, ayant chacun leur sommet au point d'intersection des deux côtés qui le comprennent ; dans ce cas, le troisième côté porte le nom de *base*. 2° Dans tout triangle quelconque la somme des trois angles égale toujours deux angles droits ; d'où la double conclusion suivante : qu'un triangle quel qu'il soit ne peut avoir qu'un angle droit et, à plus forte raison, qu'un angle

obtus. 3° Dans tout triangle rectangle, l'un des deux angles aigus égale l'angle droit moins l'autre angle aigu. 4° Dans tout triangle *isocèle*, les deux angles (dits angles à la base) sont égaux chacun à chacun ; de plus, la perpendiculaire élevée sur le milieu de la base, coupe l'angle du sommet en deux parties égales, et transforme le triangle *isocèle* en deux triangles *rectangles* qui sont égaux, autrement dit équiangles et équilatéraux. 5° Les *six* parties de tout triangle quelconque sont toujours *proportionnelles* entre elles. 6° Dans tout triangle, *trois* des *six* parties étant connues, les trois autres le sont également, toutes les fois qu'on connaît, dans ledit triangle, l'un des trois côtés, plus les deux angles fermés à ses deux extrémités ; ou bien un des trois angles et les deux côtés qui le comprennent ; ou bien encore, si les trois côtés sont connus.

Une fois ces principes admis, supposons que nous désirions connaître la distance de l'astre le plus rapproché de nous, autrement dit de la Lune, désignée par L, dans la figure de la page précédente. Pour cela, il faudra prendre, sur le globe terrestre, deux points (les points B et A par exemple) convenablement éloignés l'un de l'autre (25 à 30 lieues au moins) et visibles l'un à l'autre, afin de pouvoir mesurer exactement la distance que les sépare ; ce qui n'est qu'un simple travail d'arpenteur et s'obtient sans difficulté, au moyen du *graphomètre*. Une fois cette distance connue, il nous faudra alors tirer, de ces deux points, et cela à un moment donné (1),

1. Si nous disons *à un moment donné*, c'est parce que la Terre et la Lune sont continuellement en mouvement. Dans ce cas, il faut forcément deux opérateurs.

les deux lignes droites visuelles indéfinies AM et BM', passant par le centre de la Lune et formant, avec la ligne qui est censée joindre les deux points choisis sur le globe terrestre, le triangle *isocèle* BCA, dont nous connaissons le côté AB; compris entre les deux angles visuels connus A et B, d'où nous concluons que les deux autres côtés (qui sont égaux entre eux) égalent, chacun, le quatrième terme de l'une des deux proportions géométriques suivantes: angle BCA ou angle C : angle A :: côté AB : BC; angle C : angle B :: côté AB : AC. Alors nous aurons : côté BC $= \frac{AB \times A}{C}$ et côté AC $= \frac{AB \times B}{C}$, dont les valeurs sont connues...

Maintenant, pour avoir le diamètre de la Lune, il nous suffira, de l'un des deux points choisis sur le globe terrestre et dont la distance au centre de la Lune est connue (par exemple du point B), de tirer deux lignes droites BT et BT' indéfinies et tengentes à la circonférence de la Lune, et cela, en deux points D et E, diamétralement opposés; lesquelles lignes se trouvent ponctuées pour conserver plus de clarté à la figure.

Ici encore nous obtenons un triangle isocèle BDE, dont nous connaissons l'angle visuel B, compris entre les deux côtés BD et BE, à très peu près connus; d'où nous concluons que le troisième côté DE, qui n'est pas autre chose que le diamètre lunaire, égale le quatrième terme de la proportion géométrique suivante : angle E ou angle D (qui sont égaux): angle B :: côté BD ou côté BE : côté DE; alors, cela nous donne : DE $= \frac{BD \times B}{E}$ ou $= \frac{BE \times B}{D}$ dont les valeurs sont connues, etc.

Si maintenant, de notre globe terrestre, nous voulons trouver l'éloignement du Soleil et des astres qui tournent autour de lui, ce procédé ne suffit plus. Il nous faut avoir recours à une autre *base* beaucoup plus grande, et qu'il nous est plus possible de prendre sur la surface du globe terrestre. Mais comme nous connaissons la valeur de son diamètre équatorial, qui est de 3,214 lieues, nous aurons alors recours au procédé suivant : ce procédé consiste (si c'est le Soleil dont nous voulons calculer l'éloignement et le diamètre) à tirer, soit à *six* heures moins quelques minutes du matin, soit à *six* heures plus quelques minutes du soir (tenant compte de la réfraction, voir la page 79 de ce volume) et cela, à la condition de se trouver en un lieu aussi rapproché que possible de l'équateur et, en même temps, ayant une altitude assez grande pour pouvoir voir le Soleil aux deux heures ci-dessus désignées, à tirer, disons-nous, de ce dit lieu, une ligne droite indéfinie passant par le centre de l'astre lumineux; ligne droite qui, avec le demi-diamètre terrestre, formera un angle qui sera connu. Si maintenant nous joignons le centre de la terre au centre du Soleil également par une ligne droite, nous aurons un triangle qui sera rectangle au centre même de la terre; duquel triangle rectangle nous connaîtrons, par conséquent, un côté (qui est le demi-diamètre terrestre) compris entre deux angles connus, c'est-à-dire l'angle visuel et l'angle droit formé au centre de la terre; d'où nous concluons que le troisième angle formé au centre du Soleil et les deux côtés qui le comprennent, désignant la distance du Soleil, soit du centre de la terre, soit du point où nous sommes placés (ces deux distances étant à très

peu près égales), sont faciles à connaître. Exemple : supposons que le globe lunaire L, soit le Soleil et que la ligne droite AB soit le diamètre équatorial terrestre, son centre étant représenté par la lettre P. Si nous nous trouvons au point A, par exemple, lequel point devra se trouver dans les conditions sus-désignées, et que de ce point nous tirions une ligne droite joignant le centre de la terre au centre du Soleil, plus la ligne droite indéfinie A M, passant également par le centre dudit Soleil, nous aurons le triangle rectangle APC, dont les trois angles seront connus, ainsi que le côté AP; d'où nous concluons que les deux autres côtés AC et PC sont faciles à connaître (voir ce que nous avons dit à la page 32).

Pour les planètes, la marche à suivre offre un peu plus de difficulté; car, dans ce cas, en tenant toujours compte de la réfraction, il nous faut calculer leur passage sur le cercle terrestre central et horizontal, par rapport à la position qu'on occupe sur le glode terrestre (1), cercle s'étendant indéfiniment dans l'espace. Le moment de leur passage une fois connu, il faut alors, à ce même moment, tirer sur l'astre, une ligne visuelle indéfinie passant par son centre, et puis, ensuite, opérer comme ci-dessus pour tout le reste. — Nous ferons remarquer, ici, que ce passage peut avoir lieu à toute heure quelconque, pour chacune des planètes en question, heure qui, pour toutes, n'est jamais la même d'un

---

1. Comme l'altitude de la position qu'on est censé occuper sur le globe terrestre, généralement ne peut pas être suffisante, il est facile d'y obvier par un simple calcul, que nous croyons complètement inutile de faire connaître ici, tellement il est simple et naturel.

jour à l'autre. — Une autre observation à faire encore ici (observation commune au Soleil et à tous les astres de son système) ; c'est que, au lieu de prendre le demi-diamètre terrestre pour base des calculs, l'on peut également prendre le diamètre entier. Seulement, dans ce cas, ce n'est plus un triangle rectangle qu'on obtient, mais bien un triangle isocèle, etc.

Pour ce qui a rapport aux étoiles, même celles qui sont les plus rapprochées de nous, un semblable procédé, de nouveau, ne suffit plus; car le diamètre terrestre, pour ces astres, donne un angle visuel qui, pour tous, égale pour ainsi dire l'angle droit, autrement dit un angle aigu tout à fait inappréciable. Il nous faut donc avoir recours à un diamètre beaucoup plus grand; tel est le diamètre de l'orbite terrestre, qui est de 76,392,000 lieues environ ; mais encore ce diamètre, quelle que soit son immense grandeur à nos yeux, n'est-il suffisant que pour un très-petit nombre d'étoiles (7 ou 8 tout au plus), toutes les autres, qui sont innombrables, étant beaucoup trop éloignées de nous, pour que l'angle visuel puisse se distinguer de l'angle droit, avec lequel il se confond. — Pour de nombreux renseignements à cet égard, consulter le nº 46 de ce volume, lequel numéro traite de la *parallaxe*.

Tels sont, chers et bien aimés Lecteurs, les modestes et courtes explications que nous avons cru devoir vous donner dans cet exorde, concernant la marche suivie et les moyens employés, en astronomie, pour calculer la distance et le diamètre de tous les astres de notre système solaire. — Quant à leur *circonférence*, leur *aire* et

leur volume (1), du moment que la science géométrique nous enseigne : 1° que le diamètre d'une sphère est à sa circonférence, comme 1 : 3,1415926 ; 2° que son *aire* égale son diamètre multiplié par l'un de ses grands cercles; 3° que son *volume* est égal à son aire multipliée par le tiers de son rayon; nous aurons donc, en supposant que le diamètre d'un astre quelconque soit égal à x, les valeurs suivantes : $x \times 3{,}1415926$, égale à l'un de ces grands cercles, qui sont tous égaux et désignent chacun sa circonférence; puis ensuite, $x \times x \times 3{,}1415926$ ou bien, ce qui revient au même, $x^2 \times 3{,}1415926$, égale à son *aire;* enfin, son *volume* égalera $x^2 \times 3{,}1415926 \times$ demi x : 3, c'est-à-dire son aire multipliée par le tiers de son rayon, etc., etc.

FIN DE L'EXORDE



1. Quant à la *densité* et la *masse* des astres en général, comme on a pu les obtenir qu'en les comparant à celles de la terre, par leur plus ou moins grande puissance d'attraction, etc., l'on doit comprendre que de telles données ne peuvent être que très problématiques, et quelquefois même s'écarter considérablement de la vérité. En effet, nous devons admettre que, dans ces astres divers, il peut exister des causes qui nous sont complètement inconnues; lesquelles causes, naturellement, peuvent nous faire commettre de très-grandes erreurs dans ces dernières appréciations. C'est pourquoi, il n'en sera aucunement fait mention dans cet écrit.

TROISIÈME PARTIE

NOTIONS

D'ASTRONOMIE SCIENTIFIQUE

PSYCHOLOGIQUE ET MORALE

On appelle :

1. — *Sphère céleste*, la voûte apparente du ciel qui entoure notre globe de toutes parts et à laquelle les étoiles semblent être attachées. Elle est dite *droite*, pour les régions de l'équateur, où le Soleil paraît monter et descendre perpendiculairement à l'horizon; *oblique*, pour tous les lieux qui ne sont situés ni sous l'équateur ni sous les pôles, où, comme dans nos climats, le Soleil semble tracer des cercles plus ou moins inclinés sur l'horizon, selon qu'on se rapproche plus ou moins des pôles; enfin *parallèle*, quand l'horizon est parallèle à l'équateur, comme au pôle, où l'on voit le Soleil circuler parallèlement à l'horizon. Le mouvement circulatoire *apparent* du Soleil, également commun à

tous les corps célestes, est dû à la rotation diurne de la terre.

2. — *Globe terrestre et globe céleste* (1), des boules qui représentent la surface de la terre, ou bien la disposition des étoiles dans la voûte du firmament. Ces globes, étant construits sur une échelle assez grande et munis de tous les cercles, servent, quand ils peuvent se mouvoir dans leur méridien, à résoudre sans calcul divers problèmes de géographie et d'astronomie, tels que la longitude et la latitude d'un lieu quelconque ; à connaître tous les lieux qui ont la même longitude ou la même latitude qu'un point donné ; à trouver l'emplacement du Soleil dans l'écliptique, le passage d'un astre quelconque sur un méridien désigné, etc. — Pour avoir une idée exacte de la position de tous les cercles susmentionnés sur ces deux globes, consulter la figure 7, à la fin de cet écrit.

3 et 4. — *Nomenclature des différents cercles compris sur les deux globes céleste et terrestre* (2).

1° *Cercles du globe céleste*, l'assemblage de plusieurs

---

1. Ces deux globes sont indispensables à toute personne qui veut faire une étude fructueuse de l'astronomie ; seulement, comme ceux d'un grand diamètre sont d'un prix très-élevé, sans offrir pour cela de sérieux avantages, il est de l'intérêt du Lecteur de se procurer de préférence ces deux globes dans la dimension de 15 à 16 centimètres de diamètres (prix des deux, 30 fr., ou 15 fr. chacun).

2. Règle générale : toutes les fois que ces cercles se trouvent compris dans l'un des quatre hémisphères dont il est fait mention aux nos 5 et 8, ils se qualifient du nom donné à cet hémisphère. — Nous ferons observer ici que, fort souvent, afin d'éviter les répétitions trop nombreuses, nous laisserons aux Lecteurs, dans ce qui va suivre, le soin d'appliquer eux-mêmes la règle générale susmentionnée.

cercles de métal, bois ou carton, au centre desquels est placé un globe figurant la voûte apparente du ciel, et sur la surface duquel sont tracées des lignes imaginaires, pour représenter le mouvement des astres ou pour fixer leur position dans le ciel. Ces lignes sont ordinairement figurées par de grands et de petits cercles. Les grands cercles divisent la sphère céleste en deux parties égales ; ce sont : *l'équateur*, *l'écliptique, l'horizon*, *le méridien*, *le zodiaque* et *les deux colures*. Les petits cercles, qui la divisent inégalement, sont *les deux tropiques* et *les deux cercles polaires*. En outre des cercles susdésignés, on distingue encore les suivants : *cercles d'apparition perpétuelle*, *cercles d'occultation perpétuelle, cercles de hauteur*, *cercles diurnes, cercles de longitude céleste ou d'ascension*, *cercles de latitude diverse ou de déclinaison*, *cercles verticaux*.

2° *Cercles du globe terrestre*, l'assemblage de plusieurs cercles de métal, bois ou carton, au centre desquels est placé un globe figurant la surface de la Terre. De même que pour le globe céleste, on distingue pour le globe terrestre de grands et de petits cercles ; par les grands il est également divisé en deux parties égales et par les petits en parties inégales. Les grands sont : *l'équateur terrestre*, *l'écliptique*, *l'horizon*, *le méridien*, *le zodiaque* ou *zone torride* et *les deux colures*. Les petits cercles sont *les deux tropiques* et *les deux cercles polaires*. Tous ces cercles terrestres, aux époques des deux équinoxes, correspondent assez exactement aux cercles semblables du globe céleste. Tels sont tous les cercles compris dans les deux globes céleste et terrestre. — Pour leurs définitions, voir les numéros suivants

5. — *Équateur*, le grand cercle d'un globe céleste ou terrestre, appelé *cercle équatorial* ou bien encore *ligne équinoxiale*, perpendiculaire à l'axe des pôles, ainsi qu'aux méridiens. Ce cercle qui, comme tous les autres cercles, a été imaginé par les astronomes pour faciliter l'explication des phénomènes astronomiques, est, dans toutes ses parties, à égale distance des deux pôles de son globe respectif. Les deux équateurs céleste et terrestre, passant tous les deux par le centre de la Terre, ont les mêmes pôles et se confondent dans le même plan aux époques des deux équinoxes; en dehors de ces deux époques, ils sont plus ou moins obliques l'un par rapport à l'autre (1). De plus, ces deux cercles partagent, l'un et l'autre, leur globe respectif en deux parties égales appelées *hémisphères*, dont l'un est dit hémisphère *boréal* ou *septentrional*, et l'autre hémisphère *austral* ou *méridional*, et puis coupent leur dit globe respectif en deux points, qui sont l'*est* ou l'*orient*, l'*ouest* ou l'*occident*.

6. — *Écliptique*, la courbe elliptique que le Soleil paraît décrire en une année, c'est-à-dire pendant que la Terre fait sa révolution annuelle autour de cet astre.

Ce mouvement apparent du Soleil dans l'écliptique, est dû au double mouvement du globe terrestre, dont

---

1. Nous ferons remarquer, ici, que cette obliquité est due au mouvement ascendant et descendant des pôles de la terre; lequel mouvement est dû, lui-même, à l'obliquité de l'axe du globe terrestre par rapport au plan de son orbite. — Pour se former une idée exacte de cette obliquité, consulter la figure 18, dans laquelle elle est tout à fait appréciable.

un de révolution autour de cet astre, et l'autre celui du balancement annuel des pôles de la Terre. Pour s'en convaincre, il suffit de mesurer les rapports qui existent entre le dernier mouvement et les déclinaisons solaires. Ces rapports sont parfaitement égaux; car toutes les observations ont prouvé que, le pôle nord montant d'un certain nombre de degrés lorsqu'il est ascendant, le Soleil, de son côté, s'élève également dans le ciel exactement du même nombre de degrés. Preuve évidente que le mouvement apparent du Soleil dans l'écliptique, est dû au balancement des pôles de la Terre. — Voir le renvoi du n° 5.

Nous ferons observer ici que l'écliptique, qu'on a divisé en 360 parties égales, appelées degrés, est le grand cercle du globe céleste qui sert à calculer la longitude et la latitude des astres, ainsi que nous en ferons mention plus tard, dans les n°s 18 et 19.

Quant à la marche qu'on a dû suivre pour tracer l'écliptique sur le globe céleste, la voici : Supposons une lunette équatoriale dirigée dans le plan de l'équateur; le Soleil sera austral, lorsqu'il passera au méridien du côté du pôle de ce nom; il sera boréal, lorsqu'il passera du côté du pôle boréal. On reconnaîtra ainsi, sans faire aucune mesure, que le Soleil est pendant 6 mois dans l'hémisphère austral et pendant les 6 autres mois dans l'hémisphère boréal. Si chaque jour de l'année on vise au centre du Soleil, au moment où cet astre passe au méridien, on aura sa déclinaison, c'est-à-dire la position du cercle qu'il occupe et qui est parallèle à l'équateur, en comparant le degré où la lunette s'est arrêtée, à celui qui correspond à l'équateur; on trouvera ainsi que

c'est, pour l'année 1878, dans une zone comprise entre 23°27'6",93 de déclinaison australe et 23°27'6",93 de déclinaison boréale, qu'est contenue tout entière la courbe décrite par le Soleil, en vertu de son mouvement apparent. Les 365 observations au cercle mural, faites dans les 365 jours de l'année, comparées à la position invariable de l'équateur, nous font connaître les 365 parallèles sur lesquelles le Soleil s'est successivement transporté. A ces 365 résultats, ajoutant les 365 positions des cercles horaires du Soleil (lesquelles 365 positions nous obtiendrons, en comparant chaque jour le moment du passage de l'étoile Sirius par le méridien), nous aurons les intersections de ces cercles horaires, avec les parallèles correspondant aux mêmes jours, qui donneront les 365 places que le Soleil occupe dans l'année. Nous pourrons donc, sur la sphère qui renfermera une représentation du ciel étoilé, dessiner exactement les positions du Soleil ; lesquelles positions correspondent sur les deux globes, à une courbe figurée par un grand cercle, incliné par rapport à l'équateur qu'il coupe en deux points diamétralement opposés, appelés points équinoxiaux.

Ce cercle, dans la figure 7, est désigné par la ligne circulaire *e o é*, qui n'en représente que la moitié, le point *o* étant l'un des deux points équinoxiaux. Quant à l'autre point équinoxial, il lui est entièrement opposé, autrement dit se trouve à son antipode.

On nomme axe de l'écliptique, une droite perpendiculaire au plan de l'écliptique, passant par son centre et aboutissant à la surface de la sphère, en deux points

appelés : *Pôles de l'écliptique.* L'un et l'autre de ces deux pôles ont les mêmes dénominations que les pôles de l'équateur ; de plus, ils sont éloignés de ces deux derniers, d'un intervalle angulaire toujours égal à l'angle formé par l'écliptique avec l'équateur, lequel angle s'appelle spécialement *obliquité de l'écliptique* et égale actuellement (cette année 1878) 23°27'6",93, ainsi que nous en ferons mention au nº 21. Sous la latitude de la France, on ne peut en voir qu'un seul, c'est le pôle boréal, qui se trouve situé dans le signe du Dragon. — Sur les deux globes céleste et terrestre, l'écliptique est divisé en 360 parties égales appelées degrés, comprenant tout le chemin parcouru par la Terre dans sa révolution annuelle autour du Soleil, autrement dit dans le cours d'une année solaire se composant de 365j 25, ayant égard à l'année bissextile ; ce qui, en moyenne, fait par jour 360° ou 1,296,000" divisées par 365j. 25 = 3,551", à très-peu près, ou bien égale 0°59'8", à une demi-seconde près. Cette dernière valeur est, en moyenne, le chemin journellement parcouru par la Terre dans l'écliptique ; ce qui, terme moyen, donne 627,940 lieues kilométriques, chacun des degrés de l'orbite terrestre égalant 636,600 lieues également kilométriques, autrement dit étant de 4 kilomètres chacune.

7. — *Horizon*, le cercle d'un globe qui sépare sa partie visible de celle qui est invisible ; il est terrestre ou céleste. En astronomie comme en géographie, on appelle horizon sensible ou visible : le cercle qui fait l'intersection de la voûte visible du ciel et du plan de la Terre ; horizon vrai ou rationnel, dit aussi horizon astronomique : le grand cercle horizontal dont le plan passe par le

centre de la Terre, et a pour pôle le zénith (1) et le nadir du lieu où l'on est. Cet horizon, qui est le plus grand possible, est toujours le même ; tandis que le premier est, comme il est facile de le comprendre, d'autant plus grand que l'œil de l'observateur se trouve plus élevé, et cela jusqu'à ce qu'on soit arrivé à l'horizon rationnel. Les deux horizons céleste et terrestre, soit visibles, soit rationnels, sont toujours confondus dans le même plan.

Nous ferons observer ici, que les deux premiers, c'est-à-dire les deux horizons visibles céleste et terrestre, ont toujours pour centre le lieu terrestre où l'on se trouve. Nous remarquerons également que tous leurs diamètres, en général, sont perpendiculaires à la verticale de ce même lieu. D'après cela, la marche à suivre pour déterminer la position de la ligne circulaire comprise dans l'horizon visuel, lorsque des obstacles matériels en dérobent la vue, est facile à comprendre... Nous ferons également remarquer qu'on donne le nom de *lignes horizontales*, aux diamètres mentionnés ci-dessus; celui de *plan horizontal*, au plan qui les contient De plus, l'angle formé par une ligne aboutissant à un point de l'horizon avec la ligne qui rencontre le point cardinal sud, s'appelle un *angle horizontal*. Les angles horizontaux sont quelquefois comptés à partir du point nord. L'observateur doit toujours avoir la précaution d'avertir

---

1. On appelle zénith, le point du ciel qui, pour chaque lieu terrestre, est situé au-dessus d'une ligne verticale qui partirait de la Terre. — Le nadir est le point qui se trouve directement sous nos pieds et qui est diamétralement opposé au zénith.

si un angle horizontal, compté sur l'horizon, a pour origine le point sud ou le point nord diamétralement opposé, et s'il faut le compter à droite ou à gauche, à l'est ou à l'ouest de l'origine choisie. Ce sont les angles horizontaux qui, primitivement, ont servi à former le globe céleste, figurant la représentation exacte du ciel.

8. — *Méridien*, en astronomie, tout grand cercle d'un globe céleste qui passe par le zénith et le nadir d'un lieu quelconque et va aboutir aux deux pôles dudit globe, aux deux points où est censé passer son axe. Tous sont perpendiculaires à l'équateur et divisent le globe céleste en deux parties égales ou hémisphères, dont l'un est dit oriental et l'autre occidental.

En outre des méridiens ci-dessus, qu'on peut appeler *méridiens équatoriaux*, il en existe également d'autres appelés *méridiens de l'écliptique* et qui sont, par rapport à ce dernier, ce que les premiers sont par rapport à l'équateur. Ce sont ces derniers méridiens qui servent à calculer la longitude et la latitude d'un astre quelconque, les premiers n'offrant aucun intérêt sous ce rapport, ainsi que nous en ferons mention dans les deux articles longitudes et latitudes, nos 41 et 42.

En géographie, on nomme méridien d'un lieu, un cercle du globe terrestre correspondant au méridien céleste, puis passant par ce lieu et son antipode (1) et

1. On appelle antipode d'un lieu terrestre, le point de la Terre qui est diamétralement opposé à ce lieu, autrement dit deux points ou lieux terrestres se trouvant sur le même méridien, à 180° l'un de l'autre. Ces deux points ou lieux terrestres sont alors dits antipodes l'un de l'autre, et éprouvent généralement le

allant aboutir aux deux pôles, c'est-à-dire passant par le même plan que celui du méridien céleste et divisant également le globe céleste en deux parties égales ou hémisphères, dont l'un est dit oriental et l'autre occidental. Sur les deux globes, les méridiens célestes et terrestres sont à l'infini et se rencontrent tous à leurs pôles respectifs.

On appelle *plan méridien*, le plan qui coupe la sphère, soit céleste ou terrestre, en deux parties égales suivant un grand cercle qui passe par ses deux pôles. Les plans méridiens, comme tous les méridiens eux-mêmes, sont à l'infini, et les uns et les autres peuvent servir à faire connaître l'heure d'un lieu terrestre quelconque (dans ce cas, les *méridiens terrestres* portent spécialement le nom de cercles horaires), ou bien encore, à faire connaître le moment du passage d'une étoile quelconque à un méridien convenu.

9. — *Zodiaque*, en astronomie, la zone céleste, d'environ 18° de largeur, qui fait le tour du ciel parallèlement à l'écliptique. Elle est partagée en deux parties égales par ce dernier et comprend tous les points du ciel où les planètes, connues des anciens, peuvent paraître, leur latitude n'étant jamais guère de plus de 8° pour chaque hémisphère, autrement dit 16° pour les deux. Le zodiaque se divise d'orient en occident en douze parties égales de 30° chacune, qu'on appelle signes. Ces signes,

---

même degré de chaleur et de froid, et de plus ont des jours et des nuits égaux en longueur, mais cela en des temps diamétralement opposés. Ainsi, lorsqu'il est midi pour l'un, il est minuit pour l'autre, et lorsque pour l'un les jours ont atteint leur plus long accroissement, ils sont pour l'autre au point le plus court, etc.

désignés par des figures sur le globe céleste, portent le nom de leur constellation (1) et répondent chacun à l'un des mois de l'année solaire. Une observation importante à faire ici, c'est que les constellations ou groupes d'étoiles, qui ont donné leurs noms aux signes du zodiaque, n'occupent plus maintenant les mêmes places que ces signes, par l'effet de la précession des équinoxes (voir le n° 24) ; elles sont toutes avancées d'environ 30°, autrement dit d'un signe entier. C'est pourquoi il ne faut pas confondre les signes du zodiaque, avec les douze constellations qui leur correspondaient du temps des Chaldéens, à qui l'on doit cette division du zodiaque en douze parties égales ; car maintenant la constellation du Bélier, par exemple, se trouve dans le signe du Taureau, le Taureau dans le signe des Gémeaux; ainsi de suite pour tous les autres signes. D'après cela, notre équinoxe du printemps (20 mars), qui autrefois coïncidait avec le signe des Poissons, se trouve aujourd'hui correspondre avec celui du Verseau, entre le 29e et le 28e degré de ce signe, ainsi que le désigne la figure 19 et ses explications, pages 265 à 268. Les douze signes du zodiaque sont les suivants, à commencer par celui qui correspond actuellement au mois de janvier : l'*Écrevisse,* également appelée le *Cancer,* le *Lion,* la *Vierge,* la *Balance,* le *Scorpion,* le *Sagittaire,* le *Capricorne,* le *Verseau,* les *Poissons,* le *Bélier,* le *Taureau,* et enfin les *Gémeaux.*

---

1. Dès la plus haute antiquité, les astronomes, pour faciliter la recherche et l'étude des étoiles, les ont classées en groupes, auxquels ils ont donné des noms empruntés le plus souvent à la mythologie, à l'histoire et aux sciences naturelles. Ces groupes, actuellement au nombre de 112, en y comprenant les 12 signes du zodiaque, sont ce que l'on appelle les *constellations.*

Nous ferons observer que cette division par signes, n'est plus en usage dans l'astronomie proprement dite, et que c'est par un reste de vieille habitude, qu'on les emploie encore dans les calendriers et les annuaires.

En géographie, le zodiaque n'est pas autre chose que la zone (1) torride comprise entre les deux tropiques. C'est une large bande qui actuellement, cette année 1878, se trouve avoir une largeur de 23°27'6",93 (voir le n° 21) $\times$ 2 = 46°54'13",86. Cette largeur diminue tous les ans de 0",47 $\times$2, d'après ce que nous disons dans le n° 21, mentionné ci-dessus. Le zodiaque, dans toute sa longueur circulaire, est partagé en deux parties égales par l'écliptique, passant par le solstice d'été et le solstice d'hiver, et est coupé en deux parties égales par l'équateur ou ligne équinoxiale, de l'est à l'ouest, et cela en deux points, appelés *points équinoxiaux* (voir la figure 7).

10. — *Colures*, en géographie comme en astronomie, les deux grands cercles du globe céleste ou terrestre perpendiculaires à l'équateur du globe en question, qu'on suppose s'entrecouper à angles droits aux deux pôles dudit globe et passer l'un par les points équi-

---

1. Le mot zone, désigne habituellement l'espace de la surface terrestre comprise entre deux cercles parallèles. On a ainsi divisé la surface du globe terrestre en cinq zones principales, savoir : la zone torride, les deux zones tempérées et les deux zones glaciales. — Quant à la valeur en superficie des cinq zones en question : elle est, pour les deux zones glaciales, de 0,082 de la surface de la terre ; pour les deux zones tempérées, de 0,520 de cette même surface, et, enfin, pour la zone torride, elle est, par rapport à la surface de la Terre, comme 0,398 est à 1, etc.

noxiaux, l'autre par les points solsticiaux, d'où les noms de colure des équinoxes et de colure des solstices. Les deux colures du globe terrestre correspondent exactement aux deux colures du globe céleste, et les deux globes sont également divisés en quatre parties égales par leurs deux colures qui, en réalité, sont de véritables méridiens. — Pour s'en convaincre, consulter les deux globes.

11. — *Tropiques*, en astronomie, deux petits cercles parallèles à l'équateur et renfermant entre eux deux tout le zodiaque céleste. En géographie, deux petits cercles parallèles à l'équateur et passant par les points solsticiaux. Les deux tropiques, qui sont désignés par *e* T et *é* T (figure 7), servent de limite à l'écliptique et comprennent toute la zone torride ou zodiaque terrestre ; de plus, ils se rapprochent tous les ans de l'équateur terrestre dans les mêmes rapports que la diminution de l'obliquité de l'écliptique, c'est-à-dire de 0''47, ainsi que nous aurons occasion d'en faire mention au nº 21.

On appelle tropique du *Cancer*, celui de l'hémisphère boréal ; tropique du *Capricorne*, celui de l'hémisphère austral. Ces dénominations proviennent de ce que le Soleil passe au zénith d'un point quelconque de ces deux cercles, lorsqu'il entre dans le signe du Cancer ou celui du Capricorne, c'est-à-dire au solstice d'été et au solstice d'hiver. Le mot tropique vient du verbe *trépo (je retourne)*, parce que le Soleil, après s'être avancé vers le nord ou vers le sud de l'équateur, pour atteindre le zénith des points placés dans les deux cercles dont nous venons de faire mention, retourne sur ses pas pour se rapprocher de l'équateur.

12. — *Cercles polaires*, les deux petits cercles d'un globe céleste ou terrestre décrits par les pôles de l'écliptique, tandis que ledit globe fait sa révolution entière sur lui-même. Ces cercles sont, cette année 1878, éloignés des pôles de l'équateur de 23° 27' 6",93, qui est la distance des pôles de l'écliptique aux pôles de l'équateur; laquelle distance est toujours égale à l'obliquité de l'écliptique et diminue, tous les ans, dans les mêmes rapports que cette dite obliquité (voir le n° 21). Sur le globe terrestre ces cercles désignent la séparation de la zone tempérée d'avec la zone glaciale. Dans la figure 7, les deux cercles polaires sont représentés par *cp* et *p'c'*.

13. — *Cercles d'apparition perpétuelle*, le petit cercle parallèle à l'équateur céleste et passant par l'horizon visible du lieu où l'on se trouve. Naturellement ce cercle change pour chaque latitude, et peut être austral ou boréal, suivant que l'on se trouve dans l'un ou l'autre de ces deux émisphères. Les étoiles comprises dans ce cercle ne se couchent jamais, c'est-à-dire sont toujours au-dessus de l'horizon. Tel est pour nous le cercle d'apparition perpétuelle boréale, qui passe par le point le plus boréal de notre horizon visible.

14. — *Cercles d'occultation perpétuelle*, un petit cercle parallèle à l'équateur céleste et décrit à l'opposé du précédent et dans les mêmes conditions. Ce cercle, de même que le précédent, change pour chaque latitude et peut être boréal ou austral, suivant que l'on se trouve dans l'un ou l'autre de ces deux hémisphères. Tel est pour nous le cercle d'occultation perpétuelle, qui passe par le point le plus austral de notre horizon visible. A l'opposé du précédent, toutes les étoiles comprises dans ce cercle

ne sont jamais visibles pour nous, c'est-à-dire se trouvent toujours sous notre horizon.

15. — *Cercles de hauteur*, tous les petits cercles parallèles à l'équateur et compris dans les deux hémisphères. Ils sont d'autant plus petits, qu'ils sont plus près des pôles; d'autant plus grands, qu'ils sont plus rapprochés de l'équateur et par conséquent plus éloignés des pôles.

16. — *Cercles de déclinaison*, tous les petits cercles de hauteur parallèles à l'équateur et compris entre les deux tropiques.

17. — *Cercles diurnes*, les cercles parallèles à l'équateur et supposés décrits par tous les astres en général, dans leur mouvement apparent de révolution diurne autour de la Terre. En réalité, ce ne sont pas d'autres cercles que des cercles de hauteur.

18 et 19. — *Cercles de longitude et de latitude terrestre et céleste.*

1° Pour les cercles de longitude et de latitude terrestres : les petits cercles de hauteur parallèles à l'équateur terrestre, pour les *longitudes;* pour les *latitudes*, les grands cercles méridiens perpendiculaires à l'équateur terrestre et passant par les pôles de la Terre. Tous ces cercles servent à calculer la longitude et la latitude d'un lieu terrestre quel qu'il soit.

2° Pour les longitudes et les latitudes célestes : les cercles perpendiculaires à l'écliptique et passant par ses deux pôles, pour les cercles de *latitude;* pour ceux de *longitude*, les petits cercles parallèles à l'écliptique. Seulement nous ferons observer ici, que ce n'est pas sur ces derniers que se mesure la longitude d'un astre, mais bien sur l'écliptique lui-même, ainsi que nous en ferons

mention plus tard, lorsque nous parlerons des longitudes célestes.

20. — *Cercles verticaux*, les cercles qui passent par le zénith et le nadir du lieu terrestre où l'on se trouve. L'angle que fait le plan d'un cercle vertical avec le plan d'un méridien convenu, se nomme *azimut*. Cet angle, qui a son sommet au centre de la Terre, point de rencontre de ces deux plans, se mesure par l'arc de cercle compris entre le plan de ce cercle vertical et le plan dudit méridien convenu. Les cercles verticaux servent à mesurer les hauteurs des objets au-dessus de l'horizon, hauteurs dont les compléments sont les distances zénithales. — L'angle azimut ou azimutal (ce qui est la même chose), comme l'angle horizontal dont nous avons fait mention au nº 7, primitivement a sans doute dû servir à former le globe céleste figurant la présentation exacte du ciel.

21. — *Obliquité de l'écliptique*, l'angle formé par l'écliptique avec l'équateur. Cet angle, qui est variable par suite de l'action des planètes sur la terre, particulièrement de Vénus et de Jupiter, est, en moyenne, pour cette année 1878 de 23° 27' 6",93 et diminue d'environ 47" par siècle pendant une certaine période, après laquelle la majorité des astronomes croit qu'elle augmente. Mais cette opinion, d'après d'autres, serait douteuse, et il paraîtrait plus probable que cette diminution doit augmenter continuellement, à mesure que notre globe s'améliore et progresse ; car tout fait présumer que le plus ou moins d'obliquité de l'écliptique d'un globe, à l'époque de son solstice d'été et de son solstice d'hiver, est une conséquence de son plus ou moins d'épuration...

Nous avons dit ci-dessus que l'obliquité de l'écliptique

diminue de 47" par siècle. D'après cela, cette diminution pour chaque année serait donc de 0",47 centièmes de secondes; d'où nous devons conclure que cette obliquité étant pour le moment, ainsi que nous l'avons dit plus haut, de 23° 27' 6",93; elle sera dans un an, en 1879, de 23° 27' 6",46; en 1880, de 23° 27' 5",99; en 1881, de 23° 27' 5",52, etc., etc. Il y a un siècle, en 1778, elle était de 23° 27' 53",93; l'an premier de notre ère, elle était de 23° 41' 49",53; dans un siècle, en 1978, elle sera de 23° 26' 19",93; dans dix siècles, elle sera de 23° 20' 6",63; enfin, dans vingt siècles, autrement dit deux mille ans, elle sera de 23° 13' 1",63, etc. — Nous ferons observer, ici, que si l'on pousse les calculs jusqu'à ce que l'obliquité de l'écliptique soit réduite à zéro degré, l'on s'aperçoit qu'il faudrait pour cela, à supposer que la Terre n'éprouvât aucun changement imprévu d'ici là, 1796 siècles et 17 centièmes de siècle, ce qui équivaut à 179,617 années. Dans ce cas, à cette époque, la nutation de l'axe de la Terre serait complétement annulée, et alors il s'ensuivrait que chaque latitude terrestre aurait, à cette dite époque, continuellement la même saison.

P.-S. — Les conséquences scientifiques et morales des données ci-dessus, d'après nous, sont faciles à comprendre. C'est que la température de notre globe est destinée à s'améliorer de plus en plus, comme tout ce qui existe dans la nature, du reste, c'est-à-dire est destinée à devenir de plus en plus stable et régulière; par conséquent de moins en moins sujette aux intempéries actuelles, et encore moins à celles des temps passés, etc. Pour tout ce que nous venons de dire, nous laissons toute liberté aux Lecteurs de cet humble écrit,

d'en déduire les conséquences que leur raison et leur conscience leur suggéreront.

22. — *Solstice*, la position qu'atteint le Soleil lorsqu'il est le plus éloigné de l'équateur, autrement dit de la ligne équinoxiale. Les cercles parallèles à l'équateur, que le Soleil paraît décrire aux époques des solstices, ont reçu le nom de tropiques. Il existe deux solstices différents : l'un, le solstice boréal, qui est notre solstice d'été, et qui tombe toujours au commencement de l'été; l'autre, le solstice austral, qui est notre solstice d'hiver, et qui, lui aussi, tombe au commencement de l'hiver. Naturellement, le contraire a lieu pour les habitants de l'hémisphère austral. C'est à l'époque des deux solstices, que les jours les plus longs et les plus courts de l'année, ont lieu pour les deux hémisphères.

23. — *Équinoxes*, les deux points où l'écliptique coupe l'équateur, c'est-à-dire la ligne équatoriale, appelée aussi ligne équinoxiale. Il y a deux équinoxes : celui du printemps, par lequel commence cette saison; celui de l'automne, tombant au commencement de l'automne. A l'époque de chaque équinoxe, les jours sont égaux aux nuits pour tous les habitants de la Terre. — Depuis longtemps on a reconnu que les points équinoxiaux ne sont pas fixes, mais qu'ils ont un mouvement rétrograde. Ce mouvement s'appelle précession des équinoxes.

24. — *Précession des équinoxes*, le mouvement insensible par lequel les points équinoxiaux se déplacent continuellement sur l'écliptique, en marchant d'orient en occident, c'est-à-dire en sens inverse de l'ordre des signes, de telle sorte que les équinoxes arrivent, tous les ans, $20^m\ 25^s$ de temps avant que la Terre soit en

conjonction avec le Soleil et avec la même étoile qu'au même équinoxe de l'année précédente. Cette différence est cause que le Soleil paraît rétrograder dans les signes du zodiaque de 50",3 de seconde (1) par année, ce qui donne 1 degré tous les 72 ans et un signe entier ou 30°, en 2160 années. Le Soleil parcourt ainsi tout le cercle de l'écliptique en 26,000 années environ. Depuis qu'on a donné des noms aux constellations du zodiaque, le Soleil a rétrogradé d'un signe entier, et quoi qu'on dise toujours qu'il entre au mois de mars dans le signe du Bélier, c'est dans le signe des Poissons qu'il faudrait dire et ainsi des autres signes. La précession des équinoxes trouble la position relative des étoiles et, de temps en temps, rend obligatoire le renouvellement des catalogues. Cette précession est due au mouvement de translation du Soleil dans l'espace, lequel mouvement ne permet pas que l'ellipse décrite par la Terre, autour de cet astre, soit une ellipse parachevée.

25. — *Pôles*, les deux extrémités de l'axe immobile sur lequel tourne un corps sphérique. Les deux pôles de la Terre sont les deux points où son axe perce sa

---

1. Ce nombre de 50",3 de seconde est, en effet, le nombre qui correspond, à très-peu près, à la division de $20^m,25^s$ de temps, mentionnée plus haut. Pour s'en convaincre, il suffit de faire le calcul suivant, consistant à diviser le nombre de jours compris dans une année équinoxiale et réduit en secondes de temps, par le nombre de degrés compris dans un cercle et également réduit en secondes de degré, autrement dit, de diviser $31,556,736^s$ par $1,296,000'' = 24^s,35$, nombre qui représente la valeur exacte d'une seconde de degré en secondes de temps, et qui, multiplié par $50'',3 = 1224^s,8$; tandis que $20^m.25^s$ réduit en secondes de degré $= 1225''$...

surface. L'un s'appelle pôle *nord*, *boréal* ou *arctique;* l'autre, pôle *sud*, *austral* ou *antarctique*.

Règle générale : pour un lieu terrestre quelconque, la hauteur du pôle est toujours égale à la latitude de ce lieu. D'après cela, la face méridionale de l'Observatoire de Paris, se trouvant à 38°50'14", ce nombre représente la hauteur du pôle pour ledit Observatoire; tandis que le complément de ce même nombre ou 51°9'46", sera la distance du pôle au zénith du même Observatoire.

Une observation importante à faire ici, c'est que, d'après le mouvement de translation du Soleil dans l'espace, notre pôle nord se rapproche de plus en plus de l'*étoile polaire*, qui tire son nom de la position qu'elle occupe tout près de ce pôle, position qu'elle n'a pas toujours occupée. Actuellement, la distance de l'étoile polaire au pôle nord est d'un degré et demi ; vers l'année 2120, c'est-à-dire dans 250 années environ, elle ne sera plus que d'un demi-degré. Puis, à partir de cette époque, notre pôle boréal s'éloignera de plus en plus de cette étoile, de telle sorte qu'au bout de 13,000 ans, il en sera à une distance de 47°. Bien longtemps avant cette dernière époque, l'étoile polaire cessera d'être considérée comme telle. Nous ferons également observer que, en vertu du mouvement susmentionné, notre pôle boréal se rapproche constamment de la belle étoile *Wéga*, faisant partie de la constellation appelée la *Lyre*. Dans ce moment, il est éloigné de cette étoile de 51 degrés. Dans 12,000 ans, il n'en sera plus qu'à une distance de 5 degrés, et cette étoile, par son vif éclat, remplacera alors avec avantage l'étoile polaire actuelle, ainsi que toutes

celles qui pourront lui succéder pendant cet intervalle de temps.

26. — *Axe*, la ligne droite imaginaire qu'on suppose passer par le centre de la Terre ou de tout autre astre, et autour de laquelle la Terre ou cet astre exécute sa rotation diurne. La Terre et les planètes, dans leur double mouvement de rotation et de révolution, se meuvent de manière que leur axe avance toujours parallèlement à lui-même; ainsi que le Lecteur peut le voir dans la figure 18, pour le globe terrestre. De plus, leur axe a ses deux pôles toujours dirigés vers les mêmes parties du ciel, dans chaque révolution annuelle, et cela pendant l'intervalle de plusieurs années, tellement est peu sensible le changement de direction qu'éprouvent leurs pôles dans l'espace, dans le cours d'une année, voire même de plusieurs années. En effet, pour notre globe terrestre, ce changement, d'après ce que nous avons dit au numéro précédent, n'est que de 1 degré au bout de 250 années environ. — L'axe de la Terre aux époques des deux équinoxes, est perpendiculaire au rayon vecteur solaire, qui est la ligne droite qui aboutit au centre du Soleil et au centre de la Terre ; à toutes les autres époques de l'année, il s'en rapproche plus ou moins.

27. — *Rotation et révolution.* — 1° Rotation, le mouvement d'un corps quelconque tournant autour de son axe, comme une roue autour de son essieu. Ce mouvement est commun à toutes les planètes principales, y compris la Terre, et c'est à ce mouvement que sont dus nos jours et nos nuits. Chaque rotation entière de la Terre autour de son axe, se nomme rotation diurne et se compose d'un jour et d'une nuit comprenant 24 heures

D'après cela, la Terre fait chaque année 365,25 de tours sur elle-même, à fort peu de chose près (voir le n° 62). — 2° Révolution, le mouvement (1) de translation d'un astre autour d'un autre astre qui, nécessairement, lui est toujours infiniment supérieur. Telle est la révolution des satellites autour de leur planète, comme par exemple la Lune autour de la Terre ; des planètes, y compris leurs satellites, autour du Soleil, et enfin la révolution du Soleil lui-même (accompagné de tous les astres qui tournent autour de lui et qui lui servent de satellites), autour d'un autre Soleil qui lui est sans doute infiniment supérieur, sous tous les rapports ; ainsi qu'il en sera fait mention au n° 73. — La ligne courbe décrite par un astre autour d'un autre astre, s'appelle orbe ou orbite.

28. — *Orbe ou orbite*, la ligne courbe qu'une planète décrit à travers l'espace, dans son mouvement de révolution autour du Soleil, ou, pour mieux dire, la courbe que décrit, dans l'espace, tout astre qui tourne autour d'un autre astre qui lui est infiniment supérieur, sous tous les rapports. Cet orbite est toujours plus ou moins elliptique et jamais une circonférence exacte, du moins pour toutes celles que décrivent les astres connus de notre tourbillon ou système solaire. — Voir la figure 6 et son explication.

---

1. La vitesse moyenne de ce mouvement pour un temps désigné quelconque (jours, heures, minutes ou secondes), est toujours égale à la valeur de l'orbite décrite par cet astre (voir le numéro suivant), divisée par un nombre contenant autant d'unités que ledit temps désigné sera compris de fois dans la durée de temps que cet astre mettra à accomplir sa révolution, etc., etc.

29. — *Phases*, les apparences diverses sous lesquelles les planètes s'offrent successivement à nos regards, pendant la durée de leur révolution annuelle. Telles sont pour nous les phases de la *Lune*, dont tout le monde a connaissance; telles sont encore les phases de *Mercure*, *Vénus* et *Mars* qui sont les seules planètes principales de notre système solaire pour lesquelles existent ces phases, ainsi que nous en ferons mention plus tard. — Quant à leur dénomination, voir l'article Lune, nº 63.

30. — *Satellites*, les planètes secondaires qui tournent autour des planètes principales (voir le nº 58 qui en fait mention).

31. — *Occultation ou éclipse*. Lorsqu'il arrive que le disque du Soleil perd, durant quelques heures, la forme circulaire sous lequelle nous le voyons habituellement, on dit qu'il y a éclipse de Soleil. L'éclipse solaire peut être *partielle*, *totale* et *annulaire ;* elle est partielle, toutes les fois que, au moment de l'éclipse, la Lune est peu rapprochée de ses nœuds, autrement dit peu rapprochée du plan de l'écliptique ; elle est totale ou annulaire, toutes les fois que la Lune est, au moment de l'éclipse, à son périgée dans le premier cas, et à son apogée dans le second cas, étant, dans les deux cas, très-rapprochée de l'un de ses nœuds, c'est-à-dire très-rapprochée du plan de l'écliptique.

La Lune présente des phénomènes analogues, qu'on ne peut pas confondre avec ceux offerts par les phases, sa privation de lumière, dans ce cas, durant un temps assez court. Alors il y a éclipse de Lune.

Ces éclipses sont dues à l'interposition de notre satel-

lite entre le Soleil et la Terre, pour les éclipses solaires; pour les éclipses lunaires, à l'interposition de la Terre entre le Soleil et la Lune.

Depuis fort longtemps, les astronomes ont reconnu que les éclipses de Lune et de Soleil reparaissent dans le même ordre, après un intervalle de 235 lunaisons, comprenant 19 années équinoxiales, *période de Méton* (pour des renseignements sur cette période, voir le n° 63) ; ce qui permet de prédire leur retour, avec une très-grande exactitude et aussi longtemps à l'avance qu'on le désire. On a encore observé que les éclipses de Lune sont plus rares que les éclipses de Soleil; assez souvent même une année peut se passer sans éclipse de Lune, ce qui n'arrive jamais pour les éclipses de Soleil ; telles ont été les années 1763, 1767, 1788, 1799, etc. — D'après les tables du Soleil et de la Lune, dont nous ferons mention au n° 63, l'on a reconnu que, terme moyen, sur toute la Terre on peut observer 70 éclipses en 18 ans ; 29 de Lune et 41 de Soleil, c'est-à-dire dans les rapports de 2 à 3, à peu près. — Enfin, quand une éclipse de Lune a lieu, elle est visible pour toutes les parties du globe terrestre tournées vers elle, ce qui n'a pas lieu pour les éclipses de Soleil. Cela tient au très-faible volume de la Lune par rapport à la Terre, et infiniment plus encore par rapport au Soleil, son diamètre étant à celui de la Terre comme 3 : 11, et à celui du Soleil comme 3 : 1232 ; c'est-à-dire que le diamètre lunaire ayant 3 millimètres de longueur, celui de la Terre en aura 11 et celui du Soleil 1m232 millimètres. — Règle générale, les éclipses de Lune et les éclipses de Soleil sont d'autant plus nombreuses et d'autant plus entières,

pour chaque lieu terrestre, que cedit lieu est plus rapproché de l'équateur...

32. — *Apogée* et *périgée*, le moment où deux astres sont les plus éloignés et les plus rapprochés l'un de l'autre. Ces deux dénominations, spécialement employées pour désigner le plus grand éloignement et le plus grand rapprochement de la Lune à la Terre, ont exactement la même signification dans le numéro suivant, et de plus portent le nom d'*absides*, lorsqu'on les considère tous les deux à la fois.

33. — *Périhélie* et *aphélie*. Pour la première dénomination, concernant notre système solaire, le point de l'orbite d'un astre quelconque (planète ou comète) marquant la plus petite distance de cet astre au Soleil, et la plus grande distance pour la deuxième dénomination. De tous les astres de notre tourbillon, les comètes sont ceux dont le périhélie et l'aphélie offrent la plus grande différence entre eux. (Voir le nº 71. qui donne cette différence pour plusieurs comètes, ainsi que l'époque de leur apparition, etc.)

34. — *Excentricité*, la distance comprise entre le centre et l'orbite elliptique d'un astre quelconque et celui de ses deux foyers qui est occupé par un deuxième astre, autour duquel se produit ladite orbite. Ainsi, par exemple, dans la figure 18, nous avons FC, qui représente l'excentricité de l'orbite terrestre. — Une observation importante à faire ici : c'est que, règle générale, l'excentricité est d'autant plus grande, que l'astre qui fait sa revolution autour d'un autre astre se rapproche et s'éloigne davantage de ce dernier.

35 et 36. — *Nutation terrestre et lunaire*, petit balan-

cement ou mieux, petit mouvement giratoire de l'axe de chacun de ces deux globes. Ce mouvement giratoire, pour l'axe terrestre, est subordonné à celui de la précession des équinoxes, et de plus reconnaît la même cause, c'est-à-dire qu'ils résultent tous les deux de la rotation de la terre combinée avec la figure sphéroïdale de cette planète, et avec l'inégalité d'attraction du Soleil et de la Lune sur les régions polaires et équatoriales de cette même planète.

37. — *Nœuds*, les deux points diamétralement opposés où l'écliptique, c'est-à-dire la courbe elliptique que le Soleil paraît décrire chaque année et que la Terre décrit en réalité, est coupée par l'orbite d'un astre quelconque. Le nœud d'où cet astre part pour monter au-dessus de l'écliptique, se nomme nœud ascendant ou boréal ; l'autre, où il descend au-dessous de l'écliptique, est le nœud descendant ou austral. La ligne qui joint les deux nœuds, dont l'un est dit oriental et l'autre occidental, s'appelle ligne des nœuds. Les éclipses lunaires et solaires n'ont lieu que lorsque cette ligne prolongée passe par le centre de la Terre, de la Lune et du Soleil pour les éclipses centrales, et à peu près pour les éclipses partielles. Cette dernière observation convient également pour tous les autres astres. La figure 21 peut aider à faire comprendre ce que nous venons de dire.

38. — *Station*, l'état d'un astre planétaire qui paraît ne vouloir ni avancer ni reculer dans le zodiaque. Ce fait a lieu pour les deux planètes principales : Mercure et Vénus, tant que le rayon visuel dirigé vers ces astres est tangent à leur orbite, et ne peut avoir lieu que pour ces deux astres, qui sont les seuls que nous connaissons,

qui fassent leur révolution dans l'intérieur de l'orbite terrestre. Les deux figures 20 et 21 peuvent donner une idée assez nette de ce que nous venons de dire, et, en même temps , aider à comprendre les deux numéros suivants.

39. — *Conjonction*, la rencontre d'un ou de plusieurs astres à un moment donné, c'est-à-dire à la même heure, sur la ligne qui joint le centre du Soleil à celui de la Terre. La conjonction est dite vraie, lorsque cet astre ou ces astres ont la même longitude et la même latitude que le Soleil. Dans ce cas, elle a lieu dans les nœuds de l'écliptique. Elle est dite apparente, lorsque, ayant la même longitude, ils diffèrent par la latitude. Dans ce dernier cas, la conjonction a lieu hors des nœuds. Enfin, la conjonction est dite héliocentrique étant vue du Soleil et géocentrique étant vue de la Terre. Cette dernière, en outre, est dite inférieure ou supérieure, selon que les planètes sont entre la Terre et le Soleil, ou que le Soleil est entre elles et la Terre. La Lune se trouve tous les mois en conjonction avec le Soleil, c'est ce que nous nommons la nouvelle Lune. Lorsque la conjonction a lieu pour plusieurs astres à la fois, elle porte spécialement le nom de grande conjonction.

40. — *Opposition*, l'aspect d'un corps céleste qui est en face d'un autre, se trouvant placé à 180° de cet astre en longitude et sur le même arc de latitude, mais dans des régions opposées : c'est l'opposé de la conjonction. La Lune se trouve tous les mois en opposition avec le Soleil ; c'est ce que nous nommons la pleine Lune. Lorsque l'opposition a lieu dans les nœuds de l'écliptique ou très-près de ces nœuds, entre la Lune et le

Soleil, il y a éclipse de Lune ; de même qu'il y a éclipse de Soleil, lorsque la conjonction lunaire se trouve dans les mêmes conditions. La conjonction et l'opposition lunaires portent généralement le nom de syzygie.

41. — *Longitude*, en géographie, la distance d'un lieu terrestre à un méridien convenu, qu'on appelle pour ce motif le premier méridien. Cette distance se mesure par l'arc de l'équateur, intercepté entre le méridien dudit lieu terrestre et le méridien convenu ; il s'ensuit donc que tous les lieux terrestres, qui se trouvent sur un même méridien, ont la même longitude et *vice versâ*. — Voir, pages 272 à 276, la longitude et la latitude des chefs-lieux de départements de notre *bien-aimée* RÉPUBLIQUE FRANÇAISE. Par rapport au premier méridien, la longitude est orientale ou occidentale et se compte par 0° jusqu'à 180°. — La recherche de la longitude forme le problème le plus important de la science de la navigation. On emploie généralement, à cet effet, la méthode suivante, qui consiste à observer la différence d'heures qui existe dans un lieu désigné dont la longitude est connue, et un autre lieu dont on veut connaître également la longitude ; la différence d'heures, entre ces deux lieux, fait connaître la différence qui existe entre leur longitude ; car, par le calcul, on sait facilement combien chaque heure contient de degrés de longitude, lequel nombre représente le quotient de 360° : 24 h., durée d'un jour et d'une nuit ; ce qui donne 15° pour une heure, 15' pour une minute de temps et 15'' pour une seconde de temps. En astronomie, la longitude d'un astre peut être *géocentrique* ou *héliocentrique* (voir les

n°s 48 et 49). La première de ces deux longitudes, se mesure sur l'arc de l'écliptique compris entre le point de l'équinoxe du printemps et le cercle qui passe par cet astre et les pôles de l'écliptique. Ainsi, par exemple, figure 7, nous avons : OL qui représente la longitude des astres A et A' ; la première étant septentrionale et la seconde australe. La deuxième longitude, autrement dit la longitude héliocentrique, qui n'est pas autre chose que l'ascension droite d'un astre, se compte sur l'équateur céleste d'occident en orient, et cela depuis 0°, qui correspond à notre point équinoxial du printemps, jusqu'à 360° et, par conséquent, comprend tout l'équateur céleste.

42. — *Latitude*, en géographie, la distance d'un lieu terrestre à l'équateur. C'est l'arc du méridien d'un lieu intercepté entre ce lieu et l'équateur terrestre. Tous les lieux compris sur un même méridien ont leurs latitudes différentes ; tandis que ceux compris sur deux ou plusieurs méridiens peuvent, quelquefois, avoir leurs latitudes égales entre elles, etc.

Par rapport à l'équateur, la latitude d'un lieu peut être boréale ou australe, suivant que ce lieu est dans l'un ou l'autre des deux hémisphères. Règle générale : la latitude d'un lieu terrestre désigne toujours la hauteur du pôle au-dessus de l'horizon vrai de ce lieu. D'après cela, pour connaître la latitude d'un lieu quelconque, il suffit de mesurer la hauteur du pôle par rapport à l'horizon vrai dudit lieu. Mais la latitude se calculant de 0° à 90, il s'ensuit donc que la latitude d'un lieu égale toujours 90°, moins la distance zénithale du pôle qui, pour nous, égale la distance zénithale de notre étoile

polaire, etc. Toutes les fois qu'on connaît la longitude et la latitude d'un lieu terrestre, sa position sur la voûte d'un globe terrestre est entièrement déterminée.

En astronomie, la latitude d'un astre est sa distance à l'écliptique (1) mesurée sur l'arc de grand cercle qui passe par cet astre et par les pôles de l'écliptique. La conclusion à déduire de ce que nous venons de dire, dans ce numéro et dans le numéro précédent : c'est que les longitudes et les latitudes célestes sont, par rapport à l'écliptique, ce que les longitudes et les latitudes terrestres sont par rapport à l'équateur. — Comme pour la longitude, la latitude céleste peut être *géocentrique* ou *héliocentrique*. La première de ces deux latitudes est celle que nous avons désignée ci-dessus, se rapportant à la distance de l'astre à l'écliptique; tandis que la deuxième se rapporte à la distance de l'astre à l'équateur céleste et, par conséquent, à l'équateur terrestre aux deux époques équinoxiales; ces deux équateurs étant confondus ensemble à ces deux dites époques.

43. — *Ascension droite d'un astre.* L'ascension droite d'un astre, qui se compte d'occident en orient et cela depuis 0° jusqu'à 360°, est l'arc équatorial compris entre le point équinoxial du printemps et le point de l'équateur qui passe au méridien en même temps que l'astre, ou bien, et le point de jonction avec l'équateur du méri-

---

1. Nous ferons observer, ici, que si les longitudes et les latitudes des corps célestes sont rapportées à l'écliptique, c'est parce que ledit écliptique forme une espèce d'équateur naturel pour les cieux, comme l'équateur terrestre pour la Terre, l'un conservant sa position invariable par rapport aux étoiles, comme l'autre par rapport aux stations de la surface terrestre.

dien qui passe par cet astre. — Nous ferons observer ici que cette ascension ne suffit pas pour déterminer la position d'un astre sur la sphère céleste, il faut encore sa déclinaison. — Dans la figure 7, nous avons : OL' qui est l'ascension droite de l'étoile A et OL'' celle de l'étoile A'.

En outre de l'ascension droite, il en existe une autre appelée : *ascension oblique*, laquelle se mesure également sur l'équateur, et cela du point équinoxial du printemps au point de jonction de l'équateur avec le méridien qui passe par cet astre à son lever. Cette ascension à peu d'importance.

44. — *Déclinaison d'un astre*, la distance de cet astre à l'équateur céleste, mesurée sur l'arc du grand cercle ou méridien céleste, qui passe par l'astre et par les pôles de la sphère. Tel est l'arc AL', pour l'étoile A, et l'arc A'L'', pour l'étoile A'. Nous ferons remarquer que la déclinaison d'un astre est par rapport aux corps célestes, ce que la latitude est par rapport aux lieux terrestres, et, comme cette dernière, est boréale ou australe, suivant que l'astre se trouve dans l'un ou l'autre de ces deux hémisphères. Toutes les fois qu'on connaît la déclinaison et l'ascension droite d'un astre, sa position sur la voûte d'un globe céleste est entièrement déterminée, ce qui permet de reconnaître aisément sa position dans le ciel. — Même conclusion à déduire que dans le nº 42, c'est-à-dire que l'ascension droite et la déclinaison sont par rapport à l'équateur, ce que les longitudes et les latitudes sont par rapport à l'écliptique.

45. — *Inclinaison d'une planète*, l'angle que fait le plan de son orbite avec le plan de l'écliptique. Cet angle

subit des variations produites par les attractions réciproques des corps célestes. Ces variations et ces déclinaisons planétaires ont été déterminées par l'astronome Lalande. Remarquons ici que l'inclinaison de l'axe de la terre est le complément de l'angle que cet astre fait avec le plan de l'écliptique, qui, cette année 1878, est de 23° 27' 6",93 dont le complément est de 66° 32' 53",7.

46. — *Parallaxe*, la différence qui existe entre la position d'un astre vu de la surface de la Terre et celle qu'il aurait s'il était vu du centre du globe. C'est l'angle formé dans le centre d'un astre par deux lignes qui se tirent l'une du centre de la Terre, l'autre de l'œil de l'observateur placé à sa surface, et qui vont aboutir audit centre de l'astre. — Un astre qui se trouve au zénith du lieu d'observation n'a point de parallaxe, car, dans ce cas, le centre de la Terre, l'œil de l'observateur et le centre de l'astre ne forment qu'une seule et même ligne droite; tandis qu'elle est la plus grande possible, lorsque cet astre se trouve à l'horizon rationnel du lieu d'observation. Dans ce cas, l'angle formé au centre de la Terre est un angle droit. La détermination de la parallaxe des astres sert à trouver leur éloignement du centre de la Terre, ainsi que du point d'observation, et, par contre, à connaître leur éloignement entre eux; ainsi que leur *diamètre,* leur *circonférence*, leur *aire* et leur *volume*, comme cela a été prouvé dans l'exorde. — Une observation importante à faire ici : c'est que la parallaxe horizontale du Soleil, est en moyenne de 8",6; que la plus grande de toutes les parallaxes est celle de la Lune, laquelle varie de 61',5 à 51'.

Pour tout ce qui se rapporte à la parallaxe des astres compris dans notre système solaire, nous renvoyons nos bien-aimés Lecteurs, à notre exorde mentionné ci-dessus. Seulement nous ferons remarquer ici, que l'angle d'observation rationnelle ne pouvant pas s'obtenir directement, faute d'avoir à volonté un lieu d'observation assez élevé, dont l'horizon soit l'horizon rationnel du globe, il est facile d'y obvier, en calculant d'abord la parallaxe de l'astre se trouvant à son horizon visuel, et puis, ensuite, de faire la proportion géométrique suivante : La quantité exacte de temps que cet astre a mis pour se rendre du zénith du point d'observation à son horizont visuel, tenant compte de la réfraction astronomique (voir les n°s 50 et 51), est au temps qu'il lui faut pour se rendre à son horizon rationnel, c'est-à-dire est à six heures de temps, comme l'angle d'observation visuel trouvé est à l'angle d'observation rationnel demandé, c'est-à-dire l'angle formé par la verticale susmentionnée et la ligne qui joint le point d'observation au centre de l'astre, se trouvant à l'horizon rationnel dudit point d'observation; lequel quatrième terme retranché d'un angle droit donnera la valeur de l'angle formé au centre dudit astre, autrement dit sa parallaxe, le rayon terrestre servant d'unité de comparaison. La distance incommensurable où nous sommes des étoiles empêche de pouvoir calculer leur parallaxe à l'aide du procédé ci-dessus, l'angle formé au centre de ces astres étant inappréciable pour toutes sans exception. Aussi, pour ces derniers, a-t-on été forcé d'avoir recours à un autre procédé qui consiste à remplacer le rayon terrestre, pris comme unité de comparaison, par le grand diamètre

vecteur ou grand axe de l'orbite terrestre, pris également comme unité de comparaison; cette double opération devant se faire, par conséquent, aux époques de son aphélie et de son périhélie, c'est-à-dire à six mois d'intervalle. Si l'on doit choisir de préférence le diamètre ci-dessus désigné, et par suite les deux époques également ci-dessus désignées, c'est à cause de l'inégalité qui existe entre les diamètres vecteurs d'une ellipse (voir la fig. 6), et, en même temps, à cause du mouvement inégal de la Terre, dans sa révolution annuelle autour du Soleil, mouvement dont il est fait mention à l'article *Terre*, n° 62. — Ce dernier procédé, bien que le diamètre pris comme unité de comparaison égale 76,392,000 lieues, ne peut encore, malgré cela, servir à calculer avec quelque exactitude la distance que d'un très-petit nombre d'étoiles, quarante au plus, et encore, sur ces quarante, les opérations faites sur huit seulement sont considérées comme rigoureusement exactes; ce sont celles désignées dans le tableau suivant, dont les distances à la Terre sont rapportées au rayon moyen de l'orbite terrestre dont la valeur est de 38,196,000 lieues, ainsi qu'il en sera fait mention au numéro ci-dessus rappelé.

Nous ferons remarquer ici, que les parallaxes des étoiles désignées dans le tableau de la page suivante, ont été trouvées à l'aide de données géométriques faisant connaître, de 1° à 1'', la correspondance qui existe entre la parallaxe d'un astre, et le côté qui lui est opposé, pris comme unité de mesure, quelle que soit du reste sa valeur; lesquelles données sont une conséquence de l'axiome géométrique suivant : Règle générale, dans

tout triangle, les angles et les côtés sont toujours proportionnels entre eux. Ainsi, nous dirons que :

Quand la parallaxe d'un astre quelconque est de

1°	Sa distance est de	57	fois le côté qui lui est opposé pris comme unité de mesure.
1'	—	3,438	—
30''	—	6,875	—
20''	—	10,313	—
10''	—	20,626	—
5''	—	41,253	—
1''	—	206,265	—

On peut constater sur ces nombres et ceux mentionnés dans le tableau ci-dessous, qui en sont la suite, que la distance d'un astre varie en raison inverse de la grandeur de sa parallaxe; mais cela n'est vrai que pour de petites

NOMS DES ÉTOILES	DISTANCE DE LA TERRE	
	Parallaxes.	Rayons moyens de l'orbite célest.
a du Centaure	0'',91	226,400
61me du Cygne	0,35	589,300
a de la Lyre (Wéga)	0,26	785,600
a du Grand-Chien (Sirius)	0,15	373,000
i de la Grande-Ourse	0,133	1,550,300
a du Bouvier (Arcturus)	0,127	1,624,000
a de la Petite-Ourse (Polaire)	0,106	1,946,000
a du Cocher (la Chèvre)	0,046	4,484,000

valeurs de la parallaxe (ce qui a lieu pour tous les astres en général), car cette proportionnalité n'existerait plus, si cette parallaxe était de plusieurs degrés, ce qui ne se rencontre jamais dans les calculs astronomiques mentionnés ici; lesquels calculs, comme il est facile de le comprendre, peuvent être considérablement simplifiés par les données géométriques susmentionnées.

Maintenant nous allons donner l'explication, aussi nette que possible, des opérations géométriques qu'on a dû suivre pour obtenir la parallaxe des étoiles qui ne sont pas trop éloignées de nous. Seulement, auparavant, nous ferons remarquer que, à la dimension de 3 centim. de diamètre donnée à l'orbite terrestre, figuré par OTO'T' (figure 5), son excentricité aurait dû être représentée par un nombre représentant une longueur tellement exiguë, qu'il n'a pas été possible de la faire figurer ici ; aussi nous sommes-nous contenté de figurer ladite orbite par le cercle, quoiqu'elle n'en soit pas un en réalité.

Dans la figure 5, nous avons: OTO'T' orbite terrestre; TT' grand axe de l'orbite, autrement dit son plus grand diamètre; S foyer central, occupé par le centre du Soleil, et enfin E l'étoile dont on veut connaître la distance. Pour cela, il nous faut joindre, par des lignes droites, l'étoile E aux deux points de l'orbite censés occupés par la Terre aux époques de son aphélie et de son périhélie, et représentés ici par T et T', ce qui nous donnera le triangle TET', dont nous désirons connaître les deux côtés T'E + TE, chose facile, du moment que nous connaissons la valeur du troisième côté T'T, qui est le grand diamètre vecteur ou grand axe de l'orbite

terrestre, et qu'il nous est permis ensuite, à six mois d'intervalle, aux époques de son aphélie et de son périhélie (1), de mesurer les deux angles TT'E + T'TE. Alors nous aurons dans le triangle susmentionné un côté connu compris entre deux angles connus; d'où il suit qu'il nous sera facile de connaître le troisième angle inconnu dudit triangle, ainsi que les deux côtés inconnus qui représentent chacun la distance de l'étoile E à la Terre, à l'époque de son aphélie pour l'un et à l'époque de son périhélie pour l'autre.

Pour cela, il suffit de retrancher la somme des deux angles connus T + T' de deux angles droits ou 180 degrés, et le reste désignera la valeur de l'angle TET', formé au centre de l'étoile E; puis, pour connaître les

1. Si nous n'avions pas pris ces deux époques pour calculer les deux angles visuels, nous ne devrions plus les calculer à six mois d'intervalle, comme nous le faisons ici, mais bien en un espace de temps d'autant moins long que les deux époques choisies seraient plus éloignées des deux époques en question. En effet, du moment que nous savons (voir la fig. 6 et son explication), que les diamètres vecteurs d'une ellipse sont tous de grandeurs différentes, et sont d'autant plus grands que leurs extrémités se rapprochent davantage des extrémités du grand axe de ladite ellipse et *vice versâ ;* que nous savons encore, que le mouvement de révolution de la Terre autour du Soleil est d'autant plus lent que la Terre se trouve plus éloignée de cet astre et *vice versâ ;* nous devons comprendre que, si la Terre met six mois pour se rendre de son aphélie à son périhélie et *vice versâ*, c'est-à-dire pour aller d'une extrémité à l'autre extrémité du grand axe, qui est le plus grand diamètre vecteur de toute ellipse, elle doit mettre un temps de moins en moins long pour aller d'une extrémité à l'autre extrémité de chacun des autres diamètres vecteurs, à mesure qu'ils s'éloignent du grand axe ou grand diamètre vecteur, cette distance diminuant de plus en plus, et, dans chacune de ces distances à parcourir, la Terre se trouvant de plus en plus rapprochée du Soleil. — Ce que nous venons de dire, a lieu

deux côtés inconnus TE + TE', qui représentent la distance de l'étoile E aux époques de l'aphélie et du périhélie, il ne reste plus à faire que les deux proportions géométriques suivantes : l'angle TET' : côté TT' :: angle ETT' : côté T'E :: angle ET'T : côté TE, dont les trois premiers termes de chacune sont connus, d'où il suit qu'il nous est facile de connaître le quatrième terme également de chacune, lequel terme représente la distance de l'Étoile E à la Terre aux deux époques susmentionnées. D'après ce que nous venons de dire, il est facile de comprendre que si nous désirons connaître la distance de cette étoile au Soleil, il nous suffira de joindre ces deux astres par une ligne droite, ce qui nous donnera les deux triangles STE + ST'E qui, l'un et l'autre, ont

---

toutes les fois que c'est le solstice d'hiver qui est compris entre les deux époques choisies, pour calculer les deux angles en question. Naturellement tout le contraire aurait lieu si, au lieu du solstice d'hiver, c'était le solstice d'été qui se trouvât compris entre ces deux dites époques (le seul examen de la figure 18, prouve surabondamment l'exacte vérité de ce que nous venons de dire). Il s'ensuit donc que pour avoir, avec une égale exactitude, la parallaxe d'une étoile à toutes les époques de l'année, il est indispensable de connaître, auparavant, la valeur de tous les petits diamètres vecteurs de l'orbite terrestre, ainsi que l'époque à laquelle la Terre se trouvera à chacune de leurs deux extrémités. D'après cela, il est facile de comprendre qu'un tableau qui ferait connaître la valeur de chacun de ces différents diamètres vecteurs et le temps que met la Terre pour aller d'une extrémité à l'autre desdits diamètres, serait d'une très-grande utilité. En effet, avec l'aide d'un semblable tableau, il nous serait alors facile de calculer, avec une grande exactitude, la parallaxe des étoiles dont la distance n'est pas trop éloignée de nous. (Voir le n° 62, qui donne la marche à suivre pour trouver la distance de la Terre au Soleil pour chaque jour compris de son aphélie à son périhélie et *vice versâ*, et, par conséquent, la marche à suivre pour la formation d'un tableau semblable.)

un angle connu, qui est pour chacun l'angle de vision, compris entre deux côtés connus, d'où il suit qu'il nous sera toujours facile de calculer le troisième côté inconnu et commun aux deux triangles.

Naturellement, tout ce que nous avons dit ci-dessus pour cette étoile supposée, peut également s'appliquer aux huit étoiles désignées dans le tableau de la page 71, ainsi qu'aux trente-deux autres dont on a pu calculer approximativement les distances. Pour toutes les autres étoiles répandues à l'infini dans les espaces, ce dernier procédé devient encore insuffisant, chaque angle du point d'observation égalant pour ainsi dire l'angle droit, ou du moins n'offrant à l'observation aucune différence avec ce dernier, tellement sont encore défectueux les faibles moyens d'observation dont nous pouvons disposer.

47. — *Accélération diurne des étoiles*, la quantité de degrés et parties de degré, ou bien la quantité de temps dont leur lever et leur coucher, ainsi que leur passage au méridien, avancent chaque jour. Cette accélération des étoiles n'est qu'apparente et est due au mouvement de révolution de la Terre autour du Soleil, d'occident en orient; lequel mouvement est, en moyenne (pour avoir le mouvement vrai pour chaque jour de l'année, voir le n° 62), de 59' 8'',25^c par 24 heures, autrement dit un jour et une nuit. D'où il résulte que l'étoile qui passait hier au méridien, en même temps que le Soleil, est plus occidentale aujourd'hui de 59' 8'',25^c ou 3^m 56^s de temps journalier, quantité dont elle passera plus tôt qu'hier (1).

---

1. Nous ferons observer ici, que ces deux nombres sont la 365me,25 centième partie : le premier de 360°, et le deuxième

48. — *Géocentrique*, tout ce qui a rapport aux astres, en considérant la Terre comme le centre de leur mouvement, ce qui n'existe pas en réalité et n'est qu'apparent. Ainsi, l'on nomme longitude géocentrique et latitude géocentrique, la longitude et la latitude d'un astre vu de la Terre.

49. — *Héliocentrique*, tout ce qui a rapport aux astres, en considérant le Soleil comme le centre de leur mouvement, ce qui existe en réalité. Ainsi, l'on nomme longitude et latitude héliocentriques, la longitude et la latitude d'un astre vu du Soleil.

50. — *Réfraction astronomique*, la déviation d'un rayon lumineux d'un astre quelconque avant d'arriver jusqu'à nous. Cette déviation est d'autant plus considérable, que l'atmosphère est plus chargée d'humidité. L'étude de la réfraction est d'une très-grande importance en astronomie pour pouvoir se rendre compte, d'une manière exacte, de la position d'un astre dans le ciel; laquelle position, à cause de la réfraction, apparaît toujours plus haute, c'est-à-dire plus éloignée de l'horizon qu'elle ne l'est réellement. D'après cela, nous devons comprendre que le lever réel d'un astre a toujours lieu quelque temps après son lever apparent, le contraire ayant lieu pour son coucher. Un bâton que l'on plonge dans l'eau, peut donner une idée sensible de la réfraction. Règle générale,

---

de 24 heures, c'est-à-dire d'un jour et d'une nuit. D'après cela, tous les ans, à la même époque, chaque méridien terrestre devrait donc toujours correspondre avec les mêmes points du ciel, ce qui cependant n'a pas lieu, à cause du mouvement de translation du Soleil dans l'espace, ainsi qu'il en sera fait mention au nº 59, article *Soleil.*

la réfraction est d'autant plus grande, que l'astre est plus près de l'horizon. Ceci se comprend facilement, puisqu'alors il traverse, pour parvenir jusqu'à nous, une couche atmosphérique de plus en plus épaisse. Elle est nulle pour un lieu terrestre, toutes les fois que l'astre se trouve au zénith dudit lieu. D'après notre définition de la réfraction, il est facile de comprendre qu'il est impossible pour toutes les époques d'une année, d'un mois et même d'un jour, de donner dans un tableau la réfraction que subit un rayon lumineux avant d'arriver jusqu'à nous; puisque cette réfraction change à mesure que l'atmosphère change elle-même de densité, changement qui a lieu à tout instant de la journée. Cependant, pour donner une idée des différentes réfractions que subit, à une température désignée, le rayon lumineux d'un astre avant d'arriver jusqu'à nous, nous donnons, au numéro suivant, une table extraite de la *Connaissance des temps;* ouvrage astronomique publié tous les ans par le bureau des longitudes et faisant connaître la valeur de la réfraction, pour les distances zénithales de degré en degré, depuis 0° jusqu'à 90°, en supposant que la hauteur de la colonne barométrique soit de $0^m,760$ et que la température soit de 10° centigrades.

On comprend sans peine, à l'inspection de la table en question, que si l'on a trouvé la distance zénithale d'un astre égale à 65°, par exemple, on devra l'augmenter de 2' 4'',4 pour avoir la distance zénithale vraie de cet astre, etc., etc. — *La Connaissance des temps*, dont nous avons fait mention dans ce qui précède, donne le moyen de modifier les résultats qu'elle fournit dans sa table de réfraction, en raison des différences qui peuvent exister

entre la pression atmosphérique et la température observée, au moment de la mesure d'une distance zénithale, et celles qui ont été admises pour faire le calcul de la table.

(P.-S.) D'après notre humble manière de voir, nous ferons observer, ici, que nous pensons qu'il doit exister un procédé fort simple pour calculer la réfraction d'un astre quelconque, sans avoir égard à la pression de l'atmosphère, ainsi qu'à sa température. En effet, nous savons que tous les astres sont censés parcourir 360° par 24 heures et par conséquent 90° toutes les 6 heures, 15° par chaque heure, 15' de degré par chaque minute de temps, etc. D'après cela, un astre quelconque, une heure après son passage au méridien zénithal, du point d'observation, devrait naturellement, avec le plan dudit méridien, au centre de la Terre, former un angle égal à 15°, ce qui n'a jamais lieu, à cause de la réfraction astronomique, cet angle se trouvant toujours plus petit. Ce serait alors cette différence qui, d'après nous, pourrait servir à faire connaître la valeur de cette réfraction qui, naturellement, serait égale à cette même différence.

Telle est du moins notre humble manière de voir, que nous émettons ici avec toute humilité et qui paraît, en même temps, rationnelle à notre faible intelligence. *Avis.*

TABLE DE RÉFRACTION

POUR BAROMÈTRE $0^{m},760$ ET THERMOMÈTRE CENTIG^{de}, + 10°.

DISTANCE ZÉNITHALE APPARENTE.	RÉFRACTION.	DISTANCE ZÉNITHALE APPARENTE.	RÉFRACTION.	DISTANCE ZÉNITHALE APPARENTE.	RÉFRACTION.	DISTANCE ZÉNITHALE APPARENTE.	RÉFRACTION.
0°	0″,0	23°	24″,8	46°	1′. 0″,3	69°	2′.30″,8
1	1,0	24	26,0	47	1. 2,5	70	2. 38,9
2	2,0	25	27,2	48	1. 4,7	71	2. 47,8
3	3,1	26	28,4	49	1. 7,0	72	2. 57,7
4	4,1	27	29,7	50	1. 9,4	73	3. 8,6
5	5,1	28	31,0	51	1. 11,9	74	3. 20,8
6	6,1	29	32,3	52	1. 14,5	75	3. 34,5
7	7,2	30	33,7	53	1. 17,2	76	3. 50,0
8	8,2	31	35,0	54	1. 20,1	77	4. 7,7
9	9,2	32	36,4	55	1. 23,1	78	4. 28,1
10	10,3	33	37,9	56	1. 26,3	79	4. 51,9
11	11,3	34	39,3	57	1. 29,6	80	5. 20,0
12	12,4	35	40,8	58	1. 33,1	81	5. 53,7
13	13,5	36	42,3	59	1. 36,8	82	6. 34,7
14	14,5	37	43,9	60	1. 40,7	83	7. 25,6
15	15,6	38	45,5	61	1. 44,8	84	8. 30,3
16	16,7	39	47,2	62	1. 49,3	85	9. 54,8
17	17,8	40	48,9	63	1. 54,0	86	11. 48,8
18	18,9	41	50,7	64	1. 59,0	87	14. 28,7
19	20,1	42	52,5	65	2. 4,4	88	18. 23,1
20	21,2	43	54,3	66	2. 10,3	89	24. 22,3
21	22,4	44	56,3	67	2. 16,6	90°	33′.47″,9
22°	23″,6	45°	58″,3	68°	2′.23″,4		

52. — *Répulsion*, l'effet des forces qui tendent à éloigner deux corps l'un de l'autre. Ainsi, un aimant repousse un autre aimant, lorsqu'on oppose l'un à l'autre les pôles d'*un* même nom. Un corps électrisé repousse, après leur avoir communiqué son électricité, les corps légers qu'il a d'abord attirés vers lui. Les forces qui produisent cet effet sont dites répulsives et sont l'opposé des forces produites par l'attraction, appelées forces attractives. C'est à la prédominance, plus ou moins marquée, de l'une ou de l'autre de ces deux forces, que l'on explique les trois états de la matière : solide, liquide et gazeux.

53. — *Attraction*, propriété dont toutes les parties de la matière paraissent douées et en vertu de laquelle elles tendent les unes vers les autres. On la nomme attraction universelle ou gravitation, lorsqu'elle agit à distance; attraction moléculaire, lorsqu'elle agit au contact. L'attraction universelle ou gravitation est le principe de presque tous les phénomènes astronomiques. Non-seulement les centres des corps célestes s'attirent réciproquement, mais encore cette action s'exerce aussi entre toutes leurs molécules. Ainsi, par exemple, pour notre tourbillon, la nature des orbites décrites par les planètes autour du Soleil et de celles des satellites autour de leur planète principale (telle est la nature de l'orbite décrite par la Terre autour du Soleil et de la Lune autour de la Terre), prouve grandement une action réciproque entre les centres de tous ces grands corps; de même que le phénomène terrestre du flux et du reflux, de la précession des équinoxes, de la nutation de l'axe terrestre prouve également l'attraction que le Soleil, la Lune et les planètes exercent sur les molécules liquides

et solides de notre globe. — On peut dire, règle générale, que la puissance d'attraction d'un corps dépend de la distance qui sépare ce corps d'avec les autres corps, en même temps que de son volume ; mais, avant tout cela, on ne peut mettre en doute, que la puissance d'attraction d'un corps dépend essentiellement de son plus ou moins de pureté, autrement dit de sa richesse fluidique; car l'attraction n'est nullement dépendante de la matière proprement dite, mais bien des différents fluides, de nature et de valeur aussi variées que la matière elle-même. Ces fluides, répandus à l'infini dans les espaces, nous sont jusqu'à présent, pour ainsi dire, entièrement inconnus ; car, pour le très-petit nombre que nous connaissons, si nous pouvons apprécier leurs effets, nous ne pouvons nullement nous rendre compte de leur composition, à cause de l'impossibilité où nous sommes de pouvoir les soumettre à nos investigations. La puissance d'attraction et de répulsion des fluides sur la matière est tellement grande et infinie que, sans eux, tout dans la nature ne serait que confusion et obscurité ; du moins nos connaissances actuelles scientifiques suffisent pour nous le faire croire.

54. — *Force centrifuge et force centripète.* La première, la force par laquelle un corps mobile tournant autour d'un centre, tend à s'éloigner de ce centre. Cette force est d'autant plus grande, que le rayon de l'orbite décrite par ce corps est plus petit, et *vice versâ.* Si le corps qui tourne autour d'un centre vient à s'échapper, il suivra, s'il ne rencontre pas d'obstacle, la direction de la tangente au point où il se sera échappé; la fronde en est un exemple. — La deuxième, c'est-à-dire la force cen-

tripète, est la force qui est diamétralement opposée à la force centrifuge. Par la force centripète, un corps mobile en mouvement autour d'un centre tend à s'en rapprocher. Tout corps libre qui se meut circulairement, est retenu dans son orbite par une force centripète, précisément égale à la force centrifuge qui le pousse à s'en éloigner. C'est ce qui a lieu dans notre système solaire. D'après cela, nous devons supposer que c'est la combinaison de ces deux forces qui, jointe à la force attractive du Soleil, retient les planètes dans l'orbite qu'elles décrivent autour de cet astre ; de même que ce serait la première de ces deux forces qui, jointe à l'attraction lunaire et solaire, aurait produit autrefois, c'est-à-dire avant que sa croûte superficielle se fût complétement solidifiée, le renflement de la Terre à l'équateur et, par suite, son aplatissement aux pôles.

55. — *Matière,* en physique, tout ce qui produit ou peut produire sur nos organes un certain ensemble de sensations déterminées. La quantité de matière contenue dans un corps, est en raison directe de sa densité et de son volume, et est égale au produit de l'un par l'autre. Les propriétés dépendantes de la matière sont : l'*étendue*, la *divisibilité*, l'*inertie* et la *pesanteur*. Toutes ses autres propriétés lui sont plus ou moins étrangères. La matière, dans la nature, se présente sous des états ou aspects extrêmement différents les uns des autres. Ainsi, on la rencontre à l'état plus ou moins dense, plus ou moins solide, liquide, vaporeuse, gazeuse, autrement dit aériforme, état sous lequel elle est complétement invisible pour nous ; cet état, sans doute, est le degré le plus élevé auquel elle puisse parvenir, comme matière pro-

prement dite. De plus, la matière unie à certains fluides possède également des propriétés très-différentes les unes des autres ; les plus importantes sont : l'*attraction*, la *cohésion* ou *adhérence*, la *répulsion*, la *chaleur*, le *mouvement plus ou moins actif*, la *lumière*, le *son*, les *saveurs*, les *odeurs*, etc. — Il existe une matière verte que tout le monde connaît, espèce de matière végétale qui se développe dans les eaux des puits, des fontaines, des rivières, dans de l'eau de pluie et dans de l'eau distillée exposée à l'air et à la lumière, voire même jusque dans l'eau salée de la mer ; en un mot dans la nature entière, partout où la lumière et l'air agissent sur l'eau. Elle se forme sur les parois des vases, sur les pierres et autres corps inondés, en y produisant une teinte agréable à l'œil. Cette matière verte paraît être un premier degré d'organisation qu'il nous est possible d'observer, mais qu'il nous est impossible de pouvoir expliquer ; pas plus que nous ne pouvons expliquer quelques découvertes importantes, dont nous nous servons sans les comprendre. Telle est l'électricité, dont nous nous servons comme moyen de correspondance, d'éclairage et de productions diverses, et qu'il nous est cependant impossible de pouvoir définir ; tel est le magnétisme animal, qui produit des résultats encore plus extraordinaires pour nous, mais que personne ne peut mettre en doute, etc.

Nota. — Les effets du magnétisme animal, inexplicables avant l'apparition du Spiritisme, trouvent aujourd'hui leur explication claire et entière dans cette consolante Doctrine ; ainsi que le Lecteur pourra s'en convaincre, en prenant connaissance de notre *Philosophie spirite*, qui n'est qu'un simple extrait du sublime *livre des Esprits* de

notre vénéré et très-regretté maître, Allan Kardec.

56. — *Fluides*, en physique, les corps dont les molécules sont assez éloignées les unes des autres, pour qu'elles puissent rouler, sans se gêner mutuellement, autour de leur centre de gravité. On divise ordinairement les fluides en deux parties bien distinctes, qui sont : les fluides *pondérables*, c'est-à-dire ceux dont on peut déterminer le poids : tels sont les *liquides*, les *vapeurs*, l'*air* et les *gaz;* les fluides *impondérables*, c'est-à-dire ceux dont on ne peut déterminer le poids : tels sont la *lumière* ou fluide lumineux, le *calorique* ou fluide plus ou moins chaud et brûlant, le *fluide électrique* lumineux ou non lumineux, et enfin le *fluide magnétique*. Ces fluides sont les seuls que nous connaissions, mais tout nous porte à croire, que le nombre des différents fluides existant dans la nature doit être très-considérable ; d'où il s'ensuivrait que nous n'en connaissons qu'une très-faible partie, et encore bien imparfaitement ; puisque, pour le peu que nous connaissons, il nous est impossible de les apprécier, pouvant tout au plus reconnaître quelques-uns des résultats qu'il produisent autour de nous. — Tous ces fluides, moins le fluide lumineux, sont entièrement invisibles pour nous, ce qui sans doute ne doit pas exister pour les Esprits qui, certainement, doivent pouvoir expérimenter les fluides impondérables que nous connaissons et bien d'autres sans doute, comme nous pouvons nous-mêmes expérimenter les vapeurs et les gaz pondérables, et cela avec d'autant plus de facilité, qu'ils sont plus élevés dans la hiérarchie des désincarnés. Enfin, tous ces fluides, naturellement,

doivent être de plus en plus épurés, et, par conséquent, doués de qualités de plus en plus supérieures, suivant l'élévation des mondes sur lesquels ils se trouvent répandus. (Pour d'autres renseignements sur les fluides connus jusqu'à ce jour, voir la deuxième partie de l'avant-propos de notre *Philosophie spirite* composant la deuxième partie de notre *Trilogie*, ou bien encore les deux articles suivants : article *Périsprit*, l. II, ch. I, et article *Photographie de la pensée*, l. II, ch. IX.)

57. — *Lumière*, le fluide lumineux et éclairant, produisant pour nous la visibilité. La lumière est directe comme dans les étoiles et tous les corps lumineux par eux-mêmes, et réfléchie comme dans les planètes et tous les corps non lumineux par eux-mêmes. La lumière, qu'elle soit directe ou réfléchie, doit parcourir, d'après les récentes découvertes qu'on a faites en astronomie, environ 70,000 lieues par seconde, et, par conséquent, nous arriverait du Soleil en $9^{m}5^{s},658$ de temps en moyenne; la distance moyenne de la Terre au Soleil étant de 38,196,000 lieues. Deux hypothèses ont été émises sur la nature de la lumière : l'une dite d'ondulation et de vibration, l'autre dite d'émission. Par la première hypothèse, on suppose l'univers rempli d'un fluide extrêmement subtil et élastique, appelé éther, dont les ondulations déterminées par l'action des corps visibles agissent sur l'œil, de même que les ondulations de l'air, déterminées par les sons des corps sonores, agissent sur l'oreille. Par la deuxième hypothèse, on suppose que la lumière est une matière propre, un fluide extrêmement subtil émanant des corps lumineux et dont les molécules sont lancées en ligne droite par ces corps,

avec une vitesse extrême et dans tous les sens. Cette dernière hypothèse, quoique abandonnée par les savants au bénéfice de la première qui, suivant eux, explique mieux les faits actuellement connus, est cependant celle qui nous paraît la plus rationnelle. Seulement, comme sa définition est incomplète, nous renvoyons le Lecteur au nº 1 du complément qui figure à la fin de ce volume, pages 285 à 296; lequel numéro donne la définition complète de la formation de la lumière et de la chaleur.

Jusqu'à présent, nous connaissons un assez grand nombre de lumières différentes, depuis la lumière commune d'une chandelle jusqu'à la lumière solaire, qui, pour nous, est la lumière par excellence. Les principales sont : la lumière produite par les spiritueux en ignition, par les gaz également en ignition; celle des métaux qui sont en ignition, et qui est d'autant plus éclatante et éblouissante qu'ils sont difficiles à fondre et que l'ignition est complète; la lumière électrique, produite par une série d'étincelles qui jaillissent au point où un courant électrique passe entre deux corps conducteurs, séparés par un intervalle très-petit; cette lumière, la même que celle des éclairs qui produisent la foudre, est surtout remarquable par son éclat qui devient presque comparable à celui du Soleil, lorsque le courant passe entre deux pointes de charbon convenablement rapprochées; enfin, la lumière solaire qui, comme nous l'avons dit, est pour nous la lumière par excellence. Nous observerons ici que la lumière solaire, dans les mondes matériels, ne sert pas seulement à éclairer et faire distinguer les objets, elle est aussi nécessaire à l'existence des êtres organisés. Sans elle les végétaux et les animaux s'étiolent

et dégénèrent; c'est à l'insolation qu'ils doivent une partie de leur existence. En outre de cela, elle exerce sur tous les corps inorganiques eux-mêmes, une puissante action chimique utilisée dans les arts et dont on a tiré parti, il y a quelques années, pour créer la photographie, connue de tout le monde aujourd'hui.

Nous pouvons dire ici, pour la lumière, ce que nous avons dit dans l'article précédent pour les fluides : c'est que son éclat, sa substance et ses qualités doivent être d'autant plus supérieurs, que les mondes où elle se produit sont eux-mêmes plus élevés dans la hiérarchie des mondes; supériorité dont il nous est impossible de nous faire une idée, même pour les moins élevés de ceux qui nous sont supérieurs.

Une dernière observation reste à faire sur la lumière et, certainement, ce n'est pas la moins importante, ainsi que nos bien-aimés Lecteurs vont en juger par eux-mêmes. Cette observation est la suivante : c'est que toute lumière, règle générale, se décompose en un nombre différent de couleurs pour chacune et, en même temps, différemment disposées, lorsqu'on les reçoit sur un écran placé dans l'intérieur d'une chambre obscure, après l'avoir fait pénétrer dans ladite chambre, à l'aide d'un tout petit trou fait à l'un de ses châssis hermétiquement fermés et lui avoir fait traverser également un prisme de verre. Pour la lumière solaire, ces couleurs sont *invariablement* les suivantes et *toujours* placées dans l'ordre que nous leur donnons ici : *violet*, *indigo*, *bleu*, *vert*, *jaune*, *orange* et *rouge*; total 7. Le *violet* occupe le haut, parce qu'il est le plus *réfrangible*, et toutes les couleurs sont ainsi disposées par rang de

réfrangibilité, ce qui, pour tous les cas, est *une règle générale.* Le nom donné à l'ensemble de ces couleurs, s'appelle : *spectre solaire ;* tandis que celui obtenu par les lumières terrestres, s'appelle uniquement : *spectre lumineux ;* de même qu'on appelle *spectre astral*, celui obtenu par la lumière des astres en général, soit directe ou de réfraction.

Dans tout spectre en général, soit lumineux, solaire ou astral, l'on a remarqué — et c'est ici le point capital de la question — que le spectre de chacune de ces différentes lumières est également traversé par des lignes nombreuses et dont la distribution sur l'écran est toujours identiquement la même pour chaque genre de lumière, suivant sa composition chimique, autrement dit suivant la composition chimique du corps en ignition qui la produit ; présentant en cela un ordre *invariable* très-caractéristique.

Le Lecteur doit comprendre qu'avec de telles données, il a été facile aux hommes de science (tel que Newton, à qui l'on doit la découverte du *spectre solaire* et un grand nombre d'autres que nous ne nommerons pas ici, dans la crainte d'en oublier quelques-uns des plus capables), il a été facile, disons-nous, aux hommes de science de découvrir, au moyen de l'*analyse spectrale* (1), la composition chimique de tous les astres en général,

---

1. L'*analyse spectrale,* nouvelle méthode d'analyse découverte en 1861 par deux professeurs d'Heidelberg, Kirckhoff et Bunsen, consiste à rattacher la composition d'un corps placé au sein d'une flamme dont on forme et recueille le spectre lumineux, aux raies spéciales que produit dans ce spectre chacun des éléments de ce corps.

soit lumineux par eux-mêmes ou par réflexion. — Pour avoir de très-nombreux renseignements à cet égard, prendre connaissance du chapitre XIV, de l'important ouvrage de M. Camille Flammarion, intitulé : les *Contemplations scientifiques*, ou bien encore l'*Annuaire du Bureau des Longitudes* pour l'année 1869.

58. — *Nomenclature des astres compris dans notre système solaire* (1). Notre système solaire comprend tous les astres qui tournent autour de notre Soleil. Ces astres sont les suivants, en commençant par les plus importants : 1° Le *Soleil*, régulateur de tout notre système dont il occupe le centre. 2° Les *planètes principales*, qui sont celles qui tournent autour du Soleil. Ces planètes sont les suivantes, en commençant par les plus rapprochées du Soleil : *Mercure*, *Vénus*, la *Terre*, *Mars*, les *petites planètes*, *Jupiter*, *Saturne*, *Uranus* et *Neptune*. Dans les articles qui vont suivre, nous traiterons séparément de chacune de ces planètes. 3° *Planètes secondaires*, celles qui tournent autour des planètes principales. Elles portent généralement le nom de satellites ou de lunes. Nous nous occuperons de ces planètes en même temps que de leurs planètes principales, sauf la Lune terrestre pour laquelle nous ferons un article spécial. 4° *Comètes*, les astres qui, comme les planètes principales, tournent autour du Soleil et sont, pour la plupart, munies d'une queue vaporeuse plus ou moins

---

1. On donne le nom de système solaire, à une réunion plus ou moins grande d'astres non lumineux par eux-mêmes, qui tournent autour d'un autre astre lumineux par lui-même. Tels sont tous les astres, y compris la Terre, qui tournent autour du Soleil. Un système solaire porte également le nom de *tourbillon*.

étendue. 5° *Bolides*, *Astéroïdes*, *Aérolithes*, les petits corps célestes désignés ordinairement sous le nom d'*étoiles filantes*.

Tels sont les différents astres qui sont compris dans notre système solaire et dont nous allons faire mention dans les articles suivants, dans l'ordre que nous leur assignons ici : 59. *Soleil ;* 60. *Mercure ;* 61. *Vénus ;* 62. *Terre ;* 63. *Lune ;* 64. *Mars ;* 65. *Petites planètes ;* 66. *Jupiter et ses satellites ;* 67. *Saturne et ses satellites ;* 68. *Uranus et ses satellites ;* 69. *Neptune et son satellite.* Les articles qui suivront seront les suivants : 70. *Renseignements généraux sur les planètes principales et leurs satellites ;* 71. *Comètes ;* 72. *Étoiles filantes ;* 73. *Étoiles ;* 74. Renseignements généraux : 1° *Sur l'origine et la fin des mondes en général ;* 2° *sur la partie organique des mondes habités ;* 75. *Progression des mondes vers DIEU,* — *Mission des Esprits,* — *Conclusion ;* 76. *Conclusions générales.*

59. — *Soleil* (1), un immense corps sphérique duquel émanent la lumière et la chaleur, ainsi que les divers fluides qui vivifient les astres de son tourbillon. Telles sont les étoiles que nous voyons répandues à l'infini dans les cieux. Le Soleil qui nous éclaire occupe le centre de notre tourbillon et est le régulateur du mouvement de tous les astres qui tournent autour de lui. Il est pour notre globe la principale source de lumière et de chaleur, et, comme tel, le principe vivifiant de tous

1. Pour la nomenclature détaillée des différents développements donnés à tout cet article, ainsi qu'à tous ceux qui suivront à l'avenir, voir la table des matières qui en fait mention.

les êtres organisés. Ce sont également les rayons solaires qui sont la source définitive, de tous les mouvements qui ont lieu à la surface de la Terre. Leur chaleur produit les vents, ainsi que les perturbations d'équilibre électrique de l'atmosphère, lesquelles donnent naissance aux phénomènes de la lumière et probablement aussi à celui du magnétisme terrestre. C'est encore à l'action solaire qu'est due la vaporisation de l'eau de la mer qui circule ainsi dans l'air, arrose la Terre et y forme des ruisseaux, des rivières et des fleuves. C'est elle, enfin, qui produit toutes les perturbations de l'équilibre chimique des éléments de la nature, qui, par une série de compositions et de décompositions, donnent naissance à de nouveaux produits, etc. — Le Soleil, dans l'espace paraît avoir deux mouvements qui sont très-apparents, mais qui cependant ne lui sont pas propres. Le premier de ces deux mouvements est celui qu'il paraît décrire chaque jour d'orient en occident, mouvement n'existant pas en réalité et rendu apparent par la rotation diurne de notre globe terrestre. Le second est celui qu'il paraît décrire du nord au sud et du sud au nord, en l'espace d'une année, paraissant monter et descendre dans cet espace de temps. Ce dernier mouvement, très-apparent dans le cours d'une année, l'est infiniment peu à de courts intervalles ; d'un jour à l'autre, par exemple, il n'est aucunement apparent. Par ce dernier mouvement, dans le cours d'une année, ainsi que nous venons de le dire, le Soleil paraît monter et descendre, autrement dit pour nous s'éloigner et se rapprocher du point le plus austral de notre horizon visible ; le mouvement opposé devant naturellement avoir lieu pour les habi-

tants de l'hémisphère austral. Ce dernier mouvement apparent du Soleil, appelé *déclinaisons solaires*, est dû au mouvement ascendant et descendant des deux pôles terrestres, dû lui-même à l'obliquité de l'axe de la terre par rapport au plan de son orbite ; lequel axe, pendant que la terre fait sa révolution annuelle, avance toujours parallèlement à lui-même (voir la fig. 18). Nous ferons remarquer ici, que les déclinaisons solaires sont toujours dans les mêmes rapports que l'obliquité de l'axe terrestre, c'est-à-dire que, lorsque le Soleil paraît avoir monté d'une certaine quantité, s'étant rapproché du zénith du lieu où l'on se trouve de cette même quantité, le pôle compris dans l'hémisphère de ce même lieu, s'est réellement éloigné de l'horizon polaire de cedit lieu, de la même quantité et dans un temps exactement égal. D'après cela, nous devons comprendre, que les différentes valeurs de déclinaison solaire, données en degrés et parties de degré par les tables solaires (1) pour chacun des jours d'une année quelconque, peuvent également servir à donner les différentes valeurs du balancement des pôles de la Terre; puisque, lorsque par rap-

1. Les tables solaires, ainsi que cela sera dit dans le n° 63, ont pour but de faire connaître, en tout temps, la position du Soleil dans le ciel, ayant égard au jour supplémentaire compris dans chaque année bissextile, appelée également année quatriennale, parce que cette année a lieu tous les quatre ans; laquelle année comprend 366 jours au lieu de 365, nombre de jours compris dans chacune des années ordinaires comprises entre deux années bissextiles; de plus, ayant égard, en même temps, à la diminution continuelle des maximums de déclinaison solaire, diminuant, ainsi que nous l'avons dit, pour l'écliptique, au n° 21, de 47'' par siècle, ou 0'',47 par année. — Le motif pour lequel on a dû ajouter un jour supplémentaire à chaque année quatriennale, autrement dit

port à nous le mouvement *apparent* du Soleil, d'un pôle à l'autre, est ascendant, le mouvement *vrai* du pôle nord, pour nous, est également ascendant, ces deux mouvements étant identiquement les mêmes. Ainsi, par exemple, du 1er mai au 31 du même mois, de cette année 1878, le mouvement ascendant du Soleil, pour nous, est égal à la différence qui existe entre sa déclinaison du 1er mai et celle du 31 de ce mois; c'est-à-dire égale à 15° 0' 56" (qui représente la déclinaison boréale du Soleil au 1er mai 1878) retranchés de 21° 53' 22",8 (qui représente sa déclinaison boréale au 31 du même mois) égale 6° 52' 26",8; laquelle valeur représente la quantité dont notre pôle boréal s'est éloigné du point le plus boréal de notre horizon visible, du 1er au 31 mai de ladite année 1878, etc.

Maintenant, supposons qu'on nous demande de mettre l'axe d'un globe terrestre quelconque parallèle à l'axe de la Terre, et que cette demande nous soit faite en un lieu quelconque de l'hémisphère boréal, autrement dit le nôtre, cette année 1878. Dans ce cas, il nous faudra monter le pôle nord du globe terrestre, au-dessus de son horizon rationnel, d'autant de degrés et parties de

---

bissextile, se comprend de lui-même. C'est afin de conserver la concordance des années entre elles, autrement dit afin de conserver la concordance des mois avec les saisons. En effet, l'on comprend facilement que si ce jour supplémentaire n'existait pas, il arriverait alors que tous les quatre ans les mois seraient en avance d'un jour par rapport aux saisons. De manière qu'au bout de quarante ans, par exemple, ils seraient de dix jours en avance; au bout de quatre-vingts ans, ils seraient en avance de vingt jours, etc., etc. Inconvénient fort grave, facile à comprendre, car alors, au bout d'un certain temps, les mois d'hiver finiraient par coïncider avec la saison d'été, *et vice versâ*, etc.

degré qu'en contient actuellement l'obliquité de l'écliptique, autrement dit de 23° 27' 6'',93, qui représente sa valeur actuelle. Alors nous aurons son axe qui sera parallèle à celui de la Terre à l'une et l'autre époque des deux équinoxes. Puis, ensuite, pour l'avoir à toute autre époque de l'année, il nous faudra, au moyen des tables solaires, mentionnées à la page 92, descendre ou monter le même pôle nord (suivant que cette époque se trouvera être après l'équinoxe du printemps ou celui d'automne) d'une quantité de degrés et parties de degré exactement égale à la valeur de la déclinaison solaire, à cette époque. — Naturellement ce que nous venons dire pour l'hémisphère boréal, convient également pour l'hémisphère austral, seulement les opérations doivent se faire à rebours l'une de l'autre.

En outre des mouvements purement apparents du Soleil d'orient en occident et du nord au sud et *vice versâ* dont nous venons de nous entretenir, cet astre a deux autres mouvements infiniment moins apparents, mais qui, à l'opposé des deux premiers, existent réellement pour lui, c'est-à-dire lui sont entièrement propres. Le premier de ces deux mouvements est sa rotation autour de lui-même, mouvement commun à tous les corps célestes ; lequel mouvement il accomplit, en *vingt-cinq jours cinq heures*, d'occident en orient. Son second mouvement est son déplacement régulier et lent dans l'espace, déplacement qui n'est apparent qu'à de très-longs intervalles de temps et qui paraît le rapprocher, de plus en plus, d'une des étoiles de la constellation dite l'Hercule, l'étoile μ. Ce mouvement, d'après plusieurs astronomes en renom, serait une véritable révo-

lution solaire, qu'il accomplit en 26,000 années environ. — La distance du Soleil à la Terre est, en moyenne, de 38,196,000 lieues ; sa lumière nous parvient donc en moyenne en $9^m5^s,658$ de temps (voir le nº 57). Cet astre, le plus considérable de tous ceux qui sont compris dans notre système solaire, est de $112^f,060^{mf}$ plus gros que la Terre (voir la figure 17, pour pouvoir apprécier cette énormité de volume). Comme constitution, le Soleil doit nécessairement être composé d'une matière infiniment plus épurée que celle de tous ses satellites ; principalement de notre globe terrestre qui, comme nous le prouvons dans notre *Philosophie spirite*, fait partie de ceux qui sont le plus matériels. Malgré cela, nous devons supposer qu'il doit être encore bien matériel lui-même, relativement aux autres Soleils qui lui sont supérieurs ; supériorité dont nous ferons mention au nº 73, en parlant des étoiles.

D'après les plus célèbres astronomes, le Soleil serait composé d'un noyau solide et obscur, lequel serait enveloppé de trois couches successives, dont l'intermédiaire serait en incandescence et composerait son foyer lumineux. La première, gazeuse, mais composée d'éléments plus denses que la supérieure, servirait à garantir le corps de l'astre des effets de celle qui produit la lumière. L atroisième, c'est-à-dire la supérieure, serait son atmosphère proprement dite, qui, à cause de son immense étendue, ne serait pas très-éloignée de nous comparativement au corps solaire. Admettant cette hypothèse, nous devons penser que du corps du Soleil doivent émaner constamment, par suite de son organisation (comme émanent de la Terre les eaux qui produisent

les nuages), des courants continus, mais sans régularité précise, de gaz ou fluide qui servent à alimenter la combustion de sa deuxième atmosphère; admettant, en même temps, que les principes constitutifs de cette deuxième atmosphère doivent retourner au corps de l'astre, comme la pluie nous ramène l'eau des nuages.

Cette opinion des anciens astronomes les plus éminents, malgré l'explication rationnelle qu'elle donne des taches solaires, autres que celles occasionnées par l'interposition de Mercure et de Vénus entre nous et le soleil, voire même peut-être bien quelques-uns des aérolithes les plus volumineux (voir le n° 72), n'a plus sa raison d'être. En effet, nos connaissances actuelles nous autorisent à croire que le globe solaire est actuellement, ce que les planètes, y compris notre terre, ont été primitivement; c'est-à-dire un corps fluidique incandescent dans toute son épaisseur.

Quant aux taches solaires dont il est fait mention ici, tout nous fait supposer qu'elles sont produites par la chute de corps étrangers dans la partie superficielle du globe solaire. Telles sont, par exemple, les aérolithes sus-désignés, dont quelques-uns (sans aucun doute les plus petits) tombent de temps en temps sur notre globe terrestre, et probablement beaucoup d'autres encore, qui nous sont tout à fait inconnus; lesquels corps étrangers peuvent quelquefois être passablement volumineux. Alors, dans ce cas, ils doivent inévitablement refroidir autour d'eux, une fois tombés sur la partie superficielle du globe solaire, une certaine étendue plus ou moins grande de l'espace incandescent qui les entoure; ce qui donne parfaitement bien l'explication de

l'immense étendue que ces taches (1) offrent quelquefois pendant un temps fort court, à peu près *deux* à *trois* rotations solaires, pour les plus volumineuses. Malgré la fluidité incandescente du globe solaire dans toute son épaisseur, nos connaissances actuelles nous autorisent grandement à admettre que le soleil doit être habité par les *Esprits supérieurs* de notre tourbillon, dont, sans aucun doute, ils doivent avoir la haute administration...

60. — *Mercure*, la planète désignée par le signe ☿, dans lequel on a cru voir un caducée, attribut du dieu Mercure des païens.

Sa lumière est vive et scintillante.

Lorsque Mercure se dégage le soir des rayons du Soleil, lorsqu'il se couche peu de temps après cet astre, son mouvement est dirigé de l'occident à l'orient par rapport aux étoiles. Lorsque sa distance apparente du Soleil a atteint une valeur qui, au maximum, peut s'élever jusqu'à environ 29° ou s'abaisser à peu près à 16°, et qui d'ordinaire n'est guère que de 23°, la planète est située dans sa plus grande *élongation*. Quand généralement Mercure n'est éloigné du Soleil que de 16°

1. Nous ferons observer que ces taches occupent presque toujours une zone dont la largeur, mesurée sur le méridien solaire, ne s'étend guère au delà de 34° de son équateur; cependant on en a observé à 44°. Nous ferons observer que ces taches ne restent aucunement fixes sur le disque du Soleil; on les voit passer devant sa surface en quatorze jours environ, disparaître, puis revenir quatorze jours après sur le bord opposé; preuve évidente de la rotation du Soleil sur lui-même. Ces taches ont toujours paru être d'une étendue considérable, souvent même immense, puisque plusieurs ont été évaluées à une surface quadruple de celle de notre globe; mais, au bout de quelques années, les plus grandes mêmes finissent par disparaître, pour être plus ou moins remplacées par d'autres, etc.

à 20°, en moyenne de 18°, il semble stationnaire, son mouvement apparent devient ensuite rétrograde (1) ou dirigé de l'orient en occident par rapport aux étoiles. Ce mouvement apparent se continue et Mercure se replonge dans sa lumière crépusculaire où il disparaît, du moins pour un observateur dépourvu de lunette.

Si quelques jours après on porte ses regards vers le point de l'horizon où le Soleil doit se lever, on aperçoit un astre ayant un mouvement rétrograde ou dirigé de l'orient à l'occident, qui de jour en jour s'éloigne davantage du Soleil, jusqu'au moment où il en est distant de 23°; alors le mouvement rétrograde, relativement aux étoiles, s'arrête; après une courte station, l'astre reprend une marche dirigée de l'occident à l'orient et disparaît quelque temps après dans la clarté qui constitue l'aurore (2).

La durée d'une oscillation complète de Mercure par rapport au Soleil, vu de la Terre, varie de 106 à 130 jours, et comprend plus qu'une révolution entière par rapport aux étoiles, c'est-à-dire comprend, en plus, le chemin parcouru par la Terre, durant ce laps de temps.

Lorsque Mercure est au delà du Soleil, relativement à la Terre, et que, de plus, il passe au méridien à peu

---

1. Nous ferons observer ici que, *règle générale*, le mouvement de révolution de toutes les planètes, sans exception, est toujours direct et jamais rétrograde par rapport au Soleil. Quant au mouvement rétrograde par rapport aux étoiles, il est occasionné par le mouvement de translation de la Terre autour de cet astre.

2. Pour se rendre parfaitement compte du mouvement *apparent* de Mercure dans son orbite, durant sa révolution sidérale, consulter la figure 20, qui en donne l'explication.

près à la même époque que lui, on dit qu'il est en *conjonction supérieure*. Il se trouve en *conjonction inférieure*, lorsqu'il est situé entre le Soleil et la Terre, ces trois corps étant contenus dans un même plan perpendiculaire au plan de l'écliptique. A cette dernière époque, Mercure passe également au méridien en même temps que le Soleil.

C'est en observant Mercure lorsqu'il est dans ses conjonctions, qu'on est parvenu à déterminer la durée de sa révolution autour du Soleil.

Le plan de l'orbite de Mercure forme avec le plan de l'écliptique un angle de 7° 0' 5''. Cette orbite est une ellipse dont le Soleil occupe un des deux foyers. Le temps que la planète emploie à la parcourir tout entière, appelée *révolution sidérale*, est de 87$^{j.}$ 97 cent. de jour ou 2 mois 27 jours, 23 heures, 15 minutes et 46 secondes; chaque mois étant censé de 30 jours.

Les distances de la planète au Soleil varient entre les limites suivantes, la distance *moyenne* de la Terre au Soleil étant prise pour unité :

		Réelles en lieues	
Distance aphélie.....	0$^{f.}$,467$^{m.}$	17,826,913	lieues
— moyenne...	0$^{f.}$,387$^{m.}$	14,781,852	—
— périhélie...	0$^{f.}$,307$^{m.}$	11.736,791	—
Différence..........	0$^{f.}$,160$^{m.}$	6,090,122	—
Excentricité.........	0$^{f.}$,080$^{m.}$	3,045,061	—
Dimension de l'orbite...........		92,877,332	—

De la valeur en lieues de 4 kilomètres chacune de l'orbite de Mercure, il résulte que la vitesse *moyenne* de cette planète, par jour de vingt-quatre heures, est de 92,877,332 l. : 87 j. 97 c. = 1,055,784 lieues ; puis,

ensuite, par heure, de 43,991 lieues; par minute, de 733 lieues ; et enfin, par seconde, de 12 lieues (1).

Pendant l'intervalle qui s'écoule entre la disparition de Mercure le soir, et sa réaparition le matin, on voit quelquefois sur le Soleil une belle tache noire qui entre par le bord oriental du disque, s'avance avec une vitesse uniforme vers le centre, dépasse ce point, parvient au bord opposé et s'évanouit. Cette tache est Mercure s'interposant entre le Soleil et la Terre et produisant une véritable éclipse partielle du Soleil. On peut s'assurer de cette vérité à ces caractères divers : la tache se meut dans le même sens que se mouvait Mercure au moment de sa disparition, et à très-peu près avec la même vitesse. Elle a un diamètre égal à celui qu'avait la planète lumineuse, quand on l'a perdue de vue le soir. Enfin elle est d'un noir plus prononcé que les taches qui se forment dans l'atmosphère du Soleil ; lesquelles taches mettent près de 14 jours à passer d'un bord au bord opposé.

Pour Mercure, comme pour tous les autres astres de notre système solaire, c'est à l'aide des observations *micrométriques* qu'on calcule ordinairement leurs diamètres. D'après ces observations, l'on a trouvé que le diamètre apparent de Mercure oscille entre 4",4 et 12" ;

---

1. Dans tous ces calculs (que nous ferons également pour les autres planètes principales, y compris la Terre), nous avons généralement négligé les décimales et fait mention que de la vitesse *moyenne* par jour, heure, minute et seconde, desdites planètes dans leur orbite. Pour avoir leur vitesse *vraie*, à toute époque de l'année, prendre connaissance dans le n° 62, article *Terre*, de la marche à suivre pour obtenir ce résultat.

à une distance moyenne de la Terre au Soleil, il a une valeur de 6'',72e ; d'après cela, le diamètre réel de la planète se trouve être de 1244 lieues, abstraction faite des décimales, du moment que chaque seconde de degré, à la distance moyenne de la Terre au Soleil, égale 185l,18c. de lieue ; autrement dit le quotient de l'orbite terrestre divisée par 360° réduits en secondes de degré.

Du moment que nous connaissons la valeur du diamètre de Mercure et celle de son orbite, dont la moitié égale l'un de ses *grands cercles* (qui sont tous égaux), rien ne nous est plus facile que de calculer son aire ou surface, ainsi que son volume. Pour cela, il nous suffit, ainsi que nous l'avons dit dans notre exorde, de multiplier l'un de ses grands cercles par son diamètre, pour avoir son *aire;* pour avoir son *volume,* il faudra multiplier son aire par le tiers de son rayon, qui n'est autre que son demi-diamètre.

4,4
A ——
6,72
B ————
12
C ——————

Les trois lignes ci-contre montrent les rapports des grandeurs des diamètres apparents de Mercure, dans son plus grand éloignement en A, dans sa distance moyenne en B, et dans son plus grand rapprochement en C. — Les lignes ci-dessus sont faites à l'échelle de 1 millimètre pour une seconde. Ce que nous disons ici est une règle générale que nous adopterons pour tous les articles suivants, se rapportant aux autres planètes principales.

La preuve évidente de l'existence d'une atmosphère autour de la planète Mercure, résulte de la formation des bandes obscures qu'on remarque sur son disque lumineux. Cette résultante est d'autant plus évidente, que ces bandes (qui souvent occupent des espaces très-considérables sur la planète) occasionnent sur sa surface visible des variations très-sensibles d'éclat et, sans aucun doute, sur ladite planète, des variations de température également très-sensibles. En outre de ces bandes obscures, une autre preuve tout aussi concluante de l'existence de son atmosphère : c'est l'auréole nébuleuse qui se produit autour de l'astre complétement obscur, lors de son passage sur le Soleil. Naturellement, cette obscurité de Mercure, à ce moment, prouve qu'il n'est pas lumineux par lui-même ; comme le prouvent également ses phases, lesquelles ont beaucoup de rapport avec celles de la Lune, ayant les mêmes dénominations et les mêmes apparences. — Nous ferons remarquer que les phases de Mercure sont difficilement visibles à cause du petit diamètre de la planète et, aussi, de son trop grand rapprochement du Soleil. Malgré cela , c'est par elles qu'on a reconnu que cette planète possède de nombreuses montagnes, la plupart très-élevées et qui se reconnaissent à la sinuosité très-prononcée de son échancrure. Nous ferons également remarquer que, dès 1799, l'astronome Kœler, de Dresde, pendant le passage de cet astre sur le Soleil, à cette époque (1), vit parfaitement

1. Ces passages sont peu fréquents, ainsi que le prouve la nomenclature, que nous donnons ici, de tous ceux du XIXe siècle : 9 novembre 1802, — 5 mai 1832, — 8 mai 1845, — 8 novembre 1848,

sur le disque obscur de Mercure un petit point lumineux (d'où il conclut, avec raison, qu'il y a des volcans en activité sur cette planète); lequel point lumineux lui parut parfaitement se déplacer relativement à ses bords, d'où il tira la conclusion que la planète tournait sur elle-même; mouvement de rotation qu'elle accomplit en 24^h, 5^m, 28^s. D'après cela, nous devons conclure que les jours de Mercure sont de 9^m, 24^s plus longs que ceux de la Terre; autrement dit à peu près égaux.

Si maintenant, chers Lecteurs, nous faisons le relevé de tout ce que nous avons dit de la planète Mercure, nous voyons qu'elle a les mêmes mouvements que notre globe terrestre; que, comme lui, elle a son atmosphère, et par conséquent des mers et des rivières, etc., l'un étant la conséquence de l'autre; qu'elle a encore, comme notre globe, ses montagnes et ses volcans, etc. Après cela, jugez vous-mêmes, chers et bien-aimés Lecteurs, si ce globe doit avoir, lui aussi, ses différents règnes végétaux, animaux et humains, appropriés naturellement à sa nature, que tout nous fait supposer devoir être inférieure à la nature de notre globe terrestre, comme épuration et progression, dans la hiérarchie des mondes planétaires de notre système solaire...

61. — *Vénus*. Cette planète est désignée par le signe ♀, dans lequel on a cru voir un miroir et son manche. Sa lumière offre des indices manifestes de scintillation. Elle présente dans ses mouvements les mêmes cir-

---

11 novembre 1861, — 4 novembre 1868. — 6 mai 1878, — 7 novembre 1881, — 9 mai 1891, — 10 novembre 1894, — 4 novembre 1901.

constances que Mercure, mais sur une plus grande échelle.

Par l'effet des mouvements relatifs de Vénus et du Soleil, la distance de ces deux astres s'élèvent souvent, dans les plus fortes disgressions orientales et occidentales de la planète, à environ 48°. La durée d'une oscillation complète, par rapport au Soleil, c'est-à-dire le temps que la planète emploie, vue de la Terre, pour revenir à la même position relativement au Soleil, est de 584 jours, ou 1^a, 7^m, 8j, trois quarts, le mois étant supposé de 30 jours. Cette révolution, comme pour Mercure, porte spécialement le nom de *révolution synodique des nœuds de Vénus*, et comprend, en plus d'une complète révolution autour du Soleil, le chemin parcouru par la Terre durant ce laps de temps, lequel comprend environ 216°. Quant à la révolution vraie de Vénus autour du Soleil, par rapport aux étoiles, elle est de 224j, 16^h, 49^m, et 7^s, et s'appelle *révolution sidérale*.

Comme pour Mercure, le mouvement *apparent* de Vénus, *rapporté aux étoiles*, est parfois direct et parfois rétrograde. Sur les 584 jours de la durée d'oscillation totale *apparente* de cette planète autour du Soleil, il y a 542 jours environ employés au mouvement *direct* par rapport aux étoiles et 42 jours seulement au mouvement rétrograde, pendant lequel la planète se trouve parcourir la partie de son orbite la plus voisine de la Terre (1). — Voir la figure 20 et son explication.

---

1. On se rend parfaitement compte de ce mouvement apparent, lequel est occasionné par un effet de perspective, lorsqu'on aperçoit un objet se mouvoir circulairement autour d'un centre et qu'on se meut soi-même plus lentement, mais en dehors de l'orbite que parcourt l'objet.

Un grand nombre d'observations de Vénus, faites aux grands instruments des observatoires, ont permis de calculer, avec une grande exactitude, les éléments de l'orbite presque circulaire qu'elle décrit autour du Soleil, selon les lois de Képler.

Les éléments une fois bien calculés et comparés à de nouvelles observations, permettent de tenir compte de toutes les perturbations produites par les autres planètes, de manière à calculer des tables exactes donnant les différents éléments de cette planète (1). Les meilleures tables de Vénus sont celles de Lindenau, dont nous tirons les éléments suivants, lesquels sont rapportés, comme cela a lieu pour toutes les autres planètes, à la distance moyenne de la Terre au Soleil.

			Réelles en lieues.	
Distance	aphélie	0,728	27,806,688	lieues
	moyenne	0.723	27,615,708	—
	périhélie	0,718	27,424,728	—
Différence.............		0,010	381,960	—
Excentricité..........		0,005	190,980	—
Dimension de l'orbite...		.....	173,515,016	—

De la valeur en lieues de 4 kilomètres de l'orbite de Vénus, il résulte que la vitesse moyenne de cette planète est, par jour, de cette même valeur divisée par le laps de temps qu'elle met à la parcourir, autrement dit 173,515,016 l. : 224j, 16^{h}, 49^{m}, 7^{s}, ou 224j, 700775^{m}, ce qui revient au même = 772,205 l., valeur du che-

1. Ce que nous disons ici pour Vénus peut également s'appliquer aux autres planètes. — Quant aux tables dont il est fait mention ici, elles portent généralement le nom de tables astronomiques ou tables astrales, ainsi qu'il en sera fait mention au n° 63, article *Lune*.

min parcouru par Vénus dans un jour de 24 heures; ce qui donne par heure 32,175 l.; par minute 536 l. et enfin par seconde 9 lieues. — Même renvoi qu'à la page 100.

Nous avons dit que Vénus, vue de la Terre, accomplit une oscillation entière autour du Soleil en 584 jours et que, par conséquent, elle revient en conjonction inférieure également tous les 584 jours. Mais pendant ce temps la Terre a fait une révolution entière autour du Soleil, et en sus a parcouru 216° environ. Mais cinq fois 216° font 1080° ou trois circonférences de 360°. Donc au bout de cinq conjonctions ou de 5 fois 584 jours, ce qui équivaut à 2,920 jours ou 8 ans, les conjonctions devraient se reproduire au même jour et au même endroit du ciel. Ce qui n'a pas lieu cependant, à cause de l'angle de 3°24' que le plan de son orbite fait avec le plan de l'écliptique, d'où il suit que les latitudes de Vénus et du Soleil ne sont pas rigoureusement les mêmes au bout de 8 ans, et diffèrent entre elles de 20' à 24' en 8 ans, de 40' à 48' en seize ans, ainsi de suite jusqu'à ce que la différence égale 3°24'; alors cette différence diminue dans les mêmes rapports.

Nous donnons ci-dessous les dates des passages de la planète sur le disque solaire, depuis l'invention des lunettes jusque vers la fin du vingt-quatrième siècle de l'ère chrétienne :

1639	4 décembre	2004	7 juin	2247	11 juin
1761	5 juin	2012	5 juin	2255	8 juin
1769	3 juin	2117	10 décembre	2360	12 décembre
1874	8 decembre	2125	8 décembre	2368	10 décembre
1882	6 décembre				

On ne verra pas de passage avant le 6 déc. 1882. La rareté du phénomène, ainsi qu'on doit le comprendre ajoute ainsi à son importance réelle.

Le diamètre apparent de Vénus est compris entre 9''.5 et 62''. Ces différences énormes s'expliquent facilement. En effet, aucune autre planète principale ne vient aussi près de la Terre. Elle s'approche de notre globe à une distance de 9,750,000 lieues et elle s'en éloigne jusqu'à 65,000,000 de lieues.

A ____9,5____
B ____16,93____
C ____________62____________

Les trois lignes ci-contre montrent les rapports des grandeurs des diamètres de Vénus, à sa plus grande distance de la Terre en A, à une distance moyenne (égale à celle de la Terre au Soleil) en B, et enfin à sa plus petite distance en C.

Vénus, comme Mercure et la Lune, a également des phases exactement semblables aux leurs et portant les mêmes dénominations. Seulement, nous ferons remarquer que les phases de Vénus sont beaucoup plus visibles que celles de Mercure ; la planète étant non-seulement d'un volume supérieur, mais encore se trouvant plus éloignée du Soleil; d'où il suit qu'elle se dégage de la lumière solaire beaucoup mieux que Mercure, qui souvent disparaît par l'effet même de cette lumière.

En outre d'un mouvement de révolution autour du Soleil, Vénus est également douée d'un mouvement de rotation sur elle-même ; mouvement qui a été reconnu à l'aide des taches qu'on distingue sur sa surface et qui,

sur la planète, comme sur toutes les autres planètes de notre système solaire, produit le jour et la nuit composant un jour entier de la planète, lequel est de $23^h 21^m 7^s$. D'après cela, un jour entier de Vénus est donc inférieur à celui de la Terre de $38^m 53^s$. L'axe autour duquel cette rotation s'exécute, forme avec le plan de l'écliptique un angle d'un très-petit nombre de degrés, de 15° environ.

L'on observe sur la planète Vénus des taches nombreuses, dont quelques-unes brillantes. Ces dernières font supposer que, sur la planète, il doit y avoir des volcans en activité, remarque que nous avons également faite pour Mercure. Comme pour cette dernière, le temps pour pouvoir observer ces taches est très-limité, soit à cause de son peu de hauteur au-dessus de l'horizon, soit à cause du crépuscule solaire.

En outre des taches ci-dessus, l'on observe encore sur Vénus de nombreuses et très-hautes montagnes, dont quelques-unes ont été calculées avoir 44,000 mètres ou 11 lieues, c'est-à-dire cinq fois plus élevées que les plus élevées de notre globe. Ces montagnes s'observent très-bien sur les échancrures intérieures de ses phases, ce qui rend leurs dimensions faciles à calculer.

Quant à l'atmosphère de Vénus, elle a été reconnue par les changements de lumière qui se produisent à sa surface et, en même temps, à la lumière très-pâle (cette lumière peut s'assimiler à celle de nos crépuscules) qui environne son disque. De là, nous concluons qu'elle doit avoir, comme notre Terre, ses mers, ses fleuves et ses rivières et par conséquent une végétation plus ou moins luxuriante, ainsi que son règne animal et son règne humain, qui probablement, sont supérieurs à ceux de

Mercure, dans la hiérarchie des règnes de la nature, du moins tout nous le fait supposer ainsi; principalement sa très-faible excentricité, qui fait que son orbite se rapproche beaucoup du cercle. D'où la conclusion naturelle que les variations, se rapportant à la longueur des jours et des nuits, ainsi qu'à la température de l'astre à sa surface, doivent être très-peu sensibles sur cette planète, comparativement à ce qu'elles sont sur Mercure, voire même sur notre globe terrestre qui, comme constitution physique, paraîtrait lui être plus ou moins inférieur... Après cela, jugez-vous mêmes, Lecteurs, si un tel globe mérite autant que le nôtre d'avoir, lui aussi, son humanité, y compris naturellement les trois autres règnes de la nature?...

62. — *Terre*, la planète que nous habitons. Elle est située entre Mars et Vénus, et tient le milieu entre les planètes qu'on appelle, par rapport à elle, planètes inférieures et planètes supérieures. Elle a pour signe la lettre O surmontée d'une croix (♁). La Terre est ronde ou plutôt ellipsoïde. Elle est renflée vers l'équateur et aplatie vers les pôles; son diamètre équatorial est de 12,754,862 mètres, son diamètre polaire de 12,712,251 ^{m}, ce qui donne pour son diamètre moyen 12,733,556 ^{m}, et pour la différence entre les deux premiers diamètres 42,611 ^{m}.

La Terre est animée d'un mouvement de révolution autour du Soleil et d'un mouvement de rotation sur elle-même, double mouvement (1) commun à toutes les pla-

1. C'est ce double mouvement de rotation et de révolution de la Terre qui, de tout temps, a servi de base à la division du temps

nètes de notre système solaire. Le mouvement de révolution de la Terre s'effectue d'occident en orient, dans un orbe elliptique dont le Soleil occupe l'un des deux foyers; lequel orbe porte le nom spécial d'écliptique, et de plus actuellement, cette année 1878, est incliné par rapport à l'équateur de 23° 27' 6",93, ainsi que nous en avons fait mention au n° 21. La Terre fait sa révolution autour du Soleil dans l'intervalle de $365^j\ 5^h\ 48^m\ 52^s$. C'est ce qu'on nomme l'année tropicale ou équinoxiale, parce que c'est le temps que le Soleil emploie dans son mouvement apparent à revenir à l'équinoxe du printemps. L'année sidérale, qui est calculée sur le retour apparent du Soleil à la même étoile dans le ciel, a 20' 25" de plus. Le mouvement de révolution de la Terre autour du Soleil, donne naissance au mouvement apparent de cet astre dans l'écliptique; tandis que la rotation de la Terre, qui s'effectue d'occident en orient dans un temps moyen divisé en vingt-quatre parties égales appelées heures, donne lieu au mouvement diurne du Soleil

---

en jours et en années. Seulement, nous ferons observer ici que la Terre ne faisant pas un nombre exact de rotation diurne, pendant sa révolution entière autour du Soleil, la division du temps en années, se composant chacune d'un nombre exact de jours, ne peut être, quoi qu'on fasse, qu'approximative et jamais complétement exacte. C'est ce qui fait que, de temps en temps, l'on est obligé, afin de conserver les mêmes dates des époques des équinoxes, de rectifier les erreurs qui existent dans la division du temps. En effet, c'est ce qui est arrivé sous Grégoire XIII, l'an 1582. Ce prince, de son temps, décida que le lendemain du 4 octobre 1582 se nommerait, non pas le 5 octobre, mais le 15 octobre, afin de faire disparaître l'avance de dix jours que l'équinoxe avait éprouvée dans l'espace de 1257 années, autrement dit depuis la dernière rectification faite par le Concile de Nicée, l'an 325 de notre ère, etc., etc.

et de tous les astres d'orient en occident. — Si nous disons que la Terre effectue sa rotation diurne dans un temps moyen, c'est parce que ce temps n'est pas exactement le même pour tous les jours de l'année. En effet, ce temps est plus ou moins long, de quelques minutes seulement en plus et en moins (1), selon que la Terre est plus ou moins éloignée du Soleil, dans le cours de sa révolution annuelle autour de cet astre. Observation commune à tous les astres, en général, de notre système solaire.

La Terre, outre les deux mouvements précités, en a encore un troisième, qui consiste dans le mouvement ascendant et descendant de ses deux pôles par rapport au plan de son orbite, son centre, malgré cela, ne s'écartant jamais des extrémités dudit plan avec lequel il se trouve constamment confondu. Ce troisième mouvement est dû à l'obliquité de l'axe de la Terre, par rapport au plan de son orbite; laquelle obliquité est cause que son dit axe, qui s'avance toujours parallèlement à lui-même tout le temps de la révolution terrestre (voir le n° 26), fait avec le plan de son orbite un angle qui augmente et diminue à chaque instant, depuis 0° jusqu'à une certaine limite, que non-seulement il ne peut pas dépasser, mais qui est toujours égale à l'obliquité de l'écliptique, autrement dit à l'angle formé par l'écliptique avec l'équateur; laquelle limite diminue continuellement dans les mêmes rapports que ladite obliquité. (Voir le n° 21.) C'est à ce

---

1. Pour se former une idée exacte de cette différence, consulter l'*Annuaire du bureau des longitudes*, qui la donne pour chaque jour de l'année.

même balancement des pôles de la Terre, appelé *nutation terrestre*, qu'est dû le renouvellement périodique des saisons, ainsi que nous allons essayer de le faire comprendre dans ce qui va suivre, en prenant notre point de départ à l'*équinoxe du printemps,* qui est l'époque à laquelle commence toujours cette saison. Ainsi, par exemple, à l'*équinoxe du printemps*, le rayon *vecteur* solaire, qui toujours se trouve compris dans la ligne qui joint le centre du Soleil à celui de la Terre, tombe sur la surface de notre globe à égale distance de ces deux pôles, se confondant avec la ligne équinoxiale (Voir la fig. 18). Pendant que la Terre est dans cette position, elle accomplit une seule révolution diurne pendant laquelle le jour est égal à la nuit, pour tous les peuples du globe terrestre. Même conséquence à l'équinoxe d'automne.

A partir de cette époque, c'est-à-dire l'équinoxe du printemps, à mesure que la Terre tourne autour du Soleil, son pôle boréal se dirige de plus en plus vers cet astre ; c'est alors le moment où, pour les habitants de la zone boréale, le Soleil paraît monter de plus en plus au-dessus de l'horizon austral, jusqu'à ce que le pôle nord coïncide avec l'un des points du cercle appelé *tropique du cancer*. Alors le Soleil paraît être à sa plus grande élévation pour les peuples de l'hémisphère boréal, le contraire ayant lieu pour les habitants de l'hémisphère austral. Pour les premiers, les jours, à cette époque, sont les plus longs de l'année, tout l'opposé ayant lieu pour les derniers. Nous observerons ici que la situation de l'axe terrestre, à cette dite époque, changeant très-peu pendant plusieurs jours, c'est pourquoi on a appelé

cette même époque de l'année *solstice* (du mot latin *sol* Soleil, *stare* s'arrêter) : c'est le commencement de l'été pour les régions boréales (1), et par contre le commencement de l'hiver pour les régions australes ; les saisons, les jours et les nuits, entre ces deux régions, étant entièrement à rebours les uns des autres.

A partir du *solstice d'été*, le pôle septentrional, à mesure que la Terre continue sa course autour du Soleil, s'éloigne de cet astre, jusqu'à ce que le rayon *vecteur* solaire tombe de nouveau à égale distance des deux pôles : c'est la fin de l'été et le commencement de l'automne pour notre hémisphère boréal, lequel tombe toujours à l'équinoxe d'automne. Enfin, la Terre continuant sa révolution autour du Soleil, à partir de cette époque, son axe paraît s'incliner en sens inverse de la direction

1. Si l'été commence à cette époque pour l'hémisphère en question, malgré que la Terre soit presque à son aphélie, autrement dit son plus grand éloignement du Soleil, ce qui au premier abord paraît irrationnel : c'est parce que cet hémisphère reçoit du Soleil des rayons de moins en moins obliques, à partir de l'équinoxe du printemps jusqu'au solstice d'été ; lesquels rayons, par conséquent, se rapprochent de plus en plus du rayon *vecteur direct* ou *droit* qui, comme on le sait, est le plus chaud de tous. En outre de ce que nous venons de dire, nous ferons également observer que, l'atmosphère de la zone tempérée où existe l'été, ayant été de plus en plus réchauffé par la saison précédente, durant laquelle les jours ont augmenté continuellement jusqu'au solstice d'été, époque à laquelle ils sont les plus longs de l'année, cette atmosphère a dû s'épurer de plus en plus, sauf les cas exceptionnels, conséquence naturelle de l'infériorité de notre globe. Alors les rayons solaires, traversant une atmosphère moins chargée d'humidité, arrivent sur la surface du globe terrestre de la zone tempérée en question, pourvus d'une intensité de chaleur d'autant plus considérable que ladite atmosphère est plus épurée, autrement dit plus sèche. — Un raisonnement tout opposé explique également la température que ce même hémisphère éprouve au solstice d'hiver...

qu'il semblait suivre à partir du solstice d'été, jusqu'à ce que le pôle septentrional se trouve coïncider avec l'un des points du cercle appelé *tropique du capricorne;* alors il se trouve à son plus grand éloignement du Soleil, et cet astre paraît être au plus bas de la route qu'il semble décrire dans le ciel. Dans ce moment les jours sont les plus courts de l'année pour l'hémisphère boréal, le contraire ayant toujours lieu pour l'autre hémisphère. Comme pour le *solstice d'été*, la situation de l'axe terrestre changeant très-peu pendant plusieurs jours, c'est pourquoi on a appelé cette époque le *solstice d'hiver,* qui est l'époque à laquelle commence cette saison; laquelle saison dure jusqu'à ce que la Terre soit arrivée à son point de départ, qui est l'*équinoxe du printemps*.

Il résulte de ce mouvement des pôles de la Terre, pendant qu'elle fait sa révolution annuelle autour du Soleil, plusieurs phénomènes. Ainsi, par exemple, dans la zone torride (1) comprise entre les deux *tropiques* (voir ce mot), il existe deux saisons : l'été et l'hiver; l'été d'un hémisphère étant l'hiver de l'autre, et *vice versâ*. Seulement ces deux saisons ont lieu deux fois par an pour l'équateur terrestre. — Dans les deux *zones glaciales*, comprises entre les *pôles* et les deux *cercles polaires*, il y a également deux saisons : la saison d'hiver, qui est une saison de ténèbres non interrompus et qui dure environ neuf mois de l'année, et la saison d'été comprenant environ trois mois de l'année et ne formant

1. Voir, p. 48, la nomenclature des différentes zones terrestres, ainsi que leur étendue réciproque, autrement dit leur valeur en superficie par rapport à celle de la Terre.

qu'un seul jour, le Soleil restant tout ce temps au-dessus de l'horizon, le contraire ayant lieu pour les neuf mois représentant la saison d'hiver. Entre les deux extrêmes ci-dessus mentionnés, existent deux régions semblables, appelées *zones tempérées* et éprouvant les mêmes phénomènes, mais cela à rebours les unes des autres; comme dans ces deux zones, c'est par gradation que la terre passe du froid au chaud et *vice versâ*, il en résulte qu'on y trouve quatre saisons, qui sont : le *printemps*, l'*été*, l'*automne* et l'*hiver* (voir la figure 18).

Nous ferons observer ici que l'orbite décrite par la Terre, n'est pas un cercle mais une ellipse, dont le Soleil occupe le foyer central et dont l'excentricité n'est que la *cent-vingtième* partie de son grand axe ; lequel étant de 76,392,000 lieues de quatre kilomètres chacune, cela nous donne 636,600 lieues, pour la valeur en lieues de ladite excentricité terrestre.

Maintenant, si nous examinons la figure 18, nous voyons que les arcs de cercle que la Terre a à parcourir durant les quatre saisons sont inégaux pour chacune de ces quatre saisons, et, en même temps, nous voyons également que la Terre n'est pas toujours à égale distance du Soleil, dans le cours d'une année solaire, égalant 365 jours et 1/4 de jour. De cette inégalité de distance de la Terre au Soleil, résulte une inégalité de vitesse pour le globe terrestre, durant sa révolution annuelle ; cette vitesse étant d'autant plus grande, que ledit globe est plus rapproché de l'astre radieux, et *vice versâ*. De tout ce que nous venons de dire, que devons-nous conclure? Naturellement nous devons en conclure, que la durée de chacune des quatre saisons doit être

inégale entre elles. C'est, en effet, ce qui arrive, car leur durée est de 93j 6h 8m pour le printemps, de 93j 14h 24m pour l'été, de 89j 8h 18m pour l'automne, et enfin de 89j 1h 10m pour l'hiver.

Une observation importante à faire ici : c'est que par suite de la diminution de l'obliquité de l'écliptique, il résulte que les deux foyers de l'ellipse terrestre se rapprochent de plus en plus de son centre; tandis que les deux points solsticiaux se rapprochent également, de plus en plus, des deux extrémités du grand axe. De telle sorte qu'il arrivera probablement un jour, que l'ellipse actuelle sera un véritable cercle...

Nous ferons remarquer que deux peuples placés sous le même méridien et à la même latitude, dans l'un et l'autre hémisphère, comptent, au même instant, les mêmes heures, mais ont des saisons entièrement opposées ; de même que placés dans le même hémisphère, sous le même parallèle, mais sous des méridiens différents, ils comptent, au même instant, des heures différentes, tandis qu'ils ont les mêmes saisons, etc.

Le climat astronomique tient uniquement à la latitude d'un lieu terrestre, c'est pourquoi il est le même pour tous les points compris sur chaque parallèle terrestre, tout en étant diamétralement opposé entre les deux hémisphères, etc.

Pour ne citer que les principaux climats, nous dirons que ceux qui sont compris entre les deux tropiques jusqu'au 30e degré de latitude, soit boréale, soit australe, sont appelés *climats chauds*. Ils comprennent : l'Afrique, la Nouvelle-Hollande, l'Amérique méridionale, l'Arabie, la partie méridionale de l'Asie, la Nouvelle-Guinée et

plusieurs autres îles de l'Océanie. — Les *climats tempérés*, commençant à partir du 31e degré dans chaque hémisphère, et s'étendant jusqu'au 60e degré également dans chacun, comprennent : l'Europe, la Haute-Asie, la Grande-Tartarie, le Tibet, une partie de la Chine, le Japon et l'Amérique septentrionale. Enfin, dans les *climats froids*, s'étendant depuis le 60e degré de chaque hémisphère jusqu'aux pôles, sont compris : la Suède, le Spitzberg, l'Islande, le Groenland, toute la Sibérie, et l'extrémité septentrionale de l'Amérique, ainsi que toutes les Terres Antarctiques.

Le *climat physique*, que l'on peut appeler le *climat réel*, est le climat astronomique modifié par plusieurs causes indépendantes de la latitude. Les principales de ces causes sont : l'élévation du terrain au-dessus du niveau de la mer ; la situation d'une contrée par rapport aux mers et aux montagnes ; l'inclinaison du sol et son opposition relativement au Soleil ; enfin, la nature même du sol et l'état de culture d'un pays.

En outre des causes que nous venons de faire connaître, causes servant plus ou moins à modifier nos climats terrestres, il en existe encore une autre qui, nous ne craignons pas de le dire, n'est pas moins importante que les précédentes, et qui, en même temps, nous offre un intérêt considérable sous bien des rapports. Aussi allons-nous nous y arrêter un instant.

Depuis les temps les plus reculés, les savants qui se sont occupés de la physique du globe, ont admis qu'il existait au sein de notre planète un foyer d'incandescence; opinion fondée sur les phénomènes volcaniques et sur la température de certaines eaux minérales ; mais

ce n'est que dans ces derniers temps que des observations, faites avec toutes les précautions et toute l'exactitude désirables, sont venues consigner, comme une vérité démontrée, l'existence d'un feu central.

Comme preuves de ce que nous venons d'avancer, nous allons faire connaître quelques-uns des principaux résultats qu'on a obtenus jusqu'à ce jour ; lesquels résultats sont tirés des expériences faites sur la température de l'eau, dans les puits artésiens. Ainsi, par exemple, le 14 février 1830, M. Fleuriau de Bellevue fit descendre au fond d'un de ces puits, creusé à La Rochelle à la profondeur de 105 mètres, un thermomètre centigrade, qu'il y laissa plongé pendant vingt-quatre heures. L'instrument marqua 16°, 25, l'air extérieur étant à 10°, 60. Des puits ordinaires d'une profondeur de 22 à 28 pieds avaient, dans le même moment, une température moyenne de 8°, 75. Le 22 mars suivant, M. le colonel Emy et M. Gon firent de nouvelles expériences sur le même puits artésien, qui était alors profond de 123 mètres 16 centimètres, ils trouvèrent que la température du fond était de 18°, 12. Cette haute température les engagea à recommencer l'expérience ; mais ils obtinrent les mêmes résultats. Suivant M. Fleuriau de Bellevue, la température moyenne du pays est de 11°, 87. On voit par là, que dans le puits foré à La Rochelle, la température s'élève de 1 degré par 19 mètres 70 centimètres.

Dans un puits foré à Rudersdorf, en Prusse, on a constaté qu'à 205 mètres de profondeur, le thermomètre centigrade marquait 19°, 35, la température de l'air extérieur étant de 15° centigrades.

Enfin, les expériences faites dans les puits forés aux environs de Vienne, en Autriche, ont présenté des résultats peu différents de ceux que nous avons mentionnés plus haut. A la profondeur de 77 mètres 96 centimètres, le thermomètre centigrade marque 14 degrés, la température moyenne à Vienne étant de 10°, 25. Ainsi l'on voit que, dans ces puits, l'élévation de la température est d'environ 1 degré par 21 mètres de profondeur.

Des expériences faites dans un puits foré à Prégny, près de Genève, tendent à faire admettre que l'élévation de température est de 1 degré pour 26 mètres 40 centimètres de profondeur, et, d'après l'ensemble des observations faites jusqu'en 1836, la moyenne est de 1 degré par 27 mètres, résultat peu différent de celui que M. Arago a admis, d'après une longue série d'observations qu'il a recueillies. Il a donné 1 degré par 20 ou 30 mètres de profondeur.

Cependant de nouvelles expériences faites en mai 1837 sur la température du puits foré de Grenelle, dans Paris, à la profondeur de 400 mètres, ont donné 23°, 40. En prenant pour point de départ la température moyenne de la surface de la Terre à Paris, où elle est de 10°, 6, on aura 11°, 90 pour l'augmentation de la chaleur. La température intérieure croît donc sur ce point de 1 degré par 31 mètres au lieu de 25, comme on l'avait admis jusqu'alors.

Pour peu que nous réfléchissions sur les résultats dont il vient d'être fait mention, il nous est permis d'en conclure les conséquences suivantes qui, certainement, sont des plus admissibles :

1° L'existence d'une chaleur interne, indépendante de

l'influence des rayons solaires, conséquemment propre au globe terrestre, et croissant avec la profondeur;

2° La probabilité que l'augmentation de la chaleur souterraine ne suit pas partout la même loi; qu'elle peut être double et même triple, d'un pays à un autre pays;

3° La certitude que ces différences ne sont en rapport constant, ni avec les latitudes ni avec les longitudes, ni avec les altitudes des lieux terrestres (1), et que, probablement, elles doivent être dues à la nature des terrains intérieurs du globe;

4° L'existence d'un accroissement beaucoup plus rapide qu'on ne l'avait supposé d'abord, puisqu'il peut aller à 1 degré pour 15 et même 13 mètres, en certaines contrées; mais que provisoirement, son terme moyen ne peut pas être fixé à moins de 25 mètres.

5° Que, si l'on admet une chaleur intérieure terrestre croissante jusqu'à son centre, nous aurons en moyenne, à tous les 250 mètres de profondeur, 10 degrés centigrades de chaleur, en plus de la température moyenne de la surface du globe; à 2,500 mètres 100°, etc., etc. Enfin, pour la température du point central du globe terrestre, nous aurons 250,000 degrés centigrades, chaleur excessive et tellement inouïe pour nous, qu'il ne nous est pas possible de pouvoir nous en former une idée; de même, du reste, qu'il ne nous est pas possible de nous former une idée de l'éternité des temps, des espaces sans fin, etc., etc.; tous, phénomènes de la nature incompréhensibles à notre faible intelligence.

---

1. Pour la position géographique, l'altitude, la population, la superficie, etc., des capitales de départements et villes chefs-lieux d'arrondissements de notre *bien-aimée* RÉPUBLIQUE FRANÇAISE, consulter les 12 tableaux synoptiques des pages 272 à 283.

Nous avons dit, à la page 116 de cet écrit, que chaque lieu terrestre compris sur des méridiens différents et sur le même parallèle, a, dans un temps donné, des heures inégales et des saisons semblables, et *vice versâ;* nous ajouterons ici, que la différence qui existe entre les jours et les nuits dans le cours d'une année, est d'autant plus grande pour un lieu terrestre, que ce dit lieu se trouve plus éloigné de l'équateur et *vice versâ.* Pour donner aux Lecteurs une idée de cette différence, nous avons dressé le tableau suivant, qui fait connaître la durée des jours les plus longs et les plus courts de l'année pour diverses latitudes ; lesquelles sont divisées de 5° en 5°, depuis 0° (c'est-à-dire l'équateur ou ligne équinoxiale) jusqu'aux cercles polaires, dont la latitude est de 66° 32'.

LATITUDE.	DURÉE du jour le plus long.	DURÉE du jour le plus court.	LATITUDE.	DURÉE du jour le plus long.	DURÉE du jour le plus court.
0°	12h00m	12h00m	40°00"	14h51m	9h09m
5	12 17	11 43	45 00	15 26	8 34
10	12 35	11 24	50 00	16 09	7 51
15	12 53	11 07	55 00	17 07	6 53
20	13 13	10 47	60 00	18 30	5 30
25	13 34	10 26	65 00	21 09	2 51
30	13 56	10 04	66 32	24 00	0 00
35	14 22	9 38	»	»	»

Pour les lieux dont la latitude est supérieure à 66° 32', le Soleil ne se couche pas ou ne se lève pas, c'est-à-dire reste toujours au-dessus ou au-dessous de l'horizon, pendant un certain nombre de jours, pour chaque latitude d'un pôle; tandis que le contraire a lieu, pour les latitudes semblables de l'autre pôle. Seulement une chose à remarquer : c'est que le nombre de jours n'est pas le même pour les deux pôles, ce qui s'explique par le moyen que le foyer central de l'orbite terrestre, n'occupe pas le centre de ladite orbite, qui a la forme d'une ellipse au lieu d'avoir celle d'un cercle. Le tableau suivant fait connaître ce nombre de jours pour diverses latitudes boréales, depuis 66° 32' jusqu'à 90°.

LATITUDE BORÉALE.	Le Soleil ne se couche pas pendant environ :	Le Soleil ne se lève pas pendant environ :
66° 32'	1 jour.	1 jour.
70 00	65 —	60 —
75 00	103 —	97 —
80 00	134 —	127 —
85 00	161 —	153 —
90 00	186 —	179 —

La vitesse de translation de la Terre autour du Soleil n'est pas toujours la même pour toutes les époques; cela tient à sa plus ou moins grande distance du Soleil, dont nous donnons ici la plus grande

distance, la moyenne et la plus petite, en lieues de 4 kilomètres :

Distance aphélie.....	=	38,832,600 lieues
— moyenne...	=	38,196,000 —
— périhélie...	=	37,559,400 —
Différence..........	=	1,273,200 —
Excentricité........	=	636,600 —
Dimension de l'orbite	=	239,993,107 —

Nous ferons remarquer ici que l'orbite de la Terre ayant une valeur de 239,993,107 lieues (ce nombre représente le chemin que notre globe parcourt dans l'espace, en faisant sa révolution tout entière autour du Soleil; laquelle révolution elle accomplit en 365 j, 25 c de jour, valeur totale de notre année solaire), il s'ensuit que nous aurons les nombres suivants, pour sa vitesse *moyenne* par jour, heure, minute et seconde : ainsi, par exemple, 657,065 lieues, pour le chemin que la Terre parcourt dans son orbite dans un jour ; puis, ensuite, 27,378 lieues dans une heure ; 456 lieues dans une minute, et enfin 7 l,6 d de lieue dans une seconde.

Si nous voulons, maintenant, avoir la distance de la Terre au Soleil pour chaque jour compris entre son aphélie et son périhélie et réciproquement, il suffit de trouver la raison négative d'une progression dont le premier terme soit de 38,832,600 lieues et le 182me (1) terme de 37,559,400 lieues. Pour cela, il suffit de diviser la différence entre ces deux nombres, c'est-à-dire

1. Ce nombre représente, à peu de chose près, le nombre des jours, moins un, compris entre le périhélie et l'aphélie de l'orbite terrestre et réciproquement.

1,273,200[l] par le nombre 182, ce qui donne pour quotient 6,995[l],6 qui est la raison demandée. Alors, pour avoir la distance de la Terre au Soleil pour chaque jour compris entre son aphélie et son périhélie et *vice versâ*, nous devons comprendre que cette distance sera de 38,832,600 lieues, moins autant de fois la raison 6,995[l],6 qu'il y aura de jours, moins un, que la Terre aura passé par son aphélie au moment de l'époque qu'on aura choisie. Ici la progression est dite décroissante. Ainsi, par exemple, onze jours après avoir passé par son aphélie, la distance de la Terre au Soleil sera de 38,832,600 lieues moins 6,995[l],6 $\times$ 10, c'est-à-dire moins 69,956 lieues ; reste 38,762,644 lieues, distance de la Terre au Soleil onze jours après son passage à son aphélie. Si au lieu de onze jours nous prenons quatre-vingt-treize jours, nous aurons 38,832,600 lieues moins 6,995[l],6 $\times$ 92, c'est-à dire moins 643,695 lieues, reste 38,189,005 lieues pour la distance de la Terre au Soleil, quatre-vingt-treize jours après son passage à son aphélie, etc.

Si, maintenant, nous voulons avoir la valeur de l'arc de cercle décrit par la Terre, pour chaque jour de l'année, il nous faudra d'abord calculer la valeur de celui qu'elle parcourt à l'époque de son aphélie et à l'époque de son périhélie ; l'orbite terrestre, autrement dit l'écliptique, étant divisé en 360 parties égales, appelées *degrés*. Ces calculs nous faisant connaître que l'arc de cercle décrit par la Terre par 24 heures, est à l'époque de son aphélie de 56'58", et à l'époque de son périhélie de 1° 1' 27",6, il ne nous restera donc plus qu'à former une progression entre ces deux nombres (ce qui revient

à opérer comme nous l'avons déjà fait dans la page précédente) et la raison de cette même progression, représentera la valeur supplémentaire du mouvement de révolution de la Terre autour du Soleil, pour chaque jour de 24 heures, à partir de son aphélie jusqu'à son périhélie. Dans ce cas, cette progression est dite *croissante ;* tandis qu'elle est dite *décroissante*, à partir de son périhélie jusqu'à son aphélie ; attendu que la Terre s'éloignant de plus en plus du Soleil, entre ces deux dernières époques, elle doit naturellement, d'après ce que nous avons dit plus haut, décrire des arcs de cercles de plus en plus petits. — Nous ferons, ici, une remarque très-importante : c'est que ces deux progressions sont entièrement à rebours l'une de l'autre, c'est-à-dire que l'une étant prise à rebours est exactement conforme à l'autre. La grande *importance* de cette conformité, est facile à comprendre : c'est parce que, dans ce cas, il nous suffit de connaître exactement tout ce qui se rapporte à l'une des deux moitiés de l'orbite terrestre, pour résoudre toutes les questions qui peuvent se rapporter à ladite orbite, quelles que soient les circonstances dans lesquelles elles se présentent.

Maintenant, faisant le calcul de ce que nous avons dit ci-dessus, nous aurons : 1° 1' 27'',6 — 56'58'' = 4' 29'',6 qui, divisé par 182 (ce nombre, ainsi que nous l'avons déjà dit au renvoi de la page 123, représente, à peu de chose près, le nombre de jours, moins un, compris entre son aphélie et son périhélie, et réciproquement), = 269'',6 : 182 = 1'' 48, nombre qui représente, à un millième de seconde près, la raison de la progression sus-désignée. D'après cela, pour avoir la vitesse journa

lière de la Terre dans sa révolution annuelle autour du Soleil, pour chaque jour d'une année quelconque, il nous suffira donc d'ajouter autant de fois la raison 1'', 48 à 56' 58'' qu'il y aura de jours, moins un, que la Terre aura passé par son aphélie, et de la retrancher de 1° 1' 27'',6 autant de fois qu'il y aura également de jours moins un qu'elle aura passé par son périhélie. Ainsi, par exemple, onze jours après son passage à son aphélie, la vitessse journalière de la Terre sera de 56' 58'' + 1'', 48 × 10 = 56' 58'' + 14'', 8 = 57' 12, 8; nombre qui représente la vitesse journalière de la Terre, onze jours après son dit passage. Pour avoir cette valeur onze jours après son passage à son périhélie, nous aurons 1° 1' 27'', 6 — 1'' 48 × 10 = 1° 1' 27'', 6 — 14'', 8 = 1° 1' 12'', 8 ; nombre représentant la vitesse journalière de la Terre, onze jours après ce même passage...

Maintenant, pour avoir en lieues de 4 kilomètres la vitesse journalière de la Terre autour du Soleil, on comprend facilement qu'il suffit de calculer combien l'orbite terrestre contient de lieues de 4 kilomètre chacune, et puis de diviser ce nombre par 360, ce qui donnera la valeur de l'arc d'un degré de l'orbite terrestre en lieues de 4 kilomètres. Ainsi, par exemple, nous savons que le diamètre d'un cercle est à sa circonférence comme 1 : 3,1415926 ; de plus, nous savons également que la distance moyenne de la Terre au Soleil est de 38,196,000 lieues, ce qui donne 76,392,000 lieues pour son diamètre moyen. Alors multipliant ledit diamètre moyen, c'est-à-dire 76,392,000 lieues par 3,1415926, nous aurons 239,993,000 lieues environ pour la valeur de l'orbite terrestre en lieues ; laquelle valeur

divisée par 360°, donnera l'évaluation en lieues de chacun des degrés de l'orbite terrestre. Cette évaluation est de $666,647^{l},52$ pour chaque degré. Par conséquent, pour chaque minute elle sera de $666,647^{l},52 : 60 = 11,110^{l},8$, et pour chaque seconde de $11,110^{l},8 : 360 = 1851^{l},8$, etc. (*Conséquence à déduire des données ci-dessus et de celles qui les précèdent.*)

En outre de tout ce que nous venons de dire, dans ce qui précède, sur notre globe terrestre, un grand nombre de remarques très-importantes peuvent encore être faites sur ce dit globe. Ainsi, par exemple, telles sont celles qui ont rapport aux principaux phénomènes qui se produisent journellement à sa surface. Ces phénomènes, qui naissent et se développent au sein de notre atmosphère, ont reçu le nom de météores. On les divise en quatre classes, savoir : les *météores ignés*, *lumineux*, *aqueux* et *aériens*. Nous allons, dans ce qui va suivre, nous occuper de ces différents météores ; puis, ensuite, nous terminerons le présent article par quelques réflexions philosophiques et morales sur notre dit globe terrestre, réflexions ayant rapport à sa progression tant physique que spirituelle et morale.

MÉTÉORES IGNÉS

Nous commencerons l'examen de ces phénomènes par les météores ignés, parce que de tout temps ils ont excité la crainte et l'admiration des hommes. De tous les météores ignés, celui qui a inspiré le plus de terreur, est l'apparition de ces globes de feu, de ces masses pierreuses et métalliques qui, de temps en temps, et cela

quelquefois en très-grand nombre, tombent sur la surface de notre globe. Leur composition, généralement assez identique (autant qu'on peut en juger par les observations faites avec quelque méthode, depuis que la physique et la chimie s'occupent de ces recherches), est un mélange de cilice, de magnésie, de fer, de nickel et de soufre. (Pour des renseignements plus étendus sur ces sortes de météores, voir le n° 72.)

En outre des météores ignés, mentionnés ci-dessus, il en existe également d'autres qui, par leur composition, paraissent tirer leur origine de notre globe même. Telles sont ces matières plus ou moins pulvérulentes et quelquefois de couleurs différentes, que certains volcans (1) rejettent dans l'atmosphère, à des hauteurs considérables (deux ou trois lieues et même plus) et dont une portion plus ou moins grande, à cause de sa ténuité, peut, plus ou moins longtemps, rester suspendue dans

---

1. Le *Vésuve*, lors de sa fameuse éruption de l'an 79, décrite par Pline le Jeune, phénomène qui se renouvela en octobre 1822, a offert, à ces deux époques, une preuve flagrante de ce que nous avançons ici. Naturellement, ce que nous venons de dire du Vésuve, convient également à un très-grand nombre d'autres volcans plus ou moins considérables que lui; lesquels ont offert de semblables phénomènes, dans leurs éruptions les plus importantes.

Nous dirons ici que tous les volcans qui existent sur notre globe terrestre, et cela en très-grand nombre, ont un but excessivement providentiel; car, certainement, nous pouvons dire que tous ces volcans sont, par rapport à notre globe, de véritables soupapes de sûreté, absolument comme celles que nous avons généralement à toutes nos machines à vapeur. En effet, si ces débouchés naturels, servant à faciliter le dégagement de la vapeur surabondante produite par la combustion intérieure du globe terrestre, n'existaient pas, naturellement une explosion épouvantable, et qui certainement aurait les plus funestes résultats pour notre humanité, serait inévitable, etc.

l'atmosphère et, par suite, être transportée sous forme de nuage, par les vents, à des distances considérables; quelquefois, aussi, de grandes tempêtes peuvent enlever de la surface du sol des matières pulvérulentes quelconques, et les transporter ensuite, sous forme de nuage, à des distances plus ou moins grandes. — Pour de nombreux renseignements sur ce sujet, consulter les ouvrages qui traitent spécialement de la géographie physique de notre globe.

Éclairs et tonnerre. — Ces météores sont dus à la surabondance du fluide électrique qui, s'échappant de la Terre, s'élance dans la région des nuages où l'électricité devient presque toujours *positive;* tandis que l'électricité *négative*, le plus souvent reste attaché au globe terrestre. Lorsque le sol de la Terre et les régions atmosphériques sont trop surchargés de fluide électrique, le fluide terrestre attire le fluide atmosphérique, l'éclair se manifeste et la foudre tombe. Quant au bruit du tonnerre, il a pour cause l'ébranlement produit dans l'air par la combinaison des fluides. Le bruit de l'explosion n'arrive jamais à notre oreille qu'un certain temps après que l'œil a vu l'éclair, et ce retard est d'autant plus long que l'éclair s'est produit à plus grande distance de l'observateur. Cela tient à la différence des vitesses de propagation de la lumière et du son. Pour la lumière, la vitesse est tellement grande (70,000 lieues par seconde), qu'on peut admettre que l'on voit l'éclair au moment même où il a jailli. Mais pour le son, la vitesse n'est que de 340 mètres par seconde; de sorte que si le point de l'éclair le plus rapproché de nous est à 3,400 mètres, il s'écoulera 10 secondes entre le moment où l'on voit cet

éclair et le moment où l'on commence à entendre le bruit, etc.

MÉTÉORES LUMINEUX

Aurore polaire. — Ce météore est tellement varié dans ses formes, qu'il serait inutile de chercher à le décrire ici. Il consiste ordinairement en une grande lumière rougeâtre, qui s'élève à environ 20 degrés au-dessus de l'horizon et s'étend quelquefois sur toutes les parties du ciel, jusqu'au zénith de l'observateur placé, pour le moins, dans l'une des deux zones tempérées. Ce phénomène, inconnu dans les régions équinoxiales, très-rare dans les tempérées, est très-fréquent dans les régions polaires, arctiques et antarctiques.

Les aurores polaires sont d'autant plus vives, que l'on est plus près du pôle; elles sont d'autant plus magnifiques, que la température est plus froide. Tantôt elles répandent une lueur rougeâtre semblable à celle d'un vaste incendie; tantôt elles s'élancent dans les airs en gerbes immenses, dont nos brillants feux d'artifice peuvent à peine donner une idée; d'autres fois, elles offrent le singulier assemblage de plusieurs arcs lumineux, qui forment au zénith une couronne enflammée.

Les aurores polaires ne se font voir que le soir, quelques heures après le coucher du Soleil. L'époque où elles sont le plus fréquentes, est l'intervalle entre la fin de septembre et la fin de juin, et c'est vers le 60e degré, que ce météore devient le plus fréquent. L'on a enfin remarqué que celles du pôle boréal, sont toujours infiniment plus brillantes que celles du pôle austral; il

semble que les grandes étendues de mer s'opposent au développement de ce brillant météore.

Lumière zodiacale. — Ce météore semble être tout différent de l'aurore polaire, puisque celle-ci ne se fait jamais voir dans les régions équatoriales ; tandis que la lumière zodiacale, inconnue dans le nord, très-rare dans nos régions tempérées, se montrent communément entre les deux tropiques. Elle consiste en une lumière blanchâtre assez faible et qui ressemble, à quelques égards, à celle de la voie lactée, dont notre système solaire fait partie. Ses dimensions sont plus ou moins considérables et peuvent plus ou moins varier d'un jour à l'autre.

Arc-en-ciel. — Ce météore lumineux, qui offre un ou plusieurs arcs où l'on voit se succéder, dans un ordre invariable, les nuances du rouge, de l'orangé, du jaune, du vert, du bleu, de l'indigo et du violet, ne se produit que quand un nuage opposé au Soleil se résout en pluie et que l'on tourne le dos à cet astre. Ordinairement on aperçoit deux arcs : l'un intérieur avec des couleurs très-vives, l'autre extérieur et plus pâle, c'est-à-dire ayant des couleurs moins vives.

Ce phénomène est le résultat de la réfraction et de la réflexion des rayons solaires dans des gouttes d'eau sphériques ; aussi se produit-il dans les jets d'eau.

Crépuscule. — On donne ce nom à la lumière qui se répand dans l'atmosphère, quelque temps avant le lever et après le coucher du Soleil. Dans le premier cas, il reçoit le nom particulier d'*aurore ;* dans le deuxième, il conserve celui de *crépuscule*. Ce phénomène a lieu, lorsque le Soleil est abaissé au-dessous de l'horizon d'environ

17 à 18 degrés; ces rayons frappent alors la partie supérieure de l'atmosphère qui nous les renvoie.

MÉTÉORES AQUEUX

Nuages. — Ces météores aqueux ne sont que des brouillards, des vapeurs qui, entraînés à une grande élévation dans l'atmosphère, planent ensuite dans les régions de l'air, à des hauteurs différentes; car, sur les montagnes bien moins élevées que la région des neiges, on se trouve souvent au-dessus des nuages. Les nuages sont, comme les brouillards, composés de petits sphéroïdes creux, remplis d'eau en vapeur ou d'air humide. Leur forme varie à chaque instant, et quant à leur couleur, plus ils sont élevés, plus ils sont blancs, plus ils sont près de la surface de la Terre, c'est-à-dire près de nous, plus ils nous paraissent de couleur foncée et même noire.

Pluie. — Les nuages étant doués d'électricité, on conçoit aisément que les montagnes élevées et surtout les pics qui s'élancent dans les airs aient, comme les pointes des paratonnerres, la faculté de les attirer, de les dissoudre et de produire des pluies. Aussi est-ce dans les pays montagneux que les pluies sont les plus fréquentes. C'est aussi dans les contrées tropicales et sous la zone torride, où l'air est plus chargé d'électricité, que la pluie tombe en abondance et surtout en larges gouttes, dont celles des régions tempérées n'atteignent jamais la dimension. Peut-être faut-il attribuer à une augmentation d'électricité, ces larges gouttes de pluie qui tombent souvent dans nos contrés, pendant les orages de

l'été. Ce qu'il y a de certain, c'est que dans les contrées où l'on ne connaît point le tonnerre, on ne connaît point non plus la pluie : les côtes du Pérou en fournissent la preuve.

Règle générale : Dans tout lieu terrestre, plus l'évaporation de l'eau qui s'y trouve est considérable, plus la pluie et la rosée y sont abondantes et *vice versâ*.

Neige et grêle. — Si les couches atmosphériques supérieures éprouvent un refroidissement très-grand et cela subitement, la vapeur d'eau passe tout de suite à l'état solide, en se cristallisant d'une manière confuse, et alors elle forme la *neige*. Si ce sont des gouttelettes d'eau qui se gèlent, on a, non pas de la neige, mais du *grésil* ou de la *grêle*, suivant la grosseur des gouttelettes. On a souvent vu des grêlons acquérir la grosseur d'œufs de pigeons. On croit généralement que l'électricité joue un très-grand rôle dans la formation de ces météores, principalement des derniers.

Brouillards. — Les brouillards qui, ainsi que les nuages, sont formés de petits sphéroïdes aqueux, presque microscopiques et creux, sont produits par les parties aqueuses qui s'élèvent de la surface de la terre ou de celle des eaux ; ils sont plus considérables dans les vallées que sur les hauteurs, pendant l'automne que pendant l'été, près des pôles que près de la zone torride. On donne pour raison de cette différence que, la densité de l'atmosphère étant plus grande vers les pôles que près de la zone torride, pendant l'automne que pendant l'été, dans les vallées que sur les hauteurs, les vapeurs éprouvent plus d'obstacles pour s'élever dans les hautes régions de l'atmosphère;

qu'alors elles séjournent plus longtemps à peu de distance de la Terre et y restent plus longtemps accumulées.

Rosée et serein. — On sait que la rosée diffère du brouillard, en ce qu'au lieu de s'élever de la surface des eaux et du sol, elle descend de l'atmosphère. Si pendant un jour de grande chaleur, les vapeurs de la Terre se sont élevées à une hauteur peu considérable, elles se condensent vers le soir ou pendant la nuit et retombent ensuite sur le sol même où elles se sont formées, donnant naissance à ce que nous sommes convenus d'appeler serein pour les premières ayant lieu le soir, et rosée pour celle qui ont lieu le matin.

Gelée blanche. — Si la rosée qui tombe dans l'automne ou dans l'hiver de nos régions tempérées se gèle à la surface de la Terre ou sur les végétaux, elle affecte, dans ce cas, la forme cristalline et produit ce qu'on est convenu d'appeler la gelée blanche.

MÉTÉORES AÉRIENS

Vents. — L'atmosphère est composée de différentes couches d'*air* (1) qui diminuent d'intensité à mesure qu'elles s'éloignent de la Terre. Il résulte de la disposition de ces couches, que les régions élevées sont celles où l'air est le plus rare, ou, en d'autres termes, celles où il est le plus froid. C'est ce qui fait que sur les plus

---

1. On evalue à 15 ou 16 lieues la couche totale d'air, sensible pour nous, qui enveloppe le globe terrestre. — Une importante remarque est à faire ici : c'est que les voyages aériens à l'aide des ballons, sous peu, sont destinés à devenir d'un usage fort commun. A cet égard, voir le n° 2 du complément qui figure à la fin de ce volume; lequel numéro fait connaître le fameux point d'appui tant désiré...

hautes montagnes les neiges sont perpétuelles. Toutes les fois que la chaleur des rayons solaires ou bien le fluide électrique occasionnent des changements de température plus ou moins brusques, dans une partie quelconque des couches atmosphériques, il se produit alors, parmi ces différentes couches atmosphériques, des pressions plus ou moins considérables et plus ou moins brusques; ce qui détermine, entre ces mêmes couches d'air, des mouvements de transports plus ou moins précipités et, par suite, occasionne les vents. Ces vents portent différents noms, suivant leur plus ou moins d'intensité et, par contre, suivant leur plus ou moins de vitesse, ainsi qu'en fait foi le tableau suivant :

TABLEAU DE LA FORCE DES VENTS.

VITESSE EN MÈTRES.		DÉSIGNATION DES VENTS.
PAR SECONDE.	PAR HEURE.	
0m,5	1,800m	Vent à peine sensible.
1, 0	3,600	Sensible.
2, 0	7,200	Vent modéré.
5, 5	19,800	Vent assez fort.
10, 0	36,000	Vent fort.
20, 0	72,000	Vent très-fort.
22, 0	81,000	Tempête.
27, 0	97,200	Grande tempête.
36, 0	104,200	Ouragan.
45, 0	162,000	Grand ouragan.

Trombes. — On donne ce nom à un redoutable météore dont la cause est jusqu'à présent inexplicable (1). On sait seulement qu'elle est due à une colonne d'air, qui tourbillonne sur elle-même avec une extrême vitesse. Il s'en manifeste davantage sur mer que sur Terre (2). Il se présente sur mer sous la forme d'un nuage, qui affecte celle d'un cône dont la base est attachée à d'autres nuages ; jusqu'au sommet de ce cône, s'élève une colonne d'eau qui quelquefois retombe en assez grande abondance pour faire submerger un navire. — Sur Terre, ces trombes enlèvent quelquefois, à 10 ou 15 mètres de hauteur, et même d'avantage, une grande quantité de poussière et quelquefois des corps assez pesants; elles déracinent même de gros arbres qu'elles enlèvent et rejettent au loin, etc. Ce que nous venons de dire, peut donner l'explication des pluies pulvérulentes mentionnées à l'article des météores ignés.

Tels sont les principaux météores qui se produi-

---

1. Peut-être peut-on attribuer ce météore à deux ou plusieurs courants d'air qui, se croisant ou se dirigeant en sens opposé, viennent à se rencontrer et produisent ces tourbillons aériens, appelés *trombes atmosphériques*. Quant aux *trombes marines*, elles peuvent également provenir des mêmes causes, comme elles peuvent aussi être le résultat d'un volcan sous-marin en activité.

2. Ce que nous disons ici, trouve sa raison d'être dans la très-grande étendue d'eau qui couvre la surface du globe terrestre, comparativement à la surface de ses différents continents. Cette surface se trouve être, pour sa partie liquide (comprenant *cinq* océans, les rivières, les fleuves et les lacs non compris), la *soixante-treize centième partie* de sa surface totale; d'où il résulte que la partie solide de sa surface, se trouve être, par conséquent, que la *vingt-sept centième partie* de sa dite surface totale, ainsi que notre *tableau synoptique* de la page 284 de ce volume en fait mention.

sent journellement sur le globe que nous habitons.

Ainsi que nous en avons pris l'engagement à la p. 127, nous allons terminer le présent article par quelques réflexions philosophiques et morales sur notre globe terrestre, réflexions ayant rapport, ainsi que nous l'avons déjà dit, à sa progression tant physique que spirituelle et morale. Nous commencerons par dire que le progrès de l'humanité a son principe dans l'application de la loi de justice, d'amour et de charité; cette loi est fondée sur la certitude de l'avenir; ôtez cette certitude, vous lui ôtez sa pierre fondamentale. De cette loi dérivent toutes les autres, car elle renferme toutes les conditions du bonheur de l'homme; elle seule peut guérir les plaies de la société, et on peut juger, par la comparaison des âges et *des peuples*, combien sa condition s'améliore á mesure que cette loi est mieux comprise et mieux pratiquée. Si une application partielle et incomplète produit un bien réel, que sera-ce donc quand on en aura fait la base de toutes les institutions sociales! Cela est-il possible? Oui; car puisqu'on a fait dix pas, on peut en faire vingt, et ainsi de suite. On peut donc juger de l'avenir par le passé. Déjà nous voyons s'éteindre peu à peu les antipathies de peuple à peuple; les barrières qui les séparaient s'abaissent devant la civilisation; ils se donnent la main d'un bout du monde à l'autre; une plus grande justice préside aux lois internationales; les guerres deviennent de plus en plus rares, et elles n'excluent point les sentiments d'humanité (1); l'uniformité

---

1. L'invasion sans miséricorde de notre malheureuse France, en 1870 et 1871, et actuellement l'horrible guerre d'Orient ont,

s'établit dans les relations; les distinctions de races et de castes s'effacent, et les hommes de croyances différentes font taire les préjugés de sectes, pour se confondre dans l'adoration d'un Seul DIEU. (Naturellement nous parlons des peuples qui marchent à la tête de la civilisation). Sous tous ces rapports, sans doute, on est encore loin de la perfection, et il y a encore beaucoup de vieux préjugés à annuler, jusqu'à ce qu'aient disparu les derniers vestiges de la barbarie; mais ces préjugés pourront-ils tenir contre la puissance irrésistible du progrès, contre cette force vive qui est elle-même une loi de la nature? Si la génération présente est plus avancée que la génération passée, pourquoi celle qui nous succédera ne le serait-elle pas plus que la nôtre? Elle le sera par la force des choses (1); d'abord, parce qu'avec les générations s'éteignent chaque jour quelques champions des vieux abus, et qu'ainsi la société se forme peu à peu d'éléments nouveaux, qui se sont dépouillés des vieux préjugés; en second lieu, parce que l'homme voulant le progrès, il étudie les obstacles, et s'attache à les renverser. Dès lors, le mouvement progressif est

---

hélas! le triste mérite de nous faire mentir; mais espérons que ces atroces cruautés serviront plus tard à corriger notre pauvre espèce humaine de toute envie de se faire la guerre à l'avenir; espérons surtout qu'avant peu un *congrès européen* rendra toute guerre impossible en Europe, et qu'alors le mot *fraternité* ne sera plus un vain mot.

1. Pour ce que nous disons ici, les tristes et funestes gouvernants que nous avons subis de mai en décembre 1877, et dont notre pauvre France est heureusement définitivement délivrée, auraient voulu, eux aussi, nous faire mentir; mais l'heureuse et complète déconfiture qu'ils ont si justement subie, nous fait espérer qu'ils ne recommenceront plus.

incontestable, le progrès à venir ne saurait être douteux.

Que conclure de ce que nous venons de dire? C'est que la transformation de notre humanité doit forcément arriver un jour, et que ce jour est peut-être beaucoup plus rapproché que nous ne pensons. Cette transformation s'accomplira par l'incarnation (1) d'Esprits meilleurs, qui constitueront sur la Terre une nouvelle génération. Alors les incarnés malfaisants que la mort moissonne chaque jour, et tous ceux qui tentent d'arrêter la marche des choses en seront exclus; car ils seraient déplacés parmi les hommes de bien, dont ils troubleraient la félicité. Ils iront dans des mondes nouveaux moins avancés, remplir des missions *pénibles* où ils pourront travailler à leur propre avancement, en même temps qu'ils travailleront à l'avancement de leurs frères encore plus arriérés qu'eux. Ne voyons-nous pas, dans cette exclusion de la Terre transformée, la sublime figure du *paradis perdu,* et dans l'homme venu sur la Terre dans de semblables conditions, et portant en soi le germe de ses passions et les traces de son infériorité primitive, la figure non moins sublime du *péché originel.* Le péché originel considéré sous ce point de vue, tient à la nature encore imparfaite de l'homme, qui n'est ainsi responsable que de lui-même et de ses propres fautes, et non de celles de ses pères, et encore moins de celle du père Adam, etc.

---

1. Pour l'explication de ce terme et de tout ce qui y a rapport: voir les ch. II et IV du livre deuxième de la deuxième partie de notre *Trilogie spirite*, formant un volume séparé semblable à celui-ci.

D'après cela, chers et bien-aimés Lecteurs, si nous ne voulons pas être exclus de la transformation qui s'opère en ce moment sur notre globe, et par contre subir les missions pénibles mentionnées ci-dessus, travaillons donc avec zèle et courage au grand œuvre de la régénération, et alors nous recueillerons au centuple le grain que nous aurons semé; tandis que, dans le cas contraire, nous le disons avec douleur : Malheureux seront ceux qui ferment les yeux à la lumière, car ils se préparent de longs siècles de ténèbres et de déceptions ; malheureux seront ceux qui mettent toutes leurs joies dans les biens de ce monde, car ils endureront plus de privations qu'ils n'auront eu de jouissances; malheureux, surtout, seront ceux qui sont égoïstes, car ils ne trouveront personne pour les aider à porter le fardeau de leurs misères! *(Avis aux incrédules entêtés, aux sensualistes et surtout aux égoïstes.)*

63. — *Lune* (1), la planète secondaire qui sert de satellite à la Terre, qu'elle accompagne dans sa révolution autour du Soleil, dans le cours d'une année, et autour de laquelle elle décrit, dans l'espace, une orbite elliptique ou ellipse en forme de spirale indéfinie, ce qui est dû au mouvement de translation de la Terre autour du Soleil (naturellement cette dernière forme a lieu seulement dans l'espace et en réalité n'existe pas

1. Le mot Lune, employé ici pour désigner spécialement le satellite de notre globe terrestre, est également employé pour désigner les satellites ou planètes secondaires qui tournent autour d'autres planètes principales. Telles sont, pour notre système, les lunes de Jupiter, de Saturne, d'Uranus et de Neptune. (Voir les numéros qui font mention de ces planètes.

par rapport à la planète principale); laquelle orbite elliptique elle parcourt, actuellement, dans une durée de temps de 27j 7h 43m 11s,5, appelée révolution sidérale de la Lune ; tandis que le mois lunaire ou chaque lunaison égale 29j 12h 44m 2s,8 ; différence en plus pour chaque mois lunaire, 2j 5h 0m 51s,3. D'après cela, la Lune ferait un peu plus de treize révolutions sidérales, c'est-à-dire treize tours entiers autour de notre globe terrestre, revenant à chaque fois à une même position par rapport aux étoiles, pendant que la Terre ferait sa révolution annuelle autour du Soleil; laquelle révolution est la cause spéciale de la différence qui existe entre les deux espèces de révolutions lunaires. Mais, par rapport au Soleil, la Lune ferait que douze révolutions autour de la Terre, appelées révolutions synodiques des nœuds de la Lune ou simplement révolutions lunaires, chacune de ces révolutions composant un mois lunaire, lequel mois lunaire est déterminé par le retour des phases ; il se compte de nouvelle en nouvelle Lune, c'est-à-dire à partir d'une conjonction avec le Soleil jusqu'au retour de la conjonction suivante. Sans aucun doute, si le mouvement de révolution de notre globe terrestre autour du Soleil n'existait pas, la Terre étant alors comme une étoile fixe dans l'espace, il s'ensuivrait que l'intervalle entre deux conjonctions lunaires aurait la même durée de temps que la révolution sidérale de la Lune; mais comme ce mouvement de révolution annuelle existe réellement pour notre dit globe terrestre, il s'ensuit que la Lune a plus qu'une complète période sidérale à achever pour se retrouver en conjonction de nouveau avec le Soleil, ce qui exige un temps plus

long, qui est le mois lunaire, ou comme on l'appelle généralement en astronomie : *la période synodique des nœuds de la Lune.*

La Lune a un mouvement de rotation sur elle-même, qu'elle accomplit en un temps exactement *égal* à celui qu'elle emploie à faire sa révolution autour de la Terre (1). Nous ferons observer ici que ce mouvement de rotation lunaire n'existe pas pour nous, qui nous trouvons occuper le centre de son orbite ; mais qu'il existe réellement pour tous les points de l'espace qui se trouvent en dehors de son dit orbite. Pour avoir la preuve convaincante de ce que nous venons de dire ; supposons une personne se trouvant dans l'intérieur d'un appartement et se tenant debout auprès d'une table ronde, ayant devant elle, c'est-à-dire de l'autre côté de ladite table, la cheminée du susdit appartement, où

---

1. Une remarque importante à faire ici : c'est que la durée du temps de révolution de la Lune n'a pas toujours eu la même valeur ; depuis les plus anciennes observations, l'on a remarqué qu'elle diminue peu à peu, ou, en d'autres termes, que le mouvement translatoire de la Lune autour de la Terre s'accélère de siècle en siècle. La conséquence qu'il est permis de tirer de cette augmentation de vitesse de la Lune autour de la Terre : c'est que la Lune se rapproche de plus en plus de notre globe, auquel elle pourrait bien être destinée à s'unir dans un temps plus ou moins éloigné ; cela expliquerait l'extrême lenteur de son mouvement de rotation sur elle-même. En effet, cette lenteur, dans ce cas, aurait lieu dans un but tout providentiel, afin que la réunion de ces deux astres puisse se faire sans occasionner de trop grands bouleversements ; son mouvement de translation autour de la Terre ne pouvant nuire en rien à cette union, du moment qu'il se produit dans le sens rotatoire de la Terre, dont il pourrait tout au plus ralentir ou accélérer le mouvement de rotation, et cela plus ou moins, suivant le plus ou moins de vitesse qu'elle aurait acquise à cette époque.

nous supposons également se trouver une deuxième personne restant immobile. Si, maintenant, la première personne fait le tour complet de la table ronde, en lui présentant toujours la face, l'on comprend facilement qu'elle présentera, à la deuxième personne, toutes les parties de son corps...

Le diamètre réel de la Lune, celui du globe terrestre étant 1, est 0,264, et son volume, comparé également à celui de la Terre, c'est-à-dire celui de la Terre étant 1, est 0,018.

La Lune n'étant lumineuse que par la réflexion des rayons solaires, il en résulte que, ne pouvant voir que la partie éclairée de sa surface, celle qui est tournée de notre côté, elle se présente à nous sous différents aspects ou phases (1), auxquels on a donné différents noms, tels que *nouvelle Lune*, *premier quartier*, *pleine Lune* et *deuxième quartier*. Ces différentes phases sont naturellement connues de tout le monde, chacun pouvant les observer par lui-même durant chaque mois lunaire, qui, comme nous l'avons dit plus haut, est d'une durée de $29^j\ 12^h\ 11^m\ 2^s,8$. Seulement nous ferons observer que les points où se présentent la nouvelle et la pleine Lune, se nomment *syzigies;* tandis que ceux qui répondent au premier et au dernier quartier, s'appellent *quadratures*. Les points intermédiaires entre les syzigies et les quadratures ont reçu le nom d'*octants*. De plus, les intervalles entre toutes ces phases étant égaux entre

1. Ces phases peuvent se prédire aussi longtemps à l'avance qu'on le désire. — Même observation pour tous les mouvements périodiques des astres de notre système solaire, concernant la place qu'ils peuvent occuper dans l'espace, dans un temps donné.

eux, il s'ensuit que la durée de temps d'une phase à l'autre est de 7j 9h 11m 0s,7. Pour peu qu'on réfléchisse, il est facile de comprendre que, si la Lune pendant chaque mois lunaire, se présente à nous sous différents aspects ou phases, la Terre doit, de son côté, présenter à la Lune les mêmes phases que cette dernière nous présente; seulement, à époques égales, ses phases sont naturellement en sens inverse de celles de la Lune. Ainsi, par exemple, lorsque pour nous, la Lune est nouvelle, c'est-à-dire qu'elle nous présente sa face non éclairée, la Terre pour la Lune est au plein; elle est nouvelle pour elle, lorsque pour nous la Lune est au plein, etc. Nous remarquerons ici : que la Terre étant beaucoup plus grosse que la Lune (leurs diamètres sont entre eux, à quelque chose près, dans les proportions de 3 pour la Lune et de 11 pour la Terre), elle doit lui apparaître dans ces mêmes proportions de grosseur. Ainsi, la Lune nous présentant, je suppose, une surface de 0m 55c de diamètre lorsqu'elle est au plein, la Terre doit lui présenter, dans la même circonstance, une surface d'environ 1m 85c de diamètre. — En outre des phases de la Lune, il existe également des éclipses de Lune; naturellement, ces éclipses étant uniquement dues aux positions que le Soleil et la Lune occupent l'un par rapport à l'autre dans le ciel, on conçoit que la connaissance des lois du mouvement de ces deux astres doit permettre, non-seulement de calculer d'avance les époques auxquelles ces phénomènes doivent se produire, mais encore de prédire les diverses particularités qu'ils doivent présenter. Nous allons donner une idée de la marche qu'on suit pour atteindre ce but. Nous sa-

vons qu'il y aurait éclipse à chaque pleine Lune, si la Lune ne sortait pas du plan de l'écliptique (1). Ce qui fait que les éclipses de Lune sont beaucoup plus rares, c'est que la Lune se trouvant d'un côté ou de l'autre de l'écliptique, au moment où elle est en opposition avec le Soleil, elle peut passer au-dessus ou au-dessous du cône d'ombre de la Terre, sans y pénétrer; il n'y a éclipse que quand, au moment de l'opposition, la Lune est suffisamment rapprochée de l'un des nœuds de son orbite. (Voir les nos 37 et 40.) Si, à deux époques différentes, la Lune, en opposition avec le Soleil, se trouve placée de la même manière par rapport à ses nœuds, il ne peut pas y avoir une éclipse à l'une de ces deux époques, sans qu'il y en ait une autre entièrement pareille à la seconde époque. Or, si à partir d'une éclipse que l'on a observée, on attend qu'il s'écoule 235 lunaisons, on se retrouvera à une pleine Lune pour laquelle la Lune occupera par rapport à ses nœuds, la même place qu'au commencement de cet intervalle de temps, comprenant 19 années équinoxiales, appelé cycle (2) lunaire. D'après cela, on conçoit facilement qu'il suffit d'avoir noté les dates et les phases principales des éclipses de Lune, qui se sont produites pendant la durée de 235 lunaisons

---

1. L'orbite lunaire fait avec le plan de l'écliptique un angle à peu près constant d'environ 5°.

2. Le mot *cycle* (du grec *cyclos,* cercle) sert à désigner diverses périodes d'un certain nombre d'années destinées, pour la plupart. à faire concorder des années différentes. Les deux cycles les plus importants qu'on ait conservés des anciens, sont le cycle lunaire et le cycle solaire, se composant d'une période de 28 années, au bout desquelles l'année recommence par les mêmes jours. Le cycle solaire actuel finira en 1896; tandis que le cycle lunaire

successives, pour pouvoir prédire indéfiniment le retour de ces éclipses. — Si 235 lunaisons faisaient exactement 19 années équinoxiales (nous remarquerons ici que 235 lunaisons égalent 6939j,69, tandis que 19 années équinoxiales égalent 6939j,60, différence en moins pour les 19 années équinoxiales, 0j,09), on n'aurait pas besoin d'avoir recours à d'autres moyens pour la prédiction des éclipses de Lune. Mais, d'après la différence susmentionnée, nous voyons que cette égalité n'est qu'approximative. En sorte que, si l'on peut prédire à coup sûr, à l'aide de la période dont il s'agit, qu'une éclipse arrivera à telle époque, on ne peut pas faire connaître, avec une bien grande précision, l'importance ni la durée de cette éclipse, qui diffère réellement un peu de l'éclipse antérieure, avec laquelle elle devrait être identique, si la période était exacte. Il peut même arriver qu'une éclipse partielle très-faible, ne se reproduise pas du tout d'une période à une autre période; de même qu'une éclipse partielle peut se présenter à une certaine époque d'une période, bien qu'à cette même époque de la période précédente on n'ait pas observé de phénomène de ce genre. Aussi l'emploi de cette période, qui cons-

---

actuel, mentionné ici, a commencé le 1er janvier 1862 et finira le 31 décembre 1881.

Le mot *période*, dont nous nous sommes servi ci-dessus et auquel se rattache une foule d'acceptions différentes, désigne, en astronomie, le temps que met une planète à parcourir son orbite, c'est-à-dire à faire sa révolution autour d'un autre astre, ou bien encore le temps qu'elle met à faire sa rotation sur elle-même. En chronologie, le mot période désigne un espace de temps embrassant plusieurs années et déterminé par le retour d'un phénomène qui revient à des époques fixes; sa signification, dans ce cas, a un très-grand rapport avec celle du mot cycle.

tituait le seul moyen usité chez les anciens, pour la prédiction des éclipses de Lune, ne peut-il plus suffire, maintenant que les théories astronomiques permettent d'atteindre une précision incomparablement plus grande. Cette période fut connue des Grecs sous le nom de *cycle de Méton*, du nom de son inventeur, qui le fit connaître 433 ans avant Jésus-Christ. Actuellement nous l'appelons le nombre d'or (nom qui lui vient de ce que les Grecs, aussitôt son apparition, le firent inscrire en lettres d'or dans tous leurs temples) et ne l'employons plus que comme un moyen extrêmement simple, pour acquérir une première notion sur la série des éclipses qui devront arriver.

Les lois des mouvements des divers astres, telles que la science a pu les établir jusqu'à présent, ont été réduites par les astronomes en *tables*, au moyen desquels on peut indiquer, à l'avance, la position qu'un astre doit occuper dans le ciel, à une époque quelconque à venir. C'est sur les données fournies par les tables du Soleil et de la Lune, que l'on se base maintenant pour prédire avec exactitude les éclipses de Lune. D'après cela, l'on doit comprendre que les tables susmentionnées, appelées *tables astrales*, sont d'une extrême importance pour toute personne qui désire s'occuper plus ou moins d'astronomie pratique ; étude d'autant plus intéressante, que des connaissances psychologiques et morales extrêmement importantes, en sont également l'heureuse et inévitable conséquence.

Vue au télescope, la Lune paraît être de forme irrégulière, ellipsoïde. On y observe des vallons, des montagnes et des volcans, qui ont l'apparence de taches sur

le disque lunaire; mais elle ne paraît point avoir d'atmosphère, car on n'y observe ni nuages, ni rien qui mette obstacle au passage de la lumière; à moins, cependant, que son atmosphère soit différente de la nôtre, ce que nous ignorons complétement, mais ce qui naturellement doit exister.

C'est à l'action de la Lune combinée avec celle du Soleil que sont dues nos marées; de plus, on admet généralement que l'action de la lumière lunaire (qui affecte un degré de chaleur très-peu sensible, il est vrai, mais assez cependant pour déterminer de légers mouvements dans quelques plantes, telles que les *mimosa ciliata* et *pudica*) doit, lorsque la Lune est au-dessus de l'horizon, produire certains effets, et qu'elle peut avoir certaine influence sur la végétation terrestre, par l'attraction qu'elle exerce sur les variations de notre atmosphère; opinion généralement condamnée par la très-grande majorité des savants et rangée, par eux, dans la catégorie des préjugés populaires qui ne méritent aucun examen. Cette opinion, beaucoup trop exagérée, est grandement atténuée par ce qui va suivre, ainsi que le Lecteur va pouvoir en juger.

Les jardiniers donnent le nom de Lune rousse à la Lune qui, commençant en avril, devient pleine dans le courant de mai. Suivant eux, la lumière de la Lune, dans les mois d'avril et de mai, exerce une fâcheuse influence sur les jeunes pousses des plantes. Ils assurent avoir observé la nuit, quand le ciel est serein, que les feuilles et les bourgeons exposés à cette lumière roussissent, c'est-à-dire se gèlent, quoique le thermomètre, dans l'atmosphère, se maintienne à plusieurs degrés au-

dessus de zéro. Ils ajoutent encore que, si un ciel couvert arrête les rayons de l'astre, les empêchent d'arriver jusqu'aux plantes, les mêmes effets n'ont plus lieu, sous des circonstances de température d'ailleurs parfaitement semblables. Ces phénomènes semblent indiquer que la lumière de notre satellite est douée d'une certaine vertu frigorifique; cependant, en dirigeant les plus larges lentilles ou les plus grands réflecteurs vers la Lune, et plaçant ensuite à leur foyer des thermomètres très-délicats, on n'a jamais rien aperçu qui puisse justifier une si singulière conclusion. Aussi, dans l'esprit des physiciens, la Lune rousse se trouve maintenant reléguée parmi les préjugés populaires; tandis que les agriculteurs restent encore convaincus de l'exactitude de leurs observations. Une belle découverte faite par Wells, il y a quelques années, nous permettra de concilier ces deux opinions, en apparence si contradictoires.

Personne avant Wells n'avait imaginé que les corps terrestres, sauf le cas d'une évaporation prompte, peuvent acquérir la nuit une température différente de celle de l'atmosphère ambiante. Les végétaux sont dans le même cas. Il ne faut donc pas juger du froid qu'une plante a éprouvé la nuit, par les seules indications d'un thermomètre suspendu dans l'atmosphère. La plante peut être fortement gelée, quoique l'air se soit constamment maintenu à plusieurs degrés au-dessus de zéro. Ces différences de température entre les corps solides et l'atmosphère ne s'élèvent à 6, 7 et 8 degrés du thermomètre centésimal, que par un temps parfaitement serein. Si le ciel est couvert, la différence disparaît tout à fait ou devient insensible.

Est-il maintenant nécessaire que nous fassions ressortir la liaison de ces phénomènes avec les opinions des agriculteurs sur la Lune rousse?

Dans les nuits des mois d'avril et de mai, la température de l'atmosphère n'est souvent que de 4, de 5 ou de 6 degrés centigrades au-dessus de zéro. Quand cela arrive, les plantes exposées à la lumière de la Lune, c'est-à-dire à un ciel serein, peuvent se geler, d'après ce que nous avons dit ci-dessus, nonobstant l'indication du thermomètre.

Si la Lune, au contraire, ne brille pas, si le ciel est couvert, la température des plantes ne descendant pas au-dessous de l'atmosphère, il n'y aura pas de gelée, à moins que le thermomètre n'ait marqué zéro. Il est donc vrai, comme les jardiniers le prétendent, qu'avec des circonstances thermométriques identiques, une plante pourra être gelée ou ne l'être pas, suivant que la Lune sera visible ou cachée derrière les nuages; s'ils se trompent, c'est seulement dans les conclusions; c'est en attribuant l'effet à la lumière de l'astre. La lumière lunaire n'est ici que l'indice d'une atmosphère sereine; c'est par suite de la pureté du ciel, que la congélation nocturne des plantes s'opère; la Lune n'y contribue aucunement; qu'elle soit couchée ou sur l'horizon, le phénomène a également lieu. L'observation des jardiniers était incomplète seulement, et c'est à tort qu'on la supposait fausse.

64. — *Mars*, la planète qui, par rapport au Soleil, se trouve immédiatement après la Terre. Cette planète est désignée par le signe ♂ qui, dit-on, a été composé d'une lance et d'un bouclier.

La lumière de Mars est rougeâtre, et par moment évidemment scintillante; ce qui lui a fait donner par les Hébreux, les Grecs et les Indiens, les noms d'*embrasé*, d'*incandescent*, de *charbon ardent*.

Les planètes dont nous avons parlé précédemment, Mercure et Vénus, ont été appelées planètes *inférieures*. Celles dont nous avons encore à nous entretenir ont pris le nom de planètes *supérieures*. Les premières ne s'écartent jamais du Soleil, au delà de certaines limites toutes comprises dans l'intérieur de l'orbite terrestre, le contraire ayant lieu pour les dernières.

Mercure et Vénus, ainsi que nous l'avons expliqué, sont quelquefois au delà du Soleil par rapport à la Terre; quelquefois dans une position intermédiaire entre le Soleil et nous. Lorsque dans la première position, les deux astres passent au méridien presqu'en même temps que le Soleil, on dit qu'ils sont en conjonction *supérieure*. La conjonction *inférieure* arrive au moment où, dans les mêmes conditions, quant au passage au méridien, les planètes sont intermédiaires entre le Soleil et la Terre. Pour toutes les planètes, dont il nous reste à parler, la conjonction supérieure existe seule. — Voir la figure 21 qui donne l'explication des mouvements *apparents* de Mars, ses oppositions, ses conjonctions et ses quadratures.

Il est un point de l'orbite, dans lequel l'astre est à l'opposite du Soleil relativement à la Terre; la planète passe alors au méridien vers minuit: c'est le point de l'opposition.

Lorsque l'astre se trouve dans des positions intermédiaires particulières, dans des points où la plus courte

distance *angulaire* au Soleil est de 90° à l'orient ou à l'occident, lorsqu'il passe au méridien vers 6 heures du matin ou 6 heures du soir, on dit qu'il est en *quadrature*. (Même observation pour les planètes supérieures qui suivront.)

Quand Mars se dégage le matin des rayons du Soleil, son mouvement *rapporté aux étoiles*, est dirigé de l'occident à l'orient ou *direct;* il est alors à son maximum.

A partir de cette époque, le mouvement de Mars se ralentit; il devient nul, quand la planète se trouve à 137° de distance *angulaire* du Soleil; on dit alors que Mars est *stationnaire*.

Ensuite la planète se remet en marche, mais son mouvement *paraît* s'effectuer en sens contraire, si on le rapporte toujours aux étoiles. Ce mouvement rétrograde, ou dirigé d'orient en occident, atteint son maximum de vitesse le jour de l'opposition; ensuite il diminue, et, pendant plusieurs jours, la planète est une seconde fois stationnaire par rapport aux étoiles, lorsque sa distance au Soleil n'est plus que de 137°.

A cette seconde station succède, pendant le reste de l'année, un mouvement direct ou dirigé de l'occident en orient, qui est le mouvement vrai de cette planète par rapport au Soleil, pendant tout le temps de sa révolution autour de cet astre.

Pour Mars, l'arc de rétrogradation est d'environ 16°; la planète emploie 73 jours pour le parcourir, et pendant tout ce temps se trouve être le plus rapproché du globe terrestre.

Le temps dont la planète a besoin pour revenir aux

mêmes étoiles du firmament, c'est-à-dire la durée de sa révolution sidérale, est de 686j,98 ou 1 an 10 mois 21j,98.

La durée de sa révolution synodique, ou son retour à la même position apparente par rapport au Soleil, est de 779 jours ou 2 ans 1 mois et 19 jours; cette durée comprend à la fois le mouvement direct et le mouvement rétrograde qui le suit; elle comprend, en plus qu'une révolutiun sidérale, le chemin parcouru par la Terre durant ce laps de temps.

Le mouvement de Mars ne s'opère pas dans le plan de l'écliptique; la planète en est quelquefois éloignée de 1° 51' 6",2, valeur de l'inclinaison de son orbite sur le plan de l'écliptique. L'inclinaison de l'orbite de Mars sur l'équateur terrestre est de 24° 44' 44".

Les distances de la planète au Soleil varient entre les limites suivantes, la distance moyenne de la Terre au Soleil étant toujours prise pour unité :

Distance aphélie.....	1f.,666m	= 63,634,536	lieues
— moyenne...	1f.,524m	= 58,210,704	—
— périhélie...	1f.,382m	= 52,786,872	—
Différence..........	0f.,284m	= 10,847,664	—
Excentricité........	0f.,142m	= 5,423,832	—
Dimension de l'orbite.........		= 365,749,495	—

De la dimension de l'orbite de Mars, il résulte que la vitesse, par jour de vingt-quatre heures, de cette planète dans son orbite, est de 365,749,495l : 686j 98c (valeur en jours de l'année sidérale de Mars) = 532,402 lieues, chemin parcouru par Mars dans son orbite, dans un jour de 24 heures; ce qui donne par heure 22,183 lieues; par minute 370 lieues et, enfin, par seconde, 6 lieues.

— Dans tous ces calculs, comme pour toutes les autres planètes, il a été fait abstraction des décimales.

Ainsi qu'on peut le voir, par les nombres ci-dessus, les distances de Mars à notre globe sont très-variables, d'où il résulte que son diamètre angulaire *apparent* doit beaucoup changer. La moindre valeur avec la conjonction est de 3'',3 ; la plus grande, qui correspond à l'opposition, s'élève à 23'',5. A la distance moyenne de la Terre au Soleil, le diamètre de Mars est de 8'',9; ce qui correspond à 1637^{l},6, de lieue (chaque seconde de degré de son orbite égalant 180 lieues)...

Les trois lignes ci-dessous montrent les rapports des grandeurs des diamètres de Mars, à sa plus grande distance en A, à sa moyenne distance en B, et, enfin, à sa moindre distance en C.

A 3,3

B 8,9

C 23,5

Ainsi que nous l'avons dit à la fin du n° 60, article Mercure, les trois lignes ci-dessus sont faites à l'échelle de 1 millimètre pour une seconde. Observation commune à toutes les autres planètes.

Les phases de Mars sont beaucoup moins sensibles que celles de Mercure et de Vénus qui, comme nous l'avons dit, ont une très-grande ressemblance avec celles de la Lune.

A l'époque de l'opposition, quelques jours avant et quelques jours après, sa forme est la même à l'orient et à l'occident. A une plus grande distance de l'opposition, il offre une phase sensible. Cette phase, qui ne donne

jamais à la planète la forme du croissant ni même celle de la Lune à son premier quartier, atteint son maximum aux quadratures. Le disque visible ressemble alors à celui de la Lune trois jours avant son plein, la partie circulaire de la phase étant toujours tournée du côté du Soleil.

Il résulte de ces observations que Mars n'est pas lumineux par lui-même, et qu'il brille à nos yeux de la lumière du Soleil réfléchie.

On aperçoit sur la surface de Mars des taches permanentes, à l'aide desquelles on a prouvé que la planète tourne sur elle-même, autour d'un axe incliné de 59° 27' sur le plan de l'écliptique, ou de 61° 18' sur le plan de son orbite.

Ce mouvement de rotation fut constaté à l'aide d'observations directes faites, à Boulogne, par Jean-Dominique Cassini, en 1666. Il trouva qu'une rotation entière s'exécutait de l'occident à l'orient en 24^h 40^m; résultat qu'il confirma plus tard, en 1670, à l'aide d'observations faites à Paris.

Cette planète qui, jusqu'à notre époque actuelle, avait paru aux astronomes ne pas avoir de satellites, se trouve actuellement en avoir deux tout nouvellement découverts; le premier, le 1/2 diamètre de la planète étant 1, en est éloigné de 1^f 16^c et le second de 2^f 91. La durée de leurs révolutions est de 0^j,318 millièmes de jour pour la première et de 1^j,26 centièmes de jour pour la deuxième, etc. Quant à l'atmosphère de Mars, non seulement elle a été reconnue comme ceux de Mercure et de Vénus, mais de plus, tout dernièrement l'analyse spectrale a confirmé qu'elle est composée de gaz et de vapeurs.

Dans le spectre de la lumière de Mars, en effet, le P. Sechi a vu des lignes semblables à celles de la vapeur d'eau de notre atmosphère; remarque faite également par plusieurs astronomes. De là, comme pour Mercure et Vénus, nous en concluons naturellement que Mars doit avoir, lui aussi, ses rivières, ses fleuves et ses mers, et par suite, appropriés à sa nature, les différents règnes que nous observons sur notre globe terrestre. Cette conclusion, certainement, sera partagée par la très-grande majorité de nos bien-aimés Lecteurs. Quant aux planètes qui vont suivre, leur extrême supériorité, en tout point, sur notre globe terrestre, rendra cette croyance, non plus comme étant probable et rationnelle, mais bien comme étant indiscutable...

65. — *Petites planètes*, les petits corps planétaires situés entre Mars et Jupiter. Ces petits astres sont fort nombreux. Jusqu'à ce jour nous en connaissons 169, mais le nombre s'en augmente continuellement par de nouvelles découvertes qui se font de temps en temps, comme cela est arrivé l'an 1877 pour trois d'entre elles.

Comme ces petits astres offrent peu d'importance, à cause de leur très-faible dimension, nous n'en ferons aucunement mention dans ce volume. Seulement nous ferons observer que la croyance générale des astronomes de notre époque, est que ces petits astres sont des éclats d'un astre, plus ou moins important, qui se trouvait dans ces régions, et qui, par une cause inconnue, a dû subir une transformation. Nous ferons également observer que la découverte de ces petits astres, ne date que du commencement de notre siècle.

66. — *Jupiter et ses satellites.* Jupiter est représenté par le signe ♃, dans lequel les uns ont cru voir la première lettre barrée du nom grec de cette planète (Ζευς), et d'autres une image des zigzags de la foudre.

Jupiter apparaît à l'œil nu, comme une étoile de première grandeur. Sa lumière est calme et n'est scintillante que dans des cas très-rares ; alors son éclat rivalise avec celui de Vénus.

La distance angulaire de Jupiter au Soleil, depuis sa conjonction jusqu'à son opposition, va toujours en augmentant, et *vice versâ* de son opposition à sa conjonction. Lorsque cette distance est zéro, la planète est dite en *conjonction* et passe alors au méridien en même temps que le Soleil ; son passage au méridien a lieu à minuit, quand la distance angulaire des deux astres a atteint une valeur égale à 180°. On dit alors que Jupiter est en *opposition.*

Jupiter est en quadrature lorsque sa distance angulaire au Soleil a pour valeur 90° et 270°. A cette époque, il passe au méridien à 6 heures du matin et à 6 heures du soir. Cette régularité du mouvement de Jupiter cesse d'exister, quand on compare l'astre aux étoiles fixes.

Au moment où l'on voit la planète le matin à l'horizon, peu de temps avant le lever du Soleil, son mouvement, rapporté aux étoiles, paraît direct ou dirigé de l'occident à l'orient, et sa valeur est à son maximum. La vitesse du mouvement journalier va en diminuant jusqu'à l'époque où l'astre est éloigné du Soleil d'environ 115°. Ce jour et les suivants, la planète semble stationnaire, en sorte que, si ce n'était son éclat, on pourrait la confondre avec une étoile proprement dite. Jupiter prend

ensuite sa course *apparente* à travers les constellations de l'orient à l'occident. Ce mouvement rétrograde apparent atteint son maximum de vitesse le jour de l'opposition. Il se ralentit plus tard pour offrir un second moment de repos ou une seconde station, lorsque sa distance angulaire au Soleil est devenue, de nouveau, d'environ 115°. Tout ce temps, la planète parcourt la portion de son orbite la plus rapprochée de notre globe terrestre.

Après un certain nombre de jours d'immobilité, la planète se remet en marche, d'abord lentement, puis avec plus de rapidité, mais toujours de l'occident à l'orient, jusqu'à la conjonction. L'arc de rétrogradation est d'environ 10°. Le temps que Jupiter, dans son mouvement apparent, paraît employer à parcourir cet arc, s'élève à 121j. Mais ces deux nombres varient sensiblement, suivant la position de la planète dans son orbite. — Pour bien se rendre compte des mouvements apparents de Jupiter, consulter la figure 21, qui donne les mouvements apparents de Mars qui sont les mêmes.

Le complet mouvement de Jupiter ne s'effectue pas dans le plan de l'écliptique. Cet astre en est quelquefois éloigné de 1° 19'.

Le temps que Jupiter emploie à revenir aux mêmes étoiles, ou la durée de sa révolution sidérale, est de 4,332 jours et 58 centièmes de jour, ou 11 ans, 10 mois 17j,6.

Le temps de la révolution synodique, ou de son retour à la même position par rapport au Soleil, est de 399 jours ou 1 an 34 jours; 278 jours sont employés au mouvement direct et 121 au mouvement rétrograde apparent,

son mouvement, dans ce dernier cas, étant rapporté aux étoiles.....

L'inclinaison de l'orbite de Jupiter sur le plan de l'écliptique est de 1° 18' 52. L'inclinaison de cette orbite sur l'équateur terrestre est de 23° 18' 28".

Les distances de la planète au Soleil varient entre les limites suivantes, la distance moyenne de la Terre au Soleil étant toujours prise pour unité :

Distance aphélie...	5,454 =	208,320,984	lieues
— moyenne.	5,203 =	198,733,788	—
— périhélie.	4,952 =	189,146,592	—
Différence........	0,502 =	19,174,392	—
Excentricité.......	0,251 =	9,587,196	—
Dimension de l'orbite.....		= 1.248.684.137	—

D'après la valeur de l'orbite de Jupiter en lieues de 4 kilomètres, nous avons : $1,248,684,137^{l}$: $4332^{j}, 58^{c}$ = 288,208 lieues, représentant le chemin parcouru par Jupiter dans son orbite, par jour de 24 heures; ce qui nous donne par heure 12,009 lieues; par minute, 200 lieues, et, enfin, par seconde, $3^{l},33^{c}$.

Jupiter, à l'opposé des trois planètes principales, Mercure, Vénus et Mars (voir les nos 60, 61 et 64), n'a pas de phases sensibles, même en quadrature. Cela est dû à son grand éloignement de la Terre. — Même observation pour les trois planètes principales : Saturne, Uranus et Neptune.

Cette planète, la plus importante, certainement, de notre système solaire, est si brillante, que divers observateurs ont cru remarquer, par un ciel très-pur et dans le moment du plus grand éclat de la planète, que sa lumière projetait une ombre sensible derrière un corps

opaque. Malgré cela, en parlant de ses satellites, nous prouverons que Jupiter n'est pas lumineux par lui-même et qu'il emprunte du Soleil l'éclat dont il brille.

Le diamètre angulaire de Jupiter est très-sensible et variable; ses plus grandes valeurs ont lieu les jours de la conjonction. Ces variations dans la grandeur apparente de son disque démontrent que la planète n'est pas également éloignée de la Terre. A la distance moyenne de Jupiter à la Terre, son plus grand diamètre s'élève à 38'',4; cette valeur oscille entre les limites de 30'' et 46''; il suit de là que le diamètre réel est représenté par 11,2, celui de la Terre étant pris pour unité. — Le volume de la planète supposé sphérique serait donc 1,414 fois plus considérable que celui de la Terre.

A ——— 30 ———
B ——— 38 ———
C ——— 46 ———

Les trois lignes ci-dessus montrent les rapports des grandeurs apparentes de Jupiter, dans son plus grand éloignement de la Terre en A, dans sa distance moyenne en B et dans son plus fort rapprochement en C. — Ces lignes sont réduites à la même échelle (1 millimètre pour une seconde) que celles qui représentent déjà, dans cet écrit, les grandeurs apparentes des diamètres de Mercure, Vénus et Mars.

Le plus grand diamètre de Jupiter est de 35,792 lieues de 4,000 mètres chacune. Son diamètre polaire est à son diamètre équatorial, à très-peu près, comme 17 est à 18.

Des taches accidentelles observées sur la surface

visible et brillante de la planète prouvent que cette surface tourne sur elle-même de l'occident à l'orient, dans un temps beaucoup moindre que celui de la durée de rotation des planètes précédentes, Mercure, Vénus et Mars, y compris, naturellement, la Terre. — Le temps de rotation de la surface visible de Jupiter est en moyenne de 9^h, 55^m.

Toutes les taches ne conduisent pas au même résultat numérique, ce qui entraîne la conséquence qu'elles ont une certaine mobilité ou qu'elles naissent au milieu d'une atmosphère dont la planète est entourée.

L'axe de rotation de Jupiter est à peu près perpendiculaire au plan de l'orbite que cette planète décrit autour du Soleil ; l'inclinaison est en effet de 86° 54' ; l'angle que cet axe de rotation fait avec le plan de l'écliptique est de 88° 13'. La rotation de Jupiter a été découverte en Italie, en 1665, par Cassini. Outre les taches, qui ont servi à déterminer la durée de la rotation de Jupiter, on remarque sur son disque des bandes obscures qui font le tour entier de la planète; ces bandes sont parallèles entre elles et au plan de l'écliptique, ou, si l'on veut, perpendiculaires à son axe de rotation.

On peut voir les bandes de Jupiter, même avec des instruments amplificatifs très-bornés. En général, les astronomes diffèrent peu d'opinion sur la cause qui produit les bandes de Jupiter, et les attribuent à l'action atmosphérique de cette planète.

Pour ce qui concerne les satellites de Jupiter, leur découverte fut un des premiers fruits de l'application des lunettes à l'étude des astres.

Le 7 janvier 1610, à Padoue, Galilée aperçut près de

la planète que le nouvel instrument d'optique, découvert à cette époque, avait doté d'un disque sensible et bien tranché, trois petites étoiles : deux étaient à l'orient, la troisième à l'occident. Le lendemain, il les vit toutes les trois à l'occident; le surlendemain, on n'en voyait plus que deux et elles étaient situées à l'orient du disque de Jupiter. Tout cela ne pouvait pas être expliqué par un déplacement admissible de la planète, et impliquait un mouvement propre de ces petites étoiles. Frappé par la singularité de ce résultat, Galilée redoubla d'attention ; le 13, il aperçut quatre étoiles. Bref, il constata qu'il y avait dans le firmament un astre autour duquel circulaient des planètes secondaires, comme les planètes anciennement connues circulent autour du Soleil...

Les noms et les éléments des satellites de Jupiter, sont désignés dans les tableaux suivants :

		Distances des satellites au centre de Jupiter	
		en rayons de la planète	en kilomètres
Ier	Io........	6,049.....	430,000k
IIe	Europa...	9,623.......	682,000k
IIIe	Ganimède.	15,350.......	1,088,000k
IVe	Callistro..	26,998.......	1,914,000k

	Durées des révolutions en jours	
	terrestres	de Jupiter
Ier	1j 18h 27' 33''.....	4 j,2756
IIe	3j 13h 14' 36''.....	8 j,5825
IIIe	3j 3h 42' 33''.....	17 j,2912
IVe	6j 16h 31' 50''....	40 j,4265

	Dimensions réelles du diamètre			Volume	
	Jupiter = 1	terre = 1	en kilomèt.	Jupiter = 1	terre = 1
Ier	0,027	0,2975	3800k	0,000020	0f.,026
IIe	0,024	0,2670	3400k	0,000014	0f.,019
IIIe	0,040	0,4362	5520k	0,000860	0f.,083
IVe	0,034	0,3790	4840k	0,000039	0f.,054

Dans les tableaux ci-dessus, nous avons les distances désignées dans le premier tableau qui sont relatives aux centres des satellites et de Jupiter; de sorte que, pour avoir les distances aux points les plus voisins de leurs surfaces, il faut, des nombres désignés dans le premier tableau, retrancher le rayon de la planète, plus celui de chacun de ses satellites.

Il résulte des nombres des deux premiers tableaux, que les habitants de Jupiter (car il n'y a pas un astronome sensé qui puisse douter, aujourd'hui, que cette planète soit habitée) voient circuler autour du centre de leur planète et à une distance de 108,000 lieues, une lune ayant un diamètre apparent plus grand que celui de la Lune terrestre, qui s'éclipse régulièrement après des intervalles égaux à 1 jour 3/4 de jour environ. Ce mouvement rapide, pour le dire en passant, fournit sur le globe de Jupiter un moyen très-précis de déterminer les longitudes.

En examinant attentivement les mêmes nombres, on trouve que les carrés des temps de révolutions de deux quelconques de ses satellites sont entre eux, comme les cubes de leurs distances moyennes à Jupiter; en d'autres termes, que les temps des révolutions sont entre eux, comme les racines carrées des cubes des distances des satellites au centre de la planète.

Cette loi remarquable est la troisième loi des trois lois établies par l'illustre astronome Képler; lois dont nous aurons occasion de faire mention à l'article *Planètes*, nº 70.

Des observations très-délicates ont paru conduire à la conséquence : que chaque satellite tourne sur lui-même, dans un temps égal à celui qu'il emploie à faire sa révolution autour de la planète. Ces quatre lunes présenteraient donc un phénomène analogue à celui que nous avons trouvé pour la Lune terrestre : celui de montrer toujours la même face au centre de Jupiter. C'est là, à ce qu'il semble, comme nous le verrons en nous occupant de Saturne, une loi générale qui paraît s'observer dans les mouvements de tous les satellites.

Après ce qui vient d'être dit de cette planète et de ses satellites, certainement nous nous garderons bien de faire la ridicule injure, à nos bien-aimés Lecteurs, de supposer qu'un *seul* d'entre eux puisse être susceptible de douter, un seul instant, que cette immense planète, comparativement à notre petit globe, doit non-seulement jouir des mêmes priviléges que lui; mais encore qu'elle doit en avoir que notre globe terrestre ne possède pas encore, et que, probablement, il est destiné à ne jamais posséder. — Pour tout ce qui concerne l'habitabilité des astres planétaires, nous engageons vivement nos bien-aimés Lecteurs, à prendre connaissance du très-important et précieux ouvrage de M. Camille Flammarion, intitulé : *La pluralité des mondes habités*, étude où l'auteur expose les conditions d'habitabilité des terres célestes au point de vue de l'*astronomie*, de la *psychologie* et de la *philosophie naturelle*.

66. — *Saturne et ses satellites.* La planète Saturne a été connue de toute antiquité.

Saturne brille au firmament comme les étoiles de première grandeur. D'un éclat moyen, sa lumière ne présente jamais de traces de scintillation.

Le signe ♄, par lequel on le désigne, est l'image imparfaite d'une faux.

La lenteur du mouvement propre de cette planète à travers les constellations l'avait fait justement placer beaucoup plus loin que Mars et Jupiter. — Ce que l'on peut dire concernant son mouvement apparent, par rapport aux étoiles, est, à fort peu de chose près, conforme à ce que nous avons dit pour Jupiter. Le temps que met Saturne à parcourir tous les points de son orbite, à faire le tour du ciel, ou la durée de sa révolution sidérale, est de 10,759^{j},22^{c} ou 29 ans et 167^{j}, 22^{c}.

Le temps qui s'écoule entre deux conjonctions, ou la durée de la révolution synodique, est de 1 an 13 jours. Le mouvement direct de Saturne dure 239 jours, le mouvement rétrograde 139 jours. (Voir ce que nous disons au n° 60, page 98, concernant ce dernier mouvement.)

Le mouvement de Saturne s'exécute dans une orbite elliptique, dont le plan fait avec le plan de l'écliptique un angle de 2° 29' 36''.

L'inclinaison de l'orbite de Saturne sur l'équateur terrestre est de 22° 38' 44''.

Le périhélie, c'est-à-dire l'extrémité du grand axe de l'ellipse la plus voisine du Soleil, ne reste pas fixe dans le ciel : le grand axe a un mouvement direct en

vertu duquel ce périhélie correspond successivement à différentes constellations.

Comme pour les précédentes planètes, les distances au Soleil de cette magnifique planète varient entre les limites suivantes :

Distance Aphélie	=	$10^{r},073^{m}$	=	$384,748,308^{l}$
— Moyenne....	=	9, 539	=	364,351,644
— Périhélie ...	=	9, 005	=	343,954,980
Différence	=	1, 068	=	40,793,328
Excentricité.........	=	0, 534	=	20,396,664
Dimension de l'orbite............			=	2,289,294,249

De la dimension de l'orbite de Saturne, il résulte que $2,289,294,249^{l}$: $10,759^{j}$, 22^{c} = 212,775 lieues,] représentant le chemin parcouru par Saturne, dans son orbite, dans un jour de 24 heures ; ce qui nous donne par heure, 8,866 lieues ; par minute 148 lieues et, enfin, par seconde, $2^{l},5$ de lieue, à très-peu près.

Saturne, ainsi que nous l'avons dit dans le numéro précédent, ne présente pas de phases sensibles. En parlant de son anneau, nous prouverons que c'est au Soleil qu'il emprunte sa lumière.

Le diamètre de Saturne est variable ; sa valeur pour la distance moyenne de la planète à la Terre est de 17'',99, d'après Struve. Ce diamètre apparent oscille de 15'' à 20''. Il suit de là que le diamètre réel de Saturne est de 9.022, celui de la Terre étant pris pour unité. Par conséquent, le volume de Saturne, supposé sphérique, serait 735 fois plus considérable que celui de notre globe. Le rayon équatorial de Saturne, exprimé en lieues de 4,000 mètres chacune, est de 14,355 lieues.

A —15—

B —18—

C —20—

Les trois lignes ci-dessus montrent les rapports des diamètres apparents de cette planète, dans son plus grand éloignement en A, dans sa moyenne distance en B, et dans son plus grand rapprochement en C. — Comme nous l'avons déjà dit, ces lignes sont rapportées à l'échelle de 1 millimètre pour une seconde.

Saturne présente un phénomène unique dans notre système solaire : le globe qui forme la planète proprement dite est entouré, à une distance considérable, d'un anneau presque plat et fort large, qui fait avec le plan de son orbite un angle d'environ 28°. Conséquemment cet anneau, dans aucune circonstance, ne se présente de face à un observateur placé sur la Terre. Il paraît toujours elliptique et d'une dimension très-variable; le plus petit diamètre apparent n'est jamais supérieur à la moitié du plus grand.

Vu de la Terre, une portion de l'anneau paraît passer sur la planète; dans la partie opposée, Saturne se projette sur l'anneau et nous en cache une partie. Près de la région où l'anneau se projette sur la planète, on voit, à la surface de celle-ci, une ombre marquant évidemment la portion où, à cause de l'interposition de la matière solide de l'anneau, la lumière du Soleil ne pénètre pas. La planète n'est donc point lumineuse par elle-même, et ne brille que de la lumière réfléchie du Soleil.

Cette conclusion peut être étendue à l'anneau; car, dans la partie diamétralement opposée à celle qui nous a offert une ombre sur la planète, celle-ci projette, au contraire, sur l'anneau une ombre noire facile à distinguer et à reconnaître par son parallélisme aux bords de la planète qui la produit.

L'anneau de Saturne n'est pas continu, il est nettement divisé en deux; la séparation est plus voisine du bord extérieur que du bord intérieur. — Nous donnons ci-dessous les valeurs angulaires de l'anneau et des principales parties dont il se compose, pour la distance moyenne de la planète à la Terre.

Diamètre extérieur de l'anneau extérieur.....	40''.09
Diamètre intérieur id	35 .29
Diamètre extérieur de l'anneau intérieur	34 .47
Diamètre intérieur id.	26 .67
Largeur de l'anneau extérieur...............	2 .40
Largeur de la division entre les deux anneaux.	0 .41
Largeur de l'anneau intérieur...............	3 .90
Distance entre le bord intérieur de l'anneau et la planète..............................	4. 34

Ces dimensions conduisent à la conséquence que le diamètre extérieur de l'anneau extérieur est de 71,144 lieues; que le diamètre intérieur de l'anneau extérieur est de 62,643 lieues; que le diamètre extérieur de l'anneau principal intérieur est de 61,198 lieues, et que le diamètre intérieur de ce même anneau est de 47,339 lieues. De là, il résulte que la largeur de l'anneau extérieur est de 4,265 lieues; que celle de l'anneau intérieur est de 6,930 lieues; que celle de la séparation des deux anneaux est de 723; que la largeur

totale du double anneau est de 11,918 lieues; et, enfin, que l'intervalle qui sépare le bord intérieur de l'anneau de la surface de la planète est de 9,314 lieues. L'épaisseur de l'anneau ne paraît pas d'ailleurs être de plus de 100 lieues.

Saturne, comme tous les astres en général, est doué d'un mouvement de rotation sur lui-même, en vertu duquel il fait un tour entier en $10^h 24^m$. L'axe autour duquel le mouvement de rotation s'exécute est plus court que l'axe qui lui est perpendiculaire, autrement dit le diamètre de l'équateur, de $^1/_{10^e}$. Ce mouvement de rotation est également commun à son anneau.

Cette planète, la plus curieuse de notre système solaire et la plus importante après Jupiter, est entourée de huit satellites qui circulent autour de la planète, dans des orbites elliptiques dont le centre du globe est le foyer. Voici les éléments de leurs orbites :

	Distance au centre de Saturne.		Durée de révolution sidérale.			
	en rayons de Saturne	en lieues.	—			
Premier satellite	3f,36	51,750		22h	37m	23s
Deuxième id.........	4 31	66,400	1 j	8	53	7
Troisième id.........	5 34	82,200	1	21	18	26
Quatrième id.........	6 84	105,300	2	17	41	9
Cinquième id.........	9 55	147,100	4	12	25	11
Sixième id.........	22 14	341,000	15	22	41	25
Septième id.........	26 78	412,500	21	7	7	41
Huitième id.........	64 3	991,000	79	7	53	40

Presque tous les satellites se meuvent dans des courbes parallèles au plan de l'anneau. L'orbite du dernier seulement est inclinée à ce plan d'environ 12° 14'.

A l'époque de sa découverte, on remarqua que ce huitième satellite disparaissait presque totalement, quand il décrivait la partie orientale de son orbite; qu'il était, au contraire, très-visible dans le reste de sa course ; ce qui existe en effet. De là, il résulte la double conséquence : que ce satellite n'est pas également lumineux dans toutes les parties de sa surface, et qu'il tourne sur lui-même, puisqu'il montre toujours à la Terre la portion la plus obscure de son globe, dans sa digression orientale ; on doit donc en conclure que, dans cette même position, il présente sa région brillante à la planète, et qu'il tourne sur lui-même en un temps égal à celui de sa révolution autour de Saturne. Cette loi de l'égalité des temps de révolution et de rotation, nous l'avons déjà trouvée dans la Lune terrestre, n° 63, et dans les satellites de Jupiter, page 164 : elle paraît donc être une loi générale applicable à tous les satellites.

Le tableau suivant résume l'histoire de la découverte des satellites de Saturne.

Nos d'ordre des satellites d'après leurs distances au Soleil.	Noms des satellites.	Ordre de leur découverte.	Auteurs et dates des découvertes.
1	Mimas	7	Herschel, 17 sept. 1789
2	Encelade	6	» 28 août »
3	Téthys	5	Cassini, mars 1684
4	Dioné	4	» » »
5	Rhéa	3	» 23 déc. 1672
6	Titan	1	Huyghens, 25 mars 1655
7	Hypérion	8	Bond et Lassel, sept. 1848
8	Japhet	2	Cassini, octobre 1671

La distance de Mimas à Saturne est de 48,233 lieues

de 4 kilomètres chacune, en partant du centre de la planète; de 33,878 lieues, en partant de sa surface; de 12,646 lieues, en partant de l'anneau. Titan est le plus grand des satellites de Saturne; son diamètre apparent est environ 1/16e de celui de la planète. Mêmes observations que pour la planète précédente, concernant son habitabilité.

68. — *Uranus et ses satellites.* La planète Uranus a été découverte le 13 mars 1781.

On représente Uranus par le signe ♅, dans lequel se trouve un globe surmonté de la première lettre du nom de l'illustre astronome Herschell, qui fut l'auteur de sa découverte à l'époque susmentionnnée.

Le mouvement d'Uranus est direct ou dirigé de l'oc cident à l'orient, pendant la plus grande partie de l'année. On reconnaît aisément qu'il est stationnaire quelque temps avant l'opposition et quelque temps après, et que sa marche est rétrograde dans l'intervalle, toujours par rapport aux étoiles. C'est le jour de l'opposition que sa vitesse rétrograde atteint son maximum : l'arc total de rétrogradation, compris entre la station annuelle qui précède l'opposition et la station annuelle qui la suit, est de 3° 45'. La durée de la révolution synodique de la planète, ou le temps qui s'écoule entre deux conjonctions, est de 369 jours.

Uranus présente donc dans son mouvement apparent des phénomènes analogues à ceux que nous avons observés, en étudiant les planètes plus anciennement connues : Mars, Jupiter et Saturne. La lumière d'Uranus le ferait ranger parmi les étoiles de sixième grandeur, aussi l'aperçoit-on quelquefois à l'œil nu.

On ne voit sur le disque d'Uranus aucune trace de phases.

Le temps de la révolution sidérale de la planète est, en temps moyen, de 30,686j,8 ou d'environ 84 de nos années. Le plan de l'orbite est incliné sur l'écliptique de 46' 28''.

Les distances de la planète au Soleil varient entre les limites suivants, la distance moyenne de la Terre au Soleil étant toujours prise pour unité :

Distance aphélie...	20f,08 =	766,975,680	lieues
— moyenne .	19 18 =	732,599,280	—
— périhélie..	18 28 =	698,222,880	—
Différence.........	1 80 =	68,752,800	—
Excentricité	0 90 =	34,376,400	—
Dimension de l'orbite........	=	4,603,067,796	—

Il résulte de la dimension de l'orbite d'Uranus, que la planète parcourt dans son orbite, par jour de 24 heures, 150,000 lieues, compte rond ; elle parcourera donc par heure 6250 lieues; par minute 104l et, enfin, par seconde 1l,7 de lieue.

A sa distance moyenne de la terre, le diamètre angulaire d'Uranus fut primitivement évalué à 4'' ; son diamètre réel est 4f,3d celui de la Terre. Son volume est environ 82 fois le volume terrestre.

Aujourd'hui les astronomes admettent tous un diamètre apparent de 3''9, pour la distance moyenne de la planète à la Terre, ce qui donne la ligne suivante $\underline{3.9}$ pour la grandeur apparente du diamètre d'Uranus à sa distance moyenne de la Terre, toujours à l'échelle de 1 millimètre pour 1''.

Cette planète, malgré son peu d'importance, com-

parativement aux deux précédentes, possède cependant, à l'égal de Jupiter, quatre satellites (1). Les distances moyennes de ces satellites à Uranus (le demi-diamètre de la planète étant 1) et la durée de leurs révolutions, sont représentées dans le tableau suivant :

N° d'ordre.	Distances moyennes		Durées des révolutions.
	le 1/2 diamètre de la planète étant 1	en lieues.	
1	7f,44	49,250	2j 12h 28m
2	10 37	68,750	4 3 27
3	17 01	115,000	8 16 52
4	22 75	150,000	13 11 6

Ces éléments et beaucoup d'autres dans le cours de cet écrit, y compris le renvoi ci-dessous désigné, ont été extraits de l'important ouvrage astronomique de M. Amédée Villemin.

En terminant cet article, nous ferons l'importante observation suivante : c'est que les satellites d'Uranus paraissent parcourir leurs ellipses autour de la planète

1. On a cru quelque temps à l'existence de huit satellites d'Uranus ; deux, ayant été découverts par W. Herschel, auraient décrit des orbites beaucoup plus étendues que les quatre satellites dont le présent tableau fait mention. Les deux autres auraient été compris entre le second et le troisième, et entre celui-ci et le quatrième. Mais on a revu positivement ni les uns ni les autres. Les quatre satellites aujourd'hui reconnus ont été baptisés des noms d'*Ariel*, *Umbriel*, *Titana* et *Oberon*. M. Lassel, qui a étudié avec une grande attention la planète Uranus, et qui en a exploré les alentours avec un télescope d'une grande puissance et dans les meilleures conditions atmosphériques, regarde les quatre satellites ainsi nommés comme étant les seuls dont l'existence soit bien prouvée. J. Herschel, dans la 6e édition de ses *Outlines of astronomy*, adopte cette opinion, qui paraît fort vraisemblable.

par un mouvement rétrograde, ou dirigé de l'orient à l'occident. — Ce mouvement anormal des satellites d'Uranus, commun *seulement* avec le mouvement de quelques-unes des comètes connues, s'explique difficilement, et fait supposer que la planète elle-même doit avoir son mouvement de rotation dans le même sens. Pour le certain, s'il est réel, c'est une puissante objection contre les systèmes cosmogoniques les plus en crédit.

69. — *Neptune et son satellite.* La planète Neptune, représentée par un trident ♆, attribut du dieu des mers, a été découverte à Berlin, le 23 septembre 1846, par M. Galle; elle occupait dans le ciel, à très-peu près, la place que M. Leverrier lui avait assignée, par les remarquables calculs qui en avaient démontré l'existence très-probable.

Cette planète n'est pas visible à l'œil nu; elle a l'aspect d'une étoile de huitième grandeur.

Elle se meut avec une grande lenteur, dans une orbite qui fait avec le plan de l'écliptique un angle de 1° 46' 59".

La durée de la révolution sidérale est de 164 ans et 266 jours. La durée de la révolution synodique, ou l'intervalle qui s'écoule entre deux conjonctions, est de 367 jours.

Comme pour les autres planètes, la distance de Neptune au Soleil (1) varie entre les limites suivantes, la

1. Nous ferons remarquer ici, que, malgré l'énormité de cette distance, qui est de plus d'un milliard de lieues, plusieurs raisons nous portent à croire que cette planète ne doit pas se trouver aux

distance moyenne de la Terre au Soleil étant toujours prise pour unité :

Distance aphélie...	= 30f,30	=	1,157,338,800	lieues.
— moyenne.	= 30 04	=	1,147,407,840	—
— périhélie.	= 29 78	=	1,137,476,880	—
Différence.........	= 0 52	=	19,861,920	—
Excentricité.......	= 0 26	=	9,930,960	—
Dimension de l'orbite.......		=	7,209,392,940	—

Il résulte de la dimension de l'orbite de Neptune, que cette planète, dans son orbite, parcoure par jour de 24 heures 7,209,392,940l : 60,157j = 119,843 lieues; puis, ensuite, par heure, 4993 lieues; par minute 83 lieues, et, enfin, par seconde 1l,4 de lieue.

Le diamètre de Neptune, pour la distance moyenne de la planète à la Terre, est de 2",7, ce qui donne la ligne suivante $\underline{2,7}$ pour son diamètre apparent à cette époque, toujours réduite à la même échelle de 1 millimètre pour une seconde.

Le diamètre réel de Neptune est de 4.8, celui de la Terre étant pris pour unité. Il en résulte que la planète

---

confins de notre système solaire. Les deux principales sont les suivantes : c'est qu'il existe des comètes dont l'orbite parabolique s'étend beaucoup au delà de l'orbite de Neptune; puis, ensuite, parce que la distance qui sépare notre Soleil de l'étoile la plus rapprochée de nous, surpasse de près de *huit mille fois* la distance de la planète audit Soleil. D'après cela, on voit que l'arène est large pour la révolution des astres et l'on doit supposer, avec raison, que cet espace immense n'est pas vide de mondes. Peut-être même existe-t-il au delà de Neptune d'autres planètes principales en aussi grand nombre que celles que nous connaissons? Actuellement c'est un secret pour nous, mais probablement, dans un temps plus ou moins reculé, les générations futures parviendront à l'éclaircir, à l'aide d'instruments d'optique plus perfectionnés que les nôtres. — *Voir le n° 3 du Complément.*

a un volume 110 fois plus considérable que celui de notre globe.

Quant au satellite de Neptune, il fut découvert par M. Lassel, à Starfield, près de Liverpool, au mois d'août 1847, découverte qui fut confirmée, le mois suivant, par M. Bond, à Cambridge, et par M. Otto Struve à Poulkova (États-Unis). — D'après les observations de ce dernier, la révolution de ce satellite s'accomplit en $5^j\ 21^h\ 2^m\ 44^s$.

L'inclinaison de son orbite sur l'écliptique est de 34° 7' et sa distance au centre de la planète de 100,000 lieues environ.

70. — *Renseignements généraux sur les planètes en général.* On appelle *planètes* tous les corps célestes qui ne luisent qu'en réfléchissant la lumière du Soleil et qui tournent elliptiquement soit autour de cet astre, soit autour d'une autre planète, qui lui est toujours infiniment supérieure en tout point et qui tourne autour du Soleil. Les planètes se classent en planètes principales ou planètes proprement dites, qui sont celles qui décrivent leur orbite autour du Soleil, et en planètes secondaires ou satellites, qui sont celles qui tournent autour des planètes principales, comme celles-ci tournent autour du Soleil. Telle est la Lune par rapport à la Terre et cette dernière par rapport au Soleil.

Les planètes principales se divisent en grandes et en petites planètes, dites planètes télescopiques. Ces dernières sont toutes placées entre Mars et Jupiter. Celles qu'on a pu observer jusqu'à ce jour sont, au nombre de 169 et sont toutes invisibles à l'œil nu. Parmi les grandes planètes, cinq jouissent d'un grand éclat;

ce sont Mercure, Vénus, Mars, Jupiter et Saturne : seulement Mars échappe souvent à la vue ; Uranus est difficilement visible à l'œil nu ; enfin Neptune est invisible à l'œil nu. — Toutes les planètes proprement dites ont un double mouvement qui leur est commun, dont un de rotation sur elles-mêmes et un de révolution autour du Soleil. D'après cela, les satellites en ont naturellement trois, dont un de rotation et deux de révolution.

Règle générale : La courbe elliptique décrite dans l'espace par une planète secondaire dans sa révolution autour d'une planète principale est, pour toutes, une ellipse en forme de spirale indéfinie, ce qui, comme nous l'avons déjà dit, est dû au mouv ment de transaction de la planète principale. (Même remarque également pour les courbes elliptiques que les planètes principales décrivent autour du Soleil, mais cela infiniment moins.)

Les mouvements (1) des planètes sont tous assujettis à un grand nombre d'inégalités qu'on nomme perturbations, et qui sont produites par l'action mutuelle que ces astres ont les uns sur les autres. Si chaque planète n'obéissait qu'à l'action du Soleil, son mouvement s'exécuterait dans une ellipse dont la forme serait tou-

---

1. Ces mouvements, pour toutes les planètes en général (de notre tourbillon s'entend), s'accomplissent, avec des vitesses différentes, dans la même direction, de l'ouest à l'est, comme le Soleil et la Lune, en sens inverse du mouvement diurne, et de plus s'accomplissent tous dans le plan de l'écliptique, à l'exception seulement de quelques-unes qui, durant leur course, en sortent très-peu des deux côtés. — Nous ajouterons ici que toutes les inégalités apparentes que ces mouvements offrent, vus de la Terre, disparaissent entièrement lorsqu'on les rapporte au Soleil, comme centre, et se résolvent toutes en une loi simple et généra-

jours constante, et chacune des périodes de ce mouvement serait absolument la même que celle qui la précède et que celle qui la suit; mais l'attraction étant universelle et réciproque entre toutes les parties de la matière, chaque planète éprouve incessamment l'action de toutes les autres; il en résulte qu'elles se meuvent dans des plans différents et que leurs orbites sont plus ou moins inclinées les unes par rapport aux autres. La théorie de ces perturbations forme actuellement le point le plus élevé de la mécanique céleste. C'est en se fondant sur les perturbations d'Uranus, que M. Leverrier est parvenu, de nos jours, à prédire l'existence de la planète nommée Neptune. Les trois lois suivantes, de l'illustre astronome Képler, règlent en partie le mouvement des planètes. — *Première loi.* Les planètes décrivent autour du Soleil des ellipses dont cet astre occupe un des foyers, appelé foyer central et commun à toutes les planètes. — *Deuxième loi.* Les aires des portions d'ellipse parcourues successivement par le rayon vecteur direct d'une planète, sont entre elles comme les temps employés à les parcourir. — *Troisième loi.* Les carrés des temps périodiques des révolutions des planètes autour du Soleil, sont entre eux comme les cubes des grands axes de leurs orbites. (Pour de nombreux développements explicatifs sur ces trois admirables lois et de très-précieux renseignements sur notre système solaire, et pour mieux dire, sur tout ce qui concerne l'astronomie en général, consulter le précieux ouvrage de M. François Arago, intitulé : *Astronomie populaire*, 4 vol. in-8, prix : 30 francs.)

Les planètes principales de notre système solaire ou

tourbillon sont au nombre de huit, plus les planètes télescopiques connues jusqu'à ce jour, qui, comme nous l'avons déjà dit, sont au nombre de cent soixante-neuf et sont toutes comprises entre Mars et Jupiter. Ces planètes se classent de la manière suivante, par rapport à leur éloignement du Soleil : *Mercure*, *Vénus*, la *Terre*, *Mars*, *planètes télescopiques* (169), *Jupiter*, *Saturne*, *Uranus* et *Neptune*. Parmi ces planètes principales, deux seulement sont placées entre le Soleil et la Terre et, à cause de cela, portent spécialement le nom de planètes inférieures; ce sont les deux premières, Mercure et Vénus. Toutes les autres sont plus éloignées du Soleil que la Terre; c'est pourquoi on les appelle planètes supérieures. Pour les principaux éléments de toutes ces planètes principales, moins ceux des planètes télescopiques (1), consulter les tableaux des pages suivantes (2), contenant tous les éléments des huit planètes principales, y compris ceux de leurs satellites. Tous ces tableaux, naturellement, ont pour but de donner une récapitulation claire et précise de tous les éléments de ces mêmes planètes, éléments dont nous avons fait mention dans les articles précédents, se rapportant à ces dites planètes, ainsi qu'à leurs satellites.

---

1. Pour les principaux éléments de ces 169 planètes télescopiques, voir l'*Annuaire du Bureau des longitudes;* lequel Annuaire donne, en outre de leurs éléments, le lever, le passage au méridien de Paris et le coucher des planètes principales comprises dans notre tourbillon, etc., etc., connaissances indispensables pour celui qui désire faire une étude tant soit peu pratique de l'astronomie.

2. Dans ces tableaux, que nous avons en grande partie extraits du très-important Ouvrage de M. C. Flammarion, intitulé : *La pluralité des mondes habités*, nous n'avons pas cru devoir men-

Malgré l'extrême précision de ces tableaux, que, sans aucun doute, nos bien-aimés Lecteurs consulteront plus d'une fois en lisant cet écrit, nous allons, dans le but de leur être agréable et pour leur donner, en même temps, une idée plus nette de notre système solaire, employer les comparaisons suivantes, qui sont celles dont s'est servi l'illustre astronome anglais Herschell, dans ses *Mémoires astronomiques*.

Qu'on se représente, par exemple, un globe de 65 centimètres de diamètre figurant le Soleil. Un grain de moutarde roulant sur une circonférence de 53 mètres de diamètre figurera *Mercure ;* un pois, de grosseur ordinaire, sur une circonférence de 92 mètres de diamètre, représentera *Vénus*. La Terre sera figurée par un pois un peu plus gros sur une circonférence de 140 mètres de diamètre ; *Mars* par une tête d'épingle ordinaire sur une circonférence qui aura un diamètre de 210 mètres. Les petites planètes télescopiques seront représentées par de tout petits grains de sable, de grosseurs différentes, roulant sur des circonférences dont le diamètre varierait de 325 à 390 mètres. Une orange moyenne, sur un cercle de 715 mètres de diamètre serait *Jupiter ;* une orange moins

---

tionner tout ce qui se rapporte à l'intensité de lumière et de chaleur que les planètes principales sont susceptibles d'éprouver, ainsi que leur densité, leur masse et la pesanteur des corps à leur surface. Naturellement, ainsi qu'il est facile de le comprendre, ces données, rapportées à ce qui se passe sur notre globe, n'ont en réalité aucune valeur scientifique, car nous devons comprendre qu'il doit exister, sur chacune de ces planètes, des causes qui nous sont complètement inconnues et qui, certainement, sont susceptibles, pour ces dernières appréciations, de nous faire commettre les erreurs les plus graves. — Pour ce qui a rapport à l'intensité de lumière et de chaleur, voir le NOTA de la page suivante.

grosse d'un cinquième environ, sur un cercle de 1,300 mètres de diamètre, figurerait *Saturne;* pour *Uranus* ce serait une grosse cerise sur un cercle dont le diamètre serait de 2,660 mètres; enfin, *Neptune,* qui n'était pas connue d'Herschell, serait représentée par une prune Mirabelle roulant sur une circonférence de 4,200 mètres de diamètre. Telle est l'idée approximative que l'on peut se faire de notre système planétaire.

NOTA. — Une observation très-importante est à faire ici : c'est que la croyance populaire, consistant à croire que sur Mercure la chaleur doit être excessive, tout le contraire devant avoir lieu sur Neptune, la planète la plus éloignée de notre globe solaire, tandis que Mercure est celle qui en est la plus rapprochée, est *complètement fausse,* quelque rationnelle qu'elle nous paraisse au premier abord. Pour prouver la vérité que nous venons d'émettre, il nous suffira de dire que les rayons solaires du Soleil qui nous éclaire et réchauffe en même temps, n'acquièrent leur propriété calorifique et lumineuse pour l'Être humain, qu'au moyen de leur combinaison avec les molécules de notre atmosphère terrestre. Comme preuve de ce que nous avançons, il nous suffira encore de donner la *limite des neiges perpétuelles* sous les différentes latitudes de notre globe terrestre. Ces limites sont les suivantes : sous la latitude de 0°, autrement dit sous l'Équateur, elle est de 4800 mètres de hauteur; sous la latitude de 20°, elle est de 4600 mètres; sous celle de 45°, elle est seulement de 2550 mètres; enfin, sous la latitude de 65°, elle n'est que de 1500 mètres de hauteur. En outre de cela, nous ferons remarquer que la clarté lumineuse des différentes couches d'air de notre atmosphère terrestre, est d'autant plus faible que cette couche se trouve plus élevée; vérité que l'on a découverte à l'aide des ballons, et qui est connue de tous les véritables aéronautes. Maintenant, chers Lecteurs, que devons-nous conclure des vérités indiscutables que nous venons de désigner? Certainement ces conclusions sont tout à fait *évidentes,* et nous penserions vous faire une véritable injure, en prenant la liberté de vous les désigner nous-même. A vous donc de les *déduire* et de les *apprécier...*

NOMS des Planètes.	DIAMÈTRE		SURFACE celle de la Terre étant 1 et égale à 5,093,142,812 myriamètres carrés.	VOLUME celui de la Terre étant 1 et égal à 1,080,863,240 myriamètres cubes.	DURÉE des saisons.	NOMBRE des satellites.
	COMPARÉ à celui de la Terre.	RÉEL en mètres.				
Soleil....	112f,060mf	1,426,839,136m	12,557f,444mf	1,407,187f,130mf	Uniforme.	Tous les astres du système.
Mercure..	0 ,391	4,978,530	0 ,153	0 ,060	22j	
Vénus....	0 ,985	12,541,810	0 ,970	0 ,957	56	
Terre....	1 ,000	12,732,814	1 ,000	1 ,000	3m,00	1
Mars.....	0 ,519	6,608,330	0 ,270	0 ,140	5 ,22	2
Jupiter...	11 ,225	142,925,838	126 ,000	1,414 ,350	2a,11,18	4
Saturne. .	9 ,022	114,875,448	81 ,396	734 ,359	7 , 4,15	8
Uranus...	4 ,344	55,311,344	18, 870	81 ,972	21 , 0,22	4
Neptune..	4 ,719	60,086,150	22 ,278	105 ,087	41 , 1,26	1

NOMS des Planètes et Signes.	DISTANCE AU SOLEIL Aphélie Moyenne Périhélie	La distance moyenne de la Terre au Soleil étant 1.	Réelle en lieues.	EXCENTRICITÉ Le demi-grand axe étant 1. Réelle en lieues.	DURÉE de rotation Comparée à celle de la Terre. Réelle.	DURÉE des révolutions sidérales. Comparées à celle de la Terre. En jours.	INCLINAISON Des orbites sur l'écliptique terrestre. Des axes sur l'équateur céleste
Mercure. ☿	Aph....	$0^{f},467^{mf}$	$17,826,913^{l}$	$0^{f},20560$	$1^{f},004^{mf}$	$0^{f},25$	7°,0',8"
	Moy....	0,387	14,781,852				
	Pér.....	0,307	11,736,791	$2,045,061^{l}$	$24^{h},5^{m},28^{s}$	87j,9693	20°,0',0"
Vénus. ♀	Aph....	0,728	27,806,688	0,00684	0,973	0,63	3,23,35
	Moy....	0,723	27,615,708				
	Pér.....	0,718	27,424,728	190,980	23,21,7	224,7008	40,12,0
Terre. ♁	Aph....	.....	38,832,600	0,01677	1,000	1,00	0,0,0
	Moy....	1,000	38,196,000				
	Pér.....	.....	37,559,400	636,600	23,56,4	365,2564	66,32,32
Mars. ♂	Aph....	1,666	63,634,536	0,09326	1,027	1,92	1,51,2
	Moy....	1,524	58,210,704				
	Per.....	1,382	52,786,872	5,423,832	24,39,21	686,9796	62,43,5

NOMS des Planètes et Signes.	DISTANCE AU SOLEIL			EXCENTRICITÉ	DURÉE de rotation	DURÉE des révolutions sidérales	INCLINAISON
	Aphélie Moyenne Périhélie	La distance moyenne de la Terre au Soleil étant 1.	Réelle en lieues.	Le demi-grand axe étant 1. / Réelle en lieues.	Comparée à celle de la Terre. / Réelle.	Comparées à celle de la Terre. / En jours.	Des orbites sur l'écliptique terrestre. / Des axes sur l'équateur céleste
Jupiter. ♃	Aph	5f,454mf	196,823,988l	0f,04823	0f,414mf	11f,87cf	1°,18',40''
	Moy	5,203	193,004,378				
	Pér.....	4,952	189,184,788	3,819,600l	9h,55m,45s	4,332j,5848	86°,54',0''
Saturne. ♄	Aph	10,073	384,748,308	0,05604	0,428	29,48	2,29,28
	Moy	9,539	364,351,644				
	Pér.....	9,005	343,954,980	20,396,664	10,16,0	10,749,2198	64,0,0
Uranus. ♅	Aph	20,08cf	766,975,680	0,04658	»	84,25	0,46,30
	Moy	19,18	732,599,280				
	Pér.....	18,28	698,222,880	34,376,400	»	30,686,8208	21 0 0
Neptune. ♆	Aph	30,30	1,157,338,800	0,00852	»	164,62	1,46,59
	Moy	30,04	1,147,407,840				
	Pér.....	29,78	1,137,476,880	9,930,960	»	60,126,7200	»

NOMS des Planètes.	VALEUR des orbites en lieues de 4 kilomètres.	CHEMIN MOYEN PARCOURU DANS LEURS ORBITES PAR			
		Jour.	Heure.	Minute.	Seconde.
Mercure.............	92,877,332[1]	1,055,784[1]	43,991[1]	733[1]	12[1]
Vénus...............	173,515,016	772,205	32,175	536	8,933
La Terre............	239,993 107	657,065	27,378	456	7,6
Mars................	365,749,495	532,402	22,183	370	6,166
Jupiter.............	1,248,684,137	288,208	12,009	200	3,33
Saturne.............	2,289,294,249	212,775	8,866	148	2,466
Uranus..............	4,603,067,796	150,001	6,250	104	1,733
Neptune.............	7,209,392,940	119,843	4,993	83	1,383

NOMS des Planètes.	MOYENS mouvements diurnes en degrés et parties de degré.	MOYENS mouvements diurnes en secondes de degré.	VALEUR MOYENNE DE L'ANGLE VISUEL DE 1″.	
			En lieues.	En mètres.
Mercure	4°,0923387	14,732″,419^{m}	71^{l},665^{m}	286,660^{m}
Vénus	1,6021305	5,767,670	133,885	535,540
La Terre............	0,9856091	3,548,193	185,180	740,720
Mars................	0,5240329	1,886,518	282,214	1,128,564
Jupiter.............	0,0830918	299,129	963,490	3,853,960
Saturne.............	0,0334597	120,455	1,766,430	7,065,720
Uranus	0,0117314	42,233	3,551,749	14,206,996
Neptune	0,0059874	21,554	5,562,803	22,251,212

Noms des planètes avec le 1/2 diam. en mètres.	Satellites des Planètes.	Distances moyennes le 1/2 diamètre de la Planète étant 1.	Réelles en lieues.	Durées des révolutions en jours et parties de jour.	Époques de leurs découvertes.
Terre 6,366,407^{m}	1 Lune.....	$59^{f},87^{cf}$	$94,066^{l}$	$29^{j},458^{m}$	De toute antiquité.
Mars 3,304,167^{m}	1er »	$1^{f},16^{c}$	958^{l}	$0^{j},318^{m}$	18 août 1877 à Washington.
	2e »	2,91	2,403	1,260	
Jupiter 71,462,919^{m}	1er Io......	$6^{f},049^{m}$	$107,500^{l}$	$1^{j},769^{m}$	Du 7 au 13 janvier 1610
	2e Europa....	9,623	170,500	3,551	
	3e Ganimède..	15,350	272,000	7,155	
	4e Callisto...	26,998	478,500	16,689	
Saturne 57,437,724^{m}	1er Mimas...	$3^{f},35^{c}$	$51,750^{l}$	$0^{j}.943^{m}$	17 sep. 1789
	2e Encelade..	4,30	66,400	1,370	28 août 1789
	3e Thétis....	5,28	82,200	1,888	Mars 1684
	4e Dione....	6,82	105,300	2,739	dito dito
	5e Rhéa.....	9,52	147,100	4,517	23 déc. 1672
	6e Titan.....	22,08	341,000	15,945	25 mars 1655
	7e Hypérion..	26,78	412,500	21,297	Sept. 1848
	8e Japhet....	64,36	991,000	79,330	Octobre 1671
Uranus 27,655,672^{m}	1er Ariel....	$7^{f},134^{m}$	$49,250^{l}$	$2^{j},520^{m}$	Janvier 1789
	2e Umbriel...	9,938	68,750	4,144	dito dito
	3e Titania...	16,301	115,000	8,706	Février 1790
	4e Obéron....	21,797	150,000	13,463	Mars 1794
Neptune 30,040,075^{m}	1 »	$13^{f},06^{c}$	$100,000^{l}$	$6^{j}.877^{m}$	Août 1847

TABLE

DES

PRINCIPALES DÉCOUVERTES ASTRONOMIQUES

RÉFLEXIONS GÉNÉRALES

SUR LES

TABLEAUX PRÉCÉDENTS

Pour peu qu'on examine, avec un peu d'attention, les tableaux des pages 182 à 187, il est facile de s'apercevoir que de nombreuses et importantes réflexions peuvent se faire sur les globes en question. Nous allons ici en faire quelques-unes se rapportant à notre globe terrestre qui, ainsi que nous le verrons, est loin d'être un des plus favorisés. En effet, si nous considérons attentivement le premier tableau, nous voyons de suite que le diamètre de notre globe terrestre est bien petit comparativement à ceux des planètes Uranus, Neptune, Saturne et Jupiter dont le diamètre est plus de onze fois plus grand que celui de notre Terre. De cette petitesse du diamètre de la Terre par rapport à ceux des planètes désignées ci-dessus, il résulte que, comme volume, notre globe terrestre n'est que la 19e partie d'Uranus, la 22e de Neptune, la 81e de Saturne et, enfin, la 126e partie de Jupiter.

Comme l'on voit, ces nombres parlent peu en faveur de notre petit globe qui, cependant, à nos yeux, nous paraît si gros et qui, certainement, doit être invisible

pour les habitants des trois planètes principales : Saturne, Uranus et Neptune, à supposer que leurs habitants aient une vue semblable à la nôtre, et très-peu visible pour les habitants de Jupiter. Quant à la durée de ses saisons, il est également le moins favorisé des planètes susdésignées ; conséquence naturelle de son rapprochement du Soleil, et ce qui, en même temps, occasionne des changements de température plus précipités, et, par conséquent, plus pénibles pour le corps humain qui en souffre plus ou moins selon les individus. Ce défaut est-il compensé par l'éclairage de quelques-unes de ses nuits que lui procure la Lune? Aucunement, et la raison en est simple : c'est parce que ces planètes n'ont pas seulement l'avantage d'avoir une lune, mais elles en ont plusieurs ; ainsi Mars en a *deux*, qui ont été tout nouvellement découvertes ; Jupiter en a *quatre;* Saturne *huit;* Uranus *quatre* et Neptune *une*, en attendant qu'on découvre ses compagnes ; car, probablement, cette importante planète ne doit pas être sans en avoir d'autres ; tout, du moins, nous le fait supposer. D'après cela, comment nos nuits terrestres, qui ne sont que partiellement éclairées durant le mois lunaire, pourraient-elles être mises en parallèle avec celles des planètes en question, du moment que l'éclairage de nos nuits est, par rapport à celles de ces planètes, comme 1 : 2 pour Mars ; comme 1 : 4 pour Jupiter ; comme 1 : 8 pour Saturne, etc. Comme l'on voit, tous ces rapports sont peu à l'avantage de notre petit globe.

Passons, maintenant, aux deux tableaux suivants, compris dans les pages 183 et 184, et voyons en quoi elle peut être privilégiée par rapport à sa distance au

Soleil. Cette distance n'est ni la plus rapprochée, ni la plus éloignée, elle n'est pas non plus celle qui représente la moyenne distance. Ici encore, aucun privilége n'existe donc pour elle. — Quant à son excentricité, elle n'a rien de remarquable par rapport à celles des autres planètes. — Est-ce sa rotation diurne qui est susceptible de nous prouver sa supériorité sur les autres planètes, ses compagnes? Pas davantage; puisque sa vitesse est moindre que celles de Mercure et de Mars, les deux plus petites planètes de notre système solaire et, par conséquent, les moins importantes évidemment; tandis qu'elle est plus grande que celles de Vénus, Jupiter et Saturne, et probablement d'Uranus et de Neptune dont on ne connaît pas encore la durée de rotation. Si le plus de lenteur de mouvement de rotation de notre globe terrestre, par rapport au mouvement rotatoire des planètes susdésignées, est pour lui un avantage (ce qui nous paraît fort douteux, vu ce que nous venons de dire), nous ferons remarquer que ce désavantage, pour les deux plus grosses planètes de notre système solaire (Saturne et Jupiter), est grandement compensé par le grand et magnifique éclairage que leurs nombreux satellites doivent leur procurer pendant leurs nuits, qui, en réalité, n'en seraient pas; puisque l'obscurité à peu près complète, comme sur notre globe terrestre, pour la moitié de nos nuits, doit leur être inconnue; ce qui, il faut en convenir, n'est pas un avantage à dédaigner.

Si, maintenant, nous examinons les deux tableaux suivants, compris dans les pages 185 et 186, nous voyons : que le premier tableau nous donne la valeur,

en lieues de quatre kilomètres, des orbites des planètes et, également en lieues de quatre kilomètres, leur vitesse moyenne par jour, heure, minute et seconde. Ces connaissances sont plus curieuses qu'utiles; tandis que celles que nous donne le second tableau, sont au contraire très-importantes. En effet, ces connaissances nous seront d'une grande utilité plus tard, pour pouvoir calculer la position des planètes principales dans leurs orbites, à toute époque quelconque (voir la figure 19 et son explication). — Quant aux deux dernières cases de ce deuxième tableau, donnant la valeur de l'angle visuel de 1'' pour chacune des planètes principales, il est facile de comprendre que de telles connaissances sont d'un intérêt considérable, soit pour calculer le diamètre du Soleil, celui de ses différentes taches et leurs distances entre elles, soit pour calculer les différents diamètres des planètes principales et de leurs satellites, ainsi que la distance de ces dernières à leurs planètes et leurs distances entre elles.

Enfin si nous considérons le dernier tableau, page 187, nous voyons ce que nous avons déjà remarqué, en examinant le premier tableau : c'est que, sous le rapport des satellites, notre globe terrestre est le moins bien partagé des *cinq* planètes supérieures, y compris la planète Mars qui, cependant, est d'un volume beaucoup plus petit que le sien (la 14 centième partie seulement); car, pour ce qui est de Neptune, nous le répétons ici, tout nous fait supposer que la seule lune qu'on lui connaisse, n'est pas sans doute sans avoir quelques compagnes qu'on découvrira plus tard.

Si, maintenant, nous faisons la récapitulation de tou-

tes les observations que nous avons faites sur les différents tableaux comprenant les pages 182 à 187, que devons-nous en conclure? Naturellement nous croyons rationnel d'en conclure la vérité suivante, qui nous paraît pour ainsi dire indiscutable : c'est qu'il nous est impossible de ne pas reconnaître que, comme notre Terre, les sept autres planètes principales de notre système solaire doivent avoir, appropriés à leur nature physique, leur humanité, ainsi que leurs règnes animal, végétal et minéral; car notre Terre n'occupant, par rapport aux autres planètes, aucun rang spécial, tant par sa position que par son volume, etc., rien ne peut jusfier pour elle le privilége exclusif d'être seule habitée, opinion qui certainement serait considérée aujourd'hui comme excessivement ridicule. D'après cela, toutes les planètes principales qui composent notre système solaire seraient donc des mondes habités comme le nôtre; seulement nous devons penser que tous ces mondes, y compris la Terre, doivent être à des degrés d'avancement très-différents les uns des autres. Ainsi, par exemple, il doit y en avoir de beaucoup plus avancés que le nôtre (physiquement, intellectuellement et moralement parlant), où tout doit être composé d'une substance de plus en plus raffinée, d'une densité de plus en plus taible, et où l'élément fluidique doit dominer. Leurs atmosphères, comme celles de tous les globes matériels, doivent être appropriées à leur distance du Soleil et jouir de propriétés plus ou moins lumineuses. Dans ces mondes, le mal doit être inconnu; les arts et les sciences doivent être portés à un degré de perfection que nous ne pouvons comprendre; puis, enfin, leur organisation physi-

que, moins matérielle, ne doit être sujette ni aux souffrances, ni aux maladies, ni aux infirmités que nous voyons parmi nous. Les hommes doivent y vivre en paix, sans chercher à se nuire et exempts de chagrins, ainsi que des soucis, des afflictions et des besoins de toute espèce qui nous assiégent sur cette Terre. Tel on croit être le colossal Jupiter, généralement considéré par les astronomes comme étant la planète la plus avancée de notre tourbillon; puis viendrait Saturne, puis Uranus, puis Neptune et enfin la Terre, qui serait suivie par Vénus, Mars et Mercure, qui serait la planète la moins avancée. D'après cela, il faudrait en conclure : que le plus ou moins d'avancement d'un globe dans la hiérarchie des mondes, est généralement en rapport avec son plus ou moins de volume. C'est du moins ce qui arriverait pour notre tourbillon, d'après ce que nous venons de dire.

Si nous reconnaissons qu'il existe des mondes plus élevés que le nôtre, nous devons aussi reconnaître qu'il doit également en exister de plus arriérés, et cela physiquement, spirituellement et moralement parlant; où la matière doit être plus dense, la température moins régulière et l'humanité à l'état sauvage et barbare, dont les instincts ne sont tempérés par aucun sentiment de délicatesse, de bienveillance et de justice; où la force brutale fait seule la loi; dont les Êtres qui les habitent sont sans industrie et sans invention, et dépensent leur vie à la conquête de leur nourriture. Telles ont été autrefois et telles sont encore aujourd'hui sur notre Terre, mais infiniment moins, certaines peuplades composant notre humanité. Telle serait l'humanité de Mercure, la planète la

moins épurée des huit planètes principales comprises dans notre tourbillon, et considérée généralement comme étant un monde très-inférieur au nôtre sous tous les rapports, c'est-à-dire physiquement, intellectuellement et moralement parlant. Vénus, à ce que l'on croit, serait de très-peu inférieure à la Terre, et enfin Mars serait classé entre Vénus et Mercure, qui, comme nous l'avons dit plus haut, serait considéré comme la planète la plus arriérée des huit planètes principales de notre tourbillon, etc.

Pour avoir des renseignements scientifiques, psychologiques et moraux sur notre globe terrestre en particulier et sur les différents mondes habités de notre tourbillon, consulter les deux *importants* ouvrages suivants : *La Genèse* d'Allan Kardec et *la Pluralité des mondes habités* de M. C. Flammarion.

71. — *Comètes*, les astres qui, comme les planètes, tournent autour du Soleil et sont, pour la plupart, munis d'une queue, vaporeuse plus ou moins étendue. L'aspect extraordinaire de ces astres, leurs mouvements rapides et qui semblent irréguliers, la manière inattendue dont ils éclatent souvent sur nous, et la grandeur imposante qu'ils acquièrent quelquefois, les ont rendus dans tous les siècles un objet d'étonnement, non sans crainte superstitieuse de la part des ignorants, et une énigme pour tous ceux qui furent les plus familiarisés avec les merveilles de la création et les opérations des causes naturelles.

Nous ferons observer que ce qui, de tout temps, fut une énigme pour tous, n'en est plus une aujourd'hui, depuis l'apparition sur notre globe de la sublime et on

ne peut plus consolante *Doctrine spirite*. — Pour avoir connaissance de tout ce qui se rapporte à cette admirable et on ne peut plus consolante doctrine, prendre connaissance des très-importants ouvrages spirites d'Allan Kardec, dont nous donnons la nomenclature à la fin de ce volume...

Les comètes, visibles pour nous dans une très-faible partie de leur révolution périodique autour du Soleil, décrivent de vastes paraboles ou ellipses très-allongées, dont les orbites sont plus ou moins excentriques pour chacune et dont le Soleil occupe l'un des foyers, appelé foyer central, lequel foyer est commun à tous les astres de notre tourbillon. Les comètes apparaissent tantôt comme des masses compactes, tantôt comme de simples vapeurs lumineuses n'offrant aucun caractère de solidité; mais généralement on distingue dans les comètes : 1° la *tête*, masse de lumière large et éclatante, mais terminée d'une manière diffuse; 2° le *noyau*, partie beaucoup plus brillante et plus nettement découpée, située au centre de la tête; 3° la *queue* ou *chevelure*, traînée lumineuse plus ou moins considérable et plus ou moins diffuse, qui part de la tête dans une direction opposée au Soleil, et très-souvent se subdivise en plusieurs bandes. Ces queues prennent quelquefois des dimensions fabuleuses. Ainsi, on en a observé qui avaient plus de 80 millions de kilomètres de longueur. D'autres fois elles sont de très-petites dimensions et même nulles pour quelques-unes. Dans ce dernier cas, les comètes affectent la forme circulaire, quelquefois plus ou moins allongée ou plus ou moins tronquée, mais ayant toujours la partie la plus dense située vers le centre et la moins dense à ses

extrémités. La détermination de l'orbite des comètes est fort difficile à cause de leur mouvement irrégulier (1). Ainsi, elles vont tantôt d'orient en occident, tantôt d'occident en orient; les unes se dirigent du midi au nord, les autres du nord au midi, et le plan de leur orbite fait les angles les plus divers avec le plan de l'écliptique. Quelquefois aussi on voit les comètes demeurer stationnaires un jour et le lendemain s'avancer de 40 à 50 degrés, puis rétrograder subitement (2). Quelques-unes, cependant, paraissent avoir un cours plus régulier, ce qui a permis aux astronomes de pouvoir calculer approximativement leurs retours périodiques. Ces comètes sont : 1° la comète de Halley, dont la durée de révolution est de 75 à 76 ans. Son excentricité énorme, qui est de 0,967, lui permet de s'éloigner du Soleil deux fois plus qu'Uranus et de s'en rapprocher

---

1. Le mouvement de ces astres, tout irrégulier qu'il paraisse, est cependant, il ne nous est pas permis d'en douter, réglé d'après des lois immuables, seulement ces lois doivent être, sans doute, essentiellement différentes de celles qui retiennent les planètes dans leur orbite.

2. Un semblable déplacement, qui au premier abord paraît incompréhensible, est au contraire tout à fait rationnel et vient à l'appui de ce que nous avançons dans plusieurs articles de notre *Philosophie spirite*, concernant l'occupation des Esprits, à l'état de désincarnés. En effet, des déplacements anormaux semblables ne peuvent avoir lieu que dans un but providentiel, pour éviter des catastrophes plus ou moins malheureuses pour les mondes habités de notre tourbillon. Telles sont les planètes principales que comprend notre système solaire et dont nous avons fait mention dans les nos 59 à 70. Nous ajouterons même qu'on ne peut attribuer un autre but aux nombreuses perturbations que tous les astres de notre système éprouvent plus ou moins, dans leurs révolutions annuelles autour de l'astre radieux.

Ces déplacements anormaux et les perturbations dont nous

plus près que Vénus. Sa dernière apparition date de 1835; — 2° la comète de Encke, ou comète à courte période, ayant son périhélie entre Mercure et le Soleil, et son aphélie entre les planètes télescopiques et Jupiter, à peu près à moitié. La durée de sa révolution est de 1,207 jours; — 3° la comète de Gambart, durée de révolution, 2,417 jours ou 6 ans 72 centièmes; périhélie entre Vénus et la Terre, et aphélie à un rayon de l'orbite terrestre environ au delà de l'orbite de Jupiter. Sa dernière apparition date de 1865; — 4° la comète de Faye, durée de révolution, 2,718 jours ou 7 ans 44 centièmes. Aphélie un peu plus loin que l'orbite de Jupiter.

Nous ferons observer ici que les quatre comètes, dont nous venons de faire mention, sont les seules dont on connaisse le retour périodique avec certitude, sauf les cas de perturbation qui peuvent occasionner quelques

---

venons de parler, qui sont excessivement nombreuses et perpétuellement changeantes, auraient donc pour but providentiel d'éviter des rencontres plus ou moins malheureuses entre les astres de notre système.

De cette première vérité découle la seconde : c'est qu'il ne nous est pas permis de pouvoir douter un seul instant, que ce sont les Êtres spirituels (Esprits désincarnés) qui sont chargés, par DIEU, de veiller à cette sublime harmonie céleste.

Ces deux vérités sont tellement évidentes pour nous, que nous ne pensons pas qu'une personne de bonne foi soit susceptible de pouvoir les mettre en doute un seul instant, d'autant mieux qu'elles sont essentiellement rationnelles et complétement d'accord avec la conscience humaine. Au surplus, à l'appui de la première, que MM. les astronomes étudient avec soin les catastrophes épouvantables qui seraient susceptibles d'arriver, si ces déplacements anormaux de quelques comètes et les perturbations susmentionnées n'existaient pas, et nous sommes intimement convaincu qu'ils seront du même avis.

légères différences dans leur retour, soit en avance, soit en retard.

Quant aux autres comètes dont on n'a pu calculer les différents éléments avec certitude, depuis Jésus-Christ jusqu'en 1864, sans avoir de certitude, cependant, si parmi elles il s'en trouve qui soient périodiques (ce qui naturellement doit exister), elles sont au nombre de 233. — Pour les divers éléments de ces 233 comètes et une infinité de renseignements importants sur ces astres, consulter le tome deuxième de l'*Astronomie populaire* de François Arago, œuvre posthume comprenant quatre volumes in-8°, avec de nombreuses figures explicatives...

72. — *Étoiles filantes*, petits corps d'une très-petite dimension, n'ayant aucun rapport avec les étoiles, et généralement de la grosseur d'une pierre ordinaire, qui traversent rapidement l'atmosphère terrestre, et qui s'échauffent assez, par leur frottement contre les molécules d'air, pour devenir incandescents. Quelquefois ces petits corps tombent sur la Terre, et alors ils constituent ce qu'on nomme des *aérolithes* (1); d'autres fois ils disparaissent sans avoir atteint la surface du globe. On explique les étoiles filantes, en admettant qu'il existe,

---

1. D'après toutes les analyses chimiques qu'on a pu faire de ces corps, l'on reconnaît aujourd'hui qu'ils sont tous composés de substances connues à la surface de la Terre. Ainsi, par exemple, les corps simples dont ils se composent sont les suivants : « L'oxygène, le soufre, le carbone, le silicium, l'aluminium, le magnésium, le calcium, le potassium, le sodium, le fer, le nickel, le cobalt, le chrome, le manganèse, le cuivre, l'étain et le titane; nombre total dix-sept. Les éléments les plus immédiats sont parmi les composés métalliques : le fer allié de nickel, une combinaison

dans l'espace, un grand nombre de petits corps qui se meuvent en obéissant aux attractions du Soleil et des planètes; que la Terre, dans son mouvement annuel autour du Soleil, vient en rencontrer successivement un certain nombre; que ceux dont elle s'approche suffisamment sont attirés par elle, jusqu'à venir se réunir à sa masse; tandis que d'autres ne font que pénétrer d'une petite quantité dans l'atmosphère, d'où ils sortent ensuite pour continuer leur mouvement de révolution dans l'espace.

Les observations suivies, que l'on a faites depuis un certain nombre d'années, montrent que les petits corps, dont nous venons de parler, ne sont pas uniformément répandus dans les diverses régions que la Terre traverse dans son mouvement annuel. Il existe des espèces de couches ou d'amas de ces corps; en sorte que, lorsque la Terre vient à s'approcher des régions où ils se trouvent, le nombre des étoiles filantes que l'on peut observer devient beaucoup plus grand qu'il ne l'est habituellement, ainsi que nous le prouve le tableau suivant, comprenant les étoiles filantes vues en une heure, du 5 août 1853 au 12 août de la même année :

---

de phosphore avec du fer et du nickel, du sulfure de fer et des pyrites magnétiques; parmi les substances oxydées : le fer magnétique et le chromate de fer; parmi les silicates : l'olivine, l'anortite, le labrador et l'augite.

On voit que les aérolithes sont formés de matières extrêmement variées. Lors même que d'après leur aspect on est porté à les considérer comme des masses de fer, ils ne sont pas formés de ce seul corps, mais ils ont en général une composition très-complexe.

JOURS d'observations.	NOMBRE d'étoiles filantes vues en 1h.	JOURS d'observations.	NOMBRE d'étoiles filantes vues en 1h.
5 août 1853.	20	9 août 1853.	49
6 —	19	10 —	56
7 —	23	11 —	38
8 —	33	12 —	34

Ce tableau montre que le nombre des étoiles filantes, vues en une heure, a atteint une valeur maximum le 10 août 1853. Cette valeur de maximum d'une époque peut exister pendant plusieurs années, mais naturellement diffère pour chacune de ces années, et au bout d'un certain temps peut disparaître pour reparaître plus tard. D'après cela, cette valeur de maximum d'une époque serait censée jouir d'une certaine périodicité, due à la différence de temps de révolution qui existe entre ces petits astres et notre globe terrestre.

Quant à l'explication de l'inflammation des petits astres, dont il est fait mention ici, qui consiste à admettre une combinaison de leur matière avec celle de notre atmosphère, à la suite d'une élévation de température causée par la résistance de l'air et l'énorme vitesse dont sont animées les étoiles filantes : cette explication a trouvé une objection, dans la grande hauteur à laquelle beaucoup de ces phénomènes se manifestent. Mais il n'est pas difficile de tourner cette difficulté, de trouver des raisons pour expliquer comment les matières ignées

peuvent s'enflammer bien au delà des dernières couches de l'enveloppe gazeuse de notre planète. Poisson, dans ses *Recherches sur la probabilité des jugements*, s'exprime ainsi à cet égard :

« A une distance de la Terre où la densité de l'atmosphère est tout à fait insensible, il serait difficile d'attribuer, comme on le fait, l'incandescence des aérolithes à un frottement contre les molécules de l'air. Ne pourrait-on pas supposer que le fluide électrique, à l'état neutre, forme une sorte d'atmosphère qui s'étend beaucoup au delà de la masse d'air, qui est soumise à l'attraction de la Terre, quoique physiquement impondérable, et qui suit, en conséquence, notre globe dans ses mouvements? Dans cette hypothèse, les corps dont il s'agit, en entrant dans cette atmosphère impondérable, décomposeraient le fluide neutre par leur action inégale sur les deux électricités, et ce serait en s'électrisant qu'ils s'échaufferaient et deviendraient incandescents. »

Les mouvements apparents des étoiles filantes sont quelquefois directs, quelquefois rétrogrades. Cela tient probablement à ce que le mouvement direct absolu des anneaux d'astéroïdes qui entourent au loin le Soleil, n'est pas égal à celui de la Terre, autrement dit est plus lent.

Les divers anneaux d'astéroïdes qui entourent le Soleil, peuvent avoir des constitutions très-diverses et présenter des amas très-inégalement pressés. Ce qui d'abord explique la différence de couleur qui existe pour beaucoup, lorsqu'ils s'enflamment; puis, ensuite, le nombre inégal des apparitions aux mêmes époques, ou à des époques différentes. Mais, dans tous les cas, quoi-

que ces corps ne deviennent, en général, visibles pour nous qu'en approchant de notre planète, ils doivent cependant se projeter sur l'astre radieux. Or le disque du Soleil s'obscurcit quelquefois momentanément et sa lumière s'affaiblit à tel point, qu'on voit les étoiles en plein midi. M. de Humboldt rappelle avec raison qu'un phénomène de ce genre, qui ne peut s'expliquer ni par des brouillards, ni par des cendres volcaniques, eut lieu en 1547 et dura trois jours. Avant lui, Chladni et Schnurrer attribuèrent au passage de masses météoriques devant le disque du Soleil, les phénomènes analogues des années 1090 et 1208, qui durèrent moins longtemps : le premier pendant trois heures seulement, et le dernier pendant un temps à peu près double, autrement dit six heures.

Messier rapporte que le 17 juin 1777, vers midi, il vit passer sur le Soleil, pendant cinq minutes, une masse prodigieuse de globules noirs. Ces globules ne faisaient-ils pas partie de l'un des anneaux d'astéroïdes, dont toutes les observations des météores cosmiques tendent à faire admettre l'existence? Deux autres obscurcissements du Soleil, celui du commencement de février 1106 et celui du 12 mai 1706, pendant lequel, vers dix heures du matin, la nuit devint telle que les chauves-souris se mirent à voler et qu'on fut obligé d'allumer des chandelles, ne paraissent pas pouvoir s'expliquer autrement.

Des astronomes, entre autres MM. Erman et Petit, en ont conclu, avec quelque vraisemblance, qu'on devait chercher, dans l'interposition entre la Terre et le Soleil d'une grande quantité de petits corps ignés formant un

anneau autour de ce dernier, d'une épaisseur plus ou moins considérable dans les diverses parties qui la composent, la cause des abaissements de température qui se rencontrent périodiquement en février et en mai. Voilà que des corps, dont l'existence ne nous était révélée que par des phénomènes d'incandescence dans le voisinage de notre planète, nous apparaissent par l'obscurcissement de l'astre radieux, foyer de toutes les orbites des corps planétaires. Mais, si ces corps forment des anneaux d'une certaine densité, comment ne nous deviennent-ils pas visibles, au moins dans leur ensemble, en réfléchissant la lumière du Soleil? Dominique Cassini, en étudiant la lumière zodiacale (L. XV, t. II, p. 183 à 197), a été conduit à admettre l'existence d'une immense nébuleuse répandue circulairement autour du Soleil, à une grande distance, à peu près suivant le plan de l'équateur de l'astre radieux. Ce seraient donc les corps de cette nébuleuse, rencontrés par notre globe dans son mouvement de circulation autour du Soleil, qui donneraient naissance à tous les météores cosmiques étudiés ici.

Ainsi, les divers phénomènes de la voûte étoilée et de la météorologie, lors même qu'ils paraissent déjouer par leur inconstance toute la perspicacité des hommes, finissent, à la suite d'une étude approfondie, par se rattacher les uns aux autres dans une sublime coordination.

73. — *Étoiles*, tous les corps célestes qui sont lumineux par eux-mêmes et qui paraissent complétement étrangers à notre tourbillon. Elles se distinguent des planètes par leur irradiation ou scintillation, espèce

de tremblement ou vibration qu'on remarque dans leur lumière, surtout dans celles qui sont classées comme étant de première grandeur, comme si elles lançaient à chaque instant de nouveaux rayons lumineux partant généralement de leur centre. La scintillation, commune aux étoiles et aux planètes, est vraie pour les premières et n'est qu'apparente pour les dernières. Il est même assez facile, avec une sérieuse attention, d'apercevoir une différence assez tranchée entre ces deux scintillations. Mais le moyen le plus sûr pour distinguer une étoile d'une planète, c'est de les observer toutes les deux avec un télescope, qui fait paraître la dernière plus grosse qu'à l'œil nu, et d'autant plus grosse qu'on emploie un télescope plus puissant ; tandis que tout le contraire a lieu pour la première. Ce que nous disons ici, est dû à l'immense éloignement de nous de l'étoile ; puis, ensuite, à la propriété qu'ont les lunettes astronomiques de diminuer l'irradiation, et cela d'autant plus que le grossissement est plus fort. Suivant M. Arago, astronome français des plus distingués et décédé depuis quelques années, ce tremblement lumineux, commun à tous les astres, a pour cause la différence de densité des couches atmosphériques et l'humidité de l'air, qui amènent des déviations continuelles dans la direction des rayons émanés de ces astres : rayons lumineux directs pour les étoiles et indirects ou de réflexion pour tous les astres non lumineux par eux-mêmes et servant de satellites aux premiers. De ces derniers, les *seuls* qu'il nous soit possible d'apercevoir, sont ceux qui font partie de notre tourbillon ; ceux des autres tourbillons étant complétement inaccessibles à tous les instruments

d'optique les plus puissants qu'on a pu employer jusqu'à ce jour. De tout temps, plusieurs remarques importantes ont été faites sur les étoiles, remarques qui nous permettent, aujourd'hui, d'apprécier les principaux changements qu'elles sont susceptibles d'éprouver. Ainsi, par exemple, nous reconnaissons que les étoiles ne conservent pas constamment les mêmes positions les unes par rapport aux autres; que toutes sont douées d'un mouvement de translation dans l'espace. Seulement ce mouvement n'est apparent, pour nous, que pour un très-petit nombre d'étoiles, et encore est-il d'une si grande lenteur, qu'il ne peut être constaté que par la comparaison d'observations très-précises, faites à des époques convenablement éloignées les unes des autres. Pour que le Lecteur puisse se faire une idée des divers mouvements de quelques-unes des étoiles sur lesquelles il a été possible jusqu'à présent de faire cette remarque, nous allons, dans ce qui suit, en indiquer quelques-uns, pris parmi ceux qui sont le moins lents (1) : une étoile

---

1. Nous ferons observer que les divers mouvements de translation des étoiles, peuvent être dus à des déplacements réels de ces astres dans l'espace, ou bien n'être que des apparences dues à ce que le Soleil se meut lui-même, en emportant avec lui les astres qui composent son tourbillon.

Dans le premier cas, il est probable que, les mouvements des étoiles étant indépendants les uns des autres, leur direction ne satisferait à aucune loi, et que leurs mouvements seraient dirigés dans tous les sens.

Dans le second cas, au contraire, si les mouvements des étoiles n'étaient que des apparences dues au mouvement de translation du Soleil dans l'espace, il en serait tout autrement. Les étoiles situées dans la région du ciel, dont nous approcherions progressivement, devraient sembler s'écarter peu à peu les unes des autres; leurs distances angulaires devraient s'accroître en raison de la diminution de la distance qui nous en sépare. Les étoiles

de 7e grandeur de la constellation de la Grande-Ourse, désignée par le n° 1830 dans le catalogue de Groombridge, se déplace de 7" par an ; la 61e du Cygne, étoile double dont nous avons fait connaître la distance à la Terre (voir page 71), se déplace de 5", 3 par an ; la 40e de l'Éridan, qui est aussi une étoile double, marche de 4" par an; μ de Cassiopée décrit annuellement un arc de 3", 7, etc., etc. On comprend que, d'après ce que nous venons de dire, il faut un assez grand nombre d'années pour que de pareils déplacements altèrent, d'une manière appréciable, les configurations des constellations dont ces étoiles font partie.

Il y a des étoiles dont l'éclat diminue. 276 ans avan notre ère, Eratosthène disait en parlant des étoiles de la constellation du Scorpion : « Elles sont précédées par la plus belle de toutes, l'étoile brillante de la serre boréale. » Or, maintenant la serre boréale ne domine plus en éclat les astérismes d'alentour. — Hipparque disait, 120 ans avant Jésus-Christ : « L'étoile de pied de devant

---

situées du côté opposé, c'est-à-dire dans la région du ciel dont nous nous éloignerions, devraient sembler se rapprocher les unes des autres. En un mot, les diverses étoiles du ciel devraient sembler s'éloigner du point de la sphère céleste vers lequel serait dirigé le mouvement du Soleil, pour se rapprocher du point de cette sphère qui serait diamétralement opposé au premier. Quant à la vitesse de ce mouvement apparent des différentes étoiles, elle varierait de l'un à l'autre, suivant la distance plus ou moins grande qui nous sépare de chacune d'elles, en sorte que cette vitesse ne pourrait être sensible que pour un certain nombre d'étoiles, tandis que les autres, en raison de leur énorme éloignement, paraîtraient immobiles dans le ciel, malgré le déplacemen que nous éprouverions.

Quand on compare entre eux les divers mouvements propres d'étoiles que l'on a pu déterminer, on voit que leur direction ne

du Bélier est remarquablement belle. » Elle est aujourd'hui de quatrième grandeur. — α de la Grande-Ourse était de la première grandeur, quand J. Flamsteed construisit son catalogue des étoiles vers l'an 1700; elle est à peine de deuxième grandeur aujourd'hui. — A la même époque, les deux premières de l'Hydre étaient de la quatrième grandeur; W. Herschell, 100 ans plus tard environ, les trouva de la huitième. — Le jurisconsulte astronome Bayer marqua α du Dragon de deuxième grandeur, vers le commencement du dix-huitième siècle; elle n'est plus maintenant que de troisième.

Il y a des étoiles colorées dont la lumière a subi des changements de coloration. Tel est Sirius, que des ouvrages de l'antiquité mentionnent comme offrant une couleur rouge très-prononcée, et qui est actuellement du blanc le plus pur.

Il y a des étoiles qui se sont éteintes et dont on ne retrouve plus aucune trace, là où on les observait jadis.

---

satisfait pas à cette loi simple, que nous venons d'indiquer, pour le cas où ces mouvements ne seraient que des apparences dues à la translation du Soleil dans l'espace. Cependant ils sont loin de présenter le caractère des mouvements indépendants les uns des autres. Ils ne sont pas dirigés de toutes les manières possibles; on remarque dans leur ensemble une certaine tendance à affecter une direction particulière, plutôt que toutes les autres. On est conduit, par là, à admettre que les mouvements propres des étoiles proviennent à la fois des deux causes que nous venons de signaler, c'est-à-dire que les éloiles se déplacent réellement dans l'espace et que le Soleil se meut aussi, en emportant avec lui les astres qui composent son système solaire ou tourbillon. Dans ce dernier cas, les étoiles qui nous paraissent s'écarter le plus entre elles, sont celles qui sont le plus rapprochées de nous et *vice versâ*. Quant aux plus éloignées, elles nous paraissent entièrement fixes.

Jean-Dominique Cassini, le premier directeur de notre Observatoire, annonçait, à la fin du dix-septième siècle, que l'étoile marquée sur le catalogue de Bayer, au-dessus de ε de la Petite-Ourse avait disparu. La 9e et la 10e du Taureau sont également disparues. Du 10 octobre 1781 au 25 mars 1782, le célèbre astronome Slough assista aux derniers jours de l'apparition de la 56e d'Hercule, qui tomba du rouge au pâle et s'éteignit tout à fait.

l y a des étoiles dont l'intensité lumineuse augmente. Telles sont la 31e du Dragon, dont les observations ont constaté l'accroissement de la septième à la quatrième grandeur ; — la 34e du Lynx, qui est montée de la septième à la cinquième ; — et enfin la 38e de Persée, qui s'est élevée de la sixième à la quatrième.

Il y a des étoiles dont l'éclat change périodiquement et qui passent régulièrement d'un maximum à un minimum d'intensité suivant une période constante. Telles sont, pour les longues périodes : l'étoile mystérieuse O de la Baleine, dont la périodicité, très-irrégulière, varie de la deuxième grandeur à la disparition complète ; — χ du col du Cygne, dont la périodicité est de 13 mois et demi, et qui varie de la cinquième à la onzième grandeur ; — le n° 30 de l'Hydre d'Hévélius, qui, dans l'espace de 500 jours, varie de la quatrième grandeur à la disparition. — Telles sont encore pour les courtes périodes : δ de Céphée, dont la périodicité est de 6 jours 9 heures et la variation de la troisième à la cinquième grandeur ; — γ d'Antinoüs, qui varie en 7 jours et 4 heures de la quatrième à la cinquième grandeur.

Il y a eu des étoiles qui sont apparues subitement, ont brillé de l'éclat le plus intense et sont disparues pour ne plus reparaître. Telles sont les étoiles nouvelles qui apparurent sous l'empereur Adrien et sous l'empereur Honorius, au deuxième et au quatrième siècle; plus l'étoile immense observée dans le quatrième siècle par Albumazar, et celle qui apparut au dixième siècle, sous l'empereur Othon Ier. — Telle est la mémorable étoile de 1572, qui enrichit pendant 17 mois la constellation de Cassiopée, surpassant en éclat Sirius, Wéga et Jupiter, phénomène qui fut la stupéfaction des astronomes et la terreur des faibles. Au premier jour de son apparition, on pouvait la distinguer en plein midi ; son éclat s'affaiblit graduellement de mois en mois, en passant par toutes les grandeurs jusqu'à l'évanouissement complet. — Telle est encore celle de 1604 qui, le 10 octobre de cette même année, surpassa dans sa resplendissante blancheur l'éclat des plus brillantes étoiles ; au mois d'avril 1605, elle était descendue à la troisième grandeur, et en mars 1606, elle était devenue complétement invisible. Telle est, enfin, la fameuse étoile du Renard, qui apparut également en 1604, et qui offrit le singulier phénomène de s'affaiblir et de se ranimer plusieurs fois, avant de s'éteindre complétement (1).

---

1. De toutes ces transformations, il nous paraît rationnel d'en tirer la conclusion suivante : c'est que tous ces astres ont un mouvement de translation dans l'espace, qui, pour quelques-uns, les rapprochent ou les éloignent plus ou moins de notre système solaire, ce qui explique leur apparition et disparition; ce dernier cas, pouvant également être occasionné par la transformation qu'ils peuvent subir, etc.

Nous venons de tracer sommairement l'histoire de quelques-unes des transformations survenues dans l'univers visible, et que l'on a pu observer d'ici. On sent que cette histoire n'est que l'indice de ce qui se passe journellement dans l'universalité des cieux, dont certainement nous n'avons connaissance que d'une partie extrêmement infime, puisque ces espaces insondables s'agrandissent sans cesse, à mesure que l'on emploie des instruments d'optique plus puissants. Nous allons, cependant, tâcher de donner une idée du nombre infini des étoiles qui peuplent les espaces accessibles à nos instruments d'optique. Pour cela, nous rappellerons d'abord que pour faciliter l'indication du nombre des étoiles visibles, on a dû les classer par ordre de grandeur, suivant leur éclat apparent. Cet éclat, naturellement, n'influe en rien sur leur dimension et leur éclat vrai ; vu que leur distance de nous étant essentiellement différente pour chacune, et que, en thèse générale, les étoiles qui nous paraissent les plus petites, ont dû être considérées comme étant les plus éloignées ; cependant, comme il est facile de le comprendre, cela n'est pas une vérité absolue et générale.

Or, d'après ce classement, on compte dans les deux hémisphères 18 étoiles de première grandeur, 60 de la deuxième, 200 environ de la troisième, 500 de la quatrième, 1,400 de la cinquième, et enfin 4,000 de la sixième. Ici s'arrête le nombre des étoiles visibles à l'œil nu. Comme on le voit, la progression est rapide. D'après ce qui va suivre, nous allons voir qu'elle augmente de la même manière à mesure qu'on examine, avec des télescopes de plus en plus puissants, les espaces sans fin.

Ainsi, la huitième grandeur en contient 40,000, la neuvième, 120,000, et la dixième 360,000. Enfin, le nombre total des étoiles de toutes grandeurs observées jusqu'à ce jour, jusqu'à la seizième grandeur, est évalué, par plusieurs astronomes, au nombre rond d'environ 100 millions. Tel est le nombre des astres visibles, c'est-à-dire de ceux qui se trouvent assez proches des régions de l'espace où nous sommes, pour qu'il nous soit possible de pouvoir les observer avec nos instruments les plus puissants ; au delà, le nombre continue de s'accroître à l'infini dans les régions de l'invisible. Parmi les étoiles visibles susmentionnées, un grand nombre, 1 sur 40 environ, qui paraissaient simples à l'œil nu ou dans le champ d'une lunette ordinaire, furent trouvées doubles quand on les examina avec des instruments plus puissants, et là où on n'apercevait qu'un astre fixe dans les cieux, on étudie maintenant un système de deux soleils tournant, ensemble, autour d'un centre commun de gravité. On a de même observé des étoiles triples, quadruples, etc. En outre de ces étoiles plus ou moins multiples, on en distingue encore d'autres qui semblent agglomérées par myriades et former un même ensemble, un même groupe, désigné en astronomie stellaire sous le nom de *nébuleuses*. L'immense nuage blanchâtre que nous appelons la *Voie lactée*, que tout le monde connaît, n'est lui-même qu'une immense nébuleuse dont nous faisons partie, et dont dépend toute la région visible et étoilée qui nous enveloppe de toutes parts, ainsi qu'il en sera fait mention dans l'article suivant. Quant au nombre des étoiles comprises dans le nuage blanchâtre mentionné ci-dessus (*Voie lactée*), l'on a calculé approxima-

tivement qu'il s'élève à 18 millions. Certes, cet immense assemblage d'étoiles nous paraît, sans doute, être la plus belle richesse de la création tout entière. Cela, cependant, est bien loin d'exister, puisque cette nébuleuse n'est que la très-humble compagne d'une multitude d'autres non moins splendides, qui constellent aussi brillamment et plus brillamment peut-être les régions éthérées. Il y a dans le ciel un grand nombre de voies lactées semblables à la nôtre, éloignées à de telles distances qu'elles deviennent imperceptibles à l'œil nu, et comme pour les étoiles, plus on emploie de puissants télescopes dans les observations, plus on découvre dans les espaces sans fin de nouvelles voies lactées ou nébuleuses, qui d'abord nous étaient complétement invisibles; cela, naturellement, nous oblige à penser qu'il doit en être ainsi jusqu'à l'infini.

Quand on songe, Lecteurs, au nombre des étoiles, aux distances qui les séparent les unes des autres, à l'étendue des nébuleuses et à leur éloignement réciproque; quand on essaye de voir clair dans ces espaces insondables; quand par delà les mondes on retrouve sans cesse d'autres mondes, et qu'au delà de ceux-ci de nouvelles créations s'ajoutent sans fin aux précédentes; quand devant nous, atomes invisibles, on voit l'infini s'entr'ouvrir..., on sent frissonner son âme au fond de l'Être, et l'on se demande, avec une curiosité naïve et terrifiée, ce que c'est qu'un tel univers qui grandit à mesure que nos conceptions s'étendent, et qui, lors même que nous épuiserions toute la série des nombres pour exprimer sa grandeur, se trouverait encore infiniment au-dessus et envelopperait nos estimations tout

entières, comme l'océan fait d'un grain de sable qui y tombe.

Une observation importante à faire ici, chers Lecteurs, c'est que toutes les étoiles innombrables et infinies qui peuplent les espaces sans fin sont, il nous est impossible de pouvoir en douter un seul instant, de véritables Soleils comme le nôtre. Seulement, étant reconnu par tous les astronomes que si notre Soleil se trouvait transporté à une distance de nous égale à celle de Sirius, qui est la quatrième étoile la plus rapprochée de nous (voir le n° 46), il nous apparaîtrait sous l'apparence d'une petite étoile de troisième grandeur, nous devons donc en conclure : que notre Soleil, tout radieux et volumineux qu'il nous paraisse, est cependant infiniment moins important que la très-grande majorité des étoiles visibles, que nous apercevons dans le firmament; lesquelles étoiles sont elles-mêmes, à ne pas en douter, le centre de tourbillons comme le nôtre, et même infiniment plus importants pour la majeure partie. Ces tourbillons mêmes peuvent être plus ou moins composés, c'est-à-dire que, parmi ces étoiles innombrables et incommensurables, il doit sans doute en exister de tellement importantes, que des tourbillons eux-mêmes doivent tourner autour d'elles, comme les planètes de notre système solaire, tournent autour de notre Soleil; et ce qui nous oblige à le croire, c'est qu'il est généralement admis par tous les astronomes, comme un fait non discutable, que notre Soleil a un mouvement de translation dans l'espace, entraînant avec lui dans ce mouvement tous les astres qui composent notre tourbillon; lequel mouvement serait, d'après quelques-uns,

une véritable révolution que le Soleil accomplirait en 26,000 années environ, c'est-à-dire que tous les 26,000 ans, le Soleil serait censé occuper la même place que 26,000 années auparavant. Nous sommes donc forcément amenés à penser que notre Soleil tourne autour d'un autre Soleil, beaucoup plus important que lui sous tous les rapports, et auquel notre tourbillon sert de satellite, absolument comme les planètes de notre système solaire servent de satellites à notre Soleil. Naturellement le nombre des systèmes solaires tournant autour de cet astre important doit être plus ou moins considérable, absolument comme le nombre des planètes qui tournent autour de notre Soleil est lui-même plus ou moins considérable; lequel nombre nous ne sommes pas encore parvenus à apprécier avec certitude. D'après ce que nous venons de dire ci-dessus, le deuxième Soleil serait donc un Soleil du deuxième degré, c'est-à-dire d'un degré supérieur au nôtre, dans la hiérarchie de tous ces Soleils innombrables dont sont peuplés les espaces, et dont certainement nous ne pouvons apercevoir qu'une portion extrêmement infime; d'après cela les tourbillons semblables au nôtre, qui tournent autour de lui, composeraient donc un tourbillon également du deuxième degré.

Sans doute le nombre de degrés existant entre tous les tourbillons célestes, ceux seulement qui sont compris dans la nébuleuse dont nous faisons partie, ainsi que nous en ferons mention dans le chapitre suivant, nous sera toujours inconnu, du moins à l'état humain; cependant notre raison et notre conscience doivent nous faire comprendre, que tous ces tourbillons différents,

quel qu'en soit le nombre, doivent tous tourner autour d'un centre commun, d'où le Créateur de toutes choses, DIEU, peut tous les dominer et les embrasser à sa simple et unique volonté, les voyant tous devant Lui, comme nous pouvons voir nous-mêmes les objets les plus rapprochés de nous et les plus distincts. En présence d'une telle immensité, nous ne pouvons que nous humilier, de la manière la plus absolue, devant Celui qui a créé toutes choses et qui, source infinie de toute lumière, de toute puissance et de toute bonté, est le *Seul* et *unique* soutien de tout ce qui existe dans l'univers.

Que sa divine volonté soit faite !

---

74. — RENSEIGNEMENTS GÉNÉRAUX (1)

1° *Sur l'origine et la fin des mondes sidéraux en général;*
2° *Sur la partie organique des mondes habités.*

1° — Dans ce premier article, nous allons essayer de donner connaissance, aux Lecteurs de cet humble écrit, des diverses transformations que le fluide universel ou fluide cosmique, autrement dit primordial, a probablement, autant que notre faible intelligence humaine peut se l'expliquer, dû subir pour arriver à la formation des systèmes solaires semblables au nôtre.

Pour cela, transportons-nous un instant dans ces régions de la pensée, où les milliards de siècles ne sont que des secondes, et des milliards de lieues des fractions du millimètre. L'infini nous apparaîtra moins inappréciable, et nous pourrons, sans en être effrayés, étudier les phénomènes qui se développent dans son sein. Dans ce but, plaçons-nous à l'origine de toutes choses, vers ces profondeurs de l'éternité où DIEU, l'espace et la matière existent seuls. Nous voyons, à cet état gazeux, dont la queue d'une comète peut donner une idée assez exacte, la matière répandue dans l'espace sans limite; mais, malgré sa ténuité extrême, elle est soumise aux lois de l'attraction universelle, établie par DIEU de toute éternité.

---

1. Ces renseignements généraux, que nous avons divisés en deux parties, ont été extraits de l'ouvrage de M. Charles Richard, intitulé : *Les lois de DIEU et l'esprit moderne,* 1 vol. in-18, prix : 2 fr. 50 c.

Sous l'influence de cette cause primordiale, et de quelques autres secondaires, parmi lesquelles probablement le magnétisme doit figurer au premier rang (1), elle se divise en masses floconneuses immenses, c'est-à-dire présentant une ténuité moins extrême que dans l'état originaire.

Ces premières divisions de la matière cosmique constituent ce que les astronomes appellent des *nébuleuses diffuses*, telles que leurs puissants télescopes en découvrent en grand nombre, au delà de la zone étoilée qui nous enveloppe de toutes parts et qui est toute comprise, de même que notre système solaire, dans notre *voie lactée*, ainsi que nous en ferons mention plus tard.

Ces nébuleuses séparées les unes des autres par des distances immenses, que la ténuité extrême de cette matière, à l'état normal, justifie d'ailleurs naturellement, demeurent isolées les unes des autres, et acquièrent par leur condensation (toujours d'après les lois immuables établies par DIEU de toute éternité) un mouvement de rotation sur elles-mêmes qui leur est propre ; lequel mouvement, dans un temps déterminé, finit par leur donner la forme d'une immense lentille, de sphé-

---

1. Nous ferons observer ici aux Lecteurs de cet humble écrit que, depuis la création des Esprits par DIEU, probablement ce doit être ces mêmes Esprits que DIEU emploie pour agir sur la matière, autrement dit pour tout ce qui concerne la formation et la transformation des mondes matériels, dont il est fait mention ici. Ce qui, en effet, leur est facile, puisque nous savons aujourd'hui, par des communications spirites, qu'ils ont un pouvoir pour ainsi dire absolu, et cela suivant leur épuration, sur tous les fluides innombrables répandus à l'infini dans l'espace ; lesquels fluides sont les principaux agents dont ils se servent pour remplir cette mission...

riques qu'elles étaient en se séparant les unes des autres, c'est-à-dire au commencement de leur formation. — Telle est la forme que doit avoir notre *voie lactée* qui, en réalité, n'est pas autre chose qu'une nébuleuse diffuse semblable à celles mentionnées ici, laquelle comprend toute la zone étoilée qui nous enveloppe de toutes parts, y compris notre système solaire qui en occupe à peu près le centre. Position qui nous explique parfaitement bien l'aspect étoilé du ciel, qui est d'autant moins étoilé qu'on regarde plus loin en dehors de la voie lactée, du côté *est* et *ouest*, c'est-à-dire dans le sens de sa moindre épaisseur; qui l'est d'autant plus, au contraire, qu'on regarde plus près de la voie lactée, autrement dit dans le sens de sa plus grande épaisseur. Au point que c'est leur nombre innombrable qui nous fait apparaître le nuage blanchâtre que nous voyons, lequel nuage on est convenu d'appeler voie lactée...

En même temps que les phénomènes mentionnés ci-dessus s'accomplissent dans la nébuleuse, ou bien encore, peut-être bien après leur entier accomplissement, sur une quantité innombrable de ces points naissent de nouveaux centres particuliers de condensation. D'abord diffus et incertains, comme le serait la flamme d'une bougie derrière une lame à demi-transparente, ils acquièrent peu à peu une lumière plus vive et une forme circulaire plus précise. Autour d'eux, comme centre, se groupent des anneaux de matière cosmique, évidemment rassemblés aux dépens de la nébuleuse, car, dans l'ensemble de celle-ci, on remarque des vides se manifester et comme des déchirures se produire, pour satisfaire aux exigences d'une nouvelle distribution de ses

éléments. Avec l'aide des siècles, la nébuleuse se présente donc sous les apparences d'une nuée de points lumineux, entourés de cercles phosphorescents. Pour l'avenir, ces points sont des étoiles et ces cercles des planètes ou, pour mieux dire, des espaces où devront se former, plus tard, les astres planétaires et cométaires de chaque système solaire destiné à y prendre naissance, autour de chacun des points lumineux mentionnés cidessus.

Le nom donné par les astronomes à ce genre de nébuleuses, est le nom générique d'*étoiles nébuleuses*, pour les distinguer des autres étoiles définitivement constituées, qui composent alors des systèmes solaires semblables au nôtre.

Après avoir montré comment une nébuleuse se décompose en myriades d'étoiles du même nom, dites *étoiles nébuleuses*, il s'agit maintenant d'exposer comment ces dernières passent à l'état de Soleils entourés de leurs planètes.

Dès que l'étoile nébuleuse se trouve détachée et abandonnée à elle-même, ne conservant avec ses pareilles que des relations d'équilibre, la condensation de ses molécules continue à s'opérer en elle, et à accélérer le mouvement de rotation dont elle est animée, à raison de la solidarité qui la lie à sa nébuleuse. Par suite de cette condensation, il se forme à son centre un noyau qui, par la suite, finit par prendre un mouvement plus rapide que celui de l'enveloppe qui l'entoure, et par conséquent finit par s'en détacher. Alors la masse cosmique qui enveloppe le noyau de toutes parts, comme une atmosphère, acquiert, par son mouvement propre de rotation,

une forme semblable à celle de la nébuleuse. Elle s'enfle dans les régions équatoriales et s'aplatit vers les pôles, de manière à produire une sorte d'anneau beaucoup plus large que profond.

Bientôt après naissent, sur divers points de la masse cosmique de l'anneau en question, de nouveaux centres de condensation qui, aidés par le mouvement, la divisent en autant d'anneaux concentriques de moindre importance. L'étoile nébuleuse présente alors l'aspect d'un point lumineux entouré par autant d'anneaux phosphorescents qu'il s'est formé de centres de condensation dans son enveloppe. Quelque temps après les petits anneaux se rompent, sous la double action du refroidissement et de l'attraction des centres de condensation qui leur correspondent ; puis, ensuite, arrondissent leur matière cosmique autour de ces derniers. Il se produit ainsi, autour du noyau central qui devient un Soleil, un nombre limité de petites étoiles nébuleuses de second ordre, qui sont les germes de ses planètes. Ces petites étoiles, se trouvant dans les mêmes conditions que celles de l'ordre supérieur dont elles émanent, subissent des transformations identiques, et produisent leurs satellites de la même manière qu'elles ont été produites elles-mêmes. Tous ces corps, naturellement, sont primitivement incandescents, autrement dits lumineux et ne deviennent obscurs que par le refroidissement, ainsi que nous en faisons mention dans ce qui suit (1).

---

1. Ce que nous venons de dire, pourrait peut-être bien donner l'explication des étoiles multiples que les astronomes ont découvertes en si grand nombre, ainsi que des différents aspects sour

La planète incandescente isolée dans l'espace et circulant autour de son Soleil, en même temps qu'elle tourne sur son axe, en vertu de cette loi de rotation que nous avons constatée, dessine nettement ses formes et en arrive, en se refroidissant, à présenter les apparences d'une immense boule de fer fondu; le refroidissement, continuant ses effets, produit à sa surface une pellicule solide qui devient, quand elle a acquis une épaisseur suffisante, le siége d'une création nouvelle, le siége de la vie. Le satellite suit la même série de transformations et ne s'arrête qu'à la manifestation de la vie, que la faiblesse de sa constitution ne lui permet pas de pousser au delà d'une certaine condition rudimentaire.

L'anneau, dans lequel ce petit astre se forme, étant relativement très-rapproché de la planète, probablement l'action de celle-ci est assez puissante pour attirer à elle une grande partie de la matière, au moment de sa rupture, et pour obliger, en même temps, le reste à n'opérer sa rotation partielle que dans les limites de la pierre retenue par une fronde. Ce résultat singulier est encore aidé par la faiblesse de condensation qui s'opère en ce point, et qui ne développe, par suite, qu'une force insignifiante dans le sens de la rotation. C'est ce qui explique, naturellement, pourquoi tous les satellites observés et particulièrement notre Lune, présentent toujours la même face à leurs planètes et sont privés d'une atmosphère sensible. Les petites dimensions rela-

---

lesquels quelques-unes s'offrent à nous. Pour le certain, cela nous explique pourquoi nos planètes sont toutes comprises dans la partie de notre système solaire, que nous appelons la *zone zodiacale.*

tives de ces anneaux, doivent leur permettre quelquefois, en l'absence d'un centre de condensation assez puissant et à la faveur d'une grande homogénéité moléculaire, de se solidifier tout d'une pièce. C'est, en effet, ce qui est arrivé dans notre système, pour la planète de Saturne qui, en outre de ses huit satellites, possède encore, comme chacun sait, une magnifique couronne solide, qui tourne d'un mouvement propre autour de son centre.

Telle est la série de transformations qu'a dû subir la nébuleuse, pour se constituer d'abord en elle-même, et ensuite pour constituer les myriades de systèmes solaires qui la peuplent. C'est ainsi que s'est formé le nôtre, qui nous semble l'univers et qui n'est qu'un grain de poussière dans l'ensemble des autres; du moment que, par le calcul, l'on reconnaît que le plus grand diamètre de notre système solaire n'égale que deux milliards cinq cents millions de lieues; tandis que la nébuleuse, dont il fait partie et qui n'est autre que notre voie lactée, égale au moins sept millions cinq cent mille milliards de lieues. Un point rond d'*un millimètre* de diamètre, placé au centre d'un cercle de *trois mille mètres* de diamètre, donne une idée assez exacte de ce que notre système solaire vaut au sein de sa nébuleuse.

Dans les déchirements nombreux que subit la matière cosmique d'une nébuleuse pour obéir à l'action de ces divers centres de condensation, il peut arriver que quelques débris floconneux, restés en équilibre entre deux centres voisins, dont ils représentent le lien brisé, les abandonnent définitivement pour obéir à une attraction lointaine, qui devient alors prépondérante. C'est

ainsi, sans nul doute, que se sont formées les comètes dont les orbites allongées et le mouvement en sens contraire, se trouvent naturellement expliqués. Les aérolithes et la poussière cosmique, qui de temps à autre nous rencontrent, cette matière subtile, qui révèle le beau phénomène connu sous le nom de lumière zodiacale, doivent leur existence à des causes analogues et représentent, comme les comètes, une certaine portion de matière cosmique, qui n'a pu entrer dans la constitution générale des astres, et à laquelle le jeu des attractions a créé des destinées tout autres... D'après ce que nous avons dit plus haut, concernant la condensation qui forme les systèmes solaires, et ensuite le refroidissement qui donne la vie à leurs planètes, nous ferons observer ici que ce refroidissement continuant pour tous les astres du système, cela doit inévitablement, à la suite des temps, les conduire à la mort, c'est-à-dire à l'époque de leur transformation...

Ainsi, vers quelques points de l'espace infini que la pensée humaine se dirige, elle ne cesse de rencontrer la composition et la décomposition, la naissance et la mort; c'est-à-dire la transformation et le mouvement perpétuel de tous les éléments de la nature, au sein d'un ÊTRE Seul *immuable* et Seul *éternel*, parce qu'il commande à tout, qu'il gouverne à sa volonté.

2° — Nous avons dit dans l'article précédent, en parlant du refroidissement des planètes, qu'elles présentent les apparences d'une immense boule de fer fondu; que le refroidissement continuant ses effets, produit à sa surface une pellicule solide qui devient, quand elle a acquis une épaisseur suffisante, le siége d'une création nou-

velle, le berceau de la vie. En effet, au moment où un globe planétaire se trouve suffisamment préparé par le refroidissement, toutes les eaux répandues à sa surface deviennent aussitôt le siége d'une production organique des plus abondantes.

Comme preuve de ce que nous avançons ici, prenons un flacon d'eau pure parfaitement bouché, et exposons-le à la lumière. Au bout de quelque temps nous y découvrirons des traces de végétaux, le commencement de la vie végétale. Ce résultat obtenu, mettons dans un autre flacon une infusion quelconque, et plaçons-le dans les mêmes conditions que le premier. Après quelques heures d'attente, le microscope nous permettra d'y reconnaître une légion compacte de petits êtres doués de mouvements propres, c'est-à-dire le commencement de la vie animale. Que déduire de ces deux expériences remarquables? c'est évidemment que les forces mystérieuses de la nature peuvent, d'elles-mêmes et spontanément, obéissant en cela à la loi éternelle et immuable du CRÉATEUR, produire les phénomènes de la vie organique dans les deux règnes.

La génération spontanée est donc une vérité qu'on ne peut pas mettre en doute, et c'est elle qui se produit sur un globe planétaire, toutes les fois qu'il est suffisamment refroidi. Seulement, ainsi qu'il est facile de le com prendre, cette génération spontanée doit se produire sur le globe en question, avec une activité immense. Les deux phénomènes que nous venons d'étudier dans les deux flacons mentionnés ci-dessus, doivent prendre alors des proportions gigantesques au milieu des circonstances les plus favorables à leur manifestation.

A cette époque, en effet, de l'existence planétaire, la température élevée, l'abondance et la variété des matières répandues dans les airs et dans les liquides, doivent nécessairement imprimer aux forces vives de la nature une activité, une puissance d'action dont nulle expression humaine ne peut donner l'idée. Des masses innombrables de petits végétaux et d'animalcules se produisent au sein des eaux, sur les roches humides, dans les airs même, chargés d'épaisses vapeurs, et leurs détritus couvrent bientôt la Terre. Ces détritus constituent un nouveau milieu, riche en matières organiques, au sein duquel se produisent des germes d'un ordre plus élevé. Ceux-ci sont fécondés, à leur tour, dans des circonstances plus favorables , et leurs dépouilles viennent encore augmenter les ressources organiques dont la nature dispose déjà.

Après ces derniers en viennent d'autres, et bientôt la Terre n'est plus qu'une sorte de matrice, dans laquelle la chaleur et un liquide chargé de matières d'une assimilation facile, favorisent l'incubation du germe qui s'y est préalablement formé. Quand une espèce se trouve ainsi constituée et qu'elle a suffisamment réussi, elle se reproduit par la génération, et les circonstances favorables à la formation et à l'incubation de ces germes, ayant en même temps disparu, la nature l'abandonne à elle-même et passe aussitôt à une autre dont l'heure vient de sonner...

Ainsi se forme, à travers les âges, l'échelle graduée des êtres organisés, depuis le plus infime jusqu'au plus élevé. C'est en vain que des révolutions géologiques violentes essayent de temps à autre de l'arrêter ; dès

que l'orage s'est dissipé, la force vitale de la nature reprend son œuvre, et comme un ouvrier habile, à qui l'expérience acquise donne de nouvelles forces, loin de se décourager de ces désastres, elle tient à honneur de reproduire des êtres de plus en plus perfectionnés, ainsi que nous l'apprend chaque jour l'étude géologique de notre globe. — Telle est la loi immuable et éternelle que DIEU, notre Père céleste à tous, source de toute espérance et consolation, et Seul Créateur et Dispensateur de toutes choses, a établie de toute éternité.

Que sa divine volonté soit faite !

75. — *Progression des mondes vers DIEU. — Mission des Esprits. — Conclusion.*

Tout se transformant dans la nature, tout doit s'améliorer et progresser vers DIEU. Telles sont, en conséquence, dans chacun des mondes répandus à l'infini dans les espaces : 1° La partie plus ou moins intellectuelle, spirituelle et morale composant leur humanité ; laquelle n'est autre chose que des Esprits incarnés qui, en dehors des mondes matériels, c'est-à-dire à l'état d'Esprits désincarnés, sont, suivant leur élévation dans la hiérarchie des Esprits, occupés à l'administration de ces mondes matériels. 2° La partie plus ou moins intelligente et active du règne animal, purement instinctive du règne végétal et uniquement attractive du règne minéral. 3° La partie purement et simplement matérielle comprise dans les quatre règnes et progressant comme tout le reste, autrement dit s'éthérisant de plus en plus, propriété commune à toute matière en général ;

comme l'épuration est commune à tout ce qui, dans la nature, n'est pas matière proprement dite, et qui, par la volonté suprême de DIEU, donne naissance d'abord à la vie seulement attractive, *règne minéral;* puis à la vie purement instinctive et non active, *règne végétal;* puis encore à la vie instinctive plus ou moins active et plus ou moins intelligente, *règne animal;* puis enfin à l'intelligence spirituelle et morale de l'homme, *règne humain.* Ce dernier règne, ordinairement confondu avec le précédent, s'en trouve cependant entièrement séparé, le fluide animal le plus épuré subissant, à la fin de sa période, une transformation complète avant de devenir Esprit (1).

Entre les trois premiers règnes, il existe une liaison tellement intime, qu'il est pour ainsi dire impossible de trouver entre deux qui se suivent une séparation tranchée ; tandis que cette séparation est énorme et complète pour le quatrième règne, composant les humanités des mondes matériels, et tellement tranchée qu'elle a

---

1. Plusieurs savants mettent en doute cette séparation tranchée que nous émettons, ici, entre le règne animal et le règne humain (en fait de savants, nous ne parlons naturellement que de ceux qui croient à leur avenir spirituel; quant aux autres, nous ne pouvons malheureusement que les plaindre), nous leur ferons l'observation suivante : De deux choses l'une : l'esprit de l'homme conserve son individualité au sortir de cette vie, comme l'homme l'a ici-bas, ou bien il ne la conserve pas. S'il ne la conserve pas, comment expliquer, au sortir de cette vie, la punition du coupable et la récompense de l'homme de bien? Si, au contraire, ils admettent qu'il la conserve, croient-ils franchement que tous les êtres vivants de la création conservent également leur individualité au sortir de cette vie? Probablement non! Alors, à quelle époque veulent-ils donc que la partie intellectuelle de la création s'individualise, toujours en dehors de cette vie?...

dû, comme nous venons de le dire, exiger une transformation entière et complète. C'est à cette époque seulement que commence la vie de l'Esprit, n'ayant été jusque-là qu'à l'état latent, pour ainsi dire, dans les deux premiers règnes, à l'état d'embryon dans le troisième, et enfin à l'état d'Esprit ayant son individualité au quatrième seulement. D'après cela, nous pouvons dire que, dans les trois premiers règnes, à chaque changement d'existence, le principe vital de chaque individu d'un monde, fluide plus ou moins épuré pour chaque règne, retourne à la masse fluidique appropriée à son état de pureté, toutes les fois que son action isolée n'est plus utile à l'objet matériel qu'il aurait eu mission de composer seulement, pour les deux premiers règnes et principalement le premier ; puis, ensuite, d'animer plus ou moins et de faire progresser, tout en progressant lui-même, pour le troisième. Jusque-là l'action des fluides est entièrement passive pour les deux premiers règnes, plus ou moins indépendante dans le troisième et enfin devient complétement indépendante au quatrième règne, époque à laquelle le fluide vital, divinisé par DIEU, commencerait à jouir de son individualité et de sa complète indépendance, et par conséquent à devenir un véritable Esprit. Ce ne serait donc qu'à l'époque du quatrième règne, que la partie la plus intelligente des êtres du troisième règne se transformerait complétement et deviendrait Esprit proprement dit, par des moyens qui naturellement seront toujours un secret connu de DIEU Seul, à moins qu'il n'en juge autrement, en en donnant plus ou moins connaissance aux Esprits purs qui l'entourent, et qui sont ses ministres chargés de faire exé-

cuter *ses suprêmes volontés*. Ce serait donc à partir du quatrième règne seulement, disons-nous, que le fluide vital deviendrait Esprit et commencerait alors à jouir de son individualité et de son indépendance, c'est-à-dire de son libre arbitre ; pouvoir exorbitant lui permettant de bien ou mal faire suivant sa volonté, sans pouvoir nuire cependant, en aucune manière, à l'ordre général. Alors doit commencer, pour lui, la responsabilité de tous ses actes. A partir de cette époque, à chacune de ses existences corporelles, il devra rendre, à DIEU, un compte sévère de toutes ses actions bonnes ou mauvaises. Les premières doivent lui mériter la divine miséricorde de DIEU, et par conséquent des récompenses toujours en rapport avec ses bonnes actions ; tandis que les dernières ne peuvent lui attirer que son mécontentement, et par conséquent des punitions plus ou moins sévères, toujours en rapport avec les actions commises. D'après cela, le bonheur et le malheur de l'homme dépendraient donc uniquement de sa propre et unique volonté ; c'est donc à lui de choisir.

En ce qui concerne les différentes missions des Esprits, elles sont innombrables et s'étendent sur tout ce qui compose l'univers, depuis la mission purement matérielle, jusqu'à la mission intellectuelle et morale la plus élevée ; depuis la mission toute particulière et sans généralité, jusqu'à la mission la plus étendue qu'il soit donné à un Esprit de pouvoir remplir, d'après la volonté de DIEU, Seul Dispensateur de toutes choses. On peut donc dire, qu'il y a autant de genres différents de missions qu'il y a de sortes d'intérêts à surveiller soit dans le monde physique, soit dans le monde moral ;

seulement nous devons comprendre que l'importance des missions, est toujours en rapport avec les capacités et l'élévation de l'Esprit; comme nous voyons généralement parmi nous, dans les gouvernements, les places les plus importantes occupées, généralement, par des personnes d'un savoir et d'une capacité plus ou moins en rapport avec ces mêmes places. Toutefois, l'erreur, qui est possible pour les humanités, l'est infiniment moins pour les Esprits, et cela d'autant moins qu'ils sont plus élevés, au point de devenir impossible pour les Esprits *purs*. Ainsi, par exemple, pour ce qui concerne les mondes matériels, quand DIEU a décidé de créer un monde nouveau, il envoie comme lieutenant, comme *alter ego,* sa parole, son Verbe, comme s'exprime l'Évangile, c'est-à-dire un Esprit plus ou moins élevé, suivant l'importance de la mission à remplir; pour l'Esprit, cette mission consiste à présider à cette œuvre, ayant sous ses ordres d'autres Esprits qui lui sont inférieurs en tous points et soumis les uns aux autres, étant eux-mêmes plus ou moins élevés les uns par rapport aux autres. Comme conviction chrétienne, telle a dû être la mission de Jésus-Christ, concernant le globe que nous habitons, à la formation duquel il aurait primitivement présidé, et à la vie et à la transformation duquel il continuera de présider, jusqu'à son entière transformation, etc., etc.

Ce que nous venons de dire pour notre globe, peut également se dire pour tous les globes qui composent notre tourbillon. Ainsi chaque globe aurait un Esprit directeur, et ce serait tous ces Esprits qui, conjointement unis, auraient charge de diriger et de faire pro-

gresser en tous genres notre tourbillon. Seulement, comme tout marche par gradation dans la nature, d'après l'immuable volonté de DIEU, nous devons penser que le pouvoir dirigeant de tous ces Esprits, doit s'exercer sous la direction d'un Esprit qui doit leur être supérieur sous tous les rapports ; lequel Esprit serait chargé de la direction générale de notre tourbillon. Ajoutons encore, que ce dernier Esprit peut lui-même être soumis à d'autres Esprits encore plus élevés que lui, ainsi de suite jusqu'à DIEU, Seul Créateur et Seul Dispensateur de toutes choses, et dont les principaux attributs qu'il est permis à notre faible humanité de Lui reconnaître, sont d'être *unique*, *immatériel*, *immuable*, *éternel*, *tout-puissant*, souverainement *juste* et *bon*.

La conclusion à tirer de tout ce que nous venons de dire : c'est que, pour arriver jusqu'à DIEU, un nombre considérable d'existences corporelles nous est certainement encore nécessaire ; de même que, pour être parvenu au degré de notre progrès actuel, il nous a fallu, sans doute, subir des existences corporelles plus ou moins nombreuses. Ces pluralités d'existences ont lieu pour l'espèce humaine par la réincarnation et la désincarnation. Ces réincarnations ont pour but notre amélioration, et la principale de toutes les améliorations pour l'homme désirant progresser vers DIEU, source de toute espérance et consolation, et notre Père céleste à tous : c'est de se défaire le plus qu'on peut de tous les défauts communs à notre espèce humaine et de les remplacer, autant que possible, par les qualités opposées, et cela par amour pour DIEU d'abord, et par attachement pour nos semblables ensuite, qui sont tous nos *frères* en

DIEU, puisque nous sommes tous ses *enfants*. — Heureux et mille fois heureux sont ceux qui ont le bonheur de comprendre et d'apprécier cette douce et sublime vérité, que le Spiritisme consolateur nous enseigne par cette divine maxime qui fait son principal fondement, comme elle fut, de tout temps, l'unique maxime du Christ : « *Hors la charité point de salut !* »

Que la volonté de DIEU soit faite !

CONCLUSIONS GÉNÉRALES

Maintenant quels sont, chers et bien-aimés Lecteurs, les conclusions philosophiques et morales, que nous pouvons tirer de tout ce qui a été dit dans le cours de cet écrit ? Sans aucun doute, elles sont les suivantes : c'est que le Spiritisme est la *seule* Doctrine philosophique et morale, dont les sublimes principes se rapprochent le plus de ceux de la *pure* et *véritable* religion naturelle, la seule vraie et, en même temps, la seule capable de pouvoir régénérer notre humanité terrestre, qui, hélas ! est encore bien arriérée psychologiquement et moralement parlant.

Quels sont, maintenant, les principes susmentionnés ? Naturellement, ils sont ceux que nous avons émis dans le cours de cet écrit et principalement dans notre *Philosophie spirite*, composant la deuxième partie de notre *Trilogie ;* ou bien encore, dans notre *Catéchisme universel*, où ils sont tous longuement énumérés. Ces principes sont les suivants : 1° Un DIEU, Seul Créateur et Seul Dispensateur de toutes choses, et qui, de plus, est *éter-*

nel, *immuable*, *immatériel*, *unique*, *tout-puissant*, souverainement *juste* et *bon*. 2° L'existence, en nous, d'une âme spirituelle et son immortalité ; d'où suit la conséquence naturelle du monde spirituel, en dehors de celui-ci. 3° La pluralité des mondes habités (vérité matérielle que nous ne pouvons pas mettre en doute et qui a été reconnue par tous les sages de toutes les époques, y compris Jésus-Christ) ; d'où suit la conséquence, également naturelle, de la pluralité des existences corporelles, formellement reconnue par le Christ lui-même. 4° Des récompenses et des peines futures, conséquence, toujours naturelle, de nos bonnes et de nos mauvaises actions, durant notre existence actuelle, etc. Tels sont les plus importants des principes en question ; comme le Lecteur peut voir, ils sont, en effet, essentiellement conformes à ceux de la *pure* et *véritable* religion naturelle ; la *seule*, ainsi que nous l'avons déjà dit, qui puisse être susceptible de pouvoir régénérer notre humanité terrestre. Ce sont également ces mêmes principes qui, jadis, furent, à très-peu près, enseignés par tous les plus illustres *novateurs* des temps passés. Cependant, cela n'a pas empêché à notre humanité terrestre d'avoir eu, en tout temps, un extrême besoin de régénération, besoin qui, certainement, se fait sentir aujourd'hui plus que jamais.

Qu'est-ce que cela prouve ? Cela prouve évidemment que toutes les religions plus ou moins officielles qui, jusqu'à ce jour, ont paru sur notre globe terrestre, ont généralement manqué le but que leurs premiers novateurs se proposaient en les enseignant à leurs semblables. — Pourquoi cela ? — Tout simplement parce que toutes,

généralement, se sont éloignées plus ou moins de leur vrai point de départ qui, primitivement, était purement philosophique et moral, pour tomber ensuite dans le domaine de la *superstition* qui, de tout temps, a été la plus grande de toutes les plaies dont notre jeune et faible humanité terrestre a été affligée. Comme preuve de ce que nous venons de dire, il nous suffirait de rappeler ce que fut primitivement la religion des premiers Brahmes ; celle des Bouddha, des Confucius, des Platon, disciple de l'illustre Socrate, et enfin, la plus pure de toutes, celle de Jésus-Christ, le plus grand *novateur* des temps passés. Seulement, comme cela nous entraînerait beaucoup trop loin, sans avoir une bien grande importance pour notre société actuelle, nous nous contenterons de mentionner, ici, le principe fondamental sur lequel repose la pure religion chrétienne, celle qui fut enseignée par le Christ lui-même et dont les admirables principes sont exactement, du moins à très-peu près, ceux de notre adorable et consolante *Doctrine spirite ;* puis, ensuite, le principe fondamental sur lequel repose également le Catholicisme, apostolique et romain, qui prétend être le continuateur du *pur* Christianisme. Vérité qui nous paraît plus que douteuse, ce dont nous allons donner la preuve dans ce qui va suivre.

Ainsi, par exemple, quel est le principe fondamental sur lequel repose le pur Christianisme? Ce principe est le suivant : « *Hors la charité point de salut.* » Ce principe fondamental en effet, fut de tout temps celui que le pur Christianisme a eu pour fondement de son immortelle doctrine. En cela, nous pouvons dire que le Spiritisme et le pur Christianisme sont deux doctrines iden-

tiques et essentiellement sympathiques l'une à l'autre. En effet, ces deux doctrines non-seulement reposent sur le même principe fondamental que nous venons de mentionner, mais encore toutes les deux, elles admettent l'*unité* de DIEU avec les attributs suivants : *éternel, immatériel, immuable, tout-puissant,* souverainement *juste* et *bon;* puis ensuite l'immortalité de l'âme, la pluralité des mondes matériels et la pluralité des existences corporelles, l'une étant la conséquence de l'autre; puis enfin les peines et les récompenses futures, toujours proportionnées à la gravité des fautes commises durant notre vie corporelle actuelle, pour les peines, et, pour les récompenses, à la plus ou moins grande valeur des bonnes actions que nous avons eu le bonheur de faire durant cette même vie actuelle, etc.

Maintenant, nous le demandons avec toute sincérité : est-ce que le Catholicisme (1) qui, malheureusement, de tout temps a été, en France, la seule religion officielle des gouvernements passés, et que le clergé catholique, apostolique et romain a la prétention de poser comme étant la seule religion digne de devenir la religion universelle du monde entier, comprenant toute notre humanité terrestre, est-ce que ledit Catholicisme, disons-nous, repose lui aussi sur ce même principe fondamental : *Hors la*

---

1. Nous ferons observer, ici, que le mot catholicisme (du grec κατὰ par; ὁλὸς tout) pris dans son sens étimologique, exprime moins une réalité qu'une espérance ou une prétention qui, certainement, n'a pas sa raison d'être. Aussi pouvons-nous dire que la religion romaine n'est jusqu'ici catholique que de nom. Comme preuve des plus convaincantes de ce que nous avançons, consulter la page 5 du présent écrit.

charité point de salut, tout en acceptant, en même temps, les autres principes généraux que nous avons mentionnés ci-dessus? Hélas! non, car, à une semblable question, nous sommes forcément dans l'obligation de faire une réponse des plus négatives. Pourquoi cela, me direz-vous, chers Lecteurs? Naturellement par la raison bien simple et tout à fait rationnelle que voici : c'est que le Catholicisme, de tout temps, s'est essentiellement écarté de la véritable voie religieuse, autrement dit a, de tout temps, faussé les admirables principes de la véritable religion chrétienne (1), dont il s'est fait, c'est à la connaissance de tout le monde, purement et simplement l'antipode par sa conduite passée et présente. De plus, universellement débordé par la civilisation actuelle, qui certainement s'est produite malgré lui, il subit actuellement la conséquence de ses erreurs, qui l'ont fait dévier de la saine morale chrétienne, au lieu de lui rester fidèle et de travailler à la faire descendre dans les institutions populaires, dans le louable but d'améliorer les mœurs des peuples, en leur enseignant des principes religieux rationnels et susceptibles, par conséquent, d'être compris par la très-grande majorité des individus composant ces mêmes peuples. En effet, un enseignement quelconque ne peut avoir d'efficacité que s'il parle à la *raison*, au *cœur* et à la *conscience* de l'homme; dans le cas contraire, son efficacité devient nécessairement nulle. Ce dernier

---

1. Pour se convaincre de la grande vérité que nous venons d'émettre, prendre connaissance de notre *Catéchisme universel*, qui en donne des preuves nombreuses et tellement convaincantes, que nous les considérons comme étant *irréfutables*.

résultat est précisément celui qui est arrivé, jusqu'à ce jour, aux enseignements du Catholicisme, et cela peut-être bien plus en France que partout ailleurs. Ce dit résultat, naturellement, est la conséquence inévitable de ses enseignements dogmatiques et irrationnels, auxquels cependant il a eu l'imprudence d'accorder le don d'immutabilité; niant, d'après cela, toute espèce de progrès intellectuel et moral dans notre humanité terrestre. Sans doute, une pareille prétention de sa part, ne peut que lui attirer de la méfiance et de l'éloignement de toute personne tant soit peu sensée. C'est, en effet, ce qui lui arrive actuellement; car nous sommes forcés de convenir que loin d'être capable de rallier notre société à la foi catholique, apostolique et romaine, et de régner sur elle par la confiance et l'espérance, il voit au contraire, *et cela est un véritable bonheur pour notre humanité terrestre,* faillir toutes ses tentatives. L'extrême froideur avec laquelle toutes les nations chrétiennes ont accueilli le Syllabus du Saint-Siége, condamné ensuite par son Encyclique du 8 décembre 1864, en est certainement une preuve des plus convaincantes. Aussi, toute nation sage et prudente doit-elle, aujourd'hui, se *garer* du Catholicisme, nous dirons même que, s'il refuse absolument de se réformer, elle doit le *rejeter*, comme les trois-quarts des nations européennes l'ont rejeté elles-mêmes, depuis qu'à l'autorité morale il a substitué l'autorité de l'homme, et qu'une caste aveugle et forcément corrompue a confisqué, à son profit, la représentation des Conciles chrétiens.

Nous le disons ici avec une entière franchise, pour le Catholicisme, il n'existe aujourd'hui qu'une *seule* porte de salut, qu'un *seul* et *unique* moyen d'éviter sa ruine.

Pour cela, il faut qu'il prenne, le plus tôt possible, la ferme résolution de mettre ses enseignements religieux à la hauteur de nos connaissances actuelles, sans quoi le romanisme doit forcément crouler de lui-même. Cela est d'autant plus vrai que, depuis longtemps, c'est à la connaissance de tout le monde, le romanisme a considérablement perdu de sa puissance spirituelle primitive, qui diminue de jour en jour. Vainement se fait-il illusion sur sa décadence; vainement décore-t-il encore sur des côtes lointaines une église déserte, ou proclame-t-il une conversion isolément opérée parmi les pays protestants. La vérité est que l'Italie, l'Autriche, les Espagnes et l'Irlande sont presque les seules contrées restées entièrement fidèles à la servitude romaine. Et quelle renommée ont-elles ces contrées? Dans quel état de moralité et de prospérité se font-elles voir aux peuples civilisés!...

Si le Catholicisme conserve encore en France une apparence imposante, il la doit au front de bataille que présente son Clergé; milice nombreuse et active, et qui ne saurait manquer de l'être, là où le sacerdoce n'est plus guère qu'un établissement recherché par intérêt, où le budget de l'État et celui des communes tiennent lieu de vocation, où, enfin, tout sentiment de famille est absolument interdit. La forme du sacerdoce est là encore, la foi, la morale et la religion n'y sont plus. En effet, si l'on vient vous dire qu'un prédicateur catholique attire la foule et se fait écouter, examinez et vous verrez : que ce n'est pas par l'invocation d'un sentiment catholique, apostolique et romain qu'il a pu captiver son auditoire, mais bien par un sentiment purement chrétien. Donnez à traiter, à tous les prédicateurs catholiques les plus

renommés, les chapitres de la confession auriculaire, du célibat ecclésiastique, de l'infaillibilité de l'Église, qui sont les pierres angulaires du Catholicisme, et vous verrez, dans le cas où ces prédicateurs prêcheront cela devant une population éclairée, le dédain passer sur les lèvres et les hommes sensés se retirer aussitôt. L'accès que peut encore trouver le prédicateur, prouve seulement ce que nous avons eu pour but d'établir dans notre *Catéchisme universel* : c'est que, du jour où l'élément chrétien sera dépouillé des superfétations catholiques, la doctrine évangélique ne rencontrera plus d'obstacle sérieux à sa propagation.

Le Christianisme, dans son esprit le plus épuré et modifié selon nos connaissances actuelles, autrement dit mis à la hauteur de la sublime et on ne peut plus consolante *Doctrine spirite*, qui certainement en est le *complément*, est la seule synthèse religieuse qui puisse être avantageusement présentée, de nos jours, à la société éclairée de notre bien-aimée France, comme à toute société éclairée de notre humanité tout entière.

Un Père au ciel et une famille sur la terre, voilà la *pure* et *véritable* religion, avec son principe et son dogme fondamentaux, elle seule est vraie et digne de notre XIXe siècle. Quant aux autres propositions secondaires, toutes celles qui n'ont pas pour conséquence et pour fin une tendance active à la sociabilité évangélique sont fausses, de quelque importance que l'on puisse chercher à couvrir leurs erreurs.

Hâtons-nous donc de proclamer cette vérité, elle est vivement attendue et l'espoir de tous. Il y a actuellement dans le cœur humain des besoins d'amour, de

mœurs et de direction, plus encore qu'il n'y a de froideur et de dispositions mauvaises.

On le nie, nous le savons. Des esprits envieux ou chagrins s'efforcent de représenter notre société actuelle comme en proie à la désorganisation, à la consomption morale. Ils apportent pour preuve tous les faits odieux qu'ils peuvent emprunter aux exceptions d'une époque transitoire, où tout est mis en évidence, le mal et le bien. Tel n'est pas notre avis! Nous croyons, au contraire, que notre génération actuelle est infiniment meilleure que celles qui l'ont précédée; nous en attestons, d'une part, l'histoire, et de l'autre, la tendance généreuse des esprits vers des institutions qui ont pour base la justice et la moralité, qui, hélas! sont loin de servir de fondement à l'enseignement ultramontain, quand surtout il est donné par les Jésuites (à cet égard, voir l'opinion d'un abbé *patriote*, au nº 4 du *Complément*).

Le progrès, qui est le mot du siècle actuel, exige donc forcément l'abolition totale de l'enseignement ultramontain, car, avant tout, il nous faut faire luire des vérités capables d'attirer la sympathie de tous les peuples tant soit peu éclairés. C'est, en effet, ce qu'a admirablement compris notre bien-aimé Gouvernement républicain, en promulguant les décrets ***régénérateurs*** du 29 mars 1880.

Que la nation française s'adresse à elle-même cette importante question : *A quoi peut-on plus sûrement reconnaître si une institution est bonne ou mauvaise?* Et la raison lui répondra : *Au bien et au mal qu'elle fait aux hommes, au bonheur et au malheur qu'elle apporte à l'humanité!*

Sans doute, toute bonne civilisation doit, forcément, prendre sa source dans le développement et l'harmonie des éléments religieux suivants : la reconnaissance d'un DIEU *éternel*, *unique*, *immatériel*, *immuable*, *tout-puissant*, souverainement *juste* et *bon*, et qui, en même temps, est le Seul Créateur et le Seul Dispensateur de toutes choses. Puis, ensuite, de la partie spirituelle qui est en chacun de nous et que nous appellerons âme spirituelle; laquelle doit forcément être immatérielle et avoir, par conséquent, sa personnalité en dehors de cette vie. Sans cela, les punitions et les récompenses spirituelles futures, en dehors de cette même vie, n'auraient pas leur raison d'être, ce qui moralement n'est pas admissible.

D'après cela, nous devons donc en conclure : que, dans notre humanité terrestre, en dehors de la parenté matérielle, il existe une *parenté spirituelle universelle*. D'où suit la conséquence toute naturelle de l'extrême bienveillance qui devrait exister entre toutes les Créatures humaines de notre globe terrestre, pour peu que nous désirions mettre nos sentiments d'accord avec toute morale véritablement *saine* et *rationnelle*. Puis, encore, de la pluralité des existences corporelles, conséquence naturelle de la pluralité des mondes matériels, l'une étant la conséquence de l'autre, et l'une et l'autre ayant été expressément reconnue par le Christ lui-même, ainsi que nous en avons déjà fait deux fois mention (si nous rappelons si souvent ces principes, c'est dû à leur extrême importance). Puis enfin, en outre des peines et des récompenses spirituelles futures dont nous avons fait mention ci-dessus, les peines et les récompenses maté-

rielles futures, que nous sommes également susceptibles d'éprouver dans nos futures existences corporelles, etc.

Quelle est maintenant la Doctrine religieuse qui est la plus apte à propager de semblables principes? Est-ce le *pur* Christianisme (qui a infiniment de rapport avec le Spiritisme, ainsi que nous en donnnons des preuves convaincantes dans notre *Catéchisme universel*), ou bien le Catholicisme apostolique et romain, qui en diffère essentiellement (1). Sans aucun doute, la réponse à cette question, suivant notre humble manière de voir, est simple et naturelle : c'est que le *pur* Christianisme et le Spiritisme sont les deux *seules* Doctrines qui se trouvent dans un cas semblable. Seulement le Spiritisme, étant venu longtemps après le Christianisme, doit forcément être considéré comme en étant le *complément ;* d'autant mieux que ses principes religieux sont entièrement dépourvus de toute allégorie et, de plus, reposent sur des

---

1. En effet, ne confondons jamais le *pur* Christianisme avec le Catholicisme. Le *pur* Christianisme est la morale évangélique ; le Catholicisme est la politique de l'Église romaine et des papes établie sur la ruine de l'empire romain, d'après le modèle du despotisme superstitieux et dissimulé des Princes d'Israël ; politique en opposition directe avec l'esprit et les conséquences sociales du principe chrétien. Au surplus, pour avoir la conviction que la papauté a le plus souvent été une institution s'occupant beaucoup plus du *matériel* que du *spirituel* et plutôt *tyrannique* et *malfaisante* que *bienveillante* et *bienfaisante*, il suffit de prendre connaissance de la manière dont la plupart sont arrivés au pouvoir, ou bien ont terminé leurs jours, ou bien encore ont pu se maintenir au pouvoir. — Pour avoir des renseignements à cet égard, prendre connaissance du nº 5 du complément ; lequel numéro est l'avant dernier dudit complément. — Nous ferons observer, ici, que ce nº 5 a été extrait de la petite brochure de Monsieur Pétrucelli de la Gattina, intitulé : le *Concile*.

données scientifiques au-dessus de toute contestation, et qui certainement étaient complètement inconnues du temps du Christ ; lesquelles données scientifiques font actuellement le bien-être et le bonheur de tous les membres de notre société actuelle, qui ont le bonheur de les comprendre et principalement le bonheur de s'y conformer. Certainement, ce que nous venons de dire, est une preuve de la grande vérité que nous avons émise ci-dessus, c'est-à-dire que le Spiritisme doit être forcément le *complément* du *pur* Christianisme....

Dans des questions qui touchent aussi près les intérêts moraux de l'homme et de la société, nos bien-aimés Lecteurs comprendront que nos convictions ont dû être profondes, que leurs éléments sont fondés sur des observations qui ne sont pas sans valeur. D'autant mieux, que les dispositions sociales au milieu desquelles nos deux écrits (notre *Trilogie spirite*, dont ce volume est la troisième partie, et notre *Catéchisme universel*) viennent solliciter l'attention générale, sont elles-mêmes grandement suffisantes pour l'attester. Nous ne saurions, en effet, nous dissimuler que l'indifférence en matière religieuse et la tendance trop exclusive aux satisfactions de l'ordre industriel peuvent, d'une part, laisser quelque temps la pure et véritable morale à découvert ; tandis que, de l'autre part, de nombreuses phalanges d'adversaires tendent à s'élever contre elle. De telles considérations nous paraissent plus que suffisantes, pour nous engager à employer tous nos petits moyens intellectuels, dans le but de combattre une pareille tendance ; tendance qui, malheureusement, ne peut que nuire énormément à notre humanité terrestre, si les gouvernements

sont assez imprudents pour ne pas chercher à la combattre.

Notre but est donc noble et généreux ; il a, en même temps, trop d'avenir pour ne pas rencontrer de puissantes sympathies, c'est du moins notre désir le plus intime. Aussi terminerons-nous notre écrit en adressant, du plus profond de notre cœur et de toute notre âme, cette courte prière à DIEU, notre Père spirituel à tous : *O mon DIEU, faites qu'il en soit ainsi, si toutefois vous nous en trouvez dignes ; mais, avant tout, que votre volonté soit faite, SEIGNEUR !*

FIN DE LA TROISIÈME PARTIE.

FIGURES

GÉOMÉTRIQUES ET ASTRONOMIQUES

A L'USAGE DE CE VOLUME

Explication des figures 1 et 2.

Fig. 1. — Dans cette figure, représentant le principe d'une lunette astronomique, nous avons : C, masse de verre terminée des deux côtés par une surface courbe et appelée *lentille*, à cause de sa ressemblance avec ce légume. Cette lentille porte, ici, le nom d'*objectif;* tandis que celle désignée par C', porte celui d'*oculaire; œ* représente l'œil de l'observateur; NOZ désigne l'objet examiné, qui, ici, n'est pas autre chose qu'une flèche se reproduisant exactement, mais renversée, en N'O'Z'; première production qui se reproduit ensuite en N''O''Z'', et cela plus ou moins grossie (1). Tel est le principe de la lunette astronomique que représente la figure 1.

L'avantage qu'offre cette lunette, est de pouvoir examiner, sans aucun inconvénient, les objets à toutes distances. Seulement nous ferons observer ici, que plus l'objet qu'on examine est près de l'objectif, plus la distance *c o''o'* (appelée *distance focale*) s'agrandit et, par contre, plus ledit objet est grossi par l'oculaire. Maintenant, supposons deux ou plusieurs tuyaux coulissant l'un dans l'autre et les deux lentilles enchâssées aux deux extrémités, nous aurons alors toute facilité pour avoir la distance voulue, pour obtenir l'image au net. C'est ce qu'on appelle mettre au point.

Fig. 2. — Dans cette figure, qui donne la coupe du télescope d'Herschell, nous voyons qu'il se compose d'un long tube, ouvert par un bout et au fond duquel se trouve le miroir M, placé obliquement pour renvoyer l'image renversée (ici c'est une flèche) reproduite en *a b*, c'est-à-dire au bas

---

1. Pour tout instrument d'optique, ce grossissement est de deux fois par millimètre du diamètre de l'objectif. Ainsi une lunette, dont l'objectif est de 80 millimètres, supporte un grossissement normal de 160 fois. Sans doute, on peut en obtenir un plus fort, mais alors l'image manque de netteté.

de la partie ouverte du télescope; laquelle image est elle-même reproduite une seconde fois, plus ou moins grossie, par l'oculaire *c c'* en *a'b'*, l'œil de l'observateur étant représenté par *æ*.

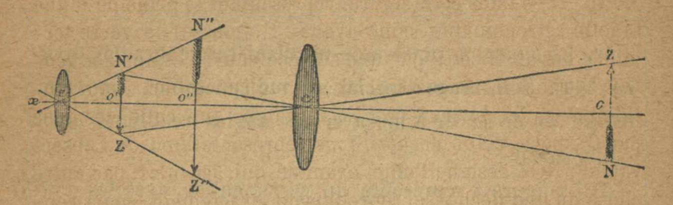


Fig. 1. — Principes de la lunette astronomique.

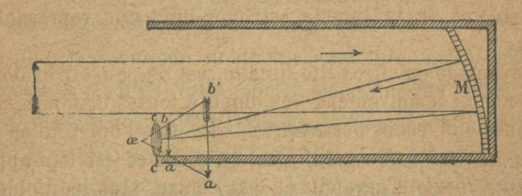


Fig. 2. Principe du télescospe d'Herschell.

L'instrument dont il est fait mention ici appartenait à l'astronome Herschell et mesurait 12 mètres de longueur sur $1^{m},47$ de diamètre. Depuis, cette dimension a été de beaucoup dépassée par celui de lord Rosse, qui mesure $16^{m},76$ de longueur sur sur $1^{m},83$ de diamètre, ce qui donne un grossissement de 3,660 fois; celui d'Herschell n'étant que de 2,940 fois.

Explication des figures 3 et 4.

1°. La figure 3 représente un demi-cercle gradué divisé en 360°. Son usage spécial et indispensable, en même temps, est de servir à mesurer les angles rectilignes quels qu'ils soient.

2° La figure 4 représente un cercle entier, avec les différentes parties qu'il comprend. Sa définition est la suivante : le cercle est une figure plane terminée par une ligne courbe, appelée circonférence, dont tous les points sont également éloignés d'un point intérieur qu'on nomme *centre* du cercle ou de la circonférence. Dans cette figure, nous avons : DAEMC qui est sa *circonférence;* DE est son *diamètre,* dont la moitié s'appelle *rayon,* ainsi que OC et OM; CE s'appelle *corde,* et CME *arc de cercle.* Nous avons encore : COEM ou l'une de ses deux moitiés COM et MOE, qui s'appellent *secteurs;* tandis que CEM ou l'une de ses deux moitiés s'appellent *segments.*

Quant aux principaux théorèmes relatifs au cercle (ceux seulement qu'il est nous est nécessaire de connaître), ils sont les suivants : 1° Le rapport du diamètre d'un cercle à sa circonférence est, règle générale, comme 1:3, 1415926 et à son rayon, comme 1:3. 1415926×2. — 2° *L'aire d'un cercle,* autrement dit sa surface exprimée en mètres carrés et parties de mètre carré, est égale à sa circonférence multipliée par la moitié de son rayon. D'après cela, nous avons : *l'aire d'un secteur* égale son arc multiplé par la moitié de l'un des deux côtés qui le comprennent, et, enfin, *l'aire d'un segment*

égal, par conséquent, à l'aire du secteur dont il fait partie, mais l'aire du triangle rectiligne compris dans ledit secteur.

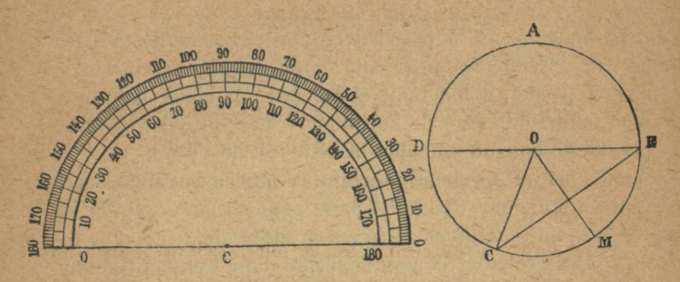


Fig. 3 et 4. — Demi-cercle gradué servant à mesurer les angles rectilignes quelconques; puis, ensuite, cercle entier et ses divers composés.

Ce que nous venons de dire, nous donne les valeurs suivantes : aire du secteur COEM = CME × $^1/_2$ OC ou $^1/_2$ OE; puis, ensuite, l'aire du segment CEM = l'aire du secteur COEM, moins l'aire du triangle CEO, dont l'aire est égal à sa base, multipliée par la moitié de sa hauteur, ou bien encore, à sa hauteur, multipliée par la moitié de sa base, ce qui revient au même, etc.

Explication des figures 5 et 6.

La figure 5, de la page suivante, sert à calculer la parallaxe des étoiles, autrement dit l'angle formé par deux lignes droites partant d'une étoile et menées aux deux extrémités d'un même diamètre de l'orbite terrestre ; lequel angle nous permet de pouvoir calculer la distance de l'étoile en question. Nous ferons remarquer que ce procédé, malgré l'énormité de longueur de l'unité prise pour mesure, qui dépasse *soixante-seize millions de lieues* en moyenne, nenous permet de pouvoir calculer la parallaxe que d'un très-petit nombre d'étoiles (7 à 8 au plus), de celles qui sont le plus rapprochées de nous. — Pour les opérations, consulter la fin du nº 46 du présent écrit.

Quant à la figure 6, elle représente une ellipse et ses composés, laquelle ellipse est une orbite planétaire se rapprochant beaucoup de la parabole, c'est-à-dire ayant ses deux foyers très-élognés l'un de l'autre ; grand éloignement qui ne se produit généralement que pour l'orbite des comètes. — Dans cette ellipse, nous avons : O, *centre* de l'ellipse ; F, *foyer central*, et F', l'autre foyer n'ayant aucune dénomination ; AA est son *grand axe*, et A'A' son *petit axe*. Puis, nous avons encore : FO, qui s'appelle *excentricité* de l'ellipse ; FD, FC et FC' sont des *rayons vecteurs ;* DC et D'C' s'appellent *diamètres vecteurs*, dont le plus grand est le grand axe lui-même ; CC' s'appelle *corde* et CA'C' *arc* de l'ellipse.

Les propriétés principales d'une ellipse sont les suivantes : 1° tout diamètre vecteur est d'autant plus grand qu'il se rapproche davantage du grand axe et *vice versâ ;* 2° deux rayons vecteurs, l'un en dessus et l'autre en dessous du grand axe, l'un et l'autre également éloignés de l'une de ses deux extrémités, sont égaux entre eux ; 3° deux diamètres vecteurs en sens opposé et également obliques par rapport au grand axe, sont toujours égaux entre eux, (conséquence des deux dernières égalités) ; 4° plus l'excentricité d'une ellipse est

petite, plus cette ellipse se rapproche de la circonférence, et *vice versâ;* 5° la valeur de la courbe d'une ellipse est toujours égale à la demi-somme de ses deux axes multipliée par 3,1415926 ; 6° la somme de deux rayons vecteurs qui

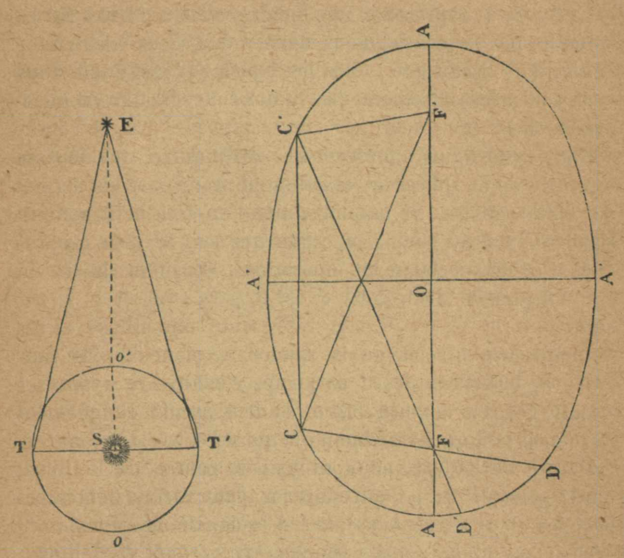


Fig. 5 et 6. — 1° Parallaxe des étoiles, le diamètre de l'orbite terrestre, étant pris pour unité de mesure ; 2° de l'ellipse et de ses composés.

aboutissent aux deux extrémités d'une corde quelconque parallèle au grand axe, est égale audit grand axe. Même conséquence pour la somme de deux lignes droites partant d'un même point, pris indifféremment sur la courbe de l'ellipse et aboutissant chacune à un foyer différent de l'ellipse en question. D'après les deux propriétés que nous venons d'énoncer, nous avons les valeurs suivantes : FC+FC' ou FC'+F'C'=AA ; CF+CF' ou C'F+C'F'=AA.— *Conséquence de la dernière égalité.*

Explication de la figure 7.

La figure 7, représente une sphère céleste ou terrestre à laquelle, par la pensée, nous devons donner la forme d'une boule; d'où il suit que toutes les lignes qui figurent à sa surface, sont nécessairement des lignes courbes, autrement dit des cercles.

Dans cette figure, nous avons : EOE' qui, en passant par le centre de la sphère et aboutissant à deux côtés opposés de ladite sphère, se nomme *diamètre*, dont la moitié EO s'appelle *rayon*. Quand un diamètre se dirige du nord au sud, il porte spécialement le nom de : *axe* de la sphère. Tel est le diamètre POP', dont P est le pôle nord et P' le pôle sud.

Quant aux cercles de la sphère, ils sont les suivants : EE', appelé l'équateur; *ee'*, représentant *l'écliptique*, et ensuite l'espace compris entre les deux parallèles ZM et Z'N, qui porte le nom de *zodiaque*. Puis nous avons : *pop'*, qui est *l'axe de l'écliptique*, dont *p* est le pôle sud et *p'* le pôle nord; plus *p'c'* et *pc*, qui sont les deux *cercles polaires*, le premier étant dit septentrional et le deuxième austral ; plus 'e' et T*e*, qu'on appelle les *deux tropiques*, dont l'un (le premier) est le tropique du Cancer, et l'autre le tropique du Capricorne; plus, enfin, le cercle *p*'ALA'*p*, qui est un *méridien de l'écliptique*, lequel passe par les deux astres A et A'. Enfin, nous avons encore : les cercles P'SP, P'S'P, PA L'P', PL''A'P', qui tous portent le nom de *méridiens de la sphère;* plus les cercles *cp*, HH', *e*T, T'*e*', *ii*', *pc*', qu on nomme *parallèles* ou *cercles de hauteur* de ladite sphère (quatre de ces cercles portent des noms spéciaux, ainsi qu'il en a été fait mention ci-dessus).

Tels sont tous les cercles de la sphère dont il est fait mention dans les pages 38 à 57.

Quant à ce qui a rapport à la longitude et à la latitude des

astres, nous ferons remarquer que, dans cette figure, la longitude des deux astres A et A' est commune pour les deux en LO, et que leur latitude, qui est septentrionale pour le

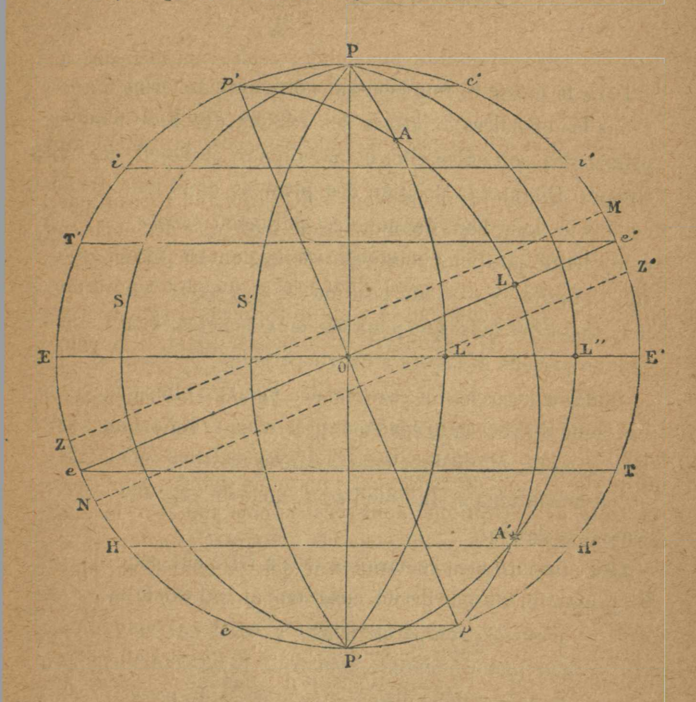


Fig. 7. — De la sphère avec tous ses cercles, y compris la longitude et la latitude de deux étoiles.

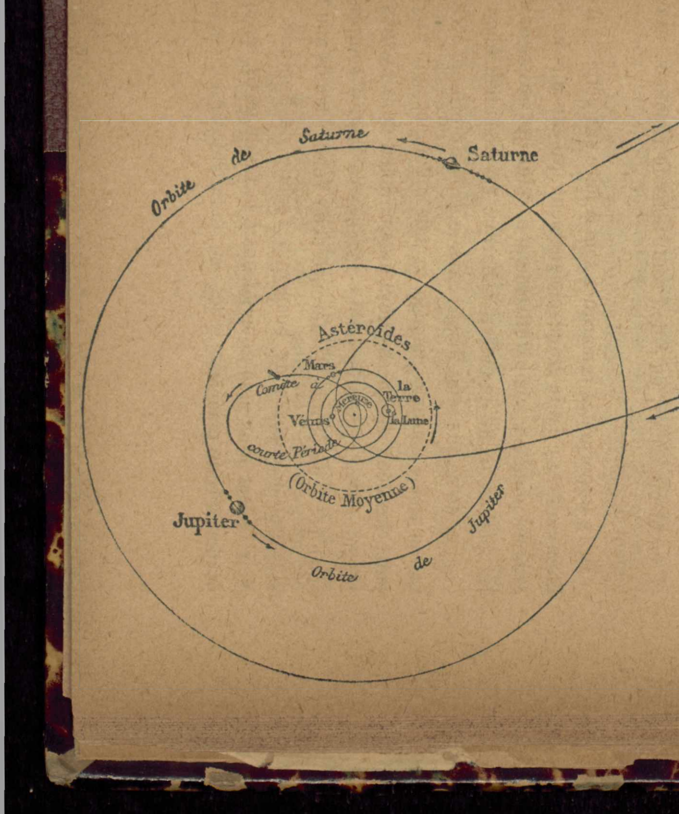
premier et australe pour le deuxième, est égale à AL pour l'astre A, et à A'L pour l'astre A', etc.—Dans cette figure 7, le point O est censé représenter l'équinoxe du printemps, désigné par 0° 0' 0''; tandis que, généralement sur les globes célestes, il représente l'équinoxe d'automne, ainsi que le désigne la figure 19 de cet écrit, qui est celle de notre TABLEAU ASTRONOMIQUE.

Explication de la figure 8.

Dans la figure 8, représentant notre système solaire, nous avons les distances *relatives* des orbites des huit planètes principales, soit entre elles ou par rapport au Soleil, qui sont *exactes*. Quant à la position des planètes dans leur orbite, celle que nous leur donnons est purement *factice*. — Pour avoir leurs positions relatives, réelles, au 1er janvier 1878, voir la figure 19. — Cette position est également factice pour leurs satellites ainsi que pour les deux comètes, dont l'une à longue période et l'autre à courte période.

Quant à la grosseur *relative* des planètes elles-mêmes, il est facile de voir que, également, il n'en a été aucunement tenu compte ; tandis que leurs distances relatives, entre elles, et, en même temps, du Soleil sont, nous le répétons, exactement désignées.

Deux importantes remarques sont à faire sur cette figure. La première, c'est le grand éloignement qui existe entre les grosses planètes, comparativement à celui qui existe entre les petites (cette première remarque est essentiellement à l'appui de ce que nous disons dans le no 74, du présent écrit.) La deuxième consiste dans la grande différence qui existe entre les deux distances extrêmes du Soleil de la Comète à longue période ; la plus petite distance se trouve comprise entre les deux orbites de Mercure et de Vénus ; tandis que la plus grande dépasse de beaucoup l'orbite de Neptune. — Voir l'observation que nous faisons à la fin du no 69, se rapportant à cette planète.


Orbite de Saturne
Saturne
Astéroïdes
Mars
Comète à
courte Période
la Terre
Mercure
Vénus
la Lune
(Orbite Moyenne)
Jupiter
Orbite de Jupiter

Aphélie (Opposée au Périhélie)

Orbite de Neptune

Neptune

Comète à Longue Période

Orbite d' Uranus

Uranus

Explication des figures 9 à 16 de la page suivante.

Dans ces figures 9 à 16, représentant les huit planètes principales de notre système solaire, nous avons : 1° les grosseurs *proportionnelles* entre elles des huit planètes principales susmentionnées; grosseur bien exiguë pour chacune des quatre petites planètes placées en dessus et dont notre Terre fait partie, comparativement à la grosseur de chacune des quatre grosses planètes placées en dessous. Après une telle différence de grosseur, est-il rationnel d'admettre que, de tous ces globes, notre Terre microscopique, comparativement aux grosses planètes, soit le seul globe qui ait le privilége d'être habité? D'après notre humble manière de voir, une telle opinion, qui autrefois pouvait avoir sa raison d'être, serait complétement ridicule aujourd'hui.

En outre des grosseurs *proportionnelles* des huit planètes principales de notre système solaire, ces figures nous donnent encore : l'équateur et l'axe du globe solaire, ainsi que l'équateur et l'axe de chacune des huit planètes susdésignées, avec leurs véritables *inclinaisons*. Ce qui nous permet d'apprécier, au premier coup d'œil, le plus ou moins d'obliquité de leurs axes par rapport à celui du Soleil ; laquelle obliquité doit probablement être d'autant moindre que ces astres sont plus épurés, physiquement parlant. — Si ce que nous venons de dire est vrai, comme c'est notre croyance, nous avons le droit d'être fier de notre petit globe, car si, sous ce rapport, il n'est pas le premier (place convenant essentiellement à Jupiter), il est du moins le deuxième, Mars venant le troisième, Saturne le quatrième, etc. C'est le seul avantage bien connu dont jouisse notre planète parmi ses compagnes; mais aussi, il faut l'avouer, c'est en même temps le plus important, si, nous le répétons, l'opinion que nous avons précédemment émise est conforme à la vérité. Seulement, nous le disons ici, en toute sincérité : dans ce

cas, une telle infériorité pour Saturne et Uranus a réellement lieu de nous surprendre, et nous fait supposer que MM. les

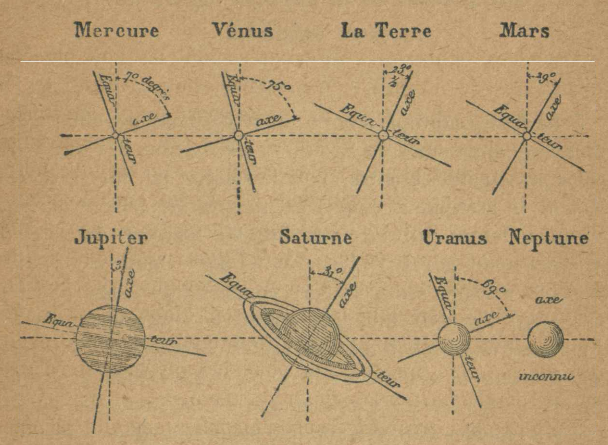


Fig. 9 à 16. — Grosseur relative des huit planètes principales de notre système solaire, avec leurs axes et leurs équateurs, ainsi que l'obliquité des premiers par rapport à l'axe du Soleil qui nous éclaire. — *Pour Vénus et Uranus, une pareille obliquité nous paraît défectueuse.*

astronomes ont dû commettre une erreur en cette circonstance; erreur que probablement on finira par reconnaître un jour; car, suivant notre humble manière de voir, une pareille *anomalie* ne doit pas exister dans la nature...

Explication de la multiple figure de la page suivante.

Cette figure multiple a pour but de désigner les différentes grosseurs apparentes du Soleil, vu de chacune des huit planètes principales de notre système solaire. Ici, tout naturellement, se présente une observation très-importante et qui, en même temps, suivant notre humble manière de voir, a complétement sa raison d'être. Cette observation est la suivante : c'est que ces grosseurs comparatives sont données vues par des yeux humains terrestres, autrement dit en supposant que les habitants de toutes ces planètes aient une vue exactement semblable à la nôtre, ce qui est peu probable. En effet, nous devons supposer que les habitants des quatre grosses planètes de notre système solaire, doivent probablement voir avec leurs yeux ce que nous voyons nous-mêmes avec nos lunettes, et doivent, en même temps, jouir de nombreux et bien grands priviléges, qui nous sont en grande partie inconnus. Ces priviléges, naturellement, pour peu que nous soyons rationnels, doivent exciter en nous un ardent désir de bien faire, pour avoir la suprême consolation, au sortir de cette vie toute d'expiation (les souffrances physiques et morales qui accablent notre pauvre humanité en sont une preuve des plus convaincantes), de nous rendre dignes de ne plus retourner en ce bas-monde (hiérarchiquement parlant) et d'aller habiter, lors de notre nouvelle incarnation, après avoir passé un temps plus ou moins long dans le monde des Esprits, l'une des quatre grosses planètes mentionnées ci-dessus. Tel est du moins notre désir; comme, probablement, cela doit être le vôtre, chers Lecteurs.

En outre de ce que nous venons de dire, une remarque importante peut être faite sur le disque solaire vu de Mercure et de Vénus : c'est que le premier, M M' M'', peut

représenter la véritable grosseur du Soleil, le deuxième, c'est-à-dire V V' V'', représentant l'*orbite* lunaire...

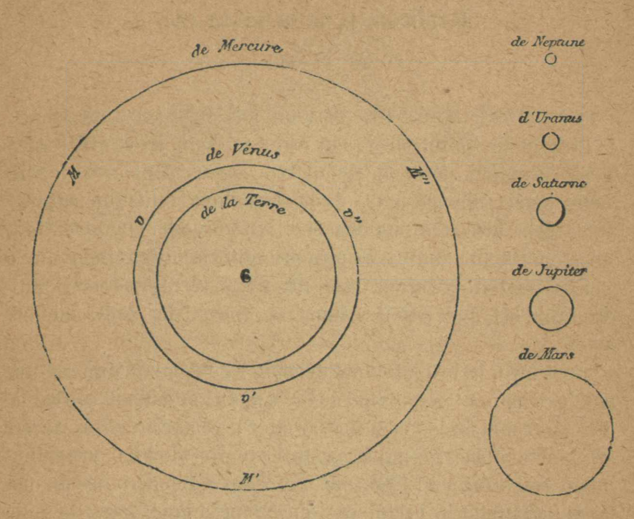


Fig. 17 (multiple). — Dimensions relatives du disque du soleil vu des différentes planètes principales de notre système solaire, aux époques de leur moyenne distance de l'astre.

Sans aucun doute, une telle grosseur nous paraît énormément grande. Cependant elle est loin encore de représenter le maximum de grosseur des astres qui constellent le firmament, ainsi que nous en avons fait mention page 214 de cet écrit, en parlant des étoiles...

Explication de la figure 18.

Si dans cette figure 18, donnant les différentes positions qu'occupe la Terre dans son orbite, dans le cours d'une année terrestre, nous avons extraordinairement grossi son volume par rapport à la dimension donnée à son orbite, c'est parce que nous y avons été forcé, pour pouvoir faire comprendre que nos quatre saisons sont essentiellement dues aux différentes positions que les pôles terrestres occupent par rapport au Soleil, dans le cours de cette même année.

Dans cette figure 18, nous avons : F, *foyer central* occupé par le Soleil ; F', deuxième foyer n'ayant aucune importance ici ; C, *centre* de l'orbite terrestre ; P, *périhélie*, et A, *aphélie ;* enfin, P A, qui est le grand axe de l'orbite terrestre. Nous avons encore : E' E, qui, prolongée des deux côtés jusqu'au centre de la Terre, se nomme *ligne des équinoxes*, ou bien encore *ligne* équinoxiale ou équatoriale ; R' R, qui, prolongée également des deux côtés jusqu'au centre de la Terre, se nomme *ligne des solstices ;* E F, E' F, F R, F R', qui représentent des *rayons vecteurs droits*, les plus chauds de tous ; tandis que tous les autres rayons vecteurs sont dits *obliques* et sont d'autant moins chauds que leur obliquité est plus prononcée.

Puis, enfin, sur le globe terrestre se trouvent figurer quelques méridiens et quelques parallèles, y compris notre *cercle polaire* (nord), lequel est toujours au-dessus de notre horizon visuel ; le contraire ayant lieu pour le *cercle polaire* (sud).

Maintenant si nous examinons la position qu'occupe le pôle nord, dans le cours d'une année terrestre, par rapport au rayon vecteur *droit*, nous voyons que c'est au solstice d'été qu'il en est le plus rapproché.

Cela nous explique la plus grande chaleur que nous éprouvons à cette époque, malgré que ce soit le moment de

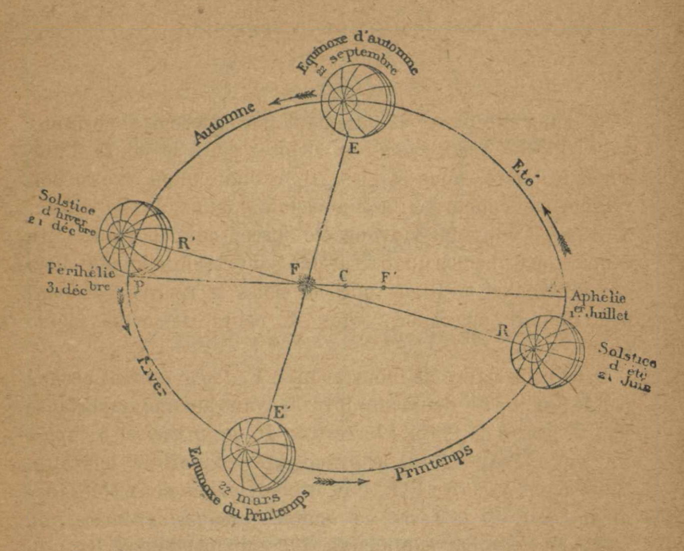


Fig. 18. — Cette figure donne la position du globe terrestre dans son orbite à l'époque des deux équinoxes et des deux solstices. — Quant à son excentricité, nous ferons remarquer qu'au lieu de *cinq* millimètres (dimension que nous lui avons donnée ici pour mieux la faire apprécier), elle ne devrait avoir moins d'un *demi*-millimètre; sa grandeur réelle n'étant que la *cent-vingtième* partie de son grand axe PA. D'après cela, sa grandeur, représentée par FC dans cette figure, est donc *dix fois* trop grande.

l'année où le Soleil est le plus éloigné de nous; le contraire ayant lieu à l'époque de l'autre solstice, c'est-à-dire au solstice d'hiver.

Pour d'autres renseignements sur cette figure, consulter le numéro 62, article *Terre*.

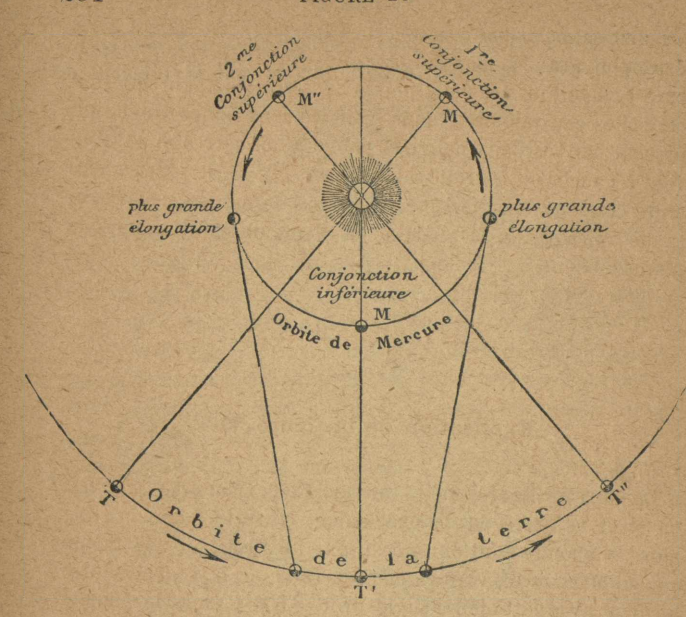


Fig. 19. — Mouvement apparent de Mercure, ses conjonctions et ses élongations.

Avant de nous occuper du mouvement *apparent* de la planète Mercure, nous ferons observer ici : que cette figure, spéciale à cette planète, peut également servir à expliquer le mouvement *apparent* de la planète Vénus; ces deux planètes, pour nous, se trouvant dans les mêmes conditions par rapport au Soleil. Maintenant, concernant le mouvement apparent de Mercure, il est le suivant : lorsque cette planète est en M, opposée à la Terre T, elle est dite en *première conjonction supérieure*. Pendant que la Terre parcourt l'arc TT', Mercure parcourt l'arc M M'' M' (*oubli du graveur à réparer, concernant M'*); alors, à cette époque, il se trouve en *conjonction inférieure*. Enfin, quand la Terre est arrivée en T'', Mercure a parcouru l'arc M' M M'' et se trouve alors

occuper sa *deuxième conjonction supérieure.* — Quant à ses deux plus grandes *élongations*, elles ont lieu, lorsque Mercure occupe l'un des deux points de son orbite qui lui sont tangentes par rapport à nous (voir les deux lignes droites qui passent par ces deux points et par le globe terrestre se trouvant à gauche et à droite de la Terre T'). C'est précisément entre ces deux époques que se produit le mouvement rétrograde *apparent* de la planète. — Même observation pour la planète Vénus.

Explication de la figure 20.

Dans cette figure, le 13 février 1869, Mars se trouvait en M et la Terre en T, exactement entre le Soleil et lui; alors la planète était en *opposition*. Le 19 mai, de la même année, Mars se trouvait en M' et la Terre en T', l'un et l'autre formant avec le Soleil l'angle droit ST'M'; alors la planète était en *quadrature*. A partir de cette époque, les deux planètes continuent leur route, la Terre avec une vitesse angulaire et une vitesse réelle supérieure à celle de la planète Mars; alors, à partir de cette dite époque, a lieu pour Mars son mouvement rétrograde *apparent* et, par suite, son rapprochement des rayons du Soleil. Un peu plus d'une année terrestre après l'*opposition* d'où nous sommes parti, le 12 mars 1870, Mars était arrivé en M'' et la Terre en T'', c'est-à-dire en ligne droite avec le Soleil; ce fut l'époque de la *conjonction*. Peu à peu, Mars se dégageant des rayons solaires, s'éloigne de cet astre de plus en plus. Le 16 décembre, de la même année, la Terre étant arrivée en T''', Mars parvint lui-même en M''', c'est-à-dire à 90 degrés angulaires du Soleil par rapport à la Terre, absolument comme au 19 mai 1869; alors se produisit une nouvelle *quadrature*. Enfin, à partir de cette position, la planète a continué à

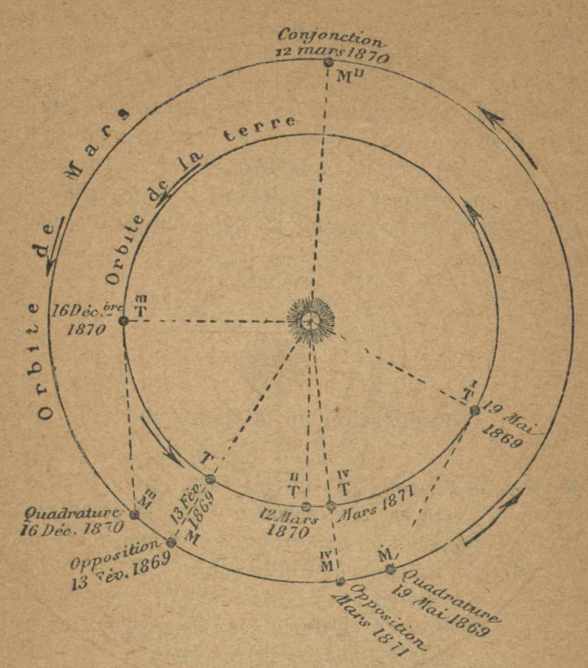
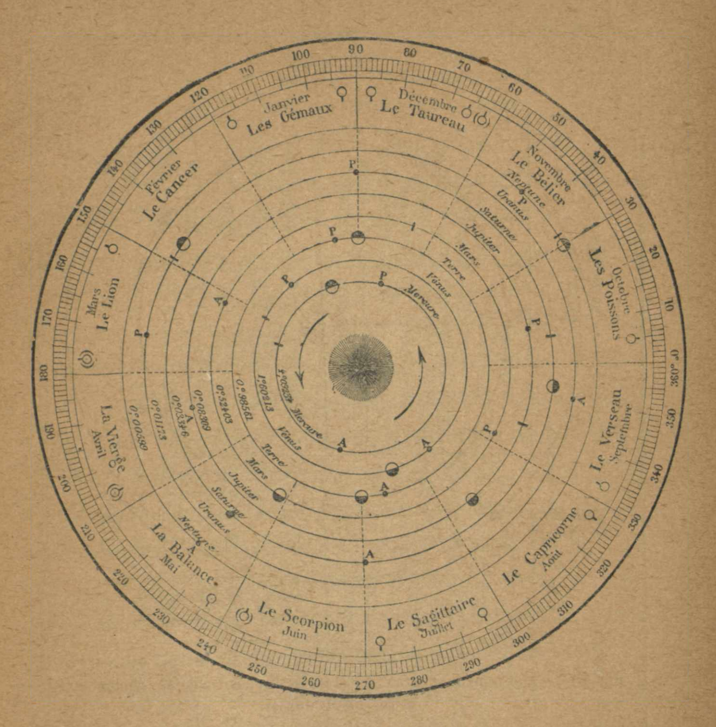


Fig. 20. — Mouvement apparent de Mars, ses oppositions, ses conjonctions et ses quadratures.

s'éloigner du Soleil, jusqu'au point M^{IV}, où elle s'est trouvée à l'opposé du Soleil par rapport à la Terre, se trouvant en T^{IV}, le 19 mars 1871. D'après cela, l'intervalle entre deux conjonctions comprend donc un peu plus de deux révolutions terrestres et un peu plus, en même temps, d'une révolution de la planète Mars.

Comme pour la figure précédente (figure 20), nous ferons remarquer que celle-ci peut également servir à expliquer les mouvements *apparents* des quatre autres planètes supérieures : Jupiter, Saturne, Uranus et Neptune...



NOTA. — Ce tableau astronomique donne la *position relative*, au 1er janvier 1879 et 1er janvier 1880, des huit planètes principales de notre système solaire; *position relative* qui est trop avancée de 5° pour Jupiter et de 3° pour Saturne. De plus, elle donne encore, dans le *signe de la Vierge*, le nombre de degrés et parties de dégré parcourus par chaque planète dans son orbite, dans un joúr terrestre de 24 heures. Ce qui permet de découvrir la *positon relative* de chacune desdites planètes principales dans son orbite, à toutes époques quelconques des années 1880 à 1890, en ayant recours au tableau de la page 128. — Nous ferons remarquer, ici, que les deux nombres suivants, désignés dans l'*avant-dernière* case du tableau suivant : 1,494°,72c, = 4 révolutions de la planète Mercure + 54°,72c; tandis que le nombre 585°,19c = 4 révolutions de Vénus + 225°19c de degré.

RENSEIGNEMENTS IMPORTANTS
à l'usage du present article et de l'article suivant, se rapportant à la
FORMATION DE LA LUMIÈRE ET DE LA CHALEUR
sur un globe terrestre quelconque.

NOMS des PLANÈTES	VALEUR en lieues de 4 kilomètres *d'un degré* de chacun des orbites planétaires	VITESSE *moyenne* en lieues de 4 kilomètres de chaque planète dans son orbite par :		VALEUR en lieues de 4 kilomètres du cercle équatorial de chaque planète	VITESSE en lieues de 4 kilomètres d'un point quelconque du cercle équatorial des planètes par :		MOYEN mouvement en degrés et parties de degré, de chaque planète dans son orbite, dans une année terrestre	Longitude des *périhélies* de chaque orbite planétaire.
		heure	minute		heure	minute		
Mercure....	257,992^{1},6	43,991^{1}	733^{1}	3,910^{1},0	162^{1},0	2^{1},7	1,494^{o}, 72^{c}	75°, 07
Vénus. ...	481,986,0	32,175	536	9,847,5	421,2	7,0	585, 18	129, 27
Terre......	666.647,5	27,378	456	9,997,5	416,5	6,9	359, 99	100, 22
Mars.......	1,015.970,8	22,183	370	5,188,7	210,0	3,5	191, 40	333, 18
Jupiter... .	3,468,567,0	12,009	200	112,253,9	11,292,0	188,2	30, 35	11, 55
Saturne....	6,359,150,7	8,866	148	90,997,4	8,760,0	146,0	12, 22	90, 07
Uranus....	12,786,299,0	6,250	104	43,329,1	»	»	4, 28	170, 50
Neptune....	20,026,091,5	4,993	83	47,178,2	»	»	2, 19	46, 00

EXPLICATION DU TABLEAU ASTRONOMIQUE

Le cours annuel des huit planètes principales de notre système solaire, se produisant à des distances fort inégales et en des périodes de temps très différentes, il s'ensuit que leurs positions *relatives* dans l'espace changent à tout instant, puis sont jamais les mêmes à quelque époque que ce soit. De là, naturellement, il résulterait une impossibilité absolue de pouvoir se rendre exactement compte de leurs positions relatives dans leurs orbites, à une époque désignée quelconque, si leur mouvement moyen n'était pas exactement le même dans chacune de leurs révolutions sidérales autour du Soleil. Mais ce mouvement *uniforme* existant pour chacune, il s'ensuit qu'il nous est possible d'obtenir, avec l'aide de ce tableau, leurs positions *relatives* susmentionnées, ainsi que nous allons le démontrer. Seulement, auparavant, nous ferons remarquer que, pour éviter toute difficulté, nous avons désigné les orbites planétaires, dans ledit tableau, par des circonférences également espacées entre elles ; faisant abstraction, par conséquent, de leur forme elliptique, de leurs dimensions et de leurs distances entre elles.

Maintenant, que nous faut-il faire pour obtenir le résultat demandé, c'est-à-dire pour avoir, à volonté, le point occupé par chacune des huit planètes principales dans son orbite, à une époque désignée quelconque? Naturellement, il nous suffira d'avoir recours au moyen

mouvement diurne (désigné dans le *signe de la Vierge* du tableau astronomique) de chacune des planètes principales dans son orbite, autrement dit le chemin en degrés et parties de degré parcouru dans un jour terrestre de 24 heures, par chaque planète dans son orbite ; ainsi qu'au Tableau synoptique suivant, désignant la *quantité approximative de degrés*, abstraction faite des décimales, qui correspondent à la *position relative* des planètes dans leurs orbites, au 1er janvier des années 1880 à 1890 (1), le *moyen mouvement* de leurs années planétaires servant de base.

NOMS DES PLANÈTES	1880	1881	1882	1883	1884	1885	1886	1887	1888	1889	1890
Mercure......	163°	218°	273°	327°	22°	77°	131°	180°	241°	296°	350°
Vénus.......	152	19	244	109	335	200	65	290	155	20	246
Terre........	90	90	90	90	90	90	90	90	90	90	90
Mars	68	260	91	282	144	305	137	328	159	351	182
Jupiter.......	335	5	36	66	96	127	157	188	218	248	279
Saturne.......	5	18	30	42	54	66	79	91	103	115	128
Uranus	148	153	157	161	166	170	174	178	183	187	191
Neptune....	32	35	37	39	41	43	45	48	50	52	54

Exemple : Supposons qu'on demande la *position relative* de la planète Jupiter, *cent jours* après le 1er janvier 1883. Pour cela, il faut faire le calcul suivant : 0°,08309

(1) Nos Lecteurs doivent comprendre que ce tableau peut s'étendre presque indéfiniment, du moment qu'on connaît, à l'aide de l'avant-dernière case du tableau synoptique de la page précédente, le *moyen mouvement* en degrés et parties de degré de chaque planète dans son orbite dans une année terrestre.

(nombre désignant les parties de degré qu'il parcourt dans un jour terrestre de 24 heures) $\times$ 100 = 8°,309 millièmes parties d'un degré ; lequel nombre ajouté aux 66° qu'il occupe dans le tableau synoptique précédent, au 1er janvier 1883 = 74°,309, désignant sa *position relative*, *cent jours* après le 1er janvier 1883. Pour la planète Mercure, nous avons : 4°,09234 $\times$ 100 = 409°,234, qui ajoutés à 327° (désignant sa *position relative* au 1er janvier 1883) = 736°,234, qui divisés par 360° = 2 révolutions entières de la planète, plus 16°,234, désignant sa *position relative*, *cent jours* après le 1er janvier 1883, etc., etc, (1).

Le très sérieux avantage qui ressort de cette *première utilité* est le suivant : c'est que toute personne qui possédera une lunette astronomique pourra, à sa volonté,

---

(1) Si, au lieu de l'année 1883, nous choisissons une année non comprise dans le tableau synoptique de la page précédente, il faut avoir recours au procédé suivant : d'abord, il faut chercher la *position relative* de la planète, au 1er janvier de l'année qu'on aura choisie (ce qui n'offre aucune difficulté, en ayant recours à l'avant-dernière case du tableau synoptique de la page 127) et puis, ensuite, procéder comme nous venons de le faire pour Jupiter et Mercure, pour l'année 1883. Exemple : trouver la *position relative* de Jupiter, 100 jours après le 1er janvier 1915. Nous aurons : 30°, 35c (désignant le nombre de degrés et parties de degré parcouru par Jupiter dans une année terrestre) $\times$ 30 années (nombre des années comprises entre 1885 et 1915) = 910°,50c, qui ajoutés à 127° (désignant la *position relative* de la planète pour le 1er janvier 1885) = 1037°, 50c nombre qu'il faut diviser par 360° ; ce qui donne 2 révolutions entières de ladite planète plus 317°,50c pour reste ; dernier nombre désignant la *position relative* de Jupiter au 1er janvier 1915. Pour avoir, maintenant, sa *position relative* à toute époque quelconque de cette année 1915, même marche à suivre que celle que nous avons déjà suivie pour l'année 1883, pour les deux planètes Jupiter et Mercure.

s'assurer du moment le plus convenable pour pouvoir avantageusement examiner l'une quelconque des *sept* planètes principales de notre système solaire, et cela à l'aide d'un calcul tout à fait simple; ainsi que le prouvent les calculs ci-dessus pour Jupiter et Mercure.

La *deuxième utilité* que nous offre ce Tableau, est la suivante : c'est que si nous voulons nous rendre compte de la position des *astres* et des *signes du zodiaque* dans le ciel par rapport à nous, à toute heure du jour ou de la nuit, rien ne nous est plus facile. En effet, pour cela, supposons-nous placé sur l'un des points du méridien désignant le milieu du jour pour la contrée où nous sommes, et de plus ayant, en même temps, la figure tournée du côté du Soleil. Dans cette position, représentant l'heure de midi, l'on comprend qu'il est facile de nous rendre compte de la position des planètes principales dans le ciel, par rapport à nous (1). Si, ensuite, pendant que la terre fait un tour entier sur elle-même nous fixons le ciel à quatre époques égales en durée, c'est-à-dire la première comprenant un quart de tour; la deuxième, un demi-tour; la troisième, trois quarts de tour; la quatrième, un tour entier, nous nous rendrons facilement compte de la position des planètes principales dans le ciel (y compris le Soleil, les signes du zodiaque et puis,

(1) Nous ferons remarquer ici, que pour ce qui concerne les planètes de notre système solaire, il est absolument indispensable de désigner, dans le Tableau astronomique, la *position relative* qu'elles devront occuper chacune dans leur orbite, le jour même que nous aurons choisi pour faire nos recherches.

enfin, les étoiles de première grandeur) à chacune de ces trois poses désignant 6 heures du soir, minuit et 6 heures du matin, etc.

Sa *troisième utilité* consiste en ce qu'il nous fait connaître le chemin *moyen*, en degrés et parties de degré, parcourus par chacune des planètes principales dans son orbite, dans un laps de temps de 24 heures terrestres; lequels nombres de degrés et parties de degré figurent dans le signe de la Vierge et peuvent facilement se réduire en lieues de 4 kilomètres en ayant recours à la première case du tableau synoptique de la page 127...

Pour ce qui est de sa *quatrième utilité*, elle a pour but de nous faire connaître le passage du Soleil dans chacun des 12 *signes* du Zodiaque, dans le cours d'une année, par rapport à la terre, et réciproquement le passage de la terre dans les mêmes signes, par rapport au Soleil. En outre de cela, elle nous fait également connaître le nombre des étoiles de *première grandeur* qui se trouvent comprises dans les 30 degrés de chacun des 12 *signes* sus-désignés. Ici, nous ferons remarquer que : ♂ désigne une étoile de première grandeur se trouvant dans l'hémisphère boréal, en dehors du signe; ♀ une étoile *dito*, *dito* austral, se trouvant également en dehors du signe; (♂) une étoile de première grandeur se trouvant comprise dans le signe, qui lui-même se trouve dans l'hémisphère boréal, et (♀) s'il se trouve dans l'hémisphère austral. Les étoiles sus-désignées sont les suivantes :

Dans le signe des Poissons : a d'Andromède; dans *celui du Taureau :* Rigel d'Orion, *a* de la Chèvre, Aldébaran

plus les pléiades dans le signe lui-même. *Dans celui des Gémeaux :* Procyon du Petit-Chien et Sirius du Grand-Chien. *Celui du Lion :* Régulus et *a* de la Grande-Ourse. *Celui de la Vierge : a* de l'Épi. *Celui de la Balance :* Arcturus du Bouvier, *Celui du Scorpion :* Antarès. *Celui du Sagittaire :* Altaïr de l'Aigle et Wéga de la Lyre. *Celui du Capricorne : a* du Cygne. Enfin, dans le dernier, *celui du Verseau :* Fromalbaut.

Cinquième utilité. Cette cinquième utilité se prouve de la manière suivante : c'est que si de l'un des points de la surface de la terre, quel que soit cedit point, nous menons une ligne droite horizontale indéfinie et tangente à la terre, tous les *signes du zodiaque,* y compris les autres constellations (voir même les étoiles de première grandeur et puis les planètes principales de notre système scolaire, en ayant égard à notre précédent renvoi) qui se trouveront au-dessus de cette ligne droite, seront au-dessus de l'horizon visible dudit point, et, de plus, seront tous *visibles* par un temps clair, si le point choisi désigne une heure quelconque de la nuit, et *vice versa,* s'il désigne une heure quelconque du jour.

Etc., etc.

NOTA. — En outre des nombreuses utilités de notre *Tableau astronomique* nous ferons remarquer qu'il a l'immense avantage de pouvoir servir presque *indéfiniment,* du moment qu'il n'y a que le mouvement *rétrograde* des périhélie et aphélie du globe terrestre, dans son orbite, qui puisse le rendre défectueux; lequel mouvement est *excessivement lent,* puisqu'il n'est que d'*un* degré tous les 72 ans, ainsi que nous en avons fait mention dans le nº 24 du présent écrit, se rapportant à la *précession des équinoxes.* Mais, du moment que chaque degré des 12 signes est mis en arrière tous les 72 ans,

il en résulte que, tous les 2160 années, chacun des signes en question subit la même conséquence. Or si, comme il est de fait, le point équinoxial du printemps fut juste au 1er degré du Bélier l'an 388 avant Jésus-Christ, c'est-à-dire si, à cette époque, le Soleil avait parcouru et mis en arrière tout ce signe, pour entrer dans les *Poissons*, qu'il a quittés actuellement, cette année 1882, pour entrer dans le signe du *Verseau*, nous aurons : les 388 années susdésignées ajoutées aux 1882 années de notre époque actuelle, qui égalent 2269 années, c'est-à-dire les 2160 années désignées ci-dessus, plus 109 années comprenant 72 années, plus 37 années, et représentant, par conséquent, 1°,31' environ du mouvement rétrograde. C'est donc au 28e degré et 29' du *Verseau* que correspond le point équinoxial du printemps cette année 1882. D'après cela, dans notre Tableau astronomique, ce serait donc au 28°,29' dudit *Verseau*, que devrait correspondre l'équinoxe du printemps, pour cette année 1882, au lieu de correspondre à son 30e degré (0° ou 360°), comme cela existe dans notre dit Tableau astronomique. Seulement, comme une transposition partielle des signes offrirait de graves inconvénients pour les calculs astronomiques, l'on est convenu de ne faire cette transposition que par signe entier, comme nous l'avons fait dans notre susdit Tableau astronomique. Quant au nouveau changement, il ne pourra être fait que dans 2051 années ou l'an 3933 ans; comme cela aurait dû être fait par MM. les Astronomes, il y a 109 ans, autrement dit l'an 1773. Disons ici : que MM. les Astronomes de notre époque actuelle (ce qui est fort regrettable) n'ont pas encore jugé à propos de faire cette *rationnelle* modification qui, cependant, est d'une *extrême importance*. AVIS.

Nous allons, maintenant, désigner quelques-unes seulement (15 en tout) des nombreuses questions diverses, que Messieurs les professeurs peuvent adresser à leurs élèves; lesquelles questions peuvent toutes se résoudre, avec l'aide de notre Tableau astronomique de la page 267, et les deux Tableaux synoptiques compris dans les deux pages suivantes, 268 et 270.

---

15 QUESTIONS DIVERSES

POSÉES PAR MM. LES PROFESSEURS A LEURS ÉLÈVES

ET FACILEMENT RÉSOLUES A L'AIDE DE NOTRE

TABLEAU ASTRONOMIQUE

Première question. — Dites-nous combien de degrés et parties de degré, telle planète (l'une quelconque des huit planètes principales) parcourt dans son orbite, dans un jour de 24 heures ?...

Deuxième question. — Maintenant, quel est le nombre de degrés et parties de degré qu'elle parcourt dans une année terrestre?...

Troisième question. — Combien de fois l'année planétaire de chacune des deux planètes inférieures (Mercure et Vénus) est-elle comprise dans une année terrestre; puis, ensuite combien de fois l'année terrestre elle-même est-elle comprise dans une année planétaire, de chacune des planètes principales dites supérieures?...

Quatrième question. — Quel est le diamètre de chaque planète principale, comparé à celui de la Terre, lequel est de $3,183^{l}$, 2^{d} de lieue?...

Cinquième question. — Quelle est, en milliers de lieues, la distance *moyenne* du Soleil de chaque planète principale, y compris notre globe terrestre?...

Sixième question. — Faites-nous connaître quelle est la position *relative* de toutes les planètes principales de notre système solaire, pour le jour actuel (ou bien encore pour tout autre jour de l'année courante), tout en nous désignant leurs dites positions avec des épingles sur le tableau?...

Septième question. — Faites-nous également connaître quelle sera la position *relative* des mêmes planètes principales, au 1er janvier de telle année (celle qu'il plaira de désigner), et marquez-en l'emplacement sur le tableau avec des épingles?...

Huitième question. — Dites-nous dans quel *signe du zodiaque* se trouve le Soleil aujourd'hui même (ou à toute autre époque désignée), par rapport à la Terre, et, par rapport au Soleil, dans quel *signe* se trouve la Terre, à cette même époque?...

Neuvième question. — Dites-nous, maintenant, quelles sont les étoiles de *première grandeur* qui se trouvent comprises dans les 30 degrés de longitude de chacun des *signes du zodiaque*, et puis, ensuite, faites-nous connaître celles qui sont au nord ou au sud dudit *signe*, ou bien encore, celles qui sont comprises dans le *signe lui-même*?...

Dixième question. — Faites-nous connaître les *signes zodiacaux* qui, à telle heure de ce jour (l'heure qu'on voudra désigner), ou de tout autre jour de l'année courante, voire même de toute autre année quelconque, se trouvent ou se trouveront au-dessus de notre horizon visible?....

Onzième question. — Dites-nous à quelle époque telle planète principale (celle qu'on voudra désigner) a été ou se trouvera soit en conjonction, soit en opposition avec notre globe terrestre, par rapport au Soleil?...

Douzième question. — Quelles sont, parmi les planètes, dites principales, celles dont la conjonction peut être supérieure ou inférieure, et faites-nous voir sur le tableau ces deux différentes positions. Dito, celles qui n'ont qu'une *seule* conjonction toujours supérieure?...

Treizième question. — Quelles sont celles, maintenant, qui sont dites en opposition avec notre globe terrestre, par rapport au Soleil?...

Quatorzième question. — Dites-nous à quelle distance de son *périhélie* et de son *aphélie*, se trouve aujourd'hui même, telle planète principale (celle qu'on voudra bien désigner, y compris la terre), et à quelle époque cette dite planète se trouvera occuper l'une ou l'autre de ces deux positions?

Quinzième question. — Quel est le nombre de jours dont il faudrait *avancer* nos jours actuels, pour que les

deux solstices de notre globe terrestre coïncident avec ses *aphélie* et *périhélie* ?...

Etc., etc., car ces questions peuvent s'étendre bien davantage.

Maintenant, chers Lecteurs, dites-nous en toute conscience, si vous pensez que le Tableau astronomique en question peut offrir quelque avantage pour l'instruction de notre *chère* et *patriotique* jeunesse, qui fréquente les Collèges et les Lycées de notre *bien-aimée* RÉPUBLIQUE FRANÇAISE. Si votre réponse est affirmative (comme nous l'espérons) celle de Messieurs les Membres du Conseil Supérieur de l'Instruction publique (à supposer, toutefois, que ces Messieurs voudront bien consentir à nous faire connaître leurs opinions personnelles à cet égard), sera-t-elle également affirmative? Nous le désirons de tout notre *cœur* et de toute notre *âme*, tout en nous mettant entièrement à leur disposition pour leur en livrer, *gratuitement* et *franco*, plusieurs milliers d'exemplaires, à la *seule* et *unique* condition de vouloir bien se charger d'en faire faire la distribution dans les Collèges et les Lycées de notre *bien-aimée* RÉPUBLIQUE FRANÇAISE.

A. B.



RÉFLEXIONS SCIENTIFIQUES

SUR LA PRODUCTION DE LA LUMIÈRE ET DE LA CHALEUR SUR UN MONDE TERRESTRE QUELCONQUE ET LE NÔTRE EN PARTICULIER

CHERS LECTEURS,

Les *réflexions scientifiques* qui font le sujet de cet article, sont une véritable *innovation* que nous avons émise sur la *production de la lumière et de la chaleur* sur un monde terrestre ; *production* inconnue de nos savants jusqu'à ce jour (1). Cependant, comme vous pourrez l'apprécier par vous-mêmes, vous serez grandement surpris que notre manière de voir, à ce sujet, n'ait pas été reconnue plus tôt ; tellement elle est *rationnelle* et absolument conforme au plus simple *bon sens;* au

---

(1) Comme preuve de ce que nous avançons, il nous suffira de citer le passage suivant, extrait des *Contemplations scientifiques* de M. CAMILLE FLAMMARION, page 270 :

« En effet, jusqu'a présent, les physiciens les plus accrédités et les savants les plus estimés de toutes les Académies du globe n'ont encore pu s'entendre pour décider en quoi consiste l'agent qui nous fait voir. Leurs meilleures définitions ressemblent à celles dont parlait VOLTAIRE à propos de la grâce, lorsqu'il disait que, de toutes les explications publiées par les théologiens, la meilleure était celle du jésuite BOUHOURS, qui pensait que c'est un « je ne sais quoi ».

16.

point même, d'être absolument indiscutable, du moins d'une manière rationnelle. En effet, elle *seule* peut donner l'explication de cette grande et sublime vérité, qu'il serait véritablement *ridicule* de vouloir discuter : « C'est que la *chaleur* et la *lumière* éprouvées sur un monde terrestre, ne dépendent nullement de son plus ou moins grand éloignement de l'astre radieux, *régénérateur* du système solaire ou tourbillon dont il fait partie. » D'après cela, nous devons rationnellement admettre que chacun des mondes planétaires de notre système solaire peut posséder, quelle que soit sa distance de notre Soleil, une végétation et une température, soit inférieures à *celles* du globe terrestre (comme cela peut arriver pour Mercure et Vénus), soit plus ou moins supérieures à *celles* de notre dit globe terrestre, comme cela doit probablement exister pour Jupiter, Saturne, Uranus et Neptune, et peut-être même pour Mars, qui se trouve avoir deux lunes ou satellites; tandis que notre Terre n'en a qu'une.

Maintenant, chers Lecteurs, pour vous donner une preuve absolument convaincante de l'extrême rationalité et indiscutable réalité de notre manière de voir (qui, nous le répétons, est une véritable *innovation*), il nous suffira de vous faire observer que sous l'équateur, les neiges perpétuelles existent à 4.800 mètres de hauteur; nous devons donc forcément admettre la conclusion suivante : c'est que les rayons solaires (pour l'Être humain, s'entend, et pour mieux dire, pour tous les êtres vivants de notre globe terrestre), n'ont aucune *chaleur* en dehors

de notre atmosphère, et qu'ils sont, au contraire, d'autant plus chauds qu'on se rapproche davantage de la surface de notre globe terrestre. D'après cela, le plus simple *bon sens* ne nous fait-il pas comprendre, que c'est la combinaison de ces mêmes rayons solaires avec les molécules de notre atmosphère, qui, pour nous, produit la chaleur, et que ladite chaleur doit être d'autant plus faible qu'on s'élève davantage dans l'espace, et *vice versâ;* ce qui est dû à la plus ou moins grande densité des différentes couches atmosphériques, laquelle densité diminue graduellement à mesure qu'on s'élève dans ledit espace.

Pour la *lumière*, le raisonnement est absolument le même et aboutit à la même conclusion, c'est-à-dire que la lumière est d'autant plus éblouissante, que la combinaison des rayons solaires avec les molécules de notre atmosphère se produit près de la surface terrestre et *vice versâ*. De tout ce que nous venons de dire, nous devons naturellement tirer l'importante conclusion suivante : c'est que l'intensité calorifique et lumineuse des rayons solaires, sur un globe terrestre, ne dépend pas, comme cela en a été de tout temps la ridicule croyance, du plus ou moins grand éloignement de ce globe de l'astre radieux, mais bien de la composition de l'atmosphère dudit globe. D'où la conclusion toute naturelle : que la planète la plus éloignée de l'astre radieux qui nous éclaire et réchauffe en même temps, peut parfaitement bien jouir, à sa surface, d'une intensité lumineuse et calorifique de beaucoup *supérieure* à celle qu'éprouve la

planète la plus rapprochée dudit astre radieux. En effet, du moment que nous savons que l'atmosphère de notre globe terrestre, à son état de plus grande pureté, est composée de 21 parties d'oxygène et, à très peu près, de 79 parties d'azote (le premier de ces deux fluides représentant le principe vital par excellence; tandis que le second, au contraire, est absolument antivital), nous pouvons donc supposer, *avec juste raison*, que la planète Neptune (celle qui est la plus éloignée de notre Soleil, d'après nos connaissances actuelles) doit probablement posséder une atmosphère beaucoup plus oxygénée que la nôtre : d'où la conclusion naturelle : que l'intensité lumineuse et calorifique que cette planète éprouve peut être supérieure à *celle* que nous éprouvons sur notre globe terrestre, voire même à *celle* de Mercure, qui est la planète la plus rapprochée dudit Soleil.

Ce que nous venons de dire a d'autant plus sa raison d'être, que cela fait parfaitement comprendre, que les globes terrestres les plus importants de notre système solaire (tel est Jupiter, possédant *quatre* lunes et ayant un diamètre de plus de onze fois supérieur à celui de la terre, dont il égale *quatorze cents* fois la grosseur; tel est encore Saturne, avec son immense anneau et ses *huit* lunes; etc., etc.) doivent évidemment posséder une température et une lumière infiniment supérieures à *celles* que nous éprouvons sur notre petit globe terrestre. Le plus simple *bon sens*, du moins, doit nous le faire comprendre ainsi. Au surplus, l'immense espace dépendant de notre tourbillon, qui se trouve exister au delà

de Neptune (1), et puis, ensuite, la proportion excessivement infime qu'offre le *volume total* de tous les corps célestes de notre dit tourbillon par rapport au *volume* de notre Soleil (ce rapport est comme 1 est à 560 et même davantage), suffisent grandement pour nous faire admettre qu'un plus grand nombre de planètes dépendant de notre système solaire, doit probablement exister au delà de la planète Neptune susdésignée.

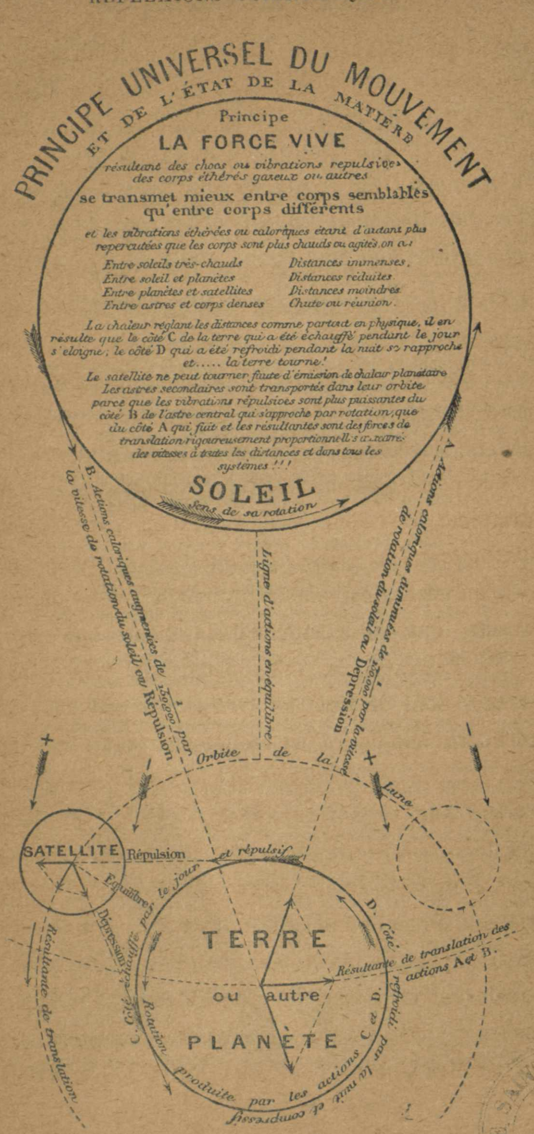
Cette très rationnelle probabilité admise, une dernière fois pour toutes, nous le demandons franchement à tous nos Lecteurs, quels qu'ils soient : l'extrême importance de la définition que nous donnons de la *production* de la lumière et de la chaleur, peut-elle un seul instant être mise en doute, et ne serait-ce pas vouloir se mettre en contradiction avec le plus simple *bon sens* que de la rejeter? D'autant mieux que l'extrême importance des conséquences qui en découlent, nous oblige forcément à l'accepter. En effet, avec elle, ce n'est plus la distance d'une planète à son soleil qui règle l'*action régénératrice* qu'elle en reçoit; c'est la composition même de son atmosphère, qui peut être plus ou moins *oxygénée* et peut, par conséquent, posséder les propriétés voulues pour se trouver en rapport de *pureté* et de *valeur* avec l'une des planètes quelconques, quelsquesoientsonimpor-

---

(1) Cet *espace* est tellement immense, en effet, qu'il est officiellement reconnu par tous les astronomes un peu en renom, comme étant égal à *huit mille fois* la distance de la planète Neptune au Soleil. Comme l'on voit, pour l'établissement de *nouvelles planètes*, la moitié de cette distance offra encore un espace considérable, et qui probablement ne doit pas être complètement vide.

tance et son éloignement de l'astre radieux. Cette manière de voir (nous le répétons une dernière fois), nous paraît tellement *rationnelle* et conforme au plus simple *bon sens*, que nous sommes intimement convaincu que la très grande majorité de nos Lecteurs sera de notre *avis*.

Maintenant que nous avons donné l'explication, indiscutable à force de rationalité, de la manière dont doit se produire la *lumière* et la *chaleur* sur un globe terrestre, nous allons tâcher de faire comprendre que c'est à ces deux genres de fluides, que nous devons les mouvements de *rotation* et de *révolution* des planètes principales de notre système solaire, y compris naturellement notre terre. Ces deux fluides seraient donc les principaux moteurs matériels du *mouvement universel;* ce qui existe en effet, ainsi que le prouve la figure de la page suivante, qui est exactement la même que *celle* que M. P. Trémaux a mise dans son très important ouvrage, dont le titre se trouve désigné dans ladite figure; laquelle figure est réellement tout à fait importante, à cause des *nombreux* et *précieux* renseignements qu'elle donne, et, surtout, à cause du but où elle tend, consistant à *unifier* la cause motrice du *mouvement universel.* Plus tard, nous ferons connaître notre opinion à cet égard. Pour le moment, nous ferons remarquer que le Soleil ayant un mouvement de rotation sur lui-même, nous devons supposer que probablement l'influence de tous les rayons qu'il renvoie sur notre globe terrestre, ne doit pas être la même pour tous. En effet, les rayons qui


PRINCIPE UNIVERSEL DU MOUVEMENT
ET DE L'ÉTAT DE LA MATIÈRE
Principe
LA FORCE VIVE
résultant des chocs ou vibrations repulsives des corps éthérés gazeux ou autres
se transmet mieux entre corps semblables qu'entre corps différents
et les vibrations éthérées ou caloriques étant d'autant plus repercutées que les corps sont plus chauds ou agités, on a :
Entre soleils très-chauds — Distances immenses.
Entre soleil et planètes — Distances réduites.
Entre planètes et satellites — Distances moindres.
Entre astres et corps denses — Chute ou réunion.
La chaleur réglant les distances comme partout en physique, il en résulte que le côté C de la terre qui a été échauffé pendant le jour s'eloigne ; le côté D qui a été refroidi pendant la nuit se rapproche et..... la terre tourne !
Le satellite ne peut tourner faute d'émission de chaleur planétaire
Les astres secondaires sont transportés dans leur orbite parce que les vibrations répulsives sont plus puissantes du côté B de l'astre central qui s'approche par rotation, que du côté A qui fuit et les résultantes sont des forces de translation rigoureusement proportionnelles au carré des vitesses à toutes les distances et dans tous les systèmes !!!
SOLEIL
Sens de sa rotation
B. Actions caloriques augmentées de 1/150.000 par la vitesse de rotation du soleil ou Répulsion
Ligne d'actions en équilibre
A. Actions caloriques diminuées de 1/100.000 par la vitesse de rotation du soleil ou Dépression
Orbite de la Lune
+
SATELLITE
Répulsion
Equilibre
Dépression
Résultante de translation
et répulsif
C. Côté échauffé par le jour
D. Côté refroidi par la nuit et compressif
TERRE ou autre PLANÈTE
Rotation produite par les actions C et D.
Résultante de translation des actions A et B.

nous viennent du côté qui se rapproche de nous, doivent avoir une plus grande influence calorifique et lumineuse, et, par suite, une action supérieure à celle des rayons du côté opposé qui, contrairement aux premiers, s'éloignent de nous. D'après cela, on peut dire que les premiers sont essentiellemment *répulsifs* et les seconds *dépressifs;* dénominations que leur donne, dans sa figure astronomique, M. P. Trémaux (1), et que nous leur donnons

---

(1) Le seul reproche que nous puissions adresser à l'auteur sur son importante figure, est le suivant : c'est de faire croire que la lumière terrestre, par rapport á sa satellite, jouit des mêmes avantages que les rayons solaires par rapport aux planètes principales; ce qui est une erreur des plus graves, du moment que la lumière par réflexión des corps planétaires, ne produit absolument aucune chaleur; d'oú résulte la non-rotation des lunes sur elles-mêmes, par rapport à la planète principale autour de laquelle elles tournent.

Sans aucun doute, l'auteur, ne sachant comment résoudre le mouvement de révolution des lunes autour de leur planète principale, sans nuire énormément à la base du principe fondamental, sur lequel il s'appuie dans son ouvrage, lequel principe a pour but *d'unifier la cause motrice du mouvement universel dans l'espace* (nous le disons ici, entre parenthèses et avec une entière franchise : ce but nous paraît de la part de l'auteur susdésigné, excessivement louable et sublime, et tout à fait en rapport avec la *toute-puissance* de DIEU, dont les Lois divines sont surtout remarquables par la sublimité de leur simplicité), l'auteur, disons-nous, pressentant le danger qu'il y avait à vouloir expliquer le mouvement révolutionnaire des satellites autour de leur planète, a cru prudent de ne s'en occuper que le moins possible dans son écrit, tout en le désignant d'une manière défectueuse dans sa figure. Cependant, il lui aurait été facile de surmonter une semblable difficulté, à l'aide de l'explication suivante; laquelle explication nous paraît assez rationnelle et tout à fait d'accord avec l'admirable but qu'il s'est proposé, et sur lequel nous avons donné notre opinion. Cette explication est celle-ci : du moment, ainsi que nous l'avons déjà dit, que l'action calorifique et lumineuse d'une planète principale sur sa satellite (ou ses satellites, si elle en a plusieurs) est reconnue absolument nulle, ainsi que le prouve sa non-rotation sur elle-même par rapport à ladite planète principale, forcément elle doit recevoir son double mouvement de révolution, l'un autour du Soleil, l'autre autour de la planète en question, de l'action même des rayons solaires. Ces rayons comme pour la Terre, doivent forcément l'obliger à tourner sur elle-même par rapport au Soleil (mouvement qu'elle accomplit dans un temps exacte-

nous-même dans notre figure, qui est, nous le répétons, entièrement conforme à celle de l'auteur susdésigné.

Maintenant, nous savons, par expérience, que deux électricités semblables se repoussent et *vice versâ*. Admettant que la lumière et la chaleur ne sont pas autre chose qu'une espèce d'électricité, naturellement nous devons en tirer la conclusion suivante : c'est que les rayons solaires repoussent la partie la plus réchauffée de la surface du globe terrestre ; tandis qu'ils attirent, au contraire, la partie de sa surface la plus refroidie et alors le globe terrestre tourne sur lui-même (1). Pour ce qui est de sa révolution autour du Soleil, naturellement nous devons supposer qu'elle doit être la *résul-*

---

ment égal à celui qu'elle emploie à faire sa révolution autour de la planète principale), et ensuite à tourner autour du Soleil lui-même pendant une année planétaire. Puis, encore, l'action de ces mêmes rayons doit également l'obliger à s'éloigner et à se rapprocher graduellement de lui, tout le temps qu'elle emploie à faire sa révolution autour de la planète, laquelle révolution serait due à ce double mouvement lunaire de rapprochement et d'éloignement de l'astre radieux ; les deux forces *centrifuge* et *centripète*, ou forces *répulsive* et *attractive* dont nous avons parlé, page 64 de ce Poème astronomique, la retenant forcément dans son orbite.

(1) Cette rotation des planètes est matériellement prouvée par le *radioscope*, de M. Crooks, petit instrument fort ingénieux, se composant d'une boule en verre, au bout d'une tige également en verre. Dans cette boule, le célèbre expérimentateur a fait le vide et introduit un essieu en verre, autour duquel sont saisis *quatre volants* en métal très minces, noircis d'un côté et blancs de l'autre. Dans l'obscurité complète, ces volants restent en repos ; exposés à la lumière, de même qu'à la chaleur, ils prennent un mouvement d'autant plus rapide que la chaleur et la lumière sont plus intenses, et *vice-versâ ;* ce qui occasionne la plus ou moins rapide rotation de leur axe sur lui-même. Maintenant, chers Lecteurs, dans le tableau synoptique de la page 127 de ce Poème, *voyez le temps que chaque planète principale de notre système solaire met pour accomplir sa rotation sur elle-même, et dites-nous ensuite, si consciencieusement notre* INNOVATION *a réellement sa raison d'être ?...*

tante des ces deux différentes actions des rayons solaires.

Maintenant, pour avoir l'explication du *pourquoi*, la terre se trouve plus rapprochée du Soleil l'hiver que l'été, naturellement cela nous est facile. C'est parce que le plus grand rapprochement se produit lorsque le Soleil parcourt le *tropique austral*, borne extrême de la zone tempérée sud; laquelle zone possède une surfac plutôt océanique que continentale, autrement dit dont la surface liquide l'emporte de beaucoup sur la surface solide, et que nous savons encore que la première (la surface liquide), conserve moins longtemps sa chaleur que la seconde et, en même temps, est plus longtemps à s'échauffer. De là, la conclusion toute naturelle qu'elle doit forcément se trouver plus rapprochée du Soleil, tout le temps que ce dernier se trouve sur la zone tempérée australe; tout le contraire devant exister tout le temps qu'il se trouve au-dessus de la zone tempérée boréale, qui, à l'opposé de la zone tempérée australe, a sa surface plutôt *continentale* qu'*océanique;* ainsi qu'il est facile de s'en convaincre pour peu qu'on examine une mappemonde, etc.

A vous maintenant, amis Lecteurs, de *voir*, d'*examiner* et de *juger*, d'après votre conscience, si nos RÉFLEXIONS SCIENTIFIQUES ont leur raison d'être, et si la conduite, à notre égard, de notre Ministère actuel de l'Instruction publique (voir nos *Notes supplémentaires* des pages suivantes) n'est pas *malheureuse, triste, regrettable* et, de plus encore, *réellement des plus coupables?...*

NOTES SUPPLÉMENTAIRES

AVIS

Ces Notes supplémentaires ont pour but de faire connaître les deux lettres, accompagnées d'avis et de réflexions diverses, que nous avons eu l'honneur d'écrire à M. Fallières, Ministre de l'Instruction publique, le 1er novembre 1884 et le 1er octobre suivant. A chacune on nous a répondu par un silence absolu. Est-ce le *dédain* ou *l'incapacité* de pouvoir rationnellement combattre nos deux importantes innovations scientifiques, tendant à remplacer des croyances absolument *irrationnelles* et *insensées*, par d'autres qui, tout au contraire, sont on ne peut plus *rationnelles* et *sensées*, est-ce, disons-nous, le *dédain* ou *l'incapacité* qui est la cause du silence obstiné du Ministère actuel de l'Instruction publique? Assurément, amis Lecteurs, nous l'ignorons complètement. Seulement, nous ferons remarquer que, si c'est le *dédain*, nous l'acceptons avec *pitié* et *commisération;* car, franchement, un tel *dédain* lui fera peu d'honneur dans notre société actuelle et beaucoup moins encore dans la postérité. Si, autrement, c'est *l'incapacité*, franchement, nous sommes forcé de reconnaître qu'il est *triste* et *pitoyable,* pour notre *bien aimée* FRANCE, d'avoir un tel Ministère de

l'Instruction publique... Concernant nos deux lettres et les avis et réflexions qui s'y rapportent, prendre connaissance de cette page et des pages suivantes.

Ancien Casino de Saint-Malo,
le 1er septembre 1884.

A Monsieur Fallières, Ministre de l'Instruction publique.

MONSIEUR,

Dans le courant du mois de juin dernier, j'ai eu l'honneur d'adresser, à vingt Membres de l'Institut de France, un petit volume in-32, intitulé : *Le véritable régénérateur scientifique et moral ;* petit volume que je prends la liberté de vous adresser, en même temps que la présente. Ce petit volume, cher et vénéré Monsieur. contient deux importantes innovations, dont une sur la formation de la lumière et de la chaleur sur un globe terrestre quelconque, et l'autre sur la vitesse de la lumière astrale dans les espaces sans fin.

La première de ces deux innovations a l'immense avantage de faire comprendre :

1° Que la vivacité de la lumière et l'intensité de la chaleur éprouvées sur un globe terrestre quelconque de notre système solaire, ne dépend aucunement de son plus ou moins grand éloignement de l'astre radieux, régénérateur de tout notre dit système solaire.

2° Que cette vivacité lumineuse et cette intensité calorifique doivent être d'autant plus grandes, que le dit

globe terrestre est plus important comme dimension et comme condition exceptionnelle dans laquelle il se trouve par rapport à ses lunes, qui sont plus ou moins nombreuses pour les cinq planètes dites supérieures.

3° Que la croyance scientifique actuelle, en admettant que les quatre planètes les plus importantes de notre tourbillon reçoivent du Soleil une chaleur et une lumière inférieures à celles dont jouit notre petit globe terrestre (son volume est la 1,414e partie de celui de Jupiter, qui possède quatre lunes ; la 734e partie de celui de Saturne, lequel possède huit lunes, plus un important anneau, etc., etc.), admet une absurdité scientifique qui, approuvée ou non combattue par l'Institut de France, ne peut que déshonorer le dit Institut ; ce qui (vous en conviendrez, cher Monsieur), est vraiment honteux et déplorable pour notre *bien-aimée* FRANCE.

Quant à la seconde innovation, son extrême rationalité est tellement évidente, que ce serait assurément vous faire une injure, cher et vénéré Monsieur, que de vouloir vous faire ressortir, ici, sa dite extrême rationalité, ainsi que l'erreur regrettable et tout à fait irrationnelle de l'opinion émise par M. Camille Flammarion dans ses écrits, qui, positivement, jouissent d'une immense réputation justement méritée, en dehors de cette grave et regrettable erreur scientifique ; laquelle erreur scientifique sera (j'en ai l'intime conviction) sévèrement critiquée par la postérité qui, positivement, ne pourra se faire qu'une triste opinion

de notre Institut actuel, s'il se refuse absolument de tenir compte de nos deux innovations sus-désignées.

D'après mon humble manière de voir, cher et vénéré Monsieur, le devoir absolu qui, forcément, s'impose à un Institut quel qu'il soit, est de *combattre* ou d'*approuver* officiellement toute innovation scientifique se produisant à un moment quelconque ; dans le cas contraire, le dit Institut n'a aucunement sa raison d'être.

Dans le but d'éviter une conséquence aussi déplorable pour notre Institut de France, dont vous êtes, de droit, le très honorable Président, je compte essentiellement sur vous, cher Monsieur, pour lui donner connaissance, lors de sa prochaine réunion, de mes deux innovations désignées dans la présente.

Veuillez agréer, cher et vénéré Monsieur, les très respectueuses salutations de votre tout dévoué serviteur.

AUGUSTIN BABIN.

AVIS

Quinze jours après l'envoi de la lettre ci-dessus, aucune réponse ne nous ayant été faite, nous avons été dans l'obligation de mentionner l'observation suivante, suivie du postscriptum qui vient à la suite, dans la deuxième édition de notre *Véritable régénérateur scientifique et morale;* volume que nous avons adressé à Monsieur Fallières, Ministre de l'Instruction publique, en lui écrivant notre seconde lettre du

1er octobre 1884. Cette observation est celle-ci, suivie dudit post-scriptum.

Le 15 septembre 1884, n'ayant pas encore reçu de réponse à notre lettre sus-désignée, nous regrettons beaucoup de ne pas pouvoir la faire figurer ici; car (nous le disons en toute sincérité), nous avons l'intime espérance qu'il nous sera fait une réponse *favorable,* du moment que, dans le cas contraire, ce serait vouloir mettre la lumière sous le boisseau; ce dont notre honorable Ministre actuel de l'Instruction publique est absolument incapable, nous en sommes intimement convaincu. Au surplus, nous ferons remarquer ici, que, si (ce qui nous paraît tout à fait improbable) le contraire avait lieu, nous sommes formellement décidé à faire tout notre possible pour soulever le dit boisseau, afin que la lumière puisse se répandre et éclairer la société tout entière, autrement dit, que l'erreur fasse place à la vérité; laquelle vérité doit toujours s'accorder avec la pure raison et le simple bon sens commun, ainsi que nous allons essayer de le faire comprendre dans le post-scriptum suivant.

P.-S. Notre intime conviction, chers Lecteurs, est que les savants de notre époque actuelle sont, en admettant le contraire de nos deux innovations scientifiques désignées dans notre lettre sus précitée, aussi peu intelligents que *ceux* qui, vers l'an 500 avant Jésus-Christ, menacèrent de mort, tout en le persécutant, l'illustre philosophe ionien (Anaxagore), pour avoir avancé que le Soleil, qui nous éclaire et réchauffe en même temps, était plus grand que le Pélo-

ponèse (1.) En effet, quelle différence peut-on faire entre une semblable stupidité scientifique de la part des susdits persécuteurs et *celle* de nos savants actuels, qui admettent que les planètes les plus importantes de notre système solaire jouissent d'une lumière et d'une chaleur solaire forcément inférieures à *celles* dont jouit notre petit globe terrestre, et cela à cause de leur plus grand éloignement de l'astre radieux; qui admettent également qu'un astre peut avoir disparu dans l'immensité depuis des milliers d'années et nous apparaître encore, et *vice versa?* Franchement, on ne peut en faire aucune, et, certainement, le plus simple bon sens suffit pour faire comprendre que l'intelligence des *uns* et des *autres* est absolument la même; ce qui fait peu d'honneur à *ceux* de notre époque actuelle qui, *dans ce cas,* peuvent être considérés comme étant de réelles *momies intellectuelles,* pour lesquelles le progrès n'existe en aucune manière.

Maintenant, faisons remarquer que si les persécuteurs d'Anaxagore avaient tant soit peu réfléchi et observé que, sur la terre, les objets diminuent de volume à mesure qu'on s'en éloigne, ils auraient immédiatement reconnu que le volume apparent du Soleil ne peut pas être son volume réel. De plus encore, s'ils avaient calculé de combien diminue le volume d'un objet vu à des distances différentes (1 ou 2

---

(1) Nous ferons remarquer ici que le volume réel du Soleil en question égale 1.407.187 fois celui de la terre. Pour mieux faire comprendre encore son immense volume, nous ferons également remarquer que son centre étant uni à celui du globe terrestre, sa surface dépasserait notre globe lunaire (qui se trouve environ à 90,000 lieues de nous) de 87,354 lieues; son diamètre étant de 354,910 lieues, à très peu près.

ou 3, etc., kilomètres), ils auraient immédiatement reconnu que l'opinion d'Anaxagore avait absolument sa raison d'être...

Nous pouvons en dire autant de nos savants actuels susdésignés. En effet, si ces Messieurs consentaient à user de leur raison et du plus simple bon sens, ils comprendraient immédiatement : 1° qu'une planète de notre système solaire doit d'*autant plus* jouir des avantages dont jouit notre globe terrestre, qu'elle est plus importante dans le dit système solaire...

2° Que la vitesse de la lumière astrale doit, forcément, être différente dans les espaces inter-atmosphériques de celle qu'elle a dans ces mêmes atmosphères. Nos expériences physiques, faites dans le vide absolu, en outre de ce que nous enseigne le plus simple bon sens, devraient assurément suffire pour leur faire comprendre cette indiscutable vérité.

De tout ce que nous venons de dire, amis Lecteurs, que devons-nous conclure? Naturellement, nous devons en tirer la conclusion suivante : c'est que, dans notre humanité, le grand savoir et l'ignorance la plus profonde se trouvent très souvent réunis dans le même individu; l'Être humain, en un mot, ne peut être qu'une intelligence imparfaite, sauf de très rares exceptions.

A. B.

Maintenant, voici notre seconde lettre du 1er octobre 1884, à laquelle il n'a pas été également répondu et à laquelle, certainement, aucune réponse ne sera faite; du moment qu'à notre époque actuelle (février 1885), aucune réponse ne nous a encore été faite.

Pour donner plus d'importance à notre seconde lettre, nous avons mentionné dans son second feuillet les *conséquences psychologiques et morales* qu'on peut déduire de nos deux innovations en question. Ces *conséquences* sont tellement importantes et intéressent tellement la société tout entière, que nous étions positivement en droit de compter sur une réponse quelconque, si Monsieur le Ministre actuel de l'Instruction publique avait consenti à remplir le sérieux devoir que lui impose absolument son titre de Ministre et de Président de l'Institut de France. Cette lettre est celle-ci :

Ancien Casino de Saint-Malo,
le 1er octobre 1884.

A Monsieur Fallières, Ministre de l'Instruction publique.

MONSIEUR,

Le 1er du mois dernier (septembre 1884), j'ai eu l'honneur de vous adresser la lettre qui figure sous forme de NOTA à la fin du volume in-32 intitulé : *Le véritable Régénérateur scientifique et moral*, 2e édition ; lequel volume je prends la liberté de vous adresser par la poste, en même temps que la présente. Dans ce Nota, vénéré Monsieur, à la suite de la lettre sus-désignée, je témoigne mon sincère regret de ne pas avoir reçu de réponse à la dite lettre, en temps voulu pour pouvoir la faire figurer dans mon dit écrit, tout en émettant l'intime espérance qu'il me sera fait une réponse favorable, ayant l'intime conviction que vous êtes incapable de vouloir mettre la lumière sous le boisseau, etc.

Quant au post-scriptum qui figure à la suite (lequel post-scriptum a pour but de prouver que la vérité doit toujours être d'accord avec la pure raison et le plus simple bon sens commun), il vous paraîtra peut-être bien émettre, *avec beaucoup trop de franchise,* l'opinion que je considère comme étant indiscutable. Certainement, cher et vénéré Monsieur, je regrette moi-même infiniment d'avoir été dans l'obligation d'en agir ainsi, dans l'intérêt de la société tout entière; car je vous ferai remarquer de nouveau que mes deux innovations scientifiques sont d'une extrême importance, vu les admirables et sublimes *conséquences* qu'on peut en déduire, principalement de la première, se rapportant à la formation de la lumière et de la chaleur sur un globe terrestre quelconque, ainsi que j'en donne des preuves absolument *rationnelles* et *sensées,* dans le second feuillet de la présente. Aussi, d'après mon humble manière de voir, est-il moralement indispensable qu'elles soient officiellement *approuvées* ou *combattues* par MM. les Membres de l'Institut de France, qui, positivement, sont chargés de combattre toute erreur scientifique en faveur de la vérité.

Cela, vénéré Monsieur, m'engage à vous renouveler, dans la présente, l'humble demande que j'ai eu l'honneur de vous adresser dans ma précédente; demande consistant à donner connaissance à MM. les Membres dudit Institut, lors de leur prochaine réunion, de mes deux innovations en question.

J'aime à espérer, Monsieur le Ministre, que cette

humble demande de ma part sera favorablement accueillie par vous, et que vous aurez l'extrême obligeance, lors de la prochaine réunion de ces Messieurs, de leur donner connaissance du petit volume in-32, 2e édition, que je prends la liberté de vous adresser en même temps que la présente. Cette espérance a d'autant plus sa raison d'être que, dans le complément du dit volume, j'accuse tout le Clergé catholique romain d'être absolument *antichrétien,* tout en leur en donnant des preuves tout à fait indiscutables, extraites des quatre évangiles, les *seuls* acceptés par le Catholicisme, sur plus d'une trentaine qui ont existé autrefois. Ces preuves sont tellement indiscutables, que pas un *seul* de tous Messieurs les Prélats catholiques romains, à qui j'ai eu l'honneur d'adresser (comme second envoi), mon dit écrit, n'a osé relever le *défi pacifique* que je leur adresse à tous, à la page 153 de l'écrit en question.

Comme vous voyez, Monsieur le Ministre, malgré mon insistance à vouloir répandre la lumière, je ne rencontre partout qu'un silence obstiné et réellement des plus déplorables.

Veuillez donc, je vous en supplie, vénéré Monsieur, avoir l'extrême obligeance de m'accorder votre précieuse assistance, dans l'humble mission que je me suis imposée.

Veuillez agréer, Monsieur le Ministre, les très respectueuses salutations de votre tout dévoué serviteur.

AUGUSTIN BABIN.

CONSÉQUENCES
PSYCHOLOGIQUES ET MORALES

A DÉDUIRE DE

MON INNOVATION SUR LA FORMATION
DE LA LUMIÈRE ET DE LA CHALEUR
SUR UN GLOBE TERRESTRE QUELCONQUE

Ces conséquences, Monsieur le Ministre, sont positivement des plus importantes et en voici les deux principales preuves à l'appui :

1° En outre qu'elles nous font comprendre que les planètes les plus importantes de notre système solaire doivent avoir une *lumière* et une *chaleur* de beaucoup supérieures à *celles* que nous éprouvons sur notre globe terrestre, et cela d'autant plus qu'elles sont plus importantes, hiérarchiquement parlant; elles nous font également comprendre que, sur ces planètes, la matière doit être moins compacte que sur la nôtre; que la végétation doit être plus active, plus abondante, plus riche et plus magnifique; que, en général, l'espèce animale doit être beaucoup plus intelligente et, par conséqnent, d'une utilité beaucoup plus grande pour leurs humanités tout à fait supérieures à la nôtre, sous le rapport des connaissances scientifiques en général, et puis, ensuite, sous le rapport psychologique et moral.

2° Elles nous font également comprendre que l'incarnation dans les divers mondes planétaires sus-désignés a complètement sa raison d'être; du moment que, comme récompense, notre âme doit, après avoir passé, au sortir de cette vie, un temps plus ou moins long dans le monde des

Esprits (monde qu'il serait stupide et insensé de vouloir nier), doit, disons-nous, avoir le droit de s'incarner sur la planète de notre système solaire approprié à sa pureté, autrement dit sur l'une des planètes supérieures à la nôtre hiérarchiquement parlant; si, dans son existence terrestre, elle s'est rendue digne de pouvoir profiter de la progression spirituelle; ce qui alors, pour elle, est une récompense. Dans le cas contraire, il lui faut forcément se réincarner sur le même globe terrestre qu'elle a déjà habité durant son incarnation précédente; alors, il lui faut de nouveau subir les mêmes épreuves qu'elle a déjà subies dans la susdite incarnation, et quelquefois même des épreuves encore plus rudes et plus pénibles, lorsqu'elle s'est rendue très coupable dans sa dernière existence terrestre.

Naturellement, quelque vicieuse et récalcitrante que soit notre âme, ses épreuves devenant de plus en plus rudes et plus pénibles, elle est positivement, à la longue, forcee de se soumettre; alors, pour elle, arrive l'heureux moment de pouvoir progresser spirituellement et puis, ensuite, humainement, lors de sa prochaine incarnation.

Vous conviendrez avec moi, Monsieur le Ministre, que si de semblables principes psychologiques étaient officiellement acceptés par MM. les Membres de l'Institut, et puis, ensuite, enseignés dans nos Écoles et nos Lycées, vous conviendrez, dis-je, que positivement la société actuelle serait complètement régénérée au bout de deux ou trois générations, autrement dit le temps voulu pour que ces dits principes soient imbus dans l'esprit public; tandis que cela est absolument impossible, en dehors de ces susdits principes. De là vous devez conclure avec moi, Monsieur le Ministre, que, conformément au plus simple bon sens, c'est positivement se rendre coupable de *lèse-humanité*, en refusant de les admettre.....

Pour de plus amples renseignements sur les conséquences en question, je pense, vénéré Monsieur, qu'il suffit de prendre connaissance de ma *Philosophie spirite*, ouvrage dans lequel tout Lecteur consciencieux peut être certain de

trouver des *enseignements* capables de l'aider à progresser, spirituellement parlant; tout en n'étant d'aucune valeur pour Messieurs les animaux, dont ils prétendent être les égaux.

A tous les partisans du pur matérialisme,
Qui prétend nous réduire à l'état animal,
Cher Monsieur Fallières, laissons cet optimisme
Qui les réduit, vraiment, au pur état bestial;
Etat, sans aucun doute, qui comble leur désir.
Pour ce qui les concerne, pourquoi les contredire....

V. T. D. S., Monsieur le Ministre.

AUGUSTIN BABIN.

AVIS A NOS LECTEURS

Chers Lecteurs, aucune réponse n'ayant été faite aux deux lettres dont vous venez de prendre connaissance, que devons-nous rationnellement en conclure? Assurément, nous devons en tirer la conclusion suivante : c'est que pour toute innovation scientifique, quelque *rationnelle, sensée* et *morale* qu'elle soit, s'adresser au Ministère actuel de l'Instruction publique, ou bien encore à Messieurs les Membres de l'Institut de France, auxquels nous avons adressé la première édition du présent écrit, dans le courant du mois de juin dernier, c'est absolument comme si l'on s'adressait aux célèbres *momies égyptiennes*, qui, positivement, répondraient de la même manière. Sans doute, nous savons qu'il existe un vieux proverbe qui dit ceci : QUI NE DIT MOT CONSENT. Est-ce que Messieurs les Membres de *notre Ministère actuel de l'Instruction publique auraient, hélas! le désir et la prétention d'avoir cette ridicule ressemblance avec les célèbres momies égyptiennes sus-désignées?* Assurément, leur silence obstiné et absolument anti-moral le ferait croire. Mais alors, si tel est leur désir et leur prétention, nous leur ferons remarquer qu'une telle *ressemblance* leur fait peu d'honneur et nous autorise entièrement à les traiter, comme nous le faisons à la page 161 de notre écrit, de *momies intellectuelles*. Pour notre *bien aimée FRANCE*, c'est véritablement *honteux*, *triste* et *déplorable*.

Peut-être bien, amis Lecteurs, quelques-uns d'entre vous pourront penser que c'est uniquement par pur *dédain* pour nos deux innovations scientifiques, que ces dits Messieurs gardent un tel silence? Si, réellement, c'est là l'unique motif de leur silence, nous leur ferons remarquer, alors, que nous acceptons un semblable *dédain* de leur part avec *pitié* et *commisération*, car positivement il leur fera peu d'honneur dans notre société actuelle et, principalement, dans la *postérité*, qui saura l'apprécier à sa juste valeur...

A. B.

FIN DE NOS NOTIONS D'ASTRONOMIE.

TABLE DES MATIÈRES



FIN DE CE VOLUME

Paris. — Typ. Ch. Unsinger, 83, rue

